CONFÉRENCES

SUR

LES LITANIES

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

PAR

LE P. JUSTIN DE MIECKOW

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR

M. L'ABBÉ ANTOINE RICARD

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, CHAN. HON. DE MARSEILLE ET DE CARCASSONNE

TOME QUATRIÈME



PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE VAUGIRARD, 31

1868



CONFÉRENCES

SUR

LES LITANIES

DE

LA TRÈS-SAINTE VIERGE

BOURGES, IMPRIMERIE DE E. PIGELET, 33, RUE DES ARÈNES

XXII

VIRGO VENERANDA

(SUITE.)

254e CONFÉRENCE

DE L'OFFICE DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

SOMMAIRE. — 1. Composition de cet office par saint Ildephonse; miracle; approbation de cet office par Urbain. — 2. Décret de ce Souverain-Pontife sur cet office. — 3. La récitation de cet office est très-agréable à la sainte Vierge.

L'Église célèbre deux offices de la bienheureuse Vierge Marie, le grand et le petit: le grand comprend un assez grand nombre de psaumes et de prières, et le petit en contient moins. Le premier qui récita le grand office fut saint Ildephonse, archevêque de Tolède, qui florissait vers l'an 660. Après avoir fait paraître un livre sur la virginité perpétuelle de la Mère de Dieu, il composa neuf leçons pour être récitées chaque samedi pendant l'office en l'honneur de la Mère de Dieu. Un samedi il entendit dans l'église une harmonie admirable; pensant qu'en son absence les chanoines célébraient l'office des matines, il courut aussitôt avec les siens à l'église et vit une grande clarté et des chœurs d'Anges chantant l'office qu'il avait composé, et la bienheureuse Vierge, dont les Anges célébraient les louanges, assise sur le siége épiscopal. L'office terminé, elle appela Ildefonse et lui donna la chape qu'elle avait apportée du Ciel pour célébrer [1].

De même, l'Ordre de Cluny, qui a commencé en l'année du Seigneur 812, a ordonné à un religieux de réciter ce même office tous les samedis, en dehors du Carême, à moins qu'il n'y ait occurrence d'une autre fête, comme on le voit par leur *Ordo*.

Saint Gérard, évêque de Rassen, en Hongrie, mort en l'an du

[1] Pelbart, liv. 1er, *des Étoiles de Marie*, IVe part., art. 3, chap. II.

Seigneur 1047, récitait tous les samedis l'office de la bienheureuse Vierge Marie en son honneur, avec neuf leçons, comme le jour de l'Assomption de notre sainte Mère[1].

II. — Le Souverain-Pontife Urbain II, dans le Concile de Clermont, en l'an 1094, approuva cette pieuse habitude d'honorer la bienheureuse Vierge. Il décida ensuite qu'on dirait chaque jour le petit office de la sainte Vierge, composé par Pierre Damien, et il porta un décret ordonnant à tous les clercs de l'Église de réciter, à l'exemple des moines, tous les jours l'office de la bienheureuse Vierge Marie. Lorsqu'il préparait une sainte expédition des Chrétiens dans la Terre-Sainte, pour arracher Jérusalem aux mains des infidèles, il eut la pensée d'instituer cette dévotion pour implorer le secours de la Mère de Dieu. L'heureux résultat de son expédition montra quelle avait été l'efficacité des prières de la Vierge sur son Fils; car, en l'an du Seigneur 1099, les Chrétiens, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, prirent Jérusalem aux acclamations de l'univers entier, et gardèrent religieusement cette ville pendant plusieurs années, jusqu'à ce que, par suite de nos péchés, elle tombât de nouveau entre les mains des Sarrasins. Le décret d'Urbain II, sur la récitation quotidienne du petit office de la bienheureuse Vierge Marie, n'eut pas force de loi dès le commencement, et n'imposa aucune obligation pendant quatre cents ans, comme le prouve notre Soto[2]. « Autrement, dit-il, dans l'Ordre de saint Dominique, on n'aurait pas ordonné aux Frères de se lever pendant la nuit et de réciter cet office dans le dortoir, et cela pendant quatre cents ans. » Cependant, dans la suite, cette pieuse pratique est devenue si usuelle qu'il serait difficile de trouver quelqu'un qui osât nier le précepte, surtout pendant ces jours de temps immémorial. D'après les prescriptions des constitutions ou des rubriques du Bréviaire romain, on a coutume de le réciter en chœur, la coutume ayant force de loi dans les Ordres religieux comme le nôtre. Toutefois, ceux qui, dans la récitation de l'office, suivent le Bréviaire romain, sont dispensés de cette obligation par la constitution de Pie V, qui commence ainsi: *Quod a nobis,* publiée à Rome en l'an du Seigneur 1568.

[1] Surius, dans la *Vie de Gérard,* 4e jour de septembre. — [2] Liv. Ier, *de la Justice* uest. VII, art. 2.

Or, le même Pie V exhorte pieusement tout le monde à réciter cet office, en y attachant de nombreuses indulgences. Il ordonne en même temps de garder la coutume de le réciter dans le chœur, aux jours prescrits dans le Bréviaire romain. Bien plus, d'après sa constitution, tous ceux qui obtiennent une pension d'un bénéfice ecclésiastique, sont tenus de réciter au moins le petit office de la bienheureuse Vierge Marie.

III. — D'ailleurs, cette pieuse manière de prier en l'honneur de la Vierge est passsée tellement en usage que non-seulement presque tous les religieux, mais même les personnes du monde qui ont quelque goût pour la piété, ont gardé l'habitude de réciter chaque jour cet office. Sainte Françoise, veuve romaine, récemment canonisée par Paul V, récitait un jour en plein air l'office de la bienheureuse Vierge Marie, et persévérant dans cette prière malgré une pluie très-forte, fut la seule, au milieu de ses compagnes trempées par la pluie, à ne pas être mouillée.

Après sa mort, de nombreux miracles ont été opérés par son livre contenant l'office de la Mère de Dieu. (Tiré de la bulle de canonisation de Paul V.)

La bienheureuse Vierge Marie montra, par un miracle rapporté par Pierre Damien, que cette pieuse et sainte manière de la prier lui est fort agréable. On avait établi dans un certain monastère de Saint-Benoît que l'office de la bienheureuse Vierge Marie serait récité en même temps que les heures canoniales, et cette pratique durait depuis presque trois ans. Il y avait dans ce monastère un moine nommé Gozzo, d'une vie peu exemplaire, mais d'une élocution facile et élégante. Ce moine commença à se plaindre, disant que ce qu'avait prescrit saint Benoît suffisait et au delà ; qu'il ne fallait pas s'imposer des obligations de nouvelle invention ; que nous n'étions pas plus saints que les anciens Pères qui, regardant toutes ces choses comme superstitieuses et inutiles, nous ont marqué les limites de la psalmodie et fourni une règle de vie. Il fallait nous en contenter, de peur qu'en nous en éloignant imprudemment nous n'entrions par erreur dans des sentiers impraticables. Quoi encore ? Il parut même combattre contre la Reine du monde, et il réussit dans son entreprise ; par ses habiles machinations, il amena les Frères à ne plus célébrer à l'avenir, comme on le faisait,

les louanges de Marie. Mais le jugement de Dieu, à la vue de notre méchanceté, se fit sentir à ce monastère : une grêle de malheurs tombe sur lui, de véritables tempêtes de guerres et de conflits s'élèvent au milieu d'eux ; de sorte que le glaive menaçant de la mort poursuit chaque jour les moines eux-mêmes. De tout côté ce ne sont que rapines et dévastations. On incendie avec les moissons la maison domestique, et l'on massacre cruellement les serviteurs du lieu saint. Ce n'est pas seulement l'image de la mort, mais la mort elle-même qui s'introduit dans le couvent ; de sorte que les moines, se trouvant toujours sous les armes, ne peuvent plus se livrer aux exercices de leur profession et s'ennuient de vivre. On va à grands frais trouver l'empereur de Germanie ; on en rapporte des pragmatiques sanctions avec des secours ; mais c'est en vain : toutes ces démarches et tous ses efforts sont inutiles. Or, comme les Frères me pressaient souvent de me présenter pour arbitre, et, si c'était possible, de rétablir la paix parmi eux, je répondis à leurs supplications par ces mots : « Notre paix, c'est le Christ dont, lorsqu'il venait de naître de la Vierge, les Anges ont dit : « Gloire à Dieu dans les Cieux, et paix aux hommes de bonne « volonté sur la terre ! »

Mais parce qu'ils ont repoussé de leur monastère la Mère de la véritable paix, il est juste qu'ils ressentent les tempêtes et les agitations des malheurs et des tribulations. Mais, pour ne pas abuser de la patience du lecteur, disons tout de suite que ces Frères, approuvant, par des signes non-équivoques, ce que je viens de dire, et se voyant dans cette position difficile, rentrent enfin en eux-mêmes, se prosternent humblement à terre et, après avoir reçu une pénitence, ils promettent unanimement de ne négliger jamais de chanter les louanges de la Mère de Dieu et de réciter son office. Aussi, après ces éclairs et ces tonnerres, il se fit bientôt dans le ciel une telle sérénité qu'à partir de ce moment les Frères jouirent d'une paix agréable, et qu'ils félicitèrent le Fils de la Vierge de les avoir tirés du gouffre de Scylla et de les avoir conduits au port. Ainsi s'est accompli ce que dit le prophète : « Revenez à moi, et je reviendrai à vous, dit le Seigneur[1]. »

[1] Pierre Damien.

255e CONFÉRENCE

Sur les antiennes a l'honneur de la Vierge, Mère de Dieu.

Sommaire. — 1. Origine des antiennes. — 2. Hermann Contractus, auteur de l'antienne *Salve, Regina*. — 3. Divulgation de cette antienne par les paraphrases de saint Bernard; son illustration par des miracles. — 4. Cette antienne est enrichie par les méditations de saint Bonaventure et approuvée par le Saint-Siége. — 5. Miracles opérés par cette antienne; son introduction dans les prières de l'Église. — 6. Paraphrase du *Salve, Regina.*

I. — On croit que les antiennes assignées à chaque heure de l'office ecclésiastique ont saint Ignace pour auteur. D'après le témoignage de Socrate [1], saint Ignace, troisième successeur de l'Apôtre saint Pierre sur le siége épiscopal d'Antioche, vit des Anges psalmodier les uns après les autres, et, à la suite de cette vision, il introduisit dans l'Église la psalmodie alternative. Le mot antienne signifie, en effet, la voix réciproque de deux chœurs psalmodiant alternativement. Les Grecs furent les premiers qui composèrent les antiennes, puis saint Ambroise les fit adopter aux Latins. De là se répandit, dans toutes les régions de l'Occident, l'usage de chanter les antiennes dans le chœur. Elles sont chantées, après les psaumes, par deux chœurs alternant, pour marquer l'amour mutuel, ou la charité, qui, pour exister, demande au moins deux personnes. Après les psaumes, tous les chantent ensemble, parce que de l'affection fraternelle naît une joie commune. C'est pourquoi elles sont estimées généralement comme de petits cantiques insérés dans les louanges de Dieu, pour la récréation du cœur. Il n'y a rien effectivement qui réjouisse plus les cœurs que la charité [2].

L'Église chante donc diverses antiennes à l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie; il n'y a rien, en effet, qui excite plus la joie de l'âme que le souvenir de la Vierge, selon le témoignage de saint Bonaventure, qui [3] s'exprime ainsi : « O illustre! ô bonne Vierge Marie, digne de toutes ses louanges, on ne peut pas vous nommer sans que vous n'enflammiez nos cœurs; on ne peut pas même penser

[1] Liv. VI de son Histoire, chap. III. — [2] Ainsi parle Guillaume Durand dans son *Rational des Offices divins*, liv. V, chap. II; novembre, 29 et 31. — [3] Dans son *Miroir de l'âme de saint Bernard*, chap. VIII.

à vous sans que vous ne réjouissiez les affections de ceux qui vous aiment. » Notre intention n'est pas de passer en revue ici toutes ces antiennes, mais seulement celles que des bienfaits particuliers ou des miracles attestent être agréables à la Mère de Dieu.

Parlons donc d'abord du *Salve, Regina*.

II. — *Salve, Regina, Mater misericordiæ*. L'auteur de ce cantique sacré et si répandu fut l'illustre Hermann Contractus, que Cuprinien fait évêque de Constance, je ne sais sur quelle donnée. Cet auteur, issu, dans la Souabe, de la famille des seigneurs venengiens, fut, dès sa jeunesse, perclus de tous ses membres; c'est pour ce motif qu'on lui donna à juste titre le nom de Contractus. Il reçut toutefois la science par une intervention divine. Ayant été fait moine dans l'Ordre de Saint-Benoît, il résolut de prier instamment la bienheureuse Vierge Marie de le délivrer de son infirmité. La sainte Vierge lui apparut pour lui offrir ce choix, à savoir : s'il aimait mieux guérir et rester grossier, ignorant comme il l'était, ou persévérer dans sa maladie, et devenir distingué dans toutes les sciences. Hermann préféra, comme il le devait, cette dernière proposition; et, à partir de ce moment, il commença à faire de si grands progrès dans tous les genres des belles-lettres qu'il n'avait pas son supérieur, à ce que l'on croit, pas même son égal. Il connaissait à fond les trois langues latine, grecque et hébraïque, comme s'il avait été élevé dans ces idiomes. C'est pourquoi, embrasé d'une piété extraordinaire envers la Vierge, Mère de Dieu, il lui composa ce cantique et le lui dédia vers l'an de Notre-Seigneur 1040. Il publia, en outre, quelques recueils de cantiques délicieux qui sont encore en usage dans l'Église; tels sont : l'*Ave, præclara*, etc.; l'*Alma Redemptoris Mater*, et le motet *O quam gloriosum lumen*, etc.[1].

III. — Dès que ce cantique, appelé aussi antienne, fut mis aux mains des âmes pieuses, tous aussitôt se mirent à le chanter. Saint Bernard surtout, illustre serviteur de la bienheureuse Vierge, donna une grande autorité à ce cantique ; il le récita, en effet, dévotement et le rendit célèbre par des paraphrases merveilleuses qu'il fit à son sujet,

[1] Frithémius, dans le *Catalogue des Hommes illustres de l'Ordre de saint Benoît*, chap. LXXXIV.

dans quelques discours adressés à ses moines. (Selon le sentiment de quelques auteurs.) Son pieux et saint exercice fut confirmé par un miracle. On voit à Afflegem, dans le Brabant, dans le monastère de Saint-Benoît, l'image de la Mère de Dieu qui, à ce salut de saint Bernard, *Salve, Regina!* répondit d'une voix claire et affectueuse : « *Salve, Bernarde!* Salut, Bernard! » O salutation heureuse, plus précieuse que toutes les dignités, digne de tous les souhaits et de tous les vœux! Ce même Saint priait un jour dans la cathédrale de Spire, récitant le *Salve, Regina,* avec une dévotion ardente; transporté par la violence de ses pieuses affections, il prononça ces dernières paroles : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria,* en fléchissant trois fois le genou en trois endroits différents. Or, la pierre du pavé cède sous la pression de ses genoux et reçoit leur empreinte[1]. En mémoire de ce miracle, on grava sur des lames d'airain placées dans ces mêmes endroits, ces mêmes paroles, que l'on voit encore à Spire[2].

IV. — Deux cents ans après sa création par Hermann, ce délicieux cantique fut enrichi, par saint Bonaventure, de pieuses méditations et de strophes poétiques, que l'on trouve chez Vincent d'Heneberg[3]. Matthieu Navarre, célèbre par sa piété et sa science, premier abbé du monastère de Roncevaux[4], rapporte ceci au sujet de ce cantique : « La tradition raconte, dit-il, que le *Salve, Regina*, formule de prières composée avec tant de goût, était autrefois chanté ordinairement tous les samedis par des Anges, auprès d'une fontaine qu'on appelle fontaine des Anges depuis cette époque. » Selon d'autres auteurs, on entendit chanter ailleurs cette prière par les mêmes Anges. Tel est le récit de Navarre. C'est pourquoi l'Église romaine fit incorporer au Recueil des prières divines ce cantique, comme très-pieux et rempli de louanges pour la Vierge Marie. Le pape Grégoire IX l'approuva

[1] Ces mots précités *O clemens! o pia!* etc., qui n'étaient pas d'abord dans l'antienne *Salve, Regina,* saint Bernard les y ajouta en fléchissant trois fois le genou, comme le rapporte l'auteur, lorsqu'il l'entendit chanter par ses clercs de Spire. (Voir Benoît XIV, dans son *Traité des Fêtes sur la Fête du Patronage de la bienheureuse Vierge,* et d'autres auteurs qu'il cite lui-même. Nous avons voulu ajouter ces notes afin d'entourer, à juste titre, l'auteur d'une gloire plus éclatante. (*L'Éditeur de Naples.*)

[2] Récit de Guillaume d'Eynsengre, liv. XII de ses *Chroniques sur la ville de Spire.* — [3] Dans son *Verger de Marie,* part. Ire. — [4] Chap. XIX, n° 183.

par son autorité apostolique, et en prescrivit le chant dans tout l'univers. Innocent IV, pendant la grande révolution religieuse que Frédéric II avait soulevée dans l'Église, cherchant un remède à ces maux, ordonna au clergé de chanter tous les jours le *Salve, Regina,* à la fin de complies, afin de se rendre Dieu propice par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie [1]. Paul V accorda deux cents jours d'indulgences à tous ceux qui assisteraient au chant de cette antienne dans l'église des Pères prédicateurs dominicains [2].

V. — D'après l'histoire, beaucoup de miracles ont été opérés par ce cantique. Césaire [3] nous révèle qu'un prêtre, habitué à réciter souvent cette antienne, *Salve, Regina,* fut, par le mérite de la Mère de Dieu, délivré des tonnerres et des éclairs, qui lui inspiraient des frayeurs excessives. La Vierge, lui apparaissant à l'autel où il priait, lui parla ainsi : « Puisque tu aimes tant à répéter le *Salve, Regina*, ni les tonnerres, ni les éclairs, continuel objet de tes craintes, ne te feront jamais de mal. » Et depuis ce jour il s'en sentit délivré. Le bienheureux Sadok, en chantant, selon l'usage de notre Ordre, processionnellement ce cantique avec quarante-huit de ses Frères, obtint avec eux la couronne du martyre à Sendomir [4]. Le bienheureux François récitait un jour cette antienne avec une femme, qui souffrait depuis sept jours les douleurs d'un enfantement laborieux. Dès qu'il fut arrivé à ces mots : *Fructum ventris tui* (fruit de vos entrailles), immédiatement et sans danger, cette femme mit au monde un enfant mâle, qu'elle consacra au bienheureux François [5]. Par la vertu de ce cantique, un chanoine régulier, tourmenté par des inquiétudes excessives sur son salut, apprit par révélation qu'il devait son salut à la révélation fréquente et pieuse du *Salve, Regina*. Rentré dans le calme de la paix, il rendit son âme à Dieu [6].

L'Ordre des Dominicains, à l'origine même de son institution,

[1] Albert de Krantz, en Allemagne, liv. VIII, chap. x.

[2] Quarante jours d'indulgences sont accordés à ceux qui récitent le *Salve, Regina.* (Voir saint Alphonse de Liguori, à la page 92 de son ouvrage, *delle Glorie di Maria*, au *Catalogue des Indulgences*, où il rappelle ces diverses indulgences accordées à la récitation des diverses antiennes en l'honneur de la bienheureuse Vierge). (*Note de l'Éditeur napolitain.*)

[3] Liv. VII, chap. xxx. — [4] Bzowski, vers l'an 260. — [5] Rutilio Benzoni, dans son *Magnificat*, liv. Ier, chap. xxII. — [6] Benzoni, le même.

estima ce cantique digne d'une très-grande dévotion, et commença à le réciter souvent à l'occasion d'un fait que nous empruntons à Bzowski, écrivant vers l'année 1228. Le nouvel Ordre des Frères de Saint-Dominique fut éprouvé pendant quelque temps par diverses vexations diaboliques. L'Ange infernal épouvantait les uns par des figures de feu flamboyant au-dessus de leur tête, représentait à d'autres des dragons vomissant des flammes, ou bien des ânes armés de cornes effrayantes, troublait ceux-ci par diverses imaginations, sans leur donner aucun moment de repos, de telle sorte qu'on fut obligé de mettre des gardes auprès d'eux pendant leur sommeil. A Paris même furent possédés par le démon plusieurs moines, entre autres le fils du roi, ornement de l'Ordre naissant. Quelques-uns paraissaient se laisser emporter par des accès de frénésie. Les Pères de l'Ordre, s'apercevant du progrès et de la contagion de cette calamité publique, implorèrent le secours de la Mère de Dieu et, de crainte qu'elle ne répondît pas à leur confiance en sa protection, ils s'engagèrent, par un vœu perpétuel, à faire chanter tous les jours, par les Frères, cette antienne de la Vierge Marie, processionnellement, dans l'intérieur de l'église. Dès le premier commencement de cet exercice, les illusions infernales se dissipèrent et s'évanouirent, la paix fut rendue aux Frères, les possédés furent délivrés du démon, l'usage de la raison revint aux frénétiques, et peu à peu la prospérité et le bonheur commencèrent à régner de nouveau. De là fut introduite chez tous les Chrétiens, surtout en Italie, la pratique de la récitation de cette antienne tous les dimanches.

La bienheureuse Vierge montra à une dame pieuse, dans une vision, combien ce cantique lui est agréable. Il y avait à Marseille une femme appelée Lombarde, servant Dieu avec une sainteté de vie irréprochable ; elle assistait un jour au chant du *Salve, Regina*, dans une église des Dominicains. Privée de l'usage de ses sens, elle vit avec les yeux de l'âme quatre merveilles. D'abord, au chant de « *Spes nostra, salve!* Salut, notre espérance ! » elle vit la Mère de Dieu descendre du Ciel et rendre le salut aux Frères, avec grâce et sérénité ; puis, lorsque les Frères s'écriaient : « *Eia ergo, Advocata nostra!* Oh ! nous vous en supplions, notre chère Avocate ! » elle l'aperçut tombant sup-

pliante à genoux aux pieds de son Fils, pour le prier en leur faveur. Ensuite, lorsqu'ils disaient : « *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte :* Tournez vers nous vos yeux, Mère de miséricorde ; » elle vit la Mère de Dieu fixer sur eux des regards remplis de douceur. Et lorsque avec supplication ils disaient : « *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende :* Et après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit de vos entrailles ; » Marie lui apparut nouvellement revêtue de ses années de jeune Vierge, offrant à chacun d'eux l'Enfant-Jésus, qu'elle allaitait comme au jour de sa naissance, à Bethléem. Enfin, pendant qu'ils chantaient : « *O dulcis Virgo Maria :* O douce Vierge Marie, » Marie inclina sa tête avec douceur, et lorsqu'ils se retirèrent elle remonta aussi dans le Ciel. Quels sentiments de bonté ce jour-là, dans la très-sainte Mère de Dieu ! Quelle félicité pour ces Pères fortunés ! Être salué, embrassé par la Mère de Dieu, la Reine du Ciel, la Souveraine de l'univers ! La bienheureuse Vierge a donné aux Dominicains de nouvelles preuves de son amour extraordinaire, pendant qu'ils chantairent le *Salve, Regina*. On peut les lire dans la Conférence 237[e].

Qu'ils écoutent et lisent ces merveilles, ces censeurs ridicules qui, occupant mal leurs loisirs, plus par ignorance que par malice, imposent à la crédulité du peuple ce mensonge, que le Saint-Siége a enjoint à l'Ordre des Prédicateurs dominicains de chanter le *Salve, Regina,* seulement en dehors du chœur et en procession, pour les punir de ne pas avoir des sentiments assez dignes sur l'immaculée Conception. Le Saint-Siége punirait donc les Dominicains parce qu'ils embrassent une opinion que la sainte Mère l'Église ne définit point, ne détermine point, mais qu'elle veut laisser indécise dans les limites de la controverse, et poursuivrait de ses grâces et de ses faveurs, enrichirait d'indulgences ceux qui n'offrent pas des garanties suffisantes de dévotion envers Celle qui nous a ouvert le trésor des grâces, et qui est la Mère de notre vie spirituelle ! La Vierge, Mère de Dieu, honorerait-elle ceux qui lui arrachent son honneur ? Elle saluerait ceux qui la calomnient ? Elle se répandrait en supplications pour ceux qui l'attaquent ? Elle se montrerait la Mère des ennemis de sa grandeur ? Elle se présenterait avec sérénité à ceux qu'ils la conspuent ? Arrière ! censeurs

ridicules; consultez vos consciences et n'induisez par les autres en des erreurs de ce genre, qui ont pour origine des contes de vieille femme.

VI.— Allons, Frères chéris, laissons là ces questions ridicules qui, sans résultat pour notre instruction, engendrent des disputes; ne cherchons pas à imposer notre sentiment sur une question qui est laissée à la libre opinion de chacun; honorons la Mère de Dieu, notre mère à nous; admirons sa conception; élevons jusqu'au Ciel la gloire de sa nativité; imitons la sainteté de sa vie; glorifions Celle qui nous a ouvert les trésors de sa grâce; exaltons l'auxiliatrice de notre salut, notre médiatrice élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges, l'avocate, la maîtresse, la patronne spéciale de l'Ordre des Prêcheurs. Sortons tous les jours joyeusement du cœur en procession, et chantons à notre si douce Mère ce délicieux cantique avec toute l'ardeur de notre âme et avec toute l'humilité de notre dévotion, en disant:

Salve, Regina! — Salut, Reine des cieux, illustre fille des rois, mère, épouse, fille du Roi des rois, Reine du Ciel, de la terre et de la mer, Souveraine des Anges et des hommes, vous qui gouvernez la terre, et à qui les éléments obéissent!

Mater misericordiæ. — O Mère de miséricorde, qui avez engendré pour nous le Christ souverainement miséricordieux, qui nous avez fait obtenir de Dieu notre pardon et qui demandez tous les jours à votre Fils, avec instance, miséricorde pour nous.

Vita. — Notre vie, qui avez triomphé de la mort, demandé la vie de la grâce et engendré la vie de la gloire! O vie admirable! aux mortels vous rendez la vie; ô vie aimable! aux mortels vous donnez l'immortalité; ô vie remplie de délices! vous illuminez le soleil, vous réjouissez la terre, vous marchez sur la mort, ramenez au royaume de la vie les âmes perdues.

Dulcedo. — O notre douceur! vous avez produit pour nous le fruit si doux de vos entrailles; vous avez procuré pour le salut du monde un remède délicieux. Ève a légué à sa postérité un fruit bien amer; vous, au contraire, vous avez répandu dans le monde le plus doux des fruits, les délices de l'univers, le pain de la vie éternelle. *Dulcedo;* notre douceur qui, attendue depuis tant de siècles et désirée par les

vœux les plus ardents des anciens patriarches, vous êtes montrée notre Mère pleine de mansuétude et digne d'un choix divin, et qui avez changé en joie la tristesse de l'univers, en mettant fin aux figures de la loi et des prophètes. *Dulcedo;* notre douceur, puisque en vous rien d'amer, rien de méchant, rien de terrible, puisque vous êtes toute douceur : « *Favus distillans labia tua, mel et lac sub lingua tua* [1] : Vos lèvres sont comme un rayon d'où distille le miel; car le miel et le lait sont sur votre langue. » *Dulcedo;* notre douceur, puisque par la très-grande suavité de vos mœurs et la si grande douceur de vos relations, par vos paroles et vos exemples, vous instruisez, vous formez, vous édifiez, vous réjouissez, vous inondez de délices l'Église du Christ. *Dulcedo;* notre douceur, puisque, en obtenant notre pardon, vous chassez l'amertume du péché, vous nous communiquez la douceur de la grâce, en nous ramenant à la vie spirituelle. *Dulcedo;* notre douceur, puisque vous consolez les affligés et faites succéder la joie à la tristesse. Oh! qu'il est malheureux et digne de pitié celui qui ne sent pas votre douceur, qui ne goûte pas, dans le fond de son âme, les enseignements de vos paroles, de vos actions, de vos priviléges, de vos douleurs et de vos consolations!

Spes nostra. — Notre espérance, puisque nous nous confions en votre intercession, en votre patronage, le plus puissant après celui de Dieu. Il ne se passe pas de jour, pas d'heure, pas de moment, qui ne soient signalés par vos bienfaits, sans que vous ne protégiez sur terre et sur mer ceux qui implorent votre assistance, sans que vous ne tendiez une main secourable à ceux qui sont bouleversés par les tempêtes de la vie.

Ad te clamamus, exules filii Evæ. — Enfants d'une mère coupable, du fond de cette terre d'exil nous crions vers vous. Vous êtes, en effet, la Mère de la vie spirituelle, comme Ève était la Mère de la vie corporelle. Exilé loin de notre patrie, nous crions vers vous; privés de la vision intuitive de Dieu, plût au Ciel que nous ne soyons pas privés de la grâce et de votre consolation maternelle! Nous sommes les fils exilés de notre mère Ève, parce que nous sommes orgueilleux, pré-

[1] *Cantique des cantiques,* IV, 11.

somptueux, ambitieux, intempérants, charnels, rebelles, portés au mal, dotés d'une impuissance profonde pour le bien, excusant nos défauts, et, lorsque nous le pouvons, rejetant nos fautes sur les autres, suivant en tout les traces d'une mère coupable.

Ad te suspiramus. — Nous soupirons vers vous, ô Mère toute bonne, ô douce souveraine, aimable envers tous, agréable à tous, affable pour tous ; nous soupirons vers vous, nous sommes impatients de vous voir à cause de votre absence ; nous soupirons vers vous, la consolation des malheureux, le refuge des pécheurs, le secours des captifs, le remède des infirmes, la protectrice du soldat, la souveraine de l'univers.

Gementes et flentes, in hac lacrymarum valle. — Gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. Gémissant intérieurement, pleurant extérieurement, nous sommes dans une vallée de larmes. Nous gémissons sous le poids de nos crimes, nous pleurons au milieu de nos misères, dans ce lieu de douleurs.

Eia ergo, Advocata nostra. — Oh ! nous vous en supplions, notre chère Avocate, qui défendez éternellement notre cause et qui détournez de nous avec clémence les vengeances que nous méritons.

Illos tuos misericordes oculos ad nos converte. — Tournez vers nous vos yeux pleins de miséricorde, afin que vous regardiez nos misères et que vous imprimiez votre saint amour dans nos cœurs. Car votre regard dissipe les ténèbres du péché, met en fuite les légions infernales, purifie les souillures de l'âme et convertit la glace du cœur en de saints embrasements d'amour divin.

Et Jesum. — Et Jésus, c'est-à-dire notre Sauveur, notre médecin, le salut de nos âmes, la vie et la résurrection des morts. Jésus, le plus beau des enfants des hommes, qui nous a tant aimés, qui, par amour pour nous, est descendu du Ciel, a travaillé, a sué, a subi le supplice de la croix et les horreurs de la mort. Jésus, qui est la sagesse éternelle incréée du Père, qui est notre joie et notre bonheur ; Jésus, qui est la justice éternelle, justifiant ceux qui croient et espèrent en lui. Jésus, qui est la vie éternelle, la félicité et la béatitude des Saints.

Benedictum. — Béni, puisqu'il est le Fils que le Ciel et la terre

bénissent; béni, puisque tous désirent le voir; Fils béni, que nous invoquons, vers qui nous soupirons et dont la divinité et l'humanité accorderont à nos désirs ardents l'éternelle béatitude.

Fructum ventris tui. — Le fruit de vos entrailles, d'où coulent les sources d'une eau jaillissante jusque dans la vie éternelle. Fruit d'où est sorti le pain de vie, le corps eucharistique de Notre-Seigneur, et qui nous a offert le breuvage salutaire de l'immortalité. Fruit délicieux dont la douceur rendait les pierres douces à saint Étienne et la grille agréable à saint Laurent. Fruit dont les délices portaient les Apôtres à affronter avec joie les jugements des assemblées profanes; portaient saint André à la croix, saint Paul au glaive, saint Pierre au gibet, saint Jean à l'urne d'huile bouillante. *Ventris tui*, de vos entrailles. C'est vous en effet, qui, semblable à la verge de Jessé, avez produit ce fruit. Ce fruit, ô Mère, ô la plus sainte des vierges, ô la plus auguste des reines.

Nobis post hoc exilium ostende. — Montrez-nous-le après cet exil; montrez-nous ce fruit que vous avez fait voir aux bergers lorsqu'il était couché dans la crèche; que vous avez montré aux mages de Bethléem, au vieillard Siméon dans le temple, aux Docteurs, au maître d'hôtel et aux convives des noces de Cana; que vous avez montré sur la croix du Calvaire, à Dieu son Père, aux Anges et aux hommes. Montrez-le-nous glorieux dans le Ciel, c'est-à-dire obtenez, par l'efficacité de vos prières, que nous soyons reçus dans l'éternelle félicité de notre patrie, afin que nous soyons remplis, rassasiés, enivrés par les délices renfermées dans le fruit de vos entrailles comme par le nectar et l'ambrosie les plus agréables.

O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria. — O clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie. Clémente comme une reine, bonne comme une mère, douce comme une vierge. Clémente envers vos sujets, bonne pour vos enfants, douce pour ceux qui vous sont particulièrement dévoués. Clémente envers les pécheurs insensés et dépourvus de bonnes œuvres, bonne pour les justes marchant dans la voie de la perfection, douce envers les âmes parfaites qui font de vos vertus l'objet de leurs contemplations assidues. Clémente dans vos commandements, bonne dans vos délivrances, douce par vos largesses.

Clémente par vos consolations, bonne par vos flatteries, douce dans vos embrassements. Clémente envers ceux qui vous sont soumis, bonne pour ceux qui se corrigent, douce envers les âmes de prédilection. O clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie!

Il y a des hérétiques qui s'efforcent de nous arracher ce pieux et si saint cantique, qui cherchent à le diffamer et à le rejeter comme impie et rempli d'idolâtrie. Notre devoir est de défendre, avec l'honneur de la Vierge, les cantiques composés en son honneur, de faire avancer et de confirmer les âmes pieuses et dévotes dans la confiance, l'amour et la dévotion pour la sainte Vierge. C'est ce que nous avons fait, et c'est ce que nous ferons dans la Conférence suivante.

256e CONFÉRF

RÉFUTATION DES OBJECTIONS, OU PLUTÔT DES DÉLIRES DES HÉRÉTIQUES, CONTRE LE SALVE, REGINA. — EXPLICATION CATHOLIQUE DE CHAQUE TERME DE CE CANTIQUE.

SOMMAIRE. — 1. Parodie du *Salve, Regina,* par les Luthériens. — 2. Interprétation hérétique du *Salve, Regina,* par Pierre Martin, et réfutation de cette interprétation par une explication catholique de chaque terme de cette antienne. — 3. Miracles opérés par la récitation du *Sub tuum præsidium.* — 4. Composition miraculeuse du *Regina cœli* par les Anges.

I. — Parmi toutes les parties de l'office ecclésiastique, comme parmi les formules de prières que l'on a coutume de réciter ou de chanter en l'honneur de la Vierge, Mère de Dieu, il n'en est point qui déplaise plus aux hérétiques de nos jours que le solennel et célèbre cantique *Salve, Regina.* Luther surtout, dans un discours *sur la Nativité de la bienheureuse Marie,* dit qu'on ne peut donner de ce cantique aucune saine explication; c'est pourquoi ses adeptes s'efforcent de l'appliquer tout entier au Christ et le parodient de cette manière: « Nous vous saluons, ô Jésus-Christ, roi de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance. Enfants d'une mère coupable, du fond de notre exil nous crions vers vous, etc. Oh! nous vous en supplions, notre cher médiateur, tournez vers nous vos regards miséricordieux, et, après cet exil, montrez-vous à nous. O Jésus, ô clément, ô bon, ô doux Jésus [1]! »

[1] Il faut voir cette parodie chez Cornélius Schul, tom. IV, part. Ire.

II. — Pierre le faux martyr, dans ses *Commentaires*, au chapitre III de sa première lettre à Corinthe, écrit que cette antienne ne peut pas être défendue de l'accusation d'impiété, parce qu'elle donne à Marie des attributs qui ne conviennent qu'à Dieu seul.

Nous enseignerons, tout en demeurant orthodoxes, que chaque partie de cette antienne convient parfaitement à la bienheureuse Vierge Marie, et nous démontrerons notre thèse par la réfutation des arguments de ces hérétiques.

Les hérétiques sont offensés par les premières paroles si suaves et si pieuses de ce cantique *Salve*, Nous vous saluons; salut que nous prononçons comme si nous portions sur notre langue le salut de Marie, qui possède déjà dans la vie éternelle la vie sans fin. Sotte objection! Nous savons bien que la Vierge glorieuse jouit de la vie éternelle; nous prononçons donc ce mot *Salve*, Salut, non pas tant pour son salut que pour nous féliciter ensemble de notre salut commun, qu'elle a procuré à tout le genre humain. C'est pour cette raison que l'Église chante, au commencement de la messe : « *Salve, sancta Parens, enixa puerpera Regem!* Salut, sainte Mère, qui avez mis au monde le Roi des rois! »

Le mot suivant, *Regina* : Reine, les tourmente, et il leur est pénible de voir donner le nom de reine à la Mère de Dieu. Mais ils ont besoin d'ellébore pour guérir leur haine aveugle contre la Vierge. Eh! pourquoi ne pas donner le nom de reine à Marie, qui a engendré le Roi des rois, le Souverain des souverains [1]? Est-ce qu'un privilége n'est pas attribué à la Mère, par cela même qu'il est attribué au Fils, puisque tout l'honneur d'un fils rejaillit sur sa mère, selon cette parole des *Proverbes* [2] : « *Gloria filiorum parentes eorum?* Les parents sont la gloire du fils? » D'ailleurs n'est-elle pas reine, celle qui sort tout éclatante de la famille des rois? Marie descend, en effet, par Nathan, en ligne maternelle comme en ligne paternelle, de la tribu de Juda et de la famille royale de David. Vérité que nous prouverons plus loin, avec plus de développement, en expliquant le verset : *Regina cœlorum*.

Ils ne peuvent pas supporter cette qualification : *Mater misericordiæ* :

[1] *Apocalypse*, XIX. — [2] XVII, 6.

Mère de miséricorde. « Dieu est, dit Pierre Martyr, à proprement parler le Père de toutes les miséricordes [1]; il n'est donc pas permis d'appeler Marie Mère de miséricorde, à moins de vouloir lui rendre des honneurs divins. » L'Écriture montre combien est faible cette objection. Le Christ n'est-il pas appelé plein de grâce [2]? et cependant Marie est aussi dite pleine de grâce [3], saint Étienne est aussi dit plein de grâce [4]. Le Christ n'est-il pas nommé lumière du monde [5]? Et, cependant, il donne la même qualification aux Apôtres [6] : « Vous êtes la lumière du monde. » Enfin, le Christ n'est-il pas appelé dans les Écritures : Fondement, Pasteur, Tête, Pierre, Maître, Père, Évêque, Médiateur? Et pourtant, en plusieurs endroits des Livres saints, on donne les mêmes noms aux Apôtres. La conclusion de Pierre Martyr n'est donc pas juste, quand il dit : « Dieu est le Père de toutes les miséricordes, donc il est impie celui qui salue Marie Mère de miséricorde. »

On appelle donc Marie Mère de miséricorde parce qu'elle a enfanté le Christ, source de la miséricorde, lequel est appelé miséricorde par essence par les Écritures, comme dans le psaume XLVII, verset 8 : « Nous avons reçu votre miséricorde, ô mon Dieu ! » et au psaume XXX, verset 17 : « Sauvez-moi par votre miséricorde; » et au psaume LXXXIV, verset 8 : « Montrez-nous, ô Seigneur, votre miséricorde. » En second lieu, on lui donne le nom de Mère de miséricorde parce que la principale sollicitude, qui lui est le plus à cœur, c'est de nous obtenir de Dieu le pardon de nos péchés parce qu'elle est, en effet, très-miséricordieuse. Le génie du style de l'Écriture est d'employer le substantif à la place de l'adjectif; ainsi, nous lisons : homme de miséricorde, pour homme miséricordieux; homme de sang, pour homme sanguinaire; Dieu de paix, pour Dieu pacifique; Père de toutes les miséricordes, pour Père souverainement miséricordieux. C'est dans le même sens que Marie est dite Mère de miséricorde, pour Mère très-miséricordieuse.

Les mots suivants déplaisent aussi aux hérétiques : notre vie, notre douceur et notre espérance. « Le Christ, dit Pierre Martyr, est à proprement parler la vie, puisqu'il dit en parlant de lui : « Je suis la

[1] IIe *Aux Corinthiens*, I. — [2] St. Jean, I, 14. — [3] St. Luc, I, 28. — [4] *Actes*, VI, 8. — [5] St. Jean, VIII, 12. — [6] St. Matth., V, 14.

« voie, la vérité et la vie. » Marie est donc égalée au Christ, lorsqu'on l'appelle la vie. » Seconde conclusion ridicule; car Marie n'est pas, comme Dieu, la vie par essence ni la source première de la vie comme le Christ, au sujet duquel les *Actes des Apôtres* [1] disent : « Vous avez mis à mort l'auteur de la vie; » et *saint Jean* [2] : « Je suis la résurrection et la vie; » et l'*Épître aux Colossiens* [3] : « Lorsque le Christ, votre vie, vous aura apparu. » Mais on appelle Marie la vie, parce qu'elle a engendré le Christ, l'auteur de notre vie. C'est ainsi qu'on a aussi donné à Ève le nom de *Vie*; car le mot hébreu חוה, Ève, signifie la vie, parce qu'elle devait être la mère de tous les vivants, quant à la vie animale. Bien plus, ce nom ne convenait pas d'abord à notre première mère; elle fut d'abord appelée *Virago* [4], nom qui marque qu'elle vient de l'homme. Mais la qualification de vie lui fut imposée à titre de figure, parce qu'elle était l'image de Marie qui mérite réellement l'appellation de vie, comme Mère du Christ qui est la vie véritable, et qui, par ce moyen, est aussi la Mère de tous les frères du Christ, qui vivent par lui. L'arbre de vie avait cette qualification, parce qu'il produisait la vie [5]. Mais la Vierge mérite plus justement ce nom, parce qu'elle a produit en nous la vie véritable.

Pierre Martyr continue ainsi ses arguties : « Dieu est à proprement parler l'auteur de toute consolation; on ne peut donc pas appeler Marie douceur, sans affirmer son égalité à Dieu. » Cette conclusion est sans force et sans importance; car nous ne faisons pas Marie principal auteur de toute consolation, comme Dieu, mais seulement source seconde. Elle est, en effet, en elle-même une douceur véritable; car en elle rien d'amer, rien de cruel, rien de venimeux, tant pour les fautes que pour les punitions; elle est douceur pour nous, parce qu'elle a produit du fond de ses entrailles le plus doux des fruits, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui est notre joie, notre consolation et notre douceur. C'est pour cette raison que Macaire, patriarche de Constantinople, s'adressant à Marie, dit : « Vous êtes la joie du monde entier. » Elle est d'ailleurs la douceur de l'Église du Christ, parce que, par la très-grande aménité de ses mœurs, la très-grande

[1] III, 15. — [2] XI, 25. — [3] III, 4. — [4] *Genèse*, II. — [5] *Ibid.*, II, 9.

douceur de ses relations, par ses paroles et ses exemples remplis de suavité, elle réjouit toute l'Église du Christ. C'est de là que le *Cantique des cantiques*[1] dit d'elle : « Vos lèvres sont comme un rayon d'où distille le miel; car le miel et le lait sont sur votre langue. » Elle est de plus notre douceur, puisque dans toutes ses actions, dans son langage, dans toutes ses paroles régnaient la mansuétude et la bonté. Lisons dans l'Évangile avec quelle douceur elle parlait à son Fils, lorsqu'il était sur cette terre[2] : « Mon Fils, pourquoi nous avez-vous traités de cette manière ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions en pleurant. »

Considérons aussi avec quelle douceur elle conversait avec l'Ange à Nazareth et avec Élisabeth dans la maison de Zacharie[3]. Enfin, remarquez par quels biens innombrables elle a toujours consolé et console encore les affligés. Il n'est pas, en effet, un coin de terre où ne reluise quelque mémoire de sa bienfaisante protection. Elle est enfin notre douceur, parce que, par l'exemple de ses vertus, elle entraîne vers Dieu, avec une très-grande suavité, tous les fidèles serviteurs du Christ. C'est de là que ses serviteurs lui adressent ces paroles : « Entraînez-nous à votre suite et courons à la perfection, en suivant le parfum de vos vertus. »

Elle n'est pas seulement douceur pour nous, mais aussi pour Dieu et pour les Anges. Il est certain que Marie, par la suavité et la douceur de son innocence, de sa pureté, de sa chasteté et de son humilité, a attiré le Fils de Dieu sur la terre; c'est ce qu'elle insinue dans son cantique d'amour : « Car, dit-elle, pendant que le Roi se reposait dans mon sein, le nard dont j'étais parfumée a répandu son odeur d'une manière si agréable qu'il en a été charmé. » Le lieu de repos de ce Roi, c'est le sein du Père, parce que le Fils est toujours dans le Père. Ainsi donc, lorsque le Fils de Dieu était dans le sein du Père, le nard de Marie, c'est-à-dire son humilité, a répandu une odeur qui a tellement charmé le Fils de Dieu qu'il a été entraîné sur la terre. (Ainsi parle saint Bernard au sujet des *Cantiques*.)

Elle est aussi la douceur et la joie des Anges, car elle a engendré le

[1] IV, 11. — [2] St. Luc, II, 48. — [3] *Id.*, I.

Réparateur des maux causés par les Anges de perdition. C'est pourquoi le sentiment d'un grand nombre de saints Pères est que tous les Anges vinrent au-devant de la Vierge le jour de son Assomption, la placèrent à la droite de Dieu, son Fils, au milieu d'une gloire, d'une joie, d'un triomphe immenses. Les Anges maintenant trouvent leur bonheur dans la contemplation du visage de la Vierge ; vérité qui sera prouvée plus au long dans l'explication des paroles : *Causa nostræ lætitiæ :* Cause de notre joie.

Cette manière de nous exprimer ne jure point avec le style de l'Écriture ; car l'Apôtre, écrivant aux Philippiens [1], les appelle sa joie et sa couronne ; et dans sa lettre à Philémon [2], il dit : « Ainsi, mon frère, vous serez ma jouissance dans le Seigneur. » Joie et jouissance pris dans le sens absolu. Pourquoi ne nous serait-il pas permis de donner, dans le même sens figuré, le même nom à la Mère de Dieu ?

Pierre Martyr continue ainsi ses inepties : « Le prophète atteste qu'il ne faut espérer qu'en Dieu seul, disant : « Maudit soit celui « qui met sa confiance dans les hommes [3] ! » Il ne faut donc pas appeler Marie, notre espérance, à moins qu'elle ne cesse d'appartenir à l'humanité. » Dans la Conférence 45e, nous avons déjà réfuté suffisamment cette objection, lorsque nous avons conclu qu'il ne faut pas seulement placer notre espérance principalement en Dieu, mais aussi dans ses ministres et dans nos intercesseurs. Il taxe d'impiété ces paroles de ce cantique : « Et après cet exil, montrez-nous Jésus, le fruit de vos entrailles. » « Dieu est notre Père, dit Pierre Martyr, en amenant à son Fils ceux qui croient en lui [4] ; le Fils se montrera lui-même à nous en nous communiquant la béatitude [5] ; comment donc Marie nous montrera-t-elle Jésus, après cet exil, à moins d'admettre qu'elle est Dieu et qu'elle communique la béatitude par elle-même ? » Les hérétiques eux-mêmes répondent à cette objection en nous prêtant des erreurs par moquerie : « Marie, disent-ils ironiquement, nous montre Jésus, parce qu'elle lui ordonne de se montrer à nous. » Érasme de Rotterdam dit : « Elle porte encore son Enfant sur son sein, afin

[1] IV, 1. — [2] ℣. 20. — [3] Ier, 17, 5. — [4] St. Jean, VI. — [5] *Id.*, XIV.

qu'elle puisse nous le faire voir selon sa fantaisie. » Luther continue avec ironie : « C'est Marie qui nous confère la béatitude. Arrière de pareilles niaiseries ! »

Quant à nous, nous demandons à Marie de nous montrer Jésus, non pas en ce sens qu'elle puisse nous conférer elle-même la béatitude ; cette puissance n'appartient qu'à Dieu seul ; à ce sujet, le livre de la *Sagesse* [1], dit : « C'est lui qui conduit le juste par des voies droites et qui lui fait voir son royaume. » Mais nous la prions en ce sens qu'elle nous fasse voir après cette vie le Christ, son Fils, assis à la droite de Dieu le Père. C'est dans ce même sens que des Gentils demandèrent à Philippe la grâce de voir Jésus [2], désirant, par son intermédiaire, se préparer un accès auprès de Jésus et se ménager le bonheur de le voir. C'est de cette manière que nous prions Marie de nous montrer Jésus, après notre mort ; c'est-à-dire de nous préparer un accès auprès de lui, de nous présenter, de nous recommander à lui, afin que nous puissions jouir de sa divinité dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

III. — *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix*, etc. Cette antienne a été illustrée par un grand miracle. Dans une ville de la province romaine, quelques citoyens se poursuivaient d'une haine plus que vatinienne, à tel point qu'ils se dressèrent réciproquement des embûches pour se faire mourir ; un d'entre eux, nommé Horace, avait un frère appelé Mutius, homme de bien et ami de la paix. Celui-ci va trouver un religieux de l'Ordre des Capucins, qui, à cette époque, prêchait dans la ville, et lui expose le danger de mort qu'il courait à cause de son frère. Le prédicateur lui conseille de se réfugier sous la protection de la bienheureuse Vierge Marie, et de se recommander tous les jours à elle par cette prière : « *Sub tuum præsidium :* Nous avons recours à votre protection, ô Mère de Dieu. » Celui-ci obéit et se met à réciter cette antienne tous les jours avec le plus de ferveur possible. Il arriva que, la première semaine de la Quadragésime, les ennemis d'Horace et de Mutius vinrent pour chercher à les tuer en creusant sous leur maison des souterrains qu'ils remplirent de barri-

[1] x, 10. — [2] St. Jean, XII, 21.

ques de poudre dont la violente explosion devait renverser leur demeure et les anéantir sous ses ruines. Mais la Mère de miséricorde, se souvenant de ses serviteurs, vint à leur secours et mit leur maison à l'abri de ce péril imminent. Car l'explosion de la poudre ne démolit qu'une petite partie d'un mur; de telle sorte que quelques pierres seulement et quelques fragments de mortier tombèrent dans la chambre où reposait toute la famille. Ce prodige fit voir quel mal immense aurait pu faire cette explosion, si elle n'avait pas été arrêtée par l'intervention de Dieu. Dès qu'il fut jour, les deux frères coururent à l'église pour remercier Dieu de les avoir délivrés, par l'intercession de Marie, d'un grand danger de mort. Mutius persévéra dans sa dévotion. Se voyant attaqué de nouveau par ses ennemis, pour éviter leur fureur, il monta sur une barque, qui se trouvait alors par hasard sur le rivage, en chantant son cantique accoutumé: *Sub tuum præsidium confugimus*, etc. Ses ennemis accourent sur le rivage, l'attaquent sans relâche à coups de fusil; une balle frappe la besace que portait Mutius, mais sans le blesser lui-même; continuant ses prières avec une ferveur de plus en plus grande, il recommande toujours son salut à la bienheureuse Vierge Marie, par la récitation de son antienne. Ses ennemis lui lançaient des traits de feu, pendant que lui-même il faisait violence au Ciel par ses supplications. Chose admirable! les coups redoublés des balles percèrent partout son manteau, sa besace, les manches de sa chemise, sans le blesser lui-même. S'étant éloigné de la vue de ses ennemis, il remercia la bienheureuse Vierge, sa protectrice, par d'ardentes actions de grâces [1]. On peut voir les autres miracles produits par la récitation de cette antienne, chez Antoine Balinghem [2].

IV. — *Regina cœli lætare, Alleluia.* L'histoire ecclésiastique rapporte que les Anges honorèrent les premiers la Mère de Dieu par cette antienne. L'an de Notre-Seigneur 596, Rome fut envahie par une peste cruelle, qui fit beaucoup de victimes, parmi lesquelles le pape Pélage; saint Grégoire, successeur de Pélage, ordonna des prières publiques pour apaiser la colère divine. Or, pendant que l'on portait

[1] Augustin Mannus, dans son *Histoire des Prodiges opérés dans l'Église de Dieu*, chap. LXXIV. — [2] 3 Janvier, 24 mai.

processionnellement dans la ville une image de la Mère de Dieu, que l'on vénère encore aujourd'hui avec beaucoup de dévotion dans l'église de Sainte-Marie Majeure, on vit, sur le môle d'Adrien, un Ange remettant dans le fourreau une épée nue, pour montrer que la colère de Dieu était apaisée. On rapporte qu'un chœur d'Anges chanta au plus haut des cieux : « *Regina cœli, lætare, Alleluia. Quia quem meruisti portare, Alleluia. Resurrexit, sicut dixit, Alleluia* : Reine du Ciel, réjouissez-vous, *Alleluia*, puisque celui que vous avez mérité de porter dans votre sein, *Alleluia*, est ressuscité comme il la dit, *Alleluia.* » A ces paroles, saint Grégoire ajouta alors : « *Ora pro nobis Deum, Alleluia :* Priez Dieu pour nous, *Alleluia* [1]. »

257e CONFÉRENCE

Sur les répons chantés habituellement dans l'Église en l'honneur de la Vierge sainte, et illustrés par quelques miracles.

Sommaire. — 1. Étymologie du mot répons. — 2. Trois miracles opérés par la récitation du répons : *Gaude, Maria Virgo.* — 3. Le répons *Felix namque es, sacra Virgo Maria,* est chanté par des Anges. — 4. Miracle de saint Antoine, archevêque de Florence, en faveur du répons *Sancta et immaculata virginitas, quibus te laudibus,* etc.

I. — Les répons sont ainsi appelés parce qu'ils répondent aux leçons qui les précèdent immédiatement et s'harmonisent avec elles. Or, comme on lit très-souvent des leçons de la bienheureuse Vierge Marie, on les fait suivre aussi très-souvent par des répons. Notre dessein est de ne mentionner ici que ceux qui sont les plus remarquables soit par quelque prodige, soit par quelque miracle éclatant. Parlons donc d'abord du répons que l'Église a coutume de chanter le jour de la Purification.

II. — *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti, quæ Gabrielis, Archangeli, dictis credidisti,* etc. Par ce répons, on honore la virginité de la Mère de Dieu, et on le chante publiquement pour la confusion des Juifs et pour les autres ennemis de sa pureté virginale. Or, la Vierge a prouvé par des miracles éclatants combien ce cantique

[1] Voir Baronius, à l'année citée plus haut.

lui est agréable. A Rome, au temps du pape Boniface IV, il y avait des discussions très-vives avec les Juifs sur la virginité perpétuelle de Marie. Un ecclésiastique aveugle recouvra miraculeusement la vue en présence du peuple, en chantant, pour confondre les Juifs, ce répons, dans le temple qui était autrefois le Panthéon, qui est aujourd'hui l'église Sainte-Marie aux Martyrs, autrement dite la Rotonde. C'est pourquoi, en mémoire de ce jour, il fut réglé que ce répons serait chanté à la fête de la Purification [1]. Ce répons se trouvait dans le Bréviaire romain avant sa réforme par Pie V. On le conserve dans le bréviaire d'aujourd'hui, et on le chante solennellement aux premières vêpres et à matines de la Purification.

Pomérius [2] rapporte un autre miracle en faveur de ce répons. Un enfant avait appris ce répons à l'école, et avec sa belle voix il le chantait dans les rues de la ville et aux portes des habitants, pour en obtenir une aumône. Les Juifs, qui étaient en grand nombre dans cette ville, supportaient avec peine le chant continuel de ces paroles : « Qu'il soit couvert de confusion le Juif malheureux qui dit que le Christ est né de Joseph ! » C'est pourquoi un d'entre eux attira cet enfant dans sa maison au moyen de l'appât de ses fruits et de ses pâtisseries. L'enfant suivit le Juif sans défiance dans un lieu où, à la place des pâtisseries, il reçut des coups mortels à la gorge et tomba évanoui. Sa mère, pauvre veuve, chercha longtemps son fils, mais en vain. Les gens lui apprirent seulement qu'ils l'avaient vu entrer dans la maison d'un Juif; mais personne ne pouvait lui attester qu'il en fût sorti. Fondée sur cette seule conjecture, cette pauvre mère, remplie d'inquiétude sur le sort de son enfant, va trouver le juge et cite les Juifs en justice comme meurtriers de son fils. Mais comme elle ne pouvait pas prouver cette incrimination par des témoignages suffisants, elle contracta cet engagement, à savoir : que toutes les maisons des Juifs seraient fouillées, qu'ils périraient tous si on trouvait son fils chez eux, ou bien qu'en punition de sa calomnie elle serait brûlée vive. Le juge accepta cet engagement. Les maisons des Juifs furent

[1] C'est ce que rapportent Thomas de Cantimpré dans son *Livre des Abeilles*, dans son appendice *des Exemples*, au IIe livre; et Pelbart, dans son *Stellaire de la bienheureuse Vierge Marie*, liv. II, part. III, chap. II. — [2] Liv. XII, dern. part., chap. Ier.

fouillées partout avec soin; mais l'enfant ne fut trouvé nulle part, car il était étendu mort sous un boisseau. Cette femme, condamnée à la peine du talion, fut donc conduite au bûcher; les Juifs tressaillent de joie, les Chrétiens compatissent au malheur de cette pauvre mère, qui s'était perdue elle-même par la perte de son fils. On passa par hasard près de l'église de la bienheureuse Vierge Marie. Là, cette mère se met à invoquer avec ardeur la Mère de Dieu, secours de tous les affligés. Pendant qu'elle fait sa prière, voilà que ses oreilles sont frappées par le son d'une voix délicieuse; il lui sembla entendre son fils chanter ce répons: *Gaude, Maria Virgo.* Tournée vers le peuple, elle lui demande s'il n'a pas entendu quelque cantique. Le peuple l'avait entendu, et tout le monde se mit à courir vers l'endroit d'où partait ce chant. On trouve caché sous un boisseau le fils de cette pauvre mère. Il chantait son répons avec délices; on soulève le boisseau et l'on trouve l'enfant frappé d'un glaive à la gorge, et tout couvert de son sang. Les gens stupéfaits le recueillent, et l'enfant leur raconta avec ordre tous les forfaits dont il avait été la victime, et leur apprit de quelle manière il avait été guéri par la bienheureuse Vierge Marie.

Tous éclatent en louanges envers la Mère de Dieu, condamnent les Juifs au bûcher, et rendent l'enfant sain et sauf à sa mère [1].

Un troisième miracle, qui a quelque ressemblance avec ce dernier, mais qui est plus étonnant encore, se trouve dans le *Miroir des exemples* [2]. Une âme dévote s'était attachée dans ses méditations, surtout à la contemplation du mystère du Verbe incarné. Comme elle contemplait ce mystère avec une grande ardeur, selon la mesure de ses grâces, elle ne pouvait pas s'empêcher d'éclater en louanges envers la sainte Vierge et de lui chanter ce répons solennel : *Gaude, Maria Virgo*, etc. Il y avait, dans l'oratoire où chantait cette âme pieuse, un Juif caché, qui était l'ennemi furieux de l'enfantement immaculé de la Vierge. Il ne pouvait pas supporter le chant de ce cantique glorieux; c'est pourquoi, pendant une nuit où le pieux serviteur de la Vierge en faisait entendre la mélodie, il se jeta sur lui, le coupa par mor-

[1] Pomerius, à l'endroit cité plus haut. — [2] Dist. IX, chap. LIX.

ceaux et l'ensevelit. La Mère de Dieu vint à son secours, le sortit du tombeau, le reconstitua, lui rendit la vie, assista le prêtre qui présidait à l'exhumation, convainquit le Juif de sacrilége, le condamna, le punit et fit voir clairement à tous les fidèles combien est agréable à son Fils et à elle-même ce chant pieux qui honore la virginité de son enfantement.

Hodie beatissima Virgo puerum Jesum præsentavit in Templo, etc. — On chante cette antienne aux secondes vêpres de la Purification de la bienheureuse Vierge Marie. Nous avons dit plus haut par quelle apparition et quel prodige elle a été illustrée, quand nous avons parlé de la fête de la Purification. Revenons au répons.

III.—*Felix namque es sacra Virgo Maria*, etc. Thomas de Cantimpré[1] raconte qu'on entendit chanter ce répons en l'honneur de Marie par des Anges, près de Soissons, dans la Gaule.

IV.—*Sancta et immaculata virginitas, quibus te laudibus*, etc. — Saint Antoinn, archevêque de Florence, a illustré ce répons et l'a recommandé à la piété publique. Ce Saint, enflammé d'amour pour la virginité, étant encore dans la vie séculière, demanda à Dieu, avec d'ardentes supplications, de lui accorder le don de cette belle vertu ; c'est pourquoi, par une grâce spéciale de Dieu, d'après la relation de ses propres confesseurs, il demeura vierge jusqu'à sa mort. Sur le point de rendre son âme à Dieu, il répétait souvent, d'une voix faible, mais avec délices, ce répons : « O virginité sainte et immaculée, je ne sais pas par quelles louanges je pourrais t'exalter ! » « Il est incertain, dit l'auteur de sa *Vie*, s'il s'adressait alors à la Mère de Dieu qui l'aurait visité dans sa dernière lutte avec la mort, ou bien s'il se réjouissait d'avoir conservé jusqu'à ce jour son corps vierge, pur de toute pourriture obscène. »

[1] Liv. II *des Abeilles*, XL, 7.

258ᵉ CONFÉRENCE

Sur les hymnes, les proses et les versets chantés dans l'Église en l'honneur de la Mère de Dieu, et recommandés par quelque miracle ou quelque prodige.

Sommaire. — 1. Explication du mot *hymne*. — 2. Origine incertaine de l'*Ave, maris Stella*; trois miracles opérés par la récitation de cette hymne. — 3. Vision céleste à l'occasion de l'hymne *Quem terra, pontus, sidera*. — 4. L'hymne *O gloriosa Domina* met le démon en fuite. — 5. L'hymne *Maria, Mater gratiæ*, hymne du moment de la mort. — 6. Miracles opérés par les proses *Inviolata*; *Salve, Maria*. — 7. Le verset *Nos cum prole pia* met le démon en fuite.

I. — « Les hymnes, dit saint Jérôme, sont des chants poétiques qui proclament la puissance et la majesté de Dieu, et qui excitent en même temps l'admiration pour ses œuvres et pour ses bienfaits. » Or, la majesté et la puissance de Dieu se reflètent surtout sur la bienheureuse Vierge Marie; voilà pourquoi l'Église honore cette Vierge à juste titre, par des hymnes et des cantiques solennels. Nous ne les mentionnerons pas toutes, mais celles seulement qui ont été illustrées par quelque faveur spéciale ou par un miracle. Parlons d'abord de:

II.—L'*Ave*, *maris Stella*. Cette hymne occupe le premier rang parmi les autres. Quel en a été l'auteur? C'est incertain. Toutefois, s'il est permis d'établir quelque fait sur des conjectures, elle rappelle le style de saint Bernard. La récitation de cette hymne a opéré quelques miracles.

Voici le premier. Un peintre nommé André s'évertuait pour donner, par sa peinture, plus d'embellissement et de relief à une image de la très-sainte Vierge, que l'on vénère encore aujourd'hui sur le mont Serrat; mais dès qu'il eut approché le pinceau de sa toile, il fut frappé d'aveuglement. La Mère de Dieu ne voulut point recevoir d'un artiste humain plus d'éclat dans sa beauté. Privé de la vue pendant trois mois, cet artiste priait avec instance et assiduité la sainte Mère de Notre-Seigneur de lui rendre la lumière des yeux. Ses vœux ne furent point inutiles; sa prière ne fut pas vaine. Des religieux chantaient cette hymne dans ce même lieu, pendant qu'il se répandait lui-

même en supplications aux pieds de la Mère de Dieu. Lorsque ces religieux furent arrivés à ces paroles : « *Profer lumen cæcis* : Donnez la vue aux aveugles, » il recouvra tout à coup l'usage de la vue [1]. Horace Tursellini, dans le livre de sa *Troisième histoire sur la maison de Lorette* [2], rapporte un autre miracle plus éclatant : Un homme avait livré au démon un billet renfermant un pacte qu'il avait fait avec lui. Poussé par le repentir, il récitait cette hymne. Arrivé à ces paroles : « *Monstra te esse Matrem* : Montre-toi notre Mère, » il recouvra de suite le billet qu'il avait livré au démon. Antoine de Balinghem, dans son *Calendrier de Marie* [3], raconte un troisième miracle, non moins remarquable, opéré l'an du Seigneur 1538. Un homme, tenu pour mort par son ennemi qui lui avait porté des coups mortels, avait été jeté dans un fossé, loin de la route, et avait été enseveli sous un monceau de terre et de pierres. Comme il était encore en vie, il se recommanda à la Mère de Dieu par la récitation de cette hymne. Parvenu à ces paroles : *Monstra te esse Matrem*, il se sentit tout d'un coup débarrassé miraculeusement de ce tas de pierres et de terre, et au bout de quelques jours il fut complétement guéri.

III. — *Quem terra, pontus, æthera* [4]. La Mère de Dieu montra elle-même combien cette hymne lui est agréable.

Dans une assemblée religieuse tenue à Spolète, un novice d'une sainteté remarquable et d'une innocence d'enfant récitait cette hymne de la bienheureuse Vierge Marie : *Quem terra, pontus, æthera*, etc. Arrivé à ces paroles : *Mundum pugillo continens*, il était étonné et il se demandait à lui-même comment il peut se faire que Dieu porte le monde sur ses doigts. Pendant son sommeil, il vit une multitude innombrable d'Anges portant un trône immense; lorsqu'ils eurent placé ce trône dans un vaste lieu, il s'adjoignit à eux d'autres Anges qui portaient un autre trône et qu'ils placèrent à côté du premier; ensuite une foule plus nombreuse encore d'esprits célestes descendirent du ciel portant le Christ sur leurs ailes. Ils placèrent sur le

[1] Locrius, dans son Manuscrit *des Miracles du mont Serrat*, 1er miracle. — [2] Chap. III. — [3] 20 Août, art. 2.

[4] Dans le *Bréviaire romain* d'aujourd'hui : *Quem terra, pontus, sidera*. (*Note de l'Éditeur.*)

premier siége le Christ ayant le regard sévère d'un juge, et sur le second la Mère de Dieu. En même temps, tous les Saints se présentèrent et prirent leur place, chacun selon son rang. En présence d'une assemblée si imposante, notre Saint tremblait, surtout lorsqu'il entendit le juge ordonner de dévoiler, à la face de l'univers, toutes les actions des hommes, les bonnes comme les mauvaises. Comme il apparaissait plus de crimes que de bonnes œuvres, sa frayeur augmenta lorsqu'il vit le Christ saisir le monde comme s'il eût été une boule, menaçant de le réduire en poudre et de le jeter au loin, si la Vierge sainte, touchée de sa prière plaintive: *Saucta Mater, succurre miseris*, ne fût accourue et n'eût retenu le bras de son Fils par cette supplication : « Ne vous hâtez point, mon Fils, de condamner si promptement le monde que vous avez racheté par votre sang; car j'ai déjà envoyé mes prédicateurs pour le ramener de son impiété à l'amour de la religion et pour le former à la pratique de la sainteté. » A la vue de ces merveilles, le novice finit par comprendre la puissance immense de Dieu, qui porte le monde sur sa main et peut le réduire au néant. C'est donc à juste titre que cette hymne dit: *Quem terra, pontus, æthera* [1].

IV. — *O gloriosa Domina* [2]. Par cette hymne, saint Antoine de Padoue mit en fuite un démon qui cherchait à l'étouffer. Semblable au cygne, il chanta joyeusement cette hymne en rendant son âme à Dieu. Cette anecdote se trouve dans sa biographie.

V. — *Maria, Mater gratiæ*. Cette hymne se chante à la mort; c'est pourquoi on l'appelle à juste titre la couronne de toutes les hymnes que l'on a coutume de chanter en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie. Tous, pendant la vie comme à la mort, la répètent avec ferveur, afin d'avoir son assistance au moment suprême. Saint Richard, évêque de Chichester, était tombé gravement malade; réduit à l'extrémité, il ordonna qu'on répétât sans cesse cette hymne à ses oreilles; et parmi les soupirs de cette pieuse dévotion, pendant la

[1] Récit de Bzowski, nomb. IV, tiré d'Antonin.

[2] Dans le *Bréviaire romain* d'aujourd'hui : *O gloriosa Virginum.* (*Note de l'Éditeur.*)

récitation de cette sainte prière, il s'envola dans l'assemblée des habitants des cieux [1].

Pelbart, dans son *Stellaire* [2], raconte un fait qu'il a tiré de Jean Gilles, autrement dit le Jeune, de l'Ordre des Prêcheurs, dans un livre intitulé *Scala cœli*. Un jeune homme, après avoir dilapidé son héritage paternel, s'étant laissé entraîner dans une forêt par un magicien qui lui promettait le moyen de s'enrichir, se vit pressé par le démon de renier la Mère de Dieu. Mais ce jeune homme, frappé de terreur, récite à haute voix ces vers : *Maria*, *Mater gratiæ*, qu'il avait coutume de répéter tous les jours. Alors le démon devient furieux, étouffe le magicien et disparaît. Passons aux proses.

VI. — *Inviolata*, *intacta et casta es*, *Maria*. Cette prose est tirée du Bréviaire des Prêcheurs, aux premières vêpres de la Purification. Elle a été composée par un habile musicien aveugle, qui, la chantant un jour d'une voix claire et joyeuse, après la huitième leçon de l'office de l'Assomption, mérita de recouvrer l'usage de la vue [3].

Salve, *Maria*, *Mater pietatis*, *et totius Trinitatis nobile triclinium*. — Ces paroles sont empruntées à la prose que l'Église chante dans l'Ordre des Prêcheurs, à la fête de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, et qui commence ainsi : *Salve*, *Maria*, *Mater pietatis*. Lorsque le bienheureux Albert le Grand, illustre théologien de notre Ordre et célèbre dans tout l'univers, composait cette prose, arrivé à ce vers : *Salve*, *Maria*, *Mater pietatis*, il s'arrêta un moment, délibérant comment il devait continuer, et tout à coup il ajouta : « *Et totius Trinitatis nobile triclinium* : Et noble sanctuaire de la Trinité tout entière. » Et voilà que la bienheureuse Vierge, lui apparaissant, lui dit : « Je te remercie bien, Albert, de m'avoir honorée d'un salut que je n'ai jamais reçu d'aucun autre [4]. »

Les petits versets que l'on récite en l'honneur de la Vierge ont été rendus célèbres aussi par des miracles. Voici le principal :

VII. — *Nos cum prole pia benedicat*, *Virgo Maria*. Le bienheureux Henri Suso de notre Ordre, surnommé Amand, homme d'une sain-

[1] Vie de ce Saint, par Surius, 2 avril. — [2] Liv. X, dern. part., chap. VIII. — [3] Jean le Jeune, dist. VIII, exempl. LVIII. — [4] *Petite Chronique de l'Ordre des Prêcheurs.*

teté remarquable, reprochait avec véhémence à Satan, qui agitait un arc avec des regards de feu, d'avoir rendu muet un de ses Frères, en lui lançant ses traits enflammés. Se voyant lui-même menacé avec la même férocité et sur le point d'être frappé par ces mêmes dards, il implora le secours de la Mère de Dieu par ces vers : *Nos cum pia*, etc. En entendant prononcer ces paroles, son ennemi infernal disparut[1].

259e CONFÉRENCE

De quelques formules de prières que l'Église emploie pour honorer la Mère de Dieu, et des miracles ou de quelques graces spéciales dont la sainte Vierge s'est plu a les enrichir.

Sommaire. — 1. Le Rosaire. — 2. La Couronne de la vierge Marie. — 3. Petite Couronne de la sainte Vierge. — 4. Cinq psaumes tirés du psautier de saint Bonaventure, en l'honneur de la sainte Vierge. — 5. Autre petite prière en l'honneur de la Mère de Dieu, récitée en temps de peste et rendue célèbre par un miracle. — 6. Salutation de la sainte Vierge, composée par le bienheureux Jourdain de Saxe.—7. « Bienheureux le sein qui vous a porté, ô Jésus-Christ,» etc. — 8. « O Vierge sans tache et toujours bénie.» — 9. Prière de saint Casimir : *Omni die dic Mariæ* et prose *Stabat*.

Outre l'office divin, l'Église se sert de plusieurs prières particulières pour honorer la sainte Vierge ; elle aime à les voir réciter *selon les besoins de la dévotion de chacun* ; elle se plaît à y attacher des faveurs et des grâces spéciales, et à les enrichir d'indulgences. Les principales de ces prières sont celles que les fidèles récitent habituellement ; elles sont composées de l'Oraison dominicale et de l'*Ave, Maria*, disposées dans un certain ordre. Elles sont appelées particulières parce qu'elles se récitent plus fréquemment dans certains lieux, dans certaines familles religieuses ou dans certaines confréries pieuses ; elles sont encore ainsi appelées parce qu'elles ne sont en usage que parmi certaines personnes. La principale de ces prières est assurément :

I. — *Le Rosaire ou Psautier de la sainte Vierge Marie.* Cette formule de prière eut pour auteur notre Père saint Dominique ; les Frères prêcheurs la prêchèrent par toute la terre avec de très-

[1] Léandre, liv. V, *sur les Hommes illustres de l'Ordre des Prêcheurs.*

grands fruits pour les âmes; de nombreux miracles la rendirent célèbre; les Souverains-Pontifes l'enrichirent de grâces et de faveurs presque infinies. Le rosaire se compose de la récitation de cent-cinquante Salutations angéliques entre-coupées à chaque dizaine par l'Oraison dominicale, en y joignant la méditation de quinze mystères tirés de la vie du Christ et de la Mère de Dieu; cinq de ces mystères sont appelés joyeux, les cinq suivants douloureux, et les cinq autres glorieux. Avec l'aide de Dieu et le suffrage de la très-sainte Mère de Dieu, lorsque nous expliquerons l'invocation *Rosa mystica*, nous traiterons du nom, de l'institution, de la dignité, des avantages et de la manière de réciter cette formule de prière. Nous allons passer maintenant aux autres formules de prières, c'est-à-dire nous allons montrer l'origine, la dignité, l'utilité de chacune d'elles. Après le rosaire on met en première ligne la couronne de la sainte Vierge Marie.

II. — *Couronne de la sainte Vierge Marie.* De toutes les saintes formules de prières dont on se sert pour honorer la sainte Vierge, Mère de Dieu, la première après le saint rosaire c'est la couronne. Quelques auteurs pensent que cette prière est la même que la couronne de rose, autrement dite le rosaire de la sainte Vierge Marie; ils sont dans l'erreur. Ces saintes formules de prières diffèrent entre elles par plusieurs points.

Et d'abord, on entend par rosaire la guirlande de la Vierge Marie, tressée de cent-cinquante Salutations angéliques et de quinze Oraisons dominicales; la sainte couronne, au contraire, désigne principalement le cercle de la vie et des années de la Vierge, Mère de Dieu. En second lieu, le rosaire contient quinze *Pater noster* et cent-cinquante *Ave, Maria;* la couronne, au contraire, ne renferme que sept *Pater noster* et soixante-trois, ou soixante-dix, ou soixante douze, ou bien encore soixante-treize *Ave, Maria.* En troisième lieu, le Rosaire nous fait passer en revue, dans une pieuse méditation, toute la vie du Sauveur, notre divin Maître; la couronne, au contraire, ne retrace aux âmes dévotes que le nombre d'années, c'est-à-dire le cercle que la sainte Vierge a parcouru dans sa vie. Et comme on ne sait pas au juste combien d'années la sainte Vierge Marie a vécu dans ce monde, les uns disent soixante-trois années, d'autres soixante-dix,

ou soixante-douze, ou soixante-treize ; ceux qui suivent l'opinion commune, rapportée par Eusèbe et révélée à sainte Brigitte, récitent soixante-trois *Ave, Maria*. Ceux qui s'attachent à l'opinion de saint Épiphane et de Cedrénus, en récitent soixante-dix ; ceux auxquels sourit davantage l'opinion de César Baronius, disent soixante-douze ou soixante-treize *Ave, Maria*. En quatrième lieu, le rosaire est appelé le psautier de Marie ; en effet, à l'imitation du psautier de David, il contient cent-cinquante *Ave, Maria ;* la couronne, au contraire, ne peut nullement prétendre à être ainsi nommée ; car elle fait réciter sept Oraisons dominicales, en mémoire des sept joies de la sainte Vierge Marie, et par les Salutations angéliques, elle retrace dans notre esprit le cercle de la vie ou des années de la Mère de Dieu. En dernier lieu, le rosaire et la couronne diffèrent par leur origine. Notre Père saint Dominique fut l'auteur du très-saint Rosaire ; la couronne, au contraire, doit sa naissance à saint Jean de Capistran, de l'Ordre des Franciscains de l'Observance, ainsi qu'on le lit dans Carthagène [1].

Cette formule de prière n'est pas le fruit de la volonté humaine, c'est la sainte Vierge elle-même qui l'a enseignée ; voici son origine telle que la raconte Pelbart [2] : « Un jeune clerc vivant dans le monde avait la pieuse habitude d'orner l'image de la très-sainte Vierge d'une couronne de fleurs ; étant entré dans l'Ordre des Frères mineurs, il voulait au bout d'un certain temps revenir dans le siècle, parce que dans la religion il ne pouvait plus, selon sa coutume, offrir une couronne de fleurs à la très-sainte Vierge, lorque pendant sa prière la glorieuse Vierge lui apparut et lui ordonna de ne point quitter la religion. En même temps elle lui apprit à tresser avec des Salutations angéliques une couronne spirituelle qu'il lui offrirait, l'assurant que cette couronne de prières lui serait bien plus agréable que si elle était composée de fleurs. »

Elle voulut qu'on tressât ainsi cette couronne spirituelle, ou plutôt elle prescrivit pour la réciter la méthode suivante : Marie voulut qu'en mémoire des sept allégresses dont elle fut inondée, on récitât

[1] *Sur le Rosaire*, homélie IV. — [2] Dans l'*Étoilier de la couronne de la Vierge*, liv. II, pag. 2, art. 3.

sept Oraisons dominicales pour remercier Dieu du bienfait accordé à la sainte Vierge, et qu'à chaque Oraison dominicale on ajoutât dix Salutations angéliques. Les sept allégresses de la sainte Vierge dont on doit s'occuper dans la récitation de cette couronne sont : 1° la joie qu'elle éprouva dans la conception de son Fils ; 2° celle qu'elle ressentit lorsque, portant dans son sein le Fils de Dieu, elle alla visiter Élisabeth ; 3° lorsqu'elle mit au monde le Christ sans perdre la fleur de sa virginité ; 4° lorsqu'elle vit son nouveau-né adoré par les Mages ; 5° lorsque ayant perdu son Fils elle le retrouva à Jérusalem, au milieu des Docteurs ; 6° lorsqu'elle vit son Fils mort ressusciter ; 7° lorsque, enlevée au Ciel, elle fut élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges et placée à la droite de son Fils.

Saint Bernardin propagea cette formule de prière et la rendit très-recommandable par sa dévotion. Étant encore dans le siècle, il avait la pieuse habitude de venir chaque jour la réciter devant l'image de la Mère de Dieu, placée à la porte de la ville de Sienne, sa patrie ; étant devenu religieux, il rendait encore à cette image de fréquentes visites. Il se plaisait souvent à raconter que tous les dons dont Dieu l'avait comblé, il les devait au pieux souvenir des allégresses de la sainte Vierge Marie, en l'honneur desquelles il récitait chaque jour la couronne.

Longtemps avant saint Bernardin, la Vierge, Mère de Dieu, apparaissant à saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, lui fit connaître combien lui était agréable le pieux souvenir de ses sept allégresses. Ce grand Saint se plaisait à saluer souvent dans le jour la bienheureuse Vierge Marie, en se rappelant ses sept allégresses. Un jour qu'il la saluait ainsi, la Reine des cieux daigna se montrer à lui et lui adressa la parole en ces termes : « Mon très-cher fils, tu me salues en te rappelant et en te réjouissant fréquemment des joies que j'ai eues dans cette vie ; j'accepte ta dévotion et je t'en félicite. Cependant je voudrais encore te voir repasser dans ton esprit les allégresses dont je suis inondée dans la gloire des cieux ; je voudrais qu'elles fussent l'objet de ta joie et de tes salutations. A toi et à quiconque le fera par dévotion pour moi, je promets de protéger et de délivrer son âme à l'heure de sa mort ; au tribunal de mon Fils je serai à ses côtés, j'in-

tercèderai pour elle et je la consolerai. » Alors saint Thomas s'écria : « O glorieuse Reine du Ciel, ô ma Souveraine bénie entre toutes les créatures, daignez dire, je vous en prie, quelles sont dans le Ciel ces allégresses dont je dois vous saluer. » Alors la sainte Vierge les énuméra dans l'ordre et en la manière qui suit :

1° « Réjouissez-vous, vous dont, par un privilége spécial, la fleur de virginité l'emporte sur les splendides principautés des Anges, sur les innombrables et magnifiques armées des Saints. »

2° « Réjouissez-vous, Épouse bien-aimée de Dieu, car de même que la lumière du soleil donne au jour sa clarté, de même l'univers vous doit de resplendir par l'éclat immense de votre calme lumière. »

3° « Réjouissez-vous, vase splendide de vertu, toute la cour céleste obéit à vos ordres et elle vénère dans sa gloire la miséricordieuse, la bienheureuse, la très-digne Mère de Jesus. »

4° « Réjouissez-vous d'être unie au Très-Haut par les liens de la volonté et les embrassements de la charité, au point que tout ce que vous demandez à votre très-doux Jésus, vous l'obtenez entièrement. »

5° « Réjouissez-vous, ô Vierge, Mère du Christ, parce que seule vous avez mérité, ô Vierge très-miséricordieuse, une dignité assez grande pour vous asseoir tout près de la Trinité sainte. »

6° « Réjouissez-vous, Mère des malheureux, parce que le Père des siècles donnera à ceux qui vous honorent la récompense qui leur convient, et votre Fils un trône dans les royaumes célestes. »

7° « Réjouissez-vous, Vierge, Mère pure, qui demeurez tranquille et sûre, parce que vos joies ne cesseront point, ne décroîtront point, mais qu'elles dureront et fleuriront pendant les siècles éternels. »

J'ai voulu transcrire de l'auteur du *Champ de Pommiers* [1] ces salutations, afin qu'elles fussent à la portée de tous ceux qui veulent les réciter. Beaucoup de dévots serviteurs de Marie les récitent tous les jours et ajoutent à chacune d'elles un *Ave, Maria.*

Il est encore une autre petite prière qui a beaucoup de rapport avec cette salutation et qui est très-agréable à la Vierge, Mère

[1] Liv. X.

de Dieu : « Réjouissez-vous, Mère de Dieu, Vierge immaculée, réjouissez-vous, vous que la mission de l'Ange a comblée de joie. Réjouissez-vous, vous qui avez mis au monde la clarté de la lumière éternelle. Réjouissez-vous, Mère, réjouissez-vous, Vierge sainte, Mère de Dieu, vous qui, seule, avez été Mère sans cesser d'être Vierge. Toutes les créatures vous louent. Mère de la lumière, intercédez pour nous. » Un fervent religieux avait contracté l'habitude de réciter chaque jour, en passant devant l'autel dédié à la sainte Vierge, cette salutation; il entendit un jour sortir de l'autel une voix qui lui dit : « Tu m'as annoncé de la joie, tu seras en retour comblé de joie. » C'est saint Pierre Damien qui raconte le fait[1]. Mais revenons au point d'où nous sommes partis, c'est-à-dire vers la couronne de la sainte Vierge Marie.

Cette sainte formule de prières, les Frères mineurs appelés Observantins la propagèrent d'une manière étonnante et la recommandèrent à la dévotion d'un grand nombre de fidèles. Les Souverains-Pontifes, parmi lesquels on remarque Jules II, Léon X et plusieurs autres, approuvèrent cette dévotion de leur autorité et se plurent à l'enrichir d'indulgences.

Au nombre de ceux qui contribuèrent le plus, après saint Jean de Capistran, à étendre cette dévotion, on remarque le Frère Jacques de Coronis, de l'Ordre des Mineurs de l'Observance. Ce zélé serviteur de la Mère de Dieu avait coutume de réciter chaque jour un grand nombre de couronnes, et il exhortait à réciter cette prière tous ceux avec lesquels il avait affaire, bien qu'ils fussent évêques ou cardinaux, au point qu'il fut nommé *de Coronis*. Il devint célèbre par l'esprit de prophétie et le don des miracles que Dieu lui accorda par l'intercession de la Mère de Dieu. Bien qu'avancé en âge, il persista toujours dans la pieuse pratique de réciter la couronne. Muni des sacrements de l'Église, il mourut dans le bourg de Saint-Sépulcre. Tout le peuple accourut à ses obsèques. Un saint personnage, faisant oraison, vit en esprit son âme monter au Ciel, conduite par les Anges[2].

La sainte Vierge Marie a voulu montrer elle-même combien cette

[1] Liv. III *des Épîtres*, chap. x. — [2] Tiré des *Chroniques de saint François*.

manière de prier lui est agréable. Un Religieux de l'Ordre des Frères mineurs récitait tous les jours cette formule de prière. Un jour, étant au réfectoire à table avec les Frères, pour prendre son repas, il se souvint de n'avoir pas accompli sa pratique accoutumée; avec la permission de ses supérieurs, il alla immédiatement prier dans l'église. Comme il y restait trop longtemps, un Frère fut envoyé par le Supérieur pour l'appeler; celui-ci trouva le religieux pieusement en prière; il vit la Vierge, Mère de Dieu, accompagnée de deux Anges; ceux-ci recueillaient de sa bouche comme des roses très-belles qu'ils plaçaient sur la tête de leur Reine. Toutes les fois que, pendant sa prière, il prononçait le très-doux nom de Jésus, non-seulement lui, mais encore les Anges et la très-sainte Vierge elle-même inclinaient respectueusement la tête. Ce fait, ayant été divulgué, excita dans le cœur des fidèles une dévotion plus grande pour la récitation de la couronne de la sainte Vierge Marie[1].

Louis d'Albano fut honoré d'un miracle à peu près semblable. Étant novice de l'Ordre des Mineurs de l'Observance, il apprit de Gabriel d'Ancône, son gardien, à réciter la couronne. Un jour qu'il était plus longtemps que d'ordinaire à la réciter, non-seulement son supérieur, mais encore les autres Frères virent au-dessus de sa tête un Ange qui passait dix roses à un fil d'or et y insérait un lis d'or. La guirlande achevée, on vit le même Ange tresser une couronne de ces lis et de ces roses; il la mit sur la tête du novice et il disparut. Et, comme pour confirmer ce miracle, du lieu où le novice était en prière, on sentait s'exhaler une odeur très-suave émanant du lis et des roses. La sainte Mère de Dieu combla le novice de grandes faveurs. Il persévéra jusqu'à sa mort dans une grande piété.

Il convient de rappeler ici ce que racontait le bienheureux Bernardin de Feltri pour encourager cette dévotion. C'était à Vérone, dans l'oratoire de la Porcherie; un Frère, s'étant retiré derrière l'autel pour réciter la couronne de la Mère de Dieu loin de tout témoin, fut cependant surpris dans cette dévotion par un autre Frère. Celui-ci observa avec soin : il vit que, chaque fois qu'en récitant sa couronne

[1] *Chroniques de saint François.*

il prononçait l'*Ave, Maria*, les Anges qui assistaient la sainte Vierge mettaient sur la tête de notre Reine une couronne d'or qu'ils avaient à la main. Ils l'ôtaient ensuite de la tête pour la remettre de nouveau à chaque salutation. Pour les autres Anges, ils offraient à la Mère de Dieu une rose et un lis[1].

Saint Bernardin, que nous avons nommé plus haut, citait encore en faveur de cette dévotion plusieurs autres miracles. Le Père Antoine de Robes, grand serviteur de la Mère de Dieu, allant à Vicence, fut un jour surpris à l'improviste par une pluie qui dura longtemps; ne trouvant point d'endroit pour se mettre à l'abri, il prit les grains de sa couronne et les mit sur sa tête en disant : « O Reine des Anges, c'est dans les nécessités qu'on sent les secours de ses amis; souvenez-vous de celui qui vous est confié. » Chose merveilleuse! il arriva jusqu'à la ville sans être arrosé de la plus légère goutte de pluie.

Le même Saint raconte encore un autre miracle. Une dame noble ayant appris à ses fils à réciter à genoux la couronne avant que d'aller en classe, il arriva un jour qu'en se rendant en classe l'un d'entre eux fut précipité du pont dans le fleuve. En apprenant ce malheur, la mère n'alla pas vers le fleuve, elle courut se réfugier auprès de la Mère de Dieu pour implorer son secours et lui recommander instamment le salut de son fils. Accourant ensuite en toute hâte vers le fleuve, elle voit son fils étouffé par les eaux, nageant sur l'onde, et elle le voit ensuite plein de vie. Au comble de la joie, elle offre à la Mère de Dieu son fils hors de tout danger; celui-ci affirmait qu'il avait été délivré d'un si grand péril par cette Dame devant l'image de laquelle il avait coutume, le matin de bonne heure, de réciter la couronne[2].

Cette même formule de prière en l'honneur de la sainte Vierge fut propagée de toutes parts par les Pères de la compagnie de Jésus, qui la portèrent jusqu'aux extrémités de l'Orient et de l'Occident. De nombreux miracles prouvèrent et rendirent célèbres sa puissance et son efficacité, comme le montre, d'après ses *Annales*, le Père Pierre

[1] *Chroniques de saint François*, part. III, chap. XXXIII. — [2] Tous ces faits sont tirés des *Chroniques de saint François*, part. III, chap. XXXVI et XXXVII.

Hamer, prêtre de cette société[1]. Entre autres choses, il raconte le fait suivant : En l'année du Seigneur 1593, cette couronne fut au Mexique la cause du salut d'un jeune homme. Le démon le séduisit en se montrant à lui sous la forme d'une femme d'une grande beauté; puis, l'attirant par des caresses, il le conduisit au milieu de la nuit hors de la ville, dans un lieu fort éloigné de tout témoin. Là, le démon se mit à avertir, à prier avec instance et, enfin, à commander au jeune homme de rejeter au loin la couronne de la sainte Vierge qu'il portait sur lui ; à cette seule condition, il pourrait jouir de sa beauté. Le jeune homme s'étonna de ce que cette femme s'était aperçue de la couronne qu'il cachait sous ses vêtements, et de ce qu'elle portait une si grande haine au culte de la sainte Vierge. Soupçonnant à qui il avait affaire, comprenant enfin *qu'il avait le diable devant lui*, il refuse d'exécuter ce que celui-ci demande. Satan voyant qu'il n'obtient rien, entre en colère, se dépouille de la forme qu'il avait empruntée et se change en un monstre horrible, et de ses griffes et de ses cornes il menace de la mort le jeune homme étonné d'un tel prodige. Mais la fureur de Satan n'alla pas au delà de ses menaces; Marie arrêta l'impétuosité du monstre. Le jeune homme, délivré de ce danger, alla trouver un prêtre; par ses conseils, il puisa de nouvelles forces dans la réception des sacrements, et, confirmé ainsi dans cette dévotion à la couronne, il rendit à la sainte Vierge les actions des grâces qu'il lui devait pour un si grand bienfait. De nombreux miracles confirment encore cette dévotion à la couronne de la sainte Vierge Marie : il nous faut cesser de les énumérer; passons à d'autres formules de prière.

III. — *Petite Couronne de la sainte Vierge Marie.* La petite couronne, que quelques hommes religieux et zélés pour le culte de la sainte Vierge récitent en mémoire des douze vertus de cette même Vierge, a beaucoup de rapport avec la couronne; elle se compose de douze Salutations angéliques indiquées d'avance par ces douze étoiles dont est couronnée la tête de la femme revêtue du soleil[2].

Ces douze Salutations angéliques se divisent en trois quaternes en

[1] Sermon XXIII, *l'Avent.* — [2] *Apocalypse*, XII, I.

l'honneur de la très-sainte Trinité, et chaque quaterne est précédé de l'Oraison dominicale. Le premier se récite en l'honneur du Père éternel, le second en l'honneur du Fils coéternel, et le troisième en l'honneur du Saint-Esprit, égal aux deux autres personnes. Dans chaque Salutation angélique, on honore une des vertus les plus insignes de la sainte Vierge, et on implore son secours pour pouvoir l'imiter et progresser dans cette vertu. Voici la manière dont on récite cette petite couronne :

On récite d'abord le *Pater noster*, en l'honneur de Dieu le Père; nous lui demandons d'augmenter en nous la foi, le culte et le respect pour la très-sainte Vierge, la Mère très-pure de son Fils, comblée de toutes les grâces et de toutes les vertus, établie Reine des Anges et des hommes. On dit ensuite quatre *Ave, Maria*, en l'honneur des quatre vertus qui ont Dieu pour objet, et où a excellé la bienheureuse Marie. La première vertu est la foi, qui fait qu'elle a cru qu'elle serait en même temps Vierge et Mère, et qui l'a fait rester au pied de la croix ferme et inébranlable dans la foi qu'elle avait en la divinité, la rédemption et la résurrection du Fils. La seconde vertu est l'espérance, qui a fait que dans la conception, dans l'enfantement, dans la fuite en Égypte, dans la passion et la mort du Christ, elle s'est toujours résignée et confiée tout entière à la divine Providence. La troisième vertu est sa charité pure, fervente, généreuse, active, constante et persévérante; nous en avons parlé plus haut, dans la 211e Conférence. La quatrième vertu est sa religion envers Dieu et le Christ, religion dont elle donnait des preuves en servant son Fils, en le portant, en l'habillant, en l'allaitant, en le nourrissant, en conservant ses paroles dans son cœur, et en observant la circoncision, la purification et les autres lois et cérémonies du Temple.

Le second *Pater noster* se récite en l'honneur du Fils, qui est notre espérance; on lui demande le don d'espérance, afin que dans toutes nos nécessités nous recourions avec une grande confiance à la bienheureuse Vierge, qui est la Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance. On récite ensuite quatre *Ave, Maria*, en l'honneur des quatre vertus que Marie a pratiquées envers elle-même avec tant de perfection. La première est l'humilité qui fait que, saluée

par l'Ange et élue Mère de Dieu, elle se nomma la servante du Seigneur; c'est par humilité que Marie visita et servit Élisabeth; c'est par humilité qu'elle cacha l'incarnation, et que louée elle reporta toute la louange sur le Seigneur, en s'écriant : « Mon âme glorifie le Seigneur; » c'est par humilité qu'elle servit Joseph; c'est encore l'humilité qui la porta à occuper la dernière place soit dans le cénacle, soit parmi les Apôtres et les fidèles, comme l'indiquent les *Actes des Apôtres*[1]. La seconde vertu est la virginité; elle aimait tellement cette vertu que, la première de toutes les filles d'Israël, elle voua à Dieu sa virginité; elle la garda avec tant de soin, qu'elle répondit aux paroles de l'envoyé céleste, en disant : « Comment cela se fera-t-il, je ne connais point d'homme? » Par amour pour la virginité, elle restait chez elle; sa vue seule chassait dans les autres les pensées impures, comme nous l'avons montré précédemment; vierge intacte et toujours pure, elle conçut et enfanta le Fils de Dieu et demeura ainsi Vierge et Mère pour toute l'éternité. La troisième vertu est cette force qui tenait Marie au pied de la croix, assistant à la mort du Christ, contemplant les opprobres dont son Fils était abreuvé, supportant avec la plus grande constance les injures des Juifs, et cela sans jamais perdre courage. La quatrième vertu est la pauvreté; elle fut si grande qu'il n'y eut pas de place pour elle dans l'hôtellerie, qu'elle fut obligée de se retirer dans une étable pour mettre au monde le Christ, le Maître de tout l'univers.

Le troisième *Pater noster* se récite en l'honneur du Saint-Esprit; on lui demande un cœur reconnaissant envers la sainte Vierge à qui nous devons tout ce que nous sommes, comme à la Mère de notre Rédempteur, comme à notre médiatrice auprès de Dieu, et comme à la plus tendre des mères. On récite ensuite quatre *Ave, Maria*, pour honorer les quatre vertus que la Vierge a si éminemment pratiquées envers le prochain. La première vertu est la charité fraternelle qui la porta à secourir le prochain, à recommander à son Fils, par son intercession, les époux qui, aux noces de Cana, en Galilée, manquaient de vin. La seconde vertu est l'obéissance; elle obéit à César Auguste

[1] I, 14.

faisant le dénombrement de la terre ; elle obéit à la loi de Moïse dans sa purification, et, à l'égard de Joseph, son époux, elle fut toujours la plus obéissante des épouses ; elle voulut que les autres obéissent aussi aux ordres de son Fils lorsque, dans le repas des noces, elle dit : « Faites tout ce qu'il vous dira. » La troisième vertu est la miséricorde ; ses entrailles miséricordieuses sont ouvertes à tous ceux qui l'invoquent : elle nous a donné miséricordieusement et généreusement son Fils sur la croix pour notre rédemption, et elle nous le donne en nourriture dans l'Eucharistie. La quatrième vertu est la modestie ; elle fut bien grande, puisque dans une lettre à saint Paul, dont fait mention Christophe de Castro [1], saint Denis écrit qu'il aurait pris Marie pour une déesse, si la foi ne lui avait enseigné autrement. Elle était réservée dans ses discours ; toutes ses paroles étaient préméditées, elles étaient pieuses, pures, chastes, humbles, pleines de la miséricorde, de la charité et de la louange de Dieu, au point que, lorsqu'elle eut conçu le Verbe et salué Élisabeth, elle fit entendre ces magnifiques paroles : « Mon âme glorifie le Seigneur. »

A la fin de la petite couronne, on peut réciter l'antienne *Salve, Regina*, le verset *Ora pro nobis*, l'oraison *Concede nos*, le verset *Nos cum prole pia*, etc., et *Fidelium animæ*, etc.

IV. — La récitation de cinq psaumes tirés du Psautier de saint Bonaventure en l'honneur de la sainte Vierge Marie, a été honorée d'un miracle.

En l'an du Seigneur 1470, une peste affreuse exerça ses ravages à Rome, dans le couvent de l'Ordre de Saint-Augustin, communément appelé Sainte-Marie du Peuple ; en peu de temps, le gardien du couvent et son compagnon furent emportés par le fléau. Les Frères épouvantés, ne sachant où se tourner, se jettent dans les bras de leur prieur comme dans le sein d'un père. Le prieur, ayant assemblé tous les Frères, choisit, dans le Psautier que saint Bonaventure composa en l'honneur de la sainte Vierge, cinq psaumes, et ordonna qu'ils fussent récités chaque jour pour la gloire de Dieu et l'honneur de sa Mère. O prodige ! à peine les Frères eurent-ils commencé à s'acquitter de ce

[1] Dans son *Histoire de la Mère de Dieu*, chap. XIX.

vœu envers Dieu et Marie, sa Mère, que la peste s'évanouit; elle ne revint jamais plus exercer ses ravages ni porter le trouble et la mort dans le couvent. Nous avons cru qu'il était à propos d'insérer ici cette formule de prière, afin qu'elle fût à la portée de tous, et que, dans un si terrible fléau, elle pût leur servir de remède et de consolation.

Suffrage.

Nous venons nous réfugier sous votre protection, ô sainte Mère de Dieu, ne rejetez pas les prières que nous vous adressons dans nos besoins; ô Vierge pleine de gloire et de bénédiction, délivrez-nous toujours de tous les dangers, de toutes les pertes, de toutes les inquiétudes, de la peste et de la mort subite et imprévue.

Notre Souveraine, notre médiatrice, notre avocate, réconciliez-nous avec votre Fils, recommandez-nous à votre Fils, rappelez-nous à votre Fils.

Oraison. — Faites, Seigneur, que la glorieuse intercession de la bienheureuse et vénérable Marie, toujours Vierge, nous protége et nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Psaume Ier. — Vous êtes grande, souveraine, et infiniment humble dans la cité de notre Dieu et dans l'assemblée de ses élus.

Partout l'on proclame votre miséricorde et votre bonté; Dieu a béni les œuvres de vos mains.

Ayez pitié de nous, ô Souveraine, et guérissez nos maux; faites disparaître notre douleur et l'angoisse de notre cœur.

Envoyez votre bon Ange à notre rencontre; qu'il nous défende contre la fureur de nos ennemis.

Ayez pitié de nous au jour de notre angoisse, et daignez nous éclairer des rayons de votre vérité.

Ayez pitié de nous, ô Souveraine, ayez pitié de nous; vous êtes l'espérance et la lumière de ceux qui placent en vous leur espérance.

Souvenez-vous de nous, vous qui sauvez ceux que le péché a perdus; exaucez nos pleurs et nos soupirs.

Souvenez-vous de nous, Souveraine, et priez pour nous; que par vous notre tristesse se change en joie immense.

Ayez pitié de vos serviteurs, Souveraine, et ne les laissez pas périr dans leurs tentations.

Ayez pitié de nous, Reine couronnée de gloire et d'honneur; gardez notre vie loin de tout péril.

Ayez pitié de nous, Mère du Sauveur; consolez-nous dans nos tribulations.

Guérissez les pécheurs dont le cœur est brisé de douleur, ô maîtresse de notre salut; que l'onguent de votre miséricorde les rappelle à la vie.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, etc.

Psaume ii. — Je crierai vers vous, Souveraine, et vous m'exaucerez; le chant de vos louanges réjouira mon âme.

J'ai crié vers vous lorsque mon cœur était oppressé, et vous m'avez exaucé du haut de la montagne sainte que vous habitez.

Suivons, pécheurs, les traces de Marie, et jetons-nous à ses pieds sacrés.

Allez à elle avec respect et dévotion, et en la saluant, votre cœur sera rempli de joie.

Par un effet de sa miséricorde, nous avons été délivrés des bêtes féroces prêtes à faire de nous leur pâture; elle nous a arrachés des mains de ceux qui cherchaient à s'emparer de notre âme.

Peuple de Dieu, prêtez l'oreille aux préceptes du Seigneur, et n'oubliez jamais la Reine du Ciel.

Ouvrez votre cœur pour la louer, et vos lèvres pour la glorifier.

Que votre cœur s'enflamme d'amour pour elle, et elle couvrira vos ennemis de confusion.

Elle a fait disparaître de notre cœur la tristesse et la douleur, et par sa douceur elle a charmé notre cœur.

Honorez-la dans sa beauté; glorifiez le divin artisan qui l'a créée si belle.

Aidés de sa sainte protection, nous avons échappé aux dangers de la mort et nous avons été délivrés d'une peste horrible.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, etc.

Psaume iii. — Vous êtes, ô Souveraine, notre refuge dans notre

tribulation; vous êtes cette force toute-puissante qui écrase notre ennemi.

Religieux, vénérez-la tous et honorez-la, parce qu'elle est votre appui et votre avocate spirituelle.

Recourons à elle dans nos tribulations, et elle nous arrachera aux dangers que nous courons.

Souvenez-vous, ô Souveraine, de plaider notre cause, et détournez de nous l'indignation de votre Fils.

Glorieuse Mère, jetez les yeux sur notre misère; ô Vierge, hâtez-vous d'éloigner de nous l'angoisse et la tribulation.

Souvenez-vous, Souveraine, des pauvres et des malheureux, et soutenez-les par l'assistance de votre refuge sacré.

Souvenez-vous de nous, Souveraine; que le mal ne s'empare pas de nous; secourez-nous à la fin de nos jours, afin que nous trouvions la vie éternelle.

Inondez notre cœur de votre douceur, faites-nous oublier les angoisses de cette vie.

Jetez vos regards, ô Souveraine, sur la bassesse de vos serviteurs, et ne les laissez pas exposés aux périls.

Nous sommes vos serviteurs, remplissez-nous de vos vérités saintes, et éloignez de nous la colère de Dieu.

Jetez, ô Souveraine, les yeux sur l'humilité de notre cœur, et délivrez-nous des maux dont la peste nous afflige.

Souvenez-vous de vos miséricordes, ô Souveraine, et montrez-nous la route que nous devons suivre pendant notre exil.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, etc.

Psaume iv. — Je mets en vous, ô ma Souveraine, toute ma confiance, à cause de la grandeur de votre miséricorde.

Jugez-moi, Souveraine, parce que j'ai perdu mon innocence; mais parce que j'ai placé en vous mon espérance, je ne serai point affaibli.

Je remets entre vos mains mon corps et mon âme; je vous confie ma vie tout entière, ainsi que le jour qui la verra finir.

Répandez sur nous les rayons de votre bonté, et éclairez-nous des éclairs de votre miséricorde.

Renouvelez les prodiges et continuez les miracles; que nous sentions l'assistance de votre bras.

Intercédez pour nous, Mère de Dieu, qui nous avez promis le salut, vous qui avez mis au monde Celui qui est la félicité des Anges et des hommes.

Que de vos trésors la grâce se répande sur nous, et que vos parfums apaisent notre douleur.

Ne rejetez pas notre prière; ne méprisez pas les cris de vos enfants qui gémissent.

O Souveraine, le salut et la vie sont entre vos mains ainsi que l'éternelle joie et la glorieuse éternité.

Qu'ils trouvent, je vous en supplie, grâce auprès de Dieu, ceux qui vous invoqueront dans leurs nécessités.

A tous ceux qui sont exposés aux périls, qui sont dans des circonstances critiques, et qui se trouvent dans toutes sortes de nécessités, vous prêterez aide et assistance.

Car vous guérissez ceux dont le cœur est brisé de douleur, et le parfum de votre miséricorde les rappelle à la vie.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, etc.

Psaume v. — J'ai crié vers Marie, lorsque j'étais dans la tribulation, elle m'a exaucée.

Au jugement de mon Dieu, j'ai élevé mon âme vers vous, ô ma Souveraine; par vos prières ne permettez pas que je tombe dans la confusion.

Salut, pleine de grâce, Dieu est avec vous; c'est par vous que le salut du monde a été réparé.

Vous êtes montée au Ciel au milieu des concerts des Anges; vous étiez couronnée de lis et de roses, les chœurs des Archanges vous escortaient.

Lavez, ô ma Souveraine, toutes nos fautes; guérissez toutes nos iniquités.

Écartez loin de nous la tribulation, et adoucissez toute notre douleur.

Que par vous la colère de Dieu se détourne de nous; apaisez-la par vos mérites et vos prières.

Que par vous s'ouvrent pour nous les portes de la justice, afin que nous racontions toutes les merveilles qui sont en vous.

Allez auprès du trône de Dieu pour intercéder pour nous; que par vous nous soyons délivrés de nos angoisses.

Que par la vertu de votre nom nous soyons secourus; que par vous toutes nos œuvres prospèrent.

Délivrez de toute perturbation vos serviteurs, et faites qu'ils vivent en paix sous votre protection.

Soyez vénérée de toutes les familles des nations; soyez glorifiée par tous les chœurs des Anges.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, etc. Seigneur, ayez pitié de nous. Jésus-Christ, ayez pitié de nous. Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre Père, etc.

℣. Et ne nous laissez pas succomber à la tentation,

℟. Mais délivrez-nous du mal.

℣. Sauvez vos serviteurs et vos servantes,

℟. Qui espèrent en vous, ô mon Dieu.

℣. De votre sanctuaire, Seigneur, envoyez-nous votre secours;

℟. Et de Sion, protégez-nous.

℣. Priez pour nous, sainte Mère de Dieu,

℟. Afin que nous méritions d'avoir part aux promesses de Jésus-Christ.

℣. Seigneur, écoutez ma prière,

℟. Et que mon cri s'élève vers vous.

Oraison. — Seigneur, nous vous le demandons par l'intercession de la bienheureuse Marie, toujours Vierge, défendez de tout danger cette famille prosternée à vos pieds de tout son cœur; et dans votre bonté protégez-la contre la peste et toute sorte d'infirmité, et mettez-la à couvert de tous les périls. Nous vous en supplions par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

V. — *Autre petite prière recitée dans la même circonstance en l'honneur de la Vierge, Mère de Dieu, et rendue célèbre par un miracle insigne.* Une grande peste exerçait ses ravages dans la ville de Coïmbre. Les religieuses de Sainte-Claire, entre autres, se préparaient à fuir

pour s'arracher au péril de mort qui les menaçaient, lorsque tout à coup un mendiant frappe à la porte du monastère. Quelques religieuses étant accourues vers lui, celui-ci se met aussitôt à leur demander d'où leur viennent ce trouble et cette tristesse qu'il remarque en elles. « Nous sommes envahies par la peste, disent-elles, voilà pourquoi nous songeons à partir. » Le mendiant leur dit alors : « Prenez courage; je viens vous offrir un remède. Prenez ce papier, et récitez chaque jour, en l'honneur de Dieu et de la Mère de Dieu, l'antienne qui y est écrite. » A ces mots, il disparut. Les religieuses reçurent l'antienne que Dieu semblait leur avoir envoyée, et chaque jour elles la chantèrent, tantôt à voix basse, tantôt à haute voix; c'est ainsi que, par l'intercession de la sainte Vierge, elles échappèrent toutes miraculeusement à la contagion pestilentielle.

Nous avons cru qu'il était à propos d'insérer ici cette petite formule de prière, afin de la mettre à la portée de tous ceux qui, en cas de peste, veulent la réciter, et qu'ainsi ils échappent au fléau de Dieu, comme l'exemple l'a tant de fois prouvé : « Étoile du Ciel, toi qui as allaité le Seigneur, anéantis cette peste mortelle, que le premier Père du genre humain avait semée. Que cette Étoile daigne aujourd'hui arrêter l'influence meurtrière des astres qui frappent, dont les guerres font mourir le peuple par de cruelles et meurtrières blessures. O très-miséricordieuse Étoile de la mer, secourez-nous contre la peste. Exaucez-nous, Souveraine, car votre Fils, qui vous honore, ne vous refuse rien. O Jésus, sauvez-nous; c'est pour nous qu'intercède la Vierge, votre Mère. »

℣. Priez pour nous, sainte Mère de Dieu,

℟. Afin que nous méritions d'avoir part aux promesses de Jésus-Christ.

Oraison. — Dieu de miséricorde, Dieu de bonté, Dieu de clémence, vous qui avez pitié de l'affliction de votre peuple et qui avez dit à l'Ange qui frappait votre peuple : « Arrête ta main; » par amour pour cette Étoile glorieuse dont vous avez sucé avec tant de bonheur le lait, préservatif précieux contre le venin du péché, donnez-nous le secours de votre grâce, afin que nous soyons délivrés de la peste et de toute mort imprévue, et que, par vous, Jésus-Christ, roi de gloire, nous

soyons sauvés de toute atteinte de perdition, vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VI. — *Salutation de la sainte Vierge, composée par le bienheureux Jourdain.* Le bienheureux Jourdain, premier maître général de notre Ordre après notre Père saint Dominique, composa, en l'honneur du nom vénérable de Marie, une salutation se composant d'autant de psaumes et d'autant d'antiennes commençant par la même lettre qu'il y a de lettres contenues dans ce nom sacré. Les psaumes et les antiennes sont entre-coupées par la Salutation angélique. On commence par réciter de prime abord l'hymne *Ave, maris Stella;* c'est ainsi qu'il salue la sainte Vierge. Nous avons donné cette salutation dans un des volumes précédents, et nous avons raconté, à propos du bienheureux Joscion, de quel miracle elle a été décorée.

VII. — *Bienheureux le sein qui vous a porté, Jésus-Christ, et bienheureuses les mamelles qui ont allaité le Seigneur Dieu, notre Sauveur!* Un clerc, bien qu'encore adonné au monde, récitait souvent à genoux cette prière en la faisant précéder de ces mots : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. » Il tomba dangereusement malade, sa langue et ses lèvres furent entièrement dévorées par le mal; il était horrible à voir. Un jour, il vit à la tête de son lit une personne d'une grande beauté et d'un extérieur qui imposait le respect; il soupçonna que ce devait être son Ange gardien. Ce personnage, plaignant le sort du malade, paraissait se lamenter ainsi : « Quoi! ô ma Souveraine, Mère de miséricorde, source de bonté, est-ce là cette bouche qui a tant de fois salué votre gloire et votre grâce? Est-ce là cette langue si accoutumée par un long usage et par un ardent amour à proclamer votre sein et votre enfantement, au point qu'elle ne pouvait presque pas dire autre chose dans l'Église de Dieu? O ma Souveraine, ma Souveraine, si vous abandonnez vos enfants, qui protégera les siens? Qu'il n'en soit pas ainsi, ma Souveraine; qu'il n'en soit pas ainsi. L'espérance des hommes ne leur servira de rien, s'ils ne commencent pas à avoir en vous leur refuge? » A peine le jeune clerc eut-il entendu ces paroles que la Mère du Seigneur lui apparut; et, comme pour compenser le retard qu'elle avait mis à secourir son

protégé, un jour qu'auprès du lit elle était ainsi accusée, elle s'approcha plus près et, découvrant son sein, elle se mit aussitôt à faire couler du lait dans la bouche du malade. La rosée de ce lait si pur ne se fut pas plus tôt répandue en lui, que la langue tout entière lui fut rendue, les lèvres recouvrèrent leur ancienne beauté et le corps revint à la santé. Revenu à lui, il se leva sur-le-champ sain et sauf, et soit par ses paroles, soit par sa vie et le changement de ses mœurs, il annonça à tout le monde la divine miséricorde; et, renonçant généreusement à tous les attraits de la chair et à tous les plaisirs du monde, il embrassa pour le reste de ses jours la vie religieuse [1].

VIII. — *O Vierge sans tache et toujours bénie*, etc. Le jeune saint Edmond, qui devint dans la suite archevêque de Cantorbéry, avait coutume de réciter cette prière en l'honneur de la Mère de Dieu et de saint Jean l'Évangéliste. Un jour, ayant par oubli omis de la réciter, la nuit suivante, saint Jean l'Évangéliste lui apparut en songe, lui reprocha sa négligence, et l'ayant menacé il le frappa d'un grand coup de férule, pour que dans la suite il ne l'oubliât jamais plus [2]. Vincent de Beauvais raconte d'un autre personnage que, par cette même prière, il échappa aux piéges que lui tendait le démon [3].

IX. — Au nombre de ces prières, on peut mettre ce poëme si plein de grâce et de dévotion, ce cantique si habilement composé : « Ne passez aucun jour sans rendre vos hommages à Marie. » La dévotion de saint Casimir contribua beaucoup à faire connaître cette hymne; pendant sa vie, ce Saint récita chaque jour cette belle prière, et ordonna qu'après sa mort elle fût placée sur son cœur. Elle se trouve dans le *Recueil des prières* du Père Valérien, de Cracovie [4]. On peut y joindre encore cette pièce de poésie si dévote, qui se trouve contenue dans le *Petit office de la sainte Vierge* : « La Mère de douleurs se tenait au pied de la croix. » On croit que cette prose a pour auteur saint Grégoire, pape; on s'appuie sur le témoignage de saint Antonin [5] et de Philippe de Bergame [6]. Nous en avons assez dit sur ces diverses formules de prières.

[1] Vincent de Beauvais, liv. VII, chap. LXXXIV. — [2] Surius, dans sa *Vie*, tom. V. — [3] Liv. III du *Miroir des Histoires*, chap. LXXIII. — [4] Pag. 328. — [5] IIIe Part., *Histoire*, tit. XXII, chap. III, § 32. — [6] Supplément à l'année 1299.

260e CONFÉRENCE

Des processions établies et pratiquées par l'Église, en l'honneur de la sainte Vierge Marie.

Sommaire. — 1. Avant-Propos. — 2. De l'origine des processions du très-saint Rosaire. — 3. Pour quelles causes et dans quel dessein sont-elles instituées? — 4. Du but ou des fruits de ces processions. — 5. Des rites des processions du Rosaire et autres. — 6. Les cérémonies sont saintes, utiles, méritoires, etc. — 7. Pourquoi porte-t-on, dans les processions, la croix et la bannière? — 8. Pourquoi les confrères marchent-ils revêtus de robes ou de manteaux? — 9. Pourquoi porte-t-on les reliques des Saints? — 10. Pourquoi porte-t-on la statue ou l'image de la sainte Vierge et autres images?

I. — L'Église catholique honore aussi par des processions la sainte Vierge, Mère de Dieu; elle célèbre particulièrement deux processions en son honneur. L'une a lieu au jour de la fête de sa Purification; chacun porte à la main un cierge allumé; nous en avons parlé suffisamment plus haut, en traitant de cette fête de la sainte Vierge. L'autre a lieu au jour de l'Assomption, en mémoire de cette procession que fit avec le Christ toute la cour céleste, lorsque Marie s'élevant de cette vallée de misère vers les royaumes éternels, les habitants des Cieux vinrent à sa rencontre pour la recevoir et la placer sur le trône qui l'attendait [1].

L'abbé Rupert [2] affirme que les processions, qui dans quelques églises ont coutume de se faire tous les dimanches pendant toute l'année, avaient d'abord pour but un oratoire de la Mère de Dieu, et que là on félicitait la bienheureuse Mère de la résurrection de son Fils, dont on fait mémoire en ce jour.

Au jugement commun du peuple entier, on regarde comme moins solennelles ces processions qui, aux fêtes de la sainte Vierge et tous les premiers dimanches de chaque mois, se font dans les églises des Frères prêcheurs et autres lieux où est érigée la confrérie du très-saint Rosaire. Nous allons examiner et parler de l'origine, de la fin, des avantages et des rites employés dans ces processions.

[1] St. Antonin, part. IV, tit. XV, chap. XIV, § 3. — [2] *Livre des divins Offices*, chap. XXV.

II. — *De la naissance ou de l'origine des processions du très-saint Rosaire.* Je pense et j'affirme nettement que les processions du rosaire, comme la confrérie elle-même du Rosaire, tirent leur origine de notre Père saint Dominique. Et quoique je n'aie pour témoin aucun écrivain ancien, l'usage constant de ces processions et la tradition qui n'a jamais varié à ce sujet ne me laissent aucun doute : « La tradition existe, ne demandez rien de plus, » dit saint Jean Chrysostome[1]. Tertullien[2] s'exprime ainsi : « Si vous êtes Chrétien, croyez ce que la tradition vous enseigne. » Il tomberait dans une erreur honteuse, celui qui, d'après le seul silence des écrivains, enlèverait aux processions du Rosaire leur antiquité : nous l'avons déjà montré en parlant de l'origine et de l'antiquité de cette archiconfrérie.

Je vais le faire conprendre par un exemple. Qui ignore qu'à notre époque beaucoup d'auteurs très-célèbres et d'une très-grande autorité, comme François Arias, et parmi les nôtres Louis de Grenade, Louis Lopez, Vincent Hensberg, ont écrit sur le Rosaire et n'ont fait aucune mention des processions? Et cependant ces processions se font aux fêtes indiquées et tous les premiers dimanches de chaque mois; elles ont lieu en public, solennellement et avec un grand concours de peuple. De même que, d'après le silence des écrivains modernes, il n'est pas permis de récuser l'usage et la fréquence des processions du Rosaire, de même aussi il ne sera pas permis de rejeter leur antiquité d'après le silence des auteurs anciens.

Notre opinion, que les processions du Rosaire tirent leur origine de notre Père saint Dominique, est donc fermement établie. Cette opinion a pour partisan un témoin illustre, le Souverain-Pontife lui-même, Pie V, qui, dans sa bulle publiée en 1569, paraît le déclarer assez clairement, en disant : « Lorsqu'ils étaient pressés par les attaques corporelles ou spirituelles, ou lorsqu'ils étaient tourmentés par d'autres épreuves, les Pontifes romains et les autres saints Pères, nos prédécesseurs, afin d'y échapper plus facilement et d'acquérir la tranquillité nécessaire pour s'occuper de Dieu, et le servir avec plus de facilité et de ferveur, eurent coutume d'implorer le secours divin et de

[1] Homélie IV *sur l'Épître aux Thessaloniciens.* — [2] *Livre de la Chair du Christ,* chap. II.

solliciter les suffrages des Saints par des supplications ou par des litanies, se confiant dans l'espérance certaine qu'il leur viendrait du secours. Entraîné par leur exemple et inspiré par l'Esprit-Saint, comme on le croit pieusement, le bienheureux Dominique, instituteur de l'Ordre des Frères prêcheurs (nous avons fait profession de son institut et de sa règle, lorsque nous occupions un rang moins élevé dans l'Église), dans un temps presque semblable au nôtre, à une époque où l'hérésie des Albigeois exerçait ses ravages dans une partie des Gaules et de l'Italie, levant les yeux au ciel et regardant vers la montagne où est assise la glorieuse Vierge Marie, imagina une manière facile de prier et de supplier Dieu, accessible à tous et très-pieuse, appelée rosaire ou psautier de la sainte Vierge, » etc. Ce sont les propres paroles de Pie V. En assurant que notre Père saint Dominique, à l'exemple de ses ancêtres, a imploré l'assistance divine par des supplications ou par des litanies, le Pontife indique clairement qu'il a pris la substance de la chose dans l'antiquité, qu'il lui a emprunté les supplications elles-mêmes, et qu'il a institué les processions telles que les observe aujourd'hui l'archiconfrérie du Rosaire.

Grégoire IX indique aussi la même chose dans la bulle de canonisation de notre Père saint Dominique, lorsqu'il dit : « Il fut un pasteur et un prince illustre dans le peuple de Dieu ; le zèle du salut des âmes l'enivra d'une ineffable joie ; il convertit au ministère angélique un grand nombre d'hommes. » En vérité, c'est en enseignant qu'il devint pasteur, et en instituant les processions qu'il devint un guide illustre.

III. — *Dans quel dessein et pour quelles causes se font les processions du très-saint Rosaire?* La pieuse dévotion du très-saint Rosaire ayant pour but de nous faire considérer par de pieuses méditations les principaux mystères de la rédemption des hommes, et de nous les faire honorer en les passant en revue, se sert à cette fin des processions pour nous représenter et nous faire honorer les processions du Christ et de Marie, sa Mère. Tous les voyages et toutes les pérégrinations du Christ, Notre-Seigneur, non-seulement avec sa Mère et Joseph, mais même avec ses Apôtres et ses autres disciples, furent comme les meilleures et les plus saintes processions. Quoiqu'on les

appelle plutôt un modèle de processions que des processions, c'est en mémoire de ces processions et pour les imiter que nous faisons les nôtres. Dans nos processions, c'est le même Christ que dans celle-ci; il n'y est pas de la même manière; alors on le voyait revêtu de la forme humaine, tandis qu'à présent on le voit caché sous une espèce étrangère comme dans le très-saint sacrement de l'Eucharistie, par exemple, que nous portons dans nos processions. Les Juifs et les Gentils accouraient en foule vers lui, le louaient, le glorifiaient en s'écriant : « Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple [1]. — Il a bien fait toutes choses; il a fait entendre les sourds et parler les muets [2]. — Ils glorifièrent Dieu qui a donné aux hommes une telle puissance [3].—Tout le peuple cherchait à le toucher [4]. — Une grande multitude de peuple étendit ses vêtements le long du chemin, les autres coupaient des branches d'arbres et les jetaient par où il passait; et tous ensemble, tant ceux qui le précédaient que ceux qui le suivaient, s'écriaient : « Hosannah au Fils de David; béni soit « celui qui vient au nom du Seigneur [5]! » C'est ainsi que le peuple acclamait le Seigneur lorsqu'il venait sur la terre, s'avançant à travers les villes et les villages de la Judée. Nous aussi, nous accourons vers lui pleins d'admiration et de respect pour l'adorer; nous le recevons en triomphe, nous célébrons une pompe solennelle en son honneur; pour lui nos louanges s'élèvent jusqu'au Ciel; c'est pour lui que nous chantons des hymnes, des pièces de vers, des psaumes et des cantiques. Pour lui, nous étendons nos tapis et nos vêtements, nous coupons les branches des arbres, nous ornons les rues, nous les parsemons de fleurs, nous allumons des flambeaux, nous portons devant nous les croix et les bannières; ceux qui suivent et ceux qui précèdent élèvent vers lui leurs cris, le priant, tant par leurs chants qui retentissent dans les airs que par les soupirs que leur fait pousser leur dévotion.

Allons plus loin. Par nos processions, nous représentons et nous honorons les processions de la glorieuse Marie, Mère de Dieu. Nous trouvons la plus belle image d'une procession dans la vie presque

[1] St. Luc, VII. 16. — [2] St. Marc, VII, 37. — [3] St. Matth., VIII, 9. — [4] St. Luc, VI, 19. — [5] St. Matth., XXI, 8.

tout entière de Marie, la sainte Mère de Dieu. N'était-ce pas une procession magnifique que celle qui eut lieu lorsque, à peine âgée de trois ans, cette Vierge bénie gravit les quinze degrés du Temple?

N'était-ce pas un beau modèle de procession, celle que fit cette Vierge, partant avec Joseph, son époux, pour Bethléem, lorsqu'elle convertit l'étable en un temple, où elle enfanta et déposa dans une crèche le Fils éternel de Dieu? On y entendit les cantiques des chœurs des Anges, on y vit l'allégresse des bergers, les rois de l'Orient vinrent rendre leurs hommages à l'Enfant-Dieu.

Ne faisait-elle pas une vraie procession, cette même Vierge qui, « se levant, alla en toute hâte dans les montagnes, dans la ville de Juda? » Que pouvait-il manquer à cette procession où s'avançait la Reine du Ciel? Ce corps sacré que nous portons voilé sous les apparences du pain et du vin, elle le portait processionnellement dans son chaste sein, comme sur un plateau, ou, pour mieux dire, dans un ostensoir sacré artistement fait par la main de Dieu et composé de l'or le plus pur des grâces que la sainte Trinité avait répandues en elle. Je ne crois personne assez impie pour nier que les Anges, ministres du Très-Haut, aient escorté le Roi et la Reine du Ciel; car, si les esprits célestes se tiennent devant le trône de Celui qui siége dans les Cieux et le servent, pourquoi ne seraient-ils pas auprès de Celui qui repose dans le sein de la Vierge comme dans un ciel animé et ne le serviraient-ils pas? C'est ainsi que l'Apôtre l'affirme sans hésiter [1] : « Et encore lorsqu'il introduit son premier-né dans le monde, il dit que tous les Anges de Dieu l'adorent. » Et lorsqu'on fut arrivé au lieu de la station, qui pourra redire, ô Dieu de bonté, quels furent les chants que fit entendre Marie, Celle qui avait l'honneur de porter son Dieu? Quels furent les applaudissements d'Élisabeth! quelle fut l'allégresse du Précurseur! Ce fut là la troisième procession.

Que dirais-je de la présentation du Christ au Temple? N'était-ce pas là une forme magnifique de procession? De l'étable qui avait vu le Sauveur, ou de Bethléem, la Vierge s'avance, le juste Joseph l'accompagne, elle porte dans ses bras le Fils de Dieu, Dieu et

[1] *Aux Hébreux*, I, 6.

homme; elle entre dans le Temple, elle présente son nouveau-né au Seigneur, elle s'offre à Dieu; Siméon et Anne viennent à sa rencontre: celui-ci chante le *Nunc dimittis*, etc.; celle-là prophétise; tous les deux bénissent le Seigneur. « Cette procession, dit saint Bernard [1], dont les quatre parties de l'univers renouvellent aujourd'hui la mémoire par des joies solennelles, se compose de ces quatre personnages. »

Ne trouvons-nous pas encore une forme de procession dans la fuite en Égypte? N'était-ce pas une vraie procession, lorsque la très-sainte Mère de Dieu, avec Joseph et l'Enfant-Jésus, âgé de douze ans, allait tous les ans, au jour solennel de Pâques, adorer à Jérusalem, selon la coutume des Juifs [2]?

N'était-ce pas encore une forme de procession, lorsque la Vierge, avec son Fils et le sacré collége des Apôtres, parcourait toute la Judée et la Galilée?

N'était-ce pas encore une procession, quoique bien douloureuse, lorsque la très-douce Vierge suivait, sur la montagne du Calvaire, son Fils chargé de la croix; lorsque, toute en larmes, elle se tenait au pied de la croix; lorsque, déposé de la croix, elle recevait son Fils entre ses bras, en proie à l'affliction la plus vive; lorsque, Mère désolée, elle le portait au tombeau?

N'étaient-ce pas aussi les meilleures de toutes les processions, la Vierge, Mère de Dieu, visitant souvent, après l'Ascension du Christ au Ciel, les lieux saints où son Fils a opéré les mystères de notre rédemption; lorsque fréquemment elle se rendait à l'étable de Bethléem où elle avait mis au monde le Verbe fait chair; lorsqu'elle revoyait Nazareth où elle l'avait élevé avec tant de joie; lorsqu'elle se transportait au fleuve du Jourdain où il avait été baptisé par Jean et manifesté Fils de Dieu par le témoignage du Père céleste; lorsqu'elle arrosait de ses larmes la montagne du Calvaire où il était mort et la caverne où il avait été enseveli; lorsqu'elle gravissait le mont des Oliviers d'où il s'éleva vers le Ciel, et que, parvenue sur cette montagne, elle baisait l'empreinte de ses pieds? Enfin, n'était-ce pas une procession solennelle, lorsque l'heureuse et glorieuse Vierge fut

[1] Sermon II[e] *sur la Purification de la bienheureuse Vierge Marie.* — [2] St. Luc, II, 41.

élevée de cette vallée de larmes au palais du Ciel, toute la cour céleste l'accompagna avec le Christ et la plaça à la droite de son Fils ? Nous représentons et nous honorons donc ces processions du Christ et de la Vierge, Mère de Dieu, lorsqu'au nom du Rosaire ou pour tout autre motif, nous faisons nos processions. En effet, ces processions ont été la forme, je dirai plus, le modèle de nos processions.

IV. — *Du but ou des fruits des processions du très-saint Rosaire.* Dans quel but et pour quelles causes se font ces processions, et quels avantages il en découle pour l'Église de Dieu, les Souverains-Pontifes l'enseignent et le déclarent par leurs bulles apostoliques.

Dans la bulle *Piorum hominum*, publiée le 15 avril de l'an du Seigneur 1608, Paul V assigne trois motifs pour lesquels se font ces processions, savoir : la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de notre sainte mère l'Église. Dans la bulle *Consueverunt*, publiée l'an du Seigneur 1569, Pie V a tout renfermé dans ce mot : « Pour la tranquillité de la sainte mère l'Église. » Dans la bulle *Monet Apostolus*, publiée en 1573, Grégoire XIII ne craint pas d'attribuer à la confrérie du Rosaire la conservation de presque tout le peuple chrétien.

Les fruits de ces processions sont : l'honneur du Dieu très-bon et très-grand qui est augmenté ; la vérité de la foi orthodoxe que montrent les croix, les cierges, les hymnes et les cantiques ; la colère de Dieu qui est apaisée ; elles nous procurent l'intercession de la Mère de Dieu et des Saints auprès de Dieu ; elles écartent loin de nous les guerres, les pestes, les famines et les supplices éternels. Telles sont les causes ou les fins principales pour lesquelles l'Église a établi les processions.

V. — *Des rites en usage dans les processions du Rosaire et autres.* Pour que les processions se fassent avec plus de gloire pour le Christ, notre Dieu, et que nos âmes en retirent plus de fruit et d'encouragement à la vertu, on y emploie quelques cérémonies. Telles sont : la croix portée en tête des confrères marchant revêtus de robes ou de manteaux, les statues des saintes reliques, l'image de la Mère de Dieu, la très-sainte Eucharistie portée solennellement, les flambeaux ou les cierges allumés, l'ordre qui règne dans les rangs de la pro-

cession, les vêtements conformes à l'état et à la condition de chacun, les chants et la musique harmonieuse, le son des cloches, et quelquefois le bruit des bombes. Parfois les assistants marchent nu-pieds; en quelques endroits, on se sert de fouets ou de disciplines. Au jour de la Fête-Dieu, ainsi que pendant l'octave et le premier dimanche d'octobre, fête du très-saint Rosaire, j'ai vu s'élever, aux portes des maisons ou des palais, des autels sur lesquels reposent la sainte Eucharistie, les reliques sacrées ou les images des Saints, et auprès desquels on fait brûler des parfums, et j'ai entendu chanter aux quatre coins du préau ou du cloître le commencement des quatre Évangiles. Nous avons pensé qu'il était bon de faire connaître à présent la raison de ces cérémonies, ainsi que les mystères qui y sont renfermés. Et d'abord, nous allons montrer que :

VI. — *Les cérémonies sont saintes, utiles, méritoires et appartiennent au culte divin.* Assurément, les cérémonies sont saintes; elles détachent l'âme de ce qui est corporel pour l'élever aux choses spirituelles et divines. En effet, entrons dans les basiliques; en les voyant ornées, propres, garnies de croix, de saintes images, d'autels, de reliques, de lampes allumées, n'éprouvons-nous pas sans peine des sentiments de dévotion que nous ne ressentons pas en franchissant le seuil des temples hérétiques, où l'on ne voit rien, si ce n'est une chaire pour prêcher et une table de bois pour faire la cène?

Les cérémonies sont utiles : 1° parce qu'elles aident l'intelligence, elles font comprendre aux ignorants les dogmes de la foi qu'ils ne peuvent saisir; 2° elles invitent la mémoire à repasser les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les insignes bienfaits qu'ont procurés au monde sa naissance, sa vie, sa passion et sa résurrection; 3° elles entretiennent notre foi; car, par les cérémonies, nous confessons et nous affirmons hautement les dogmes de la foi que nous croyons de tout notre cœur; 4° elles conservent la religion, elles empêchent qu'on en diminue le prix, qu'elle soit méprisée et qu'ainsi elle périsse peu à peu. En effet, les mystères de notre religion sont revêtus et ornés de cérémonies pour que, présentant à nos sens une certaine majesté extérieure, notre intelligence les accueille avec un plus grand respect. Aussi, les cérémonies sont-elles à la religion ce

qu'est l'enveloppe au fruit, le sel aux viandes; 5° elles servent à distinguer les Catholiques des Juifs, des Turcs, des Païens, des hérétiques. A notre époque, vous discernerez facilement un Catholique des hérétiques, des Turcs et des Païens, si vous le voyez faire sur son front le signe de la croix, si vous le voyez porter son rosaire ou son chapelet, s'agenouiller dans l'église, pratiquer l'abstinence le vendredi; les Turcs, les Juifs et les hérétiques ne pratiquent point ces choses.

Les cérémonies sont méritoires; si elles se font par amour pour Dieu, elles sont des actes de religion, puisque, par elles, nous affirmons hautement notre foi, notre espérance et notre charité.

Les cérémonies appartiennent au culte divin; elles sont, en effet, une partie du culte divin. L'homme étant composé d'un corps et d'une âme, il doit faire servir son corps et son âme à honorer Dieu. Et de même que par un acte externe l'homme pèche et outrage son Dieu, de même aussi, par un acte externe, il peut mériter et honorer Dieu. Or, les cérémonies sont des actes extérieurs. Pour que nous soyons davantage portés à les pratiquer, il est nécessaire d'en connaître les raisons. En premier lieu, on demande :

VII. — *Pourquoi on porte la croix et la bannière dans les processions.* Par cette cérémonie, nous déclarons ouvertement et nous affirmons que les psaumes, les mélodies et toutes nos prières tirent leur force et leur efficacité de la croix, d'où toutes les grâces découlent sur le monde. De plus, la vue de la croix nous excite à prier avec plus de ferveur, à servir Dieu avec plus d'ardeur, à rendre à Dieu des actions de grâces plus multipliées, à nous attacher avec plus de constance au Christ, Notre-Seigneur, qui a bien voulu mourir pour nous sur la croix.

En beaucoup d'endroits, on voit porter aussi divers instruments de la passion du Sauveur: c'est pour exciter dans nos âmes, par les sens, un souvenir salutaire de la Passion; c'est pour nous porter à aimer, à louer et à honorer davantage Celui qui a souffert pour nous. Nous imitons David qui déposa dans le tabernacle l'épée dont il se servit pour tuer l'affreux Goliath [1]. Nous faisons comme Judith qui, ayant tué

[1] Ier *Livre des Rois*, XXI, 9.

Holopherne, déposa, comme offrande à la majesté divine, les armes de guerre ainsi que le rideau du lit de ce général[1].

Nous levons des étendards de la croix à l'instar de ce *Labarum* que Constantin, le premier empereur chrétien, faisait porter en tête de ses troupes, comme le raconte Eusèbe[2]. (Voir dans Bellarmin la description de ce *Labarum* [3].) Nous levons des étendards de la croix en signe du triomphe que nous remportons sur le diable vaincu par la vertu de la croix. Car l'étendard est le signe du triomphe des rois et des empereurs ; aussi, s'emparant de quelque cité, font-ils dresser selon la coutume l'aigle impériale. En levant les étendards de la croix, nous voulons encore représenter la victoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension du Christ au Ciel. Voilà pourquoi, sur le point de présenter la sainte croix à l'adoration du peuple, nous chantons : « Les étendards du Roi sont déployés. » De ce Roi, dis-je, qui par la croix a vaincu le diable, qui, dépouillant l'Enfer, est glorieusement ressuscité d'entre les morts, qui est monté en triomphe au Ciel et avec lui emmène captive la captivité.

L'étendard déployé dans les airs représente Notre-Seigneur montant au Ciel. Dans la procession, la multitude des fidèles suit l'étendard, parce qu'une nombreuse réunion de Saints accompagne le Christ montant au Ciel : « Montant en haut, il mena captive une multitude de captifs [4]. » Passons à l'archiconfrérie du Rosaire.

Notre archiconfrérie porte la croix dans la procession : 1° pour confesser et témoigner qu'elle est chrétienne, qu'elle reporte toute son espérance et toute sa force sur les mérites de la Passion du Christ ; 2° pour que la vue de la croix nous excite à prier avec plus de ferveur, et à servir Dieu et sa très-sainte Mère avec plus d'ardeur ; 3° pour chasser au loin Satan qui a été une fois vaincu sur la croix, et dont la tête a été brisée par la Vierge. En effet, dès que le démon voit la croix, il se ressouvient bientôt que c'est par la croix du Christ qu'il a été vaincu, dépouillé et épuisé ; aussi craint-il et fuit-il la croix de la même manière que le chien fuit la pierre ou le bâton qui l'a frappé.

[1] *Judith*, chap. XVI, 23. — [2] Liv. IX de son *Histoire*, chap. IX, et liv. V de la *Vie de Constantin*. — [3] Liv. II *des Images des Saints*, chap. XXVII. — [4] *Aux Éphésiens*, IV, 8.

Aux premiers jours des Rogations, c'était autrefois la coutume de porter devant la croix ou les bannières un dragon représenté en sculpture ou en peinture, portant dressée en l'air une longue queue. Durand raconte que le dernier jour ce dragon marchait derrière la croix; regardant en arrière, et portant la queue baissée[1]. On voulait faire comprendre que le démon, qui représente le diable, a exercé d'une manière extraordinaire sa fureur et a régné pendant deux jours, c'est-à-dire avant la loi et sous la loi; mais que le troisième jour, c'est-à-dire sous la loi de la grâce, il a été affaibli, étendu à terre et vaincu. Et c'est pour cela que le premier et le second jour le dragon marchait portant la queue longue et dressée en l'air, comme possédant la puissance; le troisième jour il suivait par-derrière, la queue baissée, parce qu'il ne domine plus par sa puissance, mais, comme un voleur, il fuit et regarde en arrière, séduisant les hommes par ses suggestions.

Si sur les bannières on voit d'autres images de la sainte Vierge, des Apôtres, des martyrs, des Confesseurs, des vierges, des grands princes de la milice du Ciel et d'autres amis du Christ, Notre-Seigneur, c'est pour nous exciter par leurs exemples à remporter les mêmes victoires qu'avec le secours de Dieu ils ont remportées sur la chair, le monde et le démon. L'archiconfrérie du très-saint Rosaire fait peindre sur ses bannières ou sur ses étendards l'image de la Mère de Dieu, portant son Fils entre ses bras; d'un côté on voit notre Père saint Dominique, de l'autre sainte Catherine de Sienne; de côté et d'autre sont les confrères et les consœurs recevant de leurs mains leurs couronnes ou les grains employés pour le rosaire, et leur offrant leurs prières; c'est pour montrer qu'elle est consacrée tout entière au culte de la Mère de Dieu, qu'elle adore uniquement le Christ, son Fils, qu'à l'exemple de notre Père saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne, notre très-chère Sœur, qu'on voit représentés sur les étendards, elle place en lui tout son espérance.

VIII.—*Pourquoi les Confrères marchent-ils revêtus de tuniques ou de chapes?* En Pologne, les confrères vont dans les processions revêtus

[1] Liv. VI, chap. CII, nº 9.

de tuniques rouges, auxquelles ils donnent le nom de chapes. A celui qui veut rechercher l'origine et la cause de cette cérémonie, je ne la lui raconterai que difficilement, je la tire du bienheureux Alain [1]. Je ne citerai pas textuellement ses propres paroles. Notre Père saint Dominique, devant attaquer l'hérésie des Albigeois, entra dans Toulouse, ville du royaume et siége de l'hérésie; par une permission divine, toutes les cloches sonnèrent d'elles-mêmes à son approche. Un grand concours de peuple se porte vers le Saint de Rome; on voit un homme nouveau, on entend un prédicateur, le Docteur brûlant de publier le rosaire. Pendant ce temps-là s'élève une tempête horrible; les tonnerres et les éclairs se pressent, on croirait que l'univers va tomber anéanti. Au milieu des éclats de la foudre, les hommes étonnés poussent des cris, croyant être à la fin de leur vie. Saint Dominique seul conserve son calme; il promet le salut à tous ceux qui satisferont à Dieu par leur conversion. Un prodige vint encore augmenter la crainte qui s'était emparée des esprits : on vit apparaître un personnage ayant la main levée comme pour menacer. Les hérétiques épouvantés promettent de se convertir, pourvu que le saint homme intercède auprès de Dieu et leur obtienne le calme et la tranquillité de l'air. Saint Dominique se met donc en prière, il commande aux vents et aux cieux, et le calme se fait, et le ciel recouvre son ancienne sérénité, et la main qui s'élevait menaçante s'abaisse et s'évanouit comme une ombre. Saint Dominique renvoie le peuple et lui ordonne de revenir le lendemain. Il revient, en effet, mais quelles cérémonies employèrent-ils? Quels sont leurs ornements? « Ils viennent vers la même église, dit Alain, couverts de tuniques et portant tous des cierges allumés. Saint Dominique prêcha de nouveau et fit plusieurs miracles. » Je vous livre, telle qu'on la connaît, cette origine de ces tuniques que d'autres appellent sacs ou chapes. Ceci se passa trois ou quatre ans avant l'institution des Frères prêcheurs. C'est ce qu'affirme le bienheureux Alain.

IX. — *Pourquoi porte-t-on dans les processions les reliques des Saints?* Là où on ne porte pas le très-saint sacrement de l'Eucharistie, on a

[1] *Livre sur la divinité du Psautier de la sainte Vierge Marie*, chap. III.

coutume de porter les reliques des Saints; nous imitons ainsi nos ancêtres qui avaient une grande vénération pour les reliques des Saints et avaient la pieuse habitude de les emporter avec eux. Moïse, sur le point de sortir de l'Égypte avec le peuple pour aller en Palestine, n'y laissa pas les ossements de Joseph, mort depuis longtemps, mais il les emporta avec lui en les entourant de grands honneurs, et les transporta dans la Terre promise [1]. Il est vraisemblable que Moïse emporta aussi les ossements des autres patriarches, car d'après les *Actes* [2], il est certain qu'ils ont tous été transportés dans la Palestine et ensevelis à Sichem; on ne voit pas en quel autre temps aurait pu se faire cette translation. Si l'Écriture ne mentionne que les ossements de Joseph, la raison en est parce que Joseph seul avait conjuré les Hébreux de le faire, et lui-même leur avait prédit leur sortie de l'Égypte.

En second lieu, nous lisons au livre II des *Paralipomènes* [3], que l'arche du Seigneur fut introduite avec beaucoup de solennité et un grand concours de peuple dans le temple nouvellement construit. Si donc cette ancienne arche matérielle de Dieu était portée religieusement sur les épaules des prêtres, pourquoi n'en serait-il pas de même des corps des Saints, de leurs reliques et de leurs vêtements? Qu'était cette arche bénie, si ce n'est une corbeille faite à l'intérieur du bois incorruptible de séthim et couverte d'or à l'intérieur? Elle contenait les tables de la loi, l'urne d'or renfermant la manne et la verge d'Aaron qui avait fleuri. Les corps des Saints l'emportent de beaucoup sur l'arche, soit qu'on examine la matière, soit qu'on considère leur forme et ce qu'ils renferment. Qu'est le bois précieux, que sont les enveloppes d'or et d'argent auprès de la structure du corps humain? Quelle œuvre d'art peut être comparée à sa beauté? Peut-on établir un parallèle entre ce que renfermait l'arche et ce que contiennent les corps des Saints? En effet, ils ne renferment pas les tables de pierre de la loi, mais la loi même vivante et animée, l'Esprit-Saint lui-même et toute la sainte Trinité y habitait par la grâce. L'arche, comme composée de bois, ne méritait aucun honneur, mais on l'honorait parce

[1] *Exode*, XIII, 19. — [2] VII, 16. — [3] Chap. V.

qu'elle représentait le trône de Dieu, et que Dieu parlait par elle. Mais les corps des Saints ont été les trônes vivants de Dieu, et les organes vivants par lesquels Dieu a parlé; on lit dans saint Paul[1] : « Ne savez-vous pas que vos membres sont le temple de l'Esprit-Saint? » et au chapitre III, verset 16 : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'esprit de Dieu habite en vous? » On leur doit donc un respect et un honneur égaux, sinon plus grands. Aussi saint Grégoire[2] fait-il entendre ces paroles : « Qu'est-ce que l'âme du juste, si ce n'est l'arche du Testament? »

Sous la loi nouvelle, nous lisons que beaucoup de translations de saintes reliques ont été faites par nos ancêtres et par les saints Pères. En ce temps-là se fit la translation des reliques des saints Apôtres Pierre et Paul; du lieu où ils souffrirent on les transféra dans les catacombes : saint Grégoire en fait mention[3]. Une nouvelle translation de leurs corps se fit avec pompe, une partie fut portée des catacombes au Vatican, et l'autre partie dans la propriété de Lucine, sur la voie d'Ostie : le pape Corneille en parle dans sa Ire Épître. Rufin[4] fait la description d'une translation de reliques de la Palestine à Alexandrie. Saint Jérôme[5] écrit qu'au temps de l'empereur Constantin, on transporta à Constantinople les reliques de saint André, Apôtre, de saint Luc et de saint Timothée. Au livre que nous venons déjà de citer, saint Jérôme raconte que, sous le règne d'Arcade, on transféra de la Judée en Thrace les reliques de saint Samuel, prophète; elles étaient entourées de tant d'honneur qu'elles étaient portées par des évêques dans un vase d'or; l'affluence était si grande que le grand concours de peuple se continuait depuis la Palestine jusqu'à Chalcédoine, sans aucune interruption. Saint Chrysostome[6] décrit avec quelle solennité on fit la translation des reliques de ce saint martyr. Sozomène[7] fait la description de la translation des reliques de saint Mélèce d'Antioche. Saint Augustin[8] fait mention de la translation des corps des saints Gervais et Protais : « J'étais à Milan, dit-il, lorsque les corps des saints Gervais et Protais furent levés de terre et transférés avec les

1 Ire *Aux Corinthiens*, VI, 19. — 2 *Livre moral*, chap. 10. — 3 Liv. III, Épître XXX. — 4 Liv. II, chap. XXVIII. — 5 *Livre contre Vigilance*. — 6 *Livre de saint Babylas*. — 7 Liv. VII, chap. X. — 8 Liv. IX *sur la Confession*, chap. VII.

honneurs qu'ils méritent. » Théodoret[1] décrit la translation des reliques de saint Jean Chrysostome. Evagrius[2] décrit la translation solennelle, à Antioche, des reliques de saint Ignace, sous l'empereur Théodose le Jeune. C'est à l'exemple de ces Pères que nous portons les reliques des Saints dans les processions, et surtout parce que le Concile de Prague[3] décrète que les reliques des Saints doivent être portées par les évêques ou les prêtres, précédées et suivies du peuple.

Les nombreux et insignes miracles que Dieu a daigné opérer par les saintes reliques, sont racontés au long par Robert Bellarmin[4] et par l'auteur de ces exemples[5].

X. — *Pourquoi porte-t-on, dans les processions, la statue ou l'image de la Mère de Dieu et les images des autres Saints?* Nous tenons ce rit de nos ancêtres. Dans toutes les processions que leur piété les porta à célébrer en l'honneur de Marie, on en pourrait à peine citer une seule où ils n'aient pas porté avec une grande pompe sa statue, pour attirer les regards et exciter la dévotion des fidèles. L'histoire ecclésiastique est pleine de ces exemples; il ne sera pas inutile de les effleurer brièvement.

En l'année du Christ 596, la peste exerçait ses ravages dans Rome; elle avait emporté beaucoup de victimes, parmi lesquelles se trouvait le pape Pélage; saint Grégoire, successeur de Pélage dans le pontificat, ordonna aux Romains une procession solennelle pour apaiser la colère de Dieu et implorer sa miséricorde; on y porta publiquement l'image de la glorieuse Marie, Mère de Dieu, qui est vénérée avec un très-grand respect à Sainte-Marie Majeure; ainsi s'apaisa la colère divine. Il fut dit à l'Ange exterminateur : « Arrête ta main. » On vit apparaître cet Ange sur le môle d'Adrien; pour montrer que Dieu était apaisé, il remettait son épée dans le fourreau. Nous nous sommes étendus davantage sur ce prodige, en parlant plus haut de cette image.

En l'année 623, Héraclius, empereur d'Orient, ruinait la Perse avec son armée victorieuse; Chosroës, roi des Perses, pour forcer cet em-

[1] Liv. V, chap. XXXVI, — [2] Liv. Ier, chap. XVI. — [3] Canon 5. — [4] *Controverse*, IV, liv. II, chap. III. — [5] Chap. III, tit. LI.

pereur à quitter la Perse, envoie Sabara avec cinquante mille soldats choisis, pour détruire Constantinople : ceux-ci, ayant appelé les Huns à leur secours, assiégeaient Byzance par terre et par mer depuis dix jours. Les habitants, au milieu de cette calamité, envahissaient les temples, adressaient à Dieu et à la Vierge glorieuse les prières les plus humbles. Voici ce qui arriva : Le premier jour, au lever du soleil, les Barbares virent une femme magnifiquement parée, des eunuques l'accompagnaient, elle sortait d'une des portes (il y avait là un temple très-fréquenté par les habitants de Constantinople); croyant qu'elle était l'épouse d'Héraclius, et qu'en l'absence de son mari elle allait trouver leur général pour lui demander la paix, ils la laissèrent passer, se réservant de se jeter sur la multitude qui sortait de la ville pour la suivre. Dès qu'elle eut dépassé l'enceinte des retranchements, voyant qu'elle n'allait pas vers leur roi, ils la suivirent jusqu'au lieu auquel on a donné le nom de Roche-Vieille. Arrivée là, elle disparut à leurs regards avec les siens. Les Barbares, troublés, se battirent entre eux jusqu'au soir, et se tuèrent les uns les autres. Le matin du jour suivant, leur général, voyant que dans cette lutte intestine la plus grande partie de ses soldats avait péri, couvert de honte, leva le siége et se retira avec le peu de troupes qui lui restait. Pendant qu'il retournait en Perse, il fut assailli sur le Pont-Euxin par une tempête si affreuse, qu'il périt englouti par les eaux. C'est ainsi que, par la puissance de Dieu et par la coopération de Marie, la Vierge sans tache, Mère de Dieu, la ville de Constantinople a été délivrée des mains de ses ennemis [1].

Cette ville célèbre, tout entière dédiée au culte de la Vierge, Mère de Dieu, nous a laissé de nombreux exemples de son image portée dans les processions. Mésie étant assiégée par Chagan, et étant sur le point de tomber entre ses mains et d'être détruite, Sergius, son patriarche, fit prendre les images de la Vierge, Mère de Dieu, et fit avec son peuple le tour des remparts : par ces processions il délivra la ville et força l'ennemi à lever le siége.

Au temps de Léon l'Isaurien, de nombreuses troupes de Sarrasins

[1] Baronius, année 626.

parcoururent la Perse, l'Égypte, les Indes, la Libye, l'Éthiopie, et ravagèrent toutes ces contrées par le meurtre et le pillage. Enfin, fiers de leurs victoires, excités par les dépouilles qu'ils avaient amassées, enivrés par leur audace, ils abordent à Constantinople avec une flotte de mil huit cents vaisseaux; ils entourent la ville de toute part, l'assiégent et vont s'élancer sur les remparts. Le danger était très-grand; les habitants de Constantinople, étant singulièrement dévoués à la Mère de Dieu, prennent l'image de Marie qui est respectueusement conservée dans cette ville; tristes et affligés, ils font avec une grande dévotion le tour des remparts, ayant à leur tête saint Germain, leur patriarche, et adressent pieusement leurs prières à la sainte Mère de Dieu. Chose admirable à dire! un grand nombre d'ennemis mourut avec Malsama, chef des Sarrasins, et Zulcimire, chef des Arabes; ils furent emportés par la faim, le froid et la peste. Beaucoup de leurs navires furent brûlés par les vaisseaux incendiaires de l'empereur; les autres furent engloutis par une tempête; les Bulgares, qui venaient au secours de Constantinople, en tuèrent vingt-deux mille. Ainsi, tous apprirent par expérience que cette ville était placée sous la tutelle de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. (Voir les processions semblables des habitants de Constantinople, dans Gretser [1].)

Charlemagne, vainqueur des Saxons, le premier roi et le premier empereur de la Germanie, ne parut jamais, soit en public, soit dans les combats, sans porter à son cou, au lieu de la *Toison-d'Or*, une petite statue de la Mère de Dieu. Louis le Pieux, son fils, n'allait jamais à la chasse sans emporter avec lui l'image sainte de la Mère de Dieu, afin qu'au milieu de la solitude il pût lui adresser ses prières [2].

J'ajouterai que des souverains ont voulu que les images de la Vierge Marie fussent portées en triomphe et qu'elles triomphassent elles-mêmes. Ces souverains sont nombreux; ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait plusieurs fois. L'empereur Comnène, les victoires insignes qu'il remporta sur les Scythes et autres ennemis, il les attribua au secours que lui avait donné la Mère de Dieu. Pour perpétuer le sou-

[1] *Sur les Processions*, liv. Ier, chap. XI. — [2] Krantz, *Métropole*, liv. Ier, chap. Ier.

venir des grâces qu'elle lui avait accordées dans les guerres qu'il fit, il institua une fête qu'on appelait Pizzinique; et, pour donner à la Mère de Dieu un témoignage de sa reconnaissance, il lui prépara un triomphe que Nicétas décrit en ces termes : « Le char était orné des pierres les plus précieuses, quatre chevaux d'une éclatante blancheur le traînaient; les rênes étaient tenues par les hommes les plus puissants de l'empire; les princes du sang conduisaient eux-mêmes le char sur lequel cet empereur avait placé l'image de la Mère de Dieu. Lui-même, portant la croix à la main, marchait à pied, précédant le char. Étant entré dans l'église de Sainte-Sophie, il rendit grâces à Dieu du succès qu'il avait obtenu, et cela en présence de tout le peuple, puis il se retira dans son palais.

Emmanuel, empereur grec, ayant conquis la Pannonie, triompha à Constantinople de cette manière : il fit faire, partie en argent, partie en or, un char magnifique sur lequel il mit l'image de la Mère de Dieu. Des chevaux blancs traînaient le char ; l'empereur, ses proches, ses amis, ses généraux, le sénat, et tous ceux qui étaient honorés de la magistrature ou de quelque autre dignité, suivaient, donnant les marques du plus profond respect[1].

De même, Constantin Paléologue, ayant perdu la ville qui était le siége de son empire et l'ayant recouvrée par le plus heureux succès, vint à Constantinople dès qu'il eut fait la paix, et se mit à remercier Dieu devant cette statue de la Vierge Mère, dont la peinture est attribuée à saint Luc; son allégresse fut telle que ce prince fondit en larmes. Bientôt après, le pieux et reconnaissant empereur fit porter en grande pompe, avec tout l'appareil des triomphes et des cérémonies religieuses, l'image de la bienheureuse Marie, voulant faire triompher Celle à qui il attribuait tout l'honneur de la victoire[2].

Jean de Xima, empereur d'Orient, combattant contre les Ruffiens, et étant incertain de l'issue de la guerre, vit la Mère de Dieu confiant à un cavalier le soin de venir en aide à Xima. Alors parut à cheval un guerrier défendant les impériaux et mettant en fuite les Barbares. C'était le martyr saint Théodoret dont on faisait alors la fête : l'em-

[1] Nicétas, dans ses *Annales*. — [2] *Annale de Byzance*, et Zonaras, tom. III, dans ses *Annales*.

pereur remporta la victoire. Le clergé, le sénat et tout le peuple de Constantinople vinrent au-devant du vainqueur de retour de son expédition ; dans leur allégresse, ils lui offrirent des couronnes et un char de triomphe orné avec toute la pompe royale et traîné par quatre chevaux blancs. L'empereur reçoit les couronnes, charge le char de triomphe des dépouilles opimes des rois vaincus, y place la statue de la Vierge Marie, et lui-même, à cheval, précède le char, donnant ainsi par reconnaissance et de tout son cœur les honneurs et la gloire du triomphe à la céleste Bellone, à la Vierge Marie, victorieuse des ennemis de son empire.

Arthur, roi de la Grande-Bretagne, avait coutume de porter, quand il faisait la guerre, une image de la très-sainte Vierge peinte sur la partie intérieure de son bouclier; toutes les fois qu'au milieu des dangers de la guerre, il regardait cette image avec dévotion, il obtenait que cette bienheureuse Vierge vînt à son secours[1].

Mais il convient de rappeler des faits plus récents que nos pères ont vus, que nous avons vus ou que nous avons pu voir nous-mêmes. En l'an du Seigneur 1587, les Portugais, au nombre de près de deux cents, avaient sous leurs drapeaux dix mille Éthiopiens avec lesquels ils s'étaient unis. Cette troupe si petite tailla en pièces et mit en fuite six cent mille adversaires ; cette victoire fut remportée sans aucune effusion de sang : le général portugais avait toujours avec lui, dans les expéditions, une image de la Vierge. Chaque jour, il s'agenouillait pour la vénérer ; elle fut solennellement reportée dans le camp[2].

Dans le même siècle, pour la gloire de Dieu, l'honneur du Christ et la louange de sa Mère, arriva, dans l'île de Chio, un miracle insigne. Une sécheresse très-grande régnait dans cette contrée : déjà la famine se faisait sentir et menaçait de devenir bien plus grande. Le gouverneur ordonna aux assemblées de toutes les sectes de faire les prières qui, d'après leurs rites, seraient les plus solennelles. Les Turcs se mirent les premiers à prier à grands cris, puis ce fut le tour des Juifs, des Grecs schismatiques, puis enfin des Grecs catholiques.

[1] Rupert Holcoth, *sur les Livres de la Sagesse,* leçon 5. — [2] Baronius, dans ses *Annales,* an 1587.

Ceux-ci organisèrent une procession se rendant de Chio sur une certaine colline; la statue de la Vierge était portée avec de grands honneurs; tout le peuple chrétien implorait son suffrage et celui de tous les Saints; quelques Païens même se moquaient d'eux; quelques Turcs, à la vue des splendeurs du culte et de la procession si solennelle des Chrétiens, entrèrent même en colère et se préparèrent à leur faire violence et à leur jeter des pierres d'un endroit où ils se tenaient cachés en embuscade; mais l'arrivée inattendue de quelques esclaves chrétiens détourna le péril, et la pluie, objet de tant de désirs, commençant à tomber, causa à tout le monde la joie la plus grande. Les Catholiques, de retour de cette colline, étant rentrés dans leur église, Dieu accorda une pluie tellement abondante et d'une manière si merveilleuse, que la plupart des Turcs recevaient dans leurs mains creuses la pluie qui tombait, et la portaient à leur bouche pour baiser cette eau qu'ils reconnaissaient être très-certainement un don de Dieu; quelques-uns même vinrent dans l'église des Catholiques et demandèrent où se trouvait l'image de la grande Mère des Chrétiens, et, fléchissant les genoux, ils se prosternèrent devant elle, pleins du plus profond respect. Ce fait est rapporté par un homme dont on ne peut mettre en doute la véracité, Georges Justinien, qui le raconte comme en ayant été témoin oculaire. C'est d'après sa relation que Nicolas Serarius parle de ce miracle dans son Livre *des Processions* [1].

Notre époque a vu aussi le même exemple : le duc Maximilien, sérénissime électeur de Bavière, faisant, au nom de l'empereur Ferdinand II, la guerre à l'Autriche et à la Bavière qui s'étaient révoltées, on voyait sur l'étendard aulique qui précédait son maître, pour indiquer sa fidélité à l'empereur, l'image de la bienheureuse Vierge habilement peinte, avec cette inscription : *Donnez-moi la force contre mes ennemis*. Marie donna en effet cette force tant que dura l'expédition, mais principalement auprès de la ville de Prague. Là, les ennemis furent mis en fuite, taillés en pièces et vaincus; le duc remporta une victoire à jamais mémorable : la Bohême et les deux Autriches furent conquises et soumises à l'autorité du César [2].

[1] Chap. v. — [2] Drexelius, *sur le Culte des Anges*.

Si donc les vainqueurs chrétiens portent en triomphe l'image de la Mère de Dieu, pourquoi la première des confréries, le Rosaire, par exemple, qui, par le secours de la Mère de Dieu, sa patronne, a remporté tant de victoires sur ses malveillants accusateurs, sur ses calomniateurs, ses détracteurs et ses envieux persécuteurs, ne porterait-elle pas l'image ou la statue de sa protectrice, pour l'honorer ?

Que la confrérie du Rosaire la porte toujours, qu'elle vive, qu'elle prospère, qu'elle soit toujours florissante ! Ainsi soit-il.

261e CONFÉRENCE

POURQUOI, DANS LES PROCESSIONS DU TRÈS-SAINT ROSAIRE, PORTE-T-ON LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'EUCHARISTIE ?

SOMMAIRE. — 1. La coutume de porter le saint Sacrement était autrefois générale dans l'Église ; refroidissement de cette dévotion. — 2. Cette pieuse institution est conservée par la confrérie du très-saint Rosaire, qui voulut dédommager l'Église de la tiédeur de ses enfants. — 3. Elle sert à confondre les hérétiques qui nous accusent de rendre à la Mère les honneurs qui ne sont dus qu'à son Fils. — 4. Elle excite notre ferveur. — 5. Elle supplée à nos manquements. — 6. La principale et dernière raison de cette cérémonie si religieuse est la dévotion particulière et la dette de reconnaissance que nous avons contractée à l'égard de Marie, la glorieuse Mère de Dieu et la Reine du très-saint Rosaire.

I. — Ce fut autrefois une coutume générale dans l'Église d'Occident de porter en procession le très-saint sacrement de l'Eucharistie. A partir de l'époque où Urbain IV institua, en 1262, cette fête magnifique du très-saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le peuple chrétien fut transporté d'une telle ardeur pour le culte de ce divin sacrement qu'on avait la sainte habitude de le porter solennellement en procession tous les jeudis. Dans l'Église occidentale, il n'y avait pas de nation, de ville, de cathédrale, de collégiale, de paroisse et de monastère, où le très-saint sacrement ne fût porté solennellement en procession tous les jeudis. Enfin, la dévotion des fidèles s'étant refroidie à cause des nombreux abus qui s'étaient glissés, cette coutume de marcher en procession avec le très-saint sacrement se perdit peu à peu ; d'hebdomadaire elle devint annuelle. C'est ainsi que la communion laïque, qui primitivement se faisait tous les jours, ne se fit plus que le dimanche et finit par n'être plus obligatoire

qu'une seule fois dans l'année. Ce fut un grand sujet de peine pour l'Église; elle pleura les abus et la dévotion profanée du très-saint sacrement; triste et désolée, elle se vit obligée d'abroger et de renoncer à cette procession solennelle dont elle se réjouissait avec tant de gloire. Quatre-vingts ans environ après l'installation de la Fête-Dieu, Benoît XII envoya Nicolas de Cusa en qualité de légat apostolique; celui-ci abolit dans l'Église, en l'année du Seigneur 1340, la procession hebdomadaire de la très-sainte Eucharistie[1].

II. — L'archiconfrérie du très-saint Rosaire ne laissait pas s'éteindre en elle, ou se perdre, cette étincelle de la piété; mais elle lui ouvrit ses bras pour la recevoir; encouragée par la haute approbation de l'Église, elle se plut à faire souvent en public des processions du très-saint sacrement; par son zèle, elle apporta à la douleur de notre sainte mère l'Église autant de consolation que les profanateurs et les négligences du reste du peuple chrétien lui avaient causé de chagrin. Voulant pour cette raison montrer à cette confrérie sa reconnaissance, l'Église se plut tour à tour à l'orner et à l'enrichir de bienfaits; elle attacha des priviléges et des indulgences à ses processions, et, par les louanges et les éloges extraordinaires qu'elle lui décerna, elle sembla vouloir l'exalter jusqu'au ciel. La dévotion particulière de cette confrérie pour le très-saint sacrement fit qu'elle retint seule cette pieuse et religieuse cérémonie, tombée ailleurs en désuétude; c'est à elle que les autres confréries, qui, à certains jours et à certaines fêtes, portent en procession le très-saint sacrement de l'Eucharistie, ont emprunté cet usage.

De plus, l'Ordre sacré des Frères prêcheurs a toujours été animé d'une dévotion spéciale pour le très-saint sacrement; c'est ce qu'attestent l'office de la Fête-Dieu, composé par cet Ordre, dans la personne de saint Thomas d'Aquin, et la société du Saint-Sacrement, instituée par des religieux du même Ordre. La confrérie du Rosaire étant sœur germaine de cet Ordre, elle devait imiter sa dévotion pour l'auguste sacrement de nos autels.

III. — La seconde raison de cette procession, c'est de confondre les

[1] Albert Krantz, *Métropole*, liv. II, chap. XXXIX.

hérétiques. Nous avons dit que cette archiconfrérie fut instituée principalement pour extirper l'hérésie des Albigeois, particulièrement ennemis de cette prière, des sacrements, et surtout du très-saint sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ; c'est donc pour opposer front contre front, armée contre armée, que nous tendons en avant, contre les traits de l'impiété, le bouclier de la prière. Nous prenons le bouclier de la foi, c'est-à-dire le sacrement de la foi (car c'est ainsi qu'a coutume d'être appelée la sainte Eucharistie); nous montrons les processions des fidèles comme des armées rangées en bataille, que nous opposons à l'ennemi infernal et à toute son armée. C'est ce que pensait le saint Concile de Trente, lorsque [1], traitant de l'institution de la fête du Corps de Notre-Seigneur, il faisait entendre ces paroles: « Effectivement, il a fallu que la vérité victorieuse triomphât ainsi du mensonge et de l'hérésie, afin que ses adversaires, au milieu de tant de splendeur et de l'allégresse de l'Église universelle, meurent abattus et découragés, ou que, couverts de honte et de confusion, ils reviennent un jour à de meilleurs sentiments. »

En outre, il y a eu et il y a encore aujourd'hui des Antidicomarianites, qui nous accusent de rendre à la Mère les honneurs que nous devons au Fils de Dieu. Pour montrer que le culte que nous rendons à la Mère est bien inférieur à celui que nous rendons au Fils; que nous adorons celui-ci comme notre Créateur et notre Rédempteur, celle-ci, au contraire, comme sa créature rachetée par son sang, nous portons en procession le corps très-saint de Jésus-Christ, né de la Vierge Marie, reportant le culte et l'honneur que nous rendons à la Mère, sur la majesté et la personne de son Fils. De là vient qu'en chantant les litanies dans les processions, nous faisons monter vers le Fils cette exclamation: « Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous. » Nous adressant à la Mère, nous disons au contraire: « Sainte Marie, priez pour nous. »

IV. — En troisième lieu, cette procession a été instituée pour exciter la ferveur dans nos âmes. Car cet auguste sacrement, exposé à

[1] Session III, chap. V.

nos regards, a une grande puissance pour amollir les cœurs, quelque glacés qu'ils soient ; c'est ce qui fut montré dans Guillaume, duc d'Aquitaine, homme d'une grande cruauté et d'un orgueil excessif : le schisme le tenait séparé de l'Église ; toutes les paroles de saint Bernard pour l'amener à la pénitence et à l'obéissance due à l'Église ayant été vaines, le saint abbé, la sainte hostie sur la patène, s'avança vers lui et lui adressa ces paroles : « Nous avons longtemps usé de prières et tu nous as méprisés. La multitude des serviteurs de Dieu, prosternés en ta présence, a joint ses supplications aux nôtres, et tu n'en as point tenu compte. Voici maintenant le Fils de la Vierge qui vient à toi, celui que tu persécutes, le chef et le Seigneur de l'Église, le juge entre les mains duquel tombera l'âme qui t'anime. Le mépriseras-tu ? Mépriseras-tu Celui au nom duquel tout genou fléchit au Ciel, sur la terre et dans les Enfers ? » Ces paroles changèrent Guillaume en un autre homme ; car aussitôt le duc pâlit, ne pouvant soutenir la présence du corps de Jésus-Christ, et comme hors de lui il se prosterna contre terre, ne pouvant proférer un mot ni regarder personne. Alors, l'homme de Dieu reprit la parole et lui dit : « Lève-toi et tiens-toi sur tes pieds. Écoute la sentence que Dieu a portée contre toi. L'évêque de Poitiers, que tu as violemment chassé de son église, est ici présent. Va et réconcilie-toi avec ton père, et obéis à Innocent que Dieu a choisi pour Pontife de son Église, comme lui obéit toute l'assemblée des Saints. » Ayant entendu ces paroles, le duc exécute ce qui est ordonné ; il se dépouille de la férocité du lion pour revêtir la douceur de l'agneau. L'amour de Dieu qui l'embrase est si grand que, déposant ses armes et se dépouillant de ses vêtements, il met sur sa chair nue sa cuirasse de fer ; il passa tout le temps de sa vie dans les travaux de la pénitence : s'enfonçant dans la solitude, il ne fut plus un homme, il devint un ange terrestre [1]. Telles sont la puissance et l'efficacité de la très-sainte Eucharistie. C'est aussi ce but-là que se propose l'archiconfrérie du Rosaire. Ce magnifique et unique gage de notre salut, elle l'expose à tous les regards, elle le porte dans les processions, afin qu'à son aspect les hommes endurcis rentrent dans

[1] Surius, dans sa *Vie*, au 10 février.

leur cœur, et qu'ils se préparent avec plus de soin à recevoir cette céleste nourriture.

Les membres de cette confrérie communient fréquemment à cause des nombreuses indulgences que les Souverains-Pontifes ont accordées à ceux qui font la sainte communion. C'est donc pour qu'ils reçoivent plus dignement un sacrement si grand que l'Église le propose si souvent à leur adoration dans ses processions. Celui, en effet, qui adore dévotement ce divin sacrement se prépare à le recevoir dignement. La vue de cet auguste sacrement fait naître le respect, et le respect anime notre dévotion pour communier.

V. — En quatrième lieu, cette procession est instituée pour suppléer à nos manquements. En adorant un sacrement si auguste, nous nous laissons aller chaque jour à beaucoup d'omissions et de manquements, soit par ignorance, lorsque notre âme oublie par hasard un si grand bienfait ; soit par négligence, lorsque nous l'adorons avec lenteur et froideur, et comme en passant, et que nous ne le vénérons pas avec cet esprit de dévotion qu'il est convenable d'avoir. C'est donc comme pour réparer ces manquements que, tous les premiers dimanches de chaque mois et autres jours fixés, nous faisons cette belle et magnifique procession en signe de notre vénération. Touché de cette raison, Urbain IV, Souverain-Pontife, institua cette solennité annuelle de la Fête-Dieu, afin qu'une dévote diligence suppléât à ce qui pouvait avoir été omis dans les offices des messes touchant les cérémonies, et que les fidèles, rentrant dans leurs cœurs à l'approche de cette fête, réparassent, par l'humilité de leur esprit et la pureté de leurs âmes, les négligences dont ils se sont rendus coupables pendant le saint sacrifice, soit par négligence, soit par un effet de la fragilité humaine, ou soit encore par les distractions causées par les affaires séculières. C'est ce que dit ce pape dans sa bulle *Transiturus ex hoc mundo*, etc.

VI. — La dernière et la principale raison de cette cérémonie si pieuse, c'est la dévotion particulière et le devoir de reconnaissance que nous devons à Marie, la Mère de Dieu, la Reine du très-saint rosaire. En effet, toutes les fois que cet auguste sacrement est proposé à notre adoration, nous nous rappelons que ce corps sacré est cette substance que le Saint-Esprit composa du sang très-pur de la Vierge

et forma dans son très-chaste sein; qu'ensuite le sang de cette même Vierge fit croître cette substance qui, après la naissance de l'Enfant-Dieu, fut nourrie de son lait. De plus, nous nous rappelons que cette chair qui fut tirée de la Vierge est maintenant unie hypostatiquement au Verbe de Dieu. Ces pensées nous excitent à une dévotion plus grande envers la sainte Vierge, et nous comprenons que nous devons beaucoup à Celle qui nous a donné le gage si précieux de notre salut.

Le très-divin sacrement de l'Eucharistie nous est proposé sous les espèces du pain et du vin; on dit que la très-sainte Vierge a produit l'une et l'autre espèce. Son sein [1] est comparé à un monceau de froment : « Votre sein est comme un monceau de froment. » Le sein de la Vierge fut vraiment un monceau de froment, car il a renfermé ce grain béni qui tombant à terre mourut et porta ce fruit si précieux. C'est de ce grain qu'a été fait le pain de vie qui est descendu du Ciel, et il a été cuit dans les entrailles très-chastes de la Vierge Marie, Mère de Dieu, comme dans un four embrasé du feu du divin amour. C'est pourquoi saint Bernard, ce Docteur aux lèvres de miel, s'écrie dans son Sermon II[e] *sur la Nativité de Notre-Seigneur* : « Heureuse femme, bénie entre toutes les femmes, dans les chastes entrailles de laquelle a été cuit, par l'opération du feu du Saint-Esprit, ce pain céleste! » Saint Épiphane [2] la salue ainsi : « Salut, four spirituel, qui as apporté en nourriture au monde le feu et le pain chaud de la vie dont le Christ, Sauveur du monde, a dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps! » Saint Damascène [3] l'appelle « cette table animée d'où a poussé, à la manière des corps, le pain de vie, ce fruit céleste qui n'a été cultivé par les mains d'aucun cultivateur. » Saint Bonaventure [4] appelle la bienheureuse Vierge : « la table des délices de Dieu. » De là ces paroles de Salomon [5] : « Elle est comme le vaisseau d'un marchand qui apporte de loin son pain. » La plupart des Docteurs appliquent ce texte à la sainte Vierge. Car elle a vraiment porté de loin, c'est-à-dire du Ciel, son pain à travers la mer de cette vie. Ce pain est vraiment le sien, puisque seule elle l'a conçu sans le secours d'un homme, à Bethléem, dont le nom signifie maison de pain; pour l'utilité de tous,

[1] *Cantique*, VII, 2. — [2] Sermon *sur les Gloires de la Mère de Dieu*. — [3] Sermon II[e] *sur la Mort de la Vierge*. — [4] Dans ses *Litanies*. — [5] *Proverbes*, XXXI, 14.

elle l'a tiré comme d'un navire par son enfantement virginal. C'est ce pain qui, dans la très-sainte Eucharistie, entretient notre vie, nous *nourrit, répare nos forces pour travailler* dans la vigne du Seigneur et combattre contre nos ennemis.

Dans la dernière cène, ce divin sacrement a été aussi établi par le Seigneur sous l'espèce du vin. Il faut tenir pour certain que Marie a été aussi la cause de ce mystère. Voilà pourquoi [1] il est dit d'elle : « Votre nombril est comme une grande coupe faite au tour, où il ne manque jamais de liqueur. » On fait ici mention du nombril, parce que c'est sous le nombril que le corps humain est conçu, entretenu et nourri. On le compare à une coupe, parce que le sang du Christ, qui, dans l'Eucharistie, se montre sous l'apparence du vin, sortit du sein de la Vierge comme d'une coupe. C'est ce que Salomon [2] semble dire par ces paroles : « La sagesse s'est bâti une maison ; elle a préparé le vin et disposé sa table. » Ce que les Septante ont ainsi traduit : « Elle a préparé son vin dans la coupe. » C'est de cette coupe qu'a été donné, pour le salut du monde, ce vin si délicieux et si odoriférant. On dit que cette coupe a été tournée au tour, c'est pour marquer sa propreté, et son exacte et parfaite rotondité. Car la forme ronde n'a point d'angle, elle ne souffre point de rugosité, elle ne renferme aucun endroit où puisse se cacher la saleté. Il est dit de cette coupe qu'elle ne manque jamais de liqueur, parce que ce vin céleste est offert à tous ceux qui ont soif, sans qu'il s'épuise jamais. Voilà pourquoi l'Église chante : « Un seul le reçoit, mille le reçoivent ; un seul reçoit autant que mille ; tous se nourrissent de ce pain sans le consumer. » Tout ce que nous venons de dire se rapporte à l'Eucharistie en tant que sacrement.

Ensuite, si nous envisageons, si nous respectons, si nous adorons et si nous vénérons la très-sainte Eucharistie comme hostie et comme sacrifice, nous devons respecter, honorer et vénérer la Vierge glorieuse qui fit l'office de prêtre. C'est ainsi que saint Épiphane, au lieu que nous avons déjà cité, appelle la Vierge Marie ; voici ses paroles : « J'appelle, dit-il, la Vierge prêtre et autel en même temps ; tout en

[1] *Cantique*, VII, 2. — [2] *Proverbes*, IX, 1 et 2.

portant la table du *festin*, elle nous a donné le pain du Ciel pour la rémission des péchés. La Vierge est vraiment le second prêtre après Jésus-Christ; elle a été ornée des qualités qui brillaient dans le premier et le plus grand des prêtres: elle a été sainte, innocente, toute pure, séparée des pécheurs et plus élevée que les cieux. » Plus loin, le même Père dit de la Vierge, qu'elle est vraiment prêtre et autel, elle qui, pour la rémission de nos péchés, nous a donné Jésus-Christ, le pain du Ciel. Saint Méthode [1] l'appelle : « L'autel animé du pain de vie. » Toutes les fois donc que ce divin sacrement est exposé sur l'autel ou porté en procession pour être adoré, il doit nous exciter à aimer et à honorer non-seulement Jésus-Christ, mais encore à aimer et à honorer sa très-sainte Mère.

Après Dieu, c'est à la Vierge, Mère de Dieu, que nous devons d'être nourris de cette céleste nourriture, d'être enrichis des délices eucharistiques. Elle est cette arche qui n'a renfermé dans son sein la vraie manne, que parce qu'elle voulait qu'elle nous fût donnée; elle n'allaita son Fils, elle ne lui prêta son sein que parce qu'elle savait que son lait se changerait en un sang dont viendraient se nourrir les fidèles. O Marie, que d'actions de grâces ne vous devons-nous pas pour un tel bienfait! La parole me manque, les pensées fuient loin de moi, et toutes les fois que je pense à ce que nous devons à Marie, je me sens défaillir en contemplant un si grand bienfait, et je m'écrie avec saint Pierre Damien: « Bienheureuses les mamelles qui, en faisant couler un lait délicat dans la bouche de l'Enfant-Dieu, font grandir Celui qui veut être la nourriture des Anges et des hommes! »

Et avec le même Père, je m'adresse à vous avec la tendresse d'un ami. Je vous en conjure, mes très-chers Frères, examinez combien nous sommes redevables à cette très-sainte Mère de Dieu, et quelles actions de grâces nous devons lui rendre après Dieu; ce corps du Christ que la bienheureuse Vierge a mis au monde, ce corps qu'elle a réchauffé contre son sein, ce corps qu'elle a enveloppé de langes, ce corps qu'elle a nourri avec un soin tout maternel, est le même, je le dis sans aucune hésitation, que celui que nous recevons du saint

[1] *Hypopante.*

autel; c'est le sang de Marie que nous buvons au sacrement de notre rédemption.

Nous devons donc rendre les plus grandes actions de grâces à la Mère de Dieu qui, pour l'utilité de tout le monde, a tiré de son très-chaste sein le Christ, pour qu'il fût la rançon de nos crimes, la nourriture destinée à nous fortifier, et le prix de notre gloire. Si Joseph, le fils du patriarche Jacob, parce qu'il a eu soin de réserver pour les sept années de stérilité qui devaient suivre le blé nécessaire à la sustentation de cette vie mortelle, a été élevé par Pharaon à une dignité telle que ce monarque l'établit sur tout son peuple, lui donna son anneau, une robe de lin et un collier d'or, le fit monter sur son char, et fit annoncer par la voix d'un héraut que tous ses sujets devaient fléchir le genoux devant lui et le reconnaître pour l'intendant de toute l'Égypte, et que personne ne devait rien faire sans l'ordre de Joseph; de plus, si ce prince, en langue égyptienne, l'appela l'*amour du monde*, comme l'atteste l'Histoire-Sainte[1], combien plus l'univers entier doit-il à la très-sainte Mère de Dieu, qui a conçu dans ses très-chastes entrailles, qui a enfanté, nourri de son lait et donné en nourriture au monde le pain de vie descendu du Ciel pour nous délivrer de la mort éternelle, ce pain qui doit demeurer perpétuellement, non pas sept ans, mais jusqu'à la fin du monde, le pain de vie réservé non pas pour les seuls Égyptiens, mais pour toutes les nations de l'Église! « La langue humaine est impuissante à la louer, » dit saint Pierre Damien dans le passage déjà cité. En faisant les processions de ce genre, nous rendons les plus grandes actions de grâces que nous puissions rendre à une telle Mère qui nous a donné, à nous, malheureux captifs et mendiants, Dieu, son Fils; elle nous l'a donné à nous, malheureux, pour être notre consolation; à nous, captifs, pour être notre rançon; à nous, affamés, pour être notre viatique; à nous, qui souffrons, pour être notre récompense; à nous, qui sommes infirmes, pour être le remède à nos maux. Vénérons donc la pureté de ce sein, contemplons la beauté de cette arche mystique qui a reçu un tel présent, qui a mis au monde un Fils destiné à nous nourrir de la manne

[1] *Genèse*, XLI, 45.

de son corps, à nous enivrer de son sang, à nous racheter par sa passion, à nous sauver par sa mort. Qu'à ce Fils soient la louange, l'honneur, la puissance et l'empire, pendant toute l'infinité des siècles des siècles. Ainsi soit-il.

262e CONFÉRENCE

DANS QUEL BUT ET POUR QUELLE UTILITÉ FAISONS-NOUS, A CERTAINS JOURS, A TRAVERS LES PLACES, LES RUES, LES VILLAGES, LES CARREFOURS ET, EN QUELQUES LIEUX, A TRAVERS LES CHAMPS, DES PROCESSIONS OU NOUS PORTONS LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'EUCHARISTIE?

SOMMAIRE. — 1. Avant-propos. — 2. Les cérémonies contribuent au culte supérieur que nous devons à Dieu. — 3. Elles *contribuent à la gloire et à l'honneur* de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — 4. Elles sont une protestation solennelle de notre foi. — 5. Elles servent à la confusion des hérétiques. — 6. Elles sont utiles pour notre instruction.

I. — Toutes ces cérémonies contribuent au culte supérieur que nous devons à Dieu; elles contribuent à l'honneur du Christ, Notre-Seigneur; elles sont une protestation solennelle de notre foi; elles servent à la confusion des hérétiques et à notre instruction. Nous allons faire connaître et examiner chacun de ces points en particulier.

II. — *Ces cérémonies contribuent au culte supérieur que nous devons à Dieu.* Dieu est en tous lieux, partout il nous conserve, partout il nous comble de ses bienfaits. Les rues emportent nos pas vers tout ce qui nous est nécessaire ou utile; les places publiques nous fournissent les vivres et le vêtement; les champs nous donnent le blé; les vignes, le vin; les jardins, les fruits et les légumes; l'air, sans lequel nous ne pouvons vivre un instant, nous apporte la vie : c'est donc avec raison que nous louons et que nous invoquons Dieu sur les places publiques, dans les rues, dans les villages et dans les champs, puisque partout nous éprouvons ses bienfaits. Voilà pourquoi l'Apôtre[1] dit à son disciple : « Je veux que les hommes prient en tous lieux. » Et saint Jean Chrysostome, commentant le psaume CXXXIII, fait entendre ces paroles : « Nous prions en tout lieu : dans les maisons, sur les places

[1] Ire *Épître à Timothée*, II, 8.

publiques, sur les navires, dans les hôtelleries; nous prions partout. »

De plus, en tous lieux, nous péchons quelquefois. Souvent les places publiques sont le théâtre de différentes fraudes; il se fait de fausses protestations, soit en achetant, soit en vendant; souvent on entend, dans les rues, les paroles désordonnées des ivrognes; presque toujours il s'y rencontre de vains discours, des regards dissolus et beaucoup d'autres espèces de péchés. Il est donc juste que nous parcourions ces lieux avec le très-saint sacrement, comme pour expier ces fautes, et que, par nos paroles, nos chants et nos prières, nous rendions en quelque manière à Dieu l'honneur qui lui a été enlevé en ces mêmes lieux.

En outre, nous invoquons avec raison Dieu, soit debout, soit à genoux, soit assis, soit couchés. Nous l'invoquons debout; vous en trouverez quelques exemples dans l'*Exode* [1], dans les psaumes [2], dans saint Luc [3]. Nous l'invoquons à genoux [4]; nous l'invoquons assis [5]; nous l'invoquons couchés [6]. Si donc nous prions debout, à genoux, assis ou couchés, pourquoi ne le ferions-nous pas en nous promenant et en marchant?

III. — *Ces cérémonies contribuent à l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* En effet, lorsque nous portons dans le ciboire ou avec l'ostensoir, son corps sacré à travers les places publiques, les rues, les villages et les carrefours, nous compensons, en quelque manière, par cet appareil et cette pompe solennelle, l'honneur qui lui a été enlevé la veille de la pâque des Juifs. En ce jour, Notre-Seigneur a été traîné couvert de honte et d'ignominie sur la place publique, dans les quartiers et les rues de la ville de Jérusalem; il se laissa mener pour notre salut d'Anne à Caïphe, de Pilate à Hérode. Aujourd'hui on l'entoure d'honneur, de majesté et d'une grande pompe, et on le conduit solennellement à travers les cités, les villes et les campagnes de tout l'univers chrétien.

[1] XVII, 9. — [2] CV, 23 et 30; CXXXIII et CXXXIV. — [3] Chap. XVIII. — [4] Voir le IIIe *Livre des Rois*, VIII, 54; liv. II des *Paralipomènes*, VI, 13; Ier liv. d'*Esdras*, IX, 5; *Isaïe*, XLV, 24; St. Luc, XXII, 43; *Actes des Apôtres*, VII, 59; IX, 40; XX, 36, et XXI, 5; et *Épître aux Éphésiens*, III, 14. — [5] *Exode*, XVII, 12. — [6] *Isaïe*, XXXVIII, 2; *Genèse*, XLVIII, 15 et 16.

En ce jour, Notre-Seigneur était traîné çà et là comme un malfaiteur en butte au mépris de la multitude : maintenant il est porté avec un grand respect entre les mains des prêtres ; alors, les sifflets de la multitude l'accueillaient comme un fou : maintenant il est honoré comme un roi par des musiciens de tout genre; alors qu'il était chargé de sa croix, la plupart le raillaient : maintenant il est comblé de louanges et des plus grands éloges; tout le monde l'honore, le vénère et l'adore comme un roi.

Joseph, après avoir supporté tant d'injures, tant de calomnies, après avoir souffert l'esclavage et la prison, parvint à un tel degré d'honneur que, placé sur un char de triomphe, il était précédé d'un héraut qui criait en l'appelant le Sauveur du monde. Ainsi en est-il maintenant pour le Christ. Autrefois il passait pour un malfaiteur, un séducteur, un ivrogne; maintenant, tous les fidèles le reconnaissent, l'honorent et l'adorent comme le vrai Dieu, comme leur maître et leur Sauveur.

Dans les triomphes, les Romains portaient une tablette sur laquelle étaient inscrites, pour être vues de tout le monde, toutes les belles actions par lesquelles le triomphateur s'était illustré pendant la guerre. Le général conduit sur son char de triomphe était suivi d'un grand nombre de captifs [1]. L'Église catholique agit de la même manière. Elle porte en procession les espèces consacrées du pain et du vin, comme l'image du corps et du sang du Christ (ce n'est pas une image morte et vaine, comme le croient les Calvinistes, car elles contiennent vraiment et réellement le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ). Elle fait porter à travers les voies publiques de la cité, non pas sur un char de triomphe, mais entre les mains des prêtres, le souverain maître du Ciel et de la terre; nous, malheureux captifs, délivrés par lui de la servitude du démon, nous le suivons, nous le louons et nous le bénissons.

Les Scythes, au rapport d'Hérodote, avaient coutume de transporter autour de la ville le cadavre de leur roi mort, afin d'exciter, par cette vue, la douleur dans le cœur de ses sujets. De même, l'Église dési-

[1] Lire Alexandre *ab Alexandro,* livre des six premiers jours.

rant, d'une part, exciter les fidèles aux larmes et à la douleur à cause de la mort du Christ, et, d'une autre part, les exciter à la joie et à l'allégresse pour le bienfait singulier qu'il nous a procuré en daignant souffrir pour nous et rester avec nous, porte dans tous les pays chrétiens et à travers les voies publiques son très-saint corps, non pas mort, mais vivant, glorieux et immortel dans sa nature; cela pour exciter par cette cérémonie les fidèles aux larmes par le souvenir de sa passion, et à la joie à cause du bienfait immense dont il nous comble par sa présence au milieu de nous. Le Concile de Vienne, tenu sous le pontificat de Clément V, rend très-bien cette pensée, en disant : « Dans cette sainte commémoraison, s'offrent en même temps à nous la douceur, la joie et les larmes. »

IV. — Cette procession publique de la très-sainte Eucharistie est une solennelle et réelle protestation de notre foi. Ce que nous affirmons, le voici :

1° Nous affirmons hautement la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne se renferme point dans les murailles des temples.

2° Nous affirmons sa puissance, qui est si grande que d'un seul mot il peut changer le pain en chair humaine, et même dans le Christ tout entier.

3° Nous affirmons que sa très-parfaite humanité, avec son corps, son âme et sa divinité, est renfermée sous les modiques apparences du pain et du vin.

4° Nous affirmons que le culte de latrie, qui n'est dû qu'à Dieu seul, est aussi dû au Christ, voilé sous les apparences du pain et du vin : ce que les hérétiques profanes nient avec non moins de folie que d'impiété; nous les réfuterons plus bas. Enfin, par cette procession solennelle du très-saint sacrement, nous affirmons hautement et nous confessons publiquement que nous ne rougissons point de notre foi, puisque nous n'hésitons pas à célébrer, par des chants et des versets, les dogmes de notre foi dont se rient les Juifs, les Païens et les hérétiques.

V. — Ces cérémonies contribuent à la confusion des hérétiques. Tous ceux qui attaquent, blâment et rejettent avec mépris cet auguste sacrement, s'irritent, frémissent et sèchent de colère en nous voyant

confesser, non-seulement par nos paroles, mais encore par les actes les plus manifestes, que le corps et le sang du Christ sont vraiment, réellement et substantiellement contenus sous les apparences du pain et du vin ; que ce sacrement est accueilli et loué avec de telles démonstrations, qu'il est honoré et adoré avec un si grand respect et de si grands sentiments de piété. C'est pour que les adversaires, placés en présence d'une telle splendeur et d'une telle joie de l'Église entière, sèchent de dépit, affaiblis et brisés, ou que, couverts de honte et de confusion, ils reviennent un jour à de meilleurs sentiments. » Ce sont les propres paroles du saint Concile de Trente [1]. Nous faisons donc ces processions solennelles pour que la vérité victorieuse triomphe du mensonge et de l'hérésie. Car il est écrit : « Le pécheur verra, et il en sera irrité ; il grincera des dents, et il sèchera de dépit ; mais le désir des pécheurs périra [2]. » Nous désirons surtout que ceux qui ont été aveuglés ou ensorcelés par l'hérésie se convertissent ou reviennent à de meilleurs sentiments, ou, s'ils refusent de venir à résipiscence, qu'ils soient confondus et couverts de honte.

Souvent il arrive que, par ces processions et ces cérémonies, leurs cœurs sont touchés et portés à concevoir, ou à éprouver certainement de meilleurs sentiments, ou à les manifester par leurs paroles. Que se passe-t-il dans nos églises ? Faisons-nous jamais quelque chose de semblable ? Quelle dévotion avons-nous ? Quelles sont nos pratiques de piété ? Quelle petite apparence ou ombre d'âmes dévouées à Dieu ?

Nicolas Serrarius [3] raconte que la fille d'un roi maure était étroitement renfermée dans le palais de son père, et éloignée soigneusement de tout rapport avec les Chrétiens ; elle vit un jour de sa fenêtre les processions publiques des Chrétiens, pendant qu'elle s'entretenait en secret par la fenêtre avec une dame ; cette vue alluma dans son cœur un si grand désir d'embrasser la foi chrétienne qu'elle ne cessa de demander avec de grandes instances le baptême. Ayant été amenée malgré ses parents, elle fut purifiée dans les eaux saintes du baptême. Ainsi parle cet auteur.

VI. — Ces cérémonies servent à notre instruction. Les processions

[1] Session XIII, chap. 5. — [2] Ps. CXI, 10. — [3] Chap. V, d'après Alain Capo, dial. VI, chap. IX.

instruisent nos esprits et animent merveilleusement nos cœurs à la foi et à la piété. En marchant, nous avons un grand moyen pour prier avec plus d'ardeur, de plaisir, de délectation et de fruit. Car nous louons Dieu plus facilement et plus volontiers, lorsque notre dévotion est excitée par la cérémonie que nous accomplissons en marchant, en chantant et en priant en même temps. Les cérémonies offertes à nos regards allument dans les âmes pieuses de nouveaux brasiers de dévotion; elles éloignent des âmes le sommeil et la torpeur, et elles excitent plus ardemment notre amour. Quand dans la procession vous voyez porter la croix, pensez que toute notre vie est une procession où nous devons porter la croix du Christ, c'est-à-dire supporter patiemment toutes les angoisses, toutes les tribulations et toutes les persécutions.

En outre, si dans les processions on reporte son esprit vers les voyages que Notre-Seigneur a daigné faire pour notre salut, la piété chrétienne fera goûter à notre âme une saveur abondante, agréable et très-utile pour notre sanctification.

De plus, si on voit et si dans son esprit on pense où seront dans cent ou quatre-vingts ans tous ces hommes qui s'avancent en procession, je crois qu'on ne pourra s'empêcher de pleurer, comme autrefois Xerxès qui, voyant son armée nombreuse, fut touché par cette pensée et se mit à pleurer; outre Pline, saint Jérôme rapporte aussi ce fait dans son *Éloge funèbre de Népotien*.

Ensuite, les processions montrent ce qui se fera peut-être bientôt à vos funérailles : la croix sera portée en tête du convoi, les enfants marcheront à la suite, puis viendra le clergé, et vous, vous serez porté mort. Pendant que vous vivez, faites donc des processions, c'est-à-dire faites des progrès dans l'esprit et la perfection chrétienne. Les chants dans les processions nous avertissent que nous devons célébrer hautement les louanges de Dieu en notre corps et notre âme. Et lorsque nous allons d'une église à une autre église, d'un autel à un autel éloigné, par nos prières, notre diligence et notre zèle, que nous devons travailler à porter le plus loin possible les limites de l'Église catholique, et à étendre notre sainte religion jusqu'aux nations impies et barbares.

263e CONFÉRENCE

On montre et on réfute ce que les hérétiques blament dans les processions du très-saint Sacrement; on déclare et on prouve, par les Écritures et les histoires, combien cette cérémonie est sainte et pieuse.

Sommaire. — 1. Objections des hérétiques contre les processions du très-saint Sacrement. — 2. L'usage de porter le saint Sacrement est conforme à la sainte Écriture. — 3. Cet usage est conforme à la raison.

I. — *Les hérétiques reprochent principalement trois choses à nos processions* :

1° De porter le très-saint sacrement;

2° De l'adorer;

3° Les cérémonies dans lesquelles s'accomplissent nos processions.

Pour répondre à ces reproches, nous montrerons clairement que toutes ces choses sont conformes à l'Écriture sainte et à la raison, d'accord avec la piété chrétienne et utiles à toute l'Église.

II. — *Il est conforme à la sainte Écriture de porter le saint sacrement.* Car il est certain que ce corps, que nous croyons et confessons être réellement, vraiment et substantiellement contenu dans le saint sacrement, a été renfermé pendant neuf mois dans le sein de la sainte Vierge; que pendant deux ou trois ans elle l'a porté dans ses bras; qu'elle l'a mené à Jérusalem et qu'elle l'en a ramené; qu'elle l'a transporté en Égypte et que de là elle l'a reporté à Nazareth; que le vieillard Siméon l'a porté dans ses mains et pressé contre son cœur; et que peut-être la très-pieuse prophétesse Anne l'a porté dans ses bras [1]. Si donc ce corps était porté couvert et caché sous l'enveloppe de notre mortalité, pourquoi ne devrait-on pas le porter couvert et caché sous le voile du pain et du vin?

En outre, à la dernière cène, le Christ, Notre-Seigneur, a porté lui-même dans ses mains son corps sacré autour de cette très-sainte table. Pourquoi ne le ferions-nous pas aussi?

[1] St. Luc, XVII.

Ajoutons encore les raisons tirées de la sainte Écriture. L'arche de l'Ancien Testament fut autrefois portée pieusement de différentes manières, et transportée un grand nombre de fois, ainsi que le raconte l'Histoire-Sainte[1]. Pourquoi ne porterions-nous pas religieusement la très-sainte arche du Nouveau Testament, où réside corporellement toute la plénitude de la divinité, comme le dit l'Apôtre[2]? Aurions-nous pour le vrai Soleil moins de piété et de zèle que les Hébreux pour l'ombre? La loi ancienne n'était que l'ombre des biens futurs.

Continuons. Les Juifs portent encore de nos jours ce qu'ils croient avoir de plus précieux, le *Thorath*, c'est-à-dire le livre de la loi. Pourquoi ne serait-il pas permis aux Chrétiens de porter ce qu'ils ont dans l'Église de plus grand, de plus excellent et de plus précieux, savoir : le livre mystique, le corps du Seigneur, la loi vivante et animée?

De plus, les Païens, en l'honneur de leurs fausses et vaines divinités, portaient autrefois leurs statues à travers les rues, les villes, les bourgades et les provinces; c'est d'eux que parle Isaïe[3], lorsqu'il dit : « Ils le portent (sous-entendu le dieu d'or) sur leurs épaules et le remettent à sa place. » Baruch[4] fait entendre ces paroles : « Dans la Babylonie, vous verrez porter sur les épaules des dieux d'or, d'argent, de pierre et de bois. » Si donc les Païens portaient leurs dieux avec tant de religion, combien plus nous faut-il entourer de tout l'honneur possible et porter en triomphe avec un grand respect Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, notre Maître et notre Sauveur? Est-ce que l'impiété des infidèles et la superstition des Païens l'emporteraient sur la foi, la piété et la religion des Chrétiens? De là vient que dans tous les siècles a été usitée la coutume de porter le très-saint corps du Christ dans l'Eucharistie.

Aux temps des Apôtres, la communion du corps de Notre-Seigneur achevée, ce qui restait était enfermé avec un grand respect dans le tabernacle, comme l'écrit Clément de Rome[5]; a-t-on pu le renfermer sans le porter?

[1] *Josué*, VI; Ier *Livre des Rois*, IV et VII; IIe *Ibid.*, VI et XV; IIIe *Ibid.*, VIII; Ier Livre des *Paralipomènes*, XIII et XV; IIe *Ibid.*, V. — [2] *Aux Colossiens*, II, 9. — [3] XLVI, 7. — [4] VI, 3. — [5] Liv. VIII des *Constitutions*, chap. XIII, ou chap. XX, selon une autre édition.

Au siècle qui suivit les Apôtres, les diacres portaient la très-sainte Eucharistie aux frères que quelque empêchement avait éloignés de la célébration des saints mystères. Ce fait est attesté par saint Justin, martyr, qui fleurit vers l'année du Seigneur 130 [1].

Saint Irénée, dans *Eusèbe* [2], rapporte qu'au même siècle, lorsque les évêques venaient en voyage à Rome, le Souverain-Pontife avait coutume d'envoyer au-devant d'eux le symbole eucharistique de la paix et de la communion avec le Siége apostolique.

A l'époque des persécutions, lorsque, dans l'Église chrétienne, le prêtre, célébrant le saint sacrifice, avait fait la consécration de l'Eucharistie, la plupart des assistants, pour pouvoir y participer selon leurs désirs, l'emportaient dans leurs maisons et l'y conservaient, quelquefois même longtemps, comme nous l'apprennent Tertullien dans son IIe livre *à l'Épouse;* saint Cyprien, dans ses *Discours sur les tombes;* Clément d'Alexandrie, au Ier livre de ses *Stromates;* Sophronius, dans *le Pré* [3]; Sozomène [4]. Comme parmi les Chrétiens, les uns avaient leurs habitations dans cette rue, les autres dans celle-ci, les uns près du lieu où avaient été célébrés les saints mystères, les autres, au contraire, au loin, n'est-il pas clair que la très-sainte Eucharistie a été promenée et portée à travers les diverses rues de la ville?

Nous pourrions tirer aussi le même argument de ce que les mêmes mystères étaient portés au malade, comme le racontent Denis d'Alexandrie, dans *Eusèbe* [5]; Saint Paulin, dans la *Vie de saint Ambroise;* Amphiloque, dans la *Vie de saint Basile*, ainsi que plusieurs autres historiens.

Saint Tarcisius, martyr, en l'année du Seigneur 116, portant le sacrement de l'Eucharistie, fut arrêté par des soldats païens de l'empereur Valère; on lui demanda ce qu'il portait, mais jugeant qu'il était affreux de livrer les perles aux pourceaux, il se laissa massacrer par eux jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir; ces soldats sacriléges, ayant fouillé sur son corps, ne trouvèrent aucune trace des divins sacrements [6].

[1] *Apologie* II, vers la fin. — [2] Liv. V de son *Histoire*, chap. XX. — [3] Chap. LXXIX. — [4] Liv. VIII, chap. V. — [5] Liv. VI, chap. XXXVI. — [6] Vénérable Bède, Usuard, et le *Martyrologe romain*, au 15 août.

Saint Exupère, évêque de Toulouse, s'était rendu tellement pauvre que, n'ayant aucun vase ni d'or ni d'argent, il portait dans une corbeille le céleste trésor du corps du Seigneur. Saint Jérôme, qui raconte ce fait, loue, dans son *Épître* IXe *à Rustique*, ce grand amateur de la sainte pauvreté.

Saint Basile, dans sa lettre à *Cæsareu Patricia*, nous atteste que les très-saints anachorètes emportaient aussi le très-saint viatique de la sainte Eucharistie, dans les vastes et lointaines solitudes du désert.

Bien plus, c'était une coutume que de porter en voyage, soit sur terre, soit sur mer, la très-sainte Eucharistie enveloppée dans un linge. Saint Ambroise, dans l'*Oraison funèbre* de son frère Satyre, écrit que, lorsque les Chrétiens entreprenaient un voyage sur mer, ils emportaient avec eux, en s'embarquant sur le navire, la sainte Eucharistie; c'est ainsi que Satyre, en grand danger de faire naufrage, leur demanda et obtint une sainte particule; cependant, comme il était encore catéchumène, il ne pouvait ni la toucher ni la regarder, bien qu'elle fût enveloppée; c'est avec ce secours tout-puissant qu'il sortit sain et sauf du milieu des flots. Saint Grégoire [1] rapporte que le très-saint sacrement fut porté dans une longue traversée, de Constantinople en Italie. Baronius raconte la même chose de l'évêque Picinon naviguant sur la mer Britannique [2]. Il est donc clair que le transport de la très-sainte Eucharistie est conforme aux saintes Écritures, à la religion et à la raison, que c'est un usage très-ancien et usité parmi les premiers Chrétiens.

III. — *L'adoration de la très-sainte Eucharistie est conforme tant à l'Écriture qu'à la raison.* Nous croyons et nous confessons que le Christ, Notre-Seigneur, vrai Dieu et vrai homme, est présent dans le sacrement que nous portons. Nous lui rendons donc avec raison un culte divin. Car, comment laisserions-nous de côté, sans honneur, le Créateur du Ciel et de la terre, Notre-Seigneur et notre Rédempteur, puisqu'il est écrit: « Tu adoreras ton Seigneur, et tu ne serviras que lui seul? » Est-ce que, devenus pires que les bêtes privées de raison, nous leur serions inférieurs? Il est notoire que des bêtes man-

[1] Liv. II de ses *Dialogues*, chap. XXXIII. — [2] En l'année du Seigneur 635.

quant de raison, mais animées par un instinct divin, ont donné plusieurs fois des marques de respect à la très-sainte Eucharistie.

Thomas de Cantimpré [1] raconte qu'un scélérat ayant mis et caché dans une ruche la très-sainte Eucharistie, les abeilles lui firent de leurs rayons de miel une place très-honorable, ressemblant à un temple.

Saint Bonaventure, dans la *Vie de saint François*, raconte qu'un agneau fit la révérence au très-saint sacrement de l'Eucharistie.

L'auteur de la *Vie de saint Antoine de Padoue* rapporte ce fait : Dans la province de Toulouse, saint Antoine eut une controverse assez vive avec un hérétique très-obstiné dans son hérésie; par des argumentations serrées au sujet du Verbe de Dieu, le Saint avait presque entraîné l'hérétique dans le sentiment de la foi catholique, lorsque celui-ci, s'échappant comme une couleuvre pressée sous une chaussure, se lève : « Cessons de parler, dit-il, venons-en à des faits. J'ai une bête de somme; pendant trois jours je la priverai de nourriture : au bout de ces trois jours, je serai ici avec ma bête et toi avec le saint sacrement; si l'animal, sans faire attention au fourrage, accourt pour adorer son Dieu, je me rangerai du côté de la doctrine de l'Église. » Ce qui fut dit fut fait. Saint Antoine, ayant célébré le saint sacrifice de la messe dans l'église la plus proche, sortit au milieu d'une grande affluence de peuple, portant entre ses mains le divin corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ; l'hérétique s'y trouva aussi avec sa bête affaiblie par un si long jeûne. On lui jeta du fourrage en grande quantité. Alors Antoine, tenant entre ses mains la très-sainte Eucharistie, lui dit à haute voix : « Au nom du Seigneur, je te le commande, animal, laisse là le fourrage pour venir adorer ton Dieu. » O prodige! le mulet accourut aussitôt, et baissant la tête, il se jeta par terre et adora le saint corps du Christ. Tel est le fait raconté par l'historien de la *Vie de saint Antoine*.

Si, pour les hérétiques, il est pénible et difficile de croire à de tels miracles, je les prie d'écouter la sainte Écriture, qui nous représente le Sauveur nouveau-né reconnu par un bœuf et un âne [2]; qu'ils

[1] Liv. II, chap. XI. — [2] *Isaïe*, I, 3.

lisent l'histoire de l'ânesse de Balaam[1]; bien plus, qu'ils interrogent la nature elle-même, ils verront les chameaux courbant les genoux devant leurs maîtres et les éléphants adorant le soleil levant. Si donc les bêtes montrent du respect pour leurs maîtres, l'homme doué de de raison et ayant la foi n'en aura-t-il pas pour son Maître, son Créateur et son Rédempteur?

« Mais, disent-ils, cela n'est ni écrit ni commandé par Dieu. » Comme si on ne pouvait et on ne devait faire que ce qui est écrit ou commandé expressément! Où David vit-il qu'il fallait transporter l'Arche du Seigneur dans le tabernacle qui venait de lui être élevé au milieu de tant de sacrifices et de si grands transports d'allégresse, comme nous lisons qu'il le fit[2]? Qui ordonna aux mages de venir de l'Orient à Jérusalem avec des présents, et d'adorer, dans une pauvre cabane, sur le sein d'une mère manquant de tout, un enfant nouveau-né? De quelle Écriture Jérusalem a-t-elle appris à recevoir si pompeusement Notre-Seigneur assis sur son âne, entouré de ses disciples couverts de mépris, à étendre sous ses pas des rameaux et des vêtements, à lui chanter un céleste hosannah? « Tout ceci a été fait, direz-vous, par l'impulsion divine. » Vous parlez très-bien; mais l'Église manque-t-elle de cette impulsion divine? L'Épouse n'entend-elle pas la voix de l'Époux? Est-ce que la tête ne donne pas le mouvement à tout le corps?

Les cérémonies usitées dans ces processions sont également conformes à l'Écriture et à la raison. Nous en avons effleuré plus haut quelques-unes; dans la conférence suivante, j'essayerai de faire connaître les autres et de les expliquer.

[1] *Nombres*, XXII. — [2] I, *Paralipomènes*, XIV, et Ier *Livre des Rois*, VI.

264e CONFÉRENCE

Des autres cérémonies habituellement employées dans les processions de la sainte Vierge et autres solennités.

Sommaire. — 1. Les flambeaux ou cierges. — 2. L'ordre des processions. — 3. Les vêtements, selon l'état et la condition de chacun. — 4. L'harmonie de la musique. — 5. Les commencements des quatre Évangiles. — 6. Les reposoirs. — 7. Le son des cloches et le bruit des bourdons. — 8. Les pieds nus et les sacs de pénitence.

Pour que ces processions se fassent avec plus de gloire pour Dieu, plus d'honneur pour sa Mère et plus de dévotion pour les fidèles, on a coutume de se servir de plusieurs autres cérémonies qui offrent aux sens un aspect imposant et portent les cœurs à la dévotion. On emploie d'abord :

I. — *Les cierges ou flambeaux*. Les confrères et les consœurs du très-saint Rosaire portent des cierges allumés, non-seulement quand on porte en procession le très-saint sacrement d'Eucharistie, mais même lorsqu'on porte seulement les reliques des Saints ou la statue de la Mère de Dieu. Ce n'est pas par nécessité, comme le disent les hérétiques, mais par honneur et par respect. Nous savons que dans l'ancienne loi se trouvait, devant l'autel de propitiation, un candélabre d'or sur lequel était placée une lumière qui, d'après l'ordre de Dieu, éclairait jour et nuit le tabernacle du témoignage[1]. Chez différentes nations, porter des flambeaux devant les premiers magistrats était une sorte d'honneur[2]. Nous lisons que Holopherne, descendant environné d'une grande puissance dans les villes de la Syrie, de la Libye, de la Mésopotamie et de la Cilicie, les peuples sortirent au-devant de lui avec des couronnes et des flambeaux. Lorsque Jules César montait au Capitole, quarante éléphants, placés à sa droite et à sa gauche, portaient des lampes[3]. Héliogabale, se dirigeant vers le même temple, le peuple accourut de tous côtés avec des flambeaux[4]. Gordien, se transportant aussi au Capitole, fit porter devant lui des torches selon la coutume[5]. Lorsque Constantin le

[1] *Exode*, XXVII, 20. — [2] *Judith*, III, 10. — [3] Suétone, dans sa *Vie*. — [4] *Id., ibid.* — [5] *Id., ibid.*

Grand, reconnaissant par un édit public la foi du Christ, revint à Rome, tous les habitants l'escortèrent avec des torches de cire et des flambeaux [1].

La coutume se répandit aussi dans l'Église d'allumer partout l'univers des flambeaux, même pendant le jour, en signe de respect et de joie. Voilà pourquoi on institua, dès le commencement de l'Église, des clercs appelés acolytes ou céroféraires; leurs fonctions étaient d'allumer les cierges et les lampes et de les porter pendant la célébration des saints mystères, et auprès de la sainte Eucharistie ainsi qu'auprès des tombeaux des martyrs.

Bien plus, on portait devant les évêques des flambeaux allumés, en signe d'honneur et de respect. Athanase, revenant de l'exil, son peuple alla à sa rencontre avec des cierges et en jouant de la flûte; c'est ce qu'atteste saint Grégoire de Nazianze dans son éloge funèbre. Victor d'Utique, au II[e] livre de la *Persécution des Vandales*, rapporte que lorsque les évêques et les prêtres catholiques allaient en exil, les Chrétiens allaient en foule au-devant d'eux avec des cierges. Tels furent chez les anciens les signes du respect et de l'allégresse publics. Pourquoi ne donnerions-nous pas à notre Dieu et à notre Rédempteur les mêmes signes de respect et de joie ?

Ces cierges ainsi portés renferment pour les fidèles plusieurs avertissements :

1° Les Chrétiens doivent faire pénétrer intérieurement dans leur esprit le Christ Jésus, lumière de lumière, la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde; l'avoir dans le cœur et le porter entièrement dans les mains, c'est-à-dire à l'aide de leurs bonnes œuvres.

2° Notre foi doit briller dans nos mains, c'est-à-dire par nos œuvres, nos désirs et nos actions. Car les trois vertus théologales sont représentées par le cierge : la Foi par la lumière, la Charité par la chaleur, et l'Espérance par l'élévation en droite ligne du cierge. De même que le cierge monte de bas en haut, ainsi notre espérance s'élevant nous élève jusqu'aux cieux. Le cierge nous est donné entre les

[1] Baronius, vers l'an du Seigneur 324.

mains, parce qu'il ne sert de rien de garder dans son cœur la foi, l'espérance et la charité, si nous ne produisons au dehors et si nous ne pratiquons ces vertus. Nous ne nous arrêtons pas avec les cierges allumés, mais nous avançons ; c'est parce que ces vertus ne nous ont pas été données pour nous laisser du loisir et nous reposer, mais nous devons travailler et croître de vertu en vertu, tendre en avant et marcher dans une vie nouvelle. C'est ce que le prophète royal[1] a prédit en disant : « Ils iront de vertu en vertu; » ce que d'autres auteurs traduisent par ces mots : « Ils s'avancent de combat en combat ; d'une assemblée de saints ils vont vers une autre. »

3° Nous portons les cierges pour nous ressouvenir du cierge allumé qui a été mis entre nos mains au jour du baptême, afin de nous montrer que dès ce moment ont été répandues dans nos cœurs la foi ardente, la charité brûlante, et l'espérance que ranime l'Esprit-Saint qui nous a été donné.

4° L'Église veut nous rappeler le souvenir du cierge que les Chrétiens, sur le point de sortir de ce monde, portent à la dernière heure de leur vie entre leurs mains. Nous témoignons alors que nous adhérons au Christ, la vraie lumière; que nous conservons sa foi entière; que nous plaçons en Dieu une ferme espérance ; que nous avons de la charité pour Dieu et pour le prochain ; nous déclarons alors que nous désirons voir éteints en nous tous les feux de l'impureté, de l'envie, de la colère et des autres vices, que nous voulons voir s'éloigner de notre esprit les ténèbres de l'erreur, de l'opiniâtreté et de l'ignorance, pour ne laisser briller et resplendir à nos yeux que les rayons de la vraie lumière. Ces luminaires ont encore d'autres raisons d'être. (Voir ce que nous avons dit plus haut, lorsque nous avons traité de la fête de la Purification de la sainte Vierge.)

L'hérétique Vigilance enviait aux Chrétiens ces rites sacrés. De nos jours, les profanes novateurs en font un objet de raillerie ; nous les avons réfutés dans un endroit déjà cité, et nous les réfuterons davantage plus bas. Des miracles opérés par Dieu, tant sur la cire que sur les lampes, montrent combien ces témoignages de piété lui sont agréables. Je n'en citerai que deux.

[1] Ps. LXXXIII, 8.

A Rome, saint Grégoire, pape, avait rendu au culte l'église de Sainte-Agathe que les Ariens avaient profanée. Un jour que dans cette église les lampes pendaient sans lumière, elles furent allumées par une lumière produite miraculeusement. Quelques jours après, les messes étant terminées, le gardien éteignit les lampes et sortit de cette même église; quelques instants après il entra et il trouva allumées les lampes qu'il avait laissées éteintes; croyant les avoir éteintes négligemment, il les éteignit plus soigneusement et ferma l'église en sortant. Trois heures s'étant écoulées, il revint et trouva de nouveau allumées les lampes qu'il avait éteintes, au point que la lumière elle-même montrait qu'il était clair que ce lieu avait passé des ténèbres à la lumière.

Grégoire de Tours, *sur les Miracles de saint Martin*, rapporte ce fait au sujet de la cire tirée d'un cierge de l'église. Un incendie dévorait une maison; pendant ce temps-là des clameurs s'élevaient vers le ciel; on implorait le secours de saint Martin. On songea à une particule de cire tirée de l'église de Saint-Martin; dès qu'on l'eut trouvée, on la jeta sur-le-champ dans le feu, et elle éteignit tout l'incendie. Par un nouveau miracle, la cire qui a coutume de servir d'aliment au feu, réprima les violences du feu par la puissance de la sainteté. Je passe sous silence beaucoup d'autres miracles opérés par des particules de cire tirées du cierge pascal, et mêlées à de la cire pure, ointes du saint chrême et sanctifiées par la bénédition du pape. A cause de l'image qui y est empreinte, on appelle habituellement ces particules des *Agnus Dei*. Je reviens aux cérémonies.

II. — *L'ordre des processions.*— Les enfants et les jeunes filles marchent les premiers; ils sont suivis des religieux, puis des clercs, et enfin des hommes de tous les rangs, selon l'ordre qui leur est assigné par la dignité de chacun ou par la coutume du lieu. On observe ainsi cet avertissement de l'Apôtre[1] : « Que tout se fasse avec ordre; » et cette parole du Psalmiste[2] : « Que les jeunes hommes et les jeunes filles, les vieillards et les enfants louent le nom du Seigneur; » et cette autre parole[3] : « Que tout ce qui respire, loue le Seigneur; »

[1] Ire *Aux Corinthiens*, XIV, 40. — [2] Ps. CXLVIII, 12. — [3] Ps. LIV.

c'est-à-dire tout ce qui vit et respire, selon la signification du mot hébreu.

On marche deux à deux ou trois à trois pour honorer la marche des Apôtres et des disciples, que le Seigneur envoyait deux à deux ou trois à trois, et pour montrer en même temps la charité, l'union et l'alliance qui existent entre les âmes. Saint Bernard [1] a donné en ces termes la raison de ce rit : « Nous marchons deux à deux, et c'est entièrement avec raison, car les saints Évangiles nous attestent que, si le Sauveur envoyait ainsi ses disciples, c'était afin de leur recommander la charité fraternelle et la vie sociale. Il trouble la procession celui qui veut marcher seul ; il ne se nuit pas seulement à lui-même, mais il est encore un embarras pour les autres. Ceux qui se séparent ainsi sont semblables aux animaux ; ils n'ont point d'âme, ils ne s'inquiètent point de conserver l'unité d'esprit dans les liens de la paix. » Ce sont les propres paroles de saint Bernard.

III. — *Les vêtements convenables selon l'état et la condition de chacun.* En effet, cela contribue à honorer Dieu en quelque manière; de là vient que, dans l'Ancien Testament, ceux qui portaient l'Arche d'alliance n'étaient pas parés de vêtements communs, vils et grossiers, mais ils marchaient revêtus de robes de lin. David, en ramenant l'Arche, était paré d'un éphod de lin [2]; de même, aujourd'hui, nous voyons les clercs revêtus de surplis. Le costume des courtisans est un ornement pour la majesté des princes. C'est pour cela que la reine de Saba, en voyant dans la cour de Salomon les diverses classes de ceux qui le servaient et la magnificence de leurs habits, était toute stupéfaite, et son étonnement était tel qu'elle était presque hors d'elle-même [3]. Et cependant, dit saint Matthieu [4] : « Celui-ci (Jésus-Christ) est plus que Salomon. » Par conséquent, il est juste que, par cet appareil extérieur, modéré et convenable, nous honorions de tout notre pouvoir la puissance de notre Roi, selon cette parole d'un poëte latin : « Le peuple lui-même est en harmonie avec la fête qu'il célèbre. » Nous lisons de Judith, à la fin de son livre : « Les jours de fête elle parais-

[1] Sermon II[e] *sur la Purification de la sainte Vierge.* — [2] II[e] *Livre des Rois*, VI, 14. — [3] Liv. III *des Rois*, X, 1. — [4] XII, 42.

sait en public avec une grande gloire. » Assurément, « la pureté plaît aux dieux, venez avec des habits blancs, » dit un poëte.

Vous voyez dans ces processions des enfants parés de beaux habits, des jeunes gens couronnés de roses, les hommes qui suivent ou précèdent le prêtre ont la tête parée de fleurs. Tout ceci indique la joie, la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la célébrité et la majesté remarquables de cette fête consacrée tout entière à son honneur. Ceux qui s'adonnent à la vanité, à la mollesse, à la licence, au culte de vaines divinités, emploient ces ornements; tels sont ceux qui [1] disent: « Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. » Combien plus nous faut-il les faire servir au culte et à la gloire de Dieu? Souvent on se sert de ces ornements pour les pompes nuptiales, pour le couronnement des honneurs scolaires, pour les fêtes et autres circonstances joyeuses; pourquoi ne les employerions-nous pas dans ces fêtes qui n'ont pour fin et pour but que l'honneur et la plus grande gloire de notre Dieu?

C'est pour la même raison que nous étendons dans les rues et que nous suspendons aux murs de nos maisons tant de fleurs, de verdure et de rameaux; la ville tout entière devient une église: cela se voit surtout au jour de la Fête-Dieu, alors que le très-saint sacrement est porté publiquement à travers les rues de la cité. Saint Jérôme louait Népotien de ce que sa principale sollicitude était de voir si l'autel était propre, si les murailles n'étaient pas noircies, si le pavé de l'église avait été nettoyé. En ce jour, les Chrétiens peuvent imiter cette pratique de religion.

Vous voyez aussi des enfants portant dans des corbeilles des fleurs, les semant et les jetant devant Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce qui est une beauté pour nous, est un honneur pour le Christ; car si au jour des Palmes on coupa des branches et on étendit des vêtements sur son chemin, pourquoi ne lui rendrions-nous pas le même honneur aujourd'hui qu'il n'est plus monté sur un pauvre âne, mais porté par les mains des prêtres? C'est pour cela que l'on suspend aux maisons des tapis, ou qu'on les étend sur le chemin en certains endroits.

[1] *Sagesse*, II, 8.

J'ajouterai encore ici la cavalcade qui, dans quelques pays, accompagne la procession du très-saint sacrement. Elle rend la cérémonie encore plus solennelle : cela se pratique à Cracovie, dans l'octave de la Fête-Dieu, lorsqu'on transporte en procession la très-sainte Eucharistie de l'église de Saint-Florien à la basilique du Saint-Sacrement. Cet usage est conforme à la raison et à la religion. En effet, le Christ, entrant processionnellement à Jérusalem, se servit d'une bête de somme. En ne faisant servir en ce jour nos bêtes de somme qu'au culte de Dieu, nous rendons un certain honneur à Dieu, puisque lui-même a ordonné de les laisser en repos certains jours en son honneur [1]. Si en quelques endroits les saints Pères ont critiqué les processions à cheval, ils n'ont voulu blâmer que la licence de ces jeunes gens qui jouaient à la course à cheval, ou qui se comportaient plus légèrement encore.

IV. — *Les chants et l'harmonie de la musique.* Les chants et la musique contribuent grandement à louer Dieu. Nous avons l'exemple des Anges qui, à la naissance du Christ, chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Nous avons l'exemple de l'Ancien Testament, et particulièrement du prophète-roi David, qui, non content de composer de nombreux psaumes et d'établir des chœurs de chanteurs, nous exhorte encore [2] à louer Dieu avec les instruments de musique : « Louez, dit-il, le Seigneur au son de la trompette. Louez-le avec l'instrument à dix cordes et avec la harpe. Louez-le avec le tambour et la flûte. Louez-le sur la viole et sur l'orgue. Louez-le avec des timbales d'un son éclatant. Louez-le avec des timbales d'un son gai et agréable. » Lui-même, ramenant l'Arche de la maison d'Obédédom, employa diverses classes de chanteurs, des harpes, des timbales, des trompettes et autres espèces d'instruments, comme l'atteste le livre Ier des *Paralipomènes* [3]. Nous avons, approuvé par le Christ, l'exemple des habitants de Jérusalem qui l'acclamaient à haute voix en disant : « Gloire au fils de David ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! » Nous avons l'exemple du Christ qui, après la dernière cène, chanta un hymne avec ses Apôtres : « Et ayant dit (en grec, ayant chanté) le canti-

[1] *Deutéronome,* V, 14. — [2] Ps. CL. — [3] XV, 28.

que d'actions de grâces, ils allèrent à la montagne des Oliviers [1]. » Nous avons l'exemple de Paul et de Silas qui priaient au milieu de la nuit en chantant des hymnes [2]. Nous avons l'exemple de l'Apôtre qui, dans son *Épître aux Éphésiens,* les avertit de s'occuper à chanter des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels.

V. — *Les commencements des quatre Évangiles.* Nous les chantons aux quatre coins du préau et du cloître, comme cela se pratique dans la plupart des lieux :

1° C'est pour indiquer que la parole de l'Évangile s'est répandue et qu'insensiblement elle se répandra encore dans les quatre parties de l'univers.

2° Nous montrons par là qu'en tout et partout nous nous attachons à l'Évangile.

3° Nous chantons les quatre Évangiles sous le ciel ou en plein air; c'est pour vaincre, par l'efficacité de l'Évangile, les démons qui sont dans l'atmosphère, c'est pour purifier l'air et le rendre favorable aux biens de la terre.

4° C'est encore pour que Dieu, par un effet de sa clémence, nous rende heureuses et prospères les quatre saisons de l'année. De là vient que les Éthiopiens chrétiens donnent à chaque année le nom d'un Évangéliste.

VI. — *Les Reposoirs.* Les autels sur lesquels on place la patène ou l'ostensoir, des images, des reliques des Saints et des parfums, sont des marques et des preuves de l'honneur que nous rendons à Notre-Seigneur; ils aiguillonnent et soutiennent notre piété. Pendant que David faisait transporter l'Arche du Seigneur, bien que d'ailleurs il ne fût pas permis de sacrifier hors du tabernacle, il fit immoler pendant le trajet un très-grand nombre de victimes, au point que tous les sept pas on sacrifiait sept taureaux et sept béliers [3]; comme si partout où se trouvait l'Arche il devait se trouver un autel; comme si sa présence rendait un lieu propre au sacrifice. Combien plus pouvons-nous et devons-nous rendre cet honneur à cette très-sainte Arche, c'est-à-dire au corps du Christ?

[1] St. Matth., XXVI, 3. — [2] *Actes,* XVI, 25. — [3] Liv. II *des Rois,* VI, 13, et *Paralipomènes,* XV, 26.

VII. — *Le son des cloches et le bruit des bourdons.* De même que les timbales, les sistres, les trompettes et les tambours, les cloches et les bourdons ne sont pas employés seulement pour appeler le peuple, mais encore pour exciter notre piété et notre respect pour Dieu.

Les cloches et les bourdons sont en quelque sorte à nos processions ce qu'étaient les trompettes des prêtres marchant autour des murailles de Jéricho.

VIII. — *Les pieds nus et les sacs de pénitence.* Tout le monde sait de quel usage étaient ces choses dans l'Ancien Testament. (On peut voir *Livre* IIe *des Rois*[1], *Livre* IIIe *des Rois*[2], *Livre* IVe *des Rois*[3], *Livre* IIe *d'Esdras*[4], et *Esther*[5].) Nous le voyons encore dans cette triste procession que fit David abandonnant Jérusalem pour fuir son fils Absalon : « David montait, dit l'Écriture, gravissant la montagne des Oliviers; il pleurait, et marchait les pieds nus et la tête couverte[6]. » Les mêmes cérémonies ont été mises en usage par Patrocle, patriarche de Constantinople, et l'empereur Théodose, dans ces supplications dont font mention Nicéphore[7], Glycas[8] et Cedrenus[9]. Les habitants d'Antioche s'en servirent dans ce terrible tremblement de terre dont parle le diacre Paul[10]. Saint Othon s'en servit lorsqu'il alla trouver l'évêque de Bamberg; les Chrétiens s'en servirent dans les croisades; elles furent aussi employées par plusieurs autres peuples.

On emploie encore les fouets, les jeûnes et les aumônes, pour que la majesté divine, apaisée par ces punitions volontaires, éloigne de nous les châtiments de sa colère. Tels sont les rites et les cérémonies que, pour la consolation et l'instruction des fidèles, l'Église emploie dans les processions de la Vierge et autres supplications qu'elle fait à certaines époques. Mais comme les hérétiques méprisent, censurent et se moquent de cérémonies si saintes et si pieuses, il nous a paru bon, pour que notre traité sur les processions fût complet, de réfuter leur impiété et de démontrer, pour la gloire de Dieu et l'honneur de la Vierge, la sainteté des processions.

[1] chap. XXXI. — [2] XX, 31. — [3] Chap. XIX. — [4] Chap. IX. — [5] IV, 1. — [6] Liv. II *des Rois*, XV, 30. — [7] Liv. XIV, chap. XVI. — [8] Part. IV de ses *Annales*. — [9] *Sur le règne de Théodose*. — [10] Liv. XXVI.

265e CONFÉRENCE

L'ANTIQUITÉ ET LA SAINTETÉ DES PROCESSIONS SONT DÉMONTRÉES CONTRE LES HÉRÉTIQUES TANT PAR LES ÉCRITURES QUE PAR L'USAGE DES ANCIENS SAINTS PÈRES.

SOMMAIRE. — 1. Avant-propos. — 2. Sainteté et antiquité des processions démontrées par les Écritures. — 3. Origine des processions païennes. — 4. Processions employées dans le Nouveau Testament. — 5. On démontre par des exemples que l'usage des processions est très-ancien et a toujours existé chez les Chrétiens.

I. — De même que, dans les anciens triomphes des Romains, il y avait un fou qui, pour réjouir le triomphateur et modérer sa vanité, déchirait à belles dents ses mœurs et ses actions ; ainsi de nos jours les hérétiques censurent, blâment et insultent aux cérémonies saintes et religieuses des triomphes et des processions catholiques ; bien plus, ils nous détestent et nous maudissent lorsqu'ils nous voient employer les rites dont nous avons parlé, et porter dans les processions le très-saint sacrement, le Saint des saints, les reliques, les croix et les images. David ayant un jour déposé les ornements royaux, et s'étant revêtu d'une robe ou d'un éphod de lin, dansait pieusement devant l'Arche de Dieu et tressaillait de joie ; Michol, fille du roi Saül et épouse de David lui-même, le voyant de sa fenêtre, le méprisa, se moqua de lui et le traita d'écervelé [1]. La même chose arrive lorsque le peuple chrétien, pour la gloire de Dieu et le bien spirituel des âmes, marche avec joie devant l'Arche de la nouvelle alliance, devant le corps, dis-je, du Seigneur : les hérétiques, se détournant du sein de la sainte Église, nous répètent les mêmes choses que Michol à son époux ; ils se moquent de nos solennités, ils blâment nos néoménies, ils traitent nos cérémonies de mouvements de scène et de théâtre, ils nous comparent à des bouffons, à des hommes sans raison. Voyez-les à l'époque des processions, surtout dans les villes où ils sont mêlés aux Catholiques ; tantôt ils regardent de la fenêtre, tantôt ils se tiennent quelque part dans les rues, ou bien, assis à table dans des festins,

[1] Liv. II *des Rois*, VI, et *Paralipomènes*, XV, 29.

ils sont étendus au milieu des verres et, vomissant, ils se moquent de nos cérémonies saintes, ils débitent contre elles tantôt ces calomnies, tantôt celles-là; ils traitent nos processions de païennes; ils disent qu'elles sont des blasphèmes, que nous sommes des idolâtres. Mais, courage! démontrons-leur que nous trouvons dans les saintes Écritures des modèles de ces processions, de ces signes et de ces marques de vénération, ou que ces processions ne leur sont pas contraires et qu'elles sont conformes à la piété et à la religion; éclairons la piété chrétienne et réfutons l'impiété des hérétiques. Faites, je vous en prie, ô très-doux Jésus, que les cœurs des fidèles s'affermissent dans votre amour, et que les yeux de ceux qui sont aveuglés s'ouvrent à la connaissance de la vérité.

II. — La très-grande antiquité des processions est souvent montrée dans les saintes Écritures. Car, bien que le mot de procession ne se trouve point dans les saintes Écritures, la chose elle-même y est montrée *d'une manière claire et évidente*; de même que, quoique la Trinité, le Purgatoire et autres noms de ce genre ne se voient pas clairement et expressément dans les saintes Écritures, il suffit cependant qu'on y trouve les choses indiquées par ces noms : ainsi, bien qu'on n'y lise pas le mot de procession, il suffit que la chose elle-même, savoir : la marche suppliante, les contours et le retour, y soit souvent montrée.

Lorsque le Seigneur [1] voulut prendre la ville de Jéricho, il ordonna que tous les guerriers d'Israël feraient une fois par jour le tour de la ville, et cela pendant six jours. Au septième jour il ordonna que, précédé de l'Arche, on ferait sept fois le tour de la ville, sept prêtres sonnant des trompettes dont on ne se sert que dans le jubilé. Que veulent dire tant de contours? cette Arche portée autour de la ville? cette présence des prêtres, des lévites et de tout le peuple? ce son des trompettes et des trompettes des jubilés? Que signifient, dans ces mêmes circonstances, beaucoup d'autres choses qui ne pouvaient rien pour la prise d'une ville? Ce sont à bon droit des processions saintes du genre desquelles sont aussi les nôtres.

[1] *Josué*, VI, 3.

Les Israélites ayant été taillés en pièces et mis en fuite par les Philistins, on entendit bientôt les anciens d'Israël disant : « Apportons de Silo vers nous l'Arche du Seigneur, qu'elle vienne au milieu de nous pour nous sauver des mains de nos ennemis. » Le peuple envoya donc à Silo, et on en tira l'Arche d'alliance du Seigneur des armées, de Celui qui trône au-dessus des Chérubins[1]. » Qu'est-ce autre chose, si ce n'est une procession sainte? Car, dans une si grande calamité, cette Arche fut tirée du tabernacle par le grand prêtre Héli, et mise sur les épaules des prêtres, qui, peut-être, ne furent pas autres qu'Ophné et Phinée, qui, pour cela, sont expressément nommés dans ce passage de l'Écriture : « Ainsi s'avança cette pompe non pas triomphale, mais funèbre; car les Israélites périrent alors en punition de leurs désordres. L'Arche du Seigneur fut prise et les fils d'Héli furent tués; la grande multitude des Juifs qui précédaient ou qui suivaient l'Arche, souhaitaient d'une part des jours plus heureux, et de l'autre poussaient des cris lamentables. » Vous voyez là une forme de procession.

Nous allons montrer que cette cérémonie n'est pas nouvelle chez les Israélites :

1° En apprenant la défaite, les anciens eurent aussitôt cette pensée : « Apportons, disent-ils, de Silo vers nous l'Arche du Seigneur. » Si cet usage avait été entièrement nouveau et inusité, ces vieillards n'auraient pas pris si subitement et avec tant de confiance une telle résolution et n'en auraient pas fait part au peuple.

2° Le grand prêtre Héli n'aurait pas été aussi facile pour envoyer l'Arche dans le camp, lui qui l'aimait si passionnément et qui la vénérait tant. Il apprit, les yeux secs, la mort de ses fils; mais, lorsqu'il apprit que l'Arche avait été prise, il tomba de son siége à la renverse, près de la porte, et mourut, la tête brisée[2]. Car, bien qu'il eût été trop indulgent pour ses fils, on ne l'accuse cependant d'aucune lâcheté, d'aucun tort ou autre faute dans le service de Dieu.

3° « L'Arche du Seigneur étant arrivée dans le camp, tout Israël poussa de grands cris dont la terre retentit[3]. » Je vous le demande,

[1] Liv. Ier *des Rois*, IV, 3 et 4. — [2] *Ibid.*, IV, 18. — [3] *Ibid.*, IV, 5.

pourquoi, à l'arrivée de l'Arche, les Israélites se seraient-ils tant réjouis, pourquoi auraient-ils élevé vers le ciel de si grandes et de si joyeuses clameurs, eux qui venaient d'essuyer une grande défaite? C'est parce que sa présence leur donnait une très-grande espérance. Et comment auraient-ils conçu de l'espérance si, dans le passé, il n'y avait pas eu des expériences semblables?

4° Les Philistins, ayant appris que l'Arche était arrivée, furent frappés de crainte; ils se dirent : « Dieu est venu dans leur camp; et ils gémirent. » Pourquoi les ennemis, si souvent vainqueurs, auraient-ils été frappés de crainte, s'ils n'avaient vu ou s'ils n'avaient pas connu par ouï-dire cet usage d'apporter l'autel?

Les prophètes, poussés par le souffle divin, nous montrent une autre procession. Saül ayant été, par l'ordre de Dieu, consacré roi d'Israël par Samuel, en se retirant, vit venir à lui une foule de prophètes qui descendaient des hauteurs. Ils portaient devant eux la lyre, le tambour, la flûte et la cithare, et ils prophétisaient, c'est-à-dire ils chantaient divers cantiques à la louange de Dieu [1]. Et qu'est-ce autre chose, cette foule ou ce chœur de prophètes, selon l'interprétation des Septante, qu'une image de nos processions? La même chose se voit encore dans cette assemblée de prophètes, annonçant l'avenir, rencontrée à Ramatha par les licteurs de Saül allant à la recherche de David; Samuel était à leur tête [2].

On vit David faire publiquement nos processions. Apprenant que Dieu comblait de bénédictions extraordinaires la maison d'Obédédom, parce que, depuis quelques mois, il avait chez lui l'Arche du Testament, ce grand roi résolut de ramener dans la ville et de placer ce don précieux dans le tabernacle, qu'il avait fait préparer le plus magnifiquement possible. Tant pour montrer le respect qu'il avait pour Dieu que pour déployer toute la splendeur royale, il convoqua de toutes parts les prêtres, les lévites et les diverses classes de chanteurs; il employa toute espèce de harpes, de cymbales, de trompettes et autres instruments; il fixa un nombre innombrable de victimes, au point qu'à tous les six pas on sacrifiait sept taureaux et sept béliers [3],

[1] Liv. Ier *des Rois*, x, 5. — [2] *Ibid.*, xix, 20. — [3] Liv. II *des Rois*, vi, 1, et *Paralipomènes*, liv. Ier, xv, 26.

comme si, partout où devait se trouver l'Arche, il était juste qu'il y eût un autel.

Chacun s'acquittant de son mieux des fonctions qui lui étaient assignées, tous entrent dans la ville royale, marchant en rangs et dans un ordre convenable. A la vue de cette pompe, enflammé d'une pieuse ardeur, David tressaillit de joie et se mit à danser devant l'Arche. N'est-ce pas là une représentation très-belle et très-magnifique de nos processions?

Nous trouvons nos processions figurées par ces deux chœurs de prophètes qui louaient Dieu et marchaient en rendant grâces au Très-Haut, en chantant des cantiques et en s'accompagnant avec des cymbales, des harpes et des cithares. Le roi Néhémias, Joachim et le grand prêtre Esdras les avaient réunis pour la dédicace des murailles de Jérusalem, rétablies après la captivité de Babylone[1].

Ces trois allées et venues au temple de Jérusalem, qu'entreprenaient, chaque année, tous les enfants d'Israël, savoir : aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles, dont il est fait mention au *Deutéronome*[2], furent aussi des modèles vivants de nos processions; on y chantait à Dieu des hymnes, des prières et des actions de grâces. Les Docteurs assignent trois causes à cette ascension au Temple :

1° Les Israélites devaient rendre grâces à Dieu, à la fête de Pâques, pour leur délivrance de l'Égypte; à la fête de la Pentecôte, pour la loi que Dieu leur avait donnée, et à la fête des Tabernacles, pour la souveraineté de la Terre promise qui leur avait été donnée.

2° Pour y offrir chacun leurs prières et leurs sacrifices.

3° Pour participer à la bénédiction que le Pontife donnait au nom de Jéhovah, ce qui ne se faisait qu'en ces circonstances. C'est aussi pour ces fins que nous faisons nos processions.

III. — C'est aussi pour ces raisons que les Païens célébraient les ambarvales et les amburbales, c'est-à-dire ces parcours autour des champs et des villes, dont parlent Festus et Macrobe[3]; c'est la raison de ces marches autour des moissons, dont il est question dans Vir-

[1] Néhémias, liv. II d'*Esdras*, XII. — [2] VI, 16. — [3] Liv. V, chap. V.

gile[1]. C'est pour cela aussi que les Païens promenaient leurs idoles[2]. De là vient que les prêtres portaient sur leurs épaules la statue d'Isis; c'est l'origine de cette pompe extraordinaire de Diane dont il est fait mention au livre II de *l'Ane* d'Apulée. C'est de là que vient la coutume qu'avaient les paysans gaulois de porter à travers leurs champs les statues des démons couvertes d'un voile blanc[3]. De même que la nuit suit le jour, la mort la vie; de même que l'homme vrai et vivant est suivi de l'homme représenté en peinture et mort; ainsi, les cérémonies dont nous nous servons à juste titre pour honorer pieusement Dieu sont suivies de la superstition et de l'impiété. Le diable est un ridicule imitateur de Dieu : ce qu'il voit faire à Dieu par vénération, il veut aussi qu'on le lui fasse. Aussi il fait tous ses efforts pour reporter à ses idoles, muettes et inanimées, les autels, les sacrifices, les feux toujours allumés, les instruments divers, la splendeur des fêtes et presque tout ce que Dieu a prescrit aux Juifs touchant les choses saintes; ceci est démontré par Tertullien[4] et par Jules Firminus[5]. Parce que le démon avait vu ces processions très-anciennes de la loi mosaïque, par un ridicule impie il en apporte la fausse imitation dans le culte criminel des idoles. Par l'antiquité de ces impies et supertitieuses processions, on voit par conséquent, en quelque sorte, combien sont anciennes ces marches saintes et pieuses qui ont pour objet d'honorer Dieu.

IV. — Dans le Nouveau Testament, tant dans l'Évangile que dans l'histoire, de nombreux modèles de processions saintes s'offrent à nous. Tous les voyages et toutes les pérégrinations que le Christ, Notre-Seigneur, fit sur cette terre, non-seulement avec sa Mère et Joseph, mais encore avec ses Apôtres et ses autres disciples, celles surtout qu'il fit à la fin de sa vie, lorsque, après avoir mangé l'agneau et institué le très-saint sacrement, il alla au jardin, lorsque de là il vint chez Anne, ensuite au matin chez Pilate et de là chez Hérode, et lorsque de chez Hérode il revint de nouveau chez Pilate, d'où il partit pour monter au Calvaire, furent des modèles très-illustres de nos proces-

[1] *Géorgiques*, liv. II. — [2] Liv. II *des Rois; Isaïe*, XLVI, 7; *Baruch*, VI, 3. — [3] Sulpice, *Vie de saint Martin*, chap. IX. — [4] *Sur le Jeûne.* — [5] *Sur les Mystères et les erreurs des Gentils.*

sions. Saint Bernard [1] appelle l'ascension de Notre-Seigneur au Ciel avec des légions d'âmes saintes, une procession heureuse et digne de Dieu. C'est ainsi que nous avons conclu plus haut que les diverses marches de la sainte Vierge et des Apôtres avaient été des modèles vivants de nos processions.

V. — On lit que, même chez les Chrétiens, l'usage des processions est très-ancien et n'a jamais été interrompu, à part les époques où le culte des idoles et l'impiété des tyrans exerçaient leurs ravages. Car comment aller en priant d'église en église, comment parcourir en priant et par bandes les villes, les villages et les champs, lorsqu'on cherchait les Chrétiens les uns après les autres pour les conduire à la mort? Mais dès que, par une permission divine, une paix publique, constante et assurée, fut accordée au culte des Chrétiens, alors on commença à les voir marcher en troupe en chantant de pieux cantiques.

Constantin, empereur, ayant résolu de bâtir Constantinople et voulant, en l'année du Seigneur 330, la dédier en l'honneur de la très-sainte Vierge, pria comme en suppliant l'assemblée des évêques de vouloir bien consolider par leurs prières les murailles et les remparts de la nouvelle ville. On porta donc en tête de la procession l'étendard de la croix du Seigneur; on fit le tour de la ville en priant et en chantant des hymnes, et on consacra ainsi les places, les rues et tous les principaux endroits de la ville [2]. Sozomène [3] rapporte qu'au temps du même empereur les moines employaient les litanies et les processions.

Au temps de Julien l'Apostat, qui monta sur le trône de l'empire en l'année du Seigneur 363, comme on transportait de Beit-el-Ma, à Antioche, les reliques de saint Babylas, martyr, une foule nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants s'avança publiquement dans les rues, malgré ce tyran, en chantant des cantiques et des psaumes [4]. Ammien Marcellin [5] fut dans sa jeunesse témoin oculaire de ce fait; il assista à cette procession.

[1] Sermon II *sur l'Ascension de Notre-Seigneur*. — [2] Nicéphore, liv. VIII, chap. XXVI. — [3] Liv. IX de son *Histoire*, divisée en trois parties. — [4] Sozomène, liv. V, chap. XIX. — [5] Liv. XXII.

Sous le règne du même Julien, saint Basile allait souvent, accompagné de son peuple, à l'église de Sainte-Thècle, comme le racontent Amphiloque et saint Grégoire de Nazianze, dans l'éloge funèbre de ce Saint.

Sozomène [1] et Socrate [2] font la description de la procession qui se fit au chant des psaumes lorsqu'on rapporta dans la ville d'Antioche les reliques de saint Mélèce.

Théodose l'Ancien, sur le point de faire la guerre contre Eugène, parcourait avec les prêtres et le peuple tous les lieux consacrés à la prière, implorant le secours et l'assistance des Saints [3].

L'empereur Arcade, transférant de la Judée en Thrace les ossements du saint prophète Samuël, les évêques portèrent les cendres séparées dans des étoffes de soie et dans des vases d'or; les peuples de toutes les églises vinrent à la rencontre des saintes reliques, et les accueillirent avec autant de joie que s'ils avaient vu devant eux le prophète plein de vie [4]. Cette marche n'était-elle pas une sainte et pieuse procession?

Les habitants d'Antioche, ayant dans un moment de désordre, renversé la statue de Placille, épouse de l'empereur Théodose le Jeune, et redoutant ensuite la colère très-violente du prince et les châtiments qu'ils venaient de mériter, établirent des cérémonies publiques où ils chantèrent en harmonieux accords des chants de deuil, suppliant Dieu de vouloir bien apaiser le cœur irrité de l'empereur et adoucir la colère qu'ils avaient excitée à un si haut point [5].

Saint Ambroise, écrivant [6] à Théodose l'Ancien, rappelle une ancienne coutume des Chrétiens qui, célébrant des fêtes dans les églises de certains Saints, avaient coutume de s'y rendre en procession, en priant et en chantant en même temps des psaumes : « Les moines, dit-il, célébraient la solennité des martyrs Machabées en chantant des psaumes, d'après une coutume et un usage anciens. » Or, Théodose commença à régner en l'année du Seigneur 379.

Saint Chrysostome, pour détruire la folie des Ariens, établit, même

[1] Liv. VII, chap. X. — [2] Liv. V, chap. VIII. — [3] Ruffin, liv. II. chap. XXXIII. — [4] St. Jérôme, *Contre Vigilance*. — [5] Nicéphore, liv. XII, chap. XLIII. — [6] Lettre XXIX.

pendant la nuit, des processions pieuses, magnifiques et très-belles à travers les rues de la ville de Constantinople [1].

Saint Porphyre, une grande sécheresse régnant en Palestine, ordonna une procession publique pour demander la pluie. Dans une autre circonstance, ce même Saint alla avec tout son peuple au temple de Marna abandonné (Marna était un temple consacré à Jupiter, qu'on y honorait comme le dieu de la pluie), pour purifier ce lieu et poser les fondements d'un temple chrétien qui devait être élevé. Tout le monde marchait en psalmodiant; saint Porphyre suivait, portant le saint Évangile et ayant derrière lui les membres du clergé. Le psaume qu'on chantait était celui-ci : « Venez, réjouissons-nous au Seigneur [2], » etc.

Théodose le Jeune, qui prit les rênes de l'empire en 408, voyant à Constantinople une tempête des plus horribles, avertit le peuple de se rendre dans l'église; on y fixa des prières, et tout le peuple sortit en priant pour apaiser la colère de Dieu par ses chants de louange. La ville et l'église ne faisaient plus qu'un; l'empereur lui-même, s'étant dépouillé des insignes de sa dignité, s'avançait au milieu du chant des hymnes [3].

Vers la onzième année du règne de cet empereur, qui tombait en l'année du Seigneur 418, un différend s'éleva entre les Juifs et les Chrétiens, et la synagogue des Juifs devint une église chrétienne. Sévère, évêque de Minorque, ordonna une procession vers la synagogue : presque tous les Chrétiens et les Juifs l'accompagnaient; les Chrétiens chantaient des psaumes et les terminaient par ce verset : « Leur mémoire a péri avec bruit, mais Dieu demeure toujours [4]. »

La vingt-quatrième année du même règne, qui était l'année du Seigneur 431, les archimandrites, rivalisant pieusement avec le Concile d'Éphèse, se lèvent et, suivis d'une longue file de moines, vont au palais en chantant des hymnes et des psaumes, ainsi que le rapportent les Actes du concile dans Peltan [5]. Et peu après tout le monde, tant les moines que le peuple, chantant le dernier psaume, se dirige

[1] Socrate, liv. VI, chap. VIII; Sozomène, liv. VIII, chap. VIII. — [2] St. Marc, *Vie de saint Porphyre.* — [3] Nicéphore, liv. XIV, chap. III. — [4] Baronius, *Bibliothèque vaticane,* année 418. — [5] Tom. II, chap. XIX et XX.

vers l'extrémité de la ville, à l'église de Saint-Mocius, martyr (la voie où on marchait était une des principales). Une grande multitude de moines, portant des cierges et chantant des psaumes, se rendit de nouveau à cette église.

L'empereur Marcien, en l'année du Seigneur 450, allait aux processions publiques et distribuait de grosses sommes d'argent aux indigents [1]. C'est vers cette même époque que saint Mamert, évêque de Vienne, ordonna les litanies solennelles et les processions qui précèdent l'Ascension de Notre-Seigneur, comme l'atteste Odo dans sa *Chronique*, époque VI. Nous avons démontré que nos processions sont très-saintes et très-anciennes, puisqu'elles ont été employées depuis tant de siècles jusqu'à ce jour par tant de saints Pères, propagées dans tant de lieux et tant de provinces, mises en usage si souvent et prescrites par un si grand nombre de prélats. Depuis qu'elles ont commencé à exister chez les Chrétiens, quand ont-elles été abandonnées? Quelle est la province, la ville, le village ou le bourg où elles n'ont pas eu lieu? L'Église, tant occidentale qu'orientale, les célèbre, et même souvent dans l'année.

Que l'hérésie impie se taise, qu'elle cesse de déchirer à belles dents le rit des processions, si saint et si pieux, recommandé par les saintes Écritures, par les hommes les plus saints, comme David, Néhémie, qui sont certainement ce que les Israélites comptent de plus illustre; un rit dont l'usage perpétuel, parmi les Chrétiens, fut approuvé par les hommes les plus grands et les plus saints; un rit, enfin, que l'Église catholique elle-même s'est approprié. Réfutons les bagatelles, c'est-à-dire les paroles impertinentes que les hérétiques se plaisent à débiter contre nos processions.

[1] Nicéphore, liv. XV, chap. XV.

266e CONFÉRENCE

Réfutation des frivolités que les hérétiques débitent contre les processions.

Sommaire. — 1. Les processions ne sont pas un rit païen. — 2. Les processions ne sont pas un empêchement aux œuvres nécessaires. — 3. Les processions doivent être conservées malgré les crimes qui s'y sont commis.

Les novateurs reprochent à nos processions et à nos cérémonies *trois choses*.

I. — Que c'est un rit païen; puisque les Gentils se servaient autrefois de supplications et de processions, comme nous l'avons rappelé un peu plus baut.

Nous disons que cette conséquence est une folie et une absurdité. Ce n'est pas à la superstition païenne, mais à la religion juive que nous avons emprunté ce rit. Ce que faisaient les Israélites pour honorer Dieu, les idolâtres insensés et impies le faisaient par respect pour leurs fausses divinités. Dans sa fourberie, Satan voulait que les nations aveuglées lui rendissent les hommages qu'il voyait rendre au vrai Dieu par les Juifs. Il voyait les Israélites élevant un temple au vrai Dieu, établissant des prêtres, faisant des sacrifices; il se faisait rendre par les Gentils tous ces honneurs, il exigeait même de bien plus nombreux et de bien plus grands sacrifices de leur part. Dans l'Ancien Testament, Dieu n'avait qu'un seul temple où il pût être adoré; mais le démon ne se contentait pas d'un seul temple: l'univers était plein de temples, les temples regorgeaient d'autels et les autels de statues. Dieu ne demanda à Abraham que son Fils unique, et, se contentant de sa seule volonté, il lui laissa son fils vivant; mais le diable est allé plus loin, il a demandé non pas à un seul, mais à un nombre innombrable d'hommes leurs fils pour lui être immolés en sacrifice; c'est ce que le Psalmiste déplore quand [1] il dit: « Ils immolèrent leurs fils et leurs filles aux démons: et ils répandirent le sang innocent, le sang de leurs fils et de leurs filles, qu'ils sacrifièrent aux idoles de Chanaan taillées en sculpture. » Dieu demanda aux hommes leur cœur:

[1] Ps. cv, 37.

« Mon fils, donne-moi ton cœur. » Le diable a demandé bien plus, il a voulu qu'on arrachât des corps humains le cœur et les entrailles, et qu'on les lui offrît sur des brasiers ardents. Au Mexique, d'après le rapport de Jean de Zumaraga, premier évêque de cette ville, dans sa lettre aux Frères mineurs (car il était Franciscain), le diable y était honoré au point que les idolâtres avaient coutume de lui offrir chaque année plus de vingt mille cœurs de garçons et de filles. Il ne faut donc pas mépriser notre dévotion aux processions, dévotion que nous lisons avoir été pratiquée d'une manière impie par les idolâtres ; autrement il faudrait détester les temples, le sacerdoce, le sacrifice et les autels que les Païens ont fait passer dans leur culte ; bien plus, il faudrait détester la virginité parce que les Romains ont eu des vestales vierges.

II. — Ils font encore une autre objection non moins insensée, non moins absurde : « Nous pensons, disent-ils, que les processions empêchent d'autres œuvres nécessaires ; et il est manifeste que dans les processions il s'est commis beaucoup d'actions criminelles, et que de puissants seigneurs ont enlevé des processions et emmené des femmes remarquables par leur beauté. »

Ils débitent ici des paroles absurdes : « Les processions, disent-ils, empêchent les travaux nécessaires, donc il faut les abolir. » Par la même raison, il faudrait abolir beaucoup de choses saintes ; le dimanche, par exemple, les réunions pour la prédication, les fréquents sermons, toutes choses qui sont vraiment un empêchement pour les travaux nécessaires, mais non pas les processions qui apaisent la colère de Dieu, qui détournent de nous la peste, la famine, la sécheresse, les trop grandes pluies, les guerres, les siéges et autres calamités. Bien plus, par les processions on obtient beaucoup de bienfaits, savoir : l'accroissement de l'Église, les lumières nécessaires pour éclairer les infidèles, la conversion des hérétiques, la concorde entre les princes chrétiens, la victoire sur les ennemis, la salubrité de l'air, la tranquillité publique, et autres choses semblables. Ne sont-ce pas les processions qui ont renversé Jéricho, ville royale et fortifiée par une garnison nombreuse [1]? N'est-ce pas une procession sainte qui a relevé le cou-

[1] *Josué*, VI.

rage des Israélites consternés par les défaites et la terreur dont ils étaient remplis[1] ? N'est-ce pas une procession qui a amené dans la maison d'Obédédom la prospérité et des biens en abondance[2]? N'est-ce pas une procession sainte qui a consacré la ville de Jérusalem pour qu'elle fût plus agréable à Dieu et mieux protégée par son assistance et son appui[3]? Je passe sous silence les calamités des guerres, les siéges des villes par les ennemis, les épidémies contagieuses, les pluies trop abondantes, et autres châtiments de la colère de Dieu, détournés de nous par les processions; j'ai raconté tout ceci assez au long dans un des volumes précédents.

Il ne faut donc pas prêter l'oreille à ces novateurs méchants et envieux, qui disent que les processions empêchent les occupations nécessaires, qui ne comptent pour travail que ce qui brise le corps: pour eux, les prières et les psalmodies, tant du jour que de la nuit, ne sont pas des travaux. Bien plus, ce serait un très-grand malheur pour un État si le culte de Dieu était diminué; s'il n'y avait personne qui apaisât jour et nuit la colère de Dieu, tout le monde s'occupant aux travaux mécaniques. J'ai été étonné, et il m'est souvent venu à l'esprit de pleurer l'ingratitude des hommes qui, recevant tout de Dieu, regardent comme excessif et superflu tout ce qui est consacré à Dieu.

III. — Nous ne devrions pas répondre, mais accueillir avec des rires tout ce que les novateurs répètent sans cesse. « Dans les processions, disent-ils, il s'est commis de grands crimes. » N'a-t-on pas rencontré et ne rencontre-t-on pas, même de nos jours, dans presque toutes les choses créées, des sujets de fautes et de scandales ? « Les créatures de Dieu, dit le Sage, sont devenues un objet d'abomination, un sujet de tentation aux hommes et un filet où les pieds des insensés se sont pris. » Faut-il tout retrancher ? Faut-il retrancher l'œil parce qu'il est atteint d'une ophthalmie? Faut-il retrancher les vins parce que beaucoup s'enivrent ? Faut-il abolir les épées parce que beaucoup s'en servent pour se tuer et pour tuer les autres ? Faut-il enlever les richesses parce que pour beaucoup elles sont une source de maux ?

[1] Ier *Livre des Rois*, IV. — [2] Liv. II *des Rois*, VI. — [3] IIe Liv. d'*Esdras*, XII.

De plus, faut-il, dans les choses saintes que les novateurs gardent en petit nombre, abolir le dimanche que les hommes passent souvent dans des amusements frivoles, dans l'ivresse et dans la débauche? Faut-il abolir le baptême dont l'administration donne lieu à des dépenses superflues, où l'on prépare des festins splendides, où l'on se livre à la gourmandise? Faut-il abolir les noces dans la solennité desquelles on emploie toutes sortes de vanités, on se livre à l'ivresse, et la plupart du temps il se commet des homicides et des adultères? Un homme prudent sépare le bien du mal; il efface les crimes, il enlève les abus, il réprime l'audace des méchants, il met un frein aux passions des grands au lieu de diminuer le culte de Dieu, d'abolir les cérémonies et d'abandonner la religion.

Nous ne faisons nul cas de ce que les hérétiques condamnent dans nos processions les hymnes, les cantiques pieux, l'invocation des Saints, le transport des reliques, le port des statues et la lumière des cierges, et affirment que tout cela n'est que de l'impiété et de l'idolâtrie; nous avons clairement montré plus haut que toutes ces pratiques sont excellentes et très-saintes. Nous avons suffisamment parlé des processions.

267e CONFÉRENCE

Des reliques de la Vierge, Mère de Dieu.

Sommaire. — 1. Ce qu'on entend par reliques de la sainte Vierge. — 2. La maison de Lorette. — 3. La maison que la Vierge a habitée en Égypte. — 4. La crèche du Seigneur. — 5. Le berceau du Sauveur. — 6. Les langes du Sauveur. — 7. La tunique sans couture de Notre-Seigneur. — 8. La chemise de lin que la sainte Vierge fit à Notre-Seigneur. — 9. Le voile dont fut enveloppé le corps du Sauveur. — 10. Les voiles de la sainte Vierge. — 11. L'anneau des fiançailles. — 12. Une robe entière de la Vierge. — 13. La ceinture de la Vierge. — 14. Les bandelettes funéraires du Christ. — 15. Deux chemises de la Vierge. — 16. Une portion de ses cheveux. — 17. Une châsse contenant une portion de ses cheveux et autres reliques. — 18. Lait de la sainte Vierge. — 19. Un ruban de la Vierge. — 20. Un gant. — 21. Une chaussure. — 22. Une besace. — 23. Quelques restes du lit de la Vierge. — 24. Un peigne. — 25. Un peloton. — 26. Un fuseau. — 27. Des arbres. — 28. Une colonne de jaspe. — 29. Le tombeau de la Mère de Dieu. — 30. La source où elle lavait en Égypte l'Enfant-Jésus. — 31. Trois chasubles données par la sainte Vierge. — 32. L'huile qu'elle donna à saint Thomas de Cantorbéry pour le sacre des rois d'Angleterre. — 33. Le cierge qu'elle donna à deux histrions. — 34. La théologie qu'elle donna à saint Grégoire le Thaumaturge. — 35. La lettre de la sainte Vierge à saint Ignace. — 36. Une autre lettre aux Florentins. — 37. Une troisième lettre aux habitants de Messine.

Nous savons que les Mariomastyges attaquent et crient après le culte et la conservation des reliques de la sainte Vierge, qu'ils disent n'être que de purs riens. Mais nous passons outre en fermant l'oreille à toutes ces absurdités, et nous savons fort bien que les reliques de la Mère de Dieu touchent au culte et à la vénération que nous lui devons, et nous faisons profession de l'enseigner constamment.

I. — En vérité, si, sous le nom de reliques, vous ne comprenez que les reliques des Saints, nous n'avons aucune relique de la sainte Vierge; puisque, comme toute l'Église le confesse pieusement, on tient pour certain qu'elle est montée au Ciel en corps et en âme; et celui-là passerait pour téméraire qui refuserait cette gloire à la très-sainte Vierge. Mais sous le nom de reliques, on comprend même les habits des Saints, leurs chaussures, leurs meubles, ce qu'ils ont touché de leurs mains, les objets qu'ils ont travaillés; bien plus, viennent encore sous ce nom les lieux où les Saints ont passé, où ils

ont habité, où ils ont apparu, où ils ont opéré quelques miracles ou fait quelque chose de remarquable. Le corps de la sainte Vierge ayant été enlevé et donné au Ciel, il ne nous reste que ce qui a approché de son corps très-pur ou même de l'habitation du Christ, comme les vases, les habits, les meubles, ce qu'elle a fait ou même touché de ses propres mains; en outre, les endroits où elle a apparu ou fait quelques miracles. Pour notre consolation et notre défense, nous possédons beaucoup de ces reliques et les honorons. La première est :

II. — La maison de Lorette dans laquelle la très-glorieuse Vierge, Reine du monde, est née et a été élevée; dans laquelle elle a été saluée par l'Archange Gabriel, l'envoyé de Dieu, dans laquelle le Verbe s'est fait chair; dans laquelle est demeuré, a mangé, a bu, a dormi et s'est reposé le Dieu fait homme. Cette maison, trois fois auguste, a été transportée, par les mains des Anges, de Nazareth en Dalmatie, de la Dalmatie en Italie, en l'année du Seigneur 1294, et maintenant on l'honore très-religieusement, avec un grand concours de peuple, dans le Picénum, province d'Italie. Nous avons assez parlé, dans un des volumes précédents, de l'origine, de la translation, de la grandeur, de la dignité et de l'excellence de cette maison.

III. — La maison où, comme on le rapporte, habita la Mère de Dieu pendant son exil en Égypte. — Corneille Jansénius [1] raconte qu'elle est distante du Caire de dix mille pas. Elle est en grande vénération parmi les Sarrasins eux-mêmes, qui y entretiennent continuellement une lampe allumée; là s'élevèrent, par un bienfait de Jésus, des baumiers : ils ne se développent, ils ne croissent et ne durent qu'autant qu'ils sont arrosés par l'eau du puits dont la Vierge-Mère se servait pour le service de Notre-Seigneur [2].

Les moines du mont Saint-Éloi, près d'Arras, se glorifient de posséder une portion de la maison de la Mère de Dieu [3].

IV. — La crèche du Seigneur, où la Vierge, Mère de Dieu, déposa elle-même son Fils nouveau-né, conservée à Rome dans l'église

[1] *Concordance des Évangiles*, chap. XI. — [2] Jansénius. Voir encore Baronius, première année de Jésus-Christ. — [3] Marc Attilius, liv. IV, chap. XI, dans Locre.

Sainte-Marie Majeure, sous l'autel de la crèche, dans une chapelle magnifique que fit construire Sixte-Quint[1].

V. — Le berceau et une partie des bandes et des langes du Sauveur enfant sont conservés dans la même église de Sainte-Marie Majeure, dans une châsse de marbre[2].

VI. — Les langes du Sauveur furent transportés de Jérusalem à Constantinople et légués par l'impératrice Eudoxie à l'impératrice Pulchérie, qui les fit placer, avec la ceinture de la Mère de Dieu, dans une église très-magnifique[3].

VII. — La tunique du Christ; elle était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Notre-Seigneur ne voulut pas souffrir qu'elle fût divisée en plusieurs parts par les soldats : on la conserve à Rome dans l'église de Saint-Jean de Latran, sur l'autel de sainte Marie-Madeleine; elle est enfermée dans une châsse de marbre. C'est la Vierge qui fit elle-même cette tunique pour son Fils[4].

VIII. — La chemise de lin de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que la sainte Vierge lui fit elle-même. On la conserve à Rome, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, sur l'autel de sainte Marie-Madeleine; elle est renfermée dans un reliquaire d'argent.

IX. — Au témoignage d'Onuphre déjà cité, on conserve au même lieu, sur le même autel, le voile dont fut enveloppé le très-saint corps du Christ, notre Sauveur, lorsqu'il était suspendu à la croix. D'après ce qu'on rapporte, ce voile ne serait pas autre chose que celui que portait sur sa tête la très-sainte Vierge; voyant son divin Fils sur le point d'être crucifié, entièrement dépouillé, cette Mère de douleurs ôta son voile de sa tête et en enveloppa les reins de son Fils. C'est le sentiment de saint Anselme dans son *Dialogue sur la vie du Christ*, de saint Bonaventure dans ses *Méditations sur la vie du Christ*.

X. — Les voiles dont la sainte Vierge couvrait son visage si plein de pudeur, se conservent en divers lieux. Le premier est à Rome, dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem[5]. Le second, dans l'île de

[1] Onuphre, *sur les Sept églises*. — [2] *Id., ibid.* — [3] Nicéphore. — [4] Onuphre. — [5] Attilius.

Malte [1]. Le troisième à Terre-Neuve, ville de Calabre [2]. Le quatrième à Trêves; il fut donné par l'impératrice Hélène, d'après le témoignage de Middendorp [3]. Le sixième à Assise, dans l'église de Saint-François; on le montre solennellement deux fois par an [4]. Le septième à Tongres; il est d'un tissu assez fin, mélangé de laine et de soie. Le huitième enfin est à Arras, au rapport de Locre, déjà cité.

XI. — L'anneau des fiançailles de la sainte Vierge. Les moines du monastère se glorifient de l'avoir en leur possession, et ils montrent, adapté à une petite palle, quelque chose de semblable. Parmi les miracles opérés, il est à remarquer que cet anneau est d'un grand secours aux mères souffrant trop vivement des douleurs de l'enfantement. Locre [5] démontre ce fait par des exemples.

Il y a encore un autre anneau : c'est celui que saint Joseph donna dans ses fiançailles à la Vierge qui devait devenir son épouse; on le conserve avec une très-grande vénération à Pérouse, dans un reliquaire d'or, sous la puissante protection de onze clefs qui sont confiées ou à autant d'hommes, ou à autant de communautés. De nombreux miracles l'ont rendu et le rendent encore célèbre de nos jours. Aucun métal n'entre dans la composition de cet anneau; sa matière est tirée de l'onyx, pierre assez commune en Palestine [6].

XII. — Une robe entière de la sainte Vierge Marie; elle fut transportée à Constantinople par l'empereur Léon Ier et placée en cette ville, dans une église magnifique [7].

Onuphre, déjà cité, atteste qu'une portion de cette même robe est conservée à Rome, tant à Sainte-Marie Majeure, tant à Saint-Jean de Latran qu'à Saint-Laurent hors des Murs.

A Forli, en Émilie, dans un collége de la Compagnie de Jésus, on conserve aussi, dans une statue de la sainte Mère de Dieu apportée d'Allemagne, une bonne portion de la robe de la Mère de Dieu. L'Espagne se glorifie aussi de posséder quelque portion de cette robe. Marianus de Siane [8] rapporte qu'elle est conservée à Oveto, ville

[1] Gabriel Barrus, *sur l'Antiquité et la situation de la Calabre.* — [2] Même auteur. — [3] *Livre des cinq Académies de Trêves.* — [4] Locre, liv. V. — [5] Liv. IV *sur l'Auguste Marie.* — [6] Antoine de Balinghem, au 22 janvier. — [7] Métaphraste, discours *sur la Vie et la mort de la Mère de Dieu;* Nicéphore, liv. XII, chap. XXI. — [8] Liv. V de l'*Histoire d'Espagne.*

d'Espagne. Gabriel Barrus[1] raconte qu'on conserve une autre partie de cette robe précieuse à Cosenza et à Balnearia, dans la Calabre. Locre[2] écrit qu'on conserve et qu'on honore une partie de cette robe à Aix-la-Chapelle, et une autre partie à Tongres.

XIII. — La ceinture de la très-sainte Vierge, celle dont elle se servait pour serrer ses entrailles si chastes et dont elle ceignait le Dieu qui était enfermé dans son sein; celle qui fut si souvent humectée des gouttes de lait de cette Vierge sans tache. Elle fut placée à Constantinople par l'impératrice Pulchérie, dans une église qu'elle fit construire avec la plus grande magnificence, comme l'atteste Nicéphore[3]. Les saints Pères, en particulier, célèbrent d'une manière merveilleuse cette ceinture; saint Germain, patriarche de Constantinople, prononça, à la louange de cette ceinture, un magnifique discours que Surius nous a transmis d'après Métaphraste[4].

Ce que le moine Euthyme raconte, dans *Métaphraste*, au sujet de cette ceinture de la Vierge, est digne de remarque : « On célèbre, dit-il, cette ceinture qui, depuis plus de neuf cents ans, demeure saine et entière; elle n'a jamais été teinte d'aucune couleur, elle l'emporte en blancheur sur l'éclat de la neige; aux regards de ceux qui la voient, elle se montre telle qu'elle est sortie des mains de ceux qui l'ont faite. La Reine du Ciel s'en est en effet servie, comme nous le croyons. » Ce pieux moine, après avoir encore dit beaucoup d'autres choses pour célébrer cette sainte ceinture, assure que, dans l'église de la Mère de Dieu, où cette ceinture était conservée avec les langes de Jésus-Christ, on voyait les paralytiques se dresser, les aveugles recouvrer la vue, et ceux que la fièvre tourmentait être guéris. Il ajoute que cette ceinture se conserva intacte jusqu'à son époque. (Il vécut vers l'an du Seigneur 1109, environ.)

La ville de Burgos reçut en présent, de Constantinople, une portion de cette ceinture; elle lui fut donnée vers l'an du Seigneur 1230. Les Turcs s'étant rendus maîtres de Constantinople, ou bien avant que ces Barbares la ruinassent entièrement par le pillage, les Romains firent l'acquisition de cette ceinture, et font profession de la posséder

[1] Liv. II *sur l'Antiquité et la situation de la Calabre*, liv. III. — [2] Liv. V *sur l'Auguste Marie*. — [3] Liv. XIV, chap. IV. — [4] Tom. IV, 31 août.

et de la conserver religieusement; c'est ce que raconte Onuphre, dans son ouvrage *sur les Sept églises de Rome*. Aix-la-Chapelle revendique cette ceinture; Arras se glorifie aussi de la posséder; Liége se l'attribue aussi. Cette controverse ne peut être apaisée qu'en disant, après avoir parcouru les monuments de l'Église, qu'il y a eu plusieurs ceintures de la sainte Vierge, ou que la même a été divisée en divers morceaux.

XIV. — Les bandelettes funéraires dont fut enveloppé le corps de la très-sainte Mère de Dieu, lorsque son âme eut pris son essor vers le Ciel (ce temps fut court : il ne dura que jusqu'au moment où la Vierge Marie fut enlevée au Ciel en corps et en âme); ces bandelettes furent envoyées par Juvénal, évêque de Jérusalem, à l'impératrice Pulchérie, qui les déposa dans l'église qu'elle fit construire [1].

XV. — Il existe deux chemises de la Mère de Dieu. L'une fut déposée à Aix-la-Chapelle, par l'empereur Charlemagne, en l'année du Seigneur 810 [2]. Aix-la-Chapelle tient de la tradition qu'elle possède celle-là même que portait la Vierge-Mère dans son enfantement: elle est de couleur blanche; elle a deux aunes et demie de longueur. L'autre est conservée à Chartres : c'est Charles le Chauve qui en gratifia cette ville. Par un miracle digne de mémoire et revêtu des caractères de la plus haute authenticité, elle protégea cette ville contre la fureur des Barbares. Vincent de Beauvais [3] raconte ce fait en ces termes : « Le pirate Rollon, à la tête d'une troupe nombreuse de brigands, attaqua la ville de Chartres. Les habitants de cette ville, ne comptant ni sur leurs armes ni sur leurs remparts, exposèrent en guise d'étendard la chemise de la sainte Vierge au-dessus des tours des gardes. Les ennemis se mirent à rire et à lancer leurs traits contre elle; mais, aveuglés par une merveille de la toute-puissance divine, ils ne purent ni s'approcher ni se retirer. A la vue de ce prodige, les habitants de Chartres se jetèrent sur les ennemis et en firent un grand carnage. Rollon échappa cependant à ce massacre; Dieu le réserva pour lui faire connaître la vraie foi. »

XVI. — En beaucoup d'endroits, on trouve quelque portion des

[1] Nicéphore, liv. XV, chap. XIV. — [2] Philippe de Bergame, liv. X, *Supplément*. — [3] XXIVe Liv. du *Miroir des Histoires*, chap. XLVI.

cheveux précieux de la Mère de Dieu. Surtout à Rome, on les vénère tant à Sainte-Marie Majeure, tant à Saint-Jean de Latran, que dans la chapelle souterraine de Sainte-Hélène, à Sainte-Croix de Jérusalem, où on ne montre les cheveux de la Mère de Dieu qu'une fois dans l'année, et encore aux femmes seulement [1].

Oveto, ville d'Espagne, possède quelques-uns de ces mêmes cheveux; c'est ce qu'atteste Mariano de Sicile [2]; on en voit à Aix-la-Chapelle, ville de Germanie; un monastère très-célèbre de l'île de Groglende possède aussi une portion des cheveux de la sainte Vierge; c'est l'empereur Henri qui en fit don à ce monastère; ce monarque les avait reçus en présent de Hugues, roi de France, qui les lui donna renfermés dans un reliquaire d'or.

XVII. — Laon, en France, possède une châsse ou reliquaire fait pour porter les cheveux de la sainte Vierge et autres reliques. Le nombre des miracles éclatants dont Dieu a honoré cette châsse est prodigieux; car, par ce moyen, la puissance et la faculté d'entendre a été rendue miraculeusement aux sourds ainsi que la parole aux muets, ce que tous les arts et toutes les ressources humaines ne peuvent faire. Ceux, au contraire, qui n'accueillirent pas ce brancard avec la religion convenable furent châtiés immédiatement, et comprirent, par la grandeur de leur peine, la grandeur du crime qu'ils avaient commis [3].

XVIII. — Je vois dans certains auteurs qu'on conserve en divers lieux quelques restes de ce lait virginal que suçait le Christ, Notre-Seigneur. Il y en a à Assise, dans le couvent de Saint-Damien, appartenant aux religieuses de Sainte-Claire; à Tolède et à Oveto, en Espagne, d'après le témoignage de Mariano de Sicile [4]. Pierre Bonfinius [5] affirme qu'on conserve à Paris même, dans la métropole, ainsi que dans la chapelle royale, quelque reste du lait de la sainte Vierge.

Je crois que ce lait n'est pas sorti du sein de la Vierge pendant qu'elle vivait sur la terre, mais plutôt depuis qu'elle règne dans le

[1] Onuphre, dans son ouvrage *sur les Sept églises de Rome*. — [2] Liv. V de son *Histoire d'Espagne*. — [3] Vincent de Beauvais, liv. XXVI du *Miroir*, du chap. XI au chap. XXI. — [4] Liv. V de l'*Histoire d'Espagne*. — [5] *Livre des Fastes parisiens*.

Ciel. Nous lisons, en effet, que quelques saints serviteurs très-dévoués de la Vierge, Mère de Dieu, ont été allaités par cette bonne Mère dans une vision. La tradition rapporte, et on croit, que cette faveur fut accordée à saint Bernard, ce Docteur au langage de miel. On lit dans Baronius, en l'année du Seigneur 1028, que cette grâce fut donnée à saint Fulbert, évêque de Chartres, pendant une maladie très-grave. Et pour que le saint évêque ne se crût pas l'objet d'une illusion ou d'un rêve, quelques gouttes de ce lait si précieux restèrent sur la joue de Fulbert, qui s'empressa de les recueillir soigneusement avec un linge; et on les conserve aujourd'hui avec un très-grand respect dans le trésor de l'église de Chartres. Carthagène, d'après saint Pierre Damien, raconte un fait semblable arrivé à un clerc sur le point de mourir; la glorieuse Mère de Dieu l'assista visiblement : exprimant du lait de ses saintes mamelles, elle en humecta les lèvres du moribond et le rendit à la santé. On rapporte qu'on voyait encore sur ses lèvres quelques vestiges de ce lait. On peut voir dans Antoine de Balinghem [1] les miracles opérés par ce lait divin.

XIX. — Un ruban de la sainte Vierge. Une partie de ce ruban se trouve à Burgos; elle est un présent d'un évêque de Syrie, nommé Moïse, qui, étant à Constantinople, en fit don à Lamberg, prévôt de Burgos, en l'année du Seigneur 1230; cette donation est attestée par la lettre même de cet évêque.

XX. — Un gant de la Mère de Dieu, avec une portion de ses cheveux, fut apportée d'outre-mer à Saint-Omer, dans le monastère de Saint-Bertin, par les soins de Simon, abbé de Saint-Bertin, comme on peut le voir dans les *Chroniques manuscrites de l'abbaye de Saint-Bertin*.

XXI. — Une chaussure de la Mère de Dieu. Elle est gardée depuis plus de cinq cents ans à Soissons, ville de France, au rapport de Hugues Farsite, chanoine de Laon, qui vécut en l'année 1113, et publia le *Livre des miracles de la Vierge de Soissons*.

XXII. — La besace de la Mère de Dieu, ou plutôt un petit sac de voyage dont elle se servit dans la fuite en Égypte; on le conserve

[1] *Calendrier de Marie*, mois d'août.

précieusement à l'abbaye de Cluny; c'est pour cette raison que cette abbaye célèbre la fête de l'Invention de la besace de la sainte Vierge.

XXIII. — Au rapport d'Onuphre[1], on conserve encore à Rome, dans une châsse en marbre, appelée reliquaire, quelques restes du lit de la Mère de Dieu.

XXIV. — Jacques Middendorp[2] raconte qu'on conserve à Trêves un peigne de la sainte Vierge, ainsi que son manteau; ces objets précieux auraient été un don de sainte Hélène, mère de Constantin.

XXV. — On dit qu'on conserve à Huo, ville du Brabant, un peloton fait par les mains de la sainte Vierge et entouré de fil.

XXVI. — Nicéphore[3] dit qu'on conserve à Trêves le fuseau de la Mère de Dieu, que l'impératrice Pulchérie avait déposé à Constantinople dans la seconde église qu'elle fit construire.

XXVII. — Les arbres. On rapporte qu'auprès d'Hermopolis, dans la Thébaïde, il y a un arbre appelé Perseu. Marie, fuyant avec son Fils et Joseph, son époux, la colère d'Hérode, et allant à Hermopolis, cet arbre, comme s'il sentait la présence de Dieu, courba jusqu'à terre sa cime très-élevée et adora le Christ, Notre-Seigneur. Les feuilles, ou les fruits, ou seulement même une parcelle de l'écorce de cet arbre, chassaient les maladies des corps des hommes[4].

XXVIII. — La colonne de jaspe sur laquelle se tenait la bienheureuse Vierge Marie, lorsqu'elle apparut à l'Apôtre saint Jacques pendant que celui-ci vivait encore, se conserve religieusement à Saragosse, dans l'église cathédrale.

XXIX. — Dans la vallée de Josaphat on vénère le tombeau de la Mère de Dieu; il est taillé dans le roc, comme celui de Notre-Seigneur. Si Nicéphore assure qu'il a été transporté à Constantinople, on ne doit l'entendre que de quelque partie du sépulcre et non pas du tombeau tout entier. C'est ainsi qu'à Rome on conserve aussi, tant à Sainte-Croix de Jérusalem qu'à Saint-Laurent hors des Murs, des reliques de la pierre et du tombeau de la Mère de Dieu[5].

XXX. — En Égypte on voit encore la fontaine dans laquelle la

[1] *Sur les Sept églises de Rome.* — [2] *Livre des Cinq académies de Trêves.* — [3] Liv. XI, chap. XIV. — [4] Locre. — [5] Onuphre, déjà cité.

sainte Vierge, s'exilant pour fuir la colère d'Hérode, lava souvent l'Enfant-Jésus et blanchit ses langes et son linge. Auprès de cette fontaine, on conserve la pierre sur laquelle la Mère de Dieu étendait pour les faire sécher les linges et les langes qu'elle venait de laver. Les Sarrasins arrosent de l'eau de cette fontaine un jardin de baumiers que cette eau féconde d'une manière merveilleuse. Jacques de Vitry fait mention de cette pierre dans son *Histoire d'Orient* [1].

XXXI. — On voit encore trois planètes ou chasubles que la Mère de Dieu a données de ses propres mains pour servir au ministère de l'autel. La première et la plus célèbre est celle que la sainte Vierge donna à saint Ildefonse, archevêque de Tolède, en lui adressant ces paroles : « Puisque, orné de la foi et d'une conscience pure, tu as ceint tes reins du cordon de la virginité ; puisque, par la grâce répandue sur tes lèvres, tu as gravé dans le cœur des fidèles la gloire de ma virginité, prends cet habit : je l'ai tiré des trésors de mon Fils pour que, même en cette vie, il soit pour toi un vêtement de gloire, et que tu t'en revêtes à toutes mes fêtes, ainsi qu'à celles de mon Fils [2]. »

L'autre vêtement est celui que la très-sainte Vierge donna à saint Bonit, évêque. Pendant que ce Saint priait avec beaucoup de dévotion dans l'église Saint-Michel, la Mère de Dieu lui apparut suivie d'un brillant cortége d'Anges et de Saints, et lui donna en signe d'amitié ce vêtement sacerdotal, dont nous nous servons pendant le saint sacrifice de la messe et que nous appelons chasuble. Jamais personne n'a pu reconnaître la matière et le tissu de cette chasuble ; elle est d'une éclatante blancheur et d'une finesse et d'une légèreté merveilleuses [3].

Le troisième vêtement est celui que saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, étant encore adolescent, reçut de la très-sainte Vierge dans une apparition dont elle l'honora. Ce Saint ayant consacré à la Mère de Dieu la chasteté de son corps, celle-ci, comme symbole de son affecteuse tendresse, lui donna une très-belle chasuble de pourpre ; ce magnifique présent était renfermé dans un coffret. Ce fait est raconté dans le *Miroir des exemples* [4].

[1] Chap. LXXXVI. — [2] Roderic Ximénès, *Histoire d'Espagne*, liv. II. — [3] Vincent de Beauvais, liv. VII, chap. XCVII. — [4] Liv. IX, chap. XII.

XXXII. — Saint Thomas de Cantorbéry étant en exil, la Mère de Dieu lui donna de l'huile à conserver et lui prédit que les rois d'Angleterre *qui seraient* sacrés avec cette huile deviendraient les pupilles de l'Église. Cette huile demeura longtemps conservée dans une burette d'or et dans une amphore de pierre, à savoir : jusqu'à la vingtième année du roi Richard II, prédécesseur de Henri IV, qui fut sacré avec cette huile par l'archevêque de Cantorbéry [1].

XXXIII. — Le cierge que la sainte Vierge donna à deux histrions nommés Histrius et Normannus, est conservé à Arras ; il guérit de nombreuses maladies, et remédie principalement au feu sacré. De là proviennent plusieurs autres cierges, comme ceux de Bourges, de Bologne, de Nigel, etc. [2].

XXXIV. — La théologie que la sainte Vierge donna à saint Grégoire le Thaumaturge par l'intermédiaire de l'Apôtre saint Jean, et dont voici la teneur : « Un seul Dieu, Père du Verbe vivant, de la sagesse subsistante, de la puissance et de la forme éternelle ; Père parfait d'un Fils parfait ; Père d'un Fils unique ; seul Seigneur, seul de seul ; Dieu de Dieu ; figure et image de la Divinité ; Verbe efficace, Sagesse qui comprend la constitution de toutes choses, et Puissance qui crée toute créature ; Fils vrai d'un vrai Père ; Fils invisible d'un Père invisible ; Fils incorruptible d'un Père incorruptible ; Fils immortel d'un Père immortel ; Fils éternel d'un Père éternel. *Un seul Saint-Esprit procédant* et existant du Père qui a apparu par le Fils aux hommes ; image du Fils parfait, vie parfaite, cause de ce qui vit ; source sainte, sainteté qui fournit la sainteté, manifestant Dieu le Père qui est par-dessus tout et en tout et Dieu le Fils qui demeure dans tout. Trinité parfaite qui, en gloire, en éternité, en puissance, ne se divise point et ne se sépare point. » Saint Grégoire ayant reçu cette confession de foi conclut en appendice : « Donc, dans la Trinité, il n'y a rien de créé ni de sujet ; il n'y a rien d'éventuel ni d'adventice, de manière que *ce qui n'était pas auparavant ait été* fourni ou introduit plus tard. Le Fils ne manque jamais dans le Père,

[1] Thomas Walsigham, *Histoire d'Angleterre*. — [2] Jacques Meyer, *Annales de Flandre*, liv. IV, an 95.

ni le Saint-Esprit dans le Fils; la Trinité est immuablement et inévitablement la même. »

L'Église d'Orient et celle d'Occident ont toujours reconnu, approuvé et regardé comme un dépôt sacré, descendu du Ciel, cette règle de foi divinement transmise à saint Grégoire. Dans un concile œcuménique, on la récita, parce qu'on savait que saint Grégoire n'avait écrit et divulgué ce canon que sous l'inspiration du Saint-Esprit dont il était plein.

La lettre de la bienheureuse Vierge Marie à saint Ignace, dont voici la teneur : « A Ignace, disciple de saint Jean, l'humble Servante de Jésus-Christ. Ce que tu as entendu et ce que tu as appris de la bouche de Jean au sujet de Jésus est vrai; fais-en l'objet de ta foi, persévère dans ces dispositions, demeure fermement chrétien, conforme tes mœurs et ta vie à tes actes. Je viendrai avec Jean te voir ainsi que ceux qui sont avec toi. Tiens-toi ferme dans la foi, ne te laisse pas épouvanter par la crainte de la persécution, mais que ton esprit se conserve et se réjouisse en Dieu, ton Sauveur. »

Bien que Baronius, vers l'année 48, n'admette pas cette lettre, cependant saint Bernard[1], Denis le Chartreux[2], Sixte de Sienne[3], Canisius[4], Rutilio Benzoni[5] regardent cette lettre comme légitime. Étant inférieur en âge, en science et en autorité, à ces auteurs, je souscris volontiers à leur sentiment.

XXXV. — Une autre lettre de la même Vierge aux Florentins. Voici ce que contient cet exemplaire : « Florence, la chérie de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ, mon Fils, ma bien-aimée, garde la foi, vaque à la prière, fortifie-toi par la patience; c'est ainsi que tu acquerras le salut éternel auprès de Dieu et que tu t'attireras de la gloire parmi les hommes. » Cette lettre fut expliquée, en cette même ville, dans un discours que fit Jérôme de Ferrare, le 25 octobre, en l'année du Seigneur 1495.

XXXVI. — La troisième lettre est adressée aux habitants de Messine. Mutius[6] et Laurent Mascelli[7] racontent en quelle occasion cette

[1] Sermon VII, *sur le Psaume* XC. — [2] Commentaire *sur Denis l'Aréopagite*. — [3] *Bibliothèque sacrée*, liv. II. — [4] *Sur la Vierge Marie*, liv. V. — [5] *Sur le Magnificat*, liv. Ier chap. XI. — [6] Liv. Ier, chap. XIII. — [7] *Livre sur la sainte Vierge Marie*, chap. XVIII.

lettre leur fut donnée : Paul étant allé de Rome à Reggio, les habitants de Messine prièrent le saint Apôtre de leur adresser la parole; celui-ci leur fit deux discours, l'un sur l'incarnation du Verbe, et l'autre sur la virginité de Marie, qui vivait encore à cette époque-là. Enthousiasmés par ces paroles, les habitants de Messine envoyèrent à Jérusalem deux messagers pour demander la protection de Marie. Ceux-ci revinrent avec une lettre écrite en hébreu, de la propre main de la Vierge. Saint Paul la traduisit en grec. En ces derniers temps, Constantin Lascat traduisit cette même lettre en latin, de cette manière : « La Vierge Marie, fille de Joachim, très-humble Servante du Seigneur, Mère de Jésus-Christ, de la tribu de Juda, de la race de David, à tous les habitants de Messine, salut et bénédiction de Dieu le Père Tout-Puissant ! Un document public constate que vous nous avez envoyé, d'un consentement unanime, des députés et des messagers remarquables par leur foi. Connaissant par la prédication de l'Apôtre Paul la voie de la vérité, vous reconnaissez que notre Fils est le Fils de Dieu et homme en même temps, et qu'il est monté au Ciel après sa résurrection. A ces causes, voulant que vous demeuriez toujours sous sa protection, nous vous bénissons, vous et votre cité. De Jérusalem, la 42e année de notre Fils, indiction I, le 3 des nones de juillet, férie 5e. »

S'il était certain pour l'Église que ces lettres ont été écrites par la sainte Vierge, je crois que personne ne ferait difficulté de les compter parmi les Écritures.

Il ne me paraît pas incroyable que la sainte Vierge ait écrit quelque chose pour l'enseignement et la consolation des fidèles. Si beaucoup de Saintes, comme sainte Catherine de Sienne, sainte Brigitte, sainte Gertrude, sainte Hildegarde et plusieurs autres ; bien plus, si, parmi les Païens, les sibylles elles-mêmes ont écrit quelque chose, on peut et on doit le croire, à bien plus juste titre, de la Mère de Dieu. Je pense que ce sont ces écrits qui ont donné lieu à ces épithètes magnifiques dont les saints Pères se sont plus à décorer la sainte Vierge. Saint Augustin[1] et saint Bernard[2] appelèrent la sainte Vierge « la

[1] *Sermon sur l'Assomption.* — [2] Lettre XXXV *sur les Cantiques.*

maîtresse de la religion chrétienne. » Saint Ignace [1] lui donne le nom de « Destructrice de l'hérésie ; » ce qui ne conviendrait pas à Marie, si elle n'avait fortifié et par ses paroles ceux qui l'écoutaient, et par ses écrits ceux qui étaient loin d'elle.

268e CONFÉRENCE

LES HÉRÉTIQUES ATTAQUENT PAR L'INJURE LE CULTE ET LA VÉNÉRATION DES RELIQUES DE LA VIERGE, MÈRE DE DIEU.

SOMMAIRE. — 1. On démontre par des exemples tirés tant de l'Ancien que du Nouveau Testament combien ce culte est pieux et religieux. — 2. On montre que les reliques des Saints peuvent demeurer entières et intactes. — 3. Les reliques de la Mère de Dieu jetées dans le feu demeurent intactes. — 4. Les reliques de la Mère de Dieu éteignent un incendie.

Notre sainte Mère l'Église honore et vénère pieusement la religion de la Mère de Dieu, bien qu'elle entende les blasphèmes des hérétiques qui détestent et condamnent ce culte comme supertitieux.

1. — Mais nous, nous appuyant sur des exemples tirés tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, nous disons que ce culte est pieux et religieux. Élisée conserva religieusement le manteau que Élie lui donna, sur le point d'être enlevé sur un char de feu ; c'est avec ce manteau qu'il passa à pied sec les eaux du Jourdain. La femme Hémorrhoïsse, qui ne fit que toucher avec foi le bord du vêtement du Christ, fut guérie : le Christ ne l'accusa pas de superstition ; et nous serions accusés de superstition parce que nous honorons pieusement et religieusement les reliques de la Vierge, Mère de Dieu ? Les peuples, qui se pressaient pour approcher comme ils pouvaient de l'ombre de saint Pierre, ne furent point regardés comme superstitieux ; pourquoi serions-nous regardés comme tels, nous qui vénérons de plus nobles reliques ? L'ombre de saint Pierre n'est-elle pas inférieure à la plus petite relique de la sainte Vierge ? Ceux qui portaient aux malades les suaires et les ceintures de saint Paul, ne passèrent pas pour superstitieux [2] ; pourquoi serions-nous accusés de superstition, nous qui vénérons pieusement les reliques de la Vierge, Mère de Dieu ?

[1] Lettre 1re. — [2] *Actes des Apôtres*, XIX, 12.

Saint Augustin célèbre, par de magnifiques panégyriques, les reliques des saints Gervais et Protais, et offre le saint sacrifice de la messe sur leurs corps. Saint Jean Chrysostome a pour les chaînes de saint Pierre une estime telle qu'il les préfère aux diadèmes des rois. Saint Jérôme loue la crèche de Bethléem ainsi que les vestiges sacrés du Sauveur que renferme la Terre-Sainte. Tous les miracles que Dieu opérait par ses mains, saint Grégoire le Thaumaturge les attribuait aux reliques des Saints qu'il portait suspendues à son cou. Saint Antoine reçoit comme un grand présent le vieux manteau tissu de feuilles de palmier de saint Paul, premier ermite, et le préfère à la pourpre des rois. Et nous, pourquoi nous accuse-t-on de superstition, nous qui conservons religieusement les reliques de la Mère de Dieu, et qui les honorons en les vénérant?

II. — Vous direz peut-être qu'il est incroyable qu'elles demeurent entières et intactes pendant un si long espace de temps. Mais ceci ne vous paraîtra pas incroyable, si vous voyez la divine Providence dans la conservation des reliques des autres Saints. La chaire de saint Jacques, Apôtre, se conserva entière et tout à fait intacte jusqu'au règne de Constantin, bien que la ville de Jérusalem eût été si souvent saccagée et si souvent incendiée, d'abord sous Titus, puis ensuite sous l'empereur Adrien. Ce fait est attesté par Eusèbe [1]. A Rome, on honore pareillement la chaire en bois de saint Pierre, et on trouve dans des auteurs très-recommandables plus de mille autres exemples de ce genre au sujet des reliques des Saints. Si toutes ces merveilles ont été faites pour la conservation et l'honneur des reliques des Saints, il ne doit pas paraître étonnant qu'un grand nombre d'hommes illustres par leur foi aient brillé par leur piété remarquable et par leur zèle à recueillir les reliques de la Mère de Dieu, elle qui surpasse de beaucoup en dignité et en puissance tous les autres Saints. J'apporterai deux exemples de la protection divine sur les reliques des Saints.

III. — Dans la *Vie de saint Maur*, Surius assure que saint Benoît, envoyant saint Maur dans les Gaules, donna à son disciple chéri, pour

[1] Liv. VII.

gage de son affection paternelle, un reliquaire d'ivoire où étaient renfermées des reliques de sainte Marie, Mère de Dieu. A ce sujet, saint Grégoire de Tours, dans son livre *sur la Gloire des martyrs* [1], raconte le miracle suivant: Un nommé Jean, Gaulois de nation, ayant été guéri de la lèpre dans le Jourdain, revenait de Jérusalem dans sa patrie, emportant des reliques de la très-sainte Vierge. Arrivé en Italie, il fut assailli par des brigands; la boîte qui contenait les objets précieux de son affection fut brisée. Les brigands n'y trouvant rien, en tirent les reliques et les jettent dans le feu, et, ayant accablé notre homme de coups, ils se retirent. Celui-ci, se relevant à demi-mort, s'empressa de recueillir au moins les cendres des reliques qui devaient être brûlées, et les trouva au-dessus des charbons allumés : le feu les avait épargnées; son étonnement fut encore plus grand lorsqu'il vit le linge qui les enveloppait aussi intact que si on l'avait mis dans l'eau au lieu de le jeter dans le feu ; il recueillit avec une grande joie les saintes reliques, et, continuant son voyage, il arriva sain et sauf dans les Gaules.

IV. — Le même saint Grégoire de Tours, dans l'ouvrage que nous venons de citer [2], raconte un autre miracle opéré par les reliques de la sainte Mère de Dieu : « Un jour, dit cet écrivain, je portais sur moi, dans une croix d'or, des reliques de la sainte Vierge, des saints Apôtres et de saint Martin. Pendant que nous faisions route, j'aperçois non loin du chemin que nous suivions la cabane d'un pauvre homme envahie par les flammes; les feuilles qui couvraient la toiture donnaient au feu un aliment de plus. Le malheureux courait avec sa femme et ses enfants, portant de l'eau, mais les flammes étaient loin de s'apaiser. Alors, tirant ma croix de ma poitrine, je la lève contre le feu: bientôt, par la vertu du Dieu tout-puissant, le feu s'éteint à la vue des saintes reliques, comme s'il n'avait jamais été allumé. » Gloire et louange à Dieu dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

[1] Chap. XIX. — [2] *Ibid.*

269e CONFÉRENCE

Des oeuvres de miséricorde exercées en l'honneur de la Vierge, Mère de Dieu.

Sommaire. — 1. Avant-propos. — 2. Œuvres corporelles de miséricorde. — 3. Œuvres spirituelles de miséricorde. — 4. Combien les œuvres de miséricorde exercées envers les pauvres sont agréables à la sainte Vierge.

I. — L'honneur que nous rendons aux Saints consiste principalement dans l'imitation de leur vertu, comme le dit saint Augustin[1] : « Quiconque a imité les Saints les a convenablement et dignement honorés. » Il est donc juste que le peuple chrétien fasse des œuvres de miséricorde en l'honneur de la Vierge, Mère de Dieu ; c'est afin qu'en l'imitant, il rende à la Mère de Dieu les hommages que lui doivent ses dévoués serviteurs. Elle a laissé à notre imitation des exemples remarquables de sa miséricorde : ils sont en nombre presque infini ; elle ne cesse de nous en laisser tous les jours. De là vient que Marie est communément appelée la Mère de miséricorde.

II. — Il y a deux sortes d'œuvres de miséricorde. Les unes sont corporelles, les autres sont spirituelles. On exerce des œuvres corporelles de miséricorde en l'honneur de la sainte Vierge, en distribuant aux pauvres, par amour pour Dieu et sa sainte Mère, de l'argent, de la nourriture, ou bien encore des vêtements, surtout lorsque l'aumône est demandée au nom de la sainte Vierge. Tel était l'abbé Léonce, ce serviteur si dévoué à la bienheureuse Vierge Marie ; pendant onze ans il ne sortit jamais de l'église sans y laisser quelque aumône en l'honneur de la Mère de Dieu. Voyait-il venir à lui un pauvre, s'il était aveugle, il prenait sa main et lui donnait l'aumône ; jouissait-il au contraire de la vue, il plaçait l'aumône devant lui ou au bas d'une colonne, ou sur un banc, ou sur les degrés du sanctuaire, et le pauvre venait l'y chercher. Interrogé sur sa manière d'agir, il répondit : « Ce n'est pas moi qui donne l'aumône, mais c'est la sainte Mère de Dieu, ma Maîtresse, qui donne la nourriture à eux et à moi[2]. »

[1] Sermon xxx *sur les Martyrs*. — [2] Tiré du *Pré spirituel*, chap. lxi.

La piété d'Alexandre de Halès envers la sainte Vierge fut aussi très-admirable. A cause de l'étendue de son érudition et de la solidité de sa doctrine, il reçut le glorieux surnom de Docteur irréfragable. Ayant été invité inopinément à entrer dans la religion des Frères mineurs, religion célèbre par l'austérité de la vie qu'on y mène et par l'étroite pauvreté qu'on y pratique, il obéit avec non moins de piété que de courage [1].

On pratique encore la même piété envers la sainte Vierge en élevant et en plaçant sous l'invocation de la Mère de Dieu des hospices, des orphelinats et des maisons pour les pauvres et les orphelins; en fournissant la nourriture et le vêtement aux pauvres et aux orphelins qui demeurent dans les hospices; en visitant et en secourant, pour l'amour de la Vierge, les prisonniers détenus dans les prisons publiques ou dans les galères; en fournissant une dot aux jeunes filles privées des ressources nécessaires pour se marier, ou, ce qui mieux est, pour se consacrer au service divin dans un monastère de religieuses. Les villes d'Italie surtout offrent des monuments remarquables de cette sorte de piété envers la sainte Vierge. Rome possède la maison des orphelins de Sainte-Marie *in Equiro*. On y voit aussi l'hospice de Sainte-Marie de la Consolation et l'église de Sainte-Marie sur la Minerve, où, chaque année, au jour de la fête de l'Annonciation, le Souverain-Pontife lui-même tire de la confrérie de la Miséricorde et distribue, au nom de la sainte Vierge, à des jeunes filles pauvres, la dot nécessaire pour se marier. Venise montre un hospice très-ancien, appelé vulgairement Sainte-Marie de la Charité et enrichi d'indulgences par le pape Alexandre III. A Florence, on visite un hospice appelé du nom de Sainte-Marie la Nouvelle. Pierre-Antoine Spinelli [2], habitant de la ville de Naples, compte dans cette ville beaucoup de maisons de ce genre placées sous l'invocation de la sainte Vierge Marie.

III. — On exerce les œuvres spirituelles de miséricorde envers la sainte Vierge en entrant dans quelqu'une de ses confréries; en s'acquittant avec dévotion des œuvres de piété qui ont coutume d'être

[1] St. Antonin, IIIe part., *Histoire*, tit. XXIV, chap. VIII, part. 1re. — [2] *Trône de la Mère de Dieu*, chap. XXXIX, no 6 et suiv.

pratiquées; en confessant ses péchés et en recevant la sainte Eucharistie aux jours marqués.

On donne aussi des marques de cette même piété envers Marie en amenant les autres, soit par un conseil, soit par quelque autre moyen, à honorer la sainte Vierge et à la servir. Tels sont ceux qui enseignent à réciter le chapelet ou le rosaire, ceux qui exhortent leurs frères à l'observation du jeûne du samedi et des vigiles de la Vierge Marie. Tels sont encore les prédicateurs qui prêchent la dévotion de la sainte Vierge; ceux qui font des livres sur ses gloires et sur les miracles qu'elle opère; ceux qui, par leurs paroles, leurs écrits ou leurs exemples, étendent son culte parmi le peuple; ceux qui, par amour pour la Vierge, pardonnent toutes les injures. Parmi ces grands serviteurs de la Reine du Ciel, on compte saint Gérard, évêque et martyr : lui demandait-on pardon au nom de la Mère de Jésus-Christ, à peine avait-il entendu prononcer le nom de la Mère de miséricorde qu'il fondait en larmes et pardonnait de tout son cœur [1].

IV. — La Mère de Dieu elle-même s'est plu à montrer à sainte Liduwine, dans une vision, combien les œuvres de miséricorde exercées envers les pauvres lui sont agréables. Sainte Liduwine fut, par l'ordre de la sainte Vierge, ravie au Ciel par les Anges, elle y vit comme une armée de bienheureux au milieu desquels se trouvait la Mère de Dieu; elle vit ensuite dresser des tables : elles étaient parées d'étoffes de soie; les aumônes qu'elle avait distribuées à ceux qui souffraient de la faim furent placées sur ces tables dans le plus bel ordre; les potions qu'elle avait, selon ses ressources, offertes aux pauvres dans des pots de terre, elle les vit servir partie dans des vases d'or, partie dans des vases de cristal; après cela, elle vit une quantité d'hommes brillants de lumière s'asseoir à ces tables ornées et préparées avec tant de soin; elle entendit les acclamations de joie et d'allégresse des convives; il lui semblait les servir avec bonheur et empressement.

Dans la suite, pleine du souvenir de cette vision, elle augmenta les bienfaits qu'elle répandait sur les pauvres [2].

[1] Surius, dans la *Vie* de ce Saint. — [2] Cette vision est rapportée dans la *Vie* de la Sainte.

Allons, très-chers Frères, rendons à une Vierge si grande les devoirs d'un dévoué serviteur que nous venons jusqu'ici de passer en revue; servons avec courage, vénérons, honorons Celle que le Père éternel a honorée comme la Mère de son Fils, Celle que l'Église entoure de tant d'hommages et de tant d'honneurs, comme nous l'avons vu. Vénérons Celle devant qui la dignité des pontifes, la majesté des empereurs, des rois et des princes, découvre et incline la tête. Adressons nos prières, offrons nos vœux à Celle devant qui les princes du Ciel se prosternent humblement; à Celle qui voit les essaims des saintes vierges, l'armée des martyrs, les phalanges des prophètes, courbant les genoux à ses pieds. Qu'il est heureux celui qui s'incline devant cette grande Reine, qui l'invoque, qui la prie et qui se confie de tout son cœur à sa bienveillance! Il est certain qu'il trouvera grâce auprès d'elle et auprès de son Fils; il sera admis à la participation de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

270e CONFÉRENCE

Réfutation de tout ce que les hérétiques objectent contre le culte, la vénération, les devoirs et les hommages que l'Église rend a la sainte Vierge Marie.

Sommaire. — 1. Avant-propos — 2. Première objection : Qu'est-ce que le culte de Dieu en esprit et en vérité? — 3. Deuxième objection : La Vierge Marie est une Déesse.

I. — Jusqu'ici, nous avons parlé du culte et de la vénération que nous devons à la sainte Vierge Marie; nous avons passé en revue les devoirs et les hommages dont l'Église catholique se sert et s'est toujours servie jusqu'à présent pour honorer la Reine du Ciel. Il nous reste, pour terminer notre sujet, à réfuter les objections subtiles des hérétiques.

Les ennemis du culte de Marie, animés d'un faux zèle pour le culte de Dieu, répètent sans cesse : « Le culte divin, ce culte par lequel nous adorons Dieu en esprit et en vérité, ce culte qui nous fait repousser et rejeter les dieux étrangers, comme il est commandé dans l'*Exode*[1] : « Vous n'aurez pas de dieux étrangers devant moi. » Ce

[1] xx, 3.

culte est diminué par celui de Marie : « Nous appelons, disent-ils Marie déesse; nous élevons à Marie des autels, des sanctuaires, des temples; nous célébrons des messes; nous instituons des fêtes, et nous offrons des vœux à Marie. »

Ils disent encore : « Il est écrit dans *saint Matthieu*[1] : « Vous ado- « rerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. » On ne doit donc pas adresser ses prières à Marie ni à aucune autre créature. »

II. — Ces paroles ne sont pas le fruit de l'ignorance ni de la malice. Écoute, hérétique. Le culte de Dieu *en esprit et en vérité*, c'est le culte de latrie, qui ne requiert rien autre chose que la foi, l'espérance et la charité. Il exige la foi : « Croyez en Dieu, et croyez en moi[2]; » il exige l'espérance : « Espère dans le Seigneur, et il t'accordera ce que ton cœur demande[3]; » il exige la charité : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit[4]. » Pour aimer Dieu avec tout le cœur, toute l'intelligence et toute la volonté dont nous sommes capables, pour tourner toutes les affections et toutes les forces de notre corps et de notre âme à la seule fin d'aimer, d'honorer et d'adorer Dieu, de le servir, de l'écouter et de lui obéir, nous ne devons ni l'égaler ni le préférer à aucune créature. Le culte *en esprit et en vérité* consiste à ne pas nous faire des dieux étrangers. Ces dieux étrangers, dis-je, qu'adorait l'aveugle Gentilité; ces dieux que Rachel déroba à son père[5]; ces dieux étrangers apparus nouvellement et récemment, ceux que les pères des Israélites n'ont point adorés[6]; ceux auxquels leurs fils égarés ont sacrifié[7] : « Ils ont immolé à des démons et non pas à Dieu; ils ont sacrifié à des dieux qu'ils ignoraient : venus nouvellement et récemment, leurs pères ne les ont point adorés; » ces dieux étrangers dont parle l'Apôtre[8] : « Le dieu de ce siècle a aveuglé les esprits des infidèles; » et[9] : « Leur ventre est leur dieu; » et[10] : « Et quoiqu'ils aient plusieurs dieux et plusieurs seigneurs; » ces dieux étrangers

[1] IV, 10 — [2] St. Jean, XIV, 1. — [3] Ps. XXXVI, 3. — [4] St. Matth., XXII, 37. — [5] *Genèse*, XXXI. — [6] *Deutéronome*, XXXII, 17. — [7] Chap. XXXVII. — [8] IIe *Épître aux Corinthiens*, IV, 4. — [9] Ire *Épître aux Philippiens*, III, 19. — [10] Ire *Épître aux Corinthiens*, VIII, 5.

dont parle Jérémie [1], lorsqu'il dit : « Qu'ils disparaissent de la terre, ces dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre ! » Le culte de Dieu en esprit et en vérité consiste aussi à ne pas nous faire des dieux de créatures privilégiées, unies à Dieu par les liens de l'amitié, participant par la grâce à la nature divine, comme fut Moïse, auquel Dieu lui-même donna le nom de dieu [2] : « Voici que je t'ai établi le dieu de Pharaon ; » tels sont les princes, les juges, et tous ceux que quelque dignité élève au-dessus de leurs semblables ; c'est à leur sujet qu'on lit dans l'*Exode* [3] : « Tu ne médiras pas de tes dieux et tu ne maudiras pas le prince de ton peuple ; » tels étaient ceux desquels le Saint-Esprit dit, par la bouche du Psalmiste [4] : « Je l'ai dit : vous êtes des dieux ; » et plus haut encore, on lit : « Dieu s'est trouvé dans l'assemblée des dieux, et il juge les dieux, étant au milieu d'eux ; » tels sont encore ceux au sujet desquels le Psalmiste [5] s'exprime ainsi : « Vous ne l'avez qu'un peu abaissé au-dessous des Anges, » en hébreu : *des dieux*.

Le culte de Dieu en esprit et en vérité veut qu'on ne fasse de sacrifices, qu'on n'offre des victimes, qu'on n'adresse des vœux, qu'on n'élève des autels à personne autre qu'à Dieu seul. Le culte de Dieu en esprit et en vérité veut que nous craignions Dieu et que nous ne servions que lui seul.

Je le demande aux hérétiques, au nom de Dieu, au nom du salut de leur âme, qu'ils nous montrent quelque chose de pareil dans le culte que nous rendons à Marie. De quelle manière croyons-nous en Marie ? Espérons-nous en Marie comme Dieu ? Mettons-nous notre confiance en Marie comme Dieu ? De quelle manière l'aimons-nous comme Dieu de tout notre cœur et du plus intime de notre âme ? Quels sacrifices lui offrons-nous comme à une déesse ? Lui adressons-nous des vœux, lui élevons-nous des temples et des autels comme à Dieu ? De quelle manière lui rendons-nous le culte de latrie, qui n'est dû qu'à Dieu seul ? De quelle manière égalons-nous ou préférons-nous Marie à Dieu ?

Nous l'appelons, je l'avoue, notre vie et notre espérance, mais nous

[1] x, II. — [2] *Exode*, VII, 1. — [3] XXII, 28. — [4] Ps. LXXXI, 6. — [5] Ps. VIII, 6.

ne disons pas qu'elle est la principale cause de la vie; nous croyons et nous tenons, au contraire, que le Christ seul est l'auteur de la vie; c'est ce que nous lisons dans les *Actes des Apôtres* [1] : « Vous avez tué l'auteur de la vie. » Nous l'appelons la vie, parce qu'elle a mis au monde le Christ, l'auteur de la vie. Nous l'appelons notre espérance, parce que nous la reconnaissons pour notre avocate, notre protectrice et notre patronne; parce que, après le Christ, c'est dans son intercession que nous mettons notre confiance; car, pour nous, pécheurs, elle prie et intercède sans cesse, elle fait des miracles et opère des prodiges qui nous remplissent d'étonnement et d'admiration.

III. — En disant avec saint Pierre Damien que Marie est une créature déifiée; en lui donnant, avec saint Grégoire de Nazianze, le nom de Déesse, nous ne voulons déroger en rien à l'honneur de Dieu. Marie n'est pas une Déesse ennemie de Dieu, mais elle est au contraire la confidente intime de Dieu; elle est la sœur de Dieu, l'amie de Dieu, l'épouse de Dieu, la Mère de Dieu, le trône de la gloire de Dieu, le temple de Dieu, le sanctuaire de toute la Divinité. Marie est une Déesse qui, plus que toutes les créatures, a été remplie de grâces par la source même de la grâce. La Vierge Marie est une Déesse, parce que, de son sein immaculé, elle a mis au monde le Dieu des dieux, notre Sauveur. Si l'Écriture « a appelé dieux ceux auxquels la parole de Dieu a été adressée [2], » pourquoi ne serait-il pas permis d'appeler Déesse celle dans laquelle « le Verbe s'est fait chair ? »

Ce qui offusque encore les hérétiques, c'est de voir des fêtes instituées, des messes célébrées, des sanctuaires, des autels dédiés à Marie, toutes choses qui n'appartiennent qu'à Dieu. En voici l'explication : ces hommages, et tous ceux de leur genre, nous ne les rendons pas à Marie, mais à Dieu dans Marie. Quel est le pontife qui, à l'autel, a jamais dit : « Je vous offre, Marie ? » Ce que l'Église offre, elle l'offre à Dieu qui a couronné Marie. Les temples, les sanctuaires, les autels, ne sont pas élevés à Marie, mais à Dieu dans Marie, à Dieu qui l'a élevée au point d'en faire sa Mère, et qui a ainsi mis sur sa tête un diadème plus magnifique que celui de tous les Saints.

[1] III, 15. — [2] St. Jean, X, 35.

Nous répondrons encore de la même manière à cette objection : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul[1]. » Tu adoreras, dis-je, du culte de latrie le Seigneur, ton Dieu, comme le créateur et l'architecte de l'univers; ce qui ne t'empêchera pas d'adorer les Saints comme les amis et les serviteurs de Dieu. C'est ainsi qu'Abraham et Gédéon adorèrent les Anges, que Nathan adora David, et Nabuchodonosor Daniel, ainsi que plusieurs autres dont nous avons déjà parlé plus haut.

« Tu ne serviras que Dieu seul » du culte de latrie, comme le Seigneur, l'auteur et le distributeur de tous les biens; avec cela, tu serviras aussi les hommes, comme dit saint Paul[2] : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair; » à plus forte raison encore les hommes saints, qui sont l'image vivante de Dieu. Parmi les créatures saintes, tu adoreras la sainte Vierge Marie et tu la serviras comme la Mère de Dieu. Tu l'adoreras comme ayant été établie par la grâce divine la Reine et la Maîtresse du Ciel et de la terre. Tu adoreras Marie du culte d'hyperdulie; c'est-à-dire tu auras pour elle une vénération d'autant plus grande que, parmi tous ceux que la grâce a rendus les amis, les alliés et les proches de Dieu, elle est la créature unie à son Créateur par les liens les plus étroits. C'est elle qui a donné le jour à Dieu; c'est elle qui lui a fourni, de son sang, la substance de son corps humain; c'est elle qui, pendant neuf mois, l'a porté dans ses entrailles pures; c'est elle qui, petit enfant, l'a allaité de son sein; elle a entouré son enfance de ses soins vigilants; devenu homme, elle ne l'a pas abandonné dans sa passion. Vénérons donc Marie avec un respect d'autant plus grand qu'elle est la plus excellente de toutes les créatures : elle a porté, enfermée dans son sein, toute la grandeur de son Dieu, à qui appartiennent la louange, la gloire, l'honneur et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] St. Matth., IV, 10. — [2] *Épître aux Ephésiens,* VI, 5.

XXIII

VIRGO PRÆDICANDA

VIERGE DIGNE DE TOUTE LOUANGE

La louange, l'éloge, ne sont point le dernier mot de la vénération. En effet, lorsque nous louons ou exaltons quelqu'un, nous exaltons la vertu de celui auquel cette vénération est due. C'est pourquoi le chœur fidèle de l'Église, après avoir proclamé la glorieuse et virginale Mère de Dieu, vénérable, c'est-à-dire digne de tout culte, de tout honneur et de tout respect, assure aussitôt que cette Vierge est digne de toute louange, de tout éloge et de tout panégyrique. Les Conférences suivantes vont clairement démontrer combien cela est vrai.

271e CONFÉRENCE

SI ET POUR QUEL MOTIF LA GLORIEUSE MÈRE DE DIEU EST DIGNE DE LOUANGES.

SOMMAIRE. — Raisons de ce titre donné à Marie.

Les auteurs sacrés et profanes ont toujours considéré comme un devoir de louer les femmes honnêtes, comme de blâmer celles qui ne le sont pas. Sara est louée d'obéir à Abraham, qu'elle appelle son maître [1]. On loue Rébecca d'avoir été généreuse envers ses hôtes, les abreuvant eux et leurs chameaux [2]. On loue Rachel d'avoir été pudique, belle et charmante d'aspect [3]. On loue Marie, la sœur de Moïse, d'avoir chanté les victoires du Seigneur [4]. On loue Déborah d'avoir triomphé de ses ennemis vaincus [5]. On loue la mère de Samson d'avoir été pleine de religion, de n'avoir jamais bu ni vin, ni liqueur enivrante, de n'avoir jamais rien touché d'impur et d'avoir fait des sacrifices à Dieu.

Ruth, la Moabite, est louée de ce qu'elle ne voulut pas abandonner sa belle-mère Noémi, privée de ses deux fils et de son mari [6]. Anne,

[1] *Genèse*, XXIII. — [2] *Ibid.*, XXIV. — [3] *Ibid.*, XXIX. — [4] *Exode*, XV. — [5] *Juges*, V. — [6] *Ruth.*, I.

mère de Samuel, est louée de ce qu'elle obtint du Seigneur, par le moyen de la prière, un fils qu'elle offrit au Seigneur [1]. Abigaïl est louée pour avoir apaisé la colère de David contre Nabal [2]. La Thecuite est louée pour avoir réconcilié Absalon avec David, son père [3]. La reine de Saba est louée parce qu'elle vint des extrémités de la terre entendre la sagesse de Salomon [4]. Judith est louée pour avoir, par un stratagème extraordinaire, coupé la tête d'Holopherne, général du roi des Assyriens, mis en fuite son armée et délivré la ville du siége [5]. Esther est louée pour avoir apaisé Assuérus, roi des Assyriens, et fait révoquer ce décret barbare porté contre la nation [6]. La mère des sept frères Machabée est louée pour avoir animé ses fils au martyre [7]. Élisabeth, mère de saint Jean Baptiste, est louée parce qu'elle fut juste avec son époux Zacharie, marchant dans la voie de tous les commandements et de toutes les ordonnances du Seigneur, d'une manière irrépréhensible [8]. Anne, fille de Phanuel, est louée parce que, veuve, elle vécut jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, sans jamais quitter le Temple, jeûnant et priant nuit et jour [9]. La Samaritaine est louée parce qu'elle reconnut le Christ pour prophète, et l'annonça à ses concitoyens [10]. On loue cette femme courageuse qui, tandis que les scribes et les pharisiens maudissaient le Christ, sortit de la foule et fit retentir ses louanges, en s'écriant : « Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées [11] ! » On loue sainte Marie Madeleine pour avoir suivi le Christ avec les autres femmes, pour avoir assisté à sa mort et préparé les parfums, pour l'avoir cherché dans le tombeau, pour avoir interrogé le jardinier, pour avoir reconnu le Seigneur, pour être allé trouver les Apôtres et leur avoir annoncé la résurrection; ils doutent, mais elle croit. Les *Actes des Apôtres* louent Dorcas, Aquilla, Priscilla et beaucoup d'autres. Les profanes louent la chasteté de Lucrèce, le courage de Sémiramis, la valeur belliqueuse des Amazones, la sagesse des sibylles.

La bienheureuse Vierge surpasse de beaucoup toutes les femmes; que dis-je! en comparaison de la Mère de Dieu, l'or de ces femmes

[1] Ier *Livre des Rois*, I. — [2] *Ibid.*, XXI. — [3] IIe *Ibid.*, I, 4. — [4] IIIe *Ibid.*, X. — [5] *Judith.*, XIII. — [6] *Esther*, VII. — [7] IIe *Livre des Machabées*, VII. — [8] St. Luc, I. — [9] *Id.*, II. — [10] St. Jean, IV. — [11] St. Luc, XI, 27.

n'est qu'un grain de sable. Aussi saint Methodius, voulant dépeindre vivement la bienheureuse Vierge Marie, l'a appelée *une nuée foudroyante*. De même, en effet, que le bruit du tonnerre est entendu au loin, tellement qu'en comparaison des éclats de la foudre, les autres bruits ne s'entendent point; ainsi, lorsque les actions héroïques de la bienheureuse Vierge Marie retentirent dans tout l'univers, les vertus illustres des autres femmes se turent, pour ainsi dire, devant sa sainteté. Et saint Jérôme, après avoir loué les saintes femmes de l'Ancien Testament, ajoute : « Je ne dis rien d'Anne, d'Élisabeth et des autres femmes, dont la faible lueur, comme celle des étoiles, a été effacée par la vive lumière de Marie. Que dirai-je des femmes païennes, dont les qualités, comparées aux vertus de la bienheureuse Vierge Marie, peuvent être à bon droit regardées comme des vices? C'est donc justement que nous chantons : « Vierge digne de toute louange. » Et voilà la première cause de cette invocation : l'excellence de la Vierge.

La Vierge, Mère de Dieu, est digne de toute louange, parce qu'elle a conçu le Christ, Fils de Dieu, l'a porté dans son sein et mis au monde. Elle doit donc être louée par toutes les langues et toutes les plumes, Celle qui a enfanté pour tous la bénédiction. Saint Paul dit : « Celui qui sème dans les bénédictions, moissonnera dans les bénédictions [1]. » Pourquoi donc la Vierge, Mère de Dieu, ne moissonnerait-elle pas la bénédiction et la louange de tous, elle qui a semé la bénédiction de tous? Elle l'a moissonnée sans doute, et avec assez d'abondance. C'est pour ce motif que l'a comblée de louanges et d'éloges publics, cette femme de l'Évangile, qui s'écria : « Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées! » C'est pour ce motif que les saints Pères ont épuisé toutes leurs louanges en l'honneur de ces entrailles virginales si saintes : « O sein sans souillure, s'écrie saint Épiphane, qui, ayant la dimension des cieux, avez porté le Dieu que rien ne limite! O sein plus grand que les cieux, Dieu n'a pas été à l'étroit en vous! O sein formé des sept cercles des cieux, et plus vaste qu'eux [2]. » C'est pour ce motif encore que Chrysippe loue et salue la bienheureuse Vierge : « Je vous salue, ô Vierge, qui avez

[1] IIe *Aux Corinthiens*, IX, 6. — [2] Sermon *sur les Louanges de Marie*.

conçu en dehors des lois de la nature, dans un sein plus vaste que les cieux mêmes, puisque vous y avez tenu enfermé Celui que les cieux mêmes ne peuvent contenir [1]. » Et saint Grégoire de Myre : « O bienheureuses entrailles, dit-il, qui par leur excellence ont attiré en elles les biens de l'âme. Car dans toutes les autres créatures humaines, c'est à peine si une âme pure peut jouir de la présence de l'Esprit-Saint. Et en elles la chair devient la demeure du Saint-Esprit [2]. » Et saint Augustin : « O femme bénie par-dessus toutes les femmes, qui n'avez pas connu d'homme et avez renfermé un homme en votre sein [3]. » Et saint Bernard : « Il n'y a pas sur la terre de lieu plus saint que le temple du sein virginal dans lequel Marie reçut le Fils de Dieu [4]. » Et l'abbé Guerric : « Combien il est heureux ce sein précieux d'où a été prise la chair précieuse du Rédempteur, prix des âmes, sujet d'étonnement pour les Anges, siége de la majesté suprême, trône de la puissance, nourriture de la vie immortelle, remède du péché, gage de la santé [5] ! » Et beaucoup d'autres.

La Vierge, Mère de Dieu est digne de toute louange, parce qu'elle a eu souvent entre ses mains le Verbe incarné, parce qu'elle l'a vu de ses yeux, parce qu'elle lui a parlé, et a conversé avec lui familièrement et dans l'intimité, l'a entouré de ses bras, l'a porté sur ses bras, l'a réchauffé sur son sein, l'a nourri de son lait, et enfin a fait les plus douces caresses à la chair de Dieu. C'est pour ce motif que saint Augustin fait éclater ainsi ses louanges : « O heureux baisers, imprimés par les lèvres de ce petit enfant, lorsque, au milieu des nombreux indices de l'enfance où il se cachait, il jouait avec vous, sa Mère, comme votre vrai Fils, et régnait en maître comme vrai Fils du Père céleste [6] ! »

Sans doute la bienheureuse Vierge doit être à bon droit comblée d'éloges et de louanges à ce titre; car si le Christ a proclamé bienheureux ses Apôtres, parce qu'ils le voyaient, parce qu'ils jouissaient de sa présence corporelle et de sa très-douce familiarité, en disant : « Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez [7] ! » combien

[1] Sermon *sur la Vierge.* — [2] Sermon *sur la Nativité de Notre-Seigneur.* — [3] Sermon IX *sur le Temps.* — [4] Sermon I *sur l'Assomption.* — [5] Sermon I *sur l'Annonciation.* — [6] Sermon II *sur l'Assomption.* — [7] St. Luc, X, 23.

plus la bienheureuse Vierge Marie doit-elle être proclamée bienheureuse, elle qui non-seulement l'a vu de ses yeux, non-seulement a entendu ses paroles, mais encore l'a porté, l'a allaité, l'a nourri, l'a vêtu, et est demeurée tant d'années avec lui!

Oh! combien il la faut féliciter d'une si sainte et si douce familiarité avec Jésus! L'esprit ne peut comprendre, la langue ne peut dire de quelle joie, de quel bonheur fut comblée la Vierge allaitant le Fils de Dieu, imprimant ses lèvres sur ses lèvres et sa bouche sur sa bouche. Si les Anges se sont réjouis de son enfantement et s'ils l'ont chanté; si les mages, seulement en voyant l'étoile qui les conduisait au Christ, « ont été remplis d'une joie immense; » de quel extrême bonheur ne pensez-vous pas qu'était comblée la Vierge glorieuse, quand elle, concevant le Fils de Dieu, quand elle, l'enfantant, l'allaitait, le réchauffait sur son sein, le nourrissait, le vêtissait et causait avec lui?

C'est à cela que faisait allusion Richard de Saint-Laurent, lorsqu'il enseignait qu'il fallait louer, bénir, exalter, saluer non-seulement le sein et les mamelles de la Vierge, mais encore tous ses membres: « Chacun des membres de la Vierge, disait-il, doit être béni tous les jours, afin que par elle nous obtenions chaque jour la bénédiction de nos membres. Nous devons bénir les pieds, à l'aide desquels elle porta le Seigneur; le sein, où elle le porta; le cœur, par lequel elle crut invisiblement en lui et l'aima avec ferveur; les mamelles, avec lesquelles elle l'allaita; les mains, avec lesquelles elle le nourrit; la bouche et les lèvres, avec lesquelles elle lui fit ces heureuses caresses de notre rédemption; les narines, avec lesquelles elle respira le suave parfum de son humanité; les oreilles, avec lesquelles elle écouta avec délices ses entretiens; les yeux, avec lesquels elle le regarda pieusement. »

Qui que vous soyez, qui aimez et honorez la Vierge, n'oubliez donc jamais de remplir ce devoir envers elle chaque jour avec dévotion. Ainsi, vous réciterez un *Ave, Maria*, pour saluer avec l'Ange chacun de ses membres: deux pour les pieds, deux pour les mains, deux pour les yeux, deux pour les oreilles, deux pour les narines, deux pour les lèvres, deux pour les mamelles, deux pour la bouche et les lèvres,

un pour le ventre, un pour le cœur, deux pour le corps et l'âme. Et ainsi il y aura en tout vingt salutations que vous ferez chaque jour, avec autant de génuflexions, s'il est possible, en forme de pétition, devant une image ou un autel de la glorieuse Vierge.

Elle doit être louée et exaltée parce que Dieu est loué en elle et par elle. Louer la Mère, c'est louer le Fils. Ainsi, quand nous louons la Mère, nous ne cessons pas de louer le Fils. Voilà pourquoi cette pieuse femme qui voulait louer le Christ fit entendre les louanges de sa Mère, en s'écriant : « Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées ! » Le Saint-Esprit lui faisait comprendre que le Fils était loué par les louanges qu'elle donnait à la Mère.

De même, dans le *Cantique des cantiques* [1], après que le Fils s'est loué : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées, » il passe aussitôt aux louanges de sa Mère en ces termes : « Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les filles ; » afin que nous comprissions que ses louanges sont les louanges de sa Mère et que les louanges du Fils se tournent en quelque sorte à la louange de la Mère.

Les Docteurs ont observé que la gloire et les louanges de toutes les générations, de génération en génération, n'ont été attribuées qu'à Dieu. Parcourez les Écritures, et vous verrez qu'il en est ainsi. D'abord, c'est de Dieu seul qu'il est dit : « Nous publions vos louanges de génération en génération [2]. » Et : « Seigneur, le souvenir de votre gloire s'étendra de génération en génération [3]. » Et : « Toutes les générations loueront vos œuvres [4]. » Et ailleurs encore. Que si c'est là la gloire propre de Dieu, pourquoi la Vierge très-prudente et très-humble s'est-elle attribué cet honneur et cette louange dans son *Magnificat*, en disant : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse ? » Sans doute que, pleine de l'Esprit-Saint, elle a compris que c'était louer Dieu que de louer sa Mère. Or, comme elle savait bien qu'elle avait conçu Dieu et qu'elle allait être sa Mère, elle se promettait justement les louanges de toutes les générations, puisqu'elle devait enfanter Celui à qui est due la louange de toutes les générations.

[1] II, 1. — [2] Ps. LXXVIII, 13. — [3] Ps. CXXXIV, 13. — [4] Ps. CXLIV, 4.

Elle doit être comblée de louanges à l'exemple de toutes les générations, de tous les peuples, de tous les ordres, de tous les états et de tous les âges, qui ont tellement loué la bienheureuse Vierge Marie qu'il n'y eut jamais ni âge, ni nation, ni état, ni ordre qui eût omis ou eût supprimé les louanges de la bienheureuse Vierge Marie. Nous allons développer ce point.

272e CONFÉRENCE

Par quelles générations, par quels peuples et en quelles langues a été louée et exaltée la bienheureuse Vierge Marie.

Sommaire. — La sainte Vierge a été louée : 1. Par Dieu. — 2. Par les Anges. — 3. Par les hommes, sous la loi de nature, sous la loi écrite, sous la loi évangélique.

I. — La très-glorieuse Vierge a toujours été louée, célébrée, exaltée aussi haut que la foi de l'Église peut monter.

Elle a été louée par Dieu, qui de toute éternité se l'est choisie pour Mère, et l'a, la première de toutes les pures créatures, prédestinée, comme nous l'avons prouvé dans de précédentes Conférences. Il l'a louée lorsqu'il a gravé sa connaissance dans l'intelligence des Anges, dès leur création; lorsqu'il l'a proposée aux vœux et aux désirs des patriarches; lorsqu'il a voulu la faire prédire par les prophètes, indiquer par des figures, signifier par des noms symboliques.

II. — Elle fut louée par les Anges lorsqu'ils chantaient à sa naissance: « Quelle est celle-ci qui s'avance, brillante comme l'aurore lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la lune et éclatante comme le soleil[1]? »

Et en particulier par l'Archange Michel, lorsque, parlant au nom de Dieu, il prédit la femme qui devait fouler aux pieds la tête du serpent et toute sa race: « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne; elle te brisera la tête et tu tâcheras de la mordre au talon[2]. » Pantaléon, cité par Hérius, le jour de la fête de Saint-Michel, et d'autres, enseignent unanimement que ces paroles

[1] *Cantique des cantiques*, VI, 9. — [2] *Genèse*, III, 15.

furent prononcées par saint Michel, au nom de Dieu, comme dans les autres apparitions, soit sous la loi naturelle, soit sous la loi écrite, dont l'Écriture sainte fait mention.

Elle fut louée par l'Archange Gabriel lorsqu'il lui dit : « Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes [1]. »

Et encore par cet Ange qui apparut à Joseph pendant son sommeil, et qui appela Marie, Mère de Jésus : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa Mère [2]. » En l'appelant sa Mère, il en fit un tel éloge qu'on n'en peut imaginer de plus élevé pour des créatures, comme nous l'avons montré précédemment.

Et tous les Anges qui virent avec admiration son assomption la louèrent beaucoup lorsqu'ils s'écrièrent : « Qui est celle-ci qui monte par le désert comme une petite *vapeur d'aromates, de myrrhe* et d'encens, et de toutes sortes de poudres de senteur [3]? » Ce qui fait que saint Athanase, méditant sur ces paroles de Marie : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse, » s'exprime ainsi : « Toutes les les hiérarchies des Anges et des créatures terrestres vous proclament bienheureuse, et, élevant leurs mains, elles vous bénissent. Ainsi, vous êtes bénie dans les cieux et proclamée bienheureuse sur la terre. »

III. — La bienheureuse Vierge Marie a été comblée de louanges par les hommes. Dès les premiers temps de l'Église naissante, ils ont toujours reconnu la Vierge, ils ont admiré sa dignité, sa majesté, sa grâce; ils l'ont proclamée bienheureuse. C'est d'eux qu'il est dit : « Les filles l'ont vue et l'ont proclamée bienheureuse; les reines et les autres femmes lui ont donné des louanges [4]. » Par les filles, il faut entendre les âmes fidèles qui, depuis notre premier père Adam jusqu'au dernier fidèle, qui est né ou qui doit naître à la fin du monde, ont vu la gloire de la Mère de Dieu et l'ont proclamée bienheureuse. Parcourons les siècles, passons en revue tous les âges du monde, et nous verrons, tant sous la loi de nature que sous la loi écrite, et dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, que les âmes fidèles

[1] St. Luc, I, 28. — [2] St. Matth., II, 3. — [3] *Cantique des cantiques,* III, 6. — [4] *Ibid.,* VI, 8.

ont vu la Vierge, Mère de Dieu, et qu'ils l'ont proclamée bienheureuse.

1° Sous la loi de nature. Notre premier père Adam l'a vue et l'a proclamée bienheureuse lorsque, dans son sommeil, ou plutôt dans son extase, prévoyant l'incarnation, il dit : « Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et s'attachera à sa femme [1]. » Adam prononça ces paroles par l'inspiration du Saint-Esprit, comme l'atteste le Concile de Trente [2]. Et saint Paul dit évidemment qu'Adam a prévu alors l'incarnation du Christ et son union avec l'Église, quand il écrit aux Éphésiens [3] : « Ce sacrement est grand; je dis en Jésus-Christ et dans l'Église. » Lors donc qu'il a vu le mystère de l'incarnation, il est impossible qu'il n'ait pas connu aussi la sainte Mère de Dieu. Il l'a connue, sans contredit, et il l'a proclamée bienheureuse en prévoyant qu'elle aurait part à un si grand mystère et qu'elle serait Mère d'un tel Fils.

Noé l'a vue, lorsqu'il a construit l'arche, car la Mère de Dieu a été l'Arche véritable qui a porté Noé lui-même, son constructeur, ce qui fait dire à un anonyme : « Voici l'arche du Testament qui porte Noé sur les flots de la mer de ce monde. Le Messie y est entré et l'a gardée intacte en fermant la porte. »

Le patriarche Abraham la vit et la proclama bienheureuse. Quand la vit-il? Évidemment lorsque, conduit par Dieu pendant le silence d'une nuit profonde, il reçut l'ordre de lever les yeux vers le ciel et de compter les étoiles : « Levez les yeux au ciel, lui dit le Seigneur, et comptez les étoiles si vous pouvez [4]. » Alors Abraham admira au milieu des astres de la nuit la splendeur de la lune, et il est à croire que dans les étoiles il vit l'éclat dont brillerait sa postérité, mais que dans la lune il reconnut et adora cette Souveraine dont il dit qu'elle est « belle comme la lune [5]. »

Le patriarche Jacob la vit et la proclama bienheureuse lorsqu'en mourant il inclina devant elle sa tête; car, en bénissant les deux fils de Joseph, il s'inclina profondément devant le bâton de ce dernier. Saint

[1] *Genèse*, II, 23, 24. — [2] Session 24. — [3] V, 32. — [4] *Genèse*, XV, 5. — [5] *Cantique des cantiques*, VI, 9.

Paul indique clairement que ce fut là un acte prophétique, lorsqu'il dit : « C'est par la foi que Jacob, en mourant, bénit chacun des enfants de Joseph, et qu'il s'inclina profondément devant le bâton de commandement que portait son fils [1]. » Devant le bâton de Joseph qui gouvernait l'Égypte, croyant par la foi que le Christ naîtrait de la tige de Jessé, c'est-à-dire de la bienheureuse Vierge; comme s'il disait : « Je vois cette tige, je reconnais la Vierge, j'adore, en me prosternant, l'éminence de ses mérites et de la dignité qui l'élève au-dessus de tous les Saints; car je ne crois pas qu'elle n'ait qu'une sainteté et une majesté ordinaires, cette tige d'où doit sortir un si grand pontife, le Pontife suprême, le Roi des rois, le Messie promis, devant lequel non pas seulement l'Égypte, non pas seulement le soleil et la lune, mais tout genou doit fléchir au Ciel, sur la terre et dans les Enfers. Oh ! combien sera belle cette tige qui produira une fleur si précieuse; qu'elle sera jolie, qu'elle sera agréable, qu'elle sera ornée, Celle qui mettra au monde la vie, le trésor des grâces, le salut du monde, le foyer de lumière qui éclairera l'univers tout entier !

2° Sous la loi écrite. Moïse la vit dans le buisson ardent qui ne se consumait point, dans la verge qui opérait des miracles, dans la pierre d'où jaillissait l'eau, dans le tabernacle et dans l'Arche d'alliance, dans l'autel des parfums, dans le sanctuaire, dans le Propitiatoire; et il l'a proclamée bienheureuse lorsque, portant la loi sur les mères, il en a excepté la Vierge-Mère en ces termes : « Si une femme, ayant usé du mariage, enfante un mâle, elle sera impure [2], » etc. Il n'a pas dit d'une manière générale : « Toute femme qui enfantera un mâle sera impure; » mais il met la condition « si ayant usé du mariage. » Par ces paroles, il a voulu excepter la Mère de Dieu qui a enfanté sans user du mariage, comme l'indique le Docteur angélique [3]. Comme s'il disait : « Je vois une femme, je connais une Vierge qui, dans quatorze cent cinquante ans, doit enfanter le Messie promis, sans user du mariage, mais par un commerce mystique. J'excepte de cette loi Celle que je vénère en suppliant, comme Reine et Mère de mon Seigneur, et que je salue et adore de loin. » Écoutez l'éloquent

[1] *Aux Hébreux*, xi, 21. — [2] *Lévitique*, xii, 2. — [3] IIIe Part., quest. xxxvii, art. 42.

saint Bernard dans le Sermon *sur la Purification de la bienheureuse Vierge Marie* : « Ne pensez-vous pas que Moïse, au moment de déclarer impure la femme qui enfanterait un mâle, craignit d'encourir le crime de blasphémer la Mère de Dieu? Aussi eut-il soin de dire : « Si en « usant du mariage. »

Aaron la vit dans la verge fleurie, Gédéon dans la toison, et ils proclamèrent bienheureuse Celle dont ils méritèrent de voir l'ombre seulement.

David la vit et la proclama bienheureuse lorsqu'il l'appela soleil et couche [1], Reine assise à la droite [2], tabernacle du Très-Haut [3], terre bénie [4], cité de Dieu [5].

Salomon la vit et la proclama bienheureuse lorsqu'il chanta en son honneur de nombreux chapitres des *Proverbes* et tout le *Cantique des cantiques;* lorsqu'il l'appela la demeure de la sagesse [6], *la femme* forte [7]; lorsque, dans le *Cantique des cantiques,* il la décore de divers noms symboliques; lorsqu'il dit, au 1er chapitre, qu'elle est semblable au vin, à de l'huile répandue, aux tentes de Cédar, à ses cavales attelées aux chars qu'il a reçus de Pharaon, à un bouquet de myrrhe, à une grappe de raisin de Chypre, aux yeux des colombes; au chapitre II, il la compare au lis entre les épines, au pommier parmi les arbres des forêts, au cellier où l'on met le vin, à une colombe dans les creux de la pierre; au chapitre III, à la vapeur d'aromates, de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de poudres de senteur, aux filles de Sion; aux chapitres IV et V, aux yeux des colombes, à une moitié de grenade, à la tour de David, à la montagne de la myrrhe, au Liban, au rayon de miel, au lait et au miel, à l'odeur de l'encens, à un jardin fermé, à une fontaine scellée, à un jardin délicieux plein de grenades et de toutes sortes de fruits, à la fontaine des jardins, au puits des eaux vivantes, à l'aquilon et à l'auster; au chapitre VI, à un troupeau de chèvres, à l'écorce de la grenade, aux reines et aux jeunes filles, à l'aurore qui se lève, à la lune, au soleil, à un jardin de noyers, aux fruits des vallées. Ailleurs, il la compare à la nuée qui couvre la terre, à une colonne de nuée, au cercle des cieux, aux profondeurs de

[1] Ps. XXX. — [2] Ps. XLIV. — [3] Ps. XLV. — [4] Ps. XLVIII. — [5] Ps. LXXXVI. — [6] *Proverbes,* IX. — [7] *Ibid.,* XXXI.

l'abîme, au cèdre du Liban, au cyprès sur la montagne de Sion, aux roses de Jéricho, au platane planté sur les places le long des eaux, au cinnamome et au baume, à une myrrhe de choix, à l'arbousier et au galbanum, et à beaucoup d'autres choses. Bien que toutes ces comparaisons se rapportent à la sagesse, quelques-unes cependant peuvent s'appliquer mieux encore à la Mère du Messie, comme le fait remarquer Galatini [1].

Le prophète Isaïe l'a vue et l'a proclamée bienheureuse, lorsqu'il l'a appelée un grand livre, prophétesse et Vierge [2], rejeton de la tige de Jessé [3], nuée légère [4], terre qui a enfanté le Sauveur [5]; lorsque, la voyant concevoir de l'Esprit-Saint, il s'est écrié, plein d'admiration : « Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils, et on le nommera Emmanuel [6].

Le prophète Jérémie l'a vue et l'a proclamée bienheureuse lorsqu'il l'a appelée Trône de Dieu [7], et femme environnant un homme [8].

Les prophètes Ézéchiel et Daniel l'ont vue et l'ont appelée bienheureuse lorsque le premier l'a appelée la porte close du prince [9], et le second une montagne d'où tombe une pierre que nulle main n'a taillée [10].

Les prophètes Habacuc et Zacharie, excellents interprètes des desseins divins, l'ont vue et appelée bienheureuse lorsque l'un l'a nommée la montagne de Pharan, la montagne ombragée [11], et l'autre le candélabre d'or à sept branches, c'est-à-dire orné des sept dons de l'Esprit-Saint.

3° Sous la loi évangélique. Élisabeth la vit et l'appela bienheureuse lorsqu'elle lui dit à haute voix : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni. — D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi [12] ? »

Saint Jean Baptiste la vit, alors qu'il était encore dans le sein de sa mère, et il l'appela bienheureuse lorsque, devinant son arrivée dans la demeure de Zacharie, son père, il la salua respectueusement par la bouche de sa mère, Élisabeth.

[1] VIIe Liv. des *Arcanes*, chap. Ier. — [2] Chap. VIII. — [3] Chap. XI. — [4] Chap. XIX. — [5] Chap. XLV. — [6] VII, 14. — [7] Chap. XVII. — [8] Chap. XXXI. — [9] Chap. XLIV. — [10] Chap. IV. — [11] Chap. III. — [12] St. Luc, I, 42.

Sainte Marcelle la vit et la proclama bienheureuse lorsqu'elle entonna ses louanges à haute voix devant tout le peuple : « Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées! » Les saints Apôtres la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsque, d'une voix unanime, ils attestèrent, dans leur symbole, qu'elle était Mère de Dieu, ayant conçu du Saint-Esprit et Vierge. En effet, bien que chacun des articles du symbole soit attribué à un seul Apôtre, tous réunis ensemble composèrent d'un commun accord ce symbole pour le léguer à la postérité, ce symbole où il est dit : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. »

Parmi les Apôtres, on peut dire en particulier que saint Matthieu, Apôtre et Évangéliste, l'a vue et l'a proclamée bienheureuse lorsqu'il a dit : « D'elle est né Jésus, qu'on appelle Christ[1]; » le plus grand éloge que l'on puisse imaginer, ainsi que nous l'avons prouvé dans de précédentes conférences.

Saint Luc, Évangéliste, l'a vue et l'a proclamée bienheureuse lorsqu'au chapitre II des *Actes*, il raconte que Marie persévéra dans la prière, unie aux Apôtres, après l'Ascension du Seigneur, et beaucoup d'autres choses dans son Évangile.

Saint Jacques le Mineur, Apôtre, l'a vue et l'a proclamée bienheureuse lorsque, dans sa liturgie et dans la formule chrétienne du sacrifice, il donne à Marie les noms les plus excellents : « Bénie au-dessus de tout, plus précieuse que les Chérubins, plus glorieuse que les Séraphins. » De plus, il exhorte le peuple non-seulement à faire mémoire de la Mère de Dieu avec le prêtre qui offre le saint sacrifice, mais aussi à l'invoquer et à l'implorer, ce que démontrent ces paroles : « Faisons commémoration de notre très-sainte, immaculée, très-glorieuse et bénie Maîtresse Marie, Mère de Dieu et toujours vierge, et de tous les Saints et justes, afin que, par leurs prières et leur intercession, nous obtenions tous miséricorde. » Puis : « Après que le prêtre aurait prié Dieu, qu'ils se souvinssent, entre tous les Saints, surtout de notre très-sainte, immaculée, bénie par-dessus toutes, et glorieuse Maîtresse Marie, Mère de Dieu et toujours vierge. » Aussi-

[1] Chap. Ier.

tôt le chœur ajoute : « Il est digne que nous vous proclamions véritablement Mère de Dieu, toujours bienheureuse et irrépréhensible en toutes manières, Mère de notre Dieu, plus digne d'honneur que les Chérubins, plus digne de gloire que les Séraphins, vous qui avez, sans corruption, enfanté le Verbe de Dieu, et que nous vous glorifiions Mère en réalité de Dieu. » Et encore : « Toute créature vous glorifie, ô pleine de grâces, les chœurs des Anges et la race humaine, vous qui êtes le temple saint, le paradis spirituel, la gloire des vierges, en qui Dieu s'est fait chair et est devenu petit enfant, lui dont l'existence est antérieure au temps. Il a fait de votre sein un trône, et a rendu votre ventre plus grand et plus vaste que les cieux mêmes. Toute créature vous glorifie, ô pleine de grâces; à vous soit toute gloire ! »

Les filles de Sion, c'est-à-dire les disciples des Apôtres et les Docteurs de l'Église la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsqu'ils donnèrent les plus admirables éloges à son martyre, à sa grâce, à sa gloire, aux dons qu'elle a reçus de Dieu.

Au Ier siècle, saint Denis l'Aréopagite, disciple de saint Paul, raconte que, lorsqu'il vit pour la première fois la glorieuse Mère de Dieu, il remarqua tant d'éclat divin, une si souveraine majesté non-seulement dans son attitude, mais encore dans la sainteté de sa conduite, qu'il s'écria : « Si le Christ ne m'avait révélé que lui seul est le vrai Dieu, j'aurais cru aisément que cette vierge seule pouvait être la Divinité. » Éloge digne d'une si admirable vierge, que rapportent Ubertinus dans le Livre *sur la Vie du Sauveur*, Carthusianus dans le Commentaire *sur le Livre des noms divins*, Canisius dans le Ve Livre *sur la Mère de Dieu*.

Dans ce même siècle, l'illustre martyr saint Ignace la vit et la proclama bienheureuse lorsque, dans la lettre qu'il écrivit à saint Jean, il appela Marie, Mère de Jésus, « un prodige céleste et un spectacle très-saint. » Et dans sa seconde lettre au même, il dit « qu'elle doit faire l'admiration et être l'objet des désirs de tous. »

Au IIe siècle, saint Justin, martyr, la vit et la proclama bienheureuse lorsque, dans sa seconde apologie pour les Chrétiens et dans son dialogue contre Tryphon, il parle en termes si honorables de la virginité de la

Mère de Dieu. Et, dans la 136e question *aux Orthodoxes*, il écrit que « Marie est encore plus digne de louanges, à cause de la vertu qui lui mérite d'être Mère de Dieu qu'à cause de la dignité même de Mère de Dieu, » et il appelle Marie « la plus excellente de toutes les femmes par ses vertus. »

Saint Irénée, martyr, la vit et la proclama bienheureuse lorsque, la comparant à Ève, notre première mère, il la reconnaît bien supérieure, en ces termes : « De même que Ève, en devenant désobéissante, devint la cause de sa propre mort et de celle de tout le genre humain; de même, Marie, ayant un Époux prédestiné et néanmoins vierge obéissante, devint le salut de tout le genre humain. » Et plus bas : « Le nœud de la désobéissance d'Ève fut délié par l'obéissance de Marie; en effet, ce que la vierge Ève noua par son incrédulité, la vierge Marie le dénoua par sa foi. » Et encore[1] : « De même que Ève fut séduite par le démon, par l'Ange de ténèbres, désobéit à Dieu et viola son ordre; de même, Marie accueillit la bonne nouvelle que lui donnait le discours de l'Ange, et porta son Dieu, en obéissant à sa parole. Et comme celle-là fut entraînée à désobéir à Dieu, ainsi celle-ci fut persuadée de lui obéir; en sorte que la Vierge Marie devint l'avocate de la vierge Ève. Et, de même que le genre humain avait été assujetti à la mort par une vierge, il en fut délivré par une vierge, la désobéissance de l'une ayant été compensée par l'obéissance de l'autre. »

Au IIIe siècle, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène, Cyprien le Martyr, Hippolyte le Martyr, Grégoire de Néocésarée, Arnobe, et beaucoup d'autres qui vécurent de l'an 200 à l'an 300, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsque, dans leurs écrits, ils défendirent admirablement son honneur contre les Juifs et les Païens, écrivirent et dirent sur elle de bien belles paroles. Nous croirions manquer à notre devoir si nous ne rapportions les termes dont se sert saint Grégoire le Thaumaturge, Père de ce siècle, qui florissait vers 233. Presque au début de son second Sermon *sur l'Annonciation*, il appelle Marie : « Une statue immaculée de pureté et d'innocence, un vase et

[1] Liv. V, *contre Valentin*, chap. XIX.

un vaisseau de joie supercéleste; âme plus blanche que la neige, corps plus brillant que l'or. » Puis il la nomme une plaine de délices, la cité animée dont parle le Psaume LXXXXVI : « On a dit de vous des choses précieuses, ô Cité de Dieu, » paradis de Dieu doué de raison, porte de l'Orient, domicile digne du Verbe de Dieu, second Ciel, sanctuaire, arche de Dieu douée de raison, palais animé du roi des Anges.

Au IVe siècle, saint Methodius, saint Athanase, saint Hilaire, saint Cyrille de Jérusalem, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Épiphane, saint Éphrem, le prêtre Juvencus, Prudence et beaucoup d'autres, presque innombrables, l'ont vue et proclamée bienheureuse lorsque, dans leurs écrits, ils ont parlé si longuement et avec tant d'éloges de la Mère de Dieu. Il serait superflu, il me semble, de rapporter leurs paroles et d'indiquer tous les passages, lorsque leurs écrits sont si pleins de ce sujet. Cependant, je citerai les paroles de quelques-uns, qui témoignent d'un grand amour envers la Vierge et d'une admirable onction chez ceux qui les prononcent.

Et, d'abord, celles de saint Methodius, martyr illustre, évêque d'abord d'Olympie, puis de Tyr, qui célébrait ainsi la bienheureuse Vierge : « Vous êtes bénie, ô vous, la plus louée et l'objet de nos plus ardents désirs. Votre nom, ô Mère de Dieu, est comblé de bénédictions divines et de toutes sortes de grâces. Vous êtes le flambeau des fidèles; vous êtes (s'il est permis de s'exprimer ainsi) la circonscription de l'incirconscrit. Vous êtes la racine de la plus belle des fleurs, la Mère du Créateur, la nourrice de Celui qui nourrit tout, la compréhension de Celui qui contient et comprend tout. Vous avez porté Celui qui, par sa parole, soutient tout. Vous êtes la porte par laquelle Dieu est entré dans la chair, le charbon destiné à purifier les lèvres, le sein très-auguste de Celui qui embrasse tout en son sein. Vous êtes la toison que ne peut mouiller la rosée. Vous êtes cette citerne de Bethléem que David désira pour le rappeler à la vie, et où a été puisée pour les mortels la coupe d'immortalité. Vous êtes le Propitiatoire. Vous êtes celle par qui Dieu, ayant revêtu la nature humaine, s'est fait connaître aux hommes. Vous êtes le vêtement sans

tache de Celui qui se revêt de la lumière comme d'un vêtement. Vous avez prêté à Dieu, qui d'ailleurs n'a besoin de rien, cette chair qu'il n'avait pas, sans doute afin que, par là, le Tout-Puissant apparût vraiment homme, comme il a daigné l'être. Quoi de plus beau, quoi de plus sublime! Celui qui remplit le Ciel et la terre, à qui appartient tout ce qui se meut et tout ce qui subsiste, a voulu vous devoir quelque chose! Car c'est vous qui lui avez donné cette admirable incarnation qu'il n'avait pas toujours eue. Vous avez revêtu ce Dieu d'un corps comme d'une panoplie convenable, grâce à laquelle il put facilement être saisi et vu par moi, et que je pusse avoir auprès de lui un accès sûr et facile, et sur laquelle vinssent s'émousser tous ces traits enflammés du malin esprit. Gloire, honneur à vous, Mère et Servante de Dieu! Gloire, honneur à vous, qui avez pour débiteur Celui qui prête à tous! Car, tous, nous sommes les débiteurs de Dieu, mais, Lui, il est votre débiteur. Enfin, Celui qui a dit : « Honore ton « père et ta mère, » afin d'observer lui-même le décret qu'il avait porté et de surpasser en cela tous les autres, a rendu tous les honneurs, toutes les actions de grâces à sa Mère, qui s'était offerte comme le ministre de sa seconde nativité, et qu'il a formée lui-même, vu qu'il n'avait pas de père (homme) pour lui servir de mère sans user du mariage. »

Nous croyons bon de transcrire aussi les louanges de saint Épiphane de Chypre qui, dans ce même siècle, louait en ces termes la glorieuse Mère de Dieu : « J'ai, en effet, la voix trop faible, la langue trop embarrassée; je suis trop peu éloquent pour pouvoir parler de la très-glorieuse, sainte, Vierge et Mère de Dieu, Marie, qui a donné naissance au Seigneur, et de laquelle une langue humaine ne doit pas parler légèrement. » Et plus bas : « Que dirai-je? Comment m'exprimerai-je? De quelle manière proclamerai-je Bienheureuse la racine de la gloire? Car, Dieu seul excepté, elle a été supérieure à tout; elle est, par sa nature, plus belle même que les Chérubins, que les Séraphins, et que toute l'armée angélique. Pour la louer, il ne peut suffire ni d'une langue terrestre, ni d'une céleste, ni même de celle des Anges. » Et peu après : « O Vierge pure, sainte Mère du Seigneur, heureuse Épouse de l'indivisible Trinité, vous êtes Bienheureuse

entre toutes les femmes, vous qui avez enfanté sur la terre, comme un petit enfant, l'Homme-Dieu, Créateur de toutes choses! Vous êtes Bienheureuse entre toutes les femmes, vous qui seule avez conçu sur la terre le Dieu du Ciel. Vous êtes Bienheureuse entre toutes les femmes, vous dont les mamelles ont été sucées par Celui qui nourrit tout. Sainte Marie, Vierge, Mère de Dieu, vous êtes bénie entre toutes les femmes, vous qui avez mis au monde Celui qui jadis, dans le Paradis terrestre, forma Adam du limon de la terre! Vous êtes, en effet, Mère de Dieu, vous qui avez enfanté le Verbe qui s'est incarné en prenant votre chair. Vous êtes la Mère de Dieu, vous qui avez conçu le Verbe de Dieu sous la forme d'un esclave. Vous êtes Mère de Dieu, vous qui, recevant le Verbe de Dieu incarné, l'avez mis au monde. Vous êtes Mère de Dieu, vous qui seule avez enfanté le Fils unique de l'unique Dieu. Vous n'avez pas enfanté pour un temps le Dieu qui s'est incarné en prenant votre chair, mais pour l'éternité Celui qui existe avant vous et avant tout. » Et un peu plus loin : « O Vierge très-sainte, qui avez jeté dans l'étonnement l'armée des Anges! Car c'est un miracle étonnant dans le Ciel qu'une femme revêtue du soleil. C'est un miracle étonnant dans le Ciel qu'une femme portant la lune dans ses bras. C'est un miracle étonnant dans le Ciel qu'un second trône chérubique. C'est un miracle étonnant dans le Ciel que le Fils d'une femme, Fils qui est le Père de cette femme elle-même, le Père des siècles. C'est un miracle étonnant dans le Ciel que le lit d'une Vierge renfermant Dieu, Fils de Dieu, et le Christ comme Époux. C'est un miracle étonnant dans le Ciel que le Seigneur des Anges devenu l'enfant d'une Vierge. O très-sainte Vierge, Mère du Sauveur, qui avez enfanté le Verbe qui n'a pas eu de commencement, le Fils qui a le même trône que le Père, le Fils consubstantiel au Père et au Saint-Esprit, qui existe avec le Père et le Saint-Esprit avant tous les siècles, qui, avec eux, a arrondi les cieux et établi la terre sur ses fondements. Je vous salue, Vierge très-sainte! vous êtes Bienheureuse entre toutes les femmes, vous qui avez enfanté le Verbe qui s'est incarné en prenant votre chair, le Verbe, dis-je, du Père, le Verbe du Fils, le Verbe Dieu avant les siècles, sans commencement et éternel. Le Verbe qui ne fait qu'un

avec le Père et l'Esprit-Saint; le Verbe assis sur le même trône avec le Père; le Verbe assis au-dessus des Chérubins; le Verbe que glorifient les animaux à quatre faces; le Verbe qui a créé les Anges; le Verbe qui a donné l'existence aux principautés et aux puissances; le Verbe qui a étendu les cieux et établi la terre sur ses fondements; le Verbe, vrai Dieu; le Christ, Notre-Seigneur, que vous, ô Vierge très-sainte, avez enfanté en demeurant encore vierge après votre enfantement, vous qui avez produit cette perle, qui avez tressé cette couronne royale! O bienheureuse Vierge, qui avez porté la gloire céleste et avez rempli le monde de la bonne odeur d'une multitude de fleurs du Paradis. » Et en terminant : « Je dis qu'elle est le Ciel et en même temps un trône et une croix; en effet, en étendant ses saints bras, ce trône chérubique, ayant la forme de la croix et céleste, a porté le Seigneur. Grâces aux saintes Écritures, je monte dans les cieux, et je la vois recevant les hommages des Anges qui se prosternent devant elle. Gabriel, surtout, salue cette Vierge : « Je vous « salue, pleine de grâce, vous qui êtes un ciel splendide. Je vous « salue, pleine de grâce, qui avez un rayon du ciel, éclatant de fais- « ceaux de lumières, le Christ, vrai soleil. » De quel amour pensez-vous que brûlait pour la bienheureuse Vierge le cœur qui s'exprimait en pareils termes? Je demeure stupéfait d'admiration quand je contemple une pareille dévotion.

Nous sommes heureux de citer encore la prière de saint Éphrem, diacre du même siècle; une prière non moins bien exprimée que pieuse, par laquelle il louait, célébrait, exaltait la très-glorieuse Mère de Dieu, afin que tous connaissent avec quelle ferveur ces premiers Pères ont honoré la bienheureuse Vierge. Voici la teneur de cette prière, d'après Surius[1] :

« Vierge sans tache et toute pure, Mère de Dieu, Reine de toutes les créatures, espoir des désespérés, ma très-glorieuse et très-bonne Souveraine, plus élevée que les cieux, plus pure que les rayons et la splendeur du soleil, plus honorée que les Chérubins et que les esprits aux nombreux yeux, plus sainte que les Séraphins, et plus glorieuse

[1] 1er Novembre.

sans comparaison que toutes les autres armées célestes. Espoir des patriarches, gloire des prophètes, mérite des Apôtres, honneur des martyrs, joie des Saints, lumière d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui soupiraient après vous. Gloire d'Aaron, splendeur de Moïse, toison de Gédéon, lien des hiérarchies, couronne de tous les Saints et de toutes les Vierges, inaccessible à cause de votre éclat. Encensoir d'or, flambeau très-brillant, urne renfermant la manne du ciel, table qui portez inscrite la loi des mortels, arche véritable, charte très-divine, princesse de toutes les créatures, Vierge vénérable et pleine de lumière, consolation très-sainte et guide de tous; ô jeune fille très-sacrée !

« O buisson incombustible, vaste champ du Seigneur, verge fleurie d'Aaron; oui, vous avez été la branche et votre Fils a été la fleur. De la tige de David et de Salomon a germé le Christ, notre Créateur, Dieu et Seigneur tout-puissant, seul très-haut. Vous avez, quant au corps, enfanté Dieu et le Verbe : Vierge avant, pendant et après l'enfantement. Le Dieu Créateur n'a porté aucune atteinte à votre virginité en demeurant dans votre sein; et, revêtu de la chair sans que vous eussiez usé du mariage, il vous a, ô très-glorieuse, conservée telle que vous étiez avant l'enfantement. Par vous, nous avons été réconciliés avec le Christ, notre Dieu, votre Fils. Vous êtes l'aide des pécheurs et de ceux qui sont privés de secours. Vous êtes le port de ceux que poursuit la tempête, la consolation du monde, la libératrice bénie des prisonniers. Vous êtes le soutien des orphelins, la rédemption des captifs, la santé des malades et le salut de tous. Vous êtes l'appui des solitaires et l'espérance des mondains. Vous êtes la gloire, la couronne et la joie des vierges. Vous êtes la joie du monde, ô souveraine Maîtresse, Reine très-puissante et très-bénie, jeune fille digne de vénération, souveraine très-pure des souverains. Gardez et protégez-moi sous vos ailes. Ayez pitié de moi, qui suis souillé de boue, qui ai offensé par de trop nombreux crimes mon Dieu, mon Créateur et mon juge; afin que l'odieux Satan ne se glorifie pas contre moi, afin que mon ennemi exécrable ne prévale pas sur moi, afin que je ne voie pas votre serviteur privé de l'espérance qu'il place en vous, afin que la langue de mes détracteurs ne me calomnie pas. Je n'ai pas d'autre confiance, ô Vierge sincère, car je me suis jeté dans vos bras maternels, ô ma

Souveraine. Malheureux, je me suis dit votre client, pour que le pervers Satan ne m'entraîne pas aux portes de l'Enfer. Car vous êtes mon port, ô Vierge inviolable, auxiliatrice toujours présente. Enfin, je suis tout entier sous votre tutelle et sous votre protection. Je vous implore, les yeux baignés de larmes, ô Mère très-glorieuse; j'accours à vous, ma Souveraine, élevant ma voix suppliante, afin que votre doux Fils, qui donne à tous la vie, ne me rejette pas à cause des nombreux crimes que j'ai commis, ne déchire pas comme un lion mon âme infortunée ou ne me coupe pas, malheureux, comme le figuier stérile. Mais je vous prie, pour que j'obtienne l'accès auprès de mon Christ, dans cette cour des bienheureux où il n'y a plus de larmes, plus de vexation, plus de tourments, plus de mort, plus de tortures, plus d'angoisses, mais une joie inépuisable, le bonheur des justes, les délices, les transports, la gloire et la splendeur, remplissez ma bouche de la grâce de votre douceur; illuminez mon intelligence; faites que ma langue et mes lèvres chantent vos louanges d'un cœur joyeux et animé, et surtout cette mélodie angélique que Gabriel chanta, en prenant la forme d'un serviteur et en élevant la voix vers vous, Vierge très-pure, Mère de Dieu, cette salutation qui vous convient si bien, salut du monde et protectrice de toutes les âmes.

« Daignez souffrir, ô Vierge, que votre serviteur vous loue et dise : « Je vous salue, vase magnifique et très-précieux de Dieu! Je vous « salue, Marie, ma Souveraine, pleine de grâces! Je vous salue, « Vierge bienheureuse, entre toutes les femmes! Je vous salue, étoile « très-brillante, d'où est sorti le Christ! Je vous salue, lumière très- « éclatante, Mère et Vierge! Je vous salue, vous qui avez d'une « manière merveilleuse enfanté le roi de tous les êtres! Je vous salue, « vous par qui a brillé pour nous le soleil le plus beau! Je vous salue, « Souveraine plus élevée que tout! Je vous salue, cantique des Chéru- « bins, hymne des Anges! Je vous salue, paix, joie et salut du monde! « Je vous salue, bonheur du genre humain! Je vous salue, gloire des « patriarches, honneur des prophètes! Je vous salue, beauté des mar- « tyrs, couronne des Saints! Je vous salue, gloire des justes et hymne « des solitaires! Je vous salue, le plus bel ornement des hiérarchies « célestes! Je vous salue, prière de tous les hymnigraphes! Je vous

« salue, miracle le plus étonnant de tout l'univers! Je vous salue, « félicité de tous les habitants de la terre! Je vous salue, paradis de « délices et d'immortalité! Je vous salue, arbre de vie, jubilation et « bonheur! Je vous salue, défense des fidèles et salut du monde! Je « vous salue, port tranquille, libératrice de ceux que ballottent les flots! « Je vous salue, notre auxiliatrice dans nos périls! Je vous salue, « résurrection d'Adam, notre père! Je vous salue, douce liberté! Je « vous salue, Mère de tous les hommes. Je vous salue, fleur de grâce « et de consolation! Je vous salue, refuge et hospice des pécheurs! Je « vous salue, propitiatoire de tous ceux qui sont éprouvés! Je vous « salue, refuge dans Jérusalem! Je vous salue, trône très-glorieux de « mon Créateur! Je vous salue, splendeur très-brillante et très-écla- « tante! Je vous salue, espoir de tous les justes, affligés par le malheur! « Je vous salue, refuge des convertis! Je vous salue, Reine à la fois « des hommes et des femmes! Je vous salue, médiatrice très-glorieuse « du monde! Je vous salue, conciliatrice de tout l'univers! Je vous « salue, Souveraine, obtenant le sceptre pour vos fidèles serviteurs! « Je vous salue, gloire et joie de tous les prêtres! Je vous salue, con- « solation des solitaires! Je vous salue, porte des cieux qui en facilitez « l'entrée à tous! Je vous salue, vous qui ouvrez les portes du Paradis! « Je vous salue, vous qui apaisez les chagrins et soutenez les Chré- « tiens! Je vous salue, vous qui adoucissez les peines des opprimés! « Je vous salue, clef des cieux et du royaume du Christ! Je vous salue, « port excellent des passagers de la vie! Je vous salue, espérance « bonne et sûre de mon âme! Je vous salue, salut assuré de tous les « Chrétiens! Je vous salue, lumière brillante qui éclairez le monde! « Je vous salue, Mère du Christ, Fils du Dieu vivant! Je vous salue, « puissante protection et gloire de nos pères! Je vous salue, vous qui « avez enfermé en votre sein Celui que nul espace ne peut contenir! « Je vous salue, vous qui avez élevé le Christ, auteur de la vie; le « Christ, très-miséricordieux Créateur de tous les êtres; Dieu, mon « doux Jésus, qui nourrit le monde, qui aime profondément tous les « hommes; mon Père tout-puissant, à qui appartiennent la gloire, l'hon- « neur et la puissance dans les siècles, la louange et la glorification « avec le Père éternel et l'Esprit-Saint, maintenant, et toujours, et

« dans les siècles des siècles. » Un volcan d'amour brûlait dans le cœur duquel débordaient de telles paroles ; il se mourait de douceurs spirituelles, lorsqu'il pensait, exprimait, écrivait de tels sentiments.

Au v[e] siècle, les deux cents Pères, réunis en concile à Éphèse, la virent et la proclamèrent bienheureuse, lorsque, combattant l'hérétique Nestorius, ils la proclamèrent vraie Mère de Dieu, titre le plus grand, le plus digne, le plus sublime, le plus beau qu'on puisse imaginer.

Dans le même siècle, saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, la vit et la proclama bienheureuse avec cette grave assemblée de Pères, dans ce même Concile d'Éphèse, lorsqu'il l'appela le plus bel ornement de toute la terre, la lampe qui ne peut s'éteindre, la couronne de la virginité, le sceptre et la couronne de la vraie foi, le temple sans tache, la fondatrice de l'Église.

Proclus, évêque de Cysique, et plus tard patriarche de Constantinople, la vit et, dans le concile déjà cité, la proclama bienheureuse en ces termes : « Marie est le Paradis spirituel d'Adam. Marie est le creuset où sont venues se fondre et s'unir les deux natures. Marie est le panégyrique salutaire de la réconciliation. Marie est la chambre nuptiale où le Verbe se fiança avec l'humanité. Marie est le buisson animé de la nature, que le feu de l'enfantement divin ne consuma pas. Marie est vraiment cette nuée légère qui porta en son corps Celui qui siége au-dessus des Chérubins. Marie est cette toison très-pure que baigne la pluie céleste, dont le berger revêt la brebis. Marie est servante et Mère, Vierge et Ciel. Elle seule est le pont par lequel Dieu est descendu vers l'homme. Elle est l'admirable économie de ce Dieu, la toile de laquelle a été faite d'une manière ineffable la tunique de l'admirable union dont le tisserand fut l'Esprit-Saint ; la fileuse fut la vertu qui la couvrit d'en haut ; la laine, la peau vieillie et velue d'Adam ; la trame, la chair très-pure de la Vierge ; la navette, l'immense grâce de la Mère, et l'auteur, le Verbe, entré par l'ouïe. »

A cette même époque, saint Maxime, évêque, saint Paulin, Évode, Victor d'Utique, saint Léon, Cassien, Théodoret, saint Pierre Chrysologue, Sédulius, Pierre Damien, Boèce le Martyr, Gennade, saint Fulgence, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsque, dans leurs

écrits, ils disent d'admirables choses de la bienheureuse Vierge. Il nous suffira de citer ici les louanges de saint Fulgence, qui, après de nombreux éloges de la Vierge, invite toutes les femmes de quelque état qu'elles soient à embrasser son culte, en disant: « Venez, vierges, à cette Vierge; venez, vous qui concevez à celle qui a conçu; venez, vous qui enfantez à celle qui a enfanté; venez, mère, à cette Mère; venez, vous qui allaitez à celle qui allaita; venez, jeune fille, à cette jeune fille. La Vierge Marie a parcouru tous ces états de la nature en Jésus-Christ, Notre-Seigneur, pour venir au secours de toutes les femmes qui auraient recours à elle, et, nouvelle Ève, restaurer, en gardant la virginité, tout le sexe des femmes qui viendraient à elle, comme Jésus-Christ, Notre-Seigneur, restaure, nouvel Adam, tout le sexe des hommes. »

Au VIe siècle, saint Remi, Primase, Paschase, Cassiodore, André de Crète, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsque, dans leurs écrits, ils parlèrent de la Vierge en la comblant d'honneurs. Nous ne citerons que les louanges magnifiques, les éloges admirables par lesquels André de Jérusalem, évêque de Crète, salue la bienheureuse Vierge dans un Sermon *sur la Salutation angélique :* « Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous; celui qui est avant vous, aujourd'hui sera avec vous, et bientôt sera près de vous. Il est avant vous de toute éternité, il sera de vous dans le temps. O immense humilité; ô bonté incroyable! ce n'était pas assez d'indiquer la joie, s'il ne faisait pas comprendre que l'auteur même de la joie était la Vierge. Car ces mots: « Le Seigneur est avec vous, » expriment clairement la présence du roi, qui prend de la Vierge un corps humain, sans perdre sa propre gloire. Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. Réjouissez-vous, instrument de joie par lequel la triste sentence de malédiction est changée en joyeux jugement de félicité. Réjouissez-vous, vraiment bénie. Réjouissez-vous, Vierge admirable. Réjouissez-vous, temple très-orné de la grâce divine. Réjouissez-vous, palais sacré du Roi. Réjouissez-vous, chambre nuptiale où le Christ a épousé l'humanité. Rejouissez-vous, élue de Dieu avant d'être née. Réjouissez-vous, refuge divin de réconciliation entre Dieu et les hommes. Réjouissez-vous, trésor de vie immor-

telle. Réjouissez-vous, Ciel où resplendit le soleil de gloire, demeure plus belle que le Ciel. Réjouissez-vous, unique et très-grand domicile de Celui qui n'est contenu nulle part. Réjouissez-vous, sainte terre virginale, de laquelle est formé le nouvel Adam qui sauve l'ancien Adam. Réjouissez-vous, ferment saint et agréable à Dieu, qui fait lever la masse entière du genre humain, la transforme en un pain qui est le corps unique du Christ, et lui donne une étonnante consistance. Réjouissez-vous, Mère de l'éternelle joie. Réjouissez-vous, Arche nouvelle de Dieu.» Ainsi s'exprime ce pieux Père.

Au VIIe siècle, saint Grégoire le Grand, Hésychius, le vénérable Bède, saint Ildephonse, saint Léonce, saint Isidore, évêque d'Espagne, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsqu'ils écrivirent longuement et avec dévotion sur la Mère de Dieu et propagèrent merveilleusement son culte parmi le peuple.

Au VIIIe siècle, saint Jean Damascène, saint Germain, patriarche de Constantinople, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsqu'ils composèrent de savants livres sur la bienheureuse Vierge, et laissèrent dans leurs écrits de nombreux et remarquables traités sur l'honneur, le culte qui lui sont dus, sur l'invocation que nous lui devons faire.

Au IXe siècle, Théophylacte, l'abbé Paschase, Raban, Haymon, Alcuin, Isidore, Strabon et beaucoup d'autres, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsqu'ils inscrivirent dans leurs ouvrages bien des choses remarquables qui avaient trait à la bienheureuse Vierge.

Au Xe siècle, le bienheureux Pierre Damien, Hermann Contractus, Fulbert, évêque de Chartres, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsqu'ils réunirent dans leurs écrits bien des choses à sa louange, composèrent, comme nous l'avons vu, pour son office, de belles antiennes et de beaux répons qu'ils laissèrent à l'Église.

Au XIe siècle, saint Anselme, Œconomicus, Yves, évêque de Chartres, Guerric d'Igny et beaucoup d'autres, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsqu'ils composèrent, sur la bienheureuse Vierge Marie, de belles homélies, des sermons, des traités.

Au XIIe siècle, Pierre le Chantre, Richard de Saint-Victor, Euthyme le Grec, saint Bruno le Chartreux, Rupert de Deutsch et saint

Bernard de Clairvaux. tous abbés, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsqu'ils appliquèrent toutes les forces de leur génie à louer la Vierge, et la célébrèrent par de nombreux et de magnifiques éloges, comme l'attestent leurs œuvres.

Au XIIIe siècle, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Antoine de Padoue, saint Bonaventure, Richard de Media-Villa, Gilles le Romain, Durand, Paludanus, le cardinal Hugues, et toute cette foule de théologiens scolastiques qui fleurirent en ce siècle, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsqu'ils composèrent, en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, des hymnes, des rhythmes, des proses, des questions, des traités, des dissertations, des sermons, des commentaires, des formules de prières, et d'autres opuscules aussi pieux que savants, et surtout défendirent admirablement son honneur contre les hérétiques, comme on le voit par leurs écrits.

Au XIVe siècle, Nicolas de Lyre, Jean Gerson, Jean de Torrecremata, cardinal de la Sacrée-Congrégation des rites et beaucoup d'autres, la virent et la proclamèrent bienheureuse, lorsqu'ils composèrent, sur la bienheureuse Vierge, des discours et des traités, et parlèrent d'elle en toute occasion en la comblant de louanges.

Au XVe siècle, saint Vincent Fessier, saint Antonin, archevêque de Florence, Alphonse Tostado, saint Bernardin de Sienne, saint Laurent Justinien, Jean Trithemius, Bernardin de Bustis, le bienheureux Alain, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsqu'ils composèrent, sur la bienheureuse Vierge Marie, de très-savants et très-pieux sermons, traités, questions, dans lesquels ils énumérèrent ses louanges.

Au XVIe siècle, saint Thomas de Villeneuve, Thomas Cajetan, Denis le Chartreux, Ambroise Catharini, Pierre Canisius, Alphonse de Castro, Barthélemy de Pise, Barthélemy Medina, François Suarez, François Costero, et beaucoup d'autres, la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsque, dans leurs ouvrages, ils s'efforcèrent de mettre en lumière la sainteté, la pureté, la dignité de la bienheureuse Vierge, et combattirent remarquablement pour son honneur contre les hérétiques modernes.

Au XVIIe siècle, un nombre presque infini de Docteurs, de prédica-

teurs, de théologiens et d'interprètes de la sainte Écriture (j'ai indiqué le nom de quelques-uns vers la fin de la 3e Conférence), la virent et la proclamèrent bienheureuse lorsqu'ils écrivirent, en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, tant d'homélies, de discours, de sermons, de traités, de dissertations, de conférences, de commentaires, de défenses, d'opuscules, de rhythmes, d'odes, livres qui sont entre les mains de tout le monde. « Alors le temple de Dieu fut ouvert dans le Ciel, dit saint Jean, dans l'*Apocalypse* [1], et l'on vit l'arche de son alliance dans son temple; il se fit des éclairs, des voix, un tremblement de terre et une grêle effroyable. » De même, dans ce ciel-ci, l'Église militante, après qu'a été divulgué l'Évangile et prêché la foi du Christ, on a vu cette arche de Dieu, sainte et animée, la Vierge Marie; on a connu quelle était sa dignité, quelle sa sainteté, quelle sa puissance. Alors on a entendu les éclairs brillants de louange, les voix diverses des Docteurs, des prédicateurs, des théologiens, qui ont loué, célébré, exalté la glorieuse Mère de Dieu, remarquant que ce qui est dit du Christ : « Relevez sa grandeur autant que vous le pourrez, car il est au-dessus de toutes louanges [2], » doit aussi s'entendre de sa Mère.

Vous voyez donc combien est belle et vraie cette parole de saint Bernard qui, dans son IIe Sermon *sur la Pentecôte*, a appelé Marie : « L'affaire de tous les siècles. » Il dit : « Tous tournent leurs regards vers elle, comme vers l'intermédiaire, comme vers l'arche de Dieu, comme vers la cause de tout, comme vers l'affaire de tous les siècles. » C'est avec vérité que la bienheureuse Vierge Marie est appelée l'affaire de tous les siècles; car elle a préoccupé de sa grandeur et de son excellence tous les siècles, elle a exercé les talents de tous les siècles, elle a fatigué toutes les plumes, toutes les langues. C'est donc justement que nous la proclamons *Vierge digne de toutes les louanges*.

Salomon ajoute : « Et toutes les autres femmes l'ont louée. » Le mot dont il se sert signifie femmes de mauvaise vie, c'est-à-dire les âmes qui donnent leur consentement aux péchés, aux suggestions du démon et surtout à l'infidélité : « Vous avez bâti pour vous un lieu

[1] XI, 29. — [2] *Ecclésiastique*, XLIII, 33.

infâme, et vous vous êtes préparé une maison d'impudicité [1]. » Il appelle lieu infâme les synagogues des hérétiques où les âmes, rejetant leur véritable époux, Jésus-Christ, se prostituent au démon et se souillent de diverses erreurs. Donc les autres femmes ont loué la bienheureuse Vierge Marie, c'est-à-dire les Turcs et les hérétiques, qui, bien qu'ils ne la voient, ni ne la connaissent, ni n'estiment qui, quelle et combien grande est la Mère de Dieu, n'ont pu, contraints par la vérité, s'empêcher de louer une si grande Vierge. Ce qui n'est pas étonnant après que les démons mêmes ont proclamé que le Christ est le Messie [2] : « Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus de Nazareth? Êtes-vous venu pour nous perdre? Je sais qui vous êtes : le Saint de Dieu. » Car, comme le dit Sénèque : « La force de la vérité est telle qu'elle se défend aisément elle-même contre la ruse, l'habileté de tous les genres, et contre les embûches et les passions des hommes. » Écoutons ce que Mahomet et les hérétiques disent, bon gré mal gré, en l'honneur de la Vierge.

Mahomet, dans le Coran [3], a écrit au sujet de la Vierge Marie : « Il ne naît aucun des fils d'Adam que Satan ne le touche, lui et son fils; plusieurs d'entre les hommes furent parfaits, jamais d'entre les femmes, si ce n'est la Mère de Jésus. »

Quant aux hérétiques, Voges-Didier Érasme avait fait entendre autrefois et avait écrit cet éloge de la bienheureuse Vierge de Lorette, l'appelant l'unique gloire du Ciel, le secours le plus assuré de la terre, notre toute-puissante Maîtresse, la Reine auguste du Ciel et des terres, l'étoile de notre mer, la lune de notre terre, notre unique espoir dans le malheur, qui parmi les habitants des cieux est seule assez puissante en mérite, en grâce, en autorité, pour apaiser la colère du Juge.

Ailleurs, il saluait ainsi la bienheureuse Vierge : « Salut, fille illustre des rois, honneur des prêtres, gloire des patriarches, triomphe des habitants des cieux, effroi des Enfers, espérance et consolation des Chrétiens! »

Luther, comme s'il s'oubliait lui-même, contraint par la vérité,

[1] *Ézéchiel*, XVI, 24. — [2] St. Marc, I, 25, et St. Luc, IV, 34. — [3] Chap. LXII.

disait, dans son Commentaire *sur saint Matthieu* : « Par cela même que Marie est devenue la Mère de Dieu, il lui a été accordé des biens si beaux et si grands qu'ils surpassent toute intelligence. De là, en effet, provient tout honneur et toute béatitude, en sorte qu'elle est dans tout le genre humain l'unique personne supérieure à toutes et sans égale, parce qu'elle a le Fils en commun avec le Père céleste. » Et plus tard : « Il y a dans ce titre de Mère, un tel, un si grand honneur que personne ne peut rien dire de plus grand à sa louange, lors même qu'il aurait autant de langues que la terre a de fleurs, le ciel d'étoiles, la mer de grains de sable. »

De même, Calvin, dans *l'Harmonie évangélique*, dit[1] : « Aujourd'hui, l'on ne peut célébrer la bénédiction qui nous a été apportée par le Christ, sans songer en même temps de quel honneur Dieu a comblé Marie, lui qui a voulu qu'elle fût la Mère de son Fils unique. Heureuse Marie, qui, acceptant en elle l'accomplissement de la promesse de Dieu, a conçu et enfanté le salut du monde entier ! »

Bucer se montre aussi, dans l'exposition du chapitre Ier *de saint Matthieu*, le dévot (plût au Ciel que ce fût vrai), fidèle à louer la bienheureuse Vierge : « Une âme pieuse, dit-il, ne peut penser que saintement sur Marie, vase si saint et choisi pour nous enfanter le Christ. »

Œcolampade chante hautement les louanges de Marie, dans un sermon : « Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que Marie soit, par allégorie, comparée aux plus nobles créatures : belle comme la lune, choisie comme le soleil, plus brillante que les étoiles, plus féconde que la terre, plus profonde que les abîmes, plus blanche que les lis, plus parfumée que les roses, plus humble que les violettes ! » Et encore : « Élevée comme le palmier de Cadès, comme le platane le long des eaux, comme le cèdre du Liban. »

Ainsi a été accompli ce que la Vierge, Mère de Dieu, pleine du Saint-Esprit, a dit d'elle-même : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Toutes les générations, celles des Anges et celles des hommes, celles des fidèles et celles des infidèles, l'ont bien vrai-

[1] *Sur le Chapitre Ier de saint Luc.*

ment appelée bienheureuse. Et tous, mais surtout les fidèles, ont brûlé d'un amour si ardent pour elle qu'il n'y a rien de beau, rien de précieux, rien de remarquable par l'art ou la nature, rien d'élevé et de magnifique par le génie, que tous ne *rapportent d'eux-mêmes à sa louange*. Elle a été proclamée bienheureuse par les antiques oracles des Gentils, par les prédictions des sibylles, par la bouche des savants et des poëtes, que remplissait l'inspiration divine et qui l'ont désignée par tant de signes obscurs, chanté par tant de vers incompris, comme nous l'avons prouvé dans la 159e Conférence. Elle a été proclamée bienheureuse par les oracles des prophètes divins, qui la représentaient de mille manières et la comblaient d'admirables éloges, avant qu'elle naquît ici-bas. Elle est proclamée bienheureuse par l'Ancien et le Nouveau Testament, qui, semblables à deux séraphins, la louent alternativement: l'Ancien la peint sous des figures et des images; le Nouveau la loue à haute et intelligible voix. Vierge vraiment digne de toute louange, que le monde entier adore, loue, célèbre; tout ce qu'il pouvait inventer d'éloges, de louanges, d'ornements, de titres, il l'a tout réuni en son honneur. Elle est proclamée bienheureuse par toutes les générations d'hommes, de femmes, de mariés, de vierges, de veuves. Les femmes la proclament bienheureuse, parce que c'est par elle qu'elles ont été délivrées de l'opprobre et de l'infamie de la malédiction. Les vierges la proclament bienheureuse, comme maîtresse de la virginité et porte-étendard des vierges, vierge par la chair, vierge d'intention, vierge de profession, vierge enfin telle que la dépeint l'Apôtre : « Sainte de corps et d'esprit. » Les femmes mariées la proclament bienheureuse, comme un miracle de fécondité. Les veuves la proclament bienheureuse, comme un miroir de continence. Les vivants la proclament bienheureuse, comme la réparatrice de la vie. Les morts la proclament bienheureuse, comme étant leur vivificatrice. Tous la proclament bienheureuse, parce que tous ont reçu par elle un bienfait salutaire : les Anges, la réparation; les hommes, la réconciliation; les pécheurs, la grâce; les justes, la gloire; les infirmes, le remède; les affamés, le pain céleste; les souffrants, la source de la grâce; les morts, la vie. Toutes les générations la proclament bienheureuse parce qu'elle a enfanté Celui qui a fait toutes les générations. Trois et quatre fois

heureux et bienheureux celui qui la loue, qui la supplie, qui la comble de louanges !

Maintenant voyons :

273e CONFÉRENCE

Comment doit être comblée de louanges la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

Sommaire. — 1. La Vierge Marie est au-dessus de tout éloge. — 2. On doit la louer de quatre manières : par le silence, par l'éloge, par l'obéissance, par l'imitation.

I. — Puisque la bienheureuse Vierge dépasse toute mesure d'éloges, aucune créature ne peut parfaitement, je ne dis pas exprimer, mais même comprendre la dignité de Mère de Dieu. Dieu seul peut le faire. Les Pères dont l'autorité est la plus grande, attestent ce que j'avance ici : « Quelle langue, dit saint Bernard [1], fût-elle celle des Anges, pourra exalter par de dignes louanges la Vierge-Mère? » Saint Jean Damascène [2] : « Ni la langue des hommes, ni l'intelligence des Anges, bien supérieure au monde, ne peut donner à la Vierge des éloges dignes d'elle. » Armand de Chartres, abbé, dit, à propos des louanges de Marie : « Si je parlais la langue des Anges et des hommes, je ne pourrais rien dire de convenable sur la gloire de la sainte et toujours Vierge Marie, Mère du Christ. » Les saints Évangélistes l'attestent aussi, eux qui dans l'Évangile n'ont rien écrit à la louange de Marie, pour montrer par leur silence qu'elle était au-dessus de tout éloge. Il faut donc faire appel à tous les genres de louanges, afin que cette Vierge si sainte et si glorieuse puisse être louée par nous en une certaine mesure. En effet, quoique nous ne puissions la louer pleinement, nous ne devons pas nous abstenir de le faire. Car si « la mémoire du Juste doit subsister, environnée d'éloges, » combien plus la mémoire de la Vierge, par qui le Christ s'est fait homme pour nous !

II. — Nous trouvons dans les saintes Écritures quatre sortes de louanges : 1° le silence : « Il est digne de vous, ô *mon* Dieu ! *qu'on chante* dans Sion des hymnes [3]. » Vatable et d'autres traduisent d'a-

[1] Sermon IV *sur l'Assomption.* — [2] Sermon III *id.* — [3] Ps. LXIV, 2.

près l'hébreu : « Le silence est votre éloge, ô Dieu ! » 2° l'éloge : « Chantez ses louanges ; chantez-les sur les instruments ; racontez toutes ses merveilles [1] ; » 3° l'obéissance : « Soleil et lune, louez-le ; étoiles et lumières, louez-le toutes ensemble [2]. » Mais comment ce qui n'a ni voix, ni sens, peut-il louer Dieu ? En ne s'écartant jamais de son devoir, de son service. « Leur service est la louange de Dieu, » dit saint Jérôme examinant ces paroles ; 4° l'imitation : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive [3]. » La glorieuse Vierge Marie doit être comblée de ces quatre sortes de louanges, afin que ce qui manque à une espèce soit suppléé par une autre. Elle doit donc être célébrée :

1° *Par le silence.* — Nous avons abondamment montré [4] que le silence est le meilleur genre de louange. Quiconque donc célèbre en silence la Vierge, la loue très-bien. La Vierge est au-dessus de toute louange, comme nous l'avons déjà enseigné ; par conséquent, quiconque se reconnaît incapable de la louer, la déclare supérieure à tout éloge ; d'ailleurs, elle ne serait pas Mère de Dieu, si elle pouvait pleinement être louée par les hommes. C'est le genre de louanges dont se sont servis les Apôtres qui n'ont rien dit sur la gloire de la bienheureuse Vierge. Écoutez saint Thomas de Villeneuve [5] : « Les saints Évangélistes se taisent sur ses louanges, parce que sa grandeur est ineffable. Il a suffi de dire : « De qui naquit Jésus, qui est appelé « Christ. » C'est le genre de louanges que lui ont donné les Pères, que nous avons énuméré à la 3e Conférence, lorsqu'ils se sont reconnus tout à fait incapables de la louer. Avouer cela, c'est le genre d'éloge le plus accompli.

Ce qui n'a pas empêché que les saints Pères n'eussent longuement parlé et écrit, et cela d'une manière admirable, sur la bienheureuse Vierge Marie ; cela n'empêche pas non plus que tout le monde la loue aujourd'hui, chacun selon ses forces, l'un par la voix, l'autre par la plume. Mais tout cela n'est qu'une goutte d'eau comparée à la mer. Ainsi, de même qu'une goutte d'eau versée dans la mer n'y ajoute rien, et qu'un grain de poussière mis dans une balance ne produit pas la plus légère oscillation, quelque bien suspendue qu'elle soit ; ainsi,

[1] Ps. CIV, 2. — [2] Chap. CXLVIII, 3. — [3] St. Jean, XII, 26. — [4] 3e et 143e Conférences. — [5] IIIe Discours *sur la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie.*

quoique les saints Pères aient dit. bien des choses en l'honneur de Marie, ils n'ont pu atteindre à sa hauteur et à sa perfection.

La gloire de Marie est la gloire de Dieu, nous l'avons dit. En sorte que de même que personne ne peut dignement louer Dieu, car il ne serait plus Dieu si une créature pouvait le comprendre par son intelligence et l'expliquer par sa parole, de même Marie ne serait plus une Mère digne de Dieu si elle pouvait être louée dignement par les hommes ou par les Anges.

C'est à cela qu'avait égard saint Germain, patriarche de Constantinople, lorsqu'il disait [1] : « Si nous pouvons mesurer la terre avec le palme et entourer la mer d'une corde ; si le ciel est contenu en un certain nombre de coudées et si la multitude des étoiles peut se compter ; si les gouttes de pluie, les mottes de terre, l'impétuosité des vents et les grains de sable peuvent être évalués, assurément ce problème que nous examinons peut se comprendre facilement, je veux dire la perfection de cette admirable Vierge. » Pierre Comestor [2] disait, dans les vers suivants, que la dignité de la bienheureuse Vierge ne peut être exprimée par l'intelligence humaine.

Si l'on pouvait compter le sable et la poussière,
Toutes les fleurs des champs, les trésors de la terre,
Les ondes de la mer, et les riches métaux,
Tous les genres de vent, les races d'animaux,
Les étoiles du ciel, les pierres précieuses,
Les plantes des vallons et les moissons heureuses,
Les plumes des oiseaux, les serpents, les dragons,
Les branches des forêts, les perles, les poissons,
On ne pourrait encore exprimer, ô Marie,
Combien vous êtes grande, et puissante, et chérie !

2° *Par l'éloge.* — Bien que personne ne puisse assez louer Marie, personne cependant ne doit cesser de le faire. Car c'est la volonté du Fils de Dieu que nous bénissions sa Mère, notre Souveraine, en tout temps, la nuit et le jour, dans le bonheur et dans l'adversité ; que sa louange soit toujours dans notre cœur et sur nos lèvres ; qu'elle soit l'objet de nos méditations, de nos louanges, de nos prières, de nos actions de grâces ; que nous redisions ses grandeurs. Car la louange

[1] Sermon *sur le Sommeil de la Vierge.* — [2] Cité par St. Antonin, IIIe part., *Histoire,* tit. XVIII, chap. VII.

de la Mère est la louange du Fils. Ainsi, comme nous bénissons Dieu à chaque instant, nous devons bénir la sainte Vierge à toute heure. C'est ce que dit Isaïe[1] : « Les louanges retentiront à vos portes. » Les Septante lisent : « La sculpture de ta porte. » La louange doit retentir à nos portes. Quiconque, en effet, se prépare à entrer dans une vie réglée par la piété, doit d'abord apprendre à louer Dieu et sa très-sainte Mère. Mais pourquoi une sculpture ou une louange sculptée sur les portes? Sans doute pour nous apprendre que notre louange doit être fondée, durable et imprimée bien avant dans le cœur, en sorte qu'elle ne puisse aisément être effacée, comme Louis Novarin le conjecture d'après Procope[2]. Nous avons longuement montré ce qui nous excite à louer la bienheureuse Vierge, dans la 3e Conférence.

3° *Par l'obéissance.* — Ce genre d'éloge n'est pas méprisable. Car c'est ainsi que le soleil, la lune, les étoiles, comme nous l'avons dit, louent Dieu en lui obéissant et en ne s'écartant jamais de leur devoir. C'est de cette même manière que les Anges le louent : « Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes ses Anges, qui êtes puissants et remplis de force pour faire ce qu'il vous dit, pour obéir à sa voix et à ses ordres[3]. » C'est encore de cette façon que le louaient les enfants innocents mis à mort par Hérode, au sujet desquels l'Église dit dans la collecte : « O Dieu ! dont les saints innocents martyrs ont confessé en ce jour la grandeur, non par leurs paroles, mais par leur mort.... » Et saint Romain, martyr, dont Pierre de Natalis raconte[4] « qu'écrivant de son propre sang les louanges de Dieu, il exhortait les Chrétiens qui assistaient à son martyre. » C'est de cette manière aussi que louent Dieu ceux qui par des jeûnes continuels, la discipline et les autres mortifications des sens, de l'intelligence et de la volonté, immolent à Dieu leur corps, comme une hostie sainte, vivante et agréable au Très-Haut, lui offrant une obéissance raisonnable. Ainsi donc doit être louée la Vierge Marie, Mère de Dieu. Nous devons lui rendre les devoirs d'obéissance que nous avons énumérés et expliqués plus haut, en traitant de la précédente invocation.

[1] LX, 18. — [2] *Umbra virginea*, cve commentaire. — [3] Ps. CII, 20. — [4] Liv. X, chap. LXXV.

4° *Par l'imitation.* — La meilleure manière de louer la Vierge, c'est de reproduire ses mœurs, c'est d'imiter la sainteté de sa vie et de se rendre digne d'éloges avant d'entreprendre l'éloge de la Vierge. Nous l'avons montré dans la 224° Conférence. Toute louange est maigre, toute langue balbutie, toute recommandation est inutile, si les vertus de la Vierge ne sont pas reproduites par le panégyriste.

Aussi le Sage, décrivant les panégyristes de la Vierge, dit : « Ses enfants se sont levés et ont publié qu'elle est très-heureuse[1]. » Il ne dit pas ce qu'ils ont dit à sa louange, parce qu'ils ont publié qu'elle est très-heureuse, moins par leurs paroles ou par leur plume, que par leurs mœurs et la sainteté de leur vie. « Ils se sont levés, » dit-il; sous-entendez : du milieu des péchés. Car celui qui veut louer dignement Marie doit d'abord s'éloigner du péché par la pénitence, afin que, par la pureté et la sainteté de sa vie, il reproduise la Vierge pure et sainte. En outre, il doit sortir du péché, « parce que la louange n'est pas belle dans la bouche du pécheur. » Le Sage dit encore : « Ses enfants l'ont comblée de louanges. » Le Fils de Marie est celui qui, par sa vie et ses mœurs, rappelle la bienheureuse Vierge, comme un fils, par ses traits, rappelle sa mère. Quiconque ne se conforme pas à sa conduite dégénère. Donc « ses fils (c'est-à-dire ses imitateurs) ont publié qu'elle est très-heureuse; » car il ne loue pas bien la Vierge, celui qui n'est ni son fils ni son imitateur. En conséquence, louons, célébrons, exaltons-la de telle sorte que l'on trouve en nous des fils dignes d'elle. Ainsi soit-il.

274° CONFÉRENCE

COMBIEN IL EST DOUX, COMBIEN IL EST UTILE, COMBIEN IL EST SALUTAIRE DE LOUER MARIE.

SOMMAIRE. — 1. La glorification de Marie est douce. — 2. Ellé est utile. — 3. Elle est salutaire.

I. — Bien que le nom de Marie annonce l'amertume, puisque Marie signifie mer amère, comme nous l'avons dit dans la 92° Conférence, rien n'est plus suave, rien n'est plus doux, rien n'est plus

[1] *Proverbes,* XXXI, 28.

salutaire que de parler de Marie, d'écrire sur elle, de la louer, de l'entendre louer. Jésus est un nom si doux, si suave, si délectable, que l'éloquent saint Bernard dit : « Jésus est ce qu'est le miel au goût, l'harmonie à l'oreille, la jubilation au cœur[1]. » Mais le nom de Marie exhale un parfum particulier de douceur et de suavité. Je n'oserais l'affirmer, si je ne m'appuyais sur une bien grande autorité, celle de Richard, qui dit[2], des louanges de la Vierge : « De même que le nom de Jésus est ce qu'est le miel au goût, l'harmonie à l'oreille, la jubilation au cœur; ainsi et plus encore, si nous osons le dire, est le nom de Marie. Car Jésus est, pour ainsi dire, un nom superbe et trop puissant : un nom plus humble convient mieux à notre amour; en sorte que, si l'on redoute en Jésus la majesté divine ou la virilité de l'homme, on recourt à Marie, où l'on n'a rien de semblable à craindre. Car Marie est un nom de femme, symbole de douceur; et si vous craignez un sexe qui a été pour lui-même et pour d'autres une cause de chute, elle est vierge. » De même donc qu'on aime à parler, à écrire et à entendre parler de Jésus, on éprouve le même sentiment pour Marie; bien plus même, car il n'y a en elle ni la majesté divine qui nous impose, ni le sexe viril qui est réputé communément plus dur et plus sévère, mais le sexe féminin, plus doux, plus affable, plus bienveillant. Saint Bernard insiste encore sur cette pensée dans le Sermon *sur la Nature de la Vierge :* « Peut-être, dit-il, craignez-vous en Jésus la majesté divine, parce que, tout en devenant homme, il est demeuré Dieu. Vous voulez un avocat auprès de lui-même, recourez à Marie; car l'humanité est pure en Marie, pure non-seulement de toute souillure, mais pure aussi par l'unité de nature. »

Il est si doux, si suave de parler, d'écrire et d'entendre parler de Marie, qu'il n'est pas de douleur si grande, de tristesse si profonde, d'amertume si pénible qui ne doive être tempérée, calmée, adoucie par un tel sujet de conversation ou de composition. Saint Joseph, époux de la sainte Vierge, était dans une grande amertume lorsqu'il voyait enceinte sa très-chère épouse, sans savoir ce que c'était ni comment c'était arrivé; mais dès que l'Ange eut commencé à lui par-

[1] Sermon xv, *sur le Cantique des cantiques.* — [2] Liv. I[er], chap. II, *des Louanges de la Vierge.*

ler de Marie, en lui disant : « Ne craignez point de prendre avec vous Marie, votre épouse, » aussitôt, par ce seul mot, il le releva, le ranima, et dissipa tout nuage de tristesse.

Elle était dans une grande tristesse, Madeleine, qui portait le nom de la Vierge, car on l'appelait Marie, lorsqu'elle cherchait Jésus dans le sépulcre sans l'y trouver. Elle le voyait, elle lui parlait, mais elle le prenait pour le jardinier. Or, dès que Jésus a fait entendre le nom de Marie ; dès qu'il a dit : « Marie ! » aussitôt, se tournant, elle reconnaît son maître et à l'instant tombe à ses pieds. Le seul son du nom de la Vierge fit un tel effet, il rappela tellement Madeleine à elle-même que sur-le-champ la tristesse l'abandonne, l'erreur s'évanouit, la vérité se manifeste. Un ancien Docteur, Origène, a fait avant moi cette remarque : « O changement, s'écrie-t-il, de la droite du Très-Haut ! Son immense douleur se change en une immense joie ; les larmes de douleur font place aux larmes de joie dès que Marie entendit : « MARIE ! » Elle sentit en ce nom je ne sais quelle douceur d'appel, qui lui fit reconnaître que celui-même qui l'appelait était son maître [1]. »

Il faut toutefois remarquer que la louange de Marie n'est pas douce et suave à tout le monde, mais seulement aux justes et aux parfaits. Quiconque, en effet, porte en son cœur l'amertume du péché ne peut sentir que difficilement la douceur de cette louange ; car la louange n'est pas belle dans la bouche du pécheur ; et de même qu'une langue enduite de fiel ne permet qu'avec peine de goûter le miel ; ainsi, la malice de celui qui loue émousse ou corrompt la douceur de la louange. Il arrive alors ce qui arrivait autrefois pour la manne : si quelqu'un d'impur ou de méchant en mangeait, il en était incommodé ; mais si un homme pur et juste en goûtait, il en sentait toute la douceur. Ainsi en est-il pour les louanges de Marie : si on la loue pur et juste, on est rempli de joie ; si l'on est impur et injuste, on sent à peine cette douceur.

Un grand nombre d'hommes très-pieux, admirables dévots de la bienheureuse Vierge, l'ont appris par expérience. Écoutons saint Bona-

[1] Homélie *sur Madeleine*.

venture parlant avec saint Bernard et l'abbé Eckbert : « O grande, ô pieuse, ô très-louable Marie, on ne peut prononcer votre nom que vous n'enflammiez ; on ne peut penser à vous que vous ne ranimiez les sentiments de ceux qui vous aiment. Vous ne franchissez jamais les portes d'une pieuse mémoire, sans y apporter cette douceur attachée à votre nom par une faveur divine. »

Ils l'ont éprouvé aussi ceux au sujet desquels Césaire écrit[1] : « Auprès de l'église de Saint-Séverin, à Cologne, habitait un ermite, nommé Marsite, autrefois évêque en Toscane, à Saint-Sébastien. Comme les dames de la ville se rendaient en grand nombre auprès de lui, et qu'une d'entre elles lui avait avoué qu'elle ne pouvait prononcer le nom de notre Maîtresse sans en éprouver une admirable douceur, il lui demanda la cause d'une si grande grâce, et elle répondit : « J'ai pris l'habitude de réciter tous les jours en son honneur cinquante *Ave, Maria*, et tout autant d'invocations, et j'ai mérité par là d'éprouver une telle douceur que pendant tout le temps de cette prière la salive de ma bouche me semble changée en miel. » Après avoir entendu cette réponse, cet ermite, à l'exemple de cette pieuse femme, se mit à réciter la Salutation angélique de la manière indiquée et le même nombre de fois. Au bout de six semaines, il commença à éprouver dans la bouche et dans le gosier, en prononçant cette si douce salutation, une douceur si grande qu'elle l'emportait sur la douceur même du miel. Un moine de notre Ordre, provoqué par ce même exemple, a mérité cette même douceur. » Tel est le récit de Césaire.

II. — En outre, la glorification de la Vierge est utile. Quiconque, en effet, la loue et la célèbre, est comblé des dons d'en haut et devient riche des trésors spirituels de la grâce. Écoutons Salomon : « Ses fils se sont levés ; ils ont publié qu'elle est très-heureuse. » Les Septante ont traduit : « Et ils sont devenus riches. » Ainsi, louer la sainte Vierge, c'est devenir riche. Un autre sage l'exprime plus clairement : « Celui qui honore sa mère est comme un homme qui amasse un trésor[2]. » Nous avons, dans la 3e Conférence, appliqué ces paroles à Marie, car elle est notre Mère ; quiconque donc l'honore thésaurise la vie éternelle, comme nous le dirons plus loin.

[1] Liv. VII, chap. L. — [2] *Ecclésiastique*, III, 5.

II.—La glorification de la Vierge est encore utile, parce qu'elle concilie son patronage spécial à ceux qui l'honorent, et les préserve de tout péril et de la mort. La glorification de la Vierge est comme un vêtement qui revêt quiconque la célèbre dignement. Isaïe dit de ce vêtement[1] : « Pour leur donner une couronne au lieu de la cendre, une huile de joie au lieu de larmes, et un vêtement de gloire au lieu d'un esprit affligé. » La bienheureuse Vierge couvre de ce manteau de gloire tous ceux qui la louent et la servent fidèlement. C'est ce qu'elle montra elle-même à la bienheureuse Gertrude, dans une vision que nous avons rappelée plus haut et qu'il nous suffira d'indiquer ici. La bienheureuse Gertrude, malade, ne pouvait plus prononcer à la gloire de Marie que ces mots: « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. » Les répétant à plusieurs reprises, elle aperçut la bienheureuse Vierge revêtue d'un vêtement d'or merveilleusement orné de fleurs : ce qui signifiait que la bienheureuse Gertrude avait offert ce vêtement à la très-sainte Vierge, et l'avait orné d'une manière si belle par cette fréquente salutation, présageant en même temps que la bienheureuse Gertrude serait toujours couverte de ce vêtement, c'est-à-dire toujours placée sous le patronage de la Vierge.

Dieu, parlant de sa gloire, dit : « Pour ma gloire, je vous retiendrai comme avec un frein, de peur que vous ne persistiez[2]. » Sa Mère peut en dire autant à ceux qui l'honorent, car la glorification de Marie rappelle de la mort ceux qui se dévouent à elle, comme on peut le voir même en un petit oiseau dont Bernardin de Bustis parle en ces termes : « On lit qu'une pieuse jeune fille avait appris à un petit oiseau à dire : « Je vous salue, Marie, » si bien qu'en gazouillant il ne disait rien autre. Or, un jour, un oiseau de proie le saisit et l'emporta, et comme le pauvret criait : « Je vous salue, Marie, » cet oiseau de proie tomba mort et le petit oiseau revint dans le sein de la jeune fille. » Ainsi, un petit oiseau dépourvu de raison fut sauvé du trépas par la simple Salutation de la Vierge. Que ne doivent pas espérer les hommes louant de tout cœur la bienheureuse Marie ! A l'heure de la mort, le ravisseur infernal se présentera prêt à se saisir de l'âme. Que faire

[1] LXI, 3. — [2] *Isaïe*, XLVIII, 9.

alors? Louer, invoquer, saluer Marie. Ce trop rapace ennemi fuira, effrayé de la seule prononciation de ce nom vénérable; car le nom de Marie est terrible pour l'auteur de la mort, comme nous allons le voir à propos de l'invocation suivante. Aussi saint Bonaventure dit-il, dans le Psautier de la bienheureuse Vierge Marie : « Votre nom est glorieux et admirable; ceux qui le retiennent ne craignent point à l'heure de la mort. »

III. — Enfin, la glorification de Marie est salutaire, car elle donne à ceux qui la glorifient un gage de la vie éternelle. Ainsi, nous lisons dans le fils de Sirach [1] : « Ceux qui me font connaître aux autres auront la vie éternelle. » C'est le Fils qui parle; mais les mêmes paroles sont rapportées à la Mère, par l'Église, de même que celles du Psaume XLIX, verset 23 : « Le sacrifice de louanges m'honorera; et c'est là, c'est-à-dire par la louange, la voie par laquelle je lui montrerai le salut de Dieu. » C'est-à-dire le salut éternel. Car c'est se préparer une voie vers la vie éternelle que de louer et célébrer dignement Marie après Dieu. Donc, que celui qui cherche son salut, qui désire obtenir la vie éternelle, loue Marie, serve Marie, invoque Marie; car elle est celle par qui le salut du monde est apparu à ceux qui ont cru, ainsi que nous l'avons prouvé dans l'invocation *Mère du Sauveur*.

On lit qu'Élie fut ravi au Ciel, et que, vainqueur de la mort même, il vit maintenant d'une vie immortelle [2]. Pourquoi obtint-il ce privilége? parce qu'il honora parfaitement la Vierge et imita courageusement sa pureté. Écoutons saint Methodius qui dit [3] : « Le prophète Élie, connaissant d'avance votre pureté et l'imitant en esprit, recueillit la couronne de cette vie éclatante de lumière, vainqueur, jusqu'à ce jour, de la mort par la volonté divine. Élisée, son successeur et disciple d'Élie, montra d'avance, en figure, le Christ lui-même : on lui avait présenté un pot contenant une nourriture mortelle; ceux qui en avaient goûté lui criaient : « Homme de Dieu, il y a dans ce pot quelque poison mortel. » Élisée y jeta de la farine, et aussitôt toute amertume fut retirée de ce pot, comme l'atteste l'histoire sacrée des rois. Or, la farine qu'Élisée mit dans le pot figurait le

[1] *Ecclésiastique*, XXIV, 31. — [2] IVe *Livre des Rois*, II. — [3] Homélie *sur la Fête de la Purification de la bienheureuse Vierge Marie*.

Christ, qui, descendu dans ce vase très-saint, le sein de la Vierge, chassa toute l'amertume de la mort et fournit au monde, par la sainte Vierge, un remède salutaire.

Beaucoup ont éprouvé que la glorification de la Vierge était un gage de salut : entre autres ce clerc de Nevers, qui s'était imposé cette règle de sainte servitude, de payer chaque jour, à chaque heure, un tribut de louanges à la Mère de Dieu. Atteint par une maladie et déjà moribond, il vit la glorieuse Mère de Dieu se tenir près de lui, présenter maternellement son sein sacré à ces lèvres qui avaient coutume de la louer et de la glorifier, l'abreuver de son lait et le guérir sur-le-champ par ce remède céleste. Ayant recouvré ses forces, il se revêt de ses ornements de clerc, et, se joignant plein de joie à ses Frères qui chantaient, il présente à tous cet admirable spectacle. On dit qu'on voyait encore sur ses lèvres quelques traces de ce lait [1].

Et le bienheureux Dominique, compagnon de notre saint Père Dominique, qui, rappelant dans tous ses sermons la gloire de Marie, mérita à l'heure de sa mort de voir la Vierge, et, bien réconforté par elle, il s'endormit heureusement dans le Seigneur, rempli d'une grande joie [2].

Entourons-la donc de tout notre amour cette Mère digne de toutes louanges; louons-la, vénérons-la, exaltons-la. Oh! si j'avais cent langues, mille bouches, une voix d'or, d'innombrables plumes, j'emploierais tout à la gloire de cette Vierge, et je les lui consacrerais pour toute l'éternité. Donnez-moi, ô Vierge; donnez-moi, ô Mère; donnez-moi, ô Souveraine bien-aimée et excellente, de vous honorer de toute manière. Obtenez-moi par vos salutations continuelles de vous louer, de vous glorifier, de vous bénir, de raconter vos vertus, d'annoncer vos merveilles, d'exalter votre vie exemplaire et divine, de faire connaître vos perfections, afin de voir la réalisation de votre promesse! « Ceux qui me font connaître aux autres auront la vie éternelle. » Ainsi soit-il.

[1] Pierre Damien, lettre XXIX du IV[e] liv. — [2] Ferdinand Castilius, *Histoire du saint Père Dominique*, I[re] part., liv. I[er], chap. LXI.

XXIV

VIRGO POTENS

VIERGE PUISSANTE

Les femmes sont généralement pusillanimes ; la crainte et la faiblesse d'esprit sont si communes chez elles que Salomon considère presque comme un miracle de trouver une femme forte : « Qui trouvera une femme forte ? dit-il ; elle est plus précieuse que *les perles* qu'on apporte des extrémités du monde [1]. » Aussi est-ce une unique gloire pour la Mère de Dieu que d'être recommandable par sa force et sa puissance.

Sans contredit, cette grande Vierge est puissante sur Dieu et auprès de Dieu. Elle est puissante contre les démons qu'elle vainc, contre les idoles qu'elle renverse, contre les hérésies qu'elle détruit. Elle est puissante parce qu'elle rend les autres puissants. Développons tous ces points et voyons d'où la Vierge, Mère de Dieu, tire une si grande puissance.

[1] *Proverbes*, XXXI, 10.

275e CONFÉRENCE

La Vierge, Mère de Dieu, est puissante sur Dieu et auprès de Dieu.

Sommaire. — 1. Grandeur de la puissance divine. — 2. Puissance de la sainte Vierge. — 3. Sa puissance auprès du Fils.

I. — La grande puissance de cette Vierge provient de ce qu'elle est puissante sur Dieu : sur Dieu, élevé dans sa force ; sur Dieu, dont Isaïe dit : « Qui est Celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui, la tenant étendue, a pesé les cieux? Qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre et qui met les collines dans la balance [1]? » sur Dieu, en la présence duquel « les nations ne sont que comme une goutte d'eau d'un seau, et comme ce petit grain qui donne la moindre inclinaison à la balance. Toutes les îles sont devant lui comme un petit grain de poussière. Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étaient point, et il les regarde comme le vide et le néant [2]. » Marie a été puissante sur ce Dieu si puissant, lorsqu'elle l'a attiré du Ciel sur la terre pour procurer le salut du genre humain, en prononçant ces paroles salutaires : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » La grandeur de la puissance de Dieu a éclaté lorsque, d'un seul mot, il a créé tout ce qui est dans le Ciel et sur la terre : « Il a dit, et tout a été fait; il a ordonné, et tout a été créé. » Mais une puissance plus grande encore que la puissance de Dieu a éclaté dans le *Fiat!* de la Vierge. Au *Fiat!* de Dieu, le monde a été fait : « Que la lumière soit ! et la lumière fut. Que le firmament soit fait au milieu des eaux, etc., et cela se fit ainsi. » Au *Fiat!* de la Vierge, le Verbe s'est fait chair. Au *Fiat!* de Dieu, l'homme a été créé vivant et animé par l'union de l'âme et du corps. Au *Fiat!* de la Vierge, Dieu s'est fait homme par l'union du Verbe avec l'humanité. Ceci est plus grand que cela, car ce dernier effet est plus noble et bien plus élevé que le premier. Et si, d'après la règle des philosophes, les actions sont spécifiées d'après leurs fins et tirent d'elles leur noblesse et leur perfection, autant la

[1] xl, 12. — [2] xl, 15, 17.

conception du Christ est plus élevée que la création du monde, autant le *Fiat!* de la Vierge est plus élevé que le *Fiat!* de Dieu.

Grande fut la puissance de ceux qui opérèrent des miracles dans le Ciel : Moïse dirigea le peuple d'Israël dans le désert par une colonne de feu et de nuée [1]; Samuel qui, au temps de la moisson, fit gronder les tonnerres contre la nature de cette région [2]; Élie qui fit descendre le feu du ciel sur les victimes [3], puis, à deux reprises, sur cinquante guerriers [4]; Jonathas qui, en commençant la prière à laquelle répondirent les autres, vit descendre le feu sur les sacrifices [5]. Mais la puissance de la Vierge est plus grande, puisque ce n'est pas le feu ou le tonnerre qu'elle a fait descendre du Ciel, mais le Fils de Dieu qu'elle a attiré du sein du Père sur la terre. O Vierge puissante!

C'est ce que me semble bien indiquer l'Épouse parlant en la personne de Marie [6] : « Il a réglé en moi mon amour. » Pagnini traduit d'après l'hébreu : « Son amour est comme un étendard au-dessus de moi. » On place un étendard au-dessus d'une ville, ou d'une tour, pour un double motif : comme preuve que cette ville a été vaincue à la guerre et soumise au pouvoir de celui dont l'étendard a été élevé; ou pour indiquer que cette ville n'a pas été vaincue, mais qu'elle est victorieuse et maîtresse des autres. C'est pour ces deux motifs qu'il est dit que l'étendard de l'amour a été élevé au-dessus de la Vierge ; soit parce qu'elle a été vaincue elle-même par l'amour de Dieu, soit parce qu'elle-même a en quelque sorte vaincu Dieu par sa beauté en l'attirant à l'aimer, et à la posséder par l'incarnation. Qu'elle ait été vaincue, elle le fait clairement entendre par ces paroles: « Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, en cas que vous rencontriez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour [7]. » Elle s'avoue vaincue en disant qu'elle languit. Elle languit, en effet, blessée d'un trait d'amour. Les Septante traduisaient : « Parce que je suis blessée d'amour. » Si donc l'Épouse s'avoue blessée, elle indique évidemment une guerre où elle a été blessée, vaincue, subjuguée. Or, elle a été blessée, quand l'Époux a passé la main par l'ouverture de la porte et a lancé dans son cœur le trait de l'amour de vie : « Mon bien-aimé,

[1] *Exode*, XIII. — [2] I[er] *Livre des Rois*, VII, 10. — [3] III[e] *Ibid.*, XVIII. — [4] IV[e] *Ibid.*, I. — [5] II[e] *Livre des Machabées*, I. — [6] *Cantique des cantiques*, II, 4. — [7] *Ibid.*, V, 8.

dit-elle, passa sa main par l'ouverture, et mes entrailles furent émues au bruit qu'il fit [1]. »

II. — Mais, d'autre part, la bienheureuse Vierge a vaincu Dieu, et pour cela elle porte en victorieuse l'étendard de l'amour. L'Époux lui-même l'avoue [2] : « Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon Épouse, vous avez blessé mon cœur par un cheveu de votre cou. » Les Septante disent : « Vous m'avez mis hors de moi, » c'est-à-dire par votre beauté vous m'avez vaincu, et pour ainsi dire abattu, et dans cet abattement, venant effectivement vers moi, vous m'avez ravi mon cœur. Voilà pourquoi l'Épouse appelle l'Époux son cœur : « Je dors, et mon cœur veille, » c'est-à-dire l'Époux, qui est mon cœur, veille, comme l'explique Salomon. Puis donc que l'Épouse a ravi le cœur à son Époux et l'a fait sien, elle a certainement remporté sur lui une insigne victoire, puisqu'elle a conquis sur lui de telles dépouilles opimes. Que peut-il, en effet, y avoir de plus glorieux que le cœur même?

Mais ce qui suit est mieux encore : « Par un de vos yeux, par un *cheveu de votre cou.* » De même qu'à la guerre on est d'abord vaincu, puis pris, puis chargé de fers, ainsi l'Époux est renversé par un coup d'œil de l'Épouse comme par un trait, puis lié comme un captif par les cheveux de l'Épouse. Voilà donc quelle est la puissance de cette Vierge qui, d'un seul regard, triomphe d'un si grand Roi et le tient enchaîné par un seul cheveu de son cou. Que Salomon cesse maintenant de chercher la femme forte, qui peut vaincre par ses yeux le Messie, Roi très-puissant, le porter captif de l'amour retenu par ses cheveux d'or, et le montrer comme un prodige à tout l'univers.

En outre, elle est puissante, pour ne pas dire toute-puissante auprès de Dieu. Car son intercession est très-efficace; ce que saint Antonin démontre par une raison très-solide, en faisant ressortir la différence de la prière de la Mère de Dieu et des autres Saints [3] : « La prière des Saints s'appuie sur la grâce de Dieu, non sur le droit naturel, et sur la justice de l'Évangile. » Car le fils n'est pas seulement tenu d'aimer sa mère, mais encore de lui obéir, suivant cette parole de l'Apôtre :

[1] *Cantique des cantiques,* v, 4. — [2] *Ibid.,* IV, 8. — [3] IVe Part., tit. XV, chap. XVII.

« Fils, obéissez à vos parents, ce qui est même une obligation de la nature. » Puis, la prière de la Mère de Dieu était la meilleure manière de prier, soit parce qu'elle avait la raison de commandement et d'empire, soit parce qu'il était impossible qu'elle ne fût pas exaucée, d'après ce que dit, en figure, Salomon à sa mère Bethsabée : « Ma mère, dites ce que vous me demandez ; car il ne serait pas juste de vous renvoyer mécontente [1]. »

La bienheureuse Thérèse, femme éminente de nos jours, fondatrice des Carmélites déchaussées, avait coutume de dire que Jésus-Christ exauce facilement les prières de saint Joseph, son père putatif; ce que Joseph avait appris par sa propre expérience lorsqu'il était sur la terre, comme on le lit dans *saint Luc* : « Et il leur était soumis [2]; » à eux, c'est-à-dire à Marie et à Joseph. Combien plus exaucera-t-il la Vierge-Mère, dont il a reçu tant de services soit en son enfance, soit pendant tout le temps de sa vie ! J'ai dit, au sujet de l'invocation *Vierge vénérable*, combien il l'a honorée, et dans le Ciel et sur la terre.

Aussi un théologien récent, d'une science solide, disait-il que la bienheureuse Vierge Marie surpassait, par l'efficacité de ses prières, non-seulement chacun des Saints en particulier, mais la cour céleste tout entière : « Si nous pouvions supposer, dit-il, que la bienheureuse Vierge Marie demandât quelque chose, et que toute la cour céleste s'y opposât, comme nous voyons dans *Daniel* un Ange résister à un autre, la prière de la Vierge serait plus puissante, d'une valeur et d'une efficacité plus grandes que celle de tous les autres Saints [3]. »

Robert de La Fosse, dans son IIe Sermon sur *la Salutation angélique*, raconte qu'il a lu dans la vie de notre saint Père Dominique, qu'un seul soupir de la bienheureuse Vierge avait plus de pouvoir sur son Fils que le suffrage de tous les Saints à la fois. Nous aimons à le raconter d'après l'histoire de notre saint Père Dominique. Comme le bienheureux Dominique voulait chasser un démon du corps d'un énergumène, il demanda d'abord à ce démon quel était, après Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Saint que les démons craignaient le plus,

[1] IIIe *Livre des Rois*, II, 20. — [2] Chap. II. — [3] Suarez, tom. II, part. III, disp. XXIII, sect. 2.

et que les hommes devaient par-dessus tous honorer, aimer et glorifier. Le démon se refusa à répondre à cette question, jusqu'à ce que, réduit enfin à le faire, il dit : « Nous sommes obligés (ils étaient en effet plusieurs) d'avouer qu'avec nous ne peut être damné personne qui persévère dans le culte et l'obéissance de Marie. Car un seul de ces soupirs qu'elle offre à la très-sainte Trinité surpasse les prières de tous les Saints, et nous la redoutons plus que tous les Saints du Paradis. Sachez aussi qu'un grand nombre de chrétiens sont sauvés en l'invoquant à l'heure de la mort. Nous sommes même forcés de dire qu'aucun de ceux qui sont fidèles à l'exercice du rosaire ne subira les tourments éternels de l'Enfer; car elle obtient pour ses dévots serviteurs une véritable contrition qui fait qu'ils confessent leurs péchés et en obtiennent de Dieu le pardon. » Voilà ce qui est rapporté dans l'histoire. Tant est grande la force de la vérité, qu'elle force quelquefois ses adversaires même à lui rendre hommage.

Voilà pourquoi l'Église la prie plus fréquemment et à un degré plus élevé que les autres Saints. Dans les litanies des Saints, elle l'invoque trois fois : « Sainte Marie, sainte Mère de Dieu, sainte Vierge des vierges. » Les saints Pères, dans leurs prières, se recommandent, eux et tout ce qui leur appartient, avec plus d'instance à la bienheureuse Vierge qu'à tous les Saints. Le bienheureux Ambroise, à la fin de la seconde préparation à la messe, qui se trouve au tome V, après avoir adressé en suppliant de longues demandes au Seigneur, pour lui et son prochain, réclame les suffrages de la Mère de Dieu et des Saints : « Et pour que ma prière, dit-il, soit efficace, je demande les suffrages de la bienheureuse Vierge Marie, que vous avez ornée d'un mérite si grand que, la première entre les femmes, elle vous a offert un don nouveau, et qu'aucune autre n'en reçut un si nouveau : le don nouveau qu'elle a offert, c'est qu'une mère demeura vierge; c'est qu'une vierge fut Mère de Dieu ; c'est qu'elle conserva sa virginité après l'enfantement. » Saint Grégoire de Nicomédie, dans la prière sur l'offrande de la Mère de Dieu, à la fin, après avoir grandement loué la Vierge, exalte ainsi sa puissance : « Vous avez des forces invincibles, une vigueur infatigable, pour que la multitude des pécheurs ne surmonte point votre immense clémence. Rien ne résiste à votre puissance, rien n'arrête

vos forces; tout tombe à votre ordre, tout obéit à votre empire, tout est soumis à votre puissance. Celui qui est né de vous vous élève au-dessus de tous ses ouvrages. » Et plus loin : « Car la créature considère votre gloire comme vous étant propre; et le Fils, plein de joie de cette gloire, exauce vos demandes, comme s'il remplissait un devoir. » Saint Anselme [1] : « Votre Fils, Jésus-Christ Notre-Sauveur, accordera avec la plus grande bonté tout ce que vous voudrez, tout disposé à vous exaucer : il nous suffit que vous veuilliez aussi bien notre salut. » Saint Bernard, dans le sermon *du Canal :* « Mes petits enfants, dit-il, voilà l'échelle qui m'aidera à remonter de l'abîme de mes péchés; voilà ma plus grande confiance; voilà toute la raison de mon espérance. »

Ce qui prouve encore invinciblement la puissance de la Vierge, Mère de Dieu, auprès de Dieu, l'efficacité et la supériorité de son intercession, c'est que, parmi les Saints, nous ne nous adressons pas à un pour nous servir d'intercesseur auprès d'un autre, vu qu'ils sont tous sur le même rang; tandis qu'on a recours aux autres Saints comme nos intercesseurs auprès de la Vierge, leur maîtresse et leur reine. En sorte que nous récitons la Salutation angélique aux autres Saints, pour qu'ils l'offrent pour nous à la Vierge. C'est ce que confirment les *Révélations* de sainte Brigitte [2]. Saint Denis l'Aréopagite nous y est montré auprès de la Vierge lui parlant en ces termes : « Reine de miséricorde, vous à qui a été donnée toute miséricorde et qui êtes devenue Mère de Dieu pour le salut des malheureux, ayez pitié du royaume de France, le vôtre et le mien : le vôtre, parce que ses habitants vous honorent autant qu'ils le peuvent; le mien, parce que je suis leur patron et qu'ils ont confiance en moi. Vous voyez combien d'âmes sont en péril à toute heure. » Et au chapitre CIV, la bienheureuse Vierge, avec saint Denis et d'autres Saints, implore Jésus-Christ Notre-Seigneur pour ce même royaume de France.

A cela s'ajoute la grave autorité de saint Anselme, qui attribue aux prières de la Vierge tant de puissance et d'efficacité, qu'il va jusqu'à dire que plus d'une fois le salut est obtenu plus vite par l'invocation

[1] Chap. II *de l'Excellence de la Vierge.* — [2] Liv. IV, chap. CIII.

du nom de Marie que par celle du nom de Jésus. Je cite ses paroles[1] : « Quelquefois le salut est plus prompt en faisant mémoire du nom de Marie qu'en invoquant le nom de Jésus, son Fils unique. Ce qui ne provient pas de ce qu'elle est plus grande et plus puissante que lui, car ce n'est pas lui qui est grand et puissant par elle, mais elle qui l'est par lui; car son Fils est le maître et le juge de tous, qui discerne les mérites de chacun. Lors donc qu'invoqué sous son propre nom par quelqu'un, il ne l'exauce pas sur-le-champ, il n'écoute sans doute que sa justice.

Celui qui invoque le nom de Marie ne mérite pas d'être exaucé; il est cependant exaucé, grâce aux mérites et à l'intercession de Marie. Nous en avons un admirable exemple dans ces deux frères jumeaux, Jacob et Esaü. Celui-ci était chéri par son père, qui se nourrissait des produits de sa chasse[2]. On aurait pu voir le père et la mère rivalisant pour entourer de plus de soins chacun son fils préféré. Mais qu'est-ce qui fut plus profitable, de l'amour d'Isaac pour Esaü ou de l'amour de Rébecca pour Jacob? Nous savons que Jacob, chéri par sa mère, l'emporta sur Esaü, chéri par son père, et l'amour maternel fut plus utile à Jacob que l'amour paternel à Esaü. En effet, Jacob, le préféré de Rébecca, obtint la bénédiction paternelle, l'héritage de ses ancêtres, la parenté avec le Christ, l'amitié de Dieu et enfin la gloire éternelle; mais Esaü, le préféré d'Isaac, perdit toutes ces choses. Si donc cette mère fut si utile à son fils, quelle grâce, quelle gloire obtiendra de l'affection maternelle de Marie, celui qui se réfugie vers elle, qui se place sous son patronage!

III. — Mais, me dira-t-on peut-être, Marie est donc plus puissante que le Fils? Nullement. Tout ce que Marie a, elle l'a reçu du Fils. Il disait dans saint Jean[3] : « En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi lui-même les choses que je fais, et il en fera de plus grandes. » Et nous savons que cela arriva. L'ombre de Pierre guérissait les malades[4]; nous ne voyons nulle part que, sur le passage du Seigneur, les malades aient été guéris par son ombre; nous n'avons que le miracle de la femme qui, affligée d'un flux de sang, fut

[1] Chap. VI; *de l'Excellence de la Vierge.* — [2] *Genèse,* XV, 27, 28. — [3] XIV, 12. — [4] *Actes,* V, 14.

guérie en touchant la frange de son vêtement[1]. Les Apôtres accomplirent beaucoup de miracles non-seulement de bienfaisance, mais aussi de punition. Une seule parole de Pierre fit mourir Ananie et Saphire[2]; Paul frappa d'aveuglement le mage Élimas[3] et il livra à Satan un Corinthien incestueux[4]; le Christ n'accomplit que des miracles de bienfaisance, comme la résurrection des morts, la guérison des malades, etc. : les Apôtres accomplirent des miracles dans tout le monde, et ils firent beaucoup de conversions, soit parmi les Juifs, soit parmi les Gentils ; le Christ ne convertit qu'un petit nombre de Juifs, et seulement dans la Judée : les Apôtres parlèrent des langues diverses ; nous savons que le Christ ne parla jamais qu'une seule langue. Les Apôtres furent-ils donc plus puissants que le Christ ? Nullement, car toute la puissance que les Apôtres ont eue, ils l'ont reçue du Christ.

C'est avec raison que saint Ennodius, célébrant saint Jérôme, a dit : « Notre Saint serait mis au-dessus de saint Grégoire, s'il ne nous apprenait qu'il l'avait eu pour maître[5].» J'oserais presque lui emprunter cette pensée pour l'appliquer au Christ et aux Apôtres. Les Apôtres paraîtraient au monde entier plus puissants que le Christ, s'ils ne nous apprenaient qu'ils l'avaient eu pour maître; mais comme les Apôtres tenaient du Christ tout ce qu'ils avaient de vertu, personne n'osera les préférer au Christ. Nous disons la même chose de Jésus et de Marie, sa Mère. Il arrive quelquefois que l'invocation du nom de Marie procure plus facilement le salut que l'invocation du nom de Jésus ; ce n'est pas à dire que Marie soit pour cela plus puissante que Jésus, parce que tout ce qu'elle a, elle le tient de Jésus. Le salut nous vient plus facilement de Marie que de Jésus, parce que, dans Marie, nous voyons briller une bonté divine sans avoir à redouter sa justice ; mais dans le Christ, notre juge, nous voyons la rigueur de la justice à côté de la bonté. Aussi, attirés par la bonté du Christ, nous sommes atterrés par la sévérité du juge, qui nous fera rendre compte d'une parole inutile. Il n'y a donc rien d'étonnant si le pécheur est attiré avec plus de confiance par la seule bonté que par la bonté tem-

[1] St. Matth., IX, 22. — [2] *Actes*, V. — [3] *Ibid.*, XIII. — [4] II[e] *Aux Corinthiens*, V. — [5] IV[e] Discours.

pérée par la justice. Ces pensées m'ont été inspirées par deux Docteurs illustres, Hugues de Saint-Victor et le doux saint Bernard. Hugues s'exprime ainsi : « Si vous craignez d'adresser à Dieu vos supplications, adressez-vous à Marie ; vous ne trouverez en elle rien de terrible, vous voyez en elle votre semblable. » Saint Bernard, dans son Sermon *de l'Aqueduc*, parle en ces termes : « Vous craigniez de vous adresser au Père ; saisi de terreur en entendant sa voix, vous vous cachiez dans le feuillage : il vous a donné Jésus pour médiateur, etc. Mais peut-être tremblez-vous devant lui, peut-être redoutez-vous la majesté divine, car, en devenant homme, il est resté Dieu ? Voulez-vous avoir un avocat auprès de lui ? Ayez recours à Marie. » En effet, la pure humanité dans Marie n'est point seulement pure de toute corruption, elle l'est encore par les merveilles de sa nature. Je n'hésite point à le dire, elle sera exaucée à cause de sa révérence. Quoi donc ! en effet, le Christ peut-il la repousser, ou souffrir d'être repoussé lui-même ? Le Fils peut-il ne pas écouter ou ne point être écouté ? Ni l'un ni l'autre assurément.

Implorons donc le secours de cette puissante Vierge, embrassons ses genoux ; dans nos ardentes prières, prosternons-nous à ses pieds ; révérons Marie de tout notre cœur, de tout notre être, de tous nos vœux, afin qu'elle nous protége dans toutes les nécessités de notre vie. Ainsi soit-il.

276e CONFÉRENCE

La Vierge, Mère de Dieu, puissante contre le démon.

Sommaire. — 1. Inimitié entre la femme et le serpent. — 2. Cette femme est Marie. — 3. Le texte *ipsa conteret* attaqué par les hérétiques. — 4. Réfutation. — 5. Comment Marie a triomphé du démon. — 6. Marie, plus puissante que les Anges et les Saints. — 7. Divers exemples de la puissance de Marie. — 8. Histoire de Théophile. — 9. Qui établissent cette puissance. — 10. Marie nous apprend à vaincre le démon. — 11. Marie est au-dessus des femmes héroïques de l'antiquité.

I. — Depuis le commencement du monde, cet ennemi acharné du genre humain nous attaque, nous prépare sans cesse de nouveaux combats, de nouvelles luttes, pour consommer notre défaite. Il est très-puissant, car il n'y a sur la terre aucune puissance qui puisse

être comparée à la sienne. Là où il ne peut rien par la violence, il a recours à la ruse et à la perfidie. Cet ennemi est vraiment terrible, si nous examinons notre faiblesse; nous devons nous rire de lui en pensant à Marie. Non-seulement elle l'a vaincu, mais encore elle lui écrase la tête, comme l'atteste la parole divine [1] : « Elle écrasera ta tête. » L'opinion commune des Pères nous apprend que ces paroles doivent s'appliquer à Marie. Le Docteur Cyprien nous le prouve par un argument remarquable; il s'exprime ainsi : « Je ferai naître des inimitiés entre toi et la femme. » Il ne dit pas : « Je fais naître, » de peur que ces paroles ne paraissent s'adresser à Ève; mais : « Je ferai naître; » c'est-à-dire, je susciterai une femme qui, dépouillant toute crédulité, non-seulement ne l'écoutera pas, mais, de plus, exigera de Gabriel lui-même, qui lui portera la parole de l'Annonciation, la raison et le mode d'exécution de ces étranges promesses. Saint Épiphane, dans son III[e] livre *contre les Hérésies* [2], donne le même sens à ces paroles, car il explique ainsi le « Entre ta race et la sienne : » « Nulle part, dit-il, il n'est parlé de la race de la femme, mais, par Ève, il faut entendre la race qui naîtra d'elle et contre qui s'élèvera l'inimitié et la haine du serpent, c'est-à-dire du démon qui est dans le serpent, et qui ne pourra jamais être assouvie.

II. — En outre, Dieu promet ici des inimitiés éternelles et non pas des discordes passagères, puisqu'il dit dans un sens absolu et indéfini : « Je ferai naître des inimitiés. » Mais, parmi les hommes, il n'est personne qui puisse nourrir contre le démon une inimitié éternelle; car tous, à cause du péché, nous naissons et nous sommes souvent toute notre vie ennemis de Dieu et serviteurs du démon. Donc, lorsqu'on lit : « Je ferai naître des inimitiés entre toi et la femme, » il faut entendre une femme qui n'abjurera jamais ces sentiments d'inimitié, c'est-à-dire qui ne sera jamais l'ennemie de Dieu, ni la servante du démon, ou son esclave par le péché. Or, cette femme ne peut être que la très-sainte Vierge.

Donc, Dieu dit : « Je ferai naître des inimitiés entre toi et la femme. » C'est comme s'il disait : « Peut-être tu penses avoir rem-

[1] *Genèse*, III, 15. — [2] Hérésie LVIII[e].

porté un beau triomphe sur cet homme, ô serpent venimeux, parce que tu as trouvé une femme crédule et complaisante que tu as dominée sans peine et que tu as entraînée à sa perte. Mais penserais-tu pour cela avoir entravé mes desseins? Je susciterai une femme, c'est-à-dire je t'opposerai une nouvelle femme qui ne sera plus crédule et complaisante comme celle que tu as trompée, mais qui sera ton ennemie implacable et acharnée. Je ferai naître des « inimitiés éternelles, » et non des discordes passagères, entre cette femme et toi, entre ta race et la sienne. Il faut entendre par race du démon soit le péché dont le démon est le père, soit les pécheurs eux-mêmes qui, à cause du péché, sont appelés race du démon; car, ayant perdu la grâce et étant devenus indignes d'être les enfants adoptifs de Dieu, ils sont devenus en quelque sorte les enfants du démon. C'est pour cela que le Sauveur a dit à plusieurs : « Vous avez pour père le démon. » Mais le Christ est la race de la femme. Lors donc que Dieu dit : « Je ferai naître des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne, » c'est comme s'il disait : « Tu te glorifiais grandement, ô serpent pervers, parce que, ayant corrompu la femme par le péché et ayant perdu l'homme par la femme, c'est-à-dire toute la race de l'homme, tu espérais que cette race serait la tienne; mais il en sera autrement, car je t'annonce et te déclare qu'un Saint naîtra enfin d'une femme sainte et que ce Saint jurera une haine éternelle à ta race, c'est-à-dire au péché ou aux pécheurs. *Et ipse,* et que lui-même (comme on lit dans les éditions grecques), c'est-à-dire le Christ; *vel ipsum* (comme traduisent quelques-uns), c'est-à-dire la race de la femme : *semen; vel ipsa*, ou qu'elle-même (comme dit la Vulgate), c'est-à-dire la femme, *écrasera ta tête*, c'est-à-dire déjouera et dissipera tes machinations, tes ruses, tes perfidies, tes mauvais desseins; car le Christ par Marie et Marie par le Christ ont écrasé la tête du serpent, c'est-à-dire ont déjoué ses machinations. »

III. — Je sais que des hérétiques, ennemis acharnés du nom de Marie, ont calomnié à ce sujet les serviteurs de Marie et les ont accusés d'avoir altéré ce passage. L'un d'eux, au sujet de l'*Épître de la veille de l'Assomption*, ose proférer à la face du ciel ces impudentes paroles : « Sous la papauté, des moines ignares et plongés dans une

somnolente ivresse, dans leur négligence et leur insouciante ignorance, ont audacieusement altéré ce qui est dit de la race de la femme, pour ne pas être contraints aux luttes de la controverse. Ce qui devait être traduit par le neutre : *ipsum semen*, cette race, c'est-à-dire la race de la femme écrasera ta tête, ils l'ont traduit par le féminin : *ipsa*, elle-même écrasera ta tête. Et, dans la suite, ils se sont servis de ce texte pour établir le culte idolâtrique de la Vierge Marie. » Telles sont les paroles de ce fanatique. Avant lui, Luther, Kemnitz, Teshusius, en avaient proféré de semblables.

IV.— Mais ils font preuve en cela d'ignorance, de malice et de fureur insensée. Quels sont les moines qu'ils traitent d'ignorants? Était-il un ignorant, le saint évêque Ambroise? Saint Augustin était-il plongé dans l'ivresse? Peut-on accuser d'une apathique ignorance les illustres Docteurs de l'Église, saint Chrysostome, saint Grégoire le Grand, Claude Marianus, Eucher, le vénérable Bède, Raban, Strabus, Nicolas de Lyre, Rupert, saint Bernard, qui traduisent ainsi ce passage de *la Genèse* : « *Ipsa*, elle-même écrasera ta tête? »

Je sais que les Septante ont traduit « *ipse*, lui-même écrasera ta tête, » et qu'ils font rapporter ce pronom *ipse*, qui, en hébreu, est du genre masculin, à la race de la femme. Ce même sens est adopté par Irénée [1], saint Cyprien [2], Pierre Chrysologue [3]. Je sais aussi que saint Léon, pape, a traduit par *ipsum*, dans son IIIe Sermon *sur la Nativité du Seigneur ;* mais ils ne méprisent ni ne condamnent l'édition de la Vulgate qui traduit par *ipsa*.

Pour expliquer ces interprétations diverses, il faut remarquer que ces mots, *ipse*, *ipsa*, *ipsum*, peuvent être écrits en hébreu, avec les mêmes lettres, avec des différences de point, comme par אוה, ou par הוא, comme nous l'apprend le lexique de Santis Pagnini et celui de Complutum, bien qu'ils exigent une ponctuation différente. Lorsqu'on écrit *ipse*, *schurek* est placé en *vau*, et, de cette manière on lit הוא, *hu*. *Ipsa* a *chiric* sous *he*, de cette manière הוא, et on lit *hi*. Ceci est clairement confirmé par les saintes Écritures ; car dans la *Genèse* [4], nous lisons : « La femme que vous m'avez donnée pour

[1] *Contre les hérétiques*, liv. IV, chap. LXXVIII. — [2] Liv. Ier, chap. IX. — [3] Sermon CXXXVII. — [4] III, 12.

compagne m'a présenté du fruit de cet arbre : *dedit mihi*, et j'en ai mangé. » Dans le texte hébreu, on ajoute *ipsa* : *Ipsa dedit mihi*, et on l'écrit avec ces trois lettres הוא. De même dans l'*Exode* [1] : « Je vous ferai sortir de cette terre : *Educam de terra illa;* » le pronom *illa* est représenté par ces trois lettres הרא. Mais comme les points ont été imaginés par les Juifs modernes, on a pu anciennement traduire de l'une et de l'autre manière, et de là vient la diversité des versions. Mais on doit préférer celle qui se trouve dans la Vulgate, c'est-à-dire : *Ipsa conteret*.

Et ce n'est pas une raison parce que le Verbe *conteret* est, en hébreu, du genre masculin, pour le faire rapporter à *semen*, semence, qui en hébreu est du genre masculin, et non à *mulier*, femme, qui est du genre féminin ; car il arrive quelquefois, dans les livres sacrés, que les pronoms et les verbes du genre masculin se rapportent à des noms féminins, comme dans Ruth [2] et dans Esther [3], ainsi que chacun pourra le vérifier.

Pour donner plus d'éclaircissements sur ce passage, j'ajouterai encore, à ce que j'ai dit, l'explication que donne saint Augustin dans son *Livre de la Doctrine chrétienne* [4] : « Ces différentes interprétations ne sont pas contraires les unes aux autres, mais elles s'appuient et s'éclairent mutuellement, comme nous le voyons dans le passage en question. Qu'on lise *ipse*, *ipsa* ou *ipsum*, cela revient au même; car tout ce qu'*elle* a fait, *ipsa*, en écrasant la tête du serpent, elle l'a fait par la vertu de son Fils qui est sa race, *semen*. *Ipse*, *ipsa*, *ipsum*, ne s'excluent donc pas, mais s'impliquent mutuellement. Si l'on dit *ipse*, on veut dire celui qui est né de Marie; si l'on dit *ipsum*, on veut dire que la race de Marie, *semen*, écrasera la tête du serpent. Mais le contexte indique que l'on doit lire plutôt *ipsa* que *ipse* ou *ipsum*. Car entre qui Dieu a-t-il prédit des inimitiés futures? Entre le serpent et la femme, entre la race de la femme et celle du serpent : « Je mettrai des « inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne : *semen tuum* « *et semen illius*. » A qui se rapporte *illius?* Est-ce à *semen*, par hasard? Point du tout. Car il dit : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la

[1] III, 8. — [2] I, 8. — [3] XII, 5. — [4] XII, 12.

« femme. » Donc l'inimitié a dû s'élever non pas entre la race de la femme et celle du serpent, mais entre la femme et la race de ce même serpent, et elle s'est véritablement élevée ainsi. » Le démon et sa race, c'est-à-dire les hérétiques et les impies, n'ont pas attaqué de toutes leurs forces la gloire d'une femme autre que la Mère de Dieu, comme nous le démontrerons ci-dessus. Et on ne peut montrer aucune femme autre que la Vierge Marie qui ait écrasé le démon et sa race. « Par qui a été remportée cette victoire, dit saint Bernard, dans son Épître *aux Lyonnais*, si ce n'est pas Marie? » Il en résulte donc que la tête du serpent fut écrasée non pas par la race de la femme, mais par la femme elle-même, son ennemie.

Et il faut bien se garder de passer légèrement sur cette parole que remarquent tous les Docteurs : « Je mettrai des inimitiés. » Il n'y a pas : « Je mettrai entre toi et la femme, la fraude, l'astuce, la ruse, mais *l'inimitié*, » afin que l'on comprenne qu'à l'avenir la puissance de la femme pour triompher du démon sera plus grande que celle du démon pour triompher de la femme. Si le démon a trompé la femme par la ruse et l'astuce, la femme a vaincu le démon en combattant contre lui non par la fraude et la ruse, mais ouvertement, après une déclaration de guerre et des inimitiés publiques.

V. — Marie a atteint ce résultat de plusieurs manières, comme l'a remarqué saint Fulbert, évêque de Chartres. D'abord elle a écrasé la tête du serpent, en conservant sa virginité et son humilité: par l'un, elle a tué l'orgueil de l'esprit; par l'autre, la concupiscence de la chair. Deuxièmement, elle a écrasé la puissance de Satan par le Christ qui est sorti de ses très-chastes entrailles. La saine raison nous dit d'attribuer à la bienheureuse Vierge Marie tout ce qu'a fait le Christ dans sa lutte contre Satan. Car c'est elle qui a fourni au Christ les armes, c'est-à-dire la chair humaine, dont il s'était revêtu pour triompher de Satan; car jamais le démon n'aurait osé si audacieusement se mesurer avec le Christ, si la très-sainte Vierge ne l'avait pas revêtu de notre chair mortelle. C'est pourquoi, dans le *Cantique* [1], la bienheureuse Vierge est représentée par la tour de David avec ses fortifications où

[1] Chap. IV.

sont suspendus mille boucliers et les armes des plus vaillants. C'est en elle, comme dans une tour bien pourvue d'armes, que le Fils de Dieu s'est armé; c'est de là qu'il est sorti pour marcher contre l'ennemi du genre humain. Aussi le prophète-roi, voyant ces choses dans son esprit, chantait : « Le Seigneur a régné et a été revêtu de sa gloire et de sa majesté. Le Seigneur a été revêtu de sa force et s'est préparé pour un grand ouvrage [1]. » C'est-à-dire qu'il a revêtu une humilité belle et glorieuse, et en même temps très-forte et très-puissante, c'est-à-dire qu'il s'est armé pour combattre ses ennemis. Et de même que celui qui a fourni un glaive ou des armes pour un meurtre est regardé comme le complice de ce meurtre; de même qu'Ève, en présentant la pomme à Adam, a contribué à la perte de tout le genre humain; de même, la défaite du démon vaincu par le Christ doit être attribuée à la bienheureuse Vierge qui a fourni les armes au Christ. Troisièmement, elle a écrasé la tête du serpent, c'est-à-dire elle a démasqué la ruse de Satan, en réduisant au néant ses suggestions malignes sur les tentations de la chair et sur l'orgueil de l'esprit. Enfin elle a écrasé la tête de Satan en détruisant la tyrannie de l'ennemi du genre humain, de sorte que celui qui avait été élevé par l'Ève antique fut abattu par l'Ève nouvelle, c'est-à-dire par Marie.

Pour marquer cette puissance de la Vierge sur le démon, l'Époux céleste la comparait à la cavalerie du peuple de Dieu : « O vous, qui êtes mon amie, je vous ai comparée à la beauté de mes chevaux attachés au char de Pharaon. » Les chevaux de Dieu sont les saints Anges, comme l'explique saint Grégoire. De même que, lorsque les Israélites furent délivrés de la servitude égyptienne, les chevaux de Dieu, c'est-à-dire la vaillance des saints Anges éclata manifestement, pour renverser dans la mer Rouge Pharaon et ses chars; de même, lors du passage des serviteurs de Dieu de ce monde dans la Terre promise, le courage de la Mère de Dieu brille par sa victoire sur les démons et par la destruction complète de leurs chars, c'est-à-dire des suggestions, des tentations et des autres séductions du péché.

VI. — Les Anges et tous les Saints sont terribles aux yeux des

[1] xcii, 1. — [2] *Cantique*, i, 8.

démons, qui sont effrayés par leur seule présence; l'invocation de leurs noms jette la terreur dans les légions infernales, comme nous le lisons dans la vie des saints Antoine, Hilarion, Benoît et autres. Mais Marie toute seule inspire au démon autant de terreur que tous les Saints ensemble, et plus encore; c'est pour exprimer cela que, dans le *Cantique*, elle est comparée à une armée rangée en bataille : « Vous êtes terrible comme une armée rangée en bataille[1]. » Ainsi donc une vierge, une tendre jeune fille, est comparée à une puissante armée, vaillante et bien disciplinée. Oui, en vérité; car tous les démons la redoutent comme une armée rangée en bataille.

Voyez donc combien est grande la puissance de la Vierge, puisqu'elle vaut seule une armée très-forte et très-nombreuse. Et il n'y a rien d'étonnant que le Saint-Esprit ne dise pas qu'elle est forte, ni victorieuse, ni triomphante, ni qu'elle partage les dépouilles des ennemis, mais seulement qu'elle est terrible comme une armée rangée en bataille; car, de même que la seule vue de cette armée épouvante les phalanges ennemies qui s'avancent contre elle, de même la seule vue de la Vierge est si terrible pour les esprits malins qu'ils fuient bien loin d'elle.

C'est ce que l'Époux célébrait en elle, quand il disait dans le *Cantique* : « Que verrez-vous dans la Sulamite, sinon les chœurs de musique dans un corps d'armée[2]? » Car, à cause de son courage, elle est comme une armée nombreuse et formée des plus vaillants soldats. Saint Bernard, cité par saint Bonaventure dans le *Miroir de la bienheureuse Vierge*, avait avant moi la même pensée : « Les puissances aériennes ne redoutent pas le nom, le patronage, l'exemple de Marie, de la même manière que les ennemis visibles craignent les nombreuses multitudes des camps; elles se fondent et périssent comme la cire, devant le feu de son visage, toutes les fois qu'elles rencontrent le fréquent souvenir, la dévote invocation, la fervente imitation de Marie. »

Dans les *Révélations* de sainte Brigitte, un Ange le lui enseigna et le lui assura formellement. Après qu'il eut parlé de l'empressement

[1] VI, 3. — [2] VII, 1.

que mettent les Anges à obéir à la très-sainte Vierge, il ajouta ceci : « Dieu lui a donné une telle puissance sur toutes choses, même sur les esprits malins, que, toutes les fois qu'ils attaquent un homme qui implore le secours de la Vierge compatissante, ils s'enfuient aussitôt pleins de terreur, sur l'ordre de la Vierge, préférant voir augmenter leurs peines et leurs misères que de supporter la domination de la Vierge puissante. » (Voyez, dans les *Révélations* de sainte Brigitte, les paroles de l'Ange[1].)

Saint Germain, patriarche de Constantinople, dans son Sermon *sur la Ceinture de la Vierge*, attribue très-expressément cette vertu au nom très-saint de la Vierge, en lui adressant ces paroles : « La seule invocation de ton nom très-saint suffit pour préserver et maintenir sains et saufs tes serviteurs contre les entreprises de leur implacable ennemi. »

VII. — Ceci doit être appuyé par des exemples. Voici le premier : Un homme, qui n'avait de chrétien que le nom, était plein de dédain et de négligence pour tout ce qui concerne la religion. Cependant il répétait cent fois par jour la Salutation angélique. Étant près de sa mort, il perdit connaissance et il lui sembla que les démons le portaient devant le Juge suprême et qu'ils réclamaient son âme. Le Juge ayant examiné ses crimes se prononça pour la coudamnation. Mais voilà que la bienheureuse Vierge Marie se présente portant des cédules qui renfermaient la Salutation angélique; elle supplie son Fils de revenir sur le jugement; les démons apportent le livre où étaient inscrits les péchés commis par le coupable. Ces titres divers ayant été mis dans les deux plateaux de la balance, celui qui contenait les péchés pesa davantage ; ce que voyant, la Vierge, suppliante, demande à son Fils que, prenant à son sein virginal une goutte du sang qu'il avait répandu pour les pécheurs dans sa passion, il daigne l'appliquer au coupable. Celui-ci y consent. C'est pourquoi une goutte du sang très-précieux ayant été mise dans le plateau des Salutations angéliques, ce plateau l'emporta légèrement sur celui des péchés. Les démons, pleins de confusion, se retirèrent, avouant qu'ils étaient

[1] Chap. xx.

vaincus par la Vierge. Mais le pécheur, revenant à lui-même, se rétablit; il célébra la clémence et la puissance de la Vierge et mena dans la suite une vie digne de son nom de chrétien. Ce fait est rapporté par Jean Hubart, vulgairement appelé le Disciple, dans le *Trésor des exemples*[1].

Nous trouvons un nouvel exemple de la puissance de Marie contre les démons dans la *Vie de la très-sainte vierge et martyre Justine*. Un certain Cyprien, d'Antioche, ayant usé contre elle de charmes magiques, le démon la remplit de feux impurs pour qu'elle cédât aux mauvais desseins d'un jeune homme qui l'aimait passionnément; mais elle eut recours à Dieu, et adressa à Marie d'ardentes supplications pour qu'elle vînt au secours de sa virginité. Cependant elle mortifiait son corps en jeûnant et en couchant à terre, car ce sont là les armes de la chasteté; elle remporta enfin la victoire et échappa au démon, grâce à la protection de Marie, et ayant, à cette occasion, ramené Cyprien à la foi, elle en fit un compagnon illustre de son martyre. L'Église célèbre le 26 septembre l'anniversaire de leur fête. Le fait est ainsi rapporté par Grégoire de Nazianze : « Je crois, quant à moi, que ce n'est pas à Cyprien, évêque de Carthage, mais à un autre Cyprien d'Antioche que cette histoire doit être rapportée; car nous ne lisons rien de tel dans l'histoire de Cyprien, évêque d'Antioche et martyr, et nous ne voyons nulle part qu'il ait pratiqué la magie. »

La même puissance éclate en faveur d'un soldat, comme le rapporte Césaire, dans ses *Exemples*[2]. Ce soldat ayant vendu et dissipé les grandes richesses que lui avait laissées son père, s'était tristement résolu à cultiver la terre, de peur de passer pour un mendiant aux yeux de ses connaissances. Le cultivateur chez qui il était, homme criminel et adonné au commerce des démons, le conduisit pendant la nuit dans un bois, près d'un marais, pour le faire communiquer avec le démon; il lui promit des richesses plus grandes et des honneurs, pourvu qu'il reniât le Christ. Devant les importunes instances du cultivateur, le soldat fut saisi d'horreur; il s'y rendit cependant : il renia le Christ par la bouche (je me sers des paroles de Césaire); il le cou-

[1] *Des Miracles*, L. — [2] Liv. II, chap. XII.

vrit d'ordure avec la main et prêta hommage au démon. Alors le démon ajouta : « Ce n'est pas tout : tu dois renier aussi la Mère du Très-Haut; car c'est elle qui nous cause le plus de tort, et comme elle est trop miséricordieuse, elle obtient de l'indulgence pour ceux que le Fils condamne par justice. » Le soldat ayant absolument refusé de faire cela, l'affaire en resta là, et il s'en revint, la conscience chargée d'un grand crime. Mais, en retournant, il entre dans une église qui se trouvait sur sa route; il se prosterne devant l'autel qui supportait l'image de la Mère de Dieu, tenant son Fils sur son sein; des sanglots sortent du fond de sa poitrine, il implore à grands cris la Mère de miséricorde afin qu'elle lui obtienne le pardon de son Fils. O merveille! la Mère de Dieu disait à son Fils ces paroles qu'il pouvait entendre : « Mon Fils bien-aimé, ayez pitié de cet homme. » Mais l'Enfant, comme pour montrer au soldat la gravité de sa faute, se montra insensible pendant quelques instants; car, se détournant de sa Mère, il ne lui disait rien; et comme sa Mère le priait de nouveau, affirmant que cet homme avait été séduit, il tourna le dos à sa Mère, disant : « Cet homme m'a renié, que puis-je faire pour lui? » Alors l'image se leva, plaça l'Enfant sur l'autel et se prosterna à ses pieds, disant : « Mon Fils, je vous supplie de remettre à cet homme ses péchés à cause de moi. » Bientôt l'Enfant, relevant sa Mère, lui dit : « Ma Mère, vous ai-je jamais refusé quelque chose? A cause de vous, je remets à cet homme tout son péché. » Il ne fut pas seul témoin de ces choses; un autre soldat, qui avait acheté les terres et les biens qu'il avait vendus, étant entré dans cette église, avait tout entendu. Il lui donna en mariage sa fille unique, et lui remit en dot tout ce qu'il avait vendu, promettant qu'après sa mort il hériterait de ses autres biens. Celui-ci accepta avec joie, et il obtint ainsi de la Mère de Dieu le pardon de sa faute et l'abondance des biens terrestres.

Césaire ajoute que la chose était si bien constatée, qu'il croyait que les deux soldats vivaient à l'époque où il écrivait ces choses. Vincent de Beauvais raconte le même fait dans son *Miroir des histoires* [1], et affirme que ce fut dans une place forte d'Aquitaine, pendant la nuit

[1] Liv. VII, chap. CV et CVI.

de l'Assomption de la Mère de Dieu, que ce soldat fut touché de repentir et obtint le pardon de son crime par le secours de la Mère de Dieu.

Césaire rapporte beaucoup d'exemples semblables. Dans le livre V [1], il parle d'une jeune fille qui, ayant été transportée par le démon sur une fenêtre élevée, le mit en fuite en récitant la Salutation angélique. Dans le livre III [2], il raconte qu'une femme s'étant adonnée aux pratiques religieuses après une vie impudique, était sollicitée nuit et jour par le démon à revenir au monde, mais qu'elle le chassa par le secours de la Vierge Marie, en récitant la Salutation angélique.

Jacques de Voragine, dans son Discours *sur l'Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie*, rapporte qu'un homme, qui depuis quatorze ans était tourmenté par le démon, fut délivré de sa tyrannie en récitant la Salutation angélique.

Jacques de Carthagène, dans son *Miroir des exemples* [3], raconte qu'une dame, qui avait une fervente dévotion pour la Mère de Dieu, avait une fille de mœurs assez dissolues, et que pour ce motif elle était entraînée dans les Enfers, mais qu'elle fut délivrée du démon en récitant la Salutation angélique.

VIII. — L'exemple de Théophile est célèbre et raconté dans les écrits de nos meilleurs écrivains. Les Centuriateurs eux-mêmes, ces pernicieux hérétiques de notre époque, si jaloux de la gloire de la Mère de Dieu, n'ont pas osé le nier dans leurs Centuries. Voici le fait: Théophile, économe de l'Église de Cilicie, eut une si grande réputation et sut si bien se concilier l'estime de ses concitoyens dans l'exercice de ses fonctions, que, l'évêque de la ville étant mort, les vœux du clergé et des habitants furent unanimes pour lui offrir cette charge; mais il la refusa obstinément et il se déclara tout à fait indigne de cette haute dignité; il résista aux prières de son métropolitain et, donnant l'exemple d'une grande humilité, il conserva ses fonctions d'économe. Mais il arriva qu'ayant été fréquemment et vivement attaqué par des calomniateurs envieux, il fut destitué par l'évêque de

[1] Chap. XLIV. — [2] Chap. XIII. — [3] Liv. IX, chap. CVII.

sa charge d'économe, et fut contraint de reprendre son train de vie ordinaire.

Théophile, gardant un profond ressentiment de cette injustice, fut tenté par le démon et alla trouver un certain magicien, Juif de naissance, pour recourir à ses maléfices. Celui-ci, lui ayant fait de grandes promesses, le conduisit la nuit suivante dans un lieu ombragé, lui recommandant de ne se servir en aucun cas du signe de croix. Là, le Juif conjure Satan, entouré de ses nombreux satellites, d'accorder du secours aux demandes de Théophile. Satan refuse de le faire tant que Théophile n'aura pas renoncé au Fils de Marie et à Marie elle-même, et ne lui aura pas donné sa renonciation par écrit. L'infortuné Théophile obéit à cet ordre; il lui remet la renonciation écrite, scellée avec de la cire; ils s'embrassent dans une étreinte amicale, et, malgré l'accomplissement de ce grand crime, il s'en retourne joyeux à sa maison. Le jour suivant, par la permission de Dieu, l'évêque ayant publiquement fait venir Théophile dans le temple, lui rend honorablement sa place, y ajoute une dignité nouvelle et augmente sa juridiction; il ajoute qu'il reconnaît qu'ayant destitué celui qui était saint et capable, il n'aurait pu lui donner qu'un remplaçant indigne.

Mais lorsque, par la bonté de Dieu, qui ne veut pas la mort des pécheurs, des pensées salutaires furent entrées dans l'esprit de cet homme infortuné, il se mit à pratiquer les plus austères mortifications de la pénitence. Il s'adonnait au jeûne, la prière et les larmes, réfléchissait et méditait dans la tristesse de son âme sur la grandeur de son crime; il lui semblait qu'en renonçant par écrit au Christ et à sa Mère, il était devenu l'esclave de Satan et s'était fermé tous les chemins qui mènent au pardon; il pensait cependant qu'il lui en restait un facile, celui de la Vierge Marie, qui nous est toujours ouvert, mais il reconnaissait qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour se le fermer en renonçant à Marie. Le cœur plein de ferveur, il va dans le temple de Marie et se met avec ardeur à jeûner, à prier sans relâche le jour et la nuit, à verser d'abondantes larmes pendant quarante jours et quarante nuits, afin d'obtenir la protection de Marie auprès du Christ : ce ne fut pas en vain; car, après le quarantième jour, vers

le milieu de la nuit, il voit avec les yeux de son corps la Mère de Dieu venant au-devant de lui. Elle adresse d'abord de vifs reproches à Théophile, lui retrace l'énormité du crime qu'il a commis, lui montre combien il est difficile que l'impie qui a renié le Christ lui-même obtienne son pardon. Mais lui, reconnaissant son crime et le détestant du fond du cœur, rappelait l'exemple d'autres criminels comme lui, pour qui s'était ouvert le chemin de la miséricorde, et il implorait la Vierge par d'ardentes supplications pour que la même miséricorde lui fût accordée; « car, disait-il, les Ninivites à qui le jour de leur destruction fut annoncé, furent sauvés par la pénitence; et David, qui, après avoir reçu de Dieu tant de bienfaits, s'était laissé entraîner à l'adultère et au meurtre d'Urie, non-seulement obtint le pardon d'un si grand crime, mais encore recouvra le don de prophétie. Pierre, le prince des Apôtres, après avoir renié trois fois le Christ, devint le pasteur du troupeau du Seigneur. Paul le persécuteur devint un vase d'élection. Cyprien le mage, uni aux démons par des liens étroits, après avoir tenté de vaincre la chasteté de Justine à l'aide de charmes diaboliques, revint enfin au Christ et reçut la glorieuse couronne du martyre avec cette même Justine. De même que tous ces pécheurs et d'autres encore, en quantité innombrable, ont reçu le pardon de votre Fils, et ont même reçu quelquefois de nouvelles dignités; moi aussi, pécheur, je viens implorer votre miséricorde, afin que vous me tendiez la main et que par votre secours j'obtienne de votre Fils le pardon des péchés que j'ai commis. » Alors la bienheureuse Vierge, Mère de miséricorde, lui ordonna de reconnaître que Jésus-Christ est né d'elle-même, qu'il est véritablement le Fils de Dieu, et que par lui doivent être jugés les vivants et les morts. Et Théophile, humble et soumis, après avoir confessé combien ces lèvres qui avaient renié le Christ étaient impures, obéit à l'ordre de la Vierge et fait, en termes éloquents, une profession de foi s'appuyant surtout sur les articles qui concernent la divinité du Christ et son incarnation; son cœur et sa bouche se réunirent pour le reconnaître, le vénérer, l'adorer, l'aimer. Et la Vierge bienheureuse, ayant promis d'obtenir de son Fils qu'il lui pardonnât, se retira alors que le jour commençait à poindre. Et cependant Théophile, prosterné dans le

même temple de la Vierge, ne mit fin à aucune des austérités qu'il avait pratiquées jusque là : il jeûnait, pleurait, priait continuellement, et, dans l'attente de son salut, il avait les yeux fixés sur l'image de la Vierge. Voilà que, dans une des nuits suivantes, il voit apparaître à ses yeux la Mère de Dieu, patronne des pécheurs, qui, le visage et les yeux pleins de joie, prononce ces paroles de clémence : « L'homme-Dieu est satisfait du repentir que tu as montré ; il a reçu tes larmes et tes prières à cause de moi ; souviens-toi seulement de conserver jusqu'à ton dernier soupir une foi parfaite dans mon Fils. » Théophile répondit qu'il accomplirait fidèlement tout ce qu'il avait promis, et il ajouta qu'il reconnaissait qu'elle était, devant Dieu, la défense et l'espérance de tous. Mais le douloureux souvenir de l'écrit par lequel il s'était enchaîné envers le démon le tourmentait beaucoup. C'est pourquoi, les yeux remplis de larmes, il dit qu'il lui restait une chose à demander à la clémence de la Mère de Dieu : « C'est, dit-il, de recouvrer l'écrit par lequel je me suis dévoué au démon. » Après trois jours, la Mère de Dieu, secours des pécheurs, lui apporta pour son repos l'écrit dont le sceau était intact. L'ayant trouvé, en s'éveillant, placé sur sa poitrine, il pouvait à peine contenir l'excès de sa joie. Le jour suivant, comme c'était un dimanche, l'évêque et une foule nombreuse de fidèles s'étaient réunis dans l'église pour remplir les devoirs religieux et écouter la parole de Dieu. Après l'Évangile, Théophile, se prosternant aux pieds de l'évêque, à la vue de toute l'église, raconte ce qui s'est passé ; il remet à l'évêque l'écrit qui atteste son crime ; il demanda qu'il fût lu devant tout le peuple. En entendant ce qui s'était passé, l'évêque, frappé d'admiration, entonne les louanges de Dieu et de la Mère de Dieu ; il ordonne à Théophile de se lever ; à sa demande, l'écrit criminel est livré aux flammes, tandis que le peuple, plein d'admiration et d'allégresse, chante : *Domine, miserere*. L'évêque, ayant commandé le silence, continua le saint sacrifice de la messe ; il administra à Théophile la sainte eucharistie ; aussitôt, chose merveilleuse à dire! la figure de Théophile parut brillante comme le soleil aux yeux de tout le peuple qui fut pris aussitôt d'un zèle merveilleux pour chanter la gloire de Dieu. Après cela, Théophile se transporta immédiatement de ce temple dans celui de la Vierge, où il avait été arra-

ché d'une façon merveilleuse aux griffes de l'Enfer. Là, il fut saisi d'un mal soudain et, après une courte et salutaire maladie, après avoir mis ordre à ses affaires domestiques, il dit adieu à ses Frères et mourut au bout de trois jours, célébrant jusqu'au dernier soupir les louanges de Dieu et de la Mère de Dieu.

Beaucoup d'hommes illustres ont célébré le miracle par lequel la Mère de Dieu arracha Théophile aux griffes de Satan. Nous devons citer en premier lieu le clerc Eutychès, serviteur de Théophile, qui atteste toutes ces choses, les ayant vues en partie, et ayant appris le reste de la bouche de Théophile. Le même miracle est célébré par Simon Métaphraste, dans Surius [1]; par Pierre Damien, dans son 1er Sermon *sur la Nativité de la Vierge*; par saint Bernard, dans ses *Prières à la Vierge* [2]; par saint Bonaventure, dans le *Miroir de la bienheureuse Vierge Marie;* par Vincent de Beauvais, dans le *Miroir* [3]; par saint Antonin, dans sa *Somme théologique* [4], et par beaucoup d'autres. Il ressort de tout cela que la Vierge, Mère de Dieu, est puissante contre les démons.

IX. — Donc, que celui qui veut mettre en fuite les démons détruise leurs piéges, repousse leurs attaques, ait recours à Marie, se mette sous l'égide de Marie. Elle a une si grande puissance que, seule, elle peut mettre en fuite, écraser, désarmer toutes les puissances des airs, toutes les légions infernales. Si les Anges combattent pour vous, si l'armée des Apôtres, les phalanges des martyrs, la troupe des Confesseurs, l'armée des vierges, prennent votre défense, tandis que les démons vous déclarent la guerre, Marie toute seule est plus puissante; car, comme elle a, réunis en elle, les mérites de tous les Saints, bien plus, comme elle est élevée d'une manière incomparable au-dessus de leur sainteté, elle réunit en elle toute leur puissance, et sa force et sa puissance surpassent toute leur puissance.

C'est pour cela qu'elle seule est représentée ayant la lune sous ses pieds [5]. La lune est l'image de l'insensé, suivant ce passage de l'*Ecclésiastique :* « L'insensé est changeant comme la lune [6]. » Et quel est cet insensé que la bienheureuse Vierge Marie écrase sous ses pieds,

[1] 4e Jour de février. — [2] Tit. II. — [3] Liv. XXI, chap. VI. — [4] IIIe Part., tit. XXXI, chap. IV. — [5] *Apocalypse,* XII. — [6] XXVII, 12.

si ce n'est Satan? Écoutez saint Bernard, parlant en magnifique langage, dans son Sermon *sur le Grand Signe* : « Celui-là seul est véritablement insensé et le principe de toute folie qui a perdu la sagesse; il est véritablement changeant comme la lune; il est dans son orgueil écrasé sous les pieds de Marie, et, ainsi foulé aux pieds, il subit une honteuse servitude. »

Oh! combien souvent Satan nous harcèlerait, nous broierait comme le froment! combien souvent, par suite de nos péchés, le dragon immonde répandrait sa bave sur nous, si la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, ne contenait pas sa puissance, ne maîtrisait pas, ne brisait pas ses forces, ne comprimait pas son pouvoir, n'écrasait pas son orgueil! Que de fois, après nous avoir enveloppés dans ses filets, nous tous qui sommes des pécheurs, nous dévorerait-il comme sa proie, si elle ne nous arrachait à sa gueule cruelle! C'est avec raison qu'on peut lui appliquer ces paroles du Psaume [1] : « C'est vous qui tirez le pauvre des mains de ceux qui étaient plus forts que lui, et celui qui est abandonné dans l'indigence de ses ennemis qui le pillaient. » C'est pour cela qu'André de Crète, parlant de la mort de la Vierge, l'appelle le boulevard de la foi chrétienne et le défenseur de ceux qui placent en elle leur espérance.

X.— Et non-seulement elle est victorieuse du démon, mais elle nous a appris à le vaincre en nous léguant l'exemple de toutes les vertus, de l'humilité, de la patience, de la prière, de l'abstinence, dont nous pouvons nous servir comme d'armes invincibles. Ce que l'on disait autrefois de Marcellus, valeureux général des Romains, « qui montra comment Annibal, qui se glorifiait de tant de victoires sur les Romains et qui était pour ainsi dire invincible, pouvait être vaincu, » je pense qu'on pourrait également l'appliquer à la bienheureuse Vierge; car, en enfantant le Sauveur qui a vaincu le démon, l'a enchaîné et a remporté sur lui un éclatant triomphe, elle nous a appris comment pouvait être vaincu ce cruel ennemi des mains de qui ne pouvait s'échapper aucun des enfants d'Adam. Nous voyons donc dans notre Vierge une grande puissance puisqu'elle a vaincu un ennemi si puissant, un dragon si terrible.

[1] XXXIV, 10.

Cette expression, que j'avais presque oubliée, a une grande force : « Elle écrasera la tête. » Dieu ne dit pas, elle frappera ou elle blessera, mais *elle écrasera;* ce qui est frappé ou ce qui est blessé peut être guéri, mais il n'y a aucun remède pour ce qui est écrasé. Cette expression marque que la bienheureuse Vierge a si bien terrassé l'ennemi infernal qu'il n'oserait plus s'élever contre elle, ni ne le pourrait, s'il le voulait; mais, dans sa défaite, il tremble, se retire et fuit.

XI. — Nous devons donc glorifier la Vierge et nous réjouir, parce que nous avons trouvé cette femme forte que Salomon cherchait avec tant de soin. Virgile célèbre Camille, reine des Volsques, qui montrait un éclatant courage pour combattre les ennemis. Suidas célèbre Sémiramis, reine des Assyriens, qui fut si célèbre par la gloire qu'elle acquit dans les combats qu'on l'appela la mère des armées. Hérodote célèbre Tomyris, reine des Massagètes, qui alluma la guerre contre Cyrus, roi des Perses; non-seulement l'armée des Perses fut détruite, mais encore, ayant pris le roi, elle lui coupa la tête et la renferma dans une outre pleine de sang, l'insultant par ces paroles : « Puisque tu as eu soif du sang de mon fils (Cyrus avait tué son fils), bois ce sang ! » Mais le courage de ces femmes ne peut pas être comparé à la puissance de Marie ; car notre Vierge a écrasé, avec un incroyable courage et une force invincible, des armées humaines et des phalanges infernales, et avant ni après elle on n'a vu aucune femme qui l'égalât.

Le courage de Cléopâtre, reine d'Égypte, est célèbre; non contente d'avoir asservi à sa puissance les Syriens et les Arabes, elle essaya de vaincre l'empire romain. Properce, célébrant son audace, dit : « Elle a osé opposer à notre Jupiter son aboyant Anubis[1]. » C'est-à-dire qu'elle ose non-seulement détruire les titres glorieux des Romains pour y substituer les siens, mais encore leur faire adorer, à la place de Jupiter, leur dieu, le chien Anubis, qui en langue égyptienne veut dire chien, et sous la forme de qui les Égyptiens adoraient Mercure. Mais le courage de Marie est bien supérieur puisque, à la

[1] Liv. III.

place du démon, ce chien infernal qui s'appelle Cerbère et qui déchire les âmes des hommes par le péché, elle a mis le Christ, cet agneau très-doux dont saint Jean a dit : « Voici l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. » Elle a, dis-je, proposé à notre vénération et à notre adoration ce Dieu qu'elle a enfanté pour nous de ses très-chastes entrailles.

Il résulte de cela qu'on ne peut pas comparer au triomphe de Marie celui d'Esther sur Aman, qu'elle réussit à faire attacher au gibet[1], non plus que celui de la vaillante Judith sur Holopherne, qu'elle égorgea avec son propre glaive[2]; non plus que celui de Jahel, cette femme éminente, sur Sisara, qu'elle fixa à terre en lui perçant la tempe[3]; non plus que celui de la reine de Thèbes sur le roi Abimélech, à qui elle brisa la tête avec une pierre détachée d'une muraille[4]; non plus que celui de cette femme pleine de sagesse sur Abel de Seba, fils de Bochus, homme de Bélial, qui délivra sa ville sur le point d'être prise, en coupant la tête à ce traître révolté contre son roi David[5]. On ne peut pas, dis-je, comparer toutes ces femmes victorieuses que l'histoire sainte ou profane, comme nous l'avons vu, célèbre pour avoir triomphé de leurs ennemis, avec la très-puissante Vierge Marie qui, ayant très-glorieusement triomphé du diable, lui a écrasé la tête et a éludé ses piéges.

Nous devons glorifier la Vierge et célébrer son triomphe en chantant avec saint Bernard : « O vaillante héroïne, vous avez entrepris d'écraser celui qui fut la cause première de la chute d'Ève. Vous avez écrasé sous les pieds de votre humilité l'orgueilleux séducteur d'Ève. Vous êtes terrible comme une armée rangée en bataille : les princes des ténèbres sont frappés de terreur quand ils voient, prodige inouï! s'avancer contre eux cette femme revêtue de l'armure des forts, cette femme forte, connaissant tous les secrets de la guerre, portant une épée à son côté pour se défendre contre les terreurs nocturnes, et autour d'elle la puissante armée des vertus spirituelles qui combattent pour sa défense. » O Vierge très-puissante, zélée protectrice du genre humain, vous dont le secours est si efficace, défendez vos serviteurs,

[1] VII, 10. — [2] *Judith,* XII, 10. — [3] *Juges,* IV, 21. — [4] *Ibid.,* IX, 43. — [5] IIe *Livre des Rois,* XX, 12.

arrachez-nous à notre cruel ennemi, assistez-nous pendant notre vie et au moment de notre mort, afin que nous méritions, ô notre Reine, de jouir avec vous de la présence ineffable de Celui qui, né de vos entrailles, vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, pendant toute la suite des siècles. Ainsi soit-il.

277e CONFÉRENCE

La Mère de Dieu puissante contre la race du démon, c'est-à-dire contre le péché, les tentations et les mauvaises pensées.

Sommaire. — 1. Tout péché vient du démon. — 2. Marie ne pécha jamais. — 3. L'olivier, figure de Marie. — 4. Marie a reçu toutes les grâces.

1. — Il n'est personne qui ignore que le péché est la semence du démon. De même que la grâce, les vertus, les dons, les pensées pieuses, les saints désirs sont la semence que Dieu met dans le cœur des hommes; de même, les tentations, les mauvaises pensées, les occasions, les appétits charnels sont la semence que le diable, cet ennemi éternel de Dieu, jette dans le cœur de l'homme. C'est pour cela que, dans *saint Matthieu*, le Christ l'appelle semeur, disant : « Son ennemi est venu, et il a semé de l'ivraie parmi le froment[1]. »

Le diable sème cette semence très-nuisible dans les cœurs des hommes et dans toutes leurs œuvres. A côté du besoin de manger, il met la gourmandise; la luxure à côté de la génération; la paresse près de l'exercice; l'envie dans le commerce de la vie; l'avarice dans l'administration; la colère dans la correction; l'orgueil dans la prééminence ou la supériorité. Dans le cœur, il met les mauvaises pensées, dans la bouche les paroles menteuses, dans les membres les actions mauvaises. Quand nous veillons, il nous pousse aux actions mauvaises; quand nous dormons, aux songes honteux : il fait tomber les heureux dans la mollesse, les malheureux dans le désespoir. Et il répand et éparpille cette semence maudite dans le champ de la nature humaine, en long et en large, si bien qu'il n'y a pas de cœur si pur qui n'ait été souillé par cette semence impure, à l'exception de la glorieuse Vierge,

[1] XIII, 25.

Mère de Dieu, qui fut si puissante contre cette semence du démon, que jamais l'attrait, la tentation, l'occasion, l'aiguillon d'aucun péché ne l'atteignirent, mais elle vécut préservée de toute concupiscence, de toute souillure du vice, des entraînements de la chair. Nous avons traité longuement ce sujet dans un des tomes précédents, à l'invocation de *Mère très-pure*. Il nous faut cependant ajouter quelque chose.

II. — La Vierge est puissante contre le péché qu'elle ne commit jamais : « Dieu ne sera jamais troublé en elle. » Lorsque quelqu'un pèche gravement, Dieu est en quelque sorte troublé en lui, puisqu'il sort de lui et s'en retire par sa grâce. Adam pécha, et aussitôt il est dit que Dieu « se promenait dans le Paradis après midi [1]. » Et que signifiait cette promenade? Elle signifiait que Dieu avait été troublé dans Adam par la gravité de sa faute, et qu'il était sorti de lui par la grâce. De même, lorsque Étienne, le premier martyr, subissait le martyre pour le Christ, il vit Jésus non pas marchant, mais se tenant devant lui [2], parce qu'alors il ne se retirait pas d'Étienne par la grâce, mais, demeurant en lui, il lui donnait des forces et du zèle pour endurer le martyre. Je dois ces pensées au très-sage Docteur Ambroise qui, commentant le psaume LXV et pesant les paroles citées plus haut, s'exprime ainsi : « Dieu n'a pas été troublé et ne sera pas troublé en lui, car le Fils de Dieu n'a été troublé par aucun péché. Lorsque quelqu'un commet un péché grave, Dieu est troublé et sort de lui par la grâce ; c'est pour cela qu'Adam, pécheur, le vit marcher, et qu'Étienne le vit immobile; car celui-là tomba dans la prévarication, et celui-ci fut couronné par le martyre. » Donc Dieu ne fut pas troublé dans Marie, car il ne se retira jamais d'elle par sa grâce ; et c'est pour cela que, ne s'étant jamais séparée de Dieu, ne s'étant jamais éloignée de lui par le péché, elle ne perdit jamais sa première innocence et sa pureté.

III. — C'est pour cela, je pense, qu'il est dit dans l'*Ecclésiastique :* « Je me suis élevée comme un bel olivier dans la plaine [3]. » Et pourquoi ce bel olivier dans la plaine, plutôt que dans les forêts? Cou-

[1] *Genèse*, III, 8. — [2] *Actes*, VII, 55. — [3] XXIV, 19.

vertes par des arbres improductifs et un feuillage épais, les rayons du soleil ne peuvent pas les percer. C'est pour cela que dans les forêts se cachent les brigands et les voleurs; les serpents et les scorpions y cherchent leur nourriture. C'est pour cette raison que les forêts sont l'image de l'esprit inculte des pécheurs; plein des ténèbres épaisses du vice, il est fermé au soleil de justice; vide du fruit des bonnes œuvres, il produit les ronces et les épines, c'est-à-dire les péchés. Là, on trouve les brigands, les voleurs, les scorpions, les serpents, c'est-à-dire une grande multitude de péchés, en sorte qu'il ne peut y avoir aucune place pour la justice, aucun accès pour la sainteté. Mais une plaine féconde est découverte, exposée aux rayons du soleil; elle produit des fruits excellents et des arbres utiles. Telle fut Marie. *Olivier magnifique*, non dans les forêts, mais *dans la plaine*, car jamais elle ne fut couverte par les ombres du crime, jamais ne germa en elle la ronce du crime. Jamais elle ne cessa de produire les fruits des bonnes œuvres; toujours féconde, toujours découverte et exposée au soleil de justice, elle présente à tous les hommes l'olive de la miséricorde et de la piété avec laquelle elle les réchauffe, les nourrit et les fortifie merveilleusement.

IV. — En outre, la Vierge est puissante contre les tentations du démon, les occasions, les séductions; elles les chasse loin d'elle et les éloigne complétement. Quoiqu'elle ait pu être tentée extérieurement par le démon, — le Christ a été tenté de cette manière [1] — elle n'a jamais senti intérieurement l'aiguillon de la tentation, elle n'a jamais éprouvé un mouvement désordonné de concupiscence, tellement qu'elle ne paraissait pas être faite de chair, mais, pour ainsi dire, de pierre, comme l'a dit avant moi l'abbé Guerric dans son IIe Sermon *sur l'Annonciation* : « C'est avec raison, dit-il, qu'on dit que Marie est de pierre; car, pleine de fermeté dans son amour pour la pureté, inébranlable dans ses sentiments, elle avait donné à ses sens l'insensibilité de la pierre contre les séductions du péché. »

Ce passage de l'*Ecclésiastique* me revient à la mémoire : « Je suis comme le fleuve Dioripe. » D'autres traduisent d'après d'anciennes

[1] St. Matth., IV.

éditions : « Je suis comme un fleuve dévorant. » L'Église elle-même a appliqué ces paroles à la bienheureuse Vierge, car elles lui conviennent parfaitement. Car, pour ainsi dire, elle but et dévora les sources de toutes les grâces : « Tous les dons entrent dans Marie, dit saint Bonaventure dans *le Miroir de la Vierge* [1] : le fleuve de la grâce des Anges entre dans Marie; le fleuve de la grâce des patriarches et des prophètes entre dans Marie; le fleuve de la grâce des martyrs, des Confesseurs, des vierges, des Docteurs, entre dans Marie; tous les fleuves enfin entrent dans Marie. Mais qu'y a-t-il d'étonnant si toute grâce afflue vers Marie, elle par qui une si grande grâce découle sur tous? » C'est ainsi que s'exprime saint Bonaventure.

Rabanus pense que ces paroles font allusion à l'Araxe, le plus grand fleuve de toute la Perse; il roule dans son lit avec une telle violence que son cours impétueux entraîne tous les obstacles, comme les ponts, les arbres, les pierres, etc. C'est pour cela que le poëte a dit :

L'Araxe s'indigne contre ses rives.

Marie est très-justement comparée à l'Araxe, car la réunion en elle de toutes les sources de grâces donne à la grâce une puissance immense qui pourrait vaincre, engloutir, dévorer toutes les séductions, les occasions, les tentations du péché.

Nous avons la figure de cela dans la prophétesse Déborah, femme remarquable qui vainquit Sisara, général de l'armée du roi de Chanaan. Déborah elle-même, célébrant cette victoire, dit : « On a combattu contre eux du haut des cieux; les étoiles, demeurant dans leur rang et dans leur cours ordinaire, ont combattu contre Sisara [2]. » Ceci peut être magnifiquement appliqué à la bienheureuse Vierge. Dans le combat où elle frappa de terreur, dispersa et écrasa les armées infernales, on combattit du haut des cieux. Car elle-même est le Ciel à cause de ses prérogatives célestes, de ses vertus, de ses dons. Les forces de son âme sont comme des étoiles rayonnant de vertus. Tous les sens de son corps, comme des astres éclatants, combattirent vaillamment

[1] Chap. III. — [2] *Les Juges*, V, 20.

contre le Sisara infernal, *chacun dans son rang*. Car ils gardèrent fort bien l'ordre qui leur était donné, par la raison qu'ils ne dévièrent pas de cet ordre.

L'Époux compare magnifiquement les yeux de la Mère de Dieu aux yeux des colombes : « Vos yeux, dit-il, sont comme les yeux des colombes[1]. » La colombe qui habite près des cours d'eau passe pour être douée d'une telle finesse, d'une telle prudence, qu'elle reconnaît la venue du vautour à son ombre et le fuit promptement. De même, la bienheureuse Vierge demeura près des cours d'eau de ce monde, et elle était si prudente, si prévoyante, qu'elle pressentait l'arrivée du vautour infernal qui ne pouvait l'approcher ni l'attaquer par les suggestions, les tentations et les autres séductions du péché, ni par les occasions. Nous traiterons ailleurs ce sujet d'une manière plus étendue.

278e CONFÉRENCE

La Vierge, Mère de Dieu, puissante contre la semence du démon, c'est-à-dire contre l'idolatrie, la perfidie judaïque et toutes les hérésies.

Sommaire. — 1. Le démon, principe du mal, opposé à Dieu, principe du bien, est l'instigateur de la religion idolâtre. — 2. De la perfidie judaïque. — 3. Des hérésies. — 4. Défaite et punition des hérétiques. — 5. De quelle manière Marie a triomphé.

I. — Il est certain que l'idolâtrie, le judaïsme et les hérésies sont la semence du démon. Car Dieu, dès le principe, plaça dans le cœur des hommes la semence des vertus, afin qu'ils fussent portés à adorer Dieu seul, à pratiquer le bien et à éviter le mal; semence dont Cicéron a dit dans son IIIe Livre *des Questions tusculanes* : « Il y a dans notre esprit des semences innées de vertus, et si elles pouvaient se développer, la nature nous conduirait toute seule à une vie bienheureuse. » Mais le démon, antagoniste de Dieu, ennemi importun du genre humain, a semé au contraire, dans le cœur de l'homme, l'oubli de Dieu, l'entraînement vers le mal, l'éloignement pour le bien. Dieu a semé sa loi dans le peuple israélite; le démon a répandu dans tout le monde tant d'erreurs, de fausses religions, d'hommes sans frein et

[1] *Cantiques*, IV, 1.

barbares, tant d'infidèles, d'adorateurs d'idoles, tant de crimes monstreux. Dieu, par les Apôtres et les prédicateurs, a rempli le monde entier de la semence de l'Évangile; le démon a semé tant de Juifs, de sectateurs de Mahomet, d'hérétiques, qu'il a bouleversé par ses erreurs le monde tout entier. Je commencerai par l'idolâtrie. Peu après la naissance du genre humain, après ce déluge qui submergea toute la terre, le monde presque tout entier, séduit par la ruse des démons menteurs, avait échangé la religion du vrai Dieu contre le culte impie et superstitieux de nombreux faux dieux. D'abord, on adora comme dieux des hommes qui étaient morts, à cause de leurs bienfaits, comme Jupiter, Mars, Mercure, Saturne, Pluton, Cérès, Vénus, Diane; puis des démons impies qui frappaient les yeux et les esprits des hommes par de faux miracles et des prodiges; puis le soleil, la lune et les œuvres merveilleuses de Dieu et de la nature; plus tard, on rendit des honneurs divins à des animaux muets, aux bêtes sauvages et féroces, aux oiseaux, aux serpents, aux oignons et à d'autres créatures de ce genre; enfin, les hommes, ne mettant point de borne à leur folie, en vinrent à adorer des idoles sculptées, fabriquées, peintes de leurs mains. On leur dédiait des temples et des bois sacrés; on leur consacrait des statues et des prêtres; on faisait en leur honneur des offrandes et des immolations; on célébrait leurs jours de fête par des festins, des chœurs, des danses et des jeux variés; les hommes leur vouaient leur vie, leur demandaient le salut, imploraient leur secours, disant au bois : « Vous êtes mon père, » et à la pierre : « Vous m'avez donné la vie, » comme le rappelle le prophète Jérémie[1].

Mais la Vierge, Mère de Dieu, dispersa ces ténèbres épaisses et terribles, quand de son sein sacré sortit pour le monde la lumière éternelle, Jésus-Christ Notre-Seigneur qui, prêchant dans la Judée, la remplit de beaucoup de signes, de miracles, et du rayon de la doctrine évangélique; puis, envoyant dans le monde entier douze Apôtres, hommes pauvres, mais ayant pour eux la sainteté de leur vie et la merveilleuse efficacité des miracles, il ramena le genre humain, perdu par les mensonges des démons, de l'erreur vers la vérité, du

[1] II, 27.

crime vers l'innocence, de la perversité vers la sainteté; il les ramena enfin du culte de cette multitude innombrable de faux dieux et de ces rites abominables vers la connaissance du vrai Dieu, vers la religion vraie et sainte.

Saint Cyrille, dans sa VIe Homélie *sur Nestorius*, attribue l'honneur de cette œuvre magnifique à la bienheureuse Vierge Marie à qui il adresse ces paroles : « Par toi, toute créature retenue dans l'amour des idoles a été convertie à la connaissance de la vérité; les hommes fidèles sont parvenus au saint baptême, et sur toute la terre les églises se sont élevées. » Euthymius, dans son Discours *sur la Ceinture de la Vierge, Mère de Dieu*, dit : « La très-sainte Vierge a pulvérisé les autels des idoles, elle a détruit et anéanti les temples des Gentils, et elle a fait cesser une effroyable effusion de sang. » J'ai dit plus haut avec quelle abondance le sang humain était répandu dans les sacrifices des démons. J'en viens aux Juifs et aux hérétiques.

II. — Alors que l'Église était dans son berceau, cette race du serpent infernal, c'est-à-dire les Juifs et les hérétiques, a commencé à tendre des embûches à cette Ève nouvelle, selon ce qui avait été prédit dans le commencement : « Tu tendras des embûches à son talon. » Les Juifs, ces hommes circoncis, non par l'esprit, mais par le corps, ont tendu des embûches, eux qui, rangés en bataille comme des légionnaires pendant le combat, ont attaqué Marie et ne cessent pas de l'attaquer, l'appelant *Thula*, c'est-à-dire femme digne du supplice; ou *Sono*, c'est-à-dire courtisane; ou *Thmeo*, c'est-à-dire femme souillée. Mais leurs efforts sont vains, car toutes les générations bénissent Marie, toutes honorent et vénèrent Marie; tous les Chrétiens accourent vers Marie comme vers l'autel de la miséricorde.

III. — Puis viennent les embûches des hérétiques qui, dès le commencement de l'Église naissante, l'ont attaquée de toutes leurs forces. Les uns amassent contre elle des montagnes de sophismes; d'autres, des masses d'injures; d'autres, des monceaux de blasphèmes. Mais elle résiste, toujours invincible, toujours victorieuse. Elle ferme partout la bouche des méchants en nous patronnant, en nous secourant.

Ébion et Cérinthe se sont élevés contre elle, niant sa virginité et sa maternité véritable. Mais à quoi ont-ils abouti? Tous les orthodoxes célèbrent, louent, honorent la virginité et la maternité de cette Vierge très-chaste, de cette Mère admirable.

Les Collyridianiens l'ont *attaquée* lorsque, voulant, dans leur trop grande piété, voir en elle la divinité, ils en ont fait une déesse, comme si c'était plus glorieux pour elle d'être une déesse imaginaire que la véritable Mère de Dieu! Mais ceux-là encore n'ont abouti à rien; car l'Église entière considère Marie comme *une créature selon la nature*, et comme très-proche de Dieu selon la grâce.

Constantin Copronyme, cet empereur impie, a attaqué l'honneur de la Vierge, en prétendant que la bienheureuse Vierge ne fut digne d'être honorée et vénérée que pendant le temps de la gestation, disant qu'elle ne différait en rien des autres femmes lorsqu'elle eut enfanté le Christ. Mais il fut puni, et le Dieu vengeur tira châtiment d'un tel blasphème, car, brûlé par un feu intérieur et désespéré, il rendit son âme misérable [1].

Nestorius l'attaqua lorsqu'il voulut l'appeler non pas Θεοτόκον, c'est-à-dire Mère de Dieu, mais Χριστοτόκον, c'est-à-dire Mère du Christ. Ce ne fut pas impunément, car sa langue qui avait proféré ce blasphème fut rongée par les vers et il mourut enfin misérablement. Et la Vierge, Mère de Dieu, triompha, car tous les Chrétiens de la terre, unissant leurs voix, l'appellent non-seulement Χριστοτόκον, mais encore Θεοτόκον.

Helvidius, Jovinien, Apollinaire l'ont outragée en attaquant sa virginité immaculée. Mais ceux-là aussi ont péri, et la Mère de Dieu est célébrée comme Vierge avant l'enfantement, pendant l'enfantement et après l'enfantement.

Les Albigeois l'ont attaquée et ils ont souillé sa chasteté plus qu'angélique avec une révoltante infamie. Mais à quoi ont-ils abouti? Leur souvenir est éteint avec leur parole, et l'honneur de notre Reine subsistera éternellement.

Les Manichéens l'ont attaquée en s'efforçant de la dépouiller de sa

[1] Baronius, année 775.

substance humaine et en soutenant qu'elle était un Ange et non une fille d'Adam. Qu'en est-il résulté? Tous les orthodoxes confessent qu'elle descend du premier homme et qu'elle est de même nature que nous.

Les hérétiques de notre siècle ont tendu de nouvelles embûches. Et d'abord Luther, le coryphée des sectaires de cette époque, a essayé de lutter avec elle et, le blasphème à la bouche, n'a pas rougi de la comparer à je ne sais quelle misérable femme. Qu'en est-il résulté? Jamais on n'a combattu davantage pour l'honneur de Marie, jamais on n'a emprunté plus fréquemment ces paroles à la liturgie de saint Chrysostome : « Il est convenable et juste de glorifier la Mère de Dieu, à jamais bienheureuse; elle est sans aucune souillure, la Mère de notre Dieu, plus digne d'honneur que les Chérubins, incomparablement plus glorieuse que les Séraphins. Nous vous célébrons comme étant véritablement la Mère de Dieu, vous qui avez enfanté Dieu sans corruption. »

Ils lui ont livré bataille, les ministres de Satan : Érasme, Œcolompade, ceux de Magdebourg, Pierre le Martyr, Bucer, Brentz, Calvin et d'autres apostats, presque innombrables, remplis d'audace, d'une perversité profonde, ayant mille moyens de nuire. Ils ont fait voler mille flèches, brandi mille haches, lancé mille pierres sur cette Vierge si vénérable, si sainte, si sublime, lorsqu'ils ont vomi sur elle des injures inouïes. Mais la Mère de Dieu est restée invulnérable, et la Vierge très-puissante les a tous vaincus, brisés, dispersés et les a fait servir à son triomphe.

IV. — Ce n'est pas sans raison qu'elle est dépeinte dans l'*Apocalypse* comme ayant la lune sous ses pieds : *La lune est sous ses pieds.* La lune, c'est l'hérésie, soit parce qu'elle est inconstante et change tous les jours, soit à cause de son opposition au soleil; car l'hérésie, par ses dogmes erronés, obscurcit et couvre de nuages le Christ, ce soleil de justice. La bienheureuse Vierge a cette lune sous les pieds, parce qu'elle surmonte l'hérésie, la terrasse, la foule aux pieds, la brise.

C'était un antique usage de traîner les ennemis après la victoire, de leur mettre le pied sur le cou ou le dos, ou de leur marcher des-

sus. C'est ainsi que Josué, l'ayant ordonné devant tout le peuple, les chefs de l'armée mirent le pied sur le cou des cinq rois qu'ils avaient vaincus[1]. C'est ainsi qu'Adonibezec ordonna que les soixante-dix rois qu'il avait vaincus ramassassent sous sa table les restes de sa nourriture[2]. C'est à cela que fait allusion le Psaume XLVI : « Il nous a assujettis les peuples et a mis les nations sous nos pieds[3]; » et le Psaume XVII : « Je romprai mes ennemis, et ils ne pourront tenir devant moi et ils tomberont sous mes pieds[4].» Dans le IIIe Livre de l'*Histoire des Rois*, il est dit que David ne put pas élever la maison du Seigneur jusqu'à ce que le Seigneur eût mis ses ennemis sous la trace de ses pieds; et dans *Judith*[5] : « Le Seigneur vous livrera vos ennemis pour les fouler sous vos pieds; » et dans l'*Épître aux Romains*[6] : « Dieu, qui est l'auteur de la paix, veuille promptement vous faire écraser Satan et le fouler aux pieds. » On dit que quelques tyrans ayant vaincu des rois se servaient de leur dos comme d'un escabeau à mettre le pied, lorsqu'ils montaient à cheval. C'est ce que fit Sapor, roi de Perse, de l'empereur Valérien, Trebellius de Valerius, et Tamerlan, roi des Tartares, de Bajazet, roi des Turcs, dont le poëte a dit : « Celui qui a jeté tant de fois la terreur dans la ville de Constantin, placé sous la selle de Tamerlan, lui a servi de chien. »

De la même manière, la bienheureuse Vierge, après la destruction des hérésies dans le monde entier, les met sous son pied, les foule, les écrase pour marquer son triomphe. Combien de fois n'a-t-elle pas triomphé des hérésies? Je ne parlerai pas de ses trophées glorieux déjà rappelés. Elle a triomphé de Julien l'Apostat qu'elle fit mettre à mort par saint Mercure, martyr. Elle a triomphé des Ariens en conseillant et en aidant le général Narsès qui combattait contre eux. Elle a triomphé de Nestorius, car sa langue, qui vomissait des injures contre Marie, fut rongée par les vers. Elle a triomphé de Constantin Copronyme, brûlé par la fièvre, atteint par une lèpre qui le pourrissait; il reconnut que Marie punissait ses crimes, et, instruit par tant de maux, il se rétracta et rendit hommage à Marie. Elle a triomphé de Léon l'Isaurien en punissant très-sévèrement son hérésie perverse.

[1] *Josué*, X, 24, 25. — [2] *Juges*, I, 7. — [3] Chap. IV. — [4] Chap. XXXIX. — [5] Chap. XIV. — [6] XVI, 20.

Elle a triomphé des Albigeois en donnant un si grand courage à Simon de Montfort, son serviteur, qu'un jour cinq cents des siens mirent en fuite dix mille hérétiques dans le pays des Albigeois. Bien plus, trente des siens mirent en fuite trois mille ennemis, et trois mille des siens battirent et tuèrent le roi d'Aragon avec plus de vingt mille hérétiques. Alors, les fidèles, ordinairement paisibles, étaient terribles pour les hérétiques. Bien plus, par l'effet de l'assistance angélique, cent croisés parurent à leurs ennemis couvrir presque toute la terre. Le moindre des fidèles devenait, aux yeux des hérétiques, aussi terrible qu'un géant redoutable et plein de force. C'est ce que raconte le bienheureux Alain dans ses chants [1].

V. — C'est donc avec raison que l'Église ne cesse pas de célébrer le triomphe de la bienheureuse Vierge, en chantant : « Réjouissez-vous, Vierge Marie, vous avez seule détruit toutes les hérésies dans le monde entier. » La bienheureuse Vierge a remporté cette victoire de plusieurs manières. D'abord, en produisant et en mettant au monde la Vérité qui chasse tout mensonge, qui détruit également toutes les hérésies; lorsqu'elle a mis au monde le Christ, qui est le vrai Dieu et homme en même temps, la mort des hérésies s'en est suivie, car toutes attaquent la divinité ou l'humanité du Christ. Secondement, en foulant aux pieds le prince des ténèbres, qui est l'auteur de toutes les hérésies. Troisièmement, parce qu'elle fut la Maîtresse des Apôtres par la doctrine de qui les hérésies sont réfutées, comme je l'ai démontré dans la 94[e] Conférence. Quatrièmement, parce qu'elle a conservé la sainte Écriture contre les falsifications des hérétiques, et parce qu'elle la conserve encore avec soin. C'est pour cela qu'elle est comparée au cèdre du Liban : « Je me suis élevée comme le cèdre du Liban [2]. » Le cèdre n'est jamais atteint par les vers; c'est pour cela que Platon, dans son *Livre des Lois*, recommande que les lois soient écrites sur le cèdre. La bienheureuse Vierge Marie est ce cèdre, car elle défend contre les falsifications des hérétiques les saintes Écritures, c'est-à-dire la loi divine; elle fait que chaque jour les auteurs pieux et catholiques donnent un nouvel éclat à l'Écriture

[1] Chap. XVI. — [2] *Ecclésiastique*, XXIV, 17.

sainte, et que par elle les hérésies sont dispersées, confondues, détruites. Cinquièmement, elle détruit les hérésies; car la plupart d'entre elles attaquent l'incarnation du Christ, et qu'elles sont facilement rejetées par ceux qui reconnaissent la bienheureuse Vierge pour Mère de Dieu. Sixièmement, parce qu'elle est un puissant auxiliaire pour les défenseurs de la foi, et pour les Docteurs combattant vaillamment contre les hérésies, comme pour saint Grégoire le Thaumaturge, à qui elle a enseigné le symbole de la foi; pour saint Damascène, qui écrivait pour défendre le culte des images et qui, ayant eu la main coupée, la recouvra par le secours de la bienheureuse Vierge; pour saint Ildephonse, qui combattit contre les hérétiques pour défendre sa virginité perpétuelle, et à qui elle donna un vêtement pour célébrer le saint sacrifice. Septièmement, parce que, par ses mérites et ses prières, elle refoula la perfidie des hérésies et écrasa celle des hérétiques.

Tout cela fait éclater la puissance de la Mère de Dieu qui, toujours pressée par les phalanges nombreuses de ses ennemis acharnés, est comme le soleil que nulle flèche ne peut atteindre, comme le diamant qu'aucun fer ne peut entamer, comme le rocher au milieu de la mer, qu'aucun flot ne peut ébranler.

Jamais nous n'aurions tant insisté sur la puissance de notre Vierge, si elle n'était pas assaillie par tant d'ennemis. La puissance de Marie augmente à mesure qu'elle est attaquée davantage. La gloire de la Vierge, Mère de Dieu, n'est pas amoindrie par les persécutions; elle en retire, au contraire, un nouvel éclat. Que les princes des ténèbres et les puissances aériennes conspirent contre elle, que les rabbins et les chefs du peuple juif jettent contre elle des masses de javelots, que les auteurs des hérésies fondent sur elle : il s'en faut de beaucoup qu'ils obscurcissent le nom ou la gloire de Marie; bien plus, ils lui donnent plus d'éclat, ils l'affermissent et la soutiennent. Marie peut être attaquée, elle ne peut pas être vaincue.

Puis donc que la bienheureuse Vierge est telle que nous l'avons décrite, nous devons nous réjouir, nous féliciter d'avoir, après le Christ, cette puissante avocate auprès de Dieu : elle est prête à venir à notre secours dans toutes les nécessités; elle peut écraser et chasser

le démon, notre ennemi mortel, puisqu'elle a pu vaincre le péché et toutes ses séductions; puisque, par le secours du Christ, son Fils, elle a pu détruire dans tout le monde les idoles et toutes les hérésies. Louange, honneur, gloire et puissance soient à Marie, pendant toute la suite des siècles! Ainsi soit-il.

279e CONFÉRENCE

Pourquoi la Vierge, Mère de Dieu, a une si grande puissance.

Sommaire. — 1. L'humilité de Marie l'a rendue puissante devant Dieu. — 2. Son humilité rattache la terre au Ciel. — 3. Elle est puissante, parce qu'elle est la Mère de Dieu. — 4. Notre Mère très-douce et très-miséricordieuse. — 5. La Vierge a écrasé la tête du démon par son humilité. — 6. Elle est puissante par le Christ. — 7. Sa clémence la rend puissante devant Dieu. — 8. Et aussi son ardente charité et sa ferveur pour la dévotion. — 9. Marie comparée à la mère d'Alexandre.

I. — Nous avons montré longuement que notre Vierge est puissante en Dieu et par Dieu contre le démon et la semence du démon, c'est-à-dire contre le péché et ses occasions, ses suggestions, ses séductions, contre l'idolâtrie, la perfidie judaïque et toutes les hérésies. Maintenant notre esprit, pénétré d'admiration, se demande d'où vient cette si grande puissance, puisque nous reconnaissons qu'elle est de la même nature que nous, qu'elle est de la race humaine et non d'une race divine. Ceci mérite d'être examiné brièvement, et nous allons analyser cette question et l'étudier.

Son humilité l'a rendue puissante devant Dieu. Qui croirait que l'humilité qui cède à tous, qui se soumet facilement à tous, ne résiste à aucun, n'attaque personne, a une si grande puissance qu'elle triomphe du Dieu tout-puissant? Cela est vrai, cependant. Par son humilité, Marie a triomphé de Dieu; par son humilité, elle a fait descendre le Dieu du Ciel sur la terre; elle a en quelque sorte forcé la majesté de Dieu à s'abaisser jusqu'à son humilité. Écoutons le suave saint Bernard expliquant ces paroles du *Cantique* : « Le nard a donné son parfum à ma bien-aimée. » Que signifient ces paroles : « Le nard a donné son parfum à ma bien-aimée, » si ce n'est : Son humilité m'a plu? Ce n'est ni la sagesse, ni la noblesse, ni la beauté qui ne sont rien à mes

yeux, mais l'humilité qui est en elle, qui a répandu son parfum, ce parfum qui n'appartient qu'à elle. L'humilité plaît à Dieu, et ce Dieu puissant jette les yeux sur les humbles, et le parfum de l'humilité monte jusqu'à ce roi puissant, assis sur son trône, dans ses demeures élevées, et elle l'entraîne et le fait descendre dans le sein de Marie. » C'est l'humilité de la Vierge qui a fait descendre Dieu; il s'est reposé dans son humilité et il est venu à l'humble Vierge, vaincu par son humilité.

II. — L'humilité fut l'échelle par laquelle le Fils de Dieu vint jusqu'à nous; saint Augustin l'affirme dans son xxxv[e] Sermon *sur les Saints*, où il s'écrie en l'honneur de l'humilité : « O humilité vraiment glorieuse de Marie, qui devient la porte du Paradis, l'échelle pour monter au Ciel! L'humilité de Marie a été certainement l'échelle céleste par laquelle Dieu est descendu sur la terre. « Car, dit Marie, il a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante; » et que veut dire : « Il a jeté les yeux, » si ce n'est : Mon humilité lui a plu, a été approuvée par lui? » O humilité vraiment bienheureuse qui a donné Dieu aux hommes, la vie aux mortels, qui leur a fait recouvrer le Ciel, qui a purifié le monde, ouvert le Paradis, délivré de l'Enfer les âmes des hommes!

Le texte sacré de l'Évangile dit clairement que l'humilité a fait toutes ces choses. A peine Marie, répondant à l'Ange, avait dit : « Voici votre servante, qu'il me soit fait selon votre parole, » que aussitôt le Fils de Dieu fut conçu dans son sein, comme c'est l'opinion commune, afin que nous apprissions par là que la bienheureuse Vierge a conçu par suite de son humilité et non de sa virginité. Écoutons saint Bernard, dans sa III[e] Homélie sur *Missus est :* « Bien que sa virginité fût agréable à Dieu, elle conçut cependant par suite de son humilité. » Le bienheureux Albert le Grand confirme ceci, car, dans son VI[e] Sermon *sur la Nativité du Sauveur*, il s'exprime ainsi : « Marie mérite de concevoir le Fils de Dieu, non pas tant parce qu'elle était très-pure, que parce qu'elle était très-humble; elle l'affirme elle-même en disant : « Dieu a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante; » elle ne parle pas de sa chasteté, quoiqu'elle fût très-pure, mais de son humilité. » L'humilité de Marie a donc attiré dans son sein le Fils de Dieu, qui s'était

reposé jusque-là dans le sein du Père. On rapporte de l'aigle que, bien qu'il habite dans des lieux élevés, il descend cependant sur la terre à la vue d'une nourriture qu'il convoite; Job l'atteste quand il dit : « L'aigle... demeure dans des pierres, dans des montagnes escarpées et dans des rochers inaccessibles. De là, il contemple sa proie et, en quelque lieu que paraisse un corps mort, il fond dessus [1]. » Ceci peut s'appliquer à la Vierge et à Dieu. Dieu habitait dans des régions élevées, mais dès qu'il eut vu l'humilité de Marie, comme une proie, il accourut aussitôt et il courut comme l'aigle vers cette nourriture très-convoitée. Une grande puissance céleste éclate donc dans Marie puisqu'elle a vaincu Dieu par son humilité.

Ce que saint Maxime, dans son Homélie *sur le Jeûne*, disait du roi des Ninivites : « Ce roi plein de sagesse surpassait ses ennemis par son courage, et il triomphait de Dieu par son humilité, » cela peut s'appliquer parfaitement à Marie; car non-seulement elle vainquit une grande multitude d'ennemis, comme nous l'avons vu, mais encore elle triompha de Dieu lui-même, qui se jeta volontiers dans le sein d'une si grande humilité.

Son humilité la rend puissante auprès de Dieu :

1° Parce qu'elle est la Mère du Fils unique de Dieu;

2° Parce qu'elle est la Reine de toute la terre;

3° Parce qu'elle est notre Mère très-douce et très-miséricordieuse.

III. — 1° *Parce qu'elle est la Mère du Fils unique de Dieu.* Si sur la terre tout est possible au juste qui a la foi, comme la Vérité elle-même l'affirme dans saint Matthieu [2], à plus forte raison tout est possible à la Mère de Dieu qui se distingue parmi tous les croyants par le gage magnifique de sa foi. Elle est donc puissante, pour ne pas dire toute-puissante, auprès du Père, à cause du Fils, qui leur est commun. Elle est puissante auprès du Saint-Esprit qui a coopéré avec elle à l'incarnation du Christ. Elle est très-puissante auprès du Fils dont elle est la Mère; elle est la Reine du Ciel et de la terre, puisqu'elle obtient tout de Dieu, qui est Roi et maître de tous les royaumes.

Saint Bonaventure dit une belle parole, dans son *Miroir de la bien-*

[1] XXXIX, 28. — [2] Chap. IX.

heureuse Vierge Marie : « Parce que le Seigneur très-puissant est avec vous et que vous êtes très-puissante avec lui, vous êtes très-puissante par lui et auprès de lui, et vous pouvez dire avec vérité cette parole de l'*Ecclésiastique* [1] : « Ma puissance est établie dans Jérusalem. » Car la très-puissante Mère du Créateur exerce sa puissance dans Jérusalem, c'est-à-dire dans l'Église triomphante et militante. Saint Pierre Damien, dans son 1[er] Sermon *sur la Nativité de la Vierge*, dit : « Elle fait monter vers le trône de Dieu non-seulement ses prières, mais encore ses ordres; elle est la maîtresse et non la servante. » Qu'est-ce à dire qu'elle commande, ô sage cardinal? N'appartient-il pas aux supérieurs de commander? Et Dieu obéit-il aux ordres de la Vierge? Il en est véritablement ainsi. Et ne pensez pas que cette croyance est nouvelle, ne supposez pas qu'elle est erronée; car, lorsque Josué eut commandé au soleil : « Soleil, n'avance pas sur Gabaon, ni toi, lune, sur la vallée d'Ajalon; » le soleil et la lune s'arrêtèrent, « le Seigneur obéissant alors à la voix d'un homme [1]. » Si le Seigneur obéit à Josué demandant que les astres s'arrêtassent, comment n'obéirait-il pas à Marie demandant le salut des siens? Que n'accorda pas Assuérus aux supplications de l'humble Esther? Ne révoca-t-il pas et n'annula-t-il pas, à sa prière, la sentence de mort portée contre tous les Juifs? Que n'obtint pas la sage Abigaïl de David, son époux? A sa prière il oublia la noire ingratitude de Nabal, bien qu'il fût lié par un serment. Quelle ne sera pas la puissance de notre Vierge auprès de son Fils, si elle veut faire obtenir aux pécheurs le pardon de leurs fautes et leurs grâces? Elle le veut et elle le demande. Quel est l'homme qui, bourrelé de remords, écrasé sous le poids de ses crimes, n'a pas reçu de secours de Dieu en invoquant Marie? Quel est l'homme qui, adonné à l'ivresse, à la débauche, à la colère, à la gourmandise, à l'envie ou à d'autres vices, n'a pas reçu un secours immédiat en invoquant Marie, au point de devenir, par le bienfait de cette bonne Vierge, sobre d'intempérant qu'il était, chaste s'il était débauché, doux s'il était colère, frugal s'il était adonné à la gourmandise, charitable s'il était envieux?

[1] XXIV, 15.

2° *Car elle est la Reine de tout l'univers.* — Pierre Damien, dans son Sermon *sur la Nativité de la Vierge*, dit : « Celui qui est puissant a fait en vous de grandes choses, et toute puissance vous a été donnée sur la terre et dans les cieux. » Nous avons parlé longuement de cette puissance dans la 90e Conférence.

IV. — 3° *Parce qu'elle est notre Mère très-douce et très-miséricordieuse.* Le Christ est notre Père chéri; Marie est notre Mère très-douce, Mère de dilection, Mère de la divine grâce, Mère de miséricorde; l'Église la salue tous les jours. Que n'obtiendront pas de tels parents auprès de Dieu? Saint Bernard, consolant le pécheur, lui dit : « Que crains-tu, pécheur? Ne peux-tu pas te présenter devant Dieu avec sécurité, quoique chargé de péchés, puisque tu as devant toi une telle Mère, qui suppliera son Fils en lui montrant ses mamelles? Et celui-ci sera ton médiateur auprès du Père, en lui montrant ses blessures. »

Arnould de Chartres, abbé de Bonneval, dans son *Traité des Louanges de Marie*, exprime la même pensée presque dans les mêmes termes : « Le Fils, dit-il, montre à son Père son côté et ses blessures; la Mère montre à son Fils sa poitrine et ses mamelles. Les cinq blessures du Christ sont comme cinq bouches ou cinq langues; les deux mamelles de Marie sont comme deux bouches ou deux langues qui intercèdent pour nous auprès de Dieu; et quel refus est possible là où il y a tant de marques d'amour? »

La Vierge elle-même fait entendre la même chose dans le *Cantique*, quand elle dit : « Je suis comme un mur, et mes mamelles sont comme une tour [1]. » Ce qui veut dire : « Lorsque mon Fils unique regarde mes mamelles qu'il a sucées, mes genoux où il a reposé, mon sein où il a dormi si souvent, je suis comme un mur qui arrête les traits de sa colère. » C'est pour cela que les Catholiques ont pris l'utile habitude de réciter la Salutation angélique après l'Oraison dominicale, afin que Dieu reçoive notre prière par l'intermédiaire de Marie, et que nous recevions efficacement ce que nous demandons avec ferveur. Les suffrages de Marie ou plutôt ses ordres, comme nous l'a-

[1] VIII, 10.

vons dit, sont efficaces. Car les demandes des parents ne sont-elles pas des ordres pour un fils complaisant, tel qu'était le Christ?

V. — La Vierge est puissante contre le démon dont elle a écrasé la tête, ce qui fait qu'elle est devenue terrible pour lui, comme nous l'avons montré plus haut. Elle lui a écrasé la tête par son humilité : « Elle te brisera la tête, et tu tâcheras de la mordre par le talon [1]. » Pourquoi le serpent infernal tâche-t-il de mordre le talon de la Vierge? Le talon, cette partie infime du corps, signifie l'humilité; le démon essaye toujours de le mordre, car rien dans la Vierge ne lui déplaît autant que l'humilité; c'est par elle qu'il se sait vaincu, et c'est sur ce point qu'il dirige ses attaques, sachant bien qu'il aurait facilement la victoire s'il pouvait triompher de l'humilité de la Vierge. Mais la Vierge puissante ne cesse jamais d'être humble; elle s'avance au combat toujours armée des armes de l'humilité, et, depuis qu'elle a déclaré la guerre au père de l'orgueil, elle n'a pas cessé de lui écraser la tête sous le talon de son humilité. Cette opinion est celle de saint Fulbert qui, dans son Sermon sur la *Nativité de la bienheureuse Vierge Marie*, dit : « Si l'on nous demande comment elle a écrasé la tête du serpent, nous répondrons que c'est parce qu'elle a fait un sacrifice d'humilité. »

VI. — Deuxièmement, elle est devenue puissante par le Christ qu'elle a opposé au démon comme une pierre angulaire contre laquelle il s'est brisé la tête. Nous avons une figure de ceci dans la mort d'Abimélech qui, traitant avec toutes les rigueurs une ville qu'il avait conquise, avait tué beaucoup d'habitants et essayait de tuer les autres; les hommes et les femmes s'étaient retirés dans une tour, et, tandis qu'il s'efforçait d'y mettre le feu, « une femme, jetant d'en haut un morceau d'une meule de moulin, frappa Abimélech à la tête et lui en fit sortir la cervelle [2]. » De la même manière, lorsque le prince de ce monde, c'est-à-dire le démon, se fut assujetti le genre humain par sa ruse et qu'il sévissait cruellement contre tous, une femme, prise entre des milliers et des myriades de femmes, ayant choisi une pierre vivante, c'est-à-dire le Christ, dont Daniel a dit : « La pierre a été

[1] *Genèse*, III, 15. — [2] *Juges*, IX, 53.

arrachée de la montagne sans la main d'aucun homme[1], » la saisit et, la lançant sur le démon, lui brisa la tête et le tua. Et l'on peut dire avec vérité que maintenant le démon est mort d'une certaine manière, car il ne peut pas exercer sa puissance contre nous de la même manière qu'auparavant.

VII. — Troisièmement. Sa clémence l'a rendue forte contre les démons; car, en montrant pour nous de la clémence et de la pitié, elle a brisé les forces de l'ennemi infernal et nous a soustraits à sa colère et à sa cruauté. Nous avons une figure de ceci dans cette femme juive nommée Jahel, qui tua Sisara, général de l'armée du roi Jabin, après lui avoir offert du lait, en lui appuyant un clou sur la tempe et en le frappant avec un marteau *jusqu'à ce qu'il fût enfoncé dans le crâne*[2]. Jahel est véritablement la figure de Marie, qui tua le prince des ténèbres, endormi après avoir bu de son lait. Qu'est-ce que le lait de Marie? la clémence, la piété et la miséricorde de la Vierge, qui, en se montrant si bonne pour nous, donne la mort à l'ennemi infernal. Je ne tire pas cela de moi-même. André l'Ermite, cité par Novarin [3], le dit comme moi : « Jahel tua Sisara, l'ennemi du peuple de Dieu, après lui avoir donné du lait. » Vous aussi, vous avez étouffé notre ennemi par la douceur de votre clémence.

La grâce divine l'a rendue puissante contre le péché et les tentations, en comprimant en elle les révoltes de la chair, puis en les faisant disparaître tout à fait, comme le démontre le Docteur angélique[4]. Saint Ambroise écrit à la fin de son dernier Sermon *sur le Psaume* CXIII: « Vierge que la grâce a rendue pure de toute tache du péché; » et saint Augustin a écrit dans son Livre *de la Nature et de la Grâce*[5]: « Nous apprenons par là qu'il lui fut accordé plus de grâce pour vaincre complétement le péché, car elle mérita de concevoir et d'enfanter Celui qui, cela est certain, ne connut aucun péché. »

VIII. — Sans parler des autres causes qui la rendirent impeccable et que j'ai énumérées dans la 132e Conférence, son ardente charité et sa ferveur pour l'oraison contribuèrent singulièrement à la rendre puissante contre les tentations et les séductions du péché. Saint Ber-

[1] II, 45. — [2] *Juges*, IV, 21. — [3] LXXXIVe Digression. — [4] IIIe Part., quest. XXIV, art. 3. — [5] Chap. XXXVI.

nard, dans son LIe Sermon [1], parle en ces termes de son ardente charité : « De même qu'un grand feu chasse les mouches, de même l'esprit plein d'ardeur et la brûlante charité de la Vierge mettaient en fuite les démons et les chassait, et non-seulement ils n'osaient pas regarder son âme, mais ils étaient obligés de se tenir à une grande distance. »

Richard, dans son Commentaire *sur le Cantique*, dit ceci de l'oraison de la Vierge : « La Vierge était si terrible au prince des ténèbres qu'il n'osait pas entreprendre de l'approcher ni de la tenter. Il était épouvanté par la flamme de la charité de Marie ; ses prières ardentes, sa dévotion fervente la mettaient à l'abri du péché [2]. »

IX. — La Vierge, Mère de Dieu, fut puissante contre les idoles, la perfidie judaïque de toutes les hérésies, car elle donna le jour à Celui qui vainquit le monde, brisa les idoles, démasqua toutes les erreurs. L'antiquité considérait Olympias comme une femme forte, parce qu'elle donna le jour au grand Alexandre, homme fort et magnanime, vaillant guerrier, vainqueur de tant de rois. Certes, Marie mit au monde un homme plus fort qu'Alexandre : le Christ, qui n'a pas subjugué la Grèce et quelques royaumes, mais qui a triomphé du monde entier : « Prenez confiance, j'ai vaincu le monde [3]. » Non-seulement il a mis en fuite les démons : « Maintenant le prince de ce monde sera chassé dehors [4], » mais il a détruit les autels des démons, leurs temples, leurs idoles et a dispersé les ténèbres de l'erreur : « O Enfer, je serai ta ruine [5] ! » O puissant guerrier !

Apelles, peintre très-habile, ayant à faire le portrait d'Alexandre et voulant représenter sur ce portrait non-seulement les lignes extérieures de son corps, mais encore les qualités intérieures de son âme, le dépeignit tenant la foudre dans sa main ; il voulut marquer par là que de même que la foudre remplit toute la terre par son bruit et par son éclat, qu'elle domine tous les autres bruits et les réduit au silence ; de même, les actions héroïques d'Alexandre surpassaient si bien les hauts faits des autres hommes que, pour ainsi dire, elles les réduisaient au silence et les absorbaient. Ceci est rapporté par Valérius Pierrius, que dis-je! l'Écriture sainte elle-même l'atteste : « La terre s'est tue en

[1] Art. 3, chap. II. — [2] Chap. XXVI. — [3] St. Jean, XVI, 33. — [4] *Id.*, XII, 31. — [5] XIII, 14.

sa présence[1]; » c'est-à-dire en la présence d'Alexandre, ce qui veut dire qu'on n'entendait que le bruit des armes d'Alexandre; qu'aucun drapeau ne s'élevait dans les airs, si ce n'est le drapeau d'Alexandre; que les trompettes guerrières d'Alexandre étaient les seules à résonner. Hector, Achille, Hercule, n'étaient rien devant lui. Tous les ennemis d'Alexandre se turent devant sa puissance. De même, à l'apparition du Christ, toutes les idoles se turent sur toute la terre. Autrefois, Jupiter, Mars, Saturne, Junon, Vénus et les autres dieux de ce genre faisaient entendre leur oracles dans le monde et recevaient les honneurs divins; mais, après la venue du Christ, ils se turent et il ne resta d'eux que leurs noms ridicules; leur souvenir s'éteignit avec leur voix. C'est cet Alexandre qui a mis au monde pour nous la Vierge Marie, notre Olympias; aussi doit-elle être regardée comme plus puissante que l'ancienne. Cette victoire de la Vierge est célébrée par deux Docteurs illustres, saint Cyrille et Euthyme, patriarche de Constantinople, que nous avons cités dans la Conférence précédente.

Telle est la puissance de notre Vierge; il nous convient de la louer et de la célébrer dignement. Afin d'éprouver les effets de cette puissance, honorons cette Vierge si puissante, vénérons-la, célébrons-la, attachons-nous à elle comme à notre patronne et notre protectrice. De même que personne ne peut outrager celui qui se tient aux côtés d'une impératrice; de même, Satan ne pourra pas nous nuire si nous nous tenons à côté d'une si grande maîtresse, Reine du Ciel et de la terre, si nous imitons son humilité, sa charité, sa dévotion. Satan, notre ennemi, ne pourra pas nous nuire; bien plus, il n'osera pas nous toucher ni s'approcher de nous, serviteurs de Marie et imitateurs zélés de ses vertus.

Bon Jésus, Fils de Marie, faites-nous la grâce de servir dignement votre Mère, de mettre tout notre cœur, toutes nos forces à l'aimer, l'honorer, la vénérer, imiter ses vertus, afin que nous régnions un jour avec elle! Ainsi soit-il.

[1] I *Machabées*, I, 3.

XXV

VIRGO CLEMENS

VIERGE CLÉMENTE

C'est avec raison qu'après la puissance de la Vierge nous avons à louer sa clémence, car la clémence et la miséricorde sont les vertus propres aux puissants, c'est-à-dire aux rois, aux princes, aux empereurs. Justinien, dans son dernier *Livre des Donations entre époux*, dit très-justement : « Rien n'est si digne de la majesté impériale que la clémence, l'humanité, vertus par lesquelles nous conservons notre ressemblance avec Dieu. » Claudien dit dans le même sens : « Quoique les dieux nous surpassent en toutes choses, cependant la clémence nous égale à eux. » C'est pour cela que, chez les abeilles, nous voyons que le roi est privé d'aiguillon. La nature n'a pas voulu qu'il fût cruel ni avide de vengeance ; elle lui a enlevé son dard et a laissé sa colère impuissante. Sénèque, en parlant de la clémence, dit qu'on en trouve de nombreux exemples chez les grands rois [1]. Notre Vierge est une Vierge royale, puisqu'elle est la Mère, l'Épouse, la Fille d'un grand Roi ; aussi est-elle pleine de clémence. Certes, elle est toujours si disposée à venir au secours des siens, à leur prêter un appui efficace, que la clémence et la puissance paraissent rivaliser en elle ; on ne sait à laquelle de ces deux vertus on doit donner la palme, et s'il ne faut pas toujours réunir ces deux titres : Vierge puissante et clémente. C'est

[1] Liv. Ier.

pourquoi, après avoir fait voir et célébré sa puissance, nous devons nécessairement célébrer sa clémence. Pour plus de clarté, nous devons rechercher d'abord :

280e CONFÉRENCE

Si la Vierge est clémente et jusqu'où s'étend sa clémence.

SOMMAIRE. — 1. Clémence de Marie. — 2. Les noces de Cana. — 3. Marie comparée à l'arc-en-ciel. — 5. Exemples divers de la clémente intercession de Marie. — 5. La Vierge comparée à l'olivier.

I.— La clémence est la douceur du juge dans l'application des peines. Elle provient d'une douce affection qui fait qu'on a horreur de tout ce qui peut contrister quelqu'un; aussi a-t-elle le plus grand rapport avec la charité, qui est la première des vertus, ainsi que l'enseigne saint Thomas [1].

Cette vertu existe avec une grande perfection dans la Vierge, Mère de Dieu, Reine du monde. Elle intercède auprès du Christ pour qu'il nous remette ou diminue les peines que nous avons justement méritées par nos crimes; par ses prières pleines d'efficacité, elle détourne entièrement de nous les punitions de Dieu, ou du moins les adoucit. Aussi ces paroles de Salomon sur la femme forte, par laquelle il faut entendre Marie, s'appliquent-elles très-bien à notre Vierge : « La loi de clémence est sur sa langue [2]. » Elle est grande la clémence de notre Vierge, non-seulement pour détourner ou adoucir le châtiment, mais aussi parce qu'elle est pleine d'empressement. Notre Vierge est clémente et en même temps pleine d'empressement pour notre bien : des exemples le démontrent.

A peine eut-elle conçu dans son sein le Fils de Dieu qu'elle alla en toute hâte vers la montagne : « Marie se levant partit pour s'en aller promptement dans les montagnes. » Et qui la poussait à tant d'empressement? Elle était poussée par la charité. Elle savait que Jean était retenu dans le sein de sa mère par les liens du péché originel, et

[1] IIe Part., quest. CLVII, art. 3. — [2] *Proverbes*, XXXI, 26.

que cette mère, portant son fils, avait besoin de ses consolations et de ses services. Afin donc que l'âme de Jean fût lavée de la tache du péché originel par la puissance du Christ qu'elle portait dans son sein, afin qu'elle-même fût utile à la mère, elle se dirigea avec empressement vers la maison de Zacharie. Saint Bonaventure proclame éloquemment que cet empressement venait de la charité, lorsqu'il dit, dans *le Miroir de la Vierge*[1] : « Qui la poussait à remplir ces devoirs de charité, si ce n'est la charité qui brûlait dans son cœur? »

II. — Ceci est confirmé par un autre exemple. Aux noces de Cana, en Galilée, les Apôtres avaient été invités avec le Christ, et la Vierge elle-même y assistait. Le vin manqua; qui remarqua le premier que le vin ferait défaut? Qui eut recours à la prière? Marie, qui adressa ces paroles à son Fils : « Ils n'ont pas de vin[2]. » Voyez quel empressement, quelle promptitude elle met à faire le bien; personne ne lui parle, personne ne la prie : elle devient spontanément protectrice, elle se fait avocate sans être appelée; les Apôtres se taisent, mais elle crie : « Ils n'ont pas de vin. » Notez ces paroles, remarquez ce mystère. La Vierge ne dit pas : « Le vin nous manque; » mais : « Ils n'ont pas de vin; » elle ne demandait pas le vin pour elle, car, amie de la tempérance, elle buvait l'eau volontiers, mais elle veillait sur l'honneur et les besoins de ceux qui l'avaient invitée. Elle ne demandait pas le vin pour elle, elle le demandait pour les autres; et l'on peut voir par là que Marie est si clémente, si bonne, si bienveillante, qu'elle accourt avant d'être invoquée, qu'elle prévient les vœux et les demandes des siens. C'est pourquoi l'Église, la saluant et l'invoquant chaque jour dans ce chant célèbre et solennel : *Reine, salut!* termine en disant : *O clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie!* C'est donc avec raison que nous disons en l'honneur de notre Vierge : *Virgo clemens*, Vierge clémente.

III. — Mais il faut rechercher avec soin de quelle manière la Mère de Dieu est une Vierge clémente. La sainte Écriture nous l'a enseigné en représentant notre Vierge par l'arc-en-ciel, l'olivier et la ville de refuge.

[1] Leçon IVe. — [2] St. Jean, II, 3.

1° Sur l'arc-en-ciel, nous avons ces paroles de Dieu dans la *Genèse* : « Je mettrai mon arc dans les nuées, afin qu'il soit le signe de l'alliance que j'ai faite avec la terre [1]. » Cet arc est la Vierge qui est le signe de l'alliance et de la paix entre Dieu et les hommes. L'arc-en-ciel est communément le symbole de la divine miséricorde, puisque Dieu l'a donné aux hommes après le déluge, comme signe de l'alliance. C'est pour cela que saint Jean, dans l'*Apocalypse* [2], vit le trône de Dieu entouré de l'arc-en-ciel, c'est-à-dire de la miséricorde ; comme le disent Blaise Uviegas, Ribeira, Pérère et d'autres, dans l'explication de ce passage. La bienheureuse Vierge Marie est le trône de Dieu, car le Christ s'est reposé dans son sein, comme sur un trône ; comme je l'expliquerai plus longuement à l'invocation *Sedes sapientiæ*. Ce trône est entouré par l'arc-en-ciel, c'est-à-dire environné par la divine miséricorde ; car cette vertu a pénétré si intimement dans ses entrailles et a été répandue sur elle avec tant d'abondance qu'elle est devenue la Mère de miséricorde.

2° Notre Vierge est l'arc-en-ciel, à cause de ses vertus variées, qui entraînent l'admiration non-seulement des hommes, mais des Anges eux-mêmes. L'arc-en-ciel aux nombreuses couleurs réjouit la terre, et lui envoie une pluie abondante et bienfaisante. De même, notre Vierge console les faibles, donne la joie aux affligés et arrose abondamment les cœurs arides des pécheurs par la pluie féconde des grâces. C'est pour cela que Jean le Géomètre la salue en ces termes dans son Hymne IIe : « Salut, Ciel paré de brillantes couleurs, qui portez, comme l'arc-en-ciel, mille vertus variées, brillante parure de fleurs ! »

3° L'arc-en-ciel entoure et protége notre hémisphère ; de même, la Mère de Dieu entoure et protége par ses prières l'Église militante, comme elle l'a révélé elle-même à sainte Brigitte [3] : « De même que l'arc de Dieu est sur les nuées, j'étends sur le monde des prières continuelles. » Aussi peut-on lui appliquer avec beaucoup de raison ces paroles du Psaume LIX [4] : « Vous avez donné à ceux qui vous craignent un signal, afin qu'ils fuient de devant l'arc, afin que vos bien-aimés soient protégés. » Dieu l'a donnée comme un signe de clémence et de

[1] *Genèse*, IX, 13. — [2] IV, 3. — [3] *Révélations*, liv. III, chap. III. — [4] Chap. IV.

miséricorde à ceux qui craignent son nom, afin qu'ils soient protégés par un si grand signe contre l'arc que Dieu tend lui-même, en nous envoyant des travaux et des peines, et le démon en nous tentant.

4° Au temps de Noé, l'arc-en-ciel fut un signe de paix, de réconciliation et d'alliance entre Dieu et les hommes. *Iris*, arc-en-ciel, vient de ειρηνη, qui signifie paix, comme le remarque Ticonius. De même, autrefois la Vierge, Mère de Dieu, fut, par l'incarnation du Fils de Dieu, le signe de la miséricorde divine, donné par Dieu au genre humain pour sa rédemption, rédemption qui fut accomplie par le Christ, Fils de Marie.

Dieu, jetant les yeux sur la Vierge, comme sur un arc-en-ciel mystérieux, fut apaisé par ses prières et révoqua miséricordieusement les justes châtiments qui devaient frapper les pécheurs. Il l'a dit lui-même à sainte Brigitte [1] : « Sans l'intervention des prières de ma Mère, il n'y avait point d'espoir de miséricorde. » Cela est sûrement confirmé à nos yeux par plusieurs visions qui ont été rapportées en divers temps par des auteurs très-dignes de foi.

IV.—La première est celle de notre Père saint Dominique, qui vit le Christ, Notre-Seigneur, irrité contre le pécheur, et brandissant contre la terre un triple javelot; mais la Mère de Dieu intervint, lui adressa des supplications en faveur des pécheurs, et obtint que deux de ses fidèles serviteurs rappelleraient les pécheurs à la pénitence; ce fut ainsi que le Seigneur fut apaisé [2].

La seconde vision est celle d'un religieux qui, ayant été ravi en extase pendant trois jours, vit la sainte Mère de Dieu, à genoux et les mains jointes, adressant à Dieu des supplications en faveur du genre humain. Mais le Fils, ayant rappelé les bienfaits dont il avait comblé les hommes et leur perversité, fut cependant vaincu par les prières de sa Mère et promit d'envoyer des prédicateurs, par les soins desquels ils seraient convertis. Mais il promit que ceux qui demeureraient avec obstination dans le péché seraient châtiés. (Voir l'auteur de la *Vie de saint Dominique*, rapportée dans Surius [3].)

La troisième vision est celle d'un petit enfant de Crémone, ville

[1] *Révélations*, liv. VI, chap. XXV. — [2] St. Antoine, IIe part., tit. XXIII, chap. III. — [3] 4e Jour d'août, liv. Ier, chap. XII.

d'Italie. Cet enfant, encore au berceau, enveloppé de langes et bégayant à peine, fit usage de la parole par un prodige surnaturel. Sa mère, occupée à préparer de la nourriture à son frère aîné, qui avait demandé du pain en pleurant, abandonna aussitôt ces soins corporels : l'enfant lui assura qu'il avait vu Marie, la Mère de Dieu, debout, devant le tribunal du Christ, et le suppliant par d'instantes prières de retarder le jugement qu'il voulait faire subir au monde à cause de ses péchés. Après cela il perdit l'usage de la parole jusqu'à l'âge où on l'acquiert ordinairement [1].

La quatrième vision est celle d'un enfant de onze ans, de Soissons, ville des Gaules. Cet enfant, atteint de la petite vérole, pénètre dans une église consacrée à la Mère, avec cent autres personnes frappées du même mal, au moment où entrait dans cette même église une procession d'actions de grâces; il prit la parole, il raconta qu'il avait vu la Mère de Dieu adressant à Dieu des supplications en faveur de ce peuple, afin que la maladie fût détournée de lui, et qu'elle avait reçu cette réponse de son Fils : « Ma Mère, vous êtes l'étoile de la mer, que votre volonté soit faite! » Le même enfant ajouta qu'il mourrait bientôt, et cela arriva, car il ne passa pas le mois. Nous lisons dans Vincent de Beauvais que ces faits se passèrent en l'an du Seigneur 1128 [2]; ils sont aussi rapportés par saint Antonin [3].

La cinquième vision arriva à tout un peuple dans l'église d'une province où s'était rendu Césaire, moine de l'Ordre de Cîteaux, alors qu'il composait son bel ouvrage sur les miracles. Ce peuple, s'étant réuni pour remplir les devoirs religieux, fut saisi d'admiration en voyant l'image de la Mère de Dieu se couvrir d'une sueur si abondante que des gouttes de cette sueur tombaient sur les voiles des femmes. Un homme possédé du démon, interrogé là-dessus, répondit : « Pourquoi êtes-vous remplis d'étonnement? Le Fils de Marie avait levé la main pour frapper, et si Marie ne l'avait pas retenue, le monde n'existerait plus. Voilà la cause de cette sueur. » En entendant ces paroles, tous furent remplis de terreur. Césaire, dans son ouvrage

[1] Bzowski, *des Signes de l'Église*, liv. XXIV. — [2] *Miroir des Histoires*, liv. XXVII, chap. IV. — [3] *Histoire*, II[e] part., tit. X, chap. CXXI.

sur les Miracles[1], rapporte que ces choses se passaient de son temps, en l'an du Seigneur 1222.

La sixième révélation est celle de Wilhem, moine cistercien de Clairvaux, que de nombreuses révélations ont rendu célèbre. Il fut ravi en extase tandis qu'il était en oraison, et, pendant cette extase, il fut transporté devant le tribunal du Christ. A la droite du Christ se tenait un Ange avec une trompette qu'il fit retentir sur l'ordre du Christ. A ce bruit, le monde entier se mit à trembler comme les feuilles d'un arbre. Comme l'Ange recevait le même ordre pour la deuxième fois, la Mère de Dieu, Mère de miséricorde, sachant bien que le monde était perdu si l'Ange faisait retentir une seconde fois la trompette, se leva et, tandis que tous les Saints gardaient le silence, se jeta aux pieds du Christ et le pria ardemment, afin qu'il différât sa sentence et qu'il épargnât le monde. Mais le Christ disait que le monde était tellement enfoncé dans le mal que les laïques et les ecclésiastiques, les clercs et les moines l'irritaient également par leurs péchés, et qu'il ne pouvait pas différer sa sentence. Mais la très-sainte Vierge, sa Mère, insistait pour qu'il épargnât le monde à cause des Cisterciens, ses dévots serviteurs. Césaire dit, dans son ouvrage *sur les Miracles*[2], qu'il a apppris ces choses de douze abbés qui retournaient du chapitre général.

La septième révélation est celle d'un novice de l'Ordre des Prêcheurs, qui habitait Spolète. Il vit le Christ assis sur son trône de majesté et plein de colère, et sur un autre trône la glorieuse Vierge, et tout autour la multitude innombrable des Anges et des Saints. Le Christ ordonna qu'on fît l'énumération des bonnes actions du monde qui furent trouvées bien peu nombreuses; il ordonna ensuite qu'on lui énumérât ses mauvaises actions, et leur trop grand nombre le remplissant de dégoût, dans sa colère, il saisit le monde comme on saisit une balle et, le précipitant dans l'abîme, il dit : « Puisqu'il est jugé, qu'il soit condamné ! » Mais le novice dont nous avons parlé, saisi d'effroi à cette vue, s'écria avec force : « Sainte Mère, ayez pitié de notre misère ! » A sa voix, la Vierge se leva aussitôt et, recueillant

[1] Liv. VII, chap. II. — [2] Liv. XII, chap. LVIII.

dans sa main le monde lancé dans l'espace, elle dit : « Mon Fils, permettez que ce monde que vous avez racheté avec votre sang soit jugé de nouveau, car j'ai envoyé mes prédicateurs qui le ramèneront à vous. » Ceci est rapporté par saint Antonin [1], et il ajoute qu'à la voix du novice la ville de Spolète, où il eut cette vision, fut ébranlée par un tremblement de terre si fort, que la plupart des édifices s'écroulèrent et que les habitants sortirent de la ville pendant la nuit. Ses Frères accoururent à la voix du novice et le trouvèrent presque inanimé. Au moment de mourir, il raconta sa vision au maître des novices et il rendit son âme à Dieu avec de grands sentiments de terreur, dans le cours de son noviciat. (Voir saint Antonin [2].)

Saint Antonin rapporte encore [3] une merveilleuse apparition de la Mère de Dieu, qui déclara formellement qu'elle avait secouru le monde qui courait un très-grand danger et qui était sur le point de périr. En l'an du Seigneur 1369, le Christ ayant partagé le monde en trois sections avait résolu de le détruire à cause de ses péchés ; en signe de sa volonté, il ordonna à un homme de la campagne de jeter dans une fontaine trois pains qu'il avait ; mais la très-sainte Vierge, se montrant à cet homme près de la fontaine sous les dehors d'une dame vénérable, l'empêcha d'y jeter les pains. Il retourna une deuxième fois, puis une troisième fois vers le Christ qui lui avait donné cet ordre ; enfin, il jeta dans l'eau un de ces pains, conservant les autres sur l'ordre de la Vierge, qui vraisemblablement avait par ses prières fait revenir le Christ sur son projet et sur son jugement. Elle ne tarda pas à donner au campagnard la signification de ce qui s'était passé ; elle la lui donna afin que les hommes, pour apaiser la colère de son Fils, fissent des prières vêtus de vêtements de lin ; afin que, se débarrassant de la boue du péché par la pénitence, ils rentrassent dans la bonne voie. Celui-ci ayant publié ces choses, une telle frayeur s'empara des esprits, un tel changement se manifesta dans les mœurs que, les hommes et les femmes, les clercs, les laïques et les religieux entrèrent en supplication, priant et jeûnant ; les ennemis se réconciliaient, tous fréquentaient les sacrements de la sainte

[1] IIIe Part., *Histoire*, tit. XXIII, chap. v, § 3. — [2] *Loc. cit.* — [3] IVe Part., *Somme*, tit. XV.

confession et de l'Eucharistie, et manifestaient leur piété de toutes les manières. Saint Antonin déclara[1] que cette vision était bien certaine, puisqu'il en résulta un tel fruit pour les âmes, que tous les hommes s'étaient préparés à une mort prochaine. On dit que l'année suivante, c'est-à-dire en l'an 1400, une peste générale fit périr presque le tiers des hommes. (Consulter saint Antonin.) Il résulte de ceci que la bienheureuse Vierge a été donnée au genre humain comme un arc-en-ciel, en signe de l'alliance et de la réconciliation.

La bienheureuse Vierge Marie est encore représentée par l'olivier : « Je me suis élevée comme un bel olivier dans la campagne[2]. » L'olivier est le symbole de la paix et de la miséricorde, comme le dit un vers du poëte :

Il porte dans sa main l'olivier pacifique.

Aussi, lorsque les anciens voulaient demander la paix, ils avaient l'habitude de s'avancer en suppliants, un rameau d'olivier à la main, vers ceux qu'ils voulaient implorer : Denis d'Halicarnasse l'atteste[3]. C'est à ce signe de la miséricorde divine que Noé comprit que le déluge avait cessé. C'est ainsi que Marie, conservant toujours le verdoyant éclat de sa sainteté, fut le signe de la miséricorde divine. Comme une autre colombe, elle apporta au monde le rameau d'olivier pour lui faire connaître que les eaux du déluge, c'est-à-dire les peines de la perdition, avaient pris fin pour tous les hommes.

V. — En second lieu, la bienheureuse Vierge est comparée à l'olivier, car le Christ, Roi, prêtre et prophète, reçut dans son sein l'onction de l'huile de la miséricorde; aussi sa Mère fut-elle pénétrée de cette huile.

Le Christ fut vu par Jean tout autre que nous le voyons dans la Vierge. Jean le vit portant un glaive dans sa bouche pour frapper les pécheurs ; il paraît dans la Vierge oint de l'huile qui est, on le sait, le symbole de la miséricorde. Si, tandis que la tempête soulève la mer, on répand de l'huile sur ses flots, aussitôt sa fureur se calme et s'apaise; de même, après que le Christ fut descendu dans le sein de la

[1] IIIe Part., *Histoire*, tit. XXII, chap. III, § 22. — [2] *Ecclésiastique*, XXIV, 19. — [3] Liv. VII.

Vierge, nos peines et nos douleurs ont été dissipées. C'est pour cela qu'il est dit dans le *Cantique*[1] : « Votre nom est comme une huile qu'on a répandue. » De même que l'huile surnage au-dessus des autres liquides, excite le feu, guérit les blessures; de même, le nom de Marie, qui est plus efficace que le nom des autres Saints et qui vient après le nom de son Fils, enflamme notre amour, guérit les malades, donne la vue aux aveugles, amollit les cœurs durs, réconforte les faibles.

Troisièmement. Notre Vierge est comparée à l'olivier, car les autres Saints sont représentés par l'huile. Les cinq vierges prudentes qui reçurent des lampes avec de l'huile dans des vases sont l'image des Saints qui ont reçu dans leurs vases, c'est-à-dire dans leurs cœurs, l'huile de la miséricorde, afin de venir au-devant de l'Époux, c'est-à-dire du Christ et de l'Épouse; c'est-à-dire de l'Église avec des lampes; c'est-à-dire avec l'huile ardente. Mais notre Vierge, pourvue abondamment de l'huile de la miséricorde, est comparée à l'olivier, pour marquer l'abondance de cette huile. Saint Bernard, dans son Sermon *sur l'Aqueduc*, dit : « Dieu a mis le bien dans Marie dans toute sa plénitude, afin que nous sachions que l'espérance, la grâce, le salut, nous viennent d'elle. » Et dans son Sermon *sur le Grand Signe*, il dit : « Tous puisent dans cette abondance : le malade, sa guérison; le triste, sa consolation; le pécheur, son pardon; le juste y puise la grâce; les Anges y puisent leur joie. »

Puisque nous avons une Vierge si éclatante et si pieuse, une Mère si bonne, implorons-la avec toute la dévotion de notre cœur; ayons recours à elle dans tous les périls, dans toutes les extrémités et les nécessités; demandons-lui le secours de sa protection; recevons-la précieusement pour notre Avocate et remettons entre ses mains l'affaire de notre salut. Elle est grande, digne et sainte, je l'avoue, plus qu'on ne peut le dire; elle surpasse toutes les mères en grandeur, auguste et sainte d'autant plus qu'elle est plus clémente et plus douce envers les pécheurs et les pécheresses. Mettons donc en elle toute notre confiance; elle sera pour nous une Mère plus secourable que nos mères terrestres, plus fervente dans son amour.

[1] I, 2.

281e CONFÉRENCE

Combien est grande la clémence de la Vierge, Mère de Dieu, et de quelle manière nous devons l'implorer.

Sommaire. — 1. La clémence de Marie comparée aux quatre dimensions d'un corps. — 2. Pourquoi Marie est comparée à l'olivier. — 3. Extrait des *Révélations* de sainte Brigitte. — 4. Les bienfaits de Marie comparés à la lumière du soleil. — 5. Preuves historiques. — 6. Récit de l'abbé Anastase. — 7. Marie plus miséricordieuse dans le Ciel que sur la terre.

I. — Pour bien comprendre la grandeur de la clémence et de la miséricorde de notre Vierge, il faut la comparer, avec saint Bernard, à une grandeur matérielle selon ses quatre dimensions, qui sont la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur : « Sa longueur, dit saint Bernard, durera jusqu'au dernier jour pour ceux qui l'invoquent. » Jetez un regard sur les temps passés, vous ne trouverez aucun siècle, aucune année, aucun mois, aucun jour, aucune heure, que dis-je ! aucun instant qui ne soit rempli de ses bienfaits, et ses bienfaits sont venus jusqu'à nous, découlant de son amour comme d'une source inépuisable. « Sa largeur, dit encore saint Bernard, remplit le monde entier. » Si, en effet, nous considérons la multitude de ses bienfaits, nous ne trouvons aucun bienfait pour le corps ou pour l'âme qui ne vienne d'elle. Voyons d'abord ses bienfaits pour le corps : elle vient en aide aux femmes en couche ; elle féconde celles qui sont stériles ; elle guérit les malades, cicatrise les blessures, prévient la famine et la disette ; fait tomber les fers des prisonniers ; nous protége dans les dangers ; nous procure les victoires et les triomphes. Qui, je le demande, dans cet océan de misères, pourrait échapper sain et sauf aux flots de la calamité ? Quel est l'homme qui, sur terre ou sur mer, pourrait échapper à la main des brigands ? Quel marchand pourrait, avec sécurité, quitter un rivage lointain pour gagner le port ? Quel est celui qui, remportant une victoire sur les ennemis, ne reconnaît pas que la gloire en revient à la Vierge Marie, notre protectrice ? Quel est celui qui, précipité du sommet d'une montagne, du haut d'une tour, d'une fenêtre ; qui, dépouillé de tout, tourmenté, harcelé, dénoncé faussement, n'échappe pas sain et sauf au danger,

ne recouvre pas sa fortune, ne terrasse pas ses ennemis en implorant le secours de la Vierge, Mère de Dieu? Quel est celui qui, jeté en prison, justement ou injustement, couvert de chaînes, condamné aux mines, aux galères, et qui, invoquant la clémence de Marie, n'en ressent pas les effets? Quel est celui qui, privé de la vue, atteint par un mal qui le ronge, frappé par la peste ou pris par les ennemis, ne recouvre pas la vue ou la santé, n'est pas délivré de la peste et de ses ennemis en invoquant pieusement le nom de Marie? Marie nous accorde aussi beaucoup de bienfaits spirituels. Elle nous fait avoir le baptême, nous exhorte à user convenablement des sacrements, nous conduit par la main vers la confession salutaire et vers la pénitence, nous fait recevoir, pour notre salut, la très-sainte Eucharistie; c'est elle qui fait entrer dans l'Église de Dieu les familles pieuses; qui donne l'intelligence et le savoir aux pauvres d'esprit; qui nous secourt dans les combats de la chair; qui vient en aide à nos découragements; qui rend l'honneur perdu; qui nous guérit des mœurs dissolues; qui, par divers moyens, nous procure notre salut; qui convertit les pécheurs, qui éclaire leur conscience, qui assiste les moribonds, qui protége ceux qui sont exposés au péril de la damnation, qui, enfin, nous assure dans la voie de la félicité éternelle. Quel est celui qui, agité de la façon la plus triste par l'aiguillon de sa conscience, ou tourmenté par les scrupules, ou encore chargé du poids d'un crime, ayant eu recours à cette Avocate si clémente, n'a pas trouvé la consolation? Quel est celui qui, étant orgueilleux, avare, gourmand, colère, envieux, cruel, licencieux, se confiant à la protection d'une Vierge si bienveillante, n'est pas devenu tout à coup humble, libéral, tempérant, bon, affable, doux, chaste? Des écrits anciens et nouveaux et de tous genres le prouvent d'une manière digne de Marie; et aussi des pyramides, des statues colossales, des colonnes élevées en tout lieu; enfin, ces tableaux que l'on aperçoit suspendus à Lorette, en Italie; sur le mont Serrat, en Espagne; dans les villes de Cestokowitz, Socaltz, Lesaystz, Scape, Scierpz, au bourg de Gilde, en Pologne; à Hall, en Belgique, et en divers autres endroits.

La hauteur de la clémence de la Vierge ne peut être limitée par les confins de la terre; elle pénètre jusqu'au plus haut des cieux; elle y

réjouit les Anges, y charme les bienheureux et y rehausse la gloire de la très-sainte Trinité : « Par Marie, dit saint Pierre Damien dans son IIIe Sermon *sur la Nativité de la bienheureuse Vierge*, non-seulement la vie autrefois perdue est rendue aux hommes, mais l'immense félicité angélique est augmentée. » Et saint Anselme, dans son Livre *sur l'Excellence de la Vierge*[1] : « Tout ce qui est dans le Ciel, dit-il, reçoit un éclat incomparable de ta gloire. »

La profondeur de la miséricorde de la Vierge descend jusqu'aux Enfers. Elle est un secours et un rafraîchissement pour les âmes qui sont tourmentées par les flammes du Purgatoire ; et, bien qu'elle étende sa protection à tous, elle a cependant une préférence pour ceux qui, sur cette terre, se sont consacrés à son service et à son culte, ce que j'éclaircirai d'une manière plus étendue en expliquant l'invocation *Consolatrice des affligés*.

Marie vient aussi en aide à ceux qui ont mérité les flammes éternelles, afin qu'ayant obtenu de Dieu le Fils la grâce de revenir à de meilleurs sentiments et aussi le pardon de leurs fautes, ils sortent de de ce lieu. En outre, elle brise la rage cruelle des lions rugissants de l'Enfer et elle triomphe de leurs efforts pour nous perdre.

II. — Ce n'est pas sans raison que l'*Ecclésiastique*[2] compare Marie au superbe olivier dans la campagne : « Comme un bel olivier dans la campagne. » Non pas dans les jardins ou dans la forêt, mais « dans la campagne. » Et pourquoi dans la campagne? Parce qu'elle est exposée aux justes et aux pécheurs qui vont à elle et qui, à tout moment, en tout lieu et pour toute espèce de besoins, veulent éprouver les effets de sa miséricorde. Ensuite parce que, voyageurs accablés par la violence des tentations comme par les ardeurs du soleil, Marie, cette consolation si désirée, nous couvre de sa protection comme d'un ombrage dans ces champs découverts où il n'y a aucun arbre. Le Christ aussi, dans le *Cantique des cantiques*[3], est appelé « la Fleur des champs. » C'est parce que la Mère de Dieu, comme un champ que ne cultive aucun laboureur, l'a enfanté sans être fécondée par un homme, ensuite parce qu'elle l'offre à tous ceux qui viennent à elle.

[1] Chap. VIII. — [2] XXIV, 19. — [3] II, 1.

A cause de cela, saint Éphrem, dans un Sermon *sur les Louanges de la Vierge,* l'appelle : « Églantier aux couleurs éclatantes que n'attaque point le feu; » et encore : « Ferme hospitalière, » parce qu'elle fut toujours Vierge, et parce que, placée en vue de tous, elle est toujours à la disposition de ceux qui, dans leurs besoins, vont à elle avec humilité.

III. — La grandeur et la sublime majesté de Marie ne font pas qu'elle se montre moins attentive à nos prières. Car elle-même a bien voulu le découvrir à sainte Brigitte, comme nous le lisons dans le Livre de ses *Révélations* : « L'humilité de mon Fils, au milieu de la puissance de sa divinité, est la même, dit-elle, que lorsqu'il reposait dans l'étable, couché entre deux animaux. Comme Dieu, il avait une science universelle, et cependant, à cause de son humanité, il ne parlait pas. De même que maintenant, assis à la droite de son Père, il écoute tous ceux qui lui parlent avec amour, et il leur répond par les inspirations du Saint-Esprit dont les paroles et les pensées sont comme une conversation directe; ainsi, moi qui suis sa Mère et qui ai été exaltée au-dessus de toutes les créatures, je suis aussi humble que lorsque j'étais fiancée à Joseph. » Et plus loin, à la fin du chapitre : « Assise sur un trône magnifique et prête à offrir à Dieu les justes supplications de tous, je suis aussi humble que m'ont connue Dieu seul et Joseph. Aux uns, je réponds en répandant en eux les grâces divines ; aux autres, selon qu'il plaît à Dieu. » C'est ainsi que parle la bienheureuse Vierge Marie.

IV. — Ce n'est pas sans mystère que l'*Apocalypse*[1] dépeint Marie revêtue du soleil : « Une femme qui était revêtue du soleil, et qui avait la lune sous ses pieds. » Le soleil, en effet, se montre si généreux envers tout ce qui est au-dessous de lui, qu'il dispense ses bienfaits à tous ; et il parcourt tout l'univers, de peur que quelque partie ne soit privée de son action vivifiante. Le Psaume[2] dit à ce sujet : « Il n'y a personne qui se cache à sa chaleur. » La Vierge, Mère de Dieu, est aussi libérale envers tous : elle répand ses bienfaits sur les mortels sans exception, et les rayons de sa clémence s'étendent à un

[1] XII, 1. — [2] XVIII, 7.

si vaste espace, qu'il n'est personne si éloigné qui n'en éprouve les effets, et qui ne « soit à l'abri de sa chaleur, » je veux dire de sa charité et de sa direction.

V. — Mais il ne faut pas passer légèrement sur cette parole qui nous dépeint Marie « revêtue du soleil ; » il faut au contraire la peser très-attentivement. La plupart des Saints portent le soleil dans leur main, ou bien appliqué seulement sur leur poitrine. Notre Vierge est dite entourée du soleil de toutes parts; car sa bonté se répand sur tous, non-seulement sur les bons, mais aussi sur les mauvais; non-seulement sur les fidèles, mais aussi sur les infidèles et les Païens. Nous lisons que les Turcs, les Juifs et les autres Barbares ont reçu son secours. Carcutus, pacha des Turcs, en a ressenti les effets : la poitrine oppressée par un abcès dangereux et intérieur, il était sur le point de rendre l'âme, lorsque, sur les conseils d'un Chrétien, il recommanda sa vie à la Vierge de Lorette, Mère de Dieu, et obtint sa guérison[1]. Un Juif l'a aussi éprouvé, quand il fut délivré de la prison à vie par l'intervention de la Vierge, ainsi que le témoignent les *Annales de la maison de Lorette*. Enfin les Sarrasins, eux aussi, en ont ressenti les effets ; s'étant rendus avec empressement auprès d'une statue de la Mère de Dieu, qui se trouvait à Sardena, près de Damas, ils furent guéris avec d'autres Chrétiens de diverses maladies[2]. C'est donc avec raison qu'on nous montre Marie revêtue du soleil, elle qui se revêt comme d'un autre soleil au sujet duquel saint Matthieu[3] s'exprime ainsi : « Celui qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants. »

Saint Bernard, dans son Sermon *sur le Grand Signe*, parle dans les mêmes termes, lorsqu'il dit : « De même que le soleil se lève indifféremment sur les bons et les méchants, ainsi Marie ne juge pas les mérites passés, mais elle se laisse fléchir par tous et se montre clémente envers tous; elle compatit enfin avec une affection sans pareille à nos besoins. » Personne ne comprend, personne ne conçoit, personne ne surpasse les innombrables bienfaits que Dieu accorde aux hommes par Marie. Le temps me ferait défaut si je voulais énumérer

[1] Horace Tursellini, dans son ouvrage *sur la Maison de Lorette*. — [2] Bzowski, an 1203. — [3] v, 45.

les exemples de ceux à qui la très-douce Vierge a montré sa clémence en les comblant des bienfaits du corps et de l'âme. Priée un peu, elle assiste les malheureux; que serait-ce si on l'avait suppliée avec beaucoup d'instances? Bien souvent, elle vient en aide à ses ennemis; que ferait-elle pour ses amis? Ayant coutume de protéger les étrangers, abandonnerait-t-elle ses serviteurs? Loin de là. Nous voyons donc combien sont grandes à notre égard la bienveillance de la Vierge, sa clémence, sa miséricorde, sa bonté. Examinons maintenant comment nous devons implorer cette miséricorde, afin de mériter d'en obtenir les fruits.

Pour acquérir le fruit de la clémence de la Vierge, il est nécessaire que nous détestions le péché et que nous observions avec soin les préceptes divins. Comme marque de cela, dans les noces de Cana, la Mère de Dieu dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira, » de peur que le fruit de ses prières ne fût annulé par l'orgueil. Aussi, pour nous montrer toute l'énormité des fautes par lesquelles nous irritons Dieu, on voit souvent la Mère de Dieu supplier le Christ, et celui-ci n'en poursuivre pas moins sa vengeance; je pense cependant qu'elle aurait été bien plus terrible si les prières de Marie ne l'avaient adoucie.

VI. — *Le Pré spirituel*, écrit par Sophronius, très-docte et très-saint évêque de Jérusalem, nous offre un exemple mémorable de cela. L'ouvrage de cet auteur a reçu une mention honorable dans le second Concile de Nicée. Au chapitre L, nous lisons ce qui suit : « Nous nous réunîmes à Scythopolis, chez l'abbé Anastase qui, nous parlant de l'abbé George, alors prisonnier, ajouta : « Une nuit, m'étant levé pour donner le signal (car on m'avait donné ce soin afin d'engager les frères à se rendre à l'assemblée), j'entendis pleurer un vieillard et, m'étant dirigé vers lui, je me mis à lui dire : « Qu'avez-vous, mon père, pourquoi « pleurez-vous ainsi? » Mais il ne me répondit rien. De nouveau je l'interrogeai sur le motif de ses larmes; alors, gémissant et soupirant au fond de son cœur, il me dit : « Comment cesserai-je de me lamenter, « lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ ne veut pas se réconcilier avec « nous? Il me semblait, en effet, ô mon fils, que je me tenais auprès de « quelqu'un qui siégeait sur un trône élevé. Une multitude de per- « sonnes l'entouraient, lui offrant leurs prières et leurs supplications;

« mais il ne se laissa point fléchir par leurs vœux. Alors s'avança vers « lui une femme vêtue de pourpre; elle se prosterna à ses genoux, lui « disant : « Du moins à cause de moi, pardonnez-leur, ô mon Fils. » « Mais lui n'en demeura pas moins inexorable; et c'est pour cela que je « pleure, je me lamente, redoudant ce qui va arriver. » Ainsi me parla l'abbé Georges, la cinquième férie de la Cène du Seigneur. Mais le jour suivant, c'est-à-dire la veille du sabbat, vers les neuf heures du matin, un soudain et terrible tremblement de terre détruisit les villes maritimes de la Phénicie[1]. » Si donc la divine puissance effraye quelqu'un, qu'il implore la clémence de Marie; en elle, il n'y a rien de sévère, rien de terrible; elle est tout affectueuse, offrant à tous le lait et la aine.

VII. — Parcourez avec attention toute la suite de l'histoire évangélique, et si vous voyez quelque reproche, quelque chose de pénible, la moindre marque d'indignation dirigée contre Marie, méfiez-vous de tout le reste, et craignez d'aller à elle.

Que si, au contraire, vous voyez qu'elle a été si clémente, si miséricordieuse dans cette vie, et dans son assomption au sortir de cette vie, combien n'est-elle pas plus clémente et plus miséricordieuse, maintenant quelle règne dans la vie éternelle! Saint Bonaventure, dans *le Miroir de la Vierge*[2], assure que la miséricorde de la Vierge est plus grande que ce qu'elle était sur la terre, et il lui applique cette parole de Ruth[3] : *Ma fille, que le Seigneur vous bénisse! Cette dernière bonté que vous témoignez passe encore la première.*

La miséricorde de Marie, exilée sur cette terre, fut grande; mais elle est bien plus grande dans la gloire du Ciel. Maintenant, elle montre aux hommes par des bienfaits innombrables son immense miséricorde, parce qu'elle voit mieux les innombrables misères des hommes; aussi, par la splendeur de sa miséricorde sur la terre, Marie est belle comme la lune; mais par la beauté de sa miséricorde dans le Ciel, elle est brillante comme le soleil. Car de la même façon que le soleil surpasse la lune par la puissance de son éclat, ainsi la grandeur de la miséricorde de Marie dans le Ciel surpasse celle de la terre.

[1] *Loc. cit.* — [2] Chap. VIII. — [3] III, 10.

Et à cause de ce penchant et de cette affection sans limite pour la miséricorde qui porte la Mère de Dieu à s'employer de tout son pouvoir pour aider les malheureux, Marie se réjouit, dans son royaume céleste, d'être décorée du titre de Mère de miséricorde, et elle s'en glorifie en quelque façon, comme cela ressort de cette histoire que je vous soumets.

Un voleur s'étant converti, se fit moine dans le monastère de saint Odon, premier abbé de Cluny; il y devint bientôt très-parfait; sur le point de mourir, il fut visité par saint Odon, et raconta entre autres choses, ceci : « Cette nuit, j'ai été ravi en extase. Une femme à l'air mystérieux et imposant se présenta alors à moi, et s'étant approchée : « Tu me connais, dit-elle ? » Comme je m'en excusais : « Je suis, « me dit-elle, la Mère de miséricorde. » Alors je lui répondis : « Que « m'ordonnez-vous de faire, ô ma Souveraine ? » Mais Marie : « Dans « trois jours, tu viendras à moi, » et elle m'indiqua une heure.—Ce jour arriva et l'heure aussi, et le moine expira. La vérité de sa vision est assez démontrée par là. Mais, dans la suite, saint Odon ne donna pas à la bienheureuse Vierge d'autre nom que celui de Mère de miséricorde[1]. Réjouissons-nous donc d'avoir une Vierge aussi clémente, et, pour sentir tout le fruit de cette clémence, observons avec soin les commandements de Dieu. Ainsi soit-il.

282e CONFÉRENCE

Pourquoi la Mère de Dieu est si clémente et si miséricordieuse.

Sommaire. — 1. Marie reçut de ses aïeux la vertu de clémence et de miséricorde. — 2. La clémence est la vertu des femmes. — 3. La clémence de Marie s'explique aussi par sa charité. — 4. Exemples de la justice divine; elle est ensuite apaisée par Marie. — 5. La licorne. — 6. Le zodiaque et la Vierge, signe du zodiaque. — 7. L'homme adouci par la femme; Dieu fléchi par Marie.

I. — Job, cette image vivante de la patience, parlant de sa clémence et de sa miséricorde : « La compassion a cru avec moi dès mon enfance, dit-il; elle est sortie avec moi du sein de ma mère[2]. » A combien plus forte raison la bienheureuse Vierge Marie peut-elle dire cela, elle qui,

[1] Surius, dans sa *Vie de saint Odon*, liv. III, chap. IV. — [2] XXXI, 18.

non-seulement depuis son enfance, mais dès l'instant où la grâce pénétra en elle, alors qu'elle était encore dans le sein de sa mère, reçut, toujours pleine de grâces, la miséricorde avec les autres vertus !

Mais la vertu qui produisit la clémence dans la bienheureuse Vierge fut la mansuétude. La clémence paraît tirer son origine de la mansuétude. La mansuétude, en effet, réprime la colère, mais la clémence remet les peines. De là, ces deux vertus s'avancent toujours d'un pas égal et s'unissent pour diriger semblablement les affections humaines. La très-sainte Vierge posséda la mansuétude à son plus haut degré, car elle exerçait sur elle un empire parfait, sans luttes intérieures; elle s'étudiait non-seulement à ne nuire à personne, mais à être utile à tous; elle ne prononçait jamais de paroles blessantes, comme l'a observé saint Bernard, d'après l'histoire évangélique, dans son Sermon *sur le Grand Signe*. Bien plus, on lit que ceux qui agirent d'une manière impie envers cette Vierge et qui, dans la suite, se réfugièrent vers elle, obtinrent d'elle leur pardon; comme elle fit pour Théophile, dont nous avons raconté l'histoire un peu plus haut. D'après les conseils du démon, il avait renié, dans un écrit de sa main, la bienheureuse Vierge et son Fils, et c'est par l'entremise de cette même Vierge, Mère Dieu, qu'il obtint miséricorde. C'est pourquoi l'Église, dans un hymne, chante d'elle : « Vierge unique, douce entre tous. »

Notre Vierge fut aussi douce et, par conséquent, clémente et miséricordieuse, parce qu'elle fut la fille de David et d'Abraham, pères miséricordieux et pleins de mansuétude. Or, il est vrai, et cela arrive dans bien des cas, que les fils n'héritent pas des vertus paternelles : « Parce que tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas Israélites, ni tous ceux qui sont nés d'Abraham n'en sont pas les enfants, » comme l'Apôtre le dit aux Romains [1]. Le miséricordieux Abraham enfanta Ismaël, farouche et cruel; le chaste Noë enfanta Cham; le doux Isaac enfanta Esaü, féroce et plein de jalousie; le vertueux Jacob donna le jour à Ruben et à quelques autres impies; David, l'adorateur par

[1] IX, 6.

excellence de Dieu, mit au monde l'idolâtre Salomon; le sage Salomon enfanta Roboam, d'une si grande folie; l'honnête Ézéchias enfanta Manassès, homme corrompu. Mais la très-sainte Vierge se montra bien différente. Cette fille d'Abraham et de David hérita des vertus paternelles. Abraham, hospitalier, ne recevait pas seulement avec joie les Anges qui lui apparaissaient sous une forme humaine, mais encore les voyageurs qui allaient vers lui; bien plus, il les engageait à entrer, leur lavait les pieds, déposait les plats sur la table et subvenait à tous leurs besoins.

« Seigneur, souvenez-vous de David et de toute sa miséricorde. » Car il a remis leurs torts à Nabab, à Semei, à Saül et tant de fois à sa postérité, et jamais il ne s'est vengé! Donc cette Vierge clémente, sortie du giron d'hommes doux et miséricordieux, plaçait devant ses yeux leurs exemples et elle les prenait, dans l'exercice de cette vertu, comme des modèles vivants. Ainsi créée, digne de ses ancêtres, elle fut fidèle à son origine; elle but avec avidité toute cette coupe délicieuse que ses pères avaient répandue en elle, et elle prit de ses pères David et Abraham non-seulement le sang, mais encore la vertu et un cœur miséricordieux.

II.—Marie fut clémente et miséricordieuse parce qu'elle fut femme. Les fibres de la clémence et de la miséricorde sont à ce point incarnées dans la femme qu'on ne pourrait les lui arracher, même avec les plus grands efforts. De là, la femme est dite semblable à l'air léger. Et Dieu voulant montrer sa clémence et sa bonté, ne l'a pas comparée à la tendresse des hommes, mais à celle des femmes [1] : « Une Mère peut-elle oublier son enfant et n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais quand même elle l'oublierait, pour moi je ne vous oublierai jamais. » Faites briller les récompenses, mettez en jeu la terreur, menacez de tous les divers genres de morts, montrez les plus grands périls pour la vie, le faîte suprême de l'honneur, et cependant vous arracherez plutôt la vie à la femme que les fibres de la miséricorde. Les sages-femmes recevaient de Pharaon les plus belles promesses après de violentes menaces : « Le roi les ayant donc fait

[1] *Isaïe*, XLIX, 15.

venir, leur dit : « Quel a été votre dessein lorsque vous avez épargné « ainsi les enfants mâles [1] ? » Cependant, ni les promesses ni les menaces ne purent étouffer en elles la miséricorde, et elles conservèrent les nouveau-nés mâles des Juifs, que le cruel Pharaon avait ordonné d'immoler : « Elles ne firent point ce que le roi d'Égypte leur avait commandé, mais elles conservèrent les enfants mâles [2]. » Qu'y a-t-il de plus terrible qu'un danger de mort? Et cependant la miséricordieuse Judith alla au milieu des ennemis, elle s'avança vers la tente du chef lui-même, et mit sa vie dans le plus grand péril pour délivrer et sauver ses concitoyens de Béthulie, presque captifs [3]. La Juive Esther, parvenue sur les plus hauts degrés du trône royal, fut loin d'oublier la miséricorde. Que de fois elle supplia le roi pour sa malheureuse nation! Que de fois, en voyant le regard du roi où brillait la colère, elle se sentit défaillir! et, la pâleur remplaçant les roses de ses joues, elle inonda de larmes son visage! J'ai présente à la pensée l'histoire de ces saintes femmes, Paule la Romaine, l'impératrice Cunégonde, la duchesse Élisabeth, la reine Hedwige et bien d'autres qui lavèrent de leurs mains les pieds des pauvres, embrassèrent leurs ulcères, pansèrent leurs plaies, les déposèrent dans des lits, les servirent toutes seules et firent don aux hôpitaux de vastes possessions. Je m'étendrais davantage sur les exemples de ces femmes, si je n'écrivais pas des choses très-connues, à savoir : qu'évidemment les femmes sont miséricordieuses. Que si certaines femmes sont à ce point cruelles, qu'elles surpassent les tigres, les lions et les scorpions en méchanceté, d'après l'*Ecclésiastique* [4] : « Il vaut mieux demeurer avec un lion et avec un dragon que d'habiter avec une méchante femme, » ce n'est pas là un défaut commun à toutes les femmes, mais aux plus méchantes. De là, saint Chrysologue, parlant, dans un sermon, d'Hérodiade qui demandait la tête de Jean, ne l'appelle pas une femme, mais une bête féroce : « Il entre, dit-il, non une femme, mais une bête féroce. » Que si la clémence et la miséricorde sont propres aux femmes, la très-sainte Vierge fut femme, et non pas une femme comme les autres, mais pleine de grâces; elle ne se montra pas indigne des autres

[1] *Exode*, I, 18. — [2] *Ibid.*, V, 17. — [3] *Judith*, XIII. — [4] XXV, 23.

femmes, mais, elle les surpassa, en vertu, et non-seulement Judith et Esther, mais encore toutes les autres. Elle fut donc très-clémente.

III. — En outre, Marie est clémente parce que tout entière elle est embrasée du feu de la charité : « Le divin amour, dit saint Jérôme, consumait Marie tout entière, de sorte que c'était en elle un amour continuel et comme l'enivrement de l'amour. » Et qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Dans le sein de Marie descendit, caché sous des formes humaines, cet homme qui répand sur la terre entière les charbons ardents [1]; il plaça en elle une flamme plus vive que chez les autres; il voulut que, tout entière, elle fût consumée par la charité, la bonté, la miséricorde et la clémence, et qu'elle devînt l'espérance des Chrétiens, l'appui des orphelins, l'aide de ceux qui désespèrent, la consolation des pauvres, le secours des opprimés, la rédemption des captifs, le refuge des pécheurs.

IV.—Et une raison très-puissante qui explique pourquoi la Vierge, Mère de Dieu, est clémente et bienveillante à ce point, c'est que le Dieu très-clément, se souvenant de sa miséricorde, a pris notre enveloppe charnelle dans le sein de Marie qu'il a faite clémente, affectueuse et bonne. Autrefois, Dieu sévissait contre le Ciel et contre la terre. Il chassa du Ciel une multitude immense d'Anges pécheurs et les condamna à des peines éternelles; sur la terre, en haine du péché, il détruisit par un déluge tout le genre humain; des nations entières furent consumées par le feu envoyé du Ciel, d'autres périrent par le glaive, d'autres enfin par la peste et la famine. Sodome, Gomorrhe, Jérusalem et des villes, des provinces, des royaumes détruits et rasés au niveau du sol, en sont une preuve. Il ne voulut ensuite admettre personne dans les palais du Ciel, envoyant dans les Enfers les bons et les méchants. Mais en descendant dans le sein de la Vierge, il abandonna tout ressentiment, se revêtit de clémence et s'adonna à une mansuétude admirable; il ouvrit les cieux et, réconcilié avec le genre humain, y conduisit les bons. Il mit dans la Vierge elle-même tant de charité, de clémence, de bonté, de bienveillance et de tendresse que c'est avec raison que tous l'appellent très-clémente. Com-

[1] *Ézéchiel,* x.

ment, en effet, Celle dans le sein de qui l'être clément et miséricordieux par excellence a été formé ne surabonderait-elle pas en clémence et en miséricorde?

V.—Cette fameuse licorne, dont la férocité, au témoignage de Pline, était si grande qu'en dépit de toutes les ruses de la chasse, on ne pouvait la capturer, accourut en toute hâte auprès d'une jeune fille exposée seule au milieu des champs, et, s'apprivoisant sous la main de cette jeune vierge qui la caressait légèrement, elle se coucha si doucement sur son sein qu'elle souffrît qu'elle la liât et qu'elle l'enveloppât de lacets : ce que saint Grégoire raconte aussi dans le livre XXXI *des Morales*.

De même Dieu, à cause du péché commis jadis contre lui, était si furieux et plein d'un ressentiment si terrible contre le genre humain, que ni des prières pressantes, ni l'oblation des sacrifices, ne purent arrêter sa sévérité, jusqu'à ce qu'il se fût laissé enchaîner, humble et pardonnant, dans le sein de Marie, Vierge et Mère.

Samson est une figure parfaite de cela, lui qui brisa tous les liens et résista à toute force jusqu'à ce que, couché sur le sein de Dalilah, il eût permis lui-même qu'on le fît prisonnier et qu'il eût livré son bras puissant et ses mains valeureuses aux cordes et aux chaînes.

Les Égyptiens, à ce que rapporte Pierius[1], pour peindre Jupiter calmant sa colère ou renonçant à sa vengeance, plaçaient un foudre qui reposait mollement sur un lit. Car Jupiter avait coutume de châtier de sa foudre les coupables, comme le dit le poëte : « Souvent retentit son foudre enflammé. » De même notre Dieu, avant qu'il fût homme, jetait avec son tonnerre l'effroi chez les humains et les châtiait. Mais, dès qu'il reposa doucement dans le sein de la Vierge, il quitta tout cet appareil terrible et se montra plein de clémence.

VI. — Saint Antonin donne, par un autre exemple, l'explication de cela : « Le soleil, dit-il, en parcourant le zodiaque, a des rayons brûlants dans le signe du Lion, et le corps des animaux dépérit sous cette trop grande chaleur; mais, en entrant dans le signe de la Vierge, il tempère ses rayons.» Ainsi, Soleil de justice, notre Dieu, dans l'An-

[1] Liv. XLIII.

cien Testament, était comme un lion rugissant; Dieu de vengeance, il punissait d'une manière terrible les pécheurs, comme cela ressort des exemples que nous avons donnés. Mais la flamme de l'amour était en lui dans toute sa force, et, en entrant dans le sein de la Vierge, il devint un Dieu plein de bonté, de clémence, de douceur et de miséricorde.

C'est là sans doute un mystère que la Vierge, signe du zodiaque, est placée entre le Lion et la Balance; car, comme le dit l'*Apocalypse*[1] : « Le lion de la tribu de Juda a vaincu; » la bienheureuse Vierge, brisant la colère du Lion et tempérant les rigueurs de la justice, a dû être placée entre ces deux signes comme un modérateur.

Quels supplices, en effet, seraient trop affreux pour le Lion tenant la balance, c'est-à-dire pour Dieu exerçant sa justice! La bienheureuse Vierge Marie a retenu la colère de ce Lion; elle a adouci les rigueurs de sa justice, et Dieu a vu sa colère fléchir à ce point, par la Vierge, qu'il a consenti à ce que ses mains fussent retenues, enchaînées et fixées à une croix, afin qu'elles fussent dans l'impuissance de se mouvoir pour punir.

VII. — Nous lisons que, grâce à l'intervention des femmes, on vit des armées ennemies se séparer, les feux de la guerre s'éteindre et la paix être consolidée. Alexandre raconte[2] que cela eut lieu chez les Troglodytes et les anciens Germains. Baptiste Fulgosius fait mention[3] d'un fait semblable qui se serait produit chez les Celtes, et Cœlius Rhodiginus parle[4] d'une coutume des Gaulois, par laquelle ils convoquaient les femmes au conseil lorsque la guerre était sur le point d'éclater parmi eux. La raison de cet usage est que les femmes, tantôt par leurs larmes, tantôt par leurs prières, adoucissaient l'humeur farouche des guerriers jusqu'à ce que, déposant tout sentiment de haine, ils rentrassent de nouveau dans la bonne entente et regardassent la guerre comme une action criminelle. Si des femmes ont eu ce pouvoir sur des hommes, assurément notre Vierge l'a eu sur Dieu lui-même. Irrité justement des crimes des hommes, il sévissait contre eux avec rigueur, mais la médiation de la Vierge lui a fait déposer

[1] V, 5. — [2] D'Alexandre, liv. IV, chap. II. — [3] Liv. V, chap. II. — [4] Liv. XIII, chap. XXXIII.

toute colère et tout ressentiment, et il a formé avec les hommes un traité de paix.

Lorsque Coriolan, chef des Volsques, qui portait dans son cœur une haine invétérée des Romains, assiégeait Rome, de nombreux députés, que l'on comptait parmi ses parents et ses amis, vinrent à lui jusqu'à deux reprises différentes sans rien obtenir ; par un décret du sénat, les pontifes eux-mêmes, les officiers du temple, les augures, vêtus chacun de leurs insignes, se dirigèrent vers son camp sans pouvoir le fléchir ; alors Volumnie, sa mère, accompagnée de Virgilia, son épouse, de ses filles et de plusieurs femmes, alla vers son fils et lui parla avec tant d'effusion qu'elle obtint qu'il levât le siége[1]. C'est ainsi que la Vierge Marie, alors que tout paraissait désespéré et que les supplications des Pontifes et des Saints avaient été repoussées, seule et sans secours étranger, a apaisé son Jésus et par lui Dieu le Père. Aussi, rendons à cette Vierge de grandes actions de grâces, et poursuivons ses louanges comme nous l'avons commencé.

[1] Plutarque, liv. I[er] de la *Vie des grands Capitaines*, dans *Coriolan*.

XXVI

VIRGO FIDELIS

VIERGE FIDÈLE

La fidélité n'est pas la dernière des vertus que nous ayons à louer en Marie. Elle est commandée par les lois divines ; elle est chérie de toutes les nations ; elle est grandement louée entre toutes les vertus. Dieu est fidèle : « Dieu est fidèle dans toutes ses œuvres[1]. — Dieu est fidèle dans ses promesses et il est éloigné de toute iniquité[2]. » Il demande des serviteurs fidèles : « J'ai jeté, dit-il, mes yeux sur ceux qui sont fidèles sur la terre[3]. » Dans l'*Apocalypse*[4], il fait cette recommandation : « Sois fidèle jusqu'à la mort. » Aussi veut-il qu'on soit fidèle à ses engagements, même envers un ennemi ou un infidèle ; il hait et a en horreur la perfidie. En outre, il permet que ceux qui manquent de fidélité soient anéantis et exposés à mille dangers et à mille souffrances, tant dans la vie présente que dans la vie éternelle. Sédécias causa la ruine de son royaume et de sa dynastie, parce qu'il viola la fidélité qu'il avait jurée aux Chaldéens[5]. La famille de Saül fut déchue du trône et détruite, parce que ce prince viola la parole qu'il avait donnée aux Gabaonites. Et pour ne citer que quelques noms profanes, Agathocle, tyran de Syracuse ; Tissapherne, général des Perses ; Alexandre le Grand, roi de Macédoine ; Théodat, roi des Goths ; Astolphe, roi des

[1] Ps. CXLIV, 4. — [2] *Deutéronome*, XXXII, 4. — [3] Ps. C, 8. — [4] II, 10. — [5] *Jérémie*, XXXIX, 5.

Lombards, et Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, furent punis pour avoir violé la foi qu'ils avaient publiquement jurée.

La fidélité est chérie de toutes les nations ; elle est, en effet, le soutien des royaumes. Dès que la fidélité est en honneur, un royaume, quelque faible qu'il soit, est toujours stable. Les Romains attirèrent à eux toutes les nations, parce qu'ils conservaient, tant à l'égard de leurs amis que de leurs ennemis, une fidélité que rien ne pouvait leur faire violer. Un exemple des plus célèbres est celui que donna le consul Mucius Attilius Régulus: après avoir remporté de nombreuses victoires et d'éclatants triomphes sur les Carthaginois, ce général fut pris par l'habileté de Xantippe et jeté dans les fers. On l'envoya ensuite à Rome pour l'échange des prisonniers, en lui faisant promettre par serment que, s'il ne l'obtenait pas, il reviendrait se constituer prisonnier. Introduit dans le sénat, il dissuada les pères conscrits de consentir à cette condition, et, abandonnant son épouse et ses enfants, il revint à Carthage ; là, il fut renfermé dans un coffre de bois, hérissé de toutes parts de pointes aiguës, torturé par les veilles et par les piqûres que lui faisaient ces pointes de fer ; il aima mieux subir une mort affreuse que de violer la foi jurée à un ennemi [1].

La fidélité est grandement louée entre toutes les vertus. On lit dans les *Proverbes* [2] : « L'homme fidèle sera grandement loué. » Et c'est avec raison ; car elle est rare, plus précieuse et plus salutaire que les autres vertus ; en effet, elle se trouve difficilement. Salomon l'atteste dans les *Proverbes* [3] : « Qui trouvera, dit-il, un homme fidèle? » Et l'Apôtre [4] s'exprime ainsi : « Ce qui est à désirer dans les dispensa-

[1] Pline, *sur les Hommes illustres*. — [2] XXVIII, 20. — [3] XX, 6. — [4] Ire *Aux Corinthiens*, IV, 2.

teurs, c'est qu'ils soient trouvés fidèles. » Elle est plus précieuse, car elle l'emporte sur tous les biens; on lit dans l'*Ecclésiastique*[1] : « Rien n'est comparable à l'ami fidèle, et l'or et l'argent ne méritent pas d'être mis en comparaison avec la sincérité de sa foi. » Elle est plus salutaire, car « l'ambassadeur qui est fidèle est une source de salut pour lui-même et pour celui qui l'a envoyé. » Qu'il nous suffise d'avoir dit succinctement ces choses à la louange de la fidélité.

La Mère de Dieu nous a fourni un modèle remarquable de cette vertu. Elle était fidèle, c'est-à-dire elle garda la parole qu'elle avait jurée à Dieu et aux hommes. Pour le montrer, nous allons tout examiner et tout faire connaître, et cela afin d'accroître de plus en plus notre zèle et notre amour pour la sainte Vierge.

283e CONFÉRENCE

La Vierge a été fidèle a Dieu.

Sommaire. — 1. La sainte Vierge crut aux promesses de Dieu. — 2. Elle s'attacha toujours à lui. — 3. Elle cacha le secret qui lui était confié. — 4. Elle ne s'attribua pas un honneur qui ne lui revenait pas. — 5. Elle fut fidèle, parce qu'elle administra avec sagesse et fidélité le bien qui lui était confié.

Est fidèle à Dieu quiconque croit à ses promesses, s'y attache perpétuellement, cache ses secrets et ne s'attribue pas un honneur qui ne revient qu'au souverain Maître du monde. Notre Vierge pratiqua parfaitement toutes ces choses, et c'est pour cela qu'on l'appelle à juste titre la Vierge fidèle.

I. — La sainte Vierge crut que Dieu ne pouvait ni renier ses promesses, ni les révoquer, ni nous tromper. Elle crut au mystère ineffable de l'incarnation du Fils de Dieu. Elle crut qu'elle était cette vierge choisie par Dieu pour l'accomplissement de cet auguste mys-

[1] IV, 15.

tères. Elle crut que tout le genre humain allait être sauvé, grâce au Verbe incarné. Elle crut que la porte du Ciel, fermée depuis tant d'années, allait enfin s'ouvrir. Toutes ces choses, Dieu les avait promises par ses prophètes.

Les saintes Écritures exaltent la fidélité de quelques personnages. Dans l'*Ecclésiastique* [1], il est dit d'Abraham : « Dans la tentation par laquelle Dieu l'a éprouvé, il a été trouvé fidèle. » Au Ier *Livre des Rois* [2], on lit de David : « Qui, entre tous vos serviteurs, a été fidèle comme David? » Dans les *Nombres* [3], il est raconté de Moïse : « Moïse est mon serviteur très-fidèle dans toute ma maison. » Mais leur fidélité envers Dieu est bien inférieure à celle de la Vierge, Mère de Dieu.

Abraham crut que Sarah stérile enfanterait à l'âge de quatre-vingt-dix ans; Marie crut qu'elle deviendrait mère tout en étant vierge. Pour Abraham, l'enfantement de Sarah, son épouse, ne fut pas sans exemple; Adam et Ève avaient plus de cent-trente ans lorsque Seth, leur fils, vint au monde; Noé était âgé de cinq cents ans lorsqu'il engendra Sem, Cham et Japhet [4]. Pour Marie, sa maternité fut sans exemple, car on n'a jamais entendu dire qu'une vierge ait conçu et enfanté. Aussi l'Église chante-t-elle : « On ne vit pas de semblable mère, ni avant ni après elle. » Dieu promit à Abraham un fils, mais un fils qui naîtrait d'une femme et d'un homme. Dieu promet à Marie un fils, mais un fils devant naître d'une femme sans la coopération d'aucun homme. Abraham crut qu'il serait le père d'un homme; mais Marie crut que le Fils, qu'elle concevrait et mettrait au monde, serait Dieu et homme tout ensemble. En recevant les promesses de Dieu, Abraham n'hésita pas à croire qu'Isaac étant mort, Dieu pouvait le ressusciter, comme le dit l'Apôtre [5] : « Abraham offrit son fils Isaac.... Il pensait en lui-même que Dieu pourrait bien le ressusciter après sa mort; » Marie, au contraire, crut très-fermement que Dieu naîtrait et pourrait mourir. David, accablé d'épreuves et de malheurs, poursuivi d'un côté par Saül et son armée, et de l'autre par Achis et les Philistins qui demandaient sa tête, abandonné de tout le monde et privé de tout secours humain, et n'ayant plus d'espérance, crut

[1] XLIV, 21. — [2] XXII, 14. — [3] XII, 7. — [4] *Genèse*, V. — [5] *Aux Hébreux*, XI, 19.

cependant que Dieu le délivrerait de tous ces maux et le ferait monter sur le trône qu'il lui avait promis par la voix de Samuel; aussi chantait-il : « J'ai cru avec une ferme foi, c'est pourquoi j'ai parlé[1]; » le cœur de Marie fut abreuvé d'angoisses, surtout lorsqu'elle vit son Fils lié, couvert de crachats, accablé de coups, ensanglanté, déchiré à coups de fouet, couronné d'épines, tombant sous le poids de son fardeau, élevé sur la croix, couvert de sang, presque nu, souffrant la soif et mourant. Et cependant elle ne cessa de croire que ce Fils était le Fils de Dieu, le vrai Dieu, et elle eut toujours une foi inébranlable à sa résurrection qui allait bientôt arriver, et à la rédemption du monde qui allait s'opérer. En ce temps-là, l'élite des martyrs chancelait, les colonnes de la foi vacillaient, les Apôtres prenaient la fuite; on ne put éloigner la sainte Vierge des côtés du Christ, ou plutôt de la croix. Le traître abominable, qui joignit au plus grand des crimes le plus grand désespoir, Judas, tomba.

Pierre, qui voulait aller en prison avec Jésus et marcher à la mort avec lui, tomba aussi[2]; les Apôtres furent scandalisés. Seule, la Vierge ne chancela pas, elle n'hésita pas, elle ne tomba pas, elle ne se scandalisa pas, elle se tint ferme dans la foi au pied de la croix de Jésus, ainsi que nous le montrerons plus bas, dans la *396e Conférence*.

Moïse et Aaron crurent qu'en frappant le rocher il en sortirait de l'eau, et cependant ce ne fut pas sans quelque hésitation : « Pourrons-nous, dit Moïse, vous faire sortir de l'eau de ce rocher[3]? » Marie crut très-fermement qu'une source d'eau vive pouvait jaillir du rocher de son sein virginal.

Marie fut tellement fidèle à garder le vœu qu'elle avait fait à Dieu de sa virginité que, même liée par le mariage, elle ne connut point d'homme; la conception et l'enfantement de son Fils ne purent en aucune façon lui faire violer sa promesse, mais elle demeura toujours vierge, comme nous l'avons suffisamment prouvé en développant cette invocation : *Mère sans tache*.

II. — De plus, la Vierge-Mère fut fidèle à Dieu, parce qu'elle s'y

[1] Ps. cxv, 1. — [2] St. Luc, xxii. — [3] *Nombres*, xx, 10.

tint toujours attachée. Ni la tribulation, ni la souffrance, ni l'adversité ne purent la séparer de Dieu. Elle se tint toujours auprès de son Fils, elle l'assista toujours, et, au temps de sa passion ignominieuse, alors que ses disciples, ses amis, ses parents et autres personnes l'abandonnaient et prenaient la fuite, alors que ceux qui avaient un peu plus attendu que les autres reniaient leur Maître, la Vierge fidèle se tenait au pied de la croix, en public, et dans un endroit exposé aux regards de la foule; de ses yeux pleins de pitié, elle contemplait les blessures de son Fils, elle ne rougissait pas de la croix et de l'ignominie du Christ, bien qu'elle fût la Mère de Celui que les Juifs et autres bourreaux poursuivaient d'une haine si acharnée et si hostile; elle ne tremblait pas devant eux; en elle s'accomplissait cette parole de l'*Ecclésiastique*[1] : « Si vous possédez un ami, conservez-le au jour de l'épreuve. »

III. — Marie était fidèle à Dieu en gardant ses secrets. Celui qui cache les secrets de son ami, celui qui cache ce qu'il a vu, celui qui se tait sur ce qu'il a entendu, celui-là est fidèle, ainsi qu'on le lit dans les *Proverbes*[2] : « Celui qui a la fidélité dans le cœur garde avec soin ce qui lui a été confié. Les femmes ne veulent pas entendre parler de secrets, elles aiment trop à parler; pour elles, le silence est une servitude et la parole une liberté. Impatientes de la servitude et avides de la liberté, elles ne peuvent retenir ce que vous leur dites à l'oreille. Marcus Caton, personnage très-célèbre par sa sagesse, disait souvent dans sa vie qu'il se serait repenti d'avoir confié un secret à une femme. C'est pour cette raison que Dieu n'a pas voulu leur confier le secret de la sainte confession.

Mais notre Vierge, quoique femme, fut très-éloignée de ce défaut; elle était très-recommandable par la vertu du silence, car étant non-seulement confidente du plus grand des secrets, mais encore coopératrice de l'incarnation de Notre-Seigneur, elle ne livra pas ce secret, mais « elle conserva toutes ces paroles en elle-même, les repassant dans son cœur. » Ce secret était le secret des secrets de Dieu, non pas quant à la substance de l'œuvre de la Rédemption; car presque tous

[1] VI, 7. — [2] XI, 13.

les fidèles croyaient au Messie et étaient sauvés par la foi en Celui qui allait venir. Les prophètes l'avaient prédit, de nombreuses figures l'avaient représenté; Dieu lui-même avait dit au serpent, en parlant du Messie : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, etc.; elle-même brisera ta tête. » Mais ce secret était le secret des secrets de Dieu, quant à l'individu et quant à la personne, quant au temps et quant au lieu, c'est-à-dire qu'on ignorait le jour, l'année où naîtrait le Messie, et qui serait ce Rédempteur promis. Ce secret, Dieu le cachait à dessein, afin que le démon n'entravât pas l'œuvre de notre Rédemption, mais plutôt pour qu'il fût pris comme un poisson à l'hameçon qu'un ver dissimule. C'est, dis-je, de ce ver qu'il a parlé en disant : « Je suis un ver et non point un homme. » C'est pour cela que le Fils de Dieu voulut naître d'une Vierge mariée. Le diable pensant que le Christ ne naîtrait pas d'une vierge, mais d'une femme mariée, c'était un moyen de lui cacher l'incarnation et la naissance du Verbe. Pour cela il voulut naître pauvre, de parents pauvres, dans une pauvre cabane; il souffrit la faim et la soif; fatigué, il s'assit; il fit et supporta beaucoup de choses : il endura la chaleur et le froid, tout cela pour qu'on ne le prît pas pour ce qu'il était. Tout ce mystère fut confié à notre Vierge, parce qu'elle était fidèle, discrète; parce qu'elle avait comme un sceau sur ses lèvres. Avec quelle fidélité la Vierge, Mère de Dieu, a gardé ce secret, je le dirai lorsque je parlerai, dans l'invocation suivante, de son amour du silence.

IV. — Marie a été fidèle, parce qu'elle n'a pas usurpé pour elle l'honneur de Dieu. Celui qui ne s'attribue rien des biens de son maître et qui ne dépense rien inutilement, celui-là passe pour un serviteur fidèle. Telle était la Vierge, Mère de Dieu, lorsque Élisabeth la comblait de louanges à cause des dons célestes qui brillaient en elle; ne s'attribuant aucun bien, elle renvoya toutes ces louanges à Dieu. Que dis-je! comme une très-fidèle servante, elle ne se réserva rien, elle rapporta à Dieu toutes les grâces qu'elle en avait reçues : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu, mon Sauveur. »

V. — Celui qui administre avec sagesse et prudence les biens de son maître, celui-là est un fidèle serviteur. On lit dans saint Matthieu :

« Qui est le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur tous ses serviteurs[1] ? » « Un serviteur fidèle, dit Théophylacte, est celui qui ne dérobe pas pour lui les biens de son maître, et qui les traite et les dirige non pas comme les siens, mais comme ne lui appartenant pas et comme étant des biens de famille, ne disant pas que ce qui est à son maître lui appartient, mais disant au contraire que ce qui est à lui est aussi à son maître. » Telle fut en tout la très-sainte Vierge. Le précieux trésor du Verbe divin lui avait été livré pour notre utilité à tous ; elle nous le rendit, ce trésor, avec tant de fidélité qu'elle ne se réserva rien pour elle, mais elle le donna pour le salut des hommes ; et cela si volontiers que s'il ne s'était pas trouvé un traître et une âme vénale comme celle de Judas, s'il n'y avait pas eu de Juif pour l'acheter, de Pilate pour le condamner, de bourreau pour le frapper de verges, de licteur pour le conduire au supplice, elle aurait, pour notre Rédemption et l'accomplissement de la volonté de Dieu le Père, crucifié elle-même son Fils Jésus, les délices de son cœur, si elle avait pu le faire sans péché. Eh quoi ! elle savait que Dieu voulait qu'un seul fût livré pour tous, et, comme une intendante fidèle, elle l'aurait fait elle-même, si personne autre ne l'avait fait. Et elle aurait agi certainement avec sagesse.

Car c'est une espèce de piété que d'être cruel en cette matière. La volonté et l'amour de Dieu le Père doivent être préférés à toutes les volontés et à tous les amours. Puisqu'il faut manquer à l'amour que nous devons à l'un ou à l'autre, nous devons plutôt trahir l'amour des hommes que celui de Dieu. Nous avons vu la Vierge fidèle à Dieu ; tâchons d'arriver à l'acquisition de cette fidélité. Ainsi soit-il.

[1] XXIV, 45.

284e CONFÉRENCE

La Vierge, Mère de Dieu, a été fidèle aux hommes.

Sommaire. — 1. Celui-là est fidèle qui a dans le cœur l'amitié qu'il a sur les lèvres. — 2. L'ami fidèle ne fait acception de personne. — 3. L'ami fidèle ne cesse jamais d'aimer, même dans l'adversité. — 4. L'ami fidèle aime à la mort et après la mort. — 5. L'ami fidèle est franc et ouvert.

I. — Celui-là est fidèle qui a et porte dans son cœur l'amitié qu'il affiche sur ses lèvres. Dans les *Proverbes* [1], on lit : « Un témoin fidèle ne ment point. » En effet, celui qui montre de l'amour par ses paroles et entretient la haine dans son cœur, celui-là est un perfide : il est semblable à Judas l'Iscariote. Il n'en est pas ainsi de la très-sainte Vierge : chez elle, il n'y a rien de répréhensible, tout est franc, sincère, fidèle et irréprochable. Ce qu'elle met sur ses lèvres, elle l'a dans le cœur; elle appelle, elle invite tout le monde à aller à elle : « Venez à moi, dit-elle, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte [2]. » Elle reçoit tout le monde, elle aime tous ses enfants, elle les porte tous dans ses bras maternels, elle ne méprise les prières d'aucun d'entre eux, elle fait part à tous de l'abondance de ses grâces. Saint Bernard [3] a dit de Marie cette belle parole si pleine de sens : « En suivant Marie, dit ce Docteur, vous ne dévierez pas; en la priant, vous ne désespérerez pas; si vous pensez à elle, vous ne tomberez pas dans l'erreur; si elle vous soutient, vous ne tomberez pas; si elle vous protége, vous ne craindrez rien; si elle est votre guide, vous ne vous fatiguerez point; si elle vous est favorable, vous arriverez au salut. Si quelqu'un a senti que Marie, appelée à son secours dans ses besoins par une fidèle prière, ait manqué à son appel, que celui-là se taise sur les louanges de cette Vierge. »

II. — L'ami fidèle ne fait acception de personne : il ne préfère pas le riche au pauvre, sa famille à l'étranger, le noble au roturier ; il ne fait pas attention à la fortune, mais il cultive l'amitié en tout temps et avec tout le monde. On lit dans l'*Ecclésiastique* [4] : « Gardez la fidélité à votre ami pendant qu'il est pauvre, afin que vous vous réjouissiez

[1] xiv, 5. — [2] *Ecclésiastique*, xxiv, 26. — [3] Sermon IIe *sur le Missus est*. — [4] xxii, 28.

avec lui dans son bonheur. Demeurez-lui toujours fidèle pendant le temps de son affliction. » C'est ce que signifie cette peinture où l'Amour était représenté sous les traits d'un aveugle ayant des ailes, portant des flèches à la main et n'ayant aucun œil[1]. Quiconque aime réellement et parfaitement est porté par le poids de l'amour à faire du bien, les yeux fermés, à la personne qu'il aime, sans s'inquiéter de ses mérites ni des obligations qu'il a contractées envers elle. Celui qui discute les mérites, qui examine les obligations qu'il a, celui-là pourra passer pour un homme prudent, sage et reconnaissant, mais ne méritera jamais le nom d'ami sincère et vrai. La très-sainte Vierge Marie ne fait acception de personne : elle ne regarde pas la fortune; elle aime également le riche et le pauvre, le noble et le roturier; elle protége aussi bien le juste que le pécheur; aussi Salomon dit-il d'elle avec raison, dans le *Cantique des cantiques*[2] : « Elle est éclatante comme le soleil. » Car, de même que le soleil éclaire et embellit le monde entier de ses rayons les plus éclatants, ainsi la sainte Vierge Marie répand sur tous ses enfants les rayons de sa miséricorde. Écoutons saint Bernard[3] : « Ceux qui habitent dans le Ciel et ceux qui sont en Enfer, ceux qui nous ont précédés et nous qui existons, ceux qui nous suivront et les fils de leurs fils et ceux qui naîtront d'eux, tous recourent à Marie comme un moyen d'arriver au salut, comme à l'Arche de Dieu, comme à la Souveraine du monde : ceux qui sont dans le Ciel, pour être renouvelés; ceux qui sont dans l'Enfer, c'est-à-dire dans le Purgatoire, pour être délivrés; ceux qui nous ont précédés, pour être reconnus comme des prophètes fidèles, et ceux qui nous suivront, pour être glorifiés. »

III. — L'ami fidèle aime toujours, il est toujours constant dans ses affections, il cultive l'amitié non-seulement dans la prospérité, mais encore dans l'adversité, sachant bien que la sincérité de la foi d'un ami se connaît principalement dans l'adversité, d'après cette parole d'Ennius : « C'est dans les circonstances critiques qu'on voit si un ami est fidèle. » Cette vérité est clairement enseignée par la sainte Écriture; on lit dans l'*Ecclésiastique*[4] : « L'ami ne se connaît

[1] Alciat, Emblème CXIV. — [2] VI, 9. — [3] Homélie *sur la Pentecôte*. — [4] XII, 8.

point pendant la prospérité, et l'ennemi ne se peut cacher dans l'adversité. » Saint Augustin[1] s'exprime ainsi : « Rien ne prouve un ami comme de porter les peines d'un ami. » Isidore[2] fait entendre ces paroles : « Dans la prospérité, l'amitié est incertaine : on ne sent pas si c'est la personne ou la félicité qu'on aime. » Ceux qui n'aiment leurs amis que dans la prospérité et qui les abandonnent dans l'adversité, ceux-là ne sont pas des amis : ils sont comme les mouches qui ne vivent qu'en été, qui vont à la recherche des tables et des restaurants et qui meurent en hiver ; ils sont comme les hirondelles : elles habitent pendant l'été les maisons, mais elles les abandonnent à l'approche de l'hiver pour prendre leur vol ; ils sont comme le lierre qui n'embrasse si étroitement les murs et les arbres que pour s'élever et prospérer ; ils sont comme les ombres qui n'accompagnent les corps que lorsque brille la lumière du soleil ; ils sont comme les tournesols qui s'ouvrent au soleil levant et se tournent vers lui ; dès que l'astre du jour a disparu, ils se referment et se retirent ; ils sont comme les poux qui ne dévorent que les corps vivants et n'ont aucun commerce avec les cadavres inanimés ; ils sont comme les caladres qui se détournent d'un malade sur le point de mourir ; revient-il en santé, ils le regardent fixement comme pour l'applaudir ; ils sont comme ces femmes prostituées qui n'aiment qu'autant qu'elles y trouvent leur avantage ; ils sont comme les chiens qui suivent le voyageur tant que celui-ci leur donne du pain ; ils sont comme l'or falsifié : comme lui, ils pâlissent dès que l'adversité devient imminente ; ils sont, enfin, comme les torrents : les neiges viennent-elles à fondre, ils grossissent ; celles-ci ont-elles cessé de couler, ils se dessèchent. Si un ami doit être fidèle à son ami, il doit l'être bien davantage encore dans l'adversité.

Telle est notre Vierge : elle a coutume de venir à notre aide non-seulement dans la prospérité, mais bien plus encore dans l'adversité. Qu'ils sont nombreux, ô Dieu miséricordieux, les affligés qu'elle a délivrés de leurs tribulations, arrachés aux dangers, secourus dans leurs nécessités, sauvés de la tyrannie du démon, défendus contre les

[1] *Livre des quatre-vingt-trois Questions*, LXXIe quest. — [2] Liv. IIIe *du Souverain bien*.

tentations les plus dangereuses du démon, de la chair et du monde! Qu'ils sont nombreux ceux qu'elle a soustraits aux embûches des méchants, ceux qu'elle a guéris des infirmités les plus graves! Qui dira tous ceux qu'elle a consolés dans leur tristesse et calmés dans le malheur? Qui énumèrera tous ceux qu'elle a rendus intrépides au milieu des ennemis et des brigands, tous ceux qu'elle a protégés au milieu des périls de la mer, tous ceux qui par le secours de cette bonne Mère ont échappé à la damnation éternelle? D'après ce que nous lisons, elle apparut à quelques-uns de ses dévots serviteurs durant leur maladie, et, comme une mère, elle leur présenta son sein et les guérit ainsi; elle secourut des femmes en couches et remplit à leur égard l'office de sage-femme; quelques-uns s'étant livrés au démon par un acte, elle leur rendit cet acte et les plaça en lieu sûr; quelques autres furent délivrés par elle des spectres et des terreurs qui les tourmentaient. La Vierge, qui nous a donné et nous donne tant de secours et tant de bienfaits dans l'adversité, est vraiment une amie fidèle.

IV. — L'ami fidèle chérit non-seulement pendant la vie, mais à la mort et après la mort, celui qu'il aime. Ainsi Noémi dit à Booz : «Qu'il soit béni (Booz) du Seigneur, puisqu'il a conservé pour les morts la même volonté qu'il a eue pour les vivants[1].» Cette vérité est encore montrée par ce portrait que Gyrald trace du vrai ami dans son Livre *des Dieux des nations*, où il les dépeint sous la forme d'un jeune homme, la tête découverte et revêtu d'une tunique grossière sur le bord de laquelle on lit ces mots : «Mort et vie,» ce qui veut dire : «Je suis ami à la vie et à la mort.»

Telle est la sainte Vierge Marie. Non contente de nous protéger pendant cette vie en apaisant la colère de Dieu, en détournant de nous les attaques de nos ennemis et en nous plaçant dans la voie du salut, elle nous protége encore à l'heure de notre mort; elle veille à la conservation de nos âmes, elle repousse loin de nous la vue obscure et horrible des démons les plus mauvais, et elle se tient enfin auprès de nous au jour terrible du Jugement. Aussi lui adressons-

[1] *Ruth*, II, 20.

nous souvent cette prière : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Nous lui disons aussi : « Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, défendez-nous contre les surprises de l'ennemi, et recevez-nous sous votre protection à l'heure de notre mort. »

Le monde n'a pas de ces amis qui viennent à notre secours à l'heure de la mort. Appelez vos amis, appelez vos domestiques, appelez vos parents, votre épouse, vos fils, vos filles, vos neveux, ils vous abandonneront ou, s'ils veulent vous aider, ils ne le pourront pas. J'ai lu d'un homme remarquable qu'à l'heure de la mort, il appelait et implorait le secours de son épouse : « Épouse chérie, lui disait-il, secourez-moi dans cette extrémité. » Celle-ci lui ayant dit en pleurant : « Comment puis-je vous aider, mon très-cher mari, dans une maladie incurable ? » Il appela son fils aîné : « Mon fils, lui dit-il, viens à mon secours dans mon malheur ; j'ai travaillé pour toi jour et nuit et j'ai souvent exposé ma vie au péril. » Celui-ci lui répondit en gémissant : « Que ne puis-je, ô mon père, vous arracher à la mort ! mais cela surpasse ma puissance. » Il appela alors le second, le troisième, puis ses fils et ses filles tour à tour ; il fit aussi venir ses serviteurs et ses servantes ; il adressa la parole à chacun d'eux pour implorer leur secours. Remplis de douleur, ils lui firent tous la même réponse, lui disant que, contre la mort, il n'y avait pas de remède. Il s'écria alors : « O vains soucis des hommes ! oh ! qu'il y a de vanité dans les choses humaines ! C'est pour vous, mon épouse, mes fils et mes filles, que j'ai travaillé, que j'ai engagé peut-être mon âme, et voilà ma récompense ! A cette heure dernière, j'implore votre secours, et vous ne pouvez me secourir. Oh ! qu'il eût été plus important de servir Dieu, de me préparer des amis sur la terre et dans le Ciel ; ils seraient auprès de moi en ce moment ! Oh ! que je deviendrais sage, si je pouvais vivre encore ! »

Il n'en est pas ainsi de la Vierge, Mère de Dieu. Quiconque implore dévotement son secours, sent son assistance à l'heure redoutable de la mort. Oh ! qu'il agit sagement celui qui sert en cette vie la Vierge fidèle ! C'est à elle qu'il a été donné, préférablement à tous les autres Saints, d'assister à la mort ses dévoués serviteurs ; car, de

même qu'elle assista, à l'heure de la mort, le Christ, son Fils selon la nature, de même aussi elle assiste, à l'heure de la mort, les fils spirituels qui se sont donnés à elle d'une manière toute particulière; elle vient à leur secours, elle chasse les démons et fait qu'ils terminent leur vie par une sainte mort. C'est pour cela que Salomon[1] la proclame « belle comme la lune. » Car, comme la lune préside à la nuit parce qu'elle l'éclaire ; ainsi, au moment de la mort, qui est assimilée à la nuit, la Vierge éclaire ses dévoués serviteurs et chasse loin d'eux les ténèbres. C'est pourquoi Pelbart[2] applique à la Vierge ces paroles : « C'est elle qui l'a aidé contre ceux qui voulaient le surprendre par leurs tromperies, et qui l'a fait devenir riche ; elle l'a protégé contre ses ennemis, elle l'a défendu des séducteurs, et elle l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux[3]. » En effet, la Mère de Dieu garde et défend, à l'heure de la mort, ses dévoués serviteurs contre les tentatives du démon. Jean Séverin[4] nous fournit beaucoup d'exemples, pour montrer que la sainte Vierge a fréquemment apparu à ses serviteurs dans leur agonie, et qu'elle les a consolés en ranimant leur courage en ce terrible moment.

Fulbert, évêque de Chartres, étant malade, la Vierge, Mère de Dieu, à laquelle il était très-dévoué, lui apparut dans une vision, lui donna ses saintes mamelles à sucer et répandit en lui, avec le lait du corps, l'esprit de prophétie[5]. Nous citerons plusieurs autres exemples lorsque nous traiterons de l'invocation *Porte du Ciel*.

V. — Celui qui est franc et ouvert et non simulé, celui qui aime son ami d'après le bien qui est en lui et pour le bien, et non pour le mal, celui-là est un ami fidèle. Il ne favorise pas, il ne caresse pas ses vices, mais il le fait avancer dans la vertu ; il ne flatte pas ses passions, mais il les blâme et leur résiste, et il s'occupe activement de la perfection et du salut de son ami. Aussi a-t-on dit d'un ami qu'il est comme le gardien de l'âme.

Telle est la Vierge, Mère de Dieu ; non-seulement elle excite par ses affectueux avertissements les pécheurs au repentir de leurs crimes,

[1] *Cantique des cantiques*, VI, 9. — [2] *Étoilier de la Vierge*, liv. XII, part. II, chap. Ier. — [3] *Sagesse*, X, 11. — [4] Dans les *Selectæ aureæ*. — [5] Baronius, en l'année du Seigneur 1028.

mais encore elle les détourne par ses reproches des mauvaises habitudes que leurs fautes leur ont fait contracter.

Pour rendre ceci plus évident, nous allons citer quelques exemples.

Cosmiona, épouse du patrice Germain, ayant embrassé l'hérésie sévérienne, la sainte Vierge lui apparut à l'entrée du sépulcre du Seigneur et lui défendit d'entrer dans ce lieu : « Comment, lui dit-elle, oses-tu entrer ici, puisque tu n'es point nôtre? » Celle-ci se convertit à la foi catholique et fut admise au sépulcre du Christ[1].

Sainte Catherine de Sienne étant appliquée à une vision céleste, détourna un peu les yeux par curiosité; la sainte Mère de Dieu la reprit si sévèrement de cette petite distraction dans les choses divines que Catherine ne tarda pas à pleurer amèrement sa faute[2].

La bienheureuse Catherine de Suède, fille de sainte Brigitte, fut aussi fortement réprimandée. Catherine étant à Rome pour assister sa mère, fut pressée d'un désir si ardent de revoir sa patrie qu'elle ne voulait plus obéir à sa mère qui s'efforçait de la retenir. La sainte Vierge lui fit une correction sévère en ces termes : « Est-ce que je viendrai à ton secours, toi qui ne cèdes et n'obéis à personne, ni à Dieu, ni à moi, ni à ta mère, ni à ton confesseur? » Après cette admonition, Catherine rentra en elle-même et revint promptement à l'obéissance[3].

Eskill, jeune enfant de douze ans, ne lui ayant pas fait une seule fois hommage de la Salutation angélique, la sainte Vierge lui montra une fournaise ardente. Cette vision l'épouvanta tellement qu'il s'attacha pour toujours au service de la Reine du Ciel. Ayant été fait d'abord évêque, il devint dans la suite moine de Cîteaux[4].

Cyriaque, abbé, raconte qu'il vit autrefois en songe une femme d'une grande beauté, revêtue de pourpre : c'était notre Souveraine Marie, la sainte Mère de Dieu; elle était accompagnée de deux hommes qui n'étaient autres que saint Jean Baptiste et saint Jean l'Évangéliste. L'abbé, étant sorti de sa cellule, se mit à prier la Mère de Dieu de vouloir bien y rentrer. Celle-ci s'y refusa en disant : « Tu as mon ennemi dans ta cellule. » L'abbé, tourmenté et très-inquiet, ne savait

[1] *Pré spirituel*, XLVIII. — [2] Raymond de Capoue, dans la vie de la Sainte. — [3] Surius, dans la vie de la Bienheureuse. — [4] *Miroir des Exemples*, dist. VIII, n° 32.

dans quel endroit de sa cellule ni quel ennemi de Marie il pouvait avoir chez lui, lorsque, par hasard, il aperçut un livre que lui avait prêté saint Iscyhius, prêtre de Jérusalem. En le parcourant, il aperçut à la fin du volume deux lignes impies de Nestorius qu'on y avait jointes. Il comprit que c'était là l'ennemi de Marie. Ainsi réprimandé avec bonté et amitié par la sainte Vierge, il rendit le livre à saint Isychius qui le livra aux flammes [1]. Plût à Dieu que tous ceux qui, à notre époque, tombent sur des livres de cette espèce, fussent animés du même zèle!

Un moine de Cîteaux, nommé Chrétien, ayant dit matines, voulut reposer sa tête; en attendant laudes, s'étant prosterné devant l'autel en s'appuyant sur un banc, il dormait tout en ayant l'air de prier; à peine avait-il fermé les yeux que la sainte Vierge l'éveilla, et le tirant par son habit elle lui dit : « Chrétien, ce n'est pas ici le lieu de dormir, mais de prier [2]. »

Un autre moine du même Ordre, étant trop occupé à la médecine et aux soins du corps, et passant beaucoup de temps hors du monastère, la sainte Vierge lui apparut, distribuant à tous ses frères d'un certain électuaire précieux qu'elle avait entre les mains. Quand vint son tour, elle le repoussa en disant : « Tu n'as pas besoin de mon électuaire, puisque tu es médecin et que tu sais te prodiguer les consolations. » Celui-ci reconnaissant sa faute réforma sa vie, aussi fut-il visité à la solennité suivante par sa Souveraine qui, venant à lui comme elle l'avait fait précédemment, lui dit ces paroles : « Puisque tu as réformé ta vie en préférant mes médicaments aux tiens, je te donne de mon électuaire, comme j'en ai donné aux autres. » Ce religieux retira de cet électuaire tant de suavité et tant de dévotion qu'il demeura stable au monastère et qu'il regarda toutes les commodités de la chair comme des ordures [3].

Dans toutes nos tribulations et dans toutes nos difficultés, confions-nous de tout notre cœur à la fidélité de cette Vierge; dans tous nos malheurs et dans toutes nos misères, recourons à Marie comme à la fidèle amie de Dieu, et comme à notre très-miséricordieuse Mère et

[1] Tiré du *Pré spirituel*, LXVI. — [2] Césaire, liv. IV, chap. XL. — [3] *Id.*, liv. VII *des Miracles*, XLVIII; et Vincent de Beauvais, liv. VII, *Miroir*, CVIII.

Souveraine. Saint Bernard [1] nous donne l'avertissement suivant : « Si vous ne voulez pas être submergé par la tempête, ne détournez pas vos regards de la lumière de cette étoile ; si les vents des tentations se lèvent, si vous vous heurtez contre les écueils des tribulations, regardez l'étoile, invoquez Marie. » Elle est fidèle, elle est puissante, comme nous venons de le voir. Ayons confiance en sa protection. Continuons à célébrer ses louanges en nous servant de figures métaphoriques.

[1] Homélie II[e] *sur le Missus est.*

XXVII

SPECULUM JUSTITIÆ

MIROIR DE JUSTICE

Jusqu'ici nous avons, suivant notre faiblesse, loué la glorieuse Mère de Dieu avec les épithètes qui lui sont propres. Nous nous servirons maintenant de mots métaphoriques ; nous nous représenterons la dignité de la sainte Mère de Dieu sous les images des choses corporelles, en lui décernant les noms de Miroir de justice, de Trône de la sagesse, de Cause de notre joie, de Vase spirituel, de Vase d'honneur, de Vase précieux de dévotion, de Rose mystique, de Tour de David, de Tour d'ivoire, de Maison d'or, d'Arche d'alliance, de Porte du Ciel, d'Étoile du matin, etc. Notre faible intelligence, s'élevant ainsi par des images corporelles et visibles, pourra contempler la dignité d'une Vierge si haut placée et comprendra mieux l'excellence de la grâce, des dons et des vertus qui sont en Marie, ainsi que l'affection que nous porte cette bonne Mère. Disons donc à notre auguste Vierge : Miroir de justice. Comme pour nous éclairer, demandons-nous :

285e CONFÉRENCE

Pourquoi la Vierge, Mère de Dieu, est-elle appelée Miroir de justice?

Sommaire. — 1. Du miroir. — 2. Le monde est un miroir. — 3. Espèces de miroirs. — 4. Le Christ est un miroir. — 5. Propriétés du miroir.

I. — On trouve trois espèces de miroirs, savoir : l'eau, le feu et le cristal. Virgile [1] affirme que Corydon se regarda si attentivement dans l'eau qu'il fut fort content de lui-même et laissa échapper ces paroles : « Je ne suis pas déjà si laid : l'autre jour, je me suis vu dans l'eau du rivage. »

La jeune Salonuse passa une grande partie de sa vie auprès d'un étang, parce que l'onde lui servait de miroir pour diviser sa chevelure et colorer son visage : ce fait est raconté par Ovide [2].

Cuspinien raconte que les miroirs étaient ordinairement de feu. Cet auteur écrit que Procul, travaillant pour l'empereur Anastase, fit de grands miroirs, et avec une habileté telle que, placés sur les tours des ports de mer, ils jetèrent des flammes et brûlèrent ainsi une flotte nombreuse de vaisseaux. Les miroirs en verre et en cristal sont connus de tout le monde.

La Vierge, Mère de Dieu, fut pendant sa vie un miroir d'eau, de feu et de cristal tout ensemble. Elle fut un miroir d'eau, c'est ce qu'affirme l'Époux des *Cantiques* [3] : « Vos yeux sont comme les piscines d'Hésébon; » c'est-à-dire, de même que l'eau de ces piscines est très-claire, ainsi vos yeux rendent, représentent et retracent, comme des miroirs, les images de ceux qui s'y regardent. Elle fut un miroir de feu, car la sainte Vierge embrasait et brûlait les princes des ténèbres, beaucoup plus que les miroirs de Procul, qui de loin incendiaient les navires; c'est ce qu'affirme Richard de Saint-Victor, dont nous avons si souvent invoqué l'autorité; dans ses Commentaires *sur les Cantiques*, il s'exprime ainsi : « La Vierge fut un sujet de terreur pour les princes des ténèbres, au point qu'ils n'osèrent ni s'approcher d'elle ni la tenter. La flamme de sa charité les repoussait, ses prières ainsi que

[1] IIe Églogue. — [2] *Métamorphoses.* — [3] VII, 4.

la ferveur de sa dévotion les brûlait, » etc. Marie fut un miroir de cristal, car tout ce qu'un miroir peut avoir de netteté, de pureté et de clarté, la sainte Vierge Marie le posséda dans un degré beaucoup plus éminent.

II. — Le monde entier est un miroir où reluisent les diverses perfections de Dieu, sa toute-puissance, sa bonté, sa sagesse, son immensité, son éternité, son omniscience, et autres attributs essentiels. Aussi le monde a-t-il été nommé par Trismégiste [1] le livre de la divinité et le miroir des choses divines où Dieu, comme un grand peintre, s'est clairement dépeint et représenté. L'Apôtre confirme cette parole [2] en disant : « Car les perfections divines de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que ces créatures nous en donnent. »

La Vierge, Mère de Dieu, est regardée comme la plus excellente de toutes les créatures. Il est par conséquent nécessaire qu'elle soit le plus parfait et le plus brillant de tous les miroirs créés. On comprend mieux et on saisit plus clairement en Marie les invisibles perfections de Dieu; plus l'effet est parfait, plus il amène l'homme à une connaissance parfaite de la cause.

Un grand miroir représente une grande figure; un petit miroir ne peut représenter qu'une petite figure. Les autres créatures sont, en comparaison de la Vierge, de petits miroirs, et par conséquent ne représentent qu'imparfaitement et qu'en petit la grandeur de Dieu. Marie est le plus grand de tous les miroirs; aussi est-elle celle qui, entre toutes les pures créatures, représente le plus parfaitement la grandeur de Dieu.

L'homme et l'Ange sont de remarquables miroirs de Dieu, étant l'un et l'autre créés à l'image de Dieu; mais, comparés à la Vierge, ils semblent perdre leur pureté et leur netteté.

III. — Il y a trois sortes de miroirs. Les uns sont convexes, d'autres unis et d'autres concaves. Les miroirs convexes montrent les petits objets qui y sont représentés. Les miroirs à la surface plane ne représentent ni de grands ni de petits objets, mais seulement des objets de

[1] Liv. III. — [2] *Aux Romains*, I, 20.

moyenne grandeur. Les miroirs concaves représentent de grands objets. Il en est de même parmi les hommes et les Anges. Les orgueilleux sont comme des miroirs à la surface bombée, ils ne représentent qu'en petit un Dieu d'ailleurs si grand en lui-même. Les hommes saints, imparfaits cependant à cause de la fragilité de la nature humaine, sont comme des miroirs à la surface unie : ils ne réfléchissent ni en grand ni en petit l'image de Dieu; ils la retracent en grandeur moyenne. La sainte Vierge Marie est comme un miroir concave : par sa profonde humilité, elle reproduit en elle l'image de Dieu très en grand. Aussi chante-t-elle : « Mon âme glorifie le Seigneur, » c'est-à-dire, que mon âme le fasse grand, qu'elle le montre dans toute sa grandeur.

IV. — Au Livre *de la Sagesse* [1] le Christ est appelé : « Un miroir sans tache. » Il est vraiment un miroir, puisqu'il est le modèle de toute sainteté et l'exemplaire le plus parfait de toutes les vertus. Il est un miroir sans tache, puisqu'il est saint, innocent, pur, exempt de toute souillure. « Car il convenait que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache [2], » etc. Il convenait que telle fût aussi la sainte Vierge, qu'elle fût un miroir sans tache. Saint Anselme, parlant sur la conception de la Vierge, dit ces paroles : « Il convenait que la Vierge brillât d'une pureté telle qu'on ne pût pas en imaginer de plus grande après Dieu. »

Un miroir ne peut recevoir une figure et une image, s'il n'est pur et net aux yeux de celui qui le regarde. Ainsi Dieu le Père n'aurait pas pu imprimer sa figure, c'est-à-dire son Fils, dans le miroir de Marie, si ce miroir avait eu quelque souillure ou quelque tache. Mais parce que la vie de la sainte Vierge n'a pas été autre chose qu'un modèle représentant la vie de Jésus-Christ, on peut dire aussi d'elle qu'elle est un miroir sans tache.

Un miroir reçoit en lui l'image ou la figure de celui qui l'a fait; c'est ainsi que la sainte Vierge reproduisit en elle son Créateur : « Celui qui m'a créée, dit-elle, s'est reposé sous ma tente. » La sainte Vierge étant un miroir net, poli et très-pur, le Père éternel daigna

[1] VII, 29. — [2] *Aux Hébreux*, VII, 26.

y jeter les yeux et y imprima sa figure, c'est-à-dire son Fils, dont l'Apôtre dit dans sa lettre *aux Hébreux* [1] : « Et comme il est la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance. »

Un miroir, quoique très-net, s'altère cependant et s'obscurcit par le souffle de la bouche. La sainte Vierge fut un miroir si net, elle brilla de l'éclat d'une telle pureté que le souffle de l'antique serpent, dont tout le genre humain fut infecté, ne put la souiller, et le plus léger nuage de péché véniel ne put obscurcir sa limpidité. C'est elle qui a brisé la tête du serpent infernal ; en lui brisant la tête, elle lui a enlevé le souffle et la respiration.

Celui qui fait un miroir, quelque grand qu'il soit, y voit son image tout entière : ainsi Dieu, l'auteur de ce miroir de Marie, se retira, malgré son immensité, dans l'intérieur de la demeure de la Vierge. C'est de cela qu'Isaïe, inspiré par l'esprit prophétique, félicita la sainte Vierge, en lui disant : « Maison de Sion, tressaillez de joie et bénissez Dieu, parce que le Grand, le Saint d'Israël, est au milieu de vous [2]. »

V. — Le miroir a cette propriété que, s'il est exposé aux rayons du soleil, il engendre le feu sur-le-champ, suivant la disposition de la matière, et cela en vertu de la réflexion et de la réverbération des rayons du soleil qui se font dans le miroir. Il en fut de même pour Marie : Dieu, le soleil de justice, envoyant dans le miroir de la Vierge les rayons enflammés de sa vertu, aussitôt le feu divin dont il est dit dans *le Deutéronome* [3] : « Le Seigneur votre Dieu est un feu dévorant ; » c'est-à-dire, le Fils de Dieu fut conçu dans le sein virginal de Marie.

Pline [4] enseigne que les miroirs concaves exposés aux rayons du soleil s'enflamment plus facilement ; s'ils sont en cristal, ils sont plus aptes à les recevoir et à les transmettre que ceux de verre ou de métal. La sainte Vierge Marie fut un miroir concave, non pas de verre ni de métal, mais de cristal ; elle fut un miroir concave par son humilité, un miroir de cristal par sa pureté. Que d'autres Saints aient été des miroirs sans tache par leur profonde humilité, des miroirs nets par

[1] I, 3. — [2] *Isaïe*, XII, 6. — [3] IV, 24. — [4] Liv. Ier, chap. CVII.

leur pureté, soit; aucun d'eux cependant n'a eu une humilité aussi profonde et une pureté aussi belle que celles de Marie; c'est pour cela qu'aucun d'eux n'a reçu du soleil de justice autant d'éclat et autant de grandeur comme Marie.

De même que le rayon du soleil entre dans le miroir et en sort sans l'altérer, ainsi le Christ entra dans le sein de Marie et en sortit par sa naissance, sans altérer en rien la virginité de sa Mère. Car il ne détruisit pas la pureté de sa Mère, mais il ne fit que la consacrer et la rendre plus brillante et plus éclatante. C'est cette pensée que saint Augustin [1] exprimait ainsi : « Le rayon du soleil pénètre le miroir; sa subtilité immatérielle lui permet de passer au travers du corps du miroir, et il paraît à l'intérieur tel qu'il est à l'extérieur; entrant dans le miroir, il ne le détruit pas, celui-ci demeurant entier à l'entrée et à la sortie du rayon. Puisque le rayon du soleil ne brise pas le miroir, comment le rayon de la divinité qui entre dans le sein de Marie aurait-il pu souiller la pureté de la Vierge? »

Le miroir reçoit les images de tous ceux qui le regardent, qu'ils soient grands ou petits, beaux ou difformes. Ainsi en est-il de la sainte Vierge Marie; elle reçoit avec une affection maternelle tous ceux qui ont recours à elle, qu'ils soient nobles ou artisans, justes ou pécheurs. « Elle s'est faite toute à tous, dit saint Bernard [2]; dans son abondante charité, elle s'est rendue redevable aux sages comme aux ignorants; elle ouvre à tout le monde le sein de sa miséricorde pour que tout le monde vienne recevoir de sa plénitude le secours dont il a besoin. » Vous voyez combien il est convenable d'appeler Marie un miroir. Maintenant demandons-nous :

[1] Sermon *sur la Nativité*. — [2] Sermon *sur le Grand Signe*.

286e CONFÉRENCE

Pourquoi Dieu a-t-il voulu que Marie fut un miroir.

Sommaire. — 1. Avant-propos. — 2. Marie, comme miroir, nous fait reconnaître nos fautes. — 3. Elle nous les fait laver. — 4. Elle nous montre la beauté qui procède de cette purification.

I. — Non-seulement Dièu voulut que Marie fût un miroir, mais encore il lui a donné de voir s'accomplir en elle seule tous les effets et toutes les fins propres aux miroirs. La première et la principale fin de tout miroir, c'est la connaissance de la malpropreté ou de la beauté. La seconde fin est le nettoiement des taches; la personne qui se mire les fait disparaître, suivant les indications du miroir. La troisième fin est la beauté que nous représente le miroir par suite du nettoiement des taches. Tous les miroirs naturels remplissent la première, savoir : la connaissance des taches, car ils ne sont pas cause du nettoiement des taches et de la beauté. Car si le visage est malpropre, le miroir ne le lavera pas; si le nez est écrasé, si les yeux sont de travers, ou s'ils sont chassieux, ou si les lèvres sont tordues, le miroir ne réparera pas ces accidents de la nature. Mais la Vierge, Mère de Dieu, est un miroir tel qu'elle remplit et réalise ces trois fins du miroir.

II. — En premier lieu, Marie nous fait connaître nos fautes. Quiconque se mettra, comme un brillant miroir, la sainte Vierge devant les yeux, quiconque examinera avec soin l'humilité profonde de Marie, verra combien cette vertu manque en lui; il se sentira plein d'une ambition insatiable, d'une vanité ridicule; il connaîtra combien il est gonflé, combien il est rempli du vain désir des honneurs et avide de la vaine gloire. Quiconque considèrera la décence et la modestie, la pureté et l'innocence de cette Vierge, ne pourra s'empêcher de blâmer ou ses propres déréglements, ou son immodestie, ou son impudicité, sa lâcheté, son opiniâtreté dans le mal et la trop grande licence de sa vie. Quiconque considèrera plus attentivement l'amour que cette Vierge a pour le silence et pour la solitude, sa douceur, sa mansuétude, sa clémence, sa patience, sa charité, pourra-t-il ne pas reconnaître par sa

loquacité, sa dureté, sa colère, sa sévérité, sa paresse, son impatience et son manque de charité, combien il diffère de cette Vierge?

« La nature, dit Sénèque[1], nous a donné le miroir, afin que l'homme, qui ne peut jeter les yeux sur lui et sur son visage, pût se connaître. » Ainsi, Dieu nous a donné la sainte Vierge, pour que nous nous connaissions nous-mêmes, et que par la connaissance de notre être nous arrivions à la connaissance de Dieu. Celui qui reconnaît qu'il est une créature, reconnaît certainement que Dieu est son Créateur : « Celui qui sait qu'il est esclave, ne peut pas ignorer qu'il a Dieu pour maître. — Celui qui reconnaît qu'il n'a pas toujours existé, n'ignore pas qu'un autre l'a créé. — Celui qui voit qu'il ne peut subsister de ses propres forces, ne manque pas d'implorer le secours d'autrui. — Ces réflexions engendrent la crainte de Dieu, la charité, la foi, l'espérance et autres vertus. » Voyez que de biens produits par la connaissance de soi-même ! Saint Augustin, pendant toute sa vie, avait toujours sur les lèvres cette prière : « Que je me connaisse, que je vous connaisse, Seigneur ! » Les philosophes, éclairés de la seule lumière naturelle, honoraient, avec une grande vénération, cette sentence : « Connais-toi toi-même ; » ils la regardaient comme une parole descendue du Ciel ; au rapport d'Ausone, ils la gravaient en lettres d'or sur les colonnes des temples de leurs dieux. Nous venons de le prouver : pour se connaître soi-même, il n'y a pas de miroir plus brillant que la Vierge, Mère de Dieu. Dieu a donc voulu avec raison que Marie fût un miroir où nous puissions reconnaître les taches qui sont dans nos âmes.

III. — En second lieu, ce miroir nous sert pour purifier nos taches. Au témoignage de saint Ambroise[2], la Vierge Marie est un miroir où brillent l'image de la chasteté et le modèle des vertus; elle nous montre les défauts que nous devons corriger en nous, les périls que nous devons fuir et les vertus que nous devons conserver. Les orgueilleux, en se considérant dans ce miroir d'humilité, effaceront les taches causées par leur arrogance; les avares, en regardant ce miroir de pauvreté, rejetteront de leurs cœurs le désir des choses terrestres;

[1] Liv. Ier, *de la Nature*, quest. XII, chap. VII. — [2] Liv. II *des Vierges*.

les voluptueux, en jetant les yeux sur ce miroir si pur de chasteté, laveront de leurs larmes les souillures causées en eux par la concupiscence de la chair; ceux qui sont adonnés à la colère, en contemplant ce miroir de douceur, éteindront le feu de leur colère; les tièdes, à la vue de ce miroir de dévotion, secoueront la langueur de leurs âmes et seront animés d'une ferveur merveilleuse. En un mot, l'homme qui se considèrera dans ce miroir de pureté verra tout ce qu'il y a de turpitude dans son âme, et, s'il aime Dieu et s'il a le désir de son salut, il lavera et effacera les taches qui sont en lui.

Il est à propos d'apporter ici quelques exemples des héroïques vertus qui brillent dans ce miroir resplendissant et nous forcent à nous purifier de nos fautes. A la parole de l'Ange qui lui apparaît sous la forme d'un homme, la Vierge se trouble [1]; elle apprend ainsi aux vierges à être réservées et à éviter l'effronterie. En disant : « Je ne connais point d'homme, » la Vierge montre sa chasteté et nous enseigne qu'il faut réprimer nos passions. En disant : « Voici la servante du Seigneur, » elle vous recommande l'humilité et condamne notre orgueil. Elle va en toute hâte dans les montagnes, elle entre dans la maison de Zacharie et salue Élisabeth; elle nous invite dans ce mystère à aimer Dieu et le prochain, et elle condamne notre tiédeur. En chantant ce cantique : « Mon âme glorifie le Seigneur, » etc., elle nous exhorte à la gratitude envers Dieu pour les bienfaits que nous en avons reçus, et elle nous pousse à fuir l'ingratitude. En allant avec Joseph à Bethléem, pour donner son nom et faire inscrire l'état de son patrimoine, ainsi que le prescrivait le décret de César, elle nous excite à obéir et nous avertit de détester notre désobéissance. En allant dans le Temple se purifier et y offrir un sacrifice, selon la loi de Moïse, elle répand dans nos cœurs l'amour d'une pureté plus grande et elle nous montre qu'il faut éviter la négligence pour notre avancement dans le chemin de la vertu. En disant à son Fils : « Votre père et moi nous vous cherchions tout affligés, » elle nous rappelle que nous devons gémir et faire pénitence quand nous avons perdu la grâce du Christ. En adressant à son Fils cette parole : « Ils n'ont pas

[1] St. Luc, I.

de vin, » elle nous recommande la miséricorde et la compassion pour les misères du prochain. Elle se tient auprès de la croix de Jésus : elle nous exhorte ainsi à être constants et patients dans toutes les adversités. O quelle image fidèle du Roi ! quel singulier modèle de toutes les vertus !

Averroès, ce grand philosophe, parlant de la vivacité d'esprit d'Aristote, fit ainsi son éloge : « On croit que cet homme a été, dans la nature, une règle que la nature a trouvée pour démontrer que la perfection la plus excellente consiste dans la connaissance de toute la nature. » Il en fut de même de la sainte Vierge dans l'ordre surnaturel; elle a été donnée aux hommes comme une règle, comme un modèle à suivre pour bien vivre, afin qu'en la regardant nous ayons devant nous l'exemple de toutes les vertus et que nous y trouvions un remède contre nos vices.

Nous lisons dans l'*Exode*[1] que Moïse fit un bassin d'airain, élevé sur une base, et qu'il employa pour cet ouvrage des miroirs offerts par la piété des femmes, afin que les prêtres, se regardant dans ces miroirs, y vissent leurs taches et pussent s'en purifier. Les paroles de Moïse sont celles-ci : « Après que vous y aurez mis de l'eau, Aaron et ses fils en laveront leurs mains et leurs pieds, lorsqu'ils devront entrer au tabernacle du témoignage ou quand ils devront approcher de l'autel[2]. » De même, Dieu a placé dans l'Église la très-sainte Vierge pour être comme un brillant miroir, où non-seulement les prêtres, mais encore les fidèles, vinssent reconnaître les taches que les vices ont imprimées en eux, pour s'en purifier après les avoir connues et régler la conduite de leur vie sur le modèle qui leur est offert en Marie.

IV. — Enfin, le miroir de Marie nous sert pour obtenir la beauté qui doit orner nos âmes. Socrate, l'homme le plus sage, avait un miroir vers lequel il avait coutume de conduire les jeunes adolescents, afin que ceux qui se sentaient supérieurs par les qualités de l'intelligence et du corps, s'adonnassent volontiers à la vertu, et que ceux qui manquaient de ces qualités s'appliquassent avec plus d'effort et

[1] xxx, 19. — [2] *Exode*, xxx, 19.

de courage à acquérir la vertu et la science. Avicenne, un des hommes les plus spirituels parmi les Maures, ordonnait à tous ceux dont le visage était difforme de se regarder dans un miroir afin qu'ils s'efforçassent de cacher, par la décence de leurs paroles, la difformité de leur visage [1]. Dans un dessein beaucoup plus sage, Dieu nous met les Saints devant les yeux, comme des miroirs vivants et animés; c'est pour qu'en les regardant et en y contemplant la beauté des vertus de ces héros chrétiens, nous travaillions à acquérir cette beauté.

La sainte Vierge Marie est le plus brillant et le plus poli de tous ces miroirs; on y voit les formes des diverses vertus qui sont proposées à notre imitation. Un miroir se compose de deux matières, de plomb et de verre ou de cristal. La première de ces matières est noire, l'autre est brillante et transparente. Il en est de même de Marie : deux vertus se réunissent en elle, l'humilité obscure et l'éclatante virginité. « Oh! qu'elle est belle la race chaste, lorsqu'elle est jointe avec l'éclat de la vertu! » dit le Sage [2]. En dessous, le miroir est vil, noir et difforme; en dessus, il est beau, poli et brillant. Telle fut la sainte Vierge Marie : en dessous, elle fut humble et méprisée; au-dessus, elle fut belle et divine; à l'extérieur, elle méprisait tous les ornements du siècle; à l'intérieur, elle brillait de toutes sortes de vertus.

Allons! contemplons ce miroir, admirons les vertus qui resplendissent en lui; prenons-le pour notre modèle, et réglons nos mœurs sur l'exemple qu'il nous offre. Avant que le Fils de Dieu se fût fait homme et qu'il eût une mère sur la terre, il adressa à son peuple, par la bouche du prophète Isaïe, cette exhortation : « Jetez les yeux sur Abraham, votre père, et sur Sara, qui vous a enfantés [3]; » c'est-à-dire, fixez vos regards sur la foi, l'obéissance et autres grandes vertus de vos aïeux; voyez la récompense qu'ils ont reçue de Dieu, et cela pour que, vous aussi, vous marchiez sur leurs traces et que vous obteniez d'être récompensés avec eux. Cette parole, qui ne fut dite qu'en figure, s'adresse clairement et manifestement à vous. Songez au Christ, votre Père; en mourant pour vous sur la croix, il vous a engendrés par sa grâce pour que vous fussiez ses fils. Songez à la très-glorieuse Marie,

[1] Apulée, *Livre sur Dieu*. — [2] IV, 1. — [3] *Isaïe*, LI, 2.

la Souveraine du monde, figurée autrefois par Sara; considérez attentivement sa vie et ses mœurs; réglez votre vie sur ce modèle; corrigez vos vices; réformez, embellissez vos mœurs; conformez-vous à la vie du Christ et de Marie.

L'Apôtre [1] dit ces paroles : « Souvenez-vous de vos conducteurs, qui vous ont prêché la parole de Dieu, et, considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi. » Les Apôtres et les hommes apostoliques sont les modèles que saint Paul propose à notre imitation et qu'il nous exhorte à imiter; mais c'est principalement la sainte Vierge, la maîtresse des Apôtres et le modèle le plus parfait de la vie apostolique, qui est ici proposée à notre imitation.

En faisant cette considération *sur l'Hypapante*, saint Methodius appelle la Vierge « le flambeau du monde. » Car de même qu'un flambeau allumé ne brûle pas seulement en lui-même, mais encore éclaire les autres; ainsi, la sainte Vierge brûla non-seulement en elle-même du feu de la charité, mais encore elle éclaira les autres par l'éclat de ses exemples. Proposons-nous-la donc comme un miroir; réglons nos mœurs sur ce modèle; ornons notre cœur, conformons notre vie à la sienne, et nos actions aux siennes, afin de mériter de régner un jour avec elle. Ainsi soit-il.

287e CONFÉRENCE

ON MONTRE COMMENT LA SAINTE VIERGE, MÈRE DE DIEU, EST UN MIROIR DE JUSTICE, ET ON PARCOURT EN DÉTAIL TOUTES SES VERTUS POUR LES PROPOSER A NOTRE IMITATION.

SOMMAIRE. — Il est indiqué par les titres qui partagent cette Conférence.

Quoique le mot justice soit propre et particulier à une des quatre vertus cardinales, il est cependant commun à toute vertu et à toute sainteté. Nous avons coutume de donner le nom de justice à une bonne et sainte vie : « La justice des justes les délivrera [2]. » En saint Matthieu [3], on lit : « C'est ainsi que nous devons accomplir toute justice; » et [4] : « Si votre justice, c'est-à-dire votre vertu, n'est pas plus abon-

[1] *Aux Hébreux*, XIII, 7. — [2] *Proverbes*, XI, 6. — [3] III, 15. — — [4] V, 6.

dante que celle des scribes et des pharisiens. » Sous le nom de justice, on comprend non-seulement toutes les bonnes œuvres extérieures, comme le jeûne, la prière, l'aumône, la pauvreté, la chasteté, la solitude, etc., mais encore les affections intérieures, par exemple, de foi, d'espérance, de charité, de pure intention, et les actes des autres saintes affections. La sainte Vierge Marie est un modèle illustre de toutes les vertus, et elle a tellement excellé en toutes sortes de vertus que Dieu l'a donnée à tous les fidèles pour être dans tous les siècles le miroir sur lequel ils devront jeter les yeux. « Les autres Saints, dit saint Thomas [1], n'ont pratiqué que certaines œuvres de piété : l'un brilla par son humilité, l'autre par sa chasteté, et c'est pour cela qu'on nous les donne comme modèles de ces vertus particulières; mais la sainte Vierge a été le modèle de toutes les vertus, car si vous considérez attentivement ce miroir, il n'y a pas de vertu, pas de beauté, pas d'éclat et de gloire dont il ne resplendisse.

Accourez-donc, vierges avides de vertus et de perfections. Accourez, vous aussi, hommes et femmes, qui désirez avoir un modèle plus parfait de votre vie. Vous trouverez en Marie les modèles de toutes les vertus. Voyons, car cela convient, nous allons considérer ces modèles.

MARIE MIROIR DE FOI.

La foi s'offre d'abord à nous comme la semence, la racine, le fondement et l'origine des autres vertus. La sainte Vierge Marie excella en cette vertu : nous l'avons prouvé assez au long dans la 93e Conférence et dans celle qui précède l'invocation *Vierge fidèle*. A ce que nous avons dit précédemment, nous allons ajouter ce qui suit.

Elle fut grande, la foi de notre Vierge, qui prépara son sein pour être la demeure de Dieu, et qui par la grandeur de sa foi suppléa au peu d'espace qu'elle pouvait offrir au Seigneur. Aussitôt qu'elle entendit la parole de l'Ange, elle crut et devint Mère de Dieu. Sa foi lui valut cette faveur; en effet, c'est la grandeur de la foi par laquelle elle crut qu'étant vierge elle pouvait enfanter Dieu, et que Dieu pouvait de sa substance se faire homme; c'est, dis-je, la grandeur de cette

[1] Opuscule VIII.

foi qui lui fit proférer ces paroles : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Aussi Élisabeth, attribuant à la foi de Marie le grand bienfait dont Dieu venait de la combler, lui dit ces paroles : « Vous êtes bienheureuse, vous qui avez cru. » Saint Ildefonse[1] fait ainsi parler l'Ange : « O Vierge, que cet enfantement ne vous effraye point ; ne craignez point, ne vous laissez pas aller à cette terreur ; croyez seulement et vous avez conçu. » C'est ce qu'expriment les Docteurs par ces paroles : « La sainte Vierge a conçu par l'entendement. » C'est qu'en effet la foi vient de l'entendement. Elle fut grande la foi de Marie, qui n'éprouva jamais contre cette vertu le plus léger de ces mouvements dont les serviteurs de Dieu les plus fidèles sont tourmentés contre leur volonté. Qu'on n'objecte pas la demande que la sainte Vierge adressa à l'Ange, qui lui annonçait l'incarnation du Christ, lorsqu'elle lui dit : « Comment cela se fera-t-il ? » Cette interrogation ne vint pas de ce qu'elle était dans le doute, mais bien de ce qu'elle était dans l'admiration, ainsi que nous l'avons montré dans la 145e Conférence, où nous défendons ce sentiment contre les attaques des hérétiques.

A cause de l'excellence de sa foi, la Vierge, Mère de Dieu, est appelée, par saint Ignace, « la Maîtresse de la religion chrétienne. » Saint Augustin l'appelle, « la Mère des croyants. » Saint Athanase, « la Destructrice des hérésies ; » et saint Cyrille, « le Sceptre de la foi. » Pierius[2] dit que, d'après les saintes Écritures, le sceptre est le symbole de la royauté. La sainte Vierge est appelée « le Sceptre de la foi, » parce que sa foi est si grande qu'elle s'élève comme un roi au-dessus de celle des autres fidèles.

Or, nous avons montré plus haut, à la 44e Conférence et à la dernière invocation, combien était grande la foi de Marie. Imitons donc avec dévotion cette foi de Marie et, à son exemple, attachons-nous-y avec fermeté dans toutes les tribulations et toutes les tempêtes de l'adversité.

[1] Sermon *sur la Nativité de la sainte Vierge.* — [2] Liv. XLI.

MARIE MIROIR D'ESPÉRANCE ET DE CONFIANCE EN DIEU.

La bienheureuse Vierge a fait de Dieu seul l'objet de son espérance la plus ferme et de sa confiance la plus assurée. Cette confiance nous apparaît d'une manière admirable : d'abord, quand, à l'âge le plus tendre, elle s'abandonne à la protection divine et ne veut d'autre gardien, d'autre défenseur de sa virginité que celui qu'elle a choisi; ensuite, lorsque, mariée à Joseph, elle laisse à Dieu seul le soin d'accorder ses devoirs d'épouse avec son vœu de perpétuelle virginité. Sa conduite à l'égard de Joseph, son époux, qu'elle ne daigne pas informer de son enfantement divin, quoiqu'elle le voie troublé au point de penser à se séparer d'elle [1], nous donne encore un éclatant témoignage de sa grande confiance en Dieu. Comme son cœur devait être, par l'espérance, abîmé dans le Seigneur, pour se résigner à ne pas dévoiler à son époux chéri le secret qui l'agite, et pour abandonner à Dieu le soin de calmer les angoisses de Joseph, de protéger sa modestie contre tout mauvais soupçon, afin que cette alliance ne fût pas brisée par un honteux divorce! Bien plus, la confiance de Marie était telle qu'elle était persuadée que toutes ses espérances tendaient à la gloire de Dieu, au salut de saint Joseph, son époux, et de tous les prédestinés.

Voyez aussi avec quelle confiance elle s'adresse à son Fils, quand elle s'aperçoit que le vin manque aux noces de Cana, en Galilée! Elle ne l'avait pas encore vu faire des miracles et signaler sa divinité par un acte de toute-puissance; et cependant elle est persuadée qu'il manifestera au plus tôt sa grandeur, et que, par un prodige, il viendra en aide à ces époux indigents.

Et remarquez comme la bienheureuse Vierge n'emploie ni raisonnement ni prières importunes pour arracher à son Fils le prodige que la charité lui faisait tant désirer! Elle se contente d'exposer les besoins de ces pauvres époux; et cela, pour nous apprendre à tout abandonner à la volonté de Dieu, quand nous avons fait notre devoir, bien persuadés que nous ne pouvons que ce que veut ce grand Dieu.

Après un tel exemple, apprenons, nous aussi, à ne point mettre notre

[1] St. Matth., I, 19.

confiance dans les richesses, dans la force des muscles, dans quelque créature que ce soit, et surtout dans une vaine prudence, mais en Dieu seul. Qu'en lui seul repose notre unique espérance; que notre esprit et notre cœur soient perdus en lui, comme la bienheureuse Vierge, qui mettait toute sa confiance en lui, puisant dans cette confiance entière et sa nourriture et sa force de chaque jour. Oh! comme mon cœur monterait vers les célestes régions, si mon âme usait, elle aussi, d'une telle nourriture! Je serais heureux, et avec moi tous ceux qu'une telle confiance détache des objets terrestres et élève vers Dieu!

MARIE MIROIR D'AMOUR ENVERS DIEU.

1° Nul ne saurait dire ni même concevoir l'amour de l'auguste Vierge pour Dieu. « Même a été la chair de Marie et du Christ, mêmes ont été leur esprit et leur charité, » a dit Arnold le Chartreux dans son *Traité des Louanges de la Vierge.* Dieu est appelé charité : « Dieu est charité [1]. » Marie est appelée aussi charité dans les *Cantiques* [2] : « Ne réveillez pas ma bien-aimée, » ce que Grégoire de Nysse, dans sa IV° Homélie *sur les Cantiques*, traduit de cette manière : « Ne réveillez pas la charité. » Qui pourra donc nous dire les ardeurs d'une telle charité? Qui pourra même jamais concevoir l'immensité de cet amour?

Dans un volume précédent, et à la Conférence 46°, nous avons, autant que notre faiblesse nous l'a permis, traité au long des ardeurs de ce feu divin. Nous n'ajouterons que quelques petits détails pour montrer combien l'amour de Marie pour Dieu a été supérieur à l'amour de tous les Saints. L'amour de la bienheureuse Vierge envers le Seigneur se distinguait par quatre caractères particuliers, qui le mettaient au-dessus de l'amour de tous les Saints. Voici le premier : les Saints aiment Dieu, comme les enfants leur père; et la Vierge-Mère l'aimait en outre comme une mère chérit son fils unique. Or, l'amour des parents est plus ardent que l'amour des enfants, nous enseigne Aristote [3] et nous démontre de la manière suivante saint Thomas [4] : « L'amour des parents pour leurs enfants, dit-il, est plus

[1] St. Jean, IV, 16. — [2] II, 5. — [3] Liv. VIII de sa *Morale*, chap. XII. — [4] 2° de la 2°, quest. XXVI, art. 9.

ardent que l'amour des enfants envers leurs parents; d'abord, parce que les parents aiment leurs enfants comme étant une partie d'eux-mêmes, tandis qu'un père n'est pas quelque chose de son fils; or, l'amour du père pour son fils se rapproche plus de l'amour de soi-même; 2° parce que les parents savent mieux que tels et tels sont leurs enfants, que ceux-ci ne savent que tel est réellement son père; 3° parce que le fils est plus rapproché, par le sang, du père dont il est une réelle portion, que le fils ne l'est du père, avec lequel il a une simple relation d'origine; 4° enfin, parce que les parents aiment depuis plus longtemps; car le père aime de suite son fils, tandis que ce n'est qu'avec le temps que l'enfant aime son père; or, plus l'amour est ancien, plus il est passionné, selon cette parole de l'*Ecclésiastique*[1] : « Ne vous privez pas d'un vieil ami, car le nouveau ne lui sera pas « semblable. » Ainsi raisonne saint Thomas. Voilà pourquoi David, voulant nous exprimer l'ardeur de son amour pour son ami Jonathas, s'écrie : « Comme une mère chérit son fils unique, ainsi je le chérissais. » Et bien plus ardent encore était l'amour de cette auguste Vierge pour ce Fils qui lui appartenait tout entier, pour ce Fils qui l'avait élevée à une dignité incomparable en la faisant sa propre mère, lui qui avait Dieu pour père; pour ce Fils qu'elle aimait tout à la fois de l'amour de père et de mère, l'ayant enfanté sans le concours d'aucun autre ici-bas. Aussi, de même que le Père éternel aime son Fils unique d'un amour infini, la Vierge-Mère aimait d'un amour qui surpasse celui de tous les bienheureux, le Christ, son Seigneur, qu'elle avait mis au monde. « Et quoi d'étonnant, dit saint Bonaventure, qu'elle aime au-dessus de tous, Celle qui est chérie plus que tous ? » L'amour divin est, en effet, la mesure de l'amour de l'homme.

2° Les autres Saints n'ont pas aimé Dieu d'une manière assez pure pour n'aimer que lui et tout pour lui, puisqu'il est certain qu'ils ont péché au moins véniellement. La bienheureuse Vierge, au contraire, aimait Dieu de telle manière que tout ce qu'elle aimait elle ne l'aimait qu'en Dieu et pour Dieu, comme l'enseigne saint Bernardin de Sienne dans son Sermon LI *sur la Conception*[2] : « Elle n'a jamais choisi que ce que la sagesse divine lui désignait. »

[1] IX, 14. — [2] Chap. III.

3° L'amour des Saints pour Dieu n'a pas été un amour continuel, puisqu'il était forcément interrompu par le sommeil, la distraction et le péché véniel, qui ne peuvent avoir Dieu pour objet, quoiqu'ils ne nous en séparent pas entièrement; mais la bienheureuse Vierge était continuellement, et sans interruption aucune, absorbée par l'amour divin. Quand elle veillait, par un privilége spécial qui lui était propre, toujours appliquée à Dieu, rien ne pouvait la distraire de son amour. Maîtresse, en effet, de ses sens et de tous ses actes, elle agissait toujours avec pleine advertance, réglant sa conduite par l'amour de Dieu, afin d'accomplir d'une manière parfaite ce précepte de l'Apôtre[1] : « Que tout ce que vous faites soit fait dans la charité. » Bien plus, quelques graves auteurs, parmi lesquels saint Bernardin de Sienne, cité plus haut, affirment que le sommeil même n'a jamais suspendu ses extases et son amour divin. Ceci nous paraît attesté encore par saint Ambroise, quand, dans son Livre *sur les Vierges*, célébrant les grandeurs de Marie, il dit : « Le sommeil, chez elle, était une nécessité et non un désir, et, cependant, quand son corps reposait, son esprit veillait. » Nul doute que bien souvent, comme le patriarche Jacob, elle n'ait contemplé, durant son sommeil, les mystères divins. Aussi son cœur brûlait sans cesse de l'amour de Dieu; elle s'éteignit enfin et expira d'amour pour vivre toujours par la possession de l'objet de sa tendresse. L'auguste Vierge, en effet, comme l'enseignent tous les Docteurs, ne connut d'autre maladie que l'amour, si l'on peut donner ce nom à ce qui, loin d'être une maladie, est au contraire le vrai remède à tous les maux.

4° Les Saints, par la nécessité de leur nature, marchaient assez souvent dans le service de Dieu avec ménagements et faiblesse; l'heureuse Vierge, au contraire, servait Dieu avec toute l'application dont elle était capable, correspondant à l'efficacité de la grâce et de la charité qui consumaient son cœur. D'où je conclus que l'amour de la Vierge a été ici-bas le plus intense qu'il est possible de concevoir, et qu'il efface l'amour des autres Saints autant que le soleil, par l'éclat de ses feux, efface les étoiles, et la mer, par l'immensité de ses eaux,

[1] Ire Épître *aux Corinthiens*, XVI, 14.

le petit ruisseau de la vallée. Or, comme la sainteté se mesure au degré de l'amour, il suit que la Vierge incomparable, élevée par l'amour au-dessus de tous les autres bienheureux, est sainte et la plus sainte qu'il soit possible de concevoir. Aussi saint Bonaventure, cité plus haut, dit avec raison que l'amour de toute la cour céleste n'est que froideur, comparé à l'amour de Jésus-Christ et de Marie.

(Pour plus amples détails, voyez ce que nous disons plus bas sur l'amour de la Vierge envers Dieu, à l'invocation de *Vase insigne de dévotion.*)

MARIE MIROIR DU VÉRITABLE AMOUR ENVERS LE PROCHAIN.

L'amour de Dieu ne s'arrête pas à Dieu seul; il s'étend jusqu'au prochain. Dieu est lui-même la raison de cet amour, puisque nous ne devons aimer notre prochain qu'en Dieu, selon saint Thomas[1]. Or, la sainte Vierge, ayant aimé son Créateur d'une manière ineffable, a nécessairement aimé son prochain de l'amour le plus ardent. L'amour de Marie pour Dieu et pour le prochain nous est figuré par l'arche de Noé qui, selon l'ordre divin, fut enduite au dedans et au dehors de bitume, symbole de la charité pour Dieu et pour le prochain : « Vous la revêtirez, dit Lyranus, au dedans de bitume, c'est-à-dire de l'amour pour Dieu, et au dehors de bitume aussi, c'est-à-dire de l'amour pour le prochain. » Nous savons tous que l'arche de Noé a été la figure de Marie. De même donc que l'arche a été enduite de bitume au dedans et au dehors, ainsi la bienheureuse Vierge, arche véritable de la nouvelle alliance, a été resplendissante de l'amour de Dieu et du prochain.

Cette charité de Marie pour les hommes nous est révélée d'abord par le brûlant désir qu'elle avait de la venue du Messie. Dès qu'elle put connaître que le genre humain serait un jour racheté, elle ne cessa de demander à Dieu avec instance d'envoyer au plus tôt le Libérateur promis. Elle unissait ses vœux les plus ardents aux désirs des patriarches qui s'écriaient : « Que ne brisez-vous les cieux pour descendre sur la terre ! » Et ce sont ces vœux de la Vierge Marie qui

[1] 2e de la 2e, quest. XXV, art. 1er.

ont hâté l'arrivée du Messie. Car si les prières des anciens patriarches ont été si puissantes sur le cœur de Dieu, selon l'aveu des théologiens, que n'a pas pu le brûlant désir de la Vierge sainte pour la venue du Sauveur, elle qui ne cessait de l'appeler par sa *charité bien autrement* grande! Saint Bonaventure pense que la charité de Marie était telle et que les dons de la grâce lui avaient été prodigués avec tant d'abondance que, seule, elle avait plus de crédit auprès de Dieu que tous les patriarches de l'ancienne loi ensemble.

L'amour de Marie envers le prochain nous apparaît encore le jour de son Annonciation. Dès qu'elle voit que le salut des hommes demande son consentement à l'incarnation de Marie, elle s'abandonne à la volonté de son Dieu et s'écrie : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole; » tellement elle désirait le prompt salut du genre humain.

Marie, après l'incarnation du Verbe, se rendant en toute hâte auprès de sa cousine Élisabeth, pour sanctifier Jean Baptiste par le Sauveur du monde qu'elle portait dans son sein virginal, est un éclatant témoignage de la charité fraternelle qui brûlait en son cœur. L'amour de la retraite, les difficultés du voyage ne l'arrêtent point. C'est la charité qui la force enfin à rompre le silence, à se produire en public et à affronter les ennuis d'une course aussi longue que difficile. L'amour lui donne des ailes, l'amour la rend insensible à la fatigue; l'amour félicite par sa bouche sa chère parente sur les faveurs qu'elle vient de recevoir, comme aussi lui fait rendre avec autant de promptitude que de joie les services que sa position réclame. L'amour, enfin, la force à rester durant trois mois chez Élisabeth, pour l'assister dans son enfantement. Oh! comme l'amour fraternel se peint à merveille dans ce miroir divin!

Plusieurs pensent qu'il suffit de former les meilleurs souhaits pour le prochain, de le saluer affectueusement et d'échanger avec lui de bienveillantes paroles; mais Marie nous enseigne que la charité repose sur les œuvres. Aussi, en se rendant chez sa parente, elle ne se borne pas à la saluer, elle lui prodigue ses services. D'autres exercent volontiers les œuvres de charité; mais si leur réputation, leur fortune, sont en péril, ou s'ils redoutent quelque autre désavantage que ce soit, ils

se retirent aussitôt. La pieuse Vierge, au contraire, est tout entière à son projet, fallût-il sacrifier sa considération et tout profit temporel : « Marie se lève, dit le texte sacré, et s'en va avec hâte vers le pays des montagnes, » l'amour de sa chère parente lui faisant oublier les difficultés d'un tel voyage. C'est son amour pour le prochain qui l'a fait se soumettre à l'humiliante cérémonie de la Purification. Pour ne pas scandaliser le peuple, qui ignore le mystère de l'incarnation, elle ne craint pas de passer pour une femme ordinaire, impure, elle dont la virginité avait puisé un nouvel éclat dans l'enfantement du Verbe. La prière qui obtint de son Fils son premier miracle en faveur des époux de Cana manquant de vin, ne nous dit-elle pas sa tendre compassion pour le prochain ? Elle nous apprend à ne pas chercher notre intérêt, mais celui d'autrui. La charité, en effet, ne s'occupe pas d'elle-même. Elle nous apprend aussi à compatir aux besoins de nos frères et à demander instamment à Dieu de les soulager.

Rappellerai-je enfin l'excessive charité qui l'animait au pied de la croix? Nul ne saurait douter que cette charité de la bienheureuse Vierge pour les hommes était telle qu'elle la forçait à désirer ardemment de mourir pour eux avec son Fils. Le Chartreux Arnold, contemporain de saint Bernard, dans son Traité *sur les Louanges de la Vierge*, nous l'enseigne en ces termes : « La Vierge des douleurs aurait voulu aux larmes de son cœur joindre son propre sang et attacher ses mains sur la croix, unissant sa mort à celle de la sainte Victime, consommer, avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, le grand sacrifice de notre rédemption. Mais c'était le privilége du grand prêtre; à lui seul était réservé l'honneur d'entrer dans le Saint des saints au prix de son sang. Néanmoins, comme le fait observer le même abbé, Moïse a offert et sacrifié en quelque sorte sa propre vie pour le salut du genre humain : « Dans le Saint des saints, deux autels sont dressés : un sur le cœur de Marie, l'autre sur le corps du Christ. Le Christ immolait sa chair; Marie immolait son âme. » Nous nous étendrons plus longuement sur cette dernière considération à l'invocation de *Reine des martyrs*.

MARIE MIROIR DE L'AMOUR POUR LES ENNEMIS.

Cette vertu est parfaitement reproduite par le miroir du cœur de Marie. Une mère ne saurait avoir d'ennemi plus odieux que celui qui a donné la mort à son fils unique, plus cher à son âme que sa propre vie et l'objet de toutes ses espérances. Or, les ennemis de ce genre n'ont point manqué à Marie : les scribes qui chargent son Fils de reproches, d'injures et de malédictions; Judas qui le livre; les scribes et les pharisiens qui lui dressent des piéges, pour instruire ensuite son procès de mort; Anne et Caïphe qui le déclarent comme blasphémateur, digne du dernier supplice; Hérode qui le méprise et le revêt d'un habit blanc, pour le livrer à la dérision de sa cour; les ministres qui le soufflètent; les soldats qui le garrottent et le battent de verges; Pilate qui le condamne à mort; la foule qui s'écrie avec fureur « Tuez-le! tuez-le! crucifiez-le! » les larrons qui l'insultent sur la croix; Pierre qui le renie trois fois, et les Apôtres qui tous l'abandonnent. Et cependant la pieuse Vierge les aimait tellement qu'elle était prête, si leur salut l'avait voulu, à donner sa vie avec son Fils pour chacun d'eux. Et remarquez pourquoi Jésus-Christ, redoutant pour ses bourreaux la colère de son Père, lui a demandé avec instance leur pardon et n'a pas adressé la même prière à sa Mère. Le bon Sauveur savait, en effet, que sa tendre Mère souffrait, autant que son Père, des mauvais traitements qui lui étaient infligés. Pourquoi donc ne lui dit-il pas aussi : « Ma Mère, pardonnez-leur? » En effet, les enfants doux et fidèles au précepte du pardon des injures, quand, frappés par une main ennemie, ils sont sur le point d'expirer, demandent grâce pour leurs meurtriers à leur père et à leur mère, parce qu'ils savent que tous les deux souffrent également de leur mort. Pourquoi donc le Christ, le plus doux, le plus miséricordieux des enfants, n'a-t-il pas agi ainsi? Parce qu'il savait que sa très-bonne Mère, quoique déchirée par ceux qui lui donnaient la mort, loin de s'irriter contre eux, était pleine de compassion.

Lorsque son Fils chéri, du haut de la croix, priait pour ses ennemis, pensez-vous que Marie n'a pas prié avec lui? Elle a parfaitement prié. Les sentiments du Fils et de la Mère étaient les mêmes; enflammée

d'amour, prête, s'il le fallait, à mourir, elle unissait ses supplications à celles de son Fils, pour obtenir de Dieu le pardon de ses bourreaux. Pouvait-il en être autrement, quand nous voyons saint Paul épris d'une telle charité pour ses ennemis qu'il ne désire pas seulement s'immoler pour eux, mais même, s'il le faut, « être anathème pour le salut de ses prières? » Si sainte Catherine de Sienne, si le bienheureux Samson et tant d'autres Saints ont porté la charité pour le prochain à un tel degré qu'ils se montraient disposés à mourir, non-seulement pour tous les hommes en général, mais pour chacun en particulier, ami ou ennemi, qui nous dira la charité de la Mère de Dieu, à côté de laquelle les ardeurs des Saints, des Chérubins eux-mêmes, ne sont que froideur? Voilà ce que nous avions à dire sur l'amour des ennemis.

MARIE MIROIR DE RELIGION ET DE DÉVOTION.

La religion est la vertu qui nous fait rendre à Dieu le culte qui lui est dû, comme au premier principe de toutes choses. Dieu étant de sa nature la *perfection même*, et tout ce qui est et respire n'étant que par lui, l'homme doit l'honorer d'un *culte particulier*, et proclamer son excellence par la sujétion à sa volonté. De même que nous devons au roi, de qui dépendent la tranquillité et le bonheur de l'État, certains honneurs qui proclament sa puissance, ses bienfaits et notre dépendance; ainsi, nous devons à Dieu un culte particulier, qui témoigne de notre profonde vénération, en reconnaissant que notre existence, notre conservation et tous les biens de cette vie nous viennent de son bon plaisir.

Cette vertu se manifeste de quatre manières :

1° Par la considération de l'infinie majesté de Dieu;

2° Par la considération de notre néant, bien persuadés que tout nous vient de Dieu;

3° Par la sujétion complète de notre âme à sa volonté;

4° Enfin par la pratique extérieure de divers actes, par exemple par les sacrifices, la prière vocale, la posture de notre corps, etc.

Eh bien! Marie a été le *modèle le plus parfait* de cette vertu, et c'est avec raison que chacun la proclame le véritable exemplaire de la reli-

gion. Considérez, je vous prie, comme elle s'élevait à la plus sublime contemplation de la majesté divine, en la voyant revêtue de sa propre chair! Son âme était jadis en extase, quand elle admirait le Verbe reposer silencieux dans la crèche! Dieu, fait homme! l'Éternel, soumis à la mort! le Tout-Puissant sans force! l'Auteur et le maître de toutes choses dans la nudité et le dénûment, et elle-même avec toute son intégrité, Vierge et Mère, sans connaître les douleurs de l'enfantement!

Elle honorait la majesté divine par la considération de son propre néant.

Ce cher petit Enfant, dont les Anges en chœur avaient célébré la naissance; que les bergers de Bethléem avaient reconnu pour le Messie; que les mages, guidés par l'étoile, avaient honoré de leurs présents symboliques, et adoré comme leur Dieu, au nom de toute la Galilée, Marie savait qu'il était l'enfant admirable, comme l'avait prédit Isaïe, et, en repassant dans son esprit toutes ces grandeurs, elle avait sans cesse sous les yeux et l'infinie majesté divine et son propre néant, que tant de merveilles ne faisaient que retracer avec plus de force. L'Ange lui dit : « La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » Et loin de céder à des sentiments d'orgueil, elle ne peut que s'humilier davantage, et elle s'écrie : « Voici la servante du Seigneur. » L'Ange l'appelle *Marie*, qui signifie Souveraine, et elle répond par le titre et les fonctions de servante qu'elle s'arroge : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur. » Elle ne se croit pas même digne d'être la servante du Seigneur, car, remarquez-le bien, elle ne dit pas : « Le Seigneur a jeté les yeux sur sa servante, » mais sur l'humilité, ou plutôt, selon plusieurs, sur le néant de sa servante; voulant nous faire comprendre qu'elle ne mérite pas même cette qualité, et qu'en s'appelant la servante du Seigneur, elle sait néanmoins qu'elle n'est pas digne de ce titre. O religion! ô humilité sans exemple!

Réfléchissons aussi sur ces paroles : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. » C'est-à-dire : « Je ne crois pas à ma grandeur, je ne suis pénétrée au contraire que de mon néant et de ma bassesse. « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses; » et ce sont ces

merveilles qui me confondent et publient mon néant. » Et d'où vient à cette auguste Vierge une si grande religion, une si profonde humilité? Écoutons saint Bernardin[1] : « Elle a oublié sa grandeur, parce qu'elle n'était occupée que de sa majesté divine et de son néant. » Voilà pourquoi elle se considérait toujours comme la dernière des créatures.

Vous direz peut-être que c'est là un acte d'humilité et non de religion. Je ne prétends pas nier son humilité, mais je m'en sers pour établir sa religion. Quand la bienheureuse Vierge s'appelle la servante du Seigneur; quand elle s'écrie : « Le Seigneur a pris en pitié la bassesse de sa servante, et il a fait en moi de grandes choses; » cette humilité nous apparaît clairement. Mais quand nous considérons qu'elle n'agit ainsi que pour publier la majesté suprême, nous voyons qu'elle a été le plus parfait modèle de religion.

Enfin, elle se prosterne profondément quand elle dit : « Voici la servante du Seigneur. » Et quel sentiment de son néant, dans ces paroles qui font de la Mère de Dieu une simple servante, afin que toute la gloire de ce mystère revienne à Dieu seul!

En effet, plusieurs pensent qu'en s'appelant la servante du Seigneur, la jeune Vierge se prosterna à deux genoux. Ainsi le croit Albert le Grand, dans son Commentaire sur ce texte : « L'Ange fut envoyé. — Nous croyons que c'est à genoux, les yeux et les mains levés vers le ciel et toute baignée de larmes de bonheur, que l'auguste Vierge reçut l'annonciation de l'Ange, répondit par ces mots : « Voici la ser- « vante du Seigneur, » etc., et conçut au même instant le Dieu fait homme. » « Telle est, ajoute Albert le Grand, la position dans laquelle les fidèles reçoivent l'eucharistie de la main de l'Ange, c'est-à-dire du prêtre. » Voilà comme la sainte Vierge a pratiqué la vertu de religion.

Maintenant, comprenne qui pourra quelle a dû être la dévotion de la pieuse Vierge. La dévotion est cette disposition qui consiste à faire avec zèle et promptitude tout ce qui a rapport au service de Dieu. Oh! avec quel empressement Marie prodiguait ses soins à son Fils! Avec quel bonheur elle lui donnait son sein et versait dans sa bouche

[1] Tom. II, Sermon LI, art. 3, chap. II.

le lait virginal! Concevez, si vous le pouvez, les délices de cette tendre Mère, quand elle réchauffait sur ce sein maternel le Fils de Dieu devenu son propre Fils, et le portait entre ses bras ou suspendu à son cou! Considérez les douceurs de cette étroite union du Fils et de la Mère, se couvrant de baisers mutuels, et se prodiguant à l'envi les témoignages les plus vrais de cet amour merveilleux. Eh bien! la foi de Marie contemplait avec encore plus de pénétration que ses yeux ce Dieu fait homme, et son cœur pressait, embrassait avec plus de vivacité que ne le faisaient ses bras, son Dieu, son Fils, son Rédempteur, la joie des Anges. Mais nous parlerons plus longuement de la dévotion de la bienheureuse Vierge dans le verset qui suit : *Vase insigne de dévotion.*

MARIE MIROIR D'HUMILITÉ.

Marie est le modèle le plus parfait de cette vertu. « C'est peu d'être humble dans le malheur, dit le doux saint Bernard, mais ce qui est grand et rare, c'est l'humilité dans les honneurs. » Rien de plus sublime, de plus élevé en dignité que Marie, et cependant rien de plus humble. Si vous interrogez sa naissance, vous trouvez dans sa famille le diadème des rois, la tiare des pontifes, la verge des patriarches, les trophées des généraux, les insignes des prophètes. Si c'est la dignité, que pouvez-vous imaginer de grand comme la Mère de Dieu, pleine de grâce, souveraine du monde, bénie non-seulement entre toutes les femmes, mais entre toutes les générations du Ciel et de la terre? Qui jamais a vu ou entendu de telles merveilles? Et cependant, saluée par l'Ange, revêtue de tous ces titres d'honneur, elle ne s'enorgueillit point, et loin de s'attribuer ces titres de Reine des Anges, de Souveraine du monde, d'Épouse du Saint-Esprit, son âme se trouble; elle s'appelle la servante du Seigneur : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur. » « Le choix que Dieu fait d'elle, dit saint Ambroise[1], ne fait que la rendre plus humble. » Aussi saint Bernard s'écrie dans l'étonnement et l'admiration : « O prodigieuse, ô profonde humilité de Marie! L'Archange du Ciel la salue pleine de grâce; le Saint-Esprit est descendu en elle; elle est choisie pour la Mère de Dieu; déjà elle

[1] Liv. II, *sur les Vierges*.

est élevée au-dessus de toutes les créatures et proclamée Reine du Ciel et de la terre, et néanmoins, pénétrée de la plus profonde humilité, elle s'écrie : « Voici la servante du Seigneur! » Longtemps avant, saint Ambroise, ravi aussi d'admiration, écrivait dans son livre II *sur saint Luc* : « Voyez l'humilité, voyez la dévotion de Marie; elle s'appelle la servante du Seigneur, quand elle est choisie pour sa Mère! » Tant de dignité néanmoins a été sans danger pour l'humilité de cette pieuse Vierge; elle ne fait que l'offenser d'avantage. Plus on l'exalte et plus elle s'anéantit; en elle l'humilité et la dignité se livrent une sainte guerre. L'Ange l'appelle du nom de Marie, qui signifie Souveraine, et pour que son humilité soit en rapport avec une telle dignité, elle lui répond par le titre de servante. Élevée au sublime honneur de Mère de Dieu, elle a hâte de se mettre au rang des servantes; plus humble qu'elle n'avait jamais été, parce que ses sentiments d'humilité devaient répondre à la sublimité de sa dignité.

L'indice certain de l'humilité, c'est de ne point se laisser éblouir par les dignités et la prospérité, mais d'être toujours prêt à l'obéissance. Telle a été Marie. Élevée à la dignité de Mère de Dieu, comblée de tous les dons du Ciel, loin de s'enorgueillir, elle n'en a été que plus soumise. Écoutez ce qu'elle dit : « Voici la servante du Seigneur. » On ne demande son consentement que pour le mystère de l'incarnation, et dans sa générosité elle se donne toute. Elle ne dit pas : « Que le Seigneur se serve de mon ministère pour l'incarnation du Verbe, » mais elle se donne absolument et pour toujours : « Voici la servante du Seigneur. » Que le Seigneur se serve de moi comme il lui plaira et tant qu'il lui plaira; non-seulement dans ce mystère, mais toujours et pour quelque fonction que ce soit, je serai son humble servante. O véritable anéantissement! ô admirable humilité!

Nous connaissons l'humilité d'Abigaïl. David lui fait savoir qu'il l'a choisie pour son épouse, et cependant, tombant à ses pieds, elle s'écrie : « Je ne suis pas digne d'un tel honneur; que mon auguste maître veuille m'agréer pour sa servante et pour laver les pieds de ses serviteurs[1]. » Plus grande est l'humilité de Marie : choisie non

[1] *Livre des Rois*, XXV, 41.

pour l'épouse, mais pour être la Mère de Dieu lui-même, de Celui à qui Dieu a donné le monde entier en possession, de Celui qui de sa parole soutient l'univers et en qui résident tous les trésors de la Sagesse éternelle; choisie non point comme Abigaïl, pour partager la couche d'un époux, mais pour être associée à la Rédemption de l'univers; non pour exercer les fonctions d'épouse, mais pour être Reine du Ciel et de la terre, Marie, l'enfant dans la poussière, toute pénétrée de son néant, s'écrie : « Voici la servante du Seigneur. » O humilité sans exemple ! ô anéantissement merveilleux ! Où sont les rares mortels qui, élevés subitement au faîte des honneurs et des richesses, comblés d'éloges, résistent à la flatterie, et, oublieux de leur abjection première, ne dédaignent point leurs amis et ne rougissent pas de la condition obscure de leurs parents ? Et cependant, cendre, poussière que nous sommes, qu'y a-t-il en nous qui soit capable de nous enorgueillir? Marie, Souveraine du Ciel et de la terre, est choisie pour la Mère de Dieu, et elle se met au rang des servantes et n'oublie point l'humilité ! Et nous, indignes serviteurs, nous sommes assez aveugles pour nous élever et nous préférer aux autres! Eh bien! apprenons de Marie l'humilité. Dans ce miroir fidèle et sans tache, voyons les beautés de l'humilité et appliquons-nous à les retracer en nous-mêmes, en rougissant de notre sot orgueil.

Continuons. Marie, après l'Annonciation de l'Ange, élevée à la dignité de Mère de Dieu par l'opération du Saint-Esprit et sans dommage pour son intégrité virginale, portant dans son sein le Fils de Dieu, et digne par conséquent de recevoir les hommages du Ciel et de la terre, en sa qualité de Reine des Anges et des hommes, ne voulut pas attendre que sa parente Élisabeth vînt la première à elle. Elle s'empresse, au contraire, de la visiter et de lui rendre les services les plus dévoués durant trois mois. Aussi Élisabeth, en voyant cette Reine admirable s'humilier devant elle, s'écrie dans l'admiration : « D'où me vient l'insigne honneur de recevoir chez moi la Mère de mon Dieu ?... Vous êtes au-dessus de toutes les femmes, pleine des dons célestes. Vous avez été jugée digne de recevoir les hommages de toutes les générations, comme leur Souveraine, puisque vous portez dans votre sein le Roi et le Maître du Ciel. Et d'où me vient

l'honneur que ma Souveraine se présente chez son humble servante; que la Mère de mon Dieu, la Mère de mon Seigneur, visite la mère d'un homme, la mère de son humble serviteur? C'était à moi de courir en toute hâte chez vous, pour vous féliciter, au nom d'Israël et de tout le genre humain, pour tant de bonheur et de gloire. Comment vous recevoir avec l'honneur qui vous est dû? Comment, moi, pauvre et indigne servante, pourrai-je, ô Souveraine incomparable, vous rendre les offices qui vous sont dus? » Voilà comment Élisabeth dans l'admiration publie l'humilité de Marie.

L'humilité de Marie nous apparaît encore lorsque, célébrée par Élisabeth comme Mère de Dieu : « D'où me vient la visite de la Mère de mon Seigneur? » lorsque, célébrée pour les bénédictions et la joie qu'elle apporte à Jean Baptiste encore renfermé dans son sein : « Dès que votre salut a retenti à mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein, » Marie ne se complaît pas en elle-même, mais, rapportant à Dieu la gloire de toutes ces merveilles, elle s'écrie : « Mon âme glorifie le Seigneur! — Élisabeth, ma chère parente, vous me célébrez par vos louanges, et moi je glorifie Dieu seul; lui seul est digne de tout honneur. Vous vous étonnez que je daigne vous visiter, et moi j'admire comment mon Seigneur est descendu dans mon sein. Vous me félicitez d'avoir cru aux promesses de mon Dieu, et moi je loue l'infinie bonté de Dieu, qui m'a remplie des dons de sa grâce. »

Les trois mois que la Vierge Marie, selon saint Luc[1], passa chez Élisabeth, témoignent aussi de sa parfaite humilité. Saint Bonaventure, dans le Chapitre Ier de la *Vie de Jésus-Christ*, nous enseigne, avec plusieurs Pères très-recommandables, que cette humble Vierge assista aux couches de sainte Élisabeth, et que, recevant à sa naissance le saint précurseur de son Fils, elle le lava et l'enveloppa de langes. Tantôt nous admirions l'humilité d'Abigaïl qui se montrait prête à laver les pieds des serviteurs de David; leur eût-elle rendu cet office, elle ne l'aurait fait qu'à des personnes de sa condition, tandis que Marie lava le corps chétif du serviteur de son Fils.

[1] I, 56.

Et (chose que nous n'avons pas assez remarquée) Marie, le jour de son Annonciation, saluée par l'Archange Gabriel pleine de grâce, Mère de Dieu, Épouse de l'Esprit-Saint, bénie entre toutes les femmes et initiée aux secrets du Ciel, garde dans son cœur, durant plus de trente ans, ces faveurs qu'elle reçoit, sans en parler au prêtre Zacharie, son parent d'alliance, ni à sa cousine Élisabeth, pas même à saint Joseph, son époux bien-aimé, quoiqu'elle le voie prêt à se séparer d'elle à cause des soupçons que sa position fait naître en lui. Or, à moins que la nécessité l'exige, selon cette parole des Livres saints : « Il est bon de tenir cachés les mystères des rois, » c'est une grande preuve d'humilité que de tenir secrètes les faveurs que l'on reçoit. Aussi, cette humilité de la pieuse Vierge a fait que les saints Évangiles n'ont pu réfuter bien des priviléges qu'elle avait reçus du Ciel, comme elle le révéla elle-même à sainte Brigitte, en lui apprenant que le Christ, son Fils, lui avait apparu avant tous les autres, « quoique, ajouta-t-elle, ceci n'ait pas été écrit pour mon humilité. »

Aux noces de Cana, quand le vin manqua, elle n'invoque pas son autorité de Mère pour arracher son miracle à son Fils; elle se contente de lui exposer de la manière la plus humble l'embarras des époux : « Ils n'ont pas de vin [1]. » Ensuite, quoique bien souvent témoin des instructions que Jésus-Christ adressait au peuple, des miracles qu'il opérait et des témoignages d'admiration que la Judée lui prodiguait préférablement à tous les prophètes qui l'avaient précédé, néanmoins elle se garda bien de se proclamer avec orgueil la Mère de ce Fils merveilleux, ou d'exercer à son égard quelque acte que ce fût d'autorité; mais elle écoutait avec humilité ses divins enseignements. C'est ce que nous disent saint Matthieu [2] et saint Marc [3] : « Votre Mère et vos frères se tiennent dehors et vous cherchent. » La bienheureuse Vierge se tenait donc dehors, cherchant à parler à son Fils. Elle n'essaye pas de fendre la foule pour arriver à lui; elle se garde bien d'interrompre le discours : elle reste humblement dehors, attendant avec patience le moment favorable de lui parler.

Ajoutez à cela que Marie, comblée des dons les plus précieux,

[1] St. Jean, II, 5. — [2] Chap. XII. — [3] Chap. V.

pleinement instruite des saintes Écritures, ayant la parfaite intelligence des divins mystères soit par la révélation, soit par l'enseignement de son Fils, se contenta d'en faire chaque jour et à chaque instant l'aliment de son âme, sans en parler à personne : « Marie conservait tous ces divins mystères, les repassant dans son cœur, » a dit saint Luc. Ce n'est qu'après l'Ascension de son Fils, quand la gloire de Dieu l'exige, qu'elle révèle aux Apôtres et aux Évangélistes bien des mystères qu'ils ignoraient. C'est ce que dit le très-docte abbé Rupert dans son *Commentaire du* XIIe *Chapitre de saint Matthieu :* « Tant que le Fils de l'homme a vécu sur cette terre dans son corps mortel et soumis comme nous à la souffrance, la bienheureuse Vierge a gardé le silence le plus complet ; c'était vraiment le jardin fermé. Mais quand le Fils de l'homme a été couronné de gloire et d'immortalité, alors la bienheureuse Vierge a rompu le silence pour instruire ses amis, c'est-à-dire les saints Apôtres. »

C'est encore une grande preuve d'humilité que de vivre et de converser avec des hommes grossiers et de basse condition. Eh bien ! Marie est un exemple de cette humilité. D'abord, invitée aux noces de Cana par ces familles pauvres, puisque le vin manqua au milieu du repas, elle s'y rendit avec empressement. Secondement, elle ne refuse pas de s'entretenir avec Marie Madeleine, que sa qualité de courtisane, avant sa conversion, rendait méprisable à chacun, puisque saint Luc[1] nous dit que le pharisien l'avait en horreur ; elle voulut même, le jour de la mort de son Fils, la prendre pour compagne et monter avec elle au Calvaire.

Enfin, c'est le propre des âmes humbles de supporter avec patience les insultes des hommes et de se réjouir dans le mépris qu'elles leur inspirent ; c'est ce qu'a fait encore la pieuse Vierge :

1° Quand, partie avec son saint époux pour Bethléem et ne trouvant pas l'hospitalité, elle entre dans une pauvre, vile et sale étable, pour y enfanter le Sauveur du monde, qu'elle couvre de langes et repose dans une crèche. Elle trouve tant de plaisir dans cette triste grotte, qu'elle y reste quarante jours, jusqu'à l'époque de sa purifica-

[1] Chap. v.

tion, voulant recevoir en cet endroit les trois rois qui accouraient de l'Orient avec leurs présents pour l'Enfant divin qui venait de naître.

2° Quand, portant le saint Enfant Jésus, elle s'en va avec Joseph en Égypte pour y passer sept ans avec une nation barbare qui lui est inconnue, souillée des erreurs et des crimes les plus honteux et livrée au culte infâme des idoles. Elle pouvait, cette auguste Vierge, obtenir de ce grand Dieu, qu'elle porte dans ses bras, de ne pas être forcée à quitter le sol de la patrie, en se défendant contre la colère d'Hérode; eh bien! elle préfère supporter les angoisses de l'exil plutôt que de passer pour une femme puissante que les miracles ont rendue célèbre.

3° Lorsqu'elle se rendit au Temple pour accomplir la loi de la Purification, et qu'elle offrit un sacrifice pour son Fils et pour elle-même, sans se mettre en peine d'être mise par tout le monde au nombre des femmes vulgaires, impures et pécheresses, et de passer pour avoir besoin, afin d'expier son péché, du remède des sacrifices et prières du prêtre. Quatrièmement, quand elle vit les Juifs charger son divin Fils de mépris, d'outrages et d'opprobres; quand elle les entendit lui donner le nom de Samaritain, de démoniaque, d'insensé, de blasphémateur; lorsqu'elle s'aperçut que les scribes et les pharisiens l'estimaient comme une femme vile, pauvre, sans titre de grandeur, entendant souvent ces paroles de mépris que les Juifs ne cessaient de répéter : « N'est-ce pas là le Fils du charpentier? Sa Mère ne s'appelle-t-elle pas Marie[1]? » Et saint Marc[2] : « N'est-ce pas là ce charpentier, Fils de Marie? » elle acceptait toutes ces humiliations avec une grande humilité de cœur; bien plus, elle s'en félicitait, elle s'en réjouissait, estimant comme un bien incomparable de participer, par ce moyen, aux ignominies et à la croix de son glorieux Fils.

Enfin, le caractère et le propre des âmes humbles c'est d'ambitionner la dernière place dans les assemblées des hommes, selon cette doctrine du Sauveur[3] : « Quand vous serez convié à des noces, ne prenez point la première place. » La bienheureuse Vierge fit de cette doctrine la règle de sa vie. Après l'ascension du Christ, les Apôtres,

[1] St. Matth., XIII, 55. — [2] VI, 3. — [3] St. Luc, XIV, 18.

avec vingt-cinq disciples, s'étaient réunis dans le cénade, pour prier; à ce sujet, saint Luc dit[1] : « Ceux-ci persévéraient tous unanimement dans la prière, avec les femmes qui suivaient Jésus et avec Marie, Mère de Jésus. » Voilà, pour votre instruction, l'humilité de Marie. Elle se fait placer la dernière, elle qui devait occuper le premier rang, en sa qualité de Mère des Apôtres et de souveraine de tous les fidèles. N'en soyez point étonnés; elle se montra telle qu'elle était intérieurement : la dernière de tous. Écoutons le Docteur saint Bernard, dans son Sermon *sur le Grand Signe* : « Plus Marie était grande, plus elle s'abaissait en tout et au-dessous de tous. Il était juste qu'elle fût élevée du dernier rang au premier, Celle qui, étant la première, se faisait la dernière de tous. » Voilà les paroles de cet auteur sur l'humilité de la Vierge. Nous aurons plus loin l'occasion de faire de plus longues dissertations sur cette vertu.

MARIE MIROIR D'OBÉISSANCE.

Marie a été un modèle d'obéissance, afin de nous initier à l'amour de cette vertu. Elle obéit à Dieu et aux hommes.

La Vierge fut obéissante envers Dieu. En effet, dès qu'elle eut entendu et compris les paroles de l'Ange et qu'elle fut assurée de la volonté de Dieu, elle crut et obéit. Voici ses paroles dans le *Cantique des cantiques*[2] : « Mon âme s'est comme fondue au son de la voix de mon bien-aimé. » L'âme de la Vierge a été fondue par un embrasement d'amour divin, prête à suivre avec promptitude, à l'instar d'un métal liquéfié, toutes les règles de la volonté divine, dès que son bien-aimé lui parla par l'intermédiaire de l'Archange Gabriel. C'est pourquoi elle dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Comme si elle avait dit, selon le sens de Tite de Bostra : « Me voici comme une tablette propre à recevoir un écrit; que l'écrivain céleste écrive en moi tout ce qu'il lui plaira; que le Dieu de l'univers fasse de moi ce qu'il voudra : jamais je ne résisterai à ses ordres et à son bon plaisir. »

La Vierge a certainement obéi non-seulement aux ordres de Dieu,

[1] *Actes*, I, 14. — [2] V, 6.

mais aussi à son bon plaisir. De là sa comparaison, par l'Écriture, à des oreilles. Le Christ faisant, par le Psalmiste [1], l'éloge de son obéissance à Dieu son Père, lui dit : « Vous m'avez donné des oreilles parfaites, » *c'est-à-dire*, une obéissance parfaite : explication donnée également par le cardinal *Hugues*. Saint Paul [2], *faisant allusion à ces* paroles, les interprète ainsi : « Mais vous m'avez formé un corps. » Et quel corps ? Le même que celui qu'il a pris dans le sein de la Vierge. Le corps de la Vierge a donc des oreilles ? Oui. Et comment ? Parce que la Vierge a si bien imité les oreilles dans son obéissance aux ordres divins, qu'elle semblait être tout oreilles. Les oreilles ont cela de particulier qu'on ne peut pas les remuer, sans remuer la tête. On peut, la tête immobile, remuer les yeux, les mains, les pieds, les lèvres, la langue, et d'autres membres ; mais non les oreilles, si vous exceptez quelques animaux, qui peuvent les mouvoir sans mouvoir la tête. Revenons à notre sujet. Notre tête, c'est le Christ ; ses oreilles sont ceux qui écoutent ses paroles : « Celui qui est enfant de Dieu écoute les paroles de Dieu [3]. » Ceux-là ne se remuent qu'au mouvement de la tête, parce qu'ils ne font que ce que Dieu veut, désire et ordonne. Mais l'on ressemble aux animaux sans raison, lorsqu'on ne remue pas ses oreilles, c'est-à-dire sa volonté selon le mouvement de la tête. Les oreilles du Christ ont été Marie, qui n'a jamais suivi que les mouvements de la tête. Elle n'a jamais rien fait, rien accompli qui ne fût selon la volonté de Dieu ; elle a toujours obéi à cette volonté divine ; elle s'est montrée toujours docile même aux inspirations de l'Esprit-Saint, avec une telle perfection qu'elle dirigeait, réglait et accomplissait toutes ses actions, selon l'ombre de son commandement. Sénèque eût pu lui appliquer ce qu'il dit quelque part : « Un bon cheval se laisse conduire à l'ombre de la verge. » La Vierge, en effet, se dirigeait si bien au seul signe, à l'ombre seule des ordres de l'Esprit-Saint, qu'elle accomplissait toutes ses obligations émanées de Dieu, avec promptitude, facilité et gaieté de cœur. Il ne faut pas s'en étonner. Elle avait une volonté si conforme, ou plutôt si unie à celle de Dieu, que ces deux volontés semblaient n'en faire qu'une. Écou-

[1] Ps. XXXIX, 7. — [2] *Aux Hébreux*, X, 5. — [3] St. Jean, VIII, 45.

tons l'abbé Guerric [1] : « Marie exécutait la volonté de Dieu le Père avec tant de perfection que Dieu le Père lui dit pour sa glorification : « Tu seras appelée ma volonté dans ma volonté. » Écoutons de plus la Mère de Dieu elle-même, qui parle ainsi à sainte Brigitte [2] : « J'ai acquis la vertu d'obéissance, parce que je me suis étudiée à obéir à toutes les volontés de mon Fils. »

Elle fut obéissante envers les hommes. Et d'abord elle se conforma à toutes les volontés de ses parents, avec la plus grande promptitude et de très-bon cœur. Sainte Mechtilde nous rapporte cette vénération de la part de Marie [3] : « Dès son plus jeune âge, elle fut soumise avec tant de docilité à son père et à sa mère, qu'elle ne les offensa ni ne les contrista jamais en rien. » D'après le témoignage de saint Épiphane, elle s'attira le respect et la vénération non-seulement de ses parents, mais des autres hommes, dans toutes les relations qu'elle eut avec eux. Pendant tout le temps de son séjour au Temple, elle manifestait un grand respect pour les prêtres; et elle était toujours prête à exécuter les décrets du Souverain-Pontife. Saint Bonaventure [4] affirme que la bienheureuse Vierge Marie, parmi les faveurs qu'elle avait coutume de demander dans ses prières pendant sa retraite dans le Temple, sollicitait la grâce spéciale d'obéir aux ordonnances et aux décrets du Pontife du Temple.

Secondement, elle fut soumise à son époux, Joseph, pendant trente-et-un ans. D'après Canisius [5], on croit que saint Joseph mourut l'année du baptême du Christ. Elle lui obéit en le suivant à Nazareth; en l'accompagnant à Bethléem, lorsqu'il fallut payer le cens à César; en fuyant en Égypte; en y demeurant continuellement avec lui pendant sept ans. D'après saint Anselme [6], en retournant de nouveau dans sa patrie. L'Écriture-Sainte propose à notre admiration l'obéissance de Sara, parce qu'elle parla avec respect à Abraham, son mari, l'appelant son maître. Mais la vénération et la soumission de la bienheureuse Vierge à l'égard du bienheureux Joseph ont été plus grandes encore. La très-sainte Vierge savait que Joseph n'était que le

[1] Sermon IIIe *sur l'Assomption.* — [2] Liv. Ier des *Révélations,* chap. IV. — [3] Liv. VII, chap. XV. — [4] *Vie de Jésus-Christ,* chap. IV. — [5] Liv. III, chap. III. — [6] Chap. II, *sur Saint Matthieu.*

gardien de sa virginité et de l'Enfant-Jésus, trois fois béni. Elle lui parlait néanmoins avec tant de révérence qu'elle l'appelait le père de l'Enfant: « Voilà que votre père et moi nous vous cherchions en pleurant. » Aussi était-il regardé dans l'opinion des hommes comme le père de Jésus. Bien plus, elle lui donna la primauté de l'honneur vis-à-vis d'elle-même, et, malgré ses prérogatives de Reine des cieux et de Mère du Roi des Anges, elle ne se nomma qu'après Joseph; elle ne dit pas : « Moi et votre père, » mais : « Votre père et moi. »

Troisièmement, elle obéit à César Auguste, homme païen, lorsqu'elle fit avec saint Joseph, aux termes de sa grossesse, de Nazareth à Bethléem, le trajet de quatre-vingt-dix mille pas (comme le rapporte Antoine d'Aranda, dans sa descriptiou de la Terre-Sainte); et cela, pour se déclarer au censeur romain, c'est-à-dire pour faire inscrire son nom et pour payer ses impositions. Par cet exemple, elle nous apprend qu'il faut obéir aux supérieurs, non-seulement lorsqu'ils sont fidèles et bons, mais aussi quand ils sont infidèles, pervers et impies. Ce même enseignement nous est donné par saint Pierre[1] : « Et vous, serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de respect, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais à ceux qui sont rudes et fâcheux. »

Quatrièmement, elle obéit lorsqu'elle s'assujettit spontanément à la oi de la purification : ses titres de grandeur la plaçaient au-dessus des femmes ordinaires et l'affranchissaient par conséquent de cette loi; mais, jalouse d'imiter son Fils, elle accomplit les prescriptions imposées aux femmes communes. La Vierge très-obéissante savait que son Fils avait subi la loi de la circoncision, sans y être obligé; le désir de lui être conforme la porta à accomplir les observances de la purification. Saint Bernard, dans son Sermon *sur la Purification de la bienheureuse Vierge*, nous dit : « Réellement, ô Vierge, vous n'avez vraiment aucun motif en vous qui nécessite une purification; mais votre Fils avait-il, lui aussi, besoin de la circoncision? Soyez entre les femmes comme l'une d'entre elles, car votre Fils est également au nombre des enfants. »

[1] Épître Ire, II, 18.

« Le véritable obéissant, dit le bienheureux Albert le Grand[1], n'attend jamais les ordres, mais, à la seule manifestation ou à la seule assurance de la volonté de son maître, il l'exécute comme des ordres.» La Vierge très-vénérable n'attendait pas les ordres de Dieu; elle ne regarda que sa volonté, et elle alla se faire purifier au Temple. Et saint Bernard[2] : « L'obéissance fidèle, dit-il, ne connaît pas de retard, ne renvoit pas au lendemain, ignore les lenteurs, prévient le commandement, a toujours les yeux prêts à voir, les oreilles prêtes à écouter, les mains préparées à l'œuvre, les pieds disposés à la marche; il se recueille tout entier, afin de recueillir les volontés de son maître. » La Vierge vénérable observa avec une parfaite exactitude les points de cette doctrine : « Après que, dit l'Évangéliste, le temps de la purification de Marie fut accompli. » La Vierge ne cherchait pas de retard, elle ne prolongeait pas le temps de sa purification; de suite, elle disposa ses mains à l'œuvre, ses pieds à la marche, et, prenant son Fils, elle alla se faire purifier au Temple.

Saint Grégoire admire l'obéissance de Samuel, qui, réveillé plusieurs fois avec l'ordre de retourner autant de fois à son sommeil, se contenta de dire: « Me voici; » ou: « Je suis prêt[3].» Mais ne doit-on pas une plus grande admiration à la Vierge, Mère de Dieu, qui obéit à la loi divine sans l'excitation d'aucune voix, avec le seul entraînement de l'exemple de son Fils?

On fait l'éloge de l'obéissance d'Abraham, qui, à l'ordre de Dieu, voulut *immoler son* Fils unique. L'Esprit-Saint fait, à ce sujet, cette remarque[4] : « Abraham se leva donc avant le jour. » Il n'attendit pas le matin, mais avant qu'il fût jour, il se disposa aussitôt à l'exécution, bien rude, à la vérité, de l'ordre du Seigneur. Notre Souveraine mérite bien plus de louanges; sans recevoir aucun commandement, elle accomplit la volonté de Dieu dans une chose certainement bien pénible. N'était-il pas pénible à une Vierge sans tache et sans souillure, d'aller se faire purifier au Temple, au milieu des femmes impures et souillées?

C'est pourquoi la Vierge pouvait très-bien, pour exprimer son obéis-

[1] *Livre des vertus.* — [2] Sermon *sur l'Obéissance.* — [3] I[er] *Livre des Rois,* II, 5. — [4] *Genèse,* XXII, 3.

sance, se servir des paroles de David, son ancêtre[1] : « A cause des paroles de vos livres, j'ai eu soin de garder des voies dures et pénibles. » La grossesse était assurément un état bien pénible pour une Vierge qui avait tant à cœur sa virginité, qui en était si jalouse. Toutefois elle obéit à la parole de Dieu, et s'offre pour être sa servante : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur. » Il était dur de payer le cens pour son Fils qui en était exempt en toute justice. Elle va toutefois à Bethléem et déclare son assujettissement et celui de son Fils à l'imposition du cens. Il était dur de ne pas trouver de place à l'hôtellerie, et de voir repousser dans une étable de vils animaux Celui qui, remplissant le Ciel et la terre, est assis au milieu des Chérubins. Elle se retire cependant dans une grotte, et place entre un âne et un bœuf le souverain Maître de l'univers. Il était dur d'essuyer la barbarie de cette ville ingrate et d'endurer, dans une caverne hideuse, entre deux animaux, la puanteur, la saleté, la faim, la soif et le froid. Cependant elle supporta tout, et réchauffa autant qu'elle put, dans son sein, le Verbe fait chair. Il était dur de porter les mains sur un jeune enfant innocent, et de blesser avec un caillou cruel son tendre petit corps, et de marquer du sceau des damnés l'auteur de notre salut. Cependant elle laissa blesser Celui qui se rend propice pour nos péchés et qui guérit toutes nos blessures. Plusieurs pensent que la Mère de Dieu, animée d'un courage viril et magnanime, circoncit elle-même son Fils. Mais cela n'est pas démontré. Il est au moins certain qu'elle assista à la cérémonie de la circoncision, et qu'elle vit, avec un très-grand déchirement de cœur, couler du tendre corps de son Fils un sang dont une goutte était d'un prix suffisant, même surabondant, pour racheter le monde. Il était dur, avons-nous dit, pour une Vierge pure et très-chaste, de paraître quarante jours après son enfantement, dans le Temple, au milieu des femmes impures et souillées. Une autre aurait affirmé son affranchissement de cette loi, aurait fait valoir les priviléges extraordinaires de sa conception et de sa maternité, aurait imaginé des délais, aurait cherché des excuses pour se soustraire à la purification, aurait inventé des preuves et des raisons pour se dispen-

[1] Ps. xvi, 5.

ser de cette loi imposée aux relevailles des couches. Marie ne fait point d'attention à son exemption de la loi, ne cherche pas des excuses, ne murmure pas, ne se plaint pas, n'imagine pas des délais, n'amasse pas des prétextes, n'invente pas des preuves et des raisons pour défendre son honneur.

« Pensez-vous, dit saint Bernard, qu'elle ne pût pas dire dans l'émotion de son cœur : « Pourquoi m'abstenir d'entrer dans le Temple, moi « dont le sein, demeuré vierge, est devenu le temple de l'Esprit-Saint? « Pourquoi n'entrerais-je pas dans le Temple, moi qui ai mis au monde « le Seigneur du Temple? La loi atteint la femme qui a conçu par les « voies ordinaires; pour moi, je suis mère, non par un commerce avec « un homme, mais par l'ombre du Très-Haut. Cet Époux n'a pas ouvert « mes entrailles, puisqu'il est descendu en moi comme une pluie sur « une toison. Je suis une porte fermée, ouverte à personne; l'homme « n'est point passé par elle; elle est même fermée au prince, en qui il « n'y a rien de fermé. »

« Une fleur est sortie de ma tige sans la déchirer, sans maculer son écorce. La loi prescrit un sacrifice pour la purification légale ; mais je suis pleine de grâce, pleine de Dieu, bénie entre toutes les femmes ; à l'abri, dès les premiers instants de ma conception, de toute malédiction divine, je suis comme le lis au milieu des épines. Ensuite, dans la conception et dans l'enfantement de mon Fils, il n'y a rien d'impur, rien d'illicite, rien à purifier; puisqu'il est la source de la pureté, puisqu'il est venu nous laver de nos crimes. Quelle purification la cérémonie légale pourrait-elle opérer en moi, qui ai puisé dans mon enfantement une pureté si éclatante?» Marie, dans son innocence, ne raisonne pas ainsi, mais, vaincue par son amour pour l'obéissance, elle prit son Fils entre ses bras, courut au Temple, l'offrit au Seigneur, et avec lui deux tourterelles pour son rachat. La Vierge, dans son humilité profonde et dans sa parfaite soumission, regardait comme une indignité de ne pas se conformer à son Fils, qui était en même temps son Père.

Macha, général carthaginois, avait un fils appelé Cartalus. Une jalousie, excitée par ses grands succès militaires, avait fait déporter le père en exil. Le fils, devenu gouverneur de Carthage, vint voir son

père exilé, avec un grand cortége et un apparat splendide ; il paraissait en public orné de pourpre et revêtu des insignes du sacerdoce. Alors son père, le prenant à part, lui adressa ce reproche : « Tu as eu le courage, ô tête impossible à décrire ! de venir avec les ornements de l'or et de la pourpre en présence de tant de malheureux citoyens, et d'entrer dans un camp en proie à la tristesse et aux larmes, comme un véritable triomphateur, avec les insignes d'une paix heureuse! N'aurais-tu pas pu aller t'exalter ailleurs ? N'as-tu pas trouvé de lieu plus propice à tes triomphes que le théâtre de deuil d'un père et des chagrins d'un malheureux exilé ? Pourquoi as-tu méprisé avec tant de dédain le titre que tu reconnaissais naguère en moi, je ne dis pas le titre de père, mais au moins celui de chef de tes sujets ? Et d'ailleurs, que portes-tu sur ta pourpre et tes couronnes, sinon les emblèmes de mes victoires ? Donc, puisque tu ne reconnais dans ton père qu'un exilé, j'écouterai, moi aussi, plutôt mes devoirs de général que ma tendresse de père : je ferai de toi un exemple, afin que, dans la suite, personne n'insulte plus à l'infortune et aux malheurs de son père. » Il dit, et il le fit attacher avec tous ses ornements sur un gibet, au milieu de la ville[1]. Voilà la punition qu'un père infligea à son fils pour avoir voulu l'éclipser dans la parure du corps, et pour avoir refusé de compatir à son infortune. La bienheureuse Vierge aurait pu subir le même châtiment si, par impossible, elle ne s'était pas conformée à son Fils, si elle l'avait surpassé devant les hommes par la parure et le maintien. Dieu, en effet, rejette les superbes et déteste les orgueilleux. La bienheureuse Vierge voulut donc être, entre les femmes, comme l'une d'entre elles, comme le Fils fut parmi les enfants comme l'un d'entre eux. Mais revenons de notre digression. Il était dur pour la Vierge de se lever au milieu d'une nuit profonde, de prendre son Fils unique, de fuir rapidement en Égypte, de demeurer pendant des années entières dans des pays inconnus. Pourtant, elle se leva, prit son Fils unique, se mit en route pour l'Égypte, et y demeura, pour obéir à la volonté divine intimée par l'Ange. Voilà, pour notre instruction, un exemple parfait d'obéissance, donné par la glorieuse et divine Vierge Marie.

[1] Justin, liv. XVIII de son Histoire.

MARIE MIROIR DE MODESTIE ET DE PUDEUR VIRGINALE.

La modestie ou la pudeur virginale, surtout dans les femmes, est l'origine et la source de toute sorte de biens. L'*Ecclésiastique*[1] dit : « La femme sainte et pleine de pudeur est une grâce qui passe toute grâce. » Sénèque[2] dit : « La vertu qui s'approche le plus de l'innocence, c'est la pudeur. » De là, la parole de Diogène à la vue d'un enfant modeste : « Il rougit, tout est sauvé. » Et Cicéron, dans ses IIes *Tusculanes :* « Souvent, dit-il, nous voyons fléchir par la pudeur des hommes qui auraient résisté à tout autre mode de persuasion. »

La Vierge, Mère de Dieu, nous a donné un exemple parfait de cette vertu, surtout au jour de son annonciation par Gabriel. L'Ange la salua ainsi : « Je vous salue, pleine de grâce! » et la Vierge ne répond point, elle ne rend pas l'honneur qui lui est fait, elle ne rend pas le salut. Pourquoi la Vierge si humble n'a-t-elle pas salué l'Ange? Était-elle grossière au point d'omettre ce devoir de politesse? A Dieu ne plaise! Ce ne fut chez elle ni fierté, ni orgueil, mais pudeur virginale; par modestie, elle n'osa pas rendre le salut à l'Ange. Entendons parler sur ce sujet saint Ambroise[3] : « Malgré son humilité, par pudeur toutefois, elle ne rendit pas le salut à l'Ange; elle ne lui répondit que lorsqu'elle reconnut qu'il s'agissait de l'incarnation de son Dieu. »

Plus loin, saint Luc dit au sujet de la bienheureuse Vierge : « Elle fut troublée par les paroles de l'Ange. » Ce trouble est la preuve d'une très-grande pudicité. « Le propre des vierges, dit saint Bernard, c'est d'être toujours tremblantes, de ne se croire jamais assez en sûreté, persuadées qu'elles portent un trésor précieux dans des vases d'argile, qu'il est trop difficile de mener une vie angélique parmi les hommes, et d'avoir sur la terre des conversations célestes. Aussi, toute nouveauté leur fait-elle soupçonner des embûches. » Quelle était la cause du trouble de la Vierge? D'où venaient ses craintes? Quelles embûches soupçonnait-elle? Elle tremblait, parce qu'elle entendait sortir de la bouche de l'Ange des paroles humaines.

[1] XXVI, 19. — [2] Liv. VII de ses *Discours*. — [3] Liv. Ier de ses *Offices,* chap. XVIII.

André de Crète prête à Marie ce langage : « Croirai-je donc que c'est un Ange qui me parle? Mais il a la voix d'un homme. » Ainsi, Marie redoutait un Ange, parce qu'il parlait comme un homme. Apprenez, vierges chrétiennes, la modestie à l'école de Marie. La Vierge, Mère de Dieu, craint un Ange, parce qu'il a le langage d'un homme; et il est beaucoup de vierges qui pensent pouvoir se conserver en sûreté parmi les hommes! Marie est saisie de frayeur en présence d'un Ange; et il est des vierges qui ne craignent pas le regard des hommes, qui ne redoutent pas d'engager des entretiens avec eux, qui n'ont aucune inquiétude sur leur modestie, qu'elles perdent avant de s'en apercevoir!

Nous avons tous dans la Vierge un exemple de modestie à méditer. Cet exemple est surtout pour les femmes et les vierges, dont la vertu distinctive est la modestie, de telle sorte qu'elles semblent abdiquer leur sexe ou leur profession de virginité, lorsqu'elles manquent de pudeur et de réserve. Ce vieux proverbe est bien vrai : « Celle qui ne veut plus être modeste se dispose à la prostitution. » Les vierges donc qui sont dévotes à la Vierge doivent imiter Celle qui, par sa pudeur, brille au-dessus de tous, et qui, bien plus, rend ses serviteurs modestes.

Dès que le bienheureux Jean l'Évangéliste, d'après l'Évangile, eut pris chez lui la bienheureuse Vierge et l'eut reçue pour sa mère, après la mort du Christ, il devint si modeste et si réservé qu'il n'osa jamais regarder la Vierge en face, ni fixer ses yeux sur son visage; ces derniers faits se trouvent dans les écrits du bienheureux Amédée, et dans les révélations divines de sainte Mechtilde [1]. Et où avait-il appris tant de modestie? A l'école de la Vierge modeste, avec laquelle il demeura quinze ans.

Vous tous qui voulez être les serviteurs de Marie, regardez souvent ce miroir, imitez la modestie et la réserve de Marie ; prenez les ornements de la pudeur, si vous voulez vous parer de ceux des autres vertus. Car la pudeur est la base des vertus, comme l'impudeur et l'effronterie sont le fondement des vices.

[1] Liv. Ier, chap. VII.

MARIE MIROIR DE CHASTETÉ.

La bienheureuse Vierge s'offre à nous comme un modèle vraiment divin de cette vertu. Considérez, en effet, soit le temps où elle fit le vœu de chasteté, soit l'ardeur avec laquelle elle le fit, soit la pureté qu'elle a pratiquée, vous verrez toujours en elle un spectacle très-digne d'admiration. Sous la loi de nature, la chasteté virginale n'était ni connue ni mise en pratique. Sous la loi écrite, Dieu manifestait seulement par quelques figures son amour de prédilection pour la chasteté, lorsqu'il interdisait les mets sanctifiés à ceux qui avaient contracté une impureté légale. Il dévoila à David son affection pour cette vertu, lorsqu'il lui défendit de se nourrir des pains de proposition, même dans le cas de nécessité, à moins qu'il n'eût gardé avec ses compagnons la continence à l'égard des femmes [1]. Bien loin de connaître et de pratiquer la chasteté virginale, on la regardait comme un objet d'opprobre et de malédiction pour la femme stérile et pour la jeune fille qui n'était pas donnée en mariage, comme nous l'avons montré plus haut, à l'invocation *Sainte Vierge des vierges*.

La bienheureuse Vierge fut donc la première qui se consacra à Dieu par le vœu spirituel de virginité, la première qui embrassa avec ardeur la vertu de chasteté, inconnue avant son temps. Aussi Dieu nous l'a-t-il proposée comme le chef, la souveraine de la virginité, et comme le modèle le plus accompli de la chasteté. C'est pourquoi, dès les premiers siècles de l'Église, il y eut toujours des hommes qui observèrent une virginité perpétuelle avec une admirable pureté de corps et d'âme; comme nous l'avons fait voir dans les passages cités plus haut; et aux invocations *Mère très-chaste*, *Mère sans tache*, *Mère sans souillure*, nous avons fait de longues dissertations sur la chasteté de la Vierge, Mère de Dieu.

MARIE MIROIR DE PAUVRETÉ.

Nous avons déjà parlé longuement plus haut, à la Conférence 211, de l'amour de la bienheureuse Vierge pour la pauvreté; ajoutons maintenant quelques détails pour mieux faire ressortir l'exemple que Marie nous offre de cette vertu, dans beaucoup de cir-

[1] *Livre des Rois*, XXI.

constances. Mais, avant tout, il faut savoir que la pauvreté de Marie n'était pas forcée, qu'elle ne provenait pas d'un dénûment complet; sa généalogie était royale: elle était issue de la maison et de la famille de David. Ses parents Joachim et Anne étaient riches; ils faisaient trois parts de leurs biens: la première, pour leur propre substance; la seconde, pour l'entretien de la famille; la troisième était réservée aux pauvres. Marie travaillait aussi sur la laine, le chanvre, la soie et le lin, comme l'atteste saint Épiphane, dans la *Vie de la Mère de Dieu*, et comme l'indique clairement la tunique sans couture du Christ, tissue par la Mère de Dieu elle-même. De plus, saint Joseph était charpentier, d'après la croyance universelle et le témoignage de ses portraits. Or, la misère ne peut pas se trouver chez un ouvrier d'une grande industrie et d'une grande diligence, ni dans la famille où tant le mari que l'épouse réalisent de bons bénéfices, surtout quand ils n'ont pas d'enfants. La pauvreté de Marie était donc volontaire; elle provenait d'un renoncement spontané aux richesses temporelles. Mais sa pauvreté brilla :

D'abord, le jour de ses fiançailles. Elle pouvait, en effet, se choisir un époux noble et riche, vu les grâces éclatantes de sa beauté, son origine royale, et les qualités extraordinaires de son âme et de son corps; cependant elle épousa Joseph, homme simple, sans prestige ni du côté des richesses, ni du côté de la dignité, mais pauvre et ouvrier de profession. Malgré l'élévation de sa sainteté et la supériorité de son origine, saint Joseph était un pauvre artisan; simple charpentier, il cherchait son pain de chaque jour dans le travail de ses mains et dans l'exercice de son industrie; de telle sorte que la Vierge, bénie entre toutes les femmes, fut obligée d'ajouter les bénéfices de son travail à ceux de son époux, en tissant la laine et le lin.

Secondement, dans son enfantement. La Vierge royale vint à Bethléem en compagnie de son époux Joseph, et ils ne purent pas recevoir l'hospitalité. Il y avait des hôtelleries pour les adultères, les homicides et les vauriens; pour Marie et Joseph, « il n'y avait pas de place dans l'hôtellerie[1]. » Ils se retirent donc dans une caverne, vile

[1] St. Luc, II.

cahute des animaux; c'est là que naît le roi des Anges; là s'abaisse le grand Créateur des cieux; là est enveloppé de langes le grand fournisseur des pauvres.

Troisièmement, dans sa purification. Elle offrit pour son Fils, non un agneau, comme les riches, mais deux tourterelles et deux pigeonneaux, offrande des pauvres. Ce n'était pas la nécessité, mais l'amour de la pauvreté, qui la faisait agir ainsi. Elle avait naguère reçu des mages une grande somme d'or et d'autres présents, qui lui permettaient d'acheter non-seulement un agneau, mais un troupeau d'agneaux. Nous lisons, en effet, que les mages prirent leur offrande, non pas dans une bourse, ou une cassette, mais dans leurs trésors : « Ayant ouvert leurs trésors[1]. » Mais elle distribua aux pauvres cet or si abondant, comme le raconte saint Bonaventure, dans sa *Vie du Christ*[2]. Bien plus, la Mère de Dieu elle-même, faisant le résumé de sa vie à sainte Brigitte lui révéla, entre autres choses, ces secrets[3] : « Tous les biens que j'ai pu avoir, je les ai donnés aux pauvres; je ne m'en suis réservé que pour ma maigre chère et mes vêtements. » Et après : « Dès le commencement de ma vie, j'ai fait le vœu de ne jamais rien posséder en ce moment. » Et, au livre V, chapitre II, verset 5 : « Saint Joseph et moi, nous n'avons fait sur nos richesses que les réserves nécessaires à la vie pour l'honneur de Dieu; le reste, nous l'avons consacré à l'honneur de Dieu. »

Quatrièmement, dans le départ pour l'Égypte. Dès que l'Ange eut apparut à Joseph et l'eut averti de prendre l'Enfant et sa Mère, et de fuir en Égypte, elle se mit aussi immédiatement en route. C'est ce qu'insinue l'Évangéliste, lorsqu'il dit : « Joseph s'étant levé, prit l'Enfant et sa Mère durant la nuit, et se retira en Égypte. » Et Cajetan : « La nuit même que Joseph fut éveillé, elle exécuta l'ordre de l'Ange. » Ils ne disposèrent pas en ordre les biens de leur maison; ils ne préparèrent ni vêtements convenables, ni bagages, ni provisions, ni bourse, ni chevaux, ni autres choses nécessaires pour un long et pénible voyage; ce qui démontre clairement leur pauvreté.

Cinquièmement, dans l'habillement du corps. Elle n'eut jamais

[1] St. Matth., II. — [2] Chap. IX. — [3] Liv. Ier des *Révélations*, chap. X.

aucun goût, aucune sollicitude pour le luxe des habits. Saint Vincent Ferrier, dans un Sermon *pour la Veille de la Nativité de la Vierge*, raconte que la bienheureuse Marie n'était nullement en souci sur la parure de sa personne. Le même Saint pense qu'elle usait des vêtements simples et en petit nombre, suffisants seulement pour se garantir du froid. C'est pourquoi, voulant réchauffer son Fils nouveau-né, elle ne l'approcha pas de son sein, mais le mit sous le souffle des animaux; ce qu'elle n'aurait pas fait, si elle avait pu le tenir chaud sur son cœur. Je citerai les paroles de saint Vincent dans son Discours *sur la Nativité du Seigneur* : « Jugez si la Vierge ne dut pas avoir froid, avec des vêtements qui, d'après la tradition, étaient loin de donner une trop grande chaleur! Aussi plaça-t-elle son Fils dans la crèche, afin de le réchauffer sous le souffle des animaux. » Il y a dans le latin de cet auteur plus de dévotion et de piété que d'élégance de style.

La Vierge, Mère de Dieu, avait des robes pauvres et en petit nombre; bien loin de lui être à charge, elles lui suffisaient à peine pour se couvrir. Elle attendait dans une caverne, dans une vile cahute, l'arrivée des rois mages. S'est-elle revêtue d'une parure royale? A-t-elle mis sa gloire en relief, par l'or, les perles, les pierres précieuses, la pourpre et la splendeur des ornements? Une autre reine du monde, pour être l'esclave du monde, se serait montrée avec ostentation. La Mère de Dieu, jamais. Quelle était donc sa tenue? « Ils trouvèrent (les mages) l'Enfant avec sa Mère. — Ils trouvèrent, dit l'auteur d'un ouvrage imparfait sous le rapport du style [1], ils trouvèrent la Mère de Dieu ayant à peine une tunique, moins pour la parure du corps que pour lui servir de couverture, la seule que pouvait avoir la femme d'un charpentier. » Sur ce sujet, le *Cantique des cantiques* [2], parlant des vêtements de la Vierge, Mère de Dieu, nous dit : « L'odeur de vos vêtements est comme l'odeur de l'encens. » Les vêtements de la bienheureuse Vierge exhalaient l'odeur de l'encens, parce qu'on n'y voyait rien de recherché, rien de vain, rien de profane, rien qui déshonorât la majesté de Dieu. Saint Grégoire de Nysse [3] dit également :

[1] *Sur Saint Matthieu,* chap. II. — [2] IV, 11. — [3] Homélie IX *sur les Cantiques.*

« L'odeur de ses vêtements est telle qu'elle ressemble à celle de l'encens, qui est consacré à l'honneur de Dieu. » Ceux qui se servent d'habillements profanes étalent leurs ornements et leurs parures, non pour honorer Dieu, mais pour capter l'éclat de la gloire mondaine. Ils n'exhalent pas le parfum de l'encens, mais l'odeur de leur jactance, de leur orgueil et d'un luxe ridicule. Ils ne font pas honneur à Dieu ; ils veulent se faire honorer eux-mêmes. Écoutez ces enseignements, vous qui recherchez l'ornement des habits, qui aimez à paraître avec la pourpre, l'or, les perles, avec des parures fines, précieuses et splendides! Écoutez-les avec confusion. L'Étoile du Ciel, la Reine de l'univers, n'ambitionne pas la splendeur dans les vêtements; elle se contente d'une pauvre petite tunique, vile et grossière. Et vous, misérables et dignes de compassion, vous vous plaisez dans la mollesse et l'éclat de la parure; vous courez après les ornements, les perles et les colliers; vous vous vantez d'une pompe vaine; vous paradez avec fierté. Croyez-moi, la magnificence des habits n'est pas une petite preuve de la difformité de l'âme et de la légèreté de l'esprit. Sachez que saint Bernard[1] écrit : « L'éclat de ces parures est l'indice de la difformité de l'âme. »

Les femmes sont sujettes à ce vice, à tel point qu'elles semblent se dépouiller de leur sexe, si elles n'ont pas une parure étudiée, si elles n'aiment pas à se revêtir de robes belles et éclatantes. Et plût à Dieu que ce vice fût le partage exclusif des femmes, et qu'il ne s'insinuât pas parmi les ecclésiastiques et surtout parmi les religieux! Saint Bernard déplorait ainsi cet abus de son temps[2] : « Je vois, dit-il avec une grande amertume, des religieux acquérir, après leur renoncement aux pompes du siècle, plus de sentiments d'orgueil à l'école de l'humilité, devenir plus insolents sous l'aile d'un maître humble et doux, et plus insubordonnés dans le cloître que dans le monde. Et, ce qui est plus mauvais encore, la plupart, dans la maison de Dieu, ne peuvent pas supporter une humiliation, lorsque, chez eux, ils auraient été obligés de se soumettre à toute sorte de mépris; c'est-à-dire que, n'ayant pu mériter des titres à la gloire du monde, là où elle est l'objet de toutes

[1] Liv. III de ses *Considérations*. — [2] Homélie IV, *super Missus est*.

les convoitises, ils revendiquent des droits aux honneurs là où ils sont méprisés, etc. Ainsi, loin que le monde leur soit crucifié, ils se sont crucifiés eux-mêmes au monde; de telle sorte qu'étant, avant, à peine connus dans leur bourg et leur petit village, ils parcourent maintenant les provinces, fréquentent les cours, acquièrent la connaissance des rois et les familiarités des princes. Que dirai-je de leur manière de couvrir le corps? Ils recherchent moins la chaleur que la couleur; ils sont plus préoccupés de la parure des vêtements que de l'ornement des vertus. J'ai honte de le dire, ils l'emportent sur les femmes par la passion du luxe, lorsque, dans leur habit de moine, ils visent plus à l'éclat qu'à la nécessité, et, dans leurs vêtements même, dépouillés de toute forme religieuse, ils cherchent plus le luxe qu'une armure; car, soldats du Christ qui, devant se préparer au combat contre les puissances de l'air, en se revêtant des insignes de la pauvreté (ce que ces ennemis redoutent beaucoup), leur offrent plutôt l'étendard de la paix dans le luxe efféminé de leurs habits, et se livrent à eux sans résistance et sans combats. » Ainsi parle le saint et pieux abbé. Plût au Ciel que ces paroles ne pussent pas s'appliquer à notre siècle!

Revêtons-nous donc du Christ; revêtons-nous de Marie. Se revêtir du Christ et de Marie, c'est imiter leurs vertus. Imitons dans le Christ et Marie, leur pauvreté, leur humilité, leur obéissance, et leurs autres vertus, et nous serons bien couverts et bien munis. Oh! qui me donnera de prendre ces vêtements! Je serais dans l'allégresse et la jubilation, si je pouvais réaliser mon vœu. J'estime heureuses ces femmes à qui la bienheureuse Vierge, sur le point de mourir, laissa ses vêtements, c'est-à-dire deux tuniques; comme le rapporte Nicéphore[1]. Mais je serais plus heureux si, sans posséder les tuniques de la Vierge, je me revêtais d'elle, comme d'une brebis; si je reproduisais dans ma vie sa vie et dans mes mœurs ses mœurs. Je recherche un vêtement spirituel; je l'ambitionne, je désire d'en être gratifié, afin qu'un jour je sois vêtu de la gloire surnaturelle. Ainsi soit-il.

[1] Liv. II de son Histoire, chap. XXI.

MARIE MIROIR DE PRUDENCE.

Nous avons montré, au verset *Vierge très-prudente*, avec quel éclat a brillé, dans la bienheureuse Vierge, cette vertu, la modératrice de toutes les vertus. C'est pourquoi saint Éphrem, dans ses *Louanges de la Vierge*, l'appelle : « Reine la plus prudente, la plus sage de tous. » Il ne sera pas inutile de revoir l'épithète ci-dessus mentionnée.

MARIE MIROIR DE JUSTICE.

Cette vertu reluit d'une manière extraordinaire dans la Vierge, Mère de Dieu. La justice de la loi consiste à éviter le mal et à faire le bien : deux choses qui, d'après la doctrine de saint Thomas [1], sont comme deux parties intégrantes de cette vertu, requises toutes les deux pour la pratiquer avec perfection. Or, la Mère de Dieu a évité le mal avec tant de soin que la moindre tache n'a jamais souillé son âme. De là, saint Bonaventure [2] prouve que la Mère de Dieu a été la plus juste de tous, parce que « le Christ, la justice par essence, a vécu avec elle dans la plus grande sainteté. » Et il ajoute : « Quelle serait l'âme juste, si Marie ne l'avait pas été ? » Cette parole rappelle celle de saint Bernard : « Où trouver la justice, si elle n'a pas été dans Marie, de laquelle est sorti le Soleil de justice ? »

MARIE MIROIR DE FORCE.

La Mère de Dieu nous apparaît partout revêtue de force. « La force fait son ornement et sa beauté [3]. » Saint Thomas distingue deux actes dans la force [4] : le premier consiste à supporter l'adversité; le second à braver les difficultés avec courage. La Mère de Dieu a exercé ces deux actes avec diligence et intrépidité. D'abord, elle a supporté l'adversité. En effet, sans parler des incommodités qu'elle a endurées pour Dieu, dans sa pauvreté volontaire, dans ses voyages fréquents sur les montagnes de la Judée, à Nazareth, à Bethléem, en Égypte, puis dans la Galilée, pendant son séjour de sept ans sur la terre

[1] 2[e] de la 2[e], quest. LXXIX, art. 1[er]. — [2] Dans son *Miroir*, chap. VIII. — [3] *Proverbes*, XXXI, 25. — [4] 2[e] de la 2[e], quest. CXXXIII, art. 6.

d'Égypte, parmi un peuple inconnu, barbare, livré au culte des idoles; elles ont dû être très-rudes les angoisses qu'elle a éprouvées, pendant les douleurs et la passion de son Fils, qui avait toutes ses affections. Elle a assisté à la mort de son Fils, sans que sa constance et sa fermeté ne se démentissent jamais. « Elle se tenait debout, dit le saint Évangéliste, auprès de la croix, la Mère de Jésus; » sans défaillance ni dans son corps ni dans son âme, sans être ébranlée par tant d'amertumes. Sa désolation était profonde, mais la douleur (contrairement à ce qui nous arrive) accroissait plutôt qu'elle ne diminuait sa force d'âme.

L'éléphant, à la vue du sang, ne craint pas la mort, mais devient plus furieux pour le combat. C'est ce que nous lisons dans les *Machabées* [1] : « Ils montrèrent aux éléphants du jus de raisin et des mûres, afin de les animer au combat. » De même, Marie, à la vue du sang que son Fils avait répandu, ne fut point saisie d'effroi; elle ne perdit ni sa force ni son courage; elle ne fuit pas de crainte et de consternation, elle ne tomba pas la face contre terre, mais elle se tint debout, et, à la vue du sang du Christ, elle ranima son courage. Elle était la Mère du Christ, mais elle parut alors s'être dépouillée de ses entrailles de mère, en retenant ses plaintes, ses larmes et ses lamentations. « Elle était debout, dit le saint Évangéliste, près de la croix. » Nous ne lisons pas qu'elle se soit frappé le cœur, que, dans une faiblesse de femme, elle ait répandu des larmes et se soit arraché les cheveux. Elle ne fit rien qui trahit la sensibilité de la femme, rien qui empêchât la passion de son Fils.

Elle était si courageuse et si ferme qu'elle semblait au-dessus de l'homme. C'est pour cette raison, dit saint Épiphane [2], que le Christ, suspendu à la croix, donna à Marie non pas son propre nom de mère, mais le nom de femme : « Femme, voilà votre Fils ! » de peur qu'on ne la prît pour un Dieu, qu'on ne lui rendît des honneurs divins; comme pensaient plus tard les Collyridiens, qui la regardaient et l'honoraient comme une divinité. Tant de force d'âme, tant de courage surnaturel dans une si grande détresse, aurait pu favoriser cette

[1] I, *Machabées*, VI, 34. — [2] Liv. III, tom. II, hérésie LXXIX[e].

erreur. Dans sa prudence, le Christ donna à sa Mère le nom de femme, et montra qu'elle n'était pas Dieu à cause de l'infirmité de son sexe.

Que si nous parlons du second acte de force, nous le trouverons très-parfait en Marie. Elle se livra, en effet, à des actes de courage, lorsqu'elle dompta les démons, cruels ennemis du genre humain, et qu'elle écrasa la tête du serpent infernal. Aussi, le *Cantique des cantiques*[1] dit-il à son sujet : « Elle est terrible comme une armée rangée en bataille. »

De plus, elle entreprit et accomplit une chose bien pénible, lorsqu'elle assista à la passion et à la mort du Christ, avec tant de fermeté d'âme que s'il n'y avait pas eu des bourreaux et des soldats pour le crucifier, exécutant elle-même la volonté du Père éternel, elle aurait immolé son Fils de ses propres mains, pour le salut du monde. Nous avons traité ce sujet avec plus de développements dans le tome précédent, où nous avons démontré que, pour obéir à la volonté de Dieu, elle aurait consenti, à l'exemple d'Abraham, à immoler son Fils. Car, il n'y eut pas, dans la bienheureuse Vierge, moins de promptitude à obéir, moins de marques de soumission aux divers ordres divins, moins d'amour envers Dieu, que dans Abraham. Nous nous sommes aussi appuyés sur le sentiment des Docteurs, qui pensent comme nous. Nous donnerons plus loin, à l'invocation : *Reine des Martyrs,* une dissertation plus étendue sur la force d'âme de Marie.

MARIE MIROIR DE TEMPÉRANCE.

La bienheureuse Vierge pratiqua la vertu de tempérance avec un éclat remarquable. Car, si la tempérance est d'autant plus parfaite en nous que nous sommes plus exempts des mauvaises passions, comme l'enseigne saint Thomas[2], quelle n'a pas dû être celle de la bienheureuse Vierge, qui n'a jamais été assujettie à aucune mauvaise passion? Car le feu de la concupiscence, qui entraîne au péché, a été chez elle ou étouffé, ou entièrement toujours éteint. C'est pourquoi saint Jean Chrysostome[3] dit : « La bienheureuse Marie a porté la pratique de

[1] VI, 2. — [2] IIIe Part., quest. VII, art. 2, *ad* 3. — [3] Homélie *pour l'Hypapante.*

la modestie et de la tempérance à une perfection au-dessus de toutes les mesures de la nature humaine; et, pour cette raison, elle mérita de porter dans son sein le Seigneur de l'univers. » Les parties subjectives de cette vertu sont l'abstinence du boire et du manger, et la chasteté, mère de la virginité [1].

Les parties potentielles de cette vertu, c'est-à-dire les vertus qui lui sont annexées, sont mentionnées en grand nombre au passage cité *plus haut*. Ce *sont*, *par* exemple, la mansuétude, la clémence, l'humilité, la modestie, tant du maintien que de la parure du corps. Nous les toucherons toutes brièvement, et nous montrerons qu'elles ont brillé dans la bienheureuse Vierge, comme dans un miroir.

MARIE MIROIR D'ABSTINENCE, DE JEUNE ET DE SOBRIÉTÉ.

Ces vertus furent admirables dans la sainte Vierge; quoique son exemption de tout péché ne nécessitât en elle aucune satisfaction à la justice de Dieu, quoiqu'elle ne sentît jamais dans sa chair aucun mouvement désordonné, aucun penchant contraire à la raison; exempte du mal, et toute à la pratique du bien, puisque, dès la première infusion de la grâce, opérée dans les entrailles de sa mère Anne, dès le premier instant de conception, elle fut exempte de toutes les mauvaises convoitises, dont nous avons parlé plus haut; néanmoins, pour procurer la gloire de Dieu, pour participer à la passion du Christ, elle affligeait sa chair par les jeûnes, par les veilles et les autres œuvres de pénitence. Et, bien qu'elle eût toujours gardé l'abtinence, elle s'interdisait avant tout, la bonne chère et les festins de table.

Et d'abord, pendant son enfance. « Encore enfant, elle avait déjà de la répugnance pour le lait maternel; elle ne voulait pas toucher au sein de sa mère [2]. » Fulbert, dans le chapitre VII de saint Matthieu, raconte ce miracle : « Il a été révélé à un heureux anachorète que Marie suça le lait maternel pendant quelques jours, une fois seulement par semaine. »

Secondement, dans tout le cours de sa vie. Saint Grégoire de Tours [3] rapporte que la bienheureuse Vierge Marie jeûna tous les jours, et

[1] St. Thomas, 2 de la 2, quest. CXLIII.— [2] Nicéphore, liv. I, chap. VII.— [3] Dans Novarrus, traité XXXVIII.

apaisa sa faim avec une nourriture descendue du Ciel; quant aux aumônes, que les prêtres du Temple lui faisaient pour sa subsistance, elle les distribuait aux pauvres. A l'abstinence elle joignait la libéralité; et ce qu'elle soustrayait à ses plaisirs, elle le donnait aux pauvres.

Saint Bonaventure, dans sa *Vie du Christ* [1], nous apprend que la bienheureuse Vierge, dans une apparition, adressa ces paroles à une pieuse servante : « Penses-tu, ma fille, que j'aie obtenu sans travail toutes les grâces que j'ai eues? Il n'en est pas ainsi. Je dois te dire qu'à part la grâce sanctifiante, je n'ai reçu de Dieu aucune grâce, aucun don, aucune vertu, sans de grandes peines, sans des prières continuelles, des vœux ardents et une dévotion profonde, sans des larmes abondantes et de grandes macérations. »

Voici ce que nous lisons dans Amédée, au sujet de l'abstinence de Marie [2] : « Souvent, nous le croyons ainsi, elle oublia de prendre sa nourriture, et sans tenir compte des besoins du corps, elle passait des nuits sans dormir. » Et nous ne prenons pas ce récit pour une fable. Nous lisons, en effet, que la plupart des Saints furent tellement absorbés par la contemplation ou par leur application au travail qu'ils oubliaient de penser à leur subsistance. Nous en avons des exemples chez Palladius [3] et dans la *Vie des saints Pères*. Il est à croire que la même chose est arrivée à la bienheureuse Vierge, lorsqu'elle était livrée à la contemplation et à ses autres travaux.

Ensuite, nous avons un témoin irrécusable de l'abstinence de Marie, dans saint Joseph, son époux. Ce juste voyait la grossesse de sa chère Épouse, sans en connaître la cause, n'étant pas encore initié au mystère; d'autre part, il pouvait se rendre le témoignage d'avoir conservé avec elle sa pureté et sa chasteté. Toutefois, il ne soupçonnait rien de mauvais contre elle, il n'avait aucune pensée contraire à la pureté de Marie. Qu'est-ce qui lui pouvait être soupçon? L'abstinence de la Vierge, l'honnêteté de sa conversation, la gravité de son maintien, la prudence de ses actions. Tel était le sentiment de l'auteur imparfait sous le rapport de la diction [4] : « Peut-être, dit-il, comme il était

[1] Chap. III. — [2] Homélie IV *sur les Louanges de la B. Vierge.* — [3] *Histoire des larmes.* — [4] Homélie *sur Saint Matthieu.*

homme juste, il porta sur son Épouse ce jugement : Elle n'a jamais aimé ni le vin ni la bonne chère ; elle n'est ni légère, ni folâtre, ni amie des propos obscènes. » Voilà que l'abstinence seule pouvait convaincre de la chasteté de la Vierge, et délivrer son Époux de tout soupçon. Saint Joseph, témoin de l'abstinence de son épouse, jugea qu'elle ne pouvait exister qu'avec une pudicité parfaite ; il eut ainsi plus de foi à l'abstinence de Marie qu'au témoignage de ses yeux. Ce même auteur dit aussi avec beaucoup de vérité : « Toute femme adonnée au vin et à la bonne chère est déjà prostituée. » C'est ce que Job[1] dit au sujet de la Sagesse : « Elle ne se trouve point parmi ceux qui vivent avec douceur, » c'est-à-dire, dans la volupté et les délices. De la chasteté et de la pudeur perpétuelle de Marie, on peut donc conclure son abstinence et son amour pour le jeune et la sobriété.

Comment n'aurait-elle pas été sobre, celle qui a engendré le vaillant guerrier qui a vaincu le monde ? La mère de Samson, sur le point de concevoir et d'enfanter son fils, reçut de l'Ange l'ordre de garder l'abstinence : « Vous concevrez, dit l'Ange, et vous enfanterez un fils, prenez bien garde de ne point boire du vin, ni rien de ce qui peut enivrer, et de ne rien manger d'impur, parce que vous concevrez, et vous enfanterez un fils, qui commencera à délivrer Israël de la main des Philistins[2]. » A combien plus forte raison a dû être sobre la Mère du Christ, de qui est sorti ce vaillant guerrier, libérateur non-seulement d'Israël, mais du genre humain, des Philistins de l'Enfer, et vainqueur du monde. « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde[3]. »

Mais l'admiration s'empare de l'âme, lorsque l'Ange, annonçant à sa mère la conception et la naissance de Samson, lui prescrit l'abstinence : « Vous concevrez, dit-il, et vous enfanterez un fils, gardez-vous de boire du vin. » Mais, lorsque l'Ange annonce à Marie la conception et la naissance du Christ, il ne lui recommande rien de semblable, il ne lui prescrit ni jeune ni abstinence. Parce que, instruit de la parfaite sobriété de la Vierge, son intimation n'aurait pas eu de raison d'être, sa recommandation aurait été inutile.

Certes, la sobriété était une obligation pour Marie, qui a dû allaiter

[1] XXVIII, 13. — [2] *Juges*, III, 3. — [3] St. Jean, XVI, 33.

et a allaité réellement celui qui était d'une abstinence souveraine, le Christ, au sujet duquel l'Évangile dit : « Lorsqu'il eut jeuné quarante jours et quarante nuits[1]. » Comment l'ami du jeûne aurait-il pu être allaité par l'ennemie de l'abstinence ? Nous lisons chez Pierre[2], au sujet de saint Étienne, un exemple bien approprié à notre assertion : « Dès que l'enfant fut né, sa tante, après l'avoir relevé de terre, aperçut sur son front une croix d'un éclat éblouissant. Or, pendant que sa mère le nourrissait, si elle prenait une nourriture plus recherchée qu'à l'ordinaire, l'enfant, se privant de son lait, ne voulait pas s'approcher de son sein ; mais, si la mère jeunait, l'enfant suçait spontanément les mamelles. » L'amour de l'abstinence avait un si grand empire sur ce Saint que, dès son premier âge, il avait horreur de l'intempérance ; il aimait tant la pratique du jeûne qu'il l'embrassait dans sa mère. Si les parallèles entre les petits et les grands sont permis, si cette comparaison est possible, nous ne voyons dans aucun Saint cette vertu portée à un plus haut degré que dans Jésus et Marie. Le Christ n'était pas encore né, et déjà il méditait dans le sein de sa Mère, l'acceptation de la passion et de la croix, comme nous l'avons enseigné dans le tome précédent[3]. Au premier moment de sa naissance, sa Mère vit une croix sur son cœur. En effet, depuis l'heure où elle engendra le Christ, elle avait toujours devant les yeux sa passion et sa croix ; elle apercevait sa flagellation, son couronnement d'épines, les crachats de sa figure, et les clous de ses pieds et de ses mains. De là, le *Cantique des cantiques*[4] dit : « Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe, il demeurera de même entre mes mamelles. » Le Christ était un bouquet de myrrhe, lorsqu'il demeurait entre les mamelles de Marie. En effet, lorsqu'il suçait le lait sur le sein de sa Mère, il lui montrait, en même temps de quelle myrrhe, c'est-à-dire de quelle amertume et de quelle douleur il devait emplir son âme. Le bienheureux Étienne, avons-nous dit, suçait le lait de sa mère quand elle jeûnait, mais ne voulait pas s'approcher de son sein quand elle ne jeûnait pas. Le Christ devait, à plus forte raison, aimer à prendre les mamelles de sa Mère parce qu'elle était sobre ;

[1] Matth., IV, 2. — [2] Dans son ouvrage *des Naissances*, liv. X, chap. LXXXVI. — [3] Conférence 40, nº 3 et suiv. — [4] I, 12.

mais à cause de son amour pour l'abstinence dès sa plus tendre jeunesse, il en aurait eu horreur, si elle n'avait pratiqué elle-même cette vertu. Voilà donc une preuve de la sobriété de la bienheureuse Vierge. A la vue de ce miroir d'abstinence, plusieurs, à l'exemple de Marie, ont jeuné au pain et à l'eau le samedi et aux veilles de ses fêtes. Nous en avons fait mention à l'invocation *Vierge vénérable*. Aujourd'hui encore, beaucoup de Chrétiens et de saintes femmes, pendant les jours cités ci-dessus, et à d'autres époques, domptent leur chair par les jeûnes et les abstinences. Il est juste de réprimer sa chair par des mortifications de ce genre, à l'honneur de la Vierge qui, malgré la pureté immaculée de sa chair et la soumission parfaite de son âme, eut tant d'ardeur pour ces pénitences et ces macérations. Nous avons déjà traité ailleurs de la chasteté et de la virginité, filles de l'abstinence.

MARIE MIROIR DE MANSUÉTUDE.

La mansuétude a aussi brillé d'une manière admirable dans la Vierge ; le feu de la colère n'a jamais enflammé son âme ; jamais elle ne dédaigna personne, fût-on dans la pauvreté et la bassesse ; elle s'étudia à ne nuire à personne et à être utile à tout le monde. Son âme était calme, tranquille, sereine comme une eau limpide, comme un beau miroir. Elle ne dit jamais de paroles dures ; car elle fut entièrement maîtresse d'elle-même. C'est donc à juste titre que l'Église chante en son honneur : « Vierge admirable, la plus douce de tous. »

MARIE MIROIR DE CLÉMENCE.

La clémence surabondait aussi dans la bienheureuse Vierge, Reine du monde. Elle intercède toujours pour nous obtenir le pardon des peines que nous méritons par nos crimes. Mais nous avons déjà longuement parlé de la clémence de la Vierge au verset *Vierge clémente*.

MARIE MIROIR DE MODESTIE EXTÉRIEURE.

La modestie consiste à bien composer le corps, les sens, les vêtements, la démarche, les paroles, les regards, le visage, tous les mouvements et toutes les actions extérieures. Elle naît de la paix du cœur

et de la pureté de l'âme, d'après le témoignage de la divine Écriture, qui dit dans l'*Ecclésiastique*[1] : « Le vêtement du corps, le sourire des dents et la démarche de l'homme annoncent quel il est ; » et au verset 26 : « On connaît une personne à la vue, et l'on discerne à l'air du visage l'homme de bon sens. » Et dans les *Proverbes*[2]: « Et sa sagesse reluit sur le visage de l'homme prudent, et l'insensé a toujours les yeux égarés. » Il est démontré que la bienheureuse Vierge a été très-modeste en tout. Il y avait tant d'humilité sur son visage, tant de grâce dans la composition de ses membres, tant de réserve dans les mouvements de son corps et dans ses gestes, qu'elle semblait descendue du ciel. Sa démarche et son maintien annonçaient l'humilité, exhalaient la piété, exprimaient la grâce de son âme, commandaient le respect ; son aspect seul donnait la joie, la seule contemplation de son visage édifiait, de telle sorte que les hommes croyaient converser avec un Dieu incarné.

Denis le Chartreux[3] raconte que saint Denis l'Aréopagite, dans un voyage de la Grèce en Judée, étant allé voir la bienheureuse Vierge, vit son visage si rayonnant de lumière que, succombant sous le poids de la stupéfaction, il se prosterna à terre en disant : « Si je n'étais pas éclairé par la raison et par la foi, je la prendrais pour une divinité, pour une incarnation de Dieu. »

C'est pourquoi on peut très-bien lui appliquer ce que le Livre III *des Rois* dit au sujet d'un petit nuage[4] : « Voilà qu'un petit nuage, ayant les vestiges d'un homme, s'élevait de la mer. » La bienheureuse Vierge, toujours vierge, a été ce petit nuage au sujet duquel Isaïe dit[5] : « Le Seigneur montera sur un nuage léger. » On ne voyait en elle que les vestiges de l'homme, parce qu'elle avait de commun avec les hommes toutes les opérations de la nature : ainsi la faim, la soif, le sommeil et l'accomplissement des autres œuvres communes à nous tous, étaient des marques qui faisaient reconnaître son humanité. Mais, par rapport à la plénitude de ses grâces, on la regardait non pas comme un homme, mais comme un Dieu. A cause de sa nature humaine, elle pouvait dire : « Je suis homme, je pense n'avoir rien d'étranger avec l'humanité. » Mais, à cause de l'abondance de ses

[1] XIX, 27.— [2] XVII, 24.— [3] Chap. III, *sur les Noms divins*.— [4] Liv. III, XVIII, 44. — [5] XIX, 1.

grâces, elle pouvait dire : « Je suis homme, mais je pense être étrangère à toutes les faiblesses humaines. »

Voici la peinture que nous donne de la Vierge, Épiphane, prêtre de Constantinople, dans *Nicéphore* [1] : « Marie était grave et réservée en tout, parlant peu et jamais sans nécessité ; elle écoutait tout le monde avec complaisance et affabilité, se rendant honorable à tous les yeux ; chez elle surtout, pas de gaieté excessive, pas de trouble, pas d'irascibilité ; enfin, exempte de tout faste, simple, elle ne portait rien d'affecté sur son visage, rien d'efféminé sur sa personne; mais elle s'étudiait à observer une humilité suréminente. En résumé, tout était chez elle rempli de grâce. »

Il n'y a pas moins de piété et de respect envers la Vierge dans cette peinture élégante de sa modestie par saint Jean Damascène : « De quelle manière, ô Vierge, exprimer la divine pudicité de vos allures, les grâces de votre visage, et votre prudence de vieillard à un âge jeune encore? Vos chastes vêtements fuyaient tout luxe efféminé; votre démarche était modeste et grave ; la sévérité de vos mœurs était tempérée par la joie du cœur, et l'agrément de votre conversation venait d'une âme douce. »

Ajoutons les brillants éloges que saint Ambroise fait de la glorieuse Mère de Dieu [2] : « En elle, rien de menaçant dans le regard, rien de pétulant dans le langage, rien d'inconvenant dans les gestes. Sa tenue n'était pas efféminée, sa démarche n'était pas nonchalante, sa voix n'était pas effrontée. Ainsi, son manteau extérieur offrait le miroir de son âme et l'image de sa sainteté. »

Pierre Galatin [3] nous dépeint ainsi la modestie de la Vierge : « La Mère de Dieu pratiqua la modestie avec une si haute perfection que ses yeux ne se sont jamais arrêtés sur rien de déshonnête ni d'illicite; qu'elle ne les a jamais élevés, comme l'on fait ordinairement ; mais elle les avait toujours baissés à terre, à moins qu'elle ne priât Dieu. Elle reçut, entre autres prérogatives, le privilége d'un si grand esprit de prophétie, qu'au seul danger de voir ou d'entendre quelque chose d'inconvenant ou d'illicite, ses yeux et ses oreilles se fermaient immé-

[1] Liv. VIII, chap. XXIII.— [2] Liv. II, *sur les Vierges.* — [3] Liv. VII, *sur les Mystères de la vérité catholique*, chap. V.

diatement, comme s'ils avaient été exclusivement consacrés au service de Dieu. » Son Époux céleste exprime avec beaucoup d'élégance cette modestie dans le *Cantique des cantiques*[1]. Après l'avoir comparée à la beauté de ses cavales, il dit : « Vos joues ont la beauté de la tourterelle, votre cou est comme s'il était orné des plus riches colliers. » De tous les oiseaux, le plus modeste c'est la tourterelle : elle n'a rien qui blesse, ni son faste, ni ses ruses, ni ses griffes, ni son bec. Pas de créature aussi plus modeste et plus réservée que la Vierge Marie ; ni l'enflure, ni l'orgueil, ni le venin de la malice, ni la rapacité de l'avarice, ni les excès de la luxure, ni enfin les agitations de n'importe quel crime, ne l'ont jamais détournée de ses habitudes uniformes et réglées de constance et de douceur, de bon sens et de réserve. Une fois qu'elle eut fléchi sa tête à l'ordre de la divinité, elle la tint si immobile, si fixée dans sa sainte détermination ; elle la garda si flexible, si soumise à la volonté de Dieu, que son cou a pu, à juste titre, être comparé à de riches colliers. De même que le plumage de la tourterelle exposé au soleil a tantôt le vert de l'émeraude ou le scintillement de l'escarboucle, tantôt le rayonnement de l'hyacinthe ou l'éclat d'une autre pierre précieuse, de même chaque mouvement extérieur de la Vierge, tout son cœur, toute son âme, tout son esprit, toute sa volonté rayonnaient de l'éclat divers de toutes les vertus.

MARIE MIROIR DE MODESTIE DANS LES PAROLES, C'EST-A-DIRE MIROIR DE TACITURNITÉ OU DE SILENCE.

Les femmes surtout sont sujettes à une grande pétulance de langage. Aussi, Jean Flevillius[2] dit-il à ce sujet : « Trois grenouilles, autant de vieilles femmes et trois cigales peuvent, par leur jargon, remplir une place publique immense. » Mais qu'y a-t-il d'étonnant ? Les femmes sont, par leur création première, composées d'os ; elles sont sorties des côtes d'Adam. Or, ramassez des ossements dans un sac, faites-les heurter ensemble, ils rendront un son, ce que ne fait pas la terre : voilà pourquoi les femmes ont plus de loquacité que les hommes qui ont été faits de terre dans Adam. La Vierge, Mère de

[1] I, 9. — [2] *Sur Alciat,* Emblème 196.

Dieu, a été loin d'avoir ce vice. Elle aima tant à s'abstenir de parler, elle observa le silence avec tant de rigueur qu'elle semblait s'être dépouillée de son sexe. Toutefois, saint Ambroise [1] affirme, et je suis de son avis, que la loquacité est un vice personnel, non un vice du sexe; car le sexe est saint. Or, cette modestie dans le langage ou cet amour du silence a brillé dans la bienheureuse Vierge. D'abord, dans son entretien avec l'Ange. Au salut de l'Ange, la Vierge se trouble aussitôt. « Elle fut troublée, dit l'Évangéliste, par ses paroles. » Et pourquoi son trouble? « Parce qu'elle était obligée de rompre le silence qu'elle aimait tant et d'interrompre ses prières. » Ainsi parle Richard [2]. Cet amour du silence qui avait tant d'empire sur Marie explique pourquoi elle ne rendit pas le salut à l'Ange, pourquoi elle ne demanda pas, mais se contenta de penser en elle-même ce que l'Ange voulait, quel était l'objet de sa salutation. « Elle pensait, dit saint Luc, quelle pouvait être cette salutation. » Elle aima mieux penser en elle-même et garder, selon son habitude, un silence rigoureux, que d'interroger l'Ange sur la signification de son salut. « De là vient, dit saint Pierre Damien [3], qu'en se taisant et ne commettant pas la faute d'une interrogation indiscrète, elle mérita d'entendre. Car l'Ange lui dit : « Ne craignez point, Marie, car vous « avez trouvé grâce devant le Seigneur; voilà que vous concevrez et « vous enfanterez un fils. »

Secondement, Marie fit éclater son amour du silence en cachant le mystère de l'Incarnation. Devenue Mère de Dieu sans perdre sa virginité, elle ne dévoile son privilége à personne; elle ne révèle le mystère à personne, pas même à saint Joseph, qui, en sa qualité d'époux, devait tout savoir. Lorsque ce juste vit dans son épouse un signe de la conception, c'est-à-dire une démarche appesantie, et qu'il s'aperçut de sa grossesse, il était troublé de voir en cet état une épouse qu'il avait reçue dans le temple, et qu'il n'avait pas connue, et il en cherchait la cause avec inquiétude. « D'où cela vient-il? disait-il; qu'est-il arrivé? Je n'ai pas eu de commerce avec elle, je ne l'ai pas connue, je ne l'ai pas touchée, je ne l'ai pas violée, je ne suis pas la

[1] Chap. II, *sur saint Luc*. — [2] Liv. IV *des Louanges de la Vierge*. — [3] Homélie *sur la Nativité de la B. V. Marie*.

cause de sa grossesse. Hélas! hélas! qu'est-il arrivé? Quel parti prendre? Que ferai-je? Je suis dans l'angoisse, je gémis, je cours, je cherche des conseils et je n'en trouve nulle part. » « Enfin, dit le saint Évangéliste, il voulut la renvoyer en secret. » Pendant toutes ces anxiétés, la Vierge ne rompit point le silence, ne dévoila point le secret, afin de se délivrer elle-même des soupçons contre sa virginité, et son mari de ses angoisses. Elle ne voulut pas révéler les divins mystères, devant être pour tous un modèle de silence et de modestie; afin qu'à son exemple, les vierges et les femmes apprissent à ne pas répandre çà et là ou à ne pas publier partout les dons de Dieu. Car il est écrit dans Isaïe[1] : « Mon secret est pour moi; » et dans Tobie[2]: « Il est bon de tenir caché le secret du roi. » Hélas! combien sont éloignés de cet esprit et de cette modestie ceux qui répandent aussitôt au dehors les dons de Dieu, les chantent aux oreilles de tous, ne peuvent rien cacher, rien taire!

La Vierge se tut; elle garda toujours le silence, jusqu'à ce qu'elle apprît la divulgation du mystère, à la suite d'une révélation divine chez sa cousine Élisabeth; et si l'Esprit-Saint, qui l'avait couverte de son ombre et qui l'avait faite Mère de Dieu, ne l'eût pas fait connaître, elle aurait toujours gardé cet événement sous silence.

En dernier lieu, déroulez les livres de l'histoire évangélique, vous y trouverez à peine quelques paroles sorties de la bouche de Marie; elle ne parla que lorsque la nécessité, la charité du prochain, la plus grande gloire de Dieu le demandaient. L'Évangile ne la fait parler que sept fois, et dans chacune de ses paroles, nous trouvons ou la nécessité, ou la charité du prochain, ou la plus grande gloire de Dieu. Elle s'entretint avec l'Ange, avec les hommes et avec Dieu. Elle dit à l'Ange: « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? » Et c'était la parole de la chasteté. Plus loin: « Voici la servante du Seigneur, » etc; et c'était la parole de l'obéissance et de l'humilité. Elle parla avec les hommes. D'abord lorsqu'elle salua Élisabeth, et c'était le langage de la charité. En second lieu, quand, aux noces de Cana, elle dit à ceux qui servaient: « Faites tout ce qu'il vous dira; »

[1] XXIV, 16. — [2] XII, 7.

et c'était le langage de l'instruction. Elle parla avec Dieu. Premièrement, quand elle dit : « Mon âme glorifie le Seigneur ; » et c'était la parole de l'action de grâces. En second lieu : « Mon Fils, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous? » Troisièmement : « Ils n'ont pas de vin ; » et c'était le langage de la compassion. Le caractère distinctif d'une vierge, le sceau de sa modestie, c'est d'avoir de grandes pensées et de parler peu.

Voilà pourquoi, dans l'antiquité, on avait coutume de représenter la Vierge avec de grands yeux et une petite bouche, pour signifier qu'elle avait dans son cœur de très-grands yeux pour penser et une petite bouche pour parler. Saint Vincent, dans son Sermon *sur la Veille de la Nativité de Marie,* rappelle ce mode de peinture : « Notez, dit-il, que pour exprimer l'amour que la bienheureuse Vierge avait pour le silence, on la dépeint avec les yeux plus grands que la bouche, pour insinuer qu'elle avait le grand œil du cœur pour penser et méditer, et une petite bouche pour parler peu. »

Certes, Marie a dû aimer le silence. D'abord, celui qui est toujours uni à Dieu par la prière ou la contemplation, ou qui s'entretient souvent avec lui dans l'oraison, n'aime pas la conversation des hommes; il garde le silence avec une très-grande précaution. C'est pourquoi Moïse, malgré sa très-grande facilité de langage, dès son premier entretien avec Dieu, sentit sa langue plus embarrassée et moins dégagée. Il l'avoue lui-même : « Seigneur, je vous prie de considérer que je n'ai jamais eu la facilité de parler; depuis même que vous avez commencé à parler à votre serviteur, j'ai la langue moins libre et plus embarrassée que je ne l'avais il y a trois jours[1]. » Marie n'a pas seulement entendu parler le Seigneur, elle l'a porté neuf mois dans ses entrailles; elle a conversé plusieurs années avec lui. Comment n'aurait-elle pas été silencieuse? Secondement, parce qu'elle avait appris cet amour du silence du meilleur des maîtres, du Verbe divin qui était descendu dans ses entrailles.

Le Verbe de Dieu voulut, pour descendre dans le sein de la Vierge, que tout fût dans le silence, comme l'atteste le *Livre de la Sagesse*[2] :

[1] *Exode*, IV, 10. — [2] XVIII, 14.

« Lorsque tout reposait dans un paisible silence, votre parole toute-puissante descendit rapidement du ciel, de son trône de gloire, » pour montrer qu'il descend de suite dans les âmes qui aiment le silence et qui gardent soigneusement et leur langue et leur cœur à l'abri de tout bruit des passions. Éclairée par ces révélations, la Vierge aima le silence tant dans son intérieur qu'à son extérieur.

En outre, la Vierge voyait le Verbe divin gardant dans son sein, et de suite après sa naissance, un silence parfait pendant un long espace de temps, ne prononçant pas même une parole, lui qui donne à tout la faculté du langage. Comment n'aurait-elle pas aimé à se taire, Celle qui était éprise d'un si grand amour pour le Verbe et qui, à la lumière de sa doctrine, était arrivée à une haute perfection, non-seulement dans l'observance d'une retraite continuelle, mais dans la pratique de toutes les vertus? Apprenez donc, vous tous qui aimez la Vierge, à observer le silence, à son exemple, si vous désirez que Dieu habite dans votre cœur; car on ne mérite pas d'être occupé par la Parole toute-puissante, quand on s'occupe de paroles superflues.

MARIE MIROIR DE MODESTIE DANS L'HABILLEMENT DU CORPS, C'EST-A-DIRE DANS LES VÊTEMENTS.

Nous avons conclu plus haut [1] à une grande modestie de Marie dans la parure ou les habillements du corps. Nous avons montré que la glorieuse Mère de Dieu avait des vêtements pauvres et en petit nombre, et qu'elle n'était nullement embarrassée du soin de ses robes précieuses. Ajoutons quelques petits développements sur ce sujet. Épiphane, prêtre de Constantinople, dans sa *Vie de la Mère de Dieu* [2], nous dit : « Elle se contenta dans les robes qu'elle portait de la couleur naturelle de la laine, comme le prouve encore aujourd'hui le saint voile dont elle couvrait sa tête. » Cédrenus, dans son *Compendium sur les mœurs de la Mère de Dieu,* s'exprime ainsi : « Elle choisissait des vêtements sans aucune teinture, » c'est-à-dire vils et tissus avec la laine naturelle.

Il est fort à croire que la bienheureuse Vierge porta le cilice afin de

[1] Au § 71. — [2] Chez Nicéphore, liv. II de son histoire, chap. XXIII.

maltraiter sa chair très-pure, et cela sans avoir jamais fourni sujet à ces pénitences ni par ses fautes ni par sa nature. François Ximénès, cité par Novarin [1], raconte ainsi les révélations divines qu'eut, à ce sujet, Grégoire de Tours : « Saint Grégoire, dans son livre sur la *Salutation angélique*, raconte avoir appris, dans une révélation, que la Mère de Dieu, dès son entrée au Temple, n'a jamais passé de jour sans porter le cilice sur sa chair sacrée, que ses robes étaient tissues avec une laine très-grossière et sans teinte ; qu'elle reposait sur la terre nue ou sur des tables n'ayant aucune forme de lit. » Voilà le récit de cet auteur. Vous tous, qui êtes les serviteurs du Christ et qui aimez sa Mère, à l'exemple de la Vierge, méprisez les pompes du siècle, rejetez loin de vous l'éclat et le luxe des habits, affligez votre corps par le cilice. Croyez-moi, l'éclat des vêtements n'ajoute rien à la splendeur de l'âme; il lui est au contraire très-nuisible. Vous serez très-bien vêtus, si vous avez la sainteté pour vêtement, à l'exemple de Marie, Mère de Dieu, qui remplaça le luxe des habits par la pureté de l'âme.

MARIE MIROIR DE SOLITUDE OU DE VIE SOLITAIRE.

Notre Vierge, dès sa plus tendre jeunesse, fuyait l'assemblée des hommes, évitait le public autant que possible, se soustrayait avec soin aux regards du monde. D'abord, portée au Temple dès l'âge de trois ans, elle y resta cachée jusqu'à son hymen; établie en famille, elle aima la retraite. Saint Ambroise écrit au *Livre des Vierges* : « Elle ne savait sortir de sa demeure que pour aller au Temple, et cela avec ses parents et ses proches. »

En second lieu, elle manifesta son amour pour la vie solitaire, lorsque, renonçant au mariage, elle se consacra tout entière à Dieu, dès son enfance ; quoique le principal mobile de sa détermination fût son amour pour une pureté, une innocence sans tache, le second fut son affection pour la vie de retraite. Aussi Isaïe, dans ses *Prophéties sur la Vierge*, l'appela-t-il [2] « Halmah, » c'est-à-dire la fille cachée. « Voici, dit-il, que la Vierge (en hébreu *Halmah*) concevra et enfantera un Fils. »

[1] N° 372. — [2] VII, 14.

En troisième lieu, l'amour de la vie solitaire brilla en elle, lorsque l'Ange Gabriel lui apparut : « L'Ange étant entré dans le lieu où elle était [1]. » Par ces paroles, l'écrivain sacré insinue qu'elle était dans sa cellule. C'est ce que signifie, en effet, le mot *entré*, *ingressus*. Marie n'était donc pas dehors, comme l'assure faussement Luther, dans son *Apostille* sur cet Évangile, mais elle était dans son sanctuaire. C'est ce que l'écrivain Eusèbe Émissène remarqua avant nous, par ces paroles : « L'Ange entra dans le lieu où elle était; elle n'était donc pas dans les rues; elle ne s'était pas arrêtée sur une place publique; elle était enfermée dans son lieu de retraite. » Et saint Ambroise, dans son *Livre des Vierges* : « Cette Vierge (Marie), à l'entrée de l'Ange, se trouvait dans sa demeure, dans sa retraite, sans compagnon, afin de n'être pas distraite, ni importunée dans ses oraisons. » Et dans son livre II *sur Saint Luc* : « Seule dans l'intérieur de sa demeure, dit-il, loin de tout regard des hommes, afin d'être seulement accessible à l'Ange. Seule, sans compagnon; seule, sans témoin. »

Marie fut-elle donc dans un isolement complet? Elle était isolée de la société des hommes; elle n'était pas seule par rapport aux vertus, aux Livres saints, aux Anges, aux Archanges, aux prophètes, par rapport à Dieu lui-même. Eusèbe Émissène, dans le passage cité plus haut, dit : « Elle restait seule, sans être seule, étant entourée d'un cortége immense de vertus. » Et saint Ambroise, dans le passage déjà mentionné : « Elle ne désirait pas la compagnie des femmes, ayant pour compagnes de bonnes pensées. » Bien plus, elle ne s'estimait jamais moins seule que lorsqu'elle était seule. Scipion l'Africain, d'après le témoignage de Plutarque, son biographe, disait : « Je ne suis jamais moins seul que lorsque je suis seul. » Il s'entourait alors, comme d'une armée, de tous ses grands projets de vertus héroïques. A plus forte raison, la bienheureuse Vierge devait être alors moins seule, lorsqu'elle était en compagnie de ses bonnes pensées, des Livres saints et des Anges. Que dis-je, des Anges! Dieu lui-même fut son compagnon d'une manière admirable. C'est pourquoi l'Ange, après l'avoir saluée, ajouta : « Et le Seigneur est avec vous. » Et avec rai-

[1] St. Luc, I, 28.

son; car celui qui aime la solitude et fuit le bruit du monde mérite d'être en compagnie de Dieu.

En quatrième lieu, l'amour de la solitude éclata en elle, lorsque, devenue Mère de Dieu, elle s'empressa d'aller à la maison de Zacharie, pour saluer sa cousine Élisabeth, pour l'assister dans sa vieillesse et sa grossesse, qui était à son terme, d'après l'avertissement de l'Ange: « Elle s'en alla au pays des montagnes, » par des sentiers abruptes et inconnus; mais « avec empressement, » par amour pour la solitude, à cause de son ardent désir d'être cachée. Après avoir médité ces paroles de l'Évangile, saint Ambroise[1] disait: « Apprenez, jeunes vierges, à ne pas courir çà et là dans les maisons étrangères, à ne pas vous arrêter dans les rues, à ne pas engager des conversations en public. Marie est seule dans sa demeure, elle se hâte en public. »

Cinquièmement, la Vierge montra son amour pour la solitude, pendant son séjour en Égypte, où elle se réfugia pour fuir la cruauté d'Hérode. Elle se tint presque toujours chez elle. Elle ne visita pas facilement les maisons voisines. Sur ce sujet, Simon de Cassia[2] écrit ceci: « La Mère de ce petit Enfant demeure avec lui en Égypte; elle ne se produit pas au public, en affrontant les tromperies des hommes, en étalant aux jeunes gens les grâces de sa beauté, comme font certaines personnes dans les pays étrangers, mais elle met sa pudeur à l'abri de tant de périls. Elle file, elle coud, elle travaille de ses mains, et cherche de cette manière l'entretien de sa vie. Elle ne visite pas les maisons voisines. Elle se fait mieux connaître par sa modestie que par ses apparitions sur les seuils de ses voisins. » Tel est le récit de cet auteur.

Enfin elle garda toute sa vie cet amour pour la solitude et la modestie. Ce fait est attesté par la très-grave autorité de saint Vincent Ferrier[3]. Voici ses paroles: « La bienheureuse Vierge ne sortait de sa demeure que pour se rendre au Temple, où elle allait toujours avec un extérieur parfaitement bien composé. Elle avait toujours les yeux baissés à terre, avec une attitude de sainteté. Rien de folâtre dans sa démarche; elle allait les regards fixés à terre. Aussi l'Écriture dit-elle

[1] Liv. II, *sur Saint Luc.* — [2] Liv. II, chap. XXII. — [3] Sermon *sur la Vigile de la Nativité.*

à son sujet : « Que vous êtes belle, ma bien-aimée! que vous êtes belle! Vos yeux sont vifs *et perçants comme ceux de la colombe*, sans parler de ce qui est caché au dedans de vous [1]. » Écoutez ces leçons, jeunes personnes, qui, courant çà et là dehors vos maisons, jetez vos regards sur tout ce qui se présente.

Voulez-vous être chastes, et être réputées comme modestes? Restez dans vos demeures, aimez votre chambre, fuyez le public, évitez les assemblées des hommes. La femme honnête et prudente se cache dans l'intérieur de sa maison, comme l'Écriture sainte le raconte de Judith, la sainte veuve [2]. Mais la femme impudique s'assied sur le seuil de sa maison, et s'étale au public [3]. Notre Vierge ne se produisait pas au dehors, elle n'errait pas dans les rues et sur les places publiques, à l'exemple d'Ève, qui, en parcourant le Paradis terrestre, eut la rencontre de Satan; mais elle se tenait chez elle; elle fuyait, autant que possible, la société des hommes; elle se livrait à la prière et à la méditation.

Apprenez, jeunes filles, et vous, mères de famille, à ne pas fréquenter toutes les maisons, à ne pas vous arrêter dans les rues, à ne pas vous mêler aux entretiens des hommes en public, et surtout en secret. Apprenez à ne pas parcourir toutes les banlieues, et les monuments des villes, avec vos proches et vos parents. Apprenez à fuir les danses, les théâtres et les voies publiques.

Dina voulut errer çà et là, explorer les places des villes. « Dina, fille de Lia, dit l'Écriture [4], sortit pour voir les femmes de ce pays [5]. » Les Septante lisent : « Pour les étudier. » Mais que voulut-elle étudier? Le caractère, les mœurs, les goûts, le régime, les habitudes, les parures de ces femmes.

C'était alors fête chez les Sichémites, comme l'écrit Josèphe [6], jour où ce peuple se livrait à la volupté et aux festins. Ce jour-là, Dina fut enlevée et violée. Le même accident arriva aux vierges sabines qui, étant venues aux spectacles de Rome, sous Romulus, furent ravies et profanées. Ovide, au livre des *Fastes*, dit : « Et les Sabines furent enlevées subitement. »

[1] *Cantique des cantiques*, IV, 1.— [2] *Judith*, chap. VIII.— [3] Selon les expressions des *Proverbes*, IX. — [4] *Genèse*, XXXIV, 1. — [5] LXX. — [6] Liv. I *des Antiquités*.

Qu'elle aille aux spectacles, aux danses, aux théâtres, aux lieux de débauche; qu'elle danse et valse, l'impudique fille d'Hérodiade! Mais une vierge pudique, une femme modeste doit rester chez elle. Tertullien dit avec raison : « La vierge qui s'étale a déjà la passion du déshonneur. »

Donc, pour gagner les affections de la Vierge, il faut aimer la retraite, ambitionner la solitude, éviter, à son exemple, la société des hommes. Rébecca, épouse d'Isaac, eut deux fils : Ésaü et Jacob. Elle aima moins Ésaü, parce qu'il était vagabond, parce que, en qualité de chasseur, il courait toujours. Jacob, au contraire, parce qu'il habitait la tente, parce qu'il recherchait la solitude et la retraite, parce qu'il se conformait mieux aux habitudes de sa mère, était l'objet de son amour de prédilection.

Rébecca avait tant de goût pour la vie de retraite, « qu'étant venue épouser Isaac, elle porta son voile pour se couvrir, » de peur d'être vue par le public. Rébecca a été la figure de la Vierge. Or, de même que Rébecca aima plus le fils rempli d'amour pour la vie de tente, pour la vie de retraite, que celui qui vagabondait dans les champs; de même, Marie réserve son amour de prédilection à ceux qui, à son exemple, aiment la solitude et ne se mêlent jamais au bruit du monde.

MARIE MIROIR DE PATIENCE.

La patience consiste à supporter les maux avec calme, sans se plaindre, sans murmurer ni contre les hommes, ni contre Dieu, sans s'excuser sur son innocence, sans divulguer ses afflictions.

Pensez dans quel chagrin elle dut être, lorsqu'elle voyait saint Joseph, son époux très-chéri, dans une perplexité si douloureuse, qu'il pensait à la renvoyer. Non pas qu'à la vue de sa grossesse il formât contre elle aucun mauvais soupçon. Il avait une si haute idée de la sainteté de son épouse qu'il aima mieux croire à une tromperie de ses yeux que de penser qu'elle avait cessé d'être vierge. Il voulut la renvoyer, parce qu'il n'était pas initié au mystère et que, pour cette raison, il se jugeait indigne de la compagnie et de la société d'une si grande Vierge.

Quelle douleur accablante, lorsqu'elle voyait son noble et tendre petit Enfant, le Fils consubstantiel de Dieu le Père, obligé de supporter, sans couverture, la rigueur de l'hiver et la dureté de la crèche!

Quelle croix! quel tourment ne sentit-elle pas naître dans son âme lorsque, huit jours après sa naissance, elle assista au supplice de la circoncision que l'on fit subir à la chair délicate du petit enfant, avec un couteau de pierre!

Quel ennui pour la Vierge lorsqu'elle dut s'exiler de son pays natal, partir au plus tôt pour l'Égypte, au milieu d'une nuit profonde!

Quelle affliction s'empara de son âme, pendant son séjour de sept ans en Égypte, au milieu d'un peuple sauvage, grossier, idolâtre et couvert de crimes!

Qu'il a dû être cruel le glaive qui transperça son cœur, en apprenant qu'Hérode, dans sa fureur, exerçait contre les enfants innocents de Bethléem et des environs une si grande barbarie que la terre était arrosée de leur sang! Elle sut que la cause de cette lugubre tragédie était son Fils, dont l'impie Hérode cherchait la mort dans le sang immaculé de tant de milliers d'enfants.

Quel chagrin immense vint assiéger son âme lorsqu'elle perdit à Jérusalem Jésus à l'âge de douze ans! Saint Bonaventure lui fait adresser ces lamentations, ces prières et ces larmes à Dieu le Père : « Père éternel, vous m'avez donné un Fils par votre grande miséricorde. J'étais et je suis encore indigne de lui. Je l'ai perdu. Rendez-moi la joie de votre salut. Je ne puis pas vivre sans lui. Et si je ne m'arrête pas à le servir, je ne serai plus digne de le recevoir. Puisque je l'ai reçu par miséricorde, par miséricorde rendez-le-moi. » Et à son Fils : « Mon Fils Jésus, ô Jésus, mon bien-aimé, où êtes-vous maintenant? Montrez-moi votre visage, et je serai sauvée. Que votre voix résonne à mes oreilles. Indiquez-nous où vous êtes, où vous reposez, parce que mon âme dépend de la vôtre; conduisez-moi à vous, parce vous savez où je suis. »

Combien n'a-t-elle pas été attristée à la nouvelle de l'incarcération de saint Jean Baptiste, de sa décapitation, de la tradition de sa tête

à une danseuse d'Hérode, car elle l'aimait beaucoup à cause de sa parenté avec lui ; elle connaissait aussi sa sainteté éminente, sa sanctification dès le sein de sa mère.

Quelles afflictions n'avait-elle pas essuyées pendant les trois ans de prédication du Christ, lorsqu'elle le suivait avec les autres saintes femmes ! Elle entendait les injures, les blasphèmes et les calomnies des scribes et des pharisiens, qui l'appelaient le Samaritain, le possédé du démon, l'imposteur, le séducteur, le mangeur, le buveur, l'insensé, le destructeur de la loi divine, lorsqu'ils voulaient tantôt le lapider en le précipitant du haut d'une roche, tantôt le livrer au jugement de César !

Quelle douleur ne sentit-elle pas à la première annonce de la nouvelle que le Roi de gloire serait saisi avec une grande ignominie, chargé de cordes et de chaînes, entouré de soldats armés, traduit d'un juge à un autre, traîné dans les rues de Jérusalem comme un voleur insigne !

Quel déchirement de cœur lorsqu'elle fut témoin des soufflets qu'on lui appliqua dans la maison de Anne, et des crachats dont on couvrit son visage ! lorsqu'elle le vit revêtu, dans le palais d'Hérode, d'une robe blanche comme marque de sa folie, flagellé au prétoire de Pilate, puis couronné d'épines !

Quelle détresse et quelle affliction, en entendant le bruit confus du peuple, qui criait : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! » en voyant faire grâce de la vie à Barrabas de préférence à Jésus !

Quel sentiment de douleur n'est pas venu la frapper lorsqu'elle vit sortir du prétoire de Pilate, aux regards du public, son très-doux Fils flagellé, couronné d'épines, revêtu de pourpre, portant dans ses mains un roseau en guise de sceptre, défiguré par les crachats, meurtri par les soufflets et exposé en cet état aux yeux de tout un peuple, et qu'elle entendit dire à Pilate : « Voilà l'homme ! »

Combien n'a-t-elle pas pleuré lorsqu'elle vit son Fils, déjà condamné à mort, recevoir, sur son corps cruellement déchiré, une croix pesante ; lorsqu'elle le regarda, manquant de force et épuisé de lassitude, tomber sous le poids de son fardeau, la face contre terre !

Quelles angoisses n'a-t-elle pas éprouvées quand elle entendit les

blasphèmes du mauvais larron : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous aussi ! » les moqueries des scribes et des pharisiens : « Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu ? » et plus loin : « Il a sauvé les autres, et il ne saurait se sauver lui-même ! »

Quel tourment n'a-t-elle pas ressenti lorsqu'elle entendit son Fils crier à Dieu son Père, du haut de la croix : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

A quelle amertume ne fut-elle pas en proie quand son Jésus, trois fois béni, ouvrant sa très-douce bouche, lui dit : « Mère, voilà votre fils ! » puis, s'adressant au disciple : « Voilà votre mère ! » Cette amertume fut immense sous tous les rapports. Quel échange, en effet, que celui de recevoir Jean à la place de Jésus ! Le serviteur pour le Seigneur, le disciple pour le Maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, un pur homme pour un vrai Dieu !

Quelle douleur immense dans la Vierge lorsqu'elle entendit Jésus s'écrier : « J'ai soif ! » Elle entendit ce cri sans qu'il lui fût permis ni de lui offrir un verre d' eau froide, ni de lui soutenir la tête, ni de lui bander les plaies, ni de lui porter absolument aucun secours.

Quelle croix pour elle, lorsque son Fils chéri, la tête inclinée, le visage défiguré, prononça ces dernières paroles : « Mon Père, je mets mon âme entre vos mains! » puis expira.

Par quelles angoisses en fut-elle pas bouleversée lorsqu'elle vit la lance cruelle vibrer et s'enfoncer avec violence dans le cœur de son Fils, puis le sang et l'eau couler de cette blessure !

Quelle vive douleur ressentit-elle lorsqu'elle reçut sur son sein et pressa contre son cœur son Fils descendu de la croix ! lorsqu'elle vit son corps trois fois saint meurtri des pieds à la tête, couvert de blessures et défiguré par les plaies!

Voilà, avec beaucoup d'autres choses encore, ce que vit et entendit la bienheureuse Vierge; et dans tous ces chagrins, ces afflictions, ces douleurs, la Vierge, pleine de patience, louait Dieu, le glorifiait, surtout dans la mort de son Fils unique : « La Mère de Jésus, dit le saint Évangéliste, se tenait debout auprès de la croix. » La violence de sa douleur ne la faisait pas tomber par terre; elle ne poussait pas des

cris; elle ne se lamentait pas extérieurement; elle n'accusait pas l'envie des scribes et des pharisiens, ni la cruauté des soldats, ni la folie du peuple en fureur; mais elle se tenait debout, ferme, tranquille, calme, se conformant à la volonté de Dieu et laissant un grand exemple de patience à tous les siècles à venir.

Tournons donc souvent nos regards sur ce miroir si limpide, qu'ils y restent fixés; composons notre visage sur ce modèle; conformons-lui notre intention, nos paroles et toutes nos actions. Imitons Marie, parce que, entre les pures créatures, il n'en est pas qui, mieux qu'elle, puisse nous donner l'exemple de la sagesse et l'idée de la vertu.

Les Païens avaient des modèles qu'ils se proposaient d'imiter. Les Athéniens avaient Minerve pour la sagesse; les Romains, Lucrèce pour la pudeur; les Siciliens, Cérès pour la fécondité; les Toscans, Vesta pour la chasteté; les Étrusques, Carmenta pour la prophétie; les Grecs, Thémis pour la justice; les Latins, la Fortune pour la victoire; les habitants de Tibur, Sibylle pour la divination; d'autres nations avaient Diane, Junon, Vénus pour la chasse, la fécondité et la beauté.

Les Hébreux vénèrent Rébecca pour sa beauté, Déborah pour sa grandeur d'âme, Bethsabée pour sa prudence, Rahab pour sa fidélité, Judith pour sa force, Esther à cause de son amour pour son peuple, Abigaïl à cause de sa modération. Pour nous, que la Reine des reines nous tienne lieu de ces divinités sans nombre, elle qui est si belle, si courageuse, si prudente, si fidèle, si forte, si pleine d'amour pour les siens, de sagesse, de pureté, l'image la plus parfaite de toutes les vertus. Car vraiment il n'est pas d'éclat, pas de vertu qui ne resplendisse dans ce miroir vivant de la justice et de toutes les vertus, comme nous l'avons prouvé. Expliquons maintenant les autres qualités qu'on lui attribue.

XXVIII

SEDES SAPIENTIÆ

SIÉGE DE LA SAGESSE

Nous entreprenons d'expliquer une qualification remarquable dont Dieu a orné la bienheureuse Vierge par la bouche des prophètes, des patriarches et des Apôtres, au moyen de figures et de prédications ; l'Église la lui attribue aussi, ainsi que les saints Pères, dans divers endroits de leurs ouvrages. C'est celle de *Siége de la Sagesse*.

288e CONFÉRENCE

Comment la Vierge, Mère de Dieu, est le siége de la sagesse et de quelle sagesse.

Sommaire. — 1. Marie est désignée dans les Écritures sous le nom de siége. — 2. L'Église, dans ses prières, désigne la sainte Vierge par la figure de trône. — 3. Marie appelée Siége et Trône par les saints Pères. — 4. Deux sortes de sagesses.

I. — Dans une foule de passages, l'Écriture sainte désigne la bienheureuse Vierge Marie par le nom de siége.

Premièrement, on lit dans la *Vulgate*[1] : « De la demeure qu'il s'est préparée, il a jeté ses regards sur tous ceux qui habitent la terre : *De præparato habitaculo suo respexit super omnes qui habitant terram.* ». Genebrard, Félix et Sexte Pagninus traduisent sur l'hébreu : *De habitaculo sessionis suæ*. La version de saint Jérôme est plus claire : *De*

[1] Ps. xxxii, 14.

firmissimo solio suo respexit. Or, ce mot : « demeure, » s'applique très-bien à la bienheureuse Vierge Marie, que Dieu a préparée pour en faire son habitation, et de laquelle il a jeté ses regards sur tous ceux qui habitent la terre, c'est-à-dire sur tous les pécheurs. C'est ainsi que notre cardinal Hugues commente ce passage.

Secondement, beaucoup de Saints enseignent que ce trône d'ivoire de Salomon, recouvert d'or étincelant, ayant six degrés, soutenu de chaque côté par deux mains, était une figure de la sainte Vierge. Parmi eux, on remarque Pierre Damien qui fit une application très-ingénieuse de ce trône à la bienheureuse Vierge, dans un sermon qu'il prononça sur ce sujet, le jour de la Nativité de Marie. Saint Bonaventure lui en fait la même application d'une manière parfaite. Il en est de même de saint Antonin[1]. Et c'est à juste titre ; car la Vierge, Mère de Dieu, est la demeure du vrai Salomon, du Christ Notre-Seigneur, Roi pacifique qui est notre paix. Elle est d'ivoire, à cause de sa pureté et de son innocence. Elle est revêtue d'or étincelant, à cause de son incomparable amour. Elle a six degrés, qui sont les six ordres de Saints, à savoir : les patriarches, les prophètes, les Apôtres, les martyrs, les Confesseurs, les vierges, qu'elle domine tous. Deux mains la soutiennent : l'une est celle de Jésus-Christ, en tant que Dieu ; l'autre, celle de Jésus-Christ en tant que homme. C'est pour cela que cet éloge consigné au même passage lui convient parfaitement : « Il ne s'est jamais fait un si bel ouvrage dans tous les royaumes du monde[2]. »

Troisièmement, Marie est figurée dans ce trône ou temple que vit Isaïe[3], haut placé et élevé, sur lequel les Séraphins voyaient le Seigneur assis, quand ils chantaient alternativement : « Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées ! » Saint Bonaventure, dans son *Miroir*, fait une très-belle application de ce trône à la sainte Vierge : « Ce trône, dit-il, est haut placé dans l'esprit, élevé dans le cœur ; il est haut placé parmi les hommes, il est élevé au-dessus des hommes ; il est haut placé en grâce, il est élevé en gloire. Le Christ est assis sur le trône

[1] IVe Part., tit. XV, chap. XLVI, § 7. — [2] IIIe *Livre des Rois*, x, 20. — [3] XI, 1.

de l'âme de Marie; et le corps de Marie, sa demeure, était plein de sa majesté. »

Isaïe parle d'un autre trône[1] : « Il viendra un roi dans la maison de David; son trône s'établira dans la miséricorde et il s'y assiéra dans la vérité; il sera un juge équitable, s'informant avec soin de toutes choses. » Ce trône de miséricorde est la bienheureuse Vierge Marie; sur ce trône s'est assis l'Agneau, le Dominateur de la terre, c'est-à-dire le Christ, qui nous a rachetés dans la vérité.

Quatrièmement, Jérémie se sert aussi du mot trône pour désigner la sainte Vierge[2] : « Le trône de sa gloire est élevé dès le commencement parmi nous. C'est de ce lieu que vient la grâce qui nous sanctifie. » Le Docteur Hoccados, dans son Livre *des Révélations des Mystères*, à la troisième demande, assure que ce trône n'est autre chose que Marie : « La Mère du Messie doit être la demeure de Dieu, celle que Dieu a formée pour que le Roi-Messie y demeurât, afin d'augmenter aux yeux de tous sa majesté. » C'est aussi l'opinion de Pierre Galatin[3] : « Je crois, dit-il, que, par ce trône, on doit entendre la glorieuse Vierge, Mère du Messie, qui est la demeure du Dieu Très-Haut. »

Elle est vraiment une demeure de gloire, parce que le Roi-Messie se l'est formée, afin d'habiter en elle pour montrer à tous la gloire de sa majesté. C'est pour cela qu'au verset suivant, on ajoute : « Seigneur, qui êtes l'attente d'Israël; » ce qui ne peut désigner que le Messie, puisque lui seul était l'attente d'Israël.

Mais on ne doit pas passer légèrement sur ce mot du prophète : « Dès le commencement. » Et pourquoi Marie est-elle appelée le trône de Dieu dès le commencement? Parce que, dès l'instant de sa sanctification, c'est-à-dire de l'infusion de grâce qui s'est opérée dans le sein de la Mère, elle a toujours été le trône de Dieu, le trône sur lequel Dieu s'est assis par sa grâce, et qu'il n'a jamais quitté : « Dieu ne sera point ébranlé au milieu d'elle[4]. »

Et pourquoi est-elle appelée le lieu d'où vient notre sanctification? Parce que nous avons été sanctifiés dans son sein par Jésus-Christ.

[1] XVI, 5. — [2] XVII, 12. — [3] *Des Mystères de la foi*, liv. VII, chap. XVIII. — [4] Ps. XLV, 6.

Dès le premier moment de son incarnation, dès l'instant où Jésus-Christ vint au monde et où il accepta immédiatement et volontairement le décret et la volonté de Dieu sur son incarnation et sa mort, *pour le salut des hommes, nous avons été sanctifiés.*

C'est ce qu'enseigne clairement saint Paul[1], lorsqu'il rapporte ces paroles de Jésus-Christ : « Alors j'ai dit : « Me voici ; je viens, selon « qu'il est écrit de moi dans le livre de la Loi, pour faire, ô Dieu, votre « volonté. Après avoir dit : « Vous n'avez point voulu ni agréé les hos-« ties, les offrandes, les holocaustes pour le péché, toutes choses qui « s'offrent selon la loi ; » alors j'ai dit : « Me voici ; je viens pour faire, ô « Dieu, votre volonté ! » Et il ajoute[2] : « Et c'est cette volonté qui nous a sanctifiés. » Or, Jésus-Christ eut cette volonté dès l'instant où il descendit dans le sein de la Vierge. C'est donc avec raison que la Vierge, Mère de Dieu, est appelée le lieu d'où nous vient notre sanctification.

Cinquièmement, ce trône de saphir d'Ézéchiel[3] signifie-t-il autre chose que la bienheureuse Vierge Marie ? Car nous lisons dans ce passage : « Et au-dessus de ce firmament qui était au-dessus de leur tête (c'est-à-dire des quatre animaux), on voyait comme un trône qui ressemblait au saphir et il paraissait comme un homme assis sur ce trône. » Par firmament beaucoup entendent les Anges ; mais quant au trône de saphir qui était au-dessus du firmament, on croit qu'il désigne la sainte Vierge. Ainsi l'expliquent saint Antonin[4], Pierre Galatin[5], saint Bonaventure[6]. Et c'est à juste titre ; car de même que le firmament est appelé de ce nom, parce qu'il est stable et n'est pas soumis à la corruption, ainsi les Anges sont très-stables, exempts de tout changement et de tout accident, puisqu'ils sont confirmés dans la grâce. Au-dessus de ce firmament, on voit un trône de saphir ; parce que la bienheureuse Vierge Marie a été élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges. C'est avec raison que la sainte Vierge est comparée au saphir, car de même que le saphir, quoique tiré d'un élément terrestre opaque et obscur, a une couleur

[1] *Aux Hébreux*, x, 7, 8, 9. — [2] v, 10. — [3] i, 26. — [4] IV[e] Part., tit. XV, chap. xliv, § 2. — [5] *Des Mystères*, liv. VII, chap. xviii. — [6] *Miroir de la sainte Vierge*, chap. xi.

céleste et resplendit de points dorés, ainsi la bienheureuse Vierge Marie, quoique née de parents soumis au péché, ne ressentit cependant aucune atteinte de la corruption terrestre, mais fut toute céleste.

Et pourquoi ne serait-elle pas céleste, Celle qui a pour vêtement le soleil, pour chaussure la lune, pour couronne les étoiles? « C'était une femme revêtue du soleil; elle avait la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles [1]. » Sur ce trône de saphir, on voyait comme un homme, c'est-à-dire le Christ Notre-Seigneur, né d'une Vierge, dans le sein de laquelle il habita neuf mois comme dans la demeure la plus agréable. Le Christ lui-même est assis sur ce trône, parce qu'il est le Fils *unique* de sa Mère et que sa gloire seule l'emporte sur les mérites et la gloire de sa Mère.

Sixièmement, *Ézéchiel* [2], parlant de la porte du sanctuaire, dit : « Cette porte demeurera fermée, elle ne sera point ouverte et nul homme n'y passera. Le prince lui-même s'y assiéra. » Dans le volume précédent, dans toute la Conférence 164e, nous avons montré suffisamment que cette porte fermée, donnant vers l'Orient, désigne la sainte Vierge toujours pure. Nul homme n'y a passé, parce que saint Joseph n'eut pas de commerce avec elle. Sur cette porte, le prince lui-même est assis, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui est appelé dans l'*Apocalypse* [3] : « Prince des rois de la terre. »

Septièmement, dans *Daniel* [4], les trois Hébreux dans la fournaise louent Dieu d'une seule voix, et l'exaltent dans cette hymne : « Vous êtes béni dans le temple saint de votre gloire.... Vous êtes béni dans le trône de votre royaume. » Lyranus, par temple saint de la gloire du Seigneur, entend la très-sainte humanité de Jésus-Christ, dans laquelle sa divinité habite corporellement comme dans un temple. Par trône du royaume de Dieu, il entend la sainte Vierge dans laquelle le souverain Roi des cieux habite comme sur un trône, et du sein de laquelle il reçut les présents des mages. C'est l'explication de Lyranus.

II. — C'est, je crois, ce qu'a voulu exprimer l'Église lorsqu'elle a commencé par ces mots l'introït de la messe du dimanche dans l'octave

[1] *Apocalypse*, XII, 1. — [2] XLIV, 2. — [3] I, 5. — [4] III, 53.

de l'Épiphanie : « J'ai vu sur un trône élevé s'asseoir un homme qu'adoraient une multitude d'Anges. » Par trône élevé on entend la Vierge, Mère de Dieu, sur le sein de laquelle les mages, au nom de l'Église, virent le Christ qu'adorent les Anges, et l'adorèrent eux-mêmes comme les Esprits bienheureux. Car, après que le Verbe se fut fait chair, les Anges l'adorèrent homme, c'est-à-dire Christ, au témoignage de l'Apôtre[1] : « Et lorsqu'il introduit de nouveau son premier-né dans le monde, il dit : « Que tous les Anges de Dieu l'adorent. » Or, le Christ enfant, et appuyé sur le sein de sa Mère, est appelé homme, non à cause de son âge, mais parce qu'il était parfait par sa sagesse et par sa chair ; c'est de lui que parle *Jérémie*[2] : « Une femme environnera un homme. » L'Église nous invite donc pendant ces jours-là à adorer le Seigneur comme les saints mages, sur un trône élevé, c'est-à-dire sur le sein de la Vierge, sa Mère ; car c'est dans cette position que les Anges le virent et l'adorèrent, au témoignage de Pères très-dignes de foi. Saint Ambroise[3] dit : « La Mère caresse son Fils sur son sein, et le présente aux adorations des mages. » Saint Jean Chrysostome[4] dit : « Les mages trouvèrent l'Enfant avec Marie qui l'avait placé sur son sein. » Emissène[5] dit : « Lorsque les mages entrèrent, la Vierge tenait le Christ sur ses genoux. »

C'est ce qu'enseigne l'Église avec ces paroles tirées du livre de la *Sagesse*[6] : « Lorsque tout reposait dans un paisible silence, et que la nuit était au milieu de sa course, votre parole toute-puissante vint du ciel de votre trône royal, et fondit comme un guerrier impitoyable sur cette terre destinée à la perdition. » Lyranus et Jansénius appliquent le sens littéral de ces paroles à la mort des premiers-nés des Égyptiens ; cette mort leur fut infligée au milieu de la nuit par l'Ange exterminateur, sur l'ordre du Seigneur. Cependant, par le trône royal l'Église entend la sainte Vierge ; c'est pour cela qu'elle chante ces paroles le jour de la naissance du Seigneur. Alors, en effet, la parole toute-puissante de Dieu, c'est-à-dire le Verbe du Père, au milieu de la nuit, suivant l'opinion générale, vint au monde du sein de la

[1] *Aux Hébreux*, I, 6.— [2] XXXI, 22.— [3] Sermon I, *sur l'Épiphanie*.— [4] Homélie VIII, *sur Saint Matthieu*. — [5] Commentaires *sur le Chapitre*. II *de saint Matthieu*. — [6] XVIII, 14.

Vierge, comme d'un trône royal, et vainquit les puissances d'airain comme le plus vaillant guerrier : ceci s'accomplit suivant ce qu'avait prophétisé Isaïe sur l'enfant qui devait naître : « Appelez-le d'un nom qui signifie « hâtez-vous de vous emparer des dépouilles, prenez vite « le butin ; » parce qu'avant que l'enfant sache nommer son père et sa mère, on emportera la puissance de Damas [1].

III. — Voilà pourquoi les saints Pères appellent la sainte Vierge demeure et trône de Dieu. Saint Jacques, dans la liturgie que le sixième Concile général[2] fait rapporter à la sainte Vierge, dit : « Notre Dieu a fait son trône de votre sein. » L'illustre martyr saint Methodius, dans son Discours *sur l'Hypapante du Seigneur*, appelle la Vierge « Demeure glorieuse et digne de Dieu. » Saint Épiphane l'appelle « Trône angélique. » Saint Augustin, dans son Sermon *sur l'Assomption*, l'appelle « Trône de Dieu. » André de Crète, dans son second Discours *sur le Sommeil de la Vierge*, l'appelle « Trône élevé. » Saint Jean Damascène, dans son premier Discours *sur le Sommeil de la Vierge*, l'appelle « Palais royal. » Rupert[3] l'appelle « Demeure unique de Dieu. » Saint Bonaventure, dans son *Miroir de la sainte Vierge*[4], l'appelle « Demeure très-élevée de Dieu. » Saint Éphrem, dans son Sermon *sur les Mérites de la Vierge*, s'adresse à elle et la salue en ces termes : « Je vous salue, très-glorieux Trône de mon Créateur. » Saint Épiphane, dans son Sermon *sur les Mérites de la Mère de Dieu*, dit : « Je vous salue, pleine de grâce, qui surpassez en éclat le trône évangélique de la divinité. » Tant et de si nobles qualifications exigent de nous que nous traitions plus longuement de cette demeure ou trône ; c'est ce que nous ferons dans la Conférence suivante, où nous expliquerons d'abord ce que nous avons promis, c'est-à-dire de quelle sagesse la Vierge Marie, Mère de Dieu, est la demeure.

IV. — Nous savons qu'il y a deux espèces de sagesses, savoir : la sagesse créée et la sagesse incréée. Pour la sagesse créée, nous avons dit, dans le volume précédent, lorsque nous avons traité des grâces gratuites, qu'elle avait été infuse dans la sainte Vierge, et nous l'avons montré également dans ce volume en expliquant l'invocation de

[1] *Isaïe*, VIII, 3. — [2] Canon 32e. — [3] Liv. III *sur les Cantiques*. — [4] Chap. V.

Vierge très-prudente. Montrons maintenant que la sagesse incréée eut son siége dans la sainte Vierge : siége de la Sagesse, laquelle ne peut être que le Christ qui est le Verbe et la sagesse du Père ; car Dieu le Père dit d'un seul mot tout ce qu'il sait, et c'est pour cela que le Verbe du Père est appelé Sagesse du Père.

Voilà pourquoi le Verbe divin porte en lui-même les raisons de toutes les choses qui ont été faites ; voilà pourquoi aussi il est appelé Sagesse et Verbe de Dieu. Donc, la sainte Vierge est appelée siége de ce Verbe ou Sagesse du Père, lorsqu'on la proclame siége de la Sagesse. La Conférence suivante montrera l'excellence de ce siége.

289e CONFÉRENCE

COMBIEN LA VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU, EST UN SIÉGE EXCELLENT.

SOMMAIRE. — 1. Le ciel, demeure de Dieu. — 2. Les Anges, demeure de Dieu. — 3. L'ame du juste, demeure de la sagesse. — 4. L'Eglise, demeure de Dieu. — 5. Marie comparée au Ciel. — 6. Marie, demeure de Dieu comme les Anges. — 7. Marie, demeure de Dieu, comme les justes. — 8. Marie, demeure de Dieu, comme l'Église.

I. — Il est dans les Livres saints et dans les Pères beaucoup de passages dans lesquels le mot siége est attribué à Dieu. Le Ciel lui-même est appelé demeure de Dieu [1] : « Le Seigneur est dans son saint temple ; le Seigneur est dans le Ciel, qui est sa demeure [2]. — Le Ciel est ma demeure et la terre mon marchepied [3]. — Celui qui jure par le Ciel, jure par le trône de Dieu [4]. — Ne jurez point par le Ciel, parce que c'est le trône de Dieu. »

II. — Les Anges sont les demeures de Dieu [5] : « Vous qui êtes assis au-dessus des Chérubins, manifestez-vous devant Éphraïm [6]. — Le Seigneur qui est assis au-desus des Chérubins... que la terre en soit ébranlée [7]. — Dieu d'Israël, qui êtes assis au-dessus des Chérubins [8]. — Vous êtes béni, vous qui voyez le fond des abîmes et qui êtes assis au-dessus des Chérubins. » Plus particulièrement le troisième ordre de la hiérarchie suprême est appelé, par saint Denis l'A-

[1] Ps. x, 5. — [2] *Isaïe*, XXVI, 1. — [3] St. Matthieu, XXIII, 22. — [4] V, 34. — [5] Ps. LXXIX 2. — [6] Ps. LXLVIII, 1. — [7] *Isaïe*, XXXVII, 16. — [8] *Daniel*, III, 55.

reopagite[1] et par les autres Docteurs sacrés, Trône, ce qui en latin veut dire demeure.

III. — L'âme du juste est appelée demeure de la Sagesse[2]. La *Vulgate* parle en ces termes de la sagesse divine : « Elle se transporte dans les âmes des Saints. » « En d'autres termes, dit le cardinal Hugues [3], l'âme du juste est le trône de Dieu. » Saint Grégoire[4] cite ce passage de cette manière : « Salomon dit : « L'âme du juste est « la demeure de la Sagesse ; » car de même que tous observent et vénèrent un roi assis sur son trône, ainsi l'âme du juste, dans laquelle Dieu resplendit d'un éclat particulier, est honorée et vénérée. » C'est pour cela que saint Jérôme écrit les paroles suivantes dans la *Vie de saint Paul, ermite,* sur saint Antoine qui parlait pour la première fois à saint Paul : « Antoine, voyant Jésus-Christ dans Paul et vénérant Dieu dans son cœur, n'osa plus rien répondre [4]. » C'est pour cela que l'Église chante au sujet de la Vierge, dans la personne du Christ qui leur parle : « Venez, ma bien-aimée, et je placerai en vous mon trône. »

IV. — L'Église est la demeure de Dieu[5] : « Le trône de la gloire du Seigneur est élevé dès le commencement parmi nous ; c'est de ce lieu que vient la grâce qui nous sanctifie. » Par ce trône, Clément[6] entend l'Église. Mais la bienheureuse Vierge est par excellence un ciel, un trône angélique, la gloire des justes, le membre le plus parfait de l'Église ; donc elle peut, à juste titre, s'appeler par excellence la demeure de Dieu.

V. — Marie est un ciel :

1° Parce que elle a, d'une manière plus que suffisante, la hauteur, la clarté, la fermeté, l'incorruptibilité, l'amplitude, la pureté et les autres vertus célestes. Nous l'avons prouvé en plusieurs endroits dans le cours de cet ouvrage, lorsque l'occasion s'en présentait.

2° Parce que, comme le ciel, elle tonne, fait pleuvoir, lance la foudre et les éclairs. Elle fait pleuvoir les prières, les mérites, les

[1] *De la Hiérarchie céleste,* VI. — [2] *Sagesse,* VI, 27. — [3] Commentaires *sur Isaïe,* LXVI. — [4] Homélie XXXVIII, *sur les Évangiles.* — [5] *Jérémie,* XVII, 12. — [6] Liv. VI *des Consitutions apostoliques.*

grâces; elle tonne par ses pieuses exhortations; elle lance la foudre par ses bons exemples; elle brille par les miracles.

3° Parce que, de même que le ciel ne peut recevoir aucune impression étrangère, ainsi la Mère de Dieu, à cause de sa merveilleuse impeccabilité, n'a reçu l'impression d'aucun péché, même le plus léger, comme l'a défini le saint Concile de Trente [1] et, auparavant, le Concile de Clermont, sous Urbain II.

4° Parce que, de même que le ciel, dans son mouvement, ne peut commettre aucune erreur, puisqu'il obéit toujours à un moteur intelligent, c'est-à-dire à un Ange; ainsi, la sainte Vierge ne pouvait commettre aucun péché, puisqu'elle obéissait à l'Esprit-Saint qui la faisait agir.

5° Parce que, de même que le ciel forme un concert musical, au témoignage de Platon qui assigne aux différentes syrènes une place dans chaque globe céleste, doctrine émise par d'autres, soit philosophes, soit même Pères de l'Église; ainsi, la sainte Vierge chantait souvent les louanges de Dieu, soit de bouche, soit d'esprit, et dans tous ses actes. Parmi ces chants, le plus suave est le *Magnificat, anima mea, Dominum*.

6° Parce que le soleil, la lune et les étoiles sont ses ornements. Son soleil est la divinité de Jésus-Christ; sa lune, l'humanité du Christ; ses étoiles, les différentes vertus de la Vierge. Donc, puisque la Vierge est un ciel, elle est aussi par conséquent une demeure très-excellente de Dieu.

VI. — Les Anges, dans lesquels Dieu se repose à cause de la supériorité de leur nature, et particulièrement les Trônes qui sont le troisième ordre de la hiérarchie suprême, sont appelés les demeures de Dieu; combien plus que tous les autres est digne de ce nom la Mère du Seigneur! Saint Jean Chrysostome, dans sa *Liturgie*, fait de la Vierge cet éloge remarquable : « Elle est plus honorée que les Chérubins et incomparablement plus glorieuse que les Séraphins, celle en qui Dieu s'est reposé non-seulement d'une manière excellente, mais encore dans son sein d'une manière particulière. »

[1] Session VI, canon 23.

Dieu a dit qu'il faisait ses délices d'être avec les enfants des hommes : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes[1].» Pourquoi ne resterait-il pas plutôt avec sa très-pure Mère et n'y trouverait-il pas plus de délices ? Rupert[2] dit : « Si ses délices sont d'être avec les enfants des hommes, combien devait-il lui être plus agréable et plus délicieux d'habiter avec cette servante du Seigneur, le miracle de tous les fils et filles des hommes ! »

Les délices que Dieu trouva dans le sein de la Vierge furent si grandes que, dédaignant pour ainsi dire toutes les autres créatures, il sembla avoir placé dans Marie toutes ses délices. C'est ce qu'enseigne très-bien saint Pierre Damien[3] : « Le Très-Haut a-t-il placé ses voluptés dans les Anges en qui il trouve de la méchanceté? Les a-t-il placées dans une constellation ou dans l'éclat des étoiles dont les unes se changent en sang, d'autres tombent du ciel, d'autres deviennent obscures parmi les ténèbres? Les a-t-il placées dans l'air, ou dans le feu, ou dans les vents? Non certainement, parce que le Seigneur n'habite ni dans le feu, ni dans l'agitation, ni dans le vent, s'il est vraiment Celui qui est monté au Ciel sur un char de feu, emporté par des chevaux de feu. Les a-t-il placées dans les eaux, où demeure le furieux et tortueux Léviathan, ou sur la terre, qui ne produit que des épines et des ronces, à cause de la malédiction d'Adam? Il n'y a d'autre place pour les voluptés de Dieu que le sein de la Vierge. » Telles sont ses paroles. C'est pour cela que saint Bonaventure, dans son *Petit Psautier*, salue la sainte Vierge : « Je vous salue, Vierge en qui Dieu se repose. »

Les Trônes, qui constituent le troisième ordre de la hiérarchie suprême, ont, d'après saint Denis l'Aréopagite[4] et d'après saint Thomas[5], obtenu ce nom de Trône à cause de quatre points de ressemblance avec les demeures matérielles :

Premièrement, à cause de leur situation; car les demeures s'élèvent au-dessus de la terre, et les Trônes sont élevés de manière à connaître immédiatement en Dieu la raison des choses.

[1] *Proverbes* VIII, 31.— [2] In Proverbiis.— [3] *Ibid.*— [4] *Des Noms divins.*— [5] 1re Part. de la *Somme théologique.*

Secondement, à cause de leur stabilité. Dans les demeures on est solide; ainsi, dans les Trônes, Dieu est assis d'une manière solide, non pas que les Trônes le rendent solide, mais parce que les Trônes sont rendus solides par Dieu.

Troisièmement, parce qu'ils reçoivent Dieu. En effet, la demeure reçoit celui qui habite en elle; ainsi, les Trônes reçoivent Dieu familièrement en eux-mêmes. C'est pour cela qu'on les appelle demeures de Dieu et ses proches, parce que, pour celui qui est dans la maison, il n'y a rien de plus proche que sa maison.

Quatrièmement, à cause de leur forme. La forme d'une maison est d'être disposée de manière à recevoir celui qui y habite; ainsi les Trônes sont, à cause de leur promptitude, propres à recevoir Dieu et à le servir.

Toutes ces qualités conviennent à un degré beaucoup plus élevé et plus parfait à la Mère de Dieu qu'à toutes les pures créatures. Donc elle doit être appelée par antonomase trône ou demeure de Dieu. Examinons chaque détail en particulier.

Pour ce qui regarde la situation : la hauteur de cette demeure divine, c'est-à-dire de la Vierge, Mère de Dieu, est si grande qu'elle surpasse de beaucoup en dignité, en grâce, en gloire, tous les ordres des Anges, tous les chœurs des Saints. Car elle est la Mère de Dieu, la Maîtresse du monde, la Reine des Anges, et elle contient en elle-même, de la manière la plus complète, les qualités et les perfections de tous. Il ne lui manque ni la foi des patriarches, ni l'esprit des prophètes, ni le zèle des Apôtres, ni la constance des martyrs, ni l'austérité des Confesseurs, ni la fécondité des époux, ni la pureté des vierges. Elle est de beaucoup plus élevée en gloire que tous les Saints, de telle sorte que non-seulement elle dépasse infiniment en grâce et en gloire le plus élevé des Anges et des Saints, mais encore elle possède infiniment plus, à elle seule, de grâce et de gloire que tous les Anges, tous les Saints, quand même, par la pensée, on les réunirait tous en un seul; c'est ce que prouvent longuement et savamment Barrade et Suarez. Nous l'avons montré nous-même assez au long dans le volume précédent. Donc la sainte Vierge peut dire : « J'habite dans des endroits très-élevés. »

Pour ce qui regarde la stabilité : on la trouve à un degré très-parfait dans la sainte Vierge. En effet, cette stabilité, d'après ce que dit notre saint Docteur dans un passage déjà cité, consiste, pour les demeures matérielles, en ce que ceux qui y habitent y soient solides; et pour les Trônes angéliques, en ce qu'ils s'attachent fermement à Dieu par amour. Par conséquent, tout ce qui peut affaiblir la solidité du Trône divin, ou l'ébranler de quelque manière, est un péché qui éloigne de Dieu la créature qui y participe, et l'en sépare. C'est pourquoi les démons, après leur chute, ne peuvent pas être appelés Trônes, quand même ils auraient appartenu auparavant à tous les ordres, même à celui des Trônes, parce que l'habitation de Dieu que désigne le mot Trône est opposée au péché. Or, cette stabilité convient à la Mère de Dieu beaucoup plus absolument qu'aux autres pures créatures, puisqu'elle fut attachée à Dieu avec la fermeté la plus parfaite. Car, par une faveur spéciale que Dieu lui accorda, elle ne commit jamais aucun péché, même le plus léger, qui eût pu ébranler Dieu en elle, comme nous l'avons dit un peu plus haut, lorsque nous avons expliqué ce passage du Psaume XLV : « Dieu ne sera point ébranlé du milieu d'elle. » Saint Bonaventure admire cette stabilité et s'écrie : « O Trône vraiment très-heureux, vraiment très-stable, comme il est dit dans le *Livre des Rois* : « Votre Trône, Seigneur, est à jamais « inébranlable ! »

Quant à la faculté de recevoir, elle se trouve aussi dans la sainte Vierge au degré le plus éminent. La demeure reçoit celui qui l'habite; par suite, il n'est rien de plus voisin à l'habitant que l'habitation elle-même, comme dit notre saint Docteur dans le passage déjà cité. Ainsi, les Trônes qui forment le troisième ordre de la hiérarchie suprême reçoivent Dieu en eux-mêmes, sont ses voisins et ses familiers. Or, tout cela convient tout particulièrement à la Mère de Dieu. D'abord, par une grâce beaucoup plus abondante qu'aux autres pures créatures, Dieu fut non-seulement reçu dans son âme, mais encore, dès l'instant de sa conception, il y établit sa demeure pour toujours, et demeura ensuite dans son sein pendant neuf mois, recevant d'elle sa chair : « Celui qui m'a créé a reposé dans mon tabernacle. » Cette habitation de Dieu dans la Vierge fut non-seulement perpétuelle, mais encore

tranquille et exempte de trouble. Car, dans l'âme de la Vierge, il n'y eut aucun motif de répugnance, aucune contradiction, aucune guerre entre l'esprit et la chair, entre les sens et la raison, de sorte qu'on peut chanter d'elle : « Sa demeure et son habitation ont été en paix. »

Dieu se reposa dans la Vierge comme dans un paradis, séjour de toutes les délices et de toutes les voluptés, et il y goûta tant de douceurs que l'Esprit-Saint lui-même, qui avait sanctifié ce paradis et l'avait fait si délicieux par sa grâce, en fut ravi d'admiration. Car il dit [1] : « Quelle est celle-ci qui monte du désert remplie de délices? » C'est-à-dire : « Quelle est cette Vierge qui monte du désert aride de ce monde avec une si grande abondance de délices qu'elle est devenue un paradis de voluptés dans lequel non l'Adam terrestre, mais l'Adam céleste, a choisi ses délices; dans lequel a été planté l'arbre de vie, non point celui qui donne l'âge qui conduit à la vieillesse, mais celui qui conduit à la vie éternelle? » Voilà pourquoi les saints Pères honorent en plusieurs endroits la sainte Vierge de ce titre. Saint Grégoire le Thaumaturge [2] fait parler ainsi Dieu à l'Ange : « Va vers mon paradis doué de raison; » et saint Basile, évêque de Séleucie [3], salue la Vierge en ces termes : « Je vous salue, pleine de grâce; je vous salue, paradis orné des fleurs de la virginité. » L'empereur Léon [4] s'adresse à Marie en ces termes : « Je vous salue, paradis dont nous mangeons le fruit qui a éloigné de nous la rouille qui nous rongeait et nous donnait la mort, et par lequel nous avons pris une forme fleurie et exempte de vieillesse! »

L'Ange Gabriel a exprimé l'excellence de cette résidence divine dans la Vierge, lorsqu'il a dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » C'est-à-dire : « Le Seigneur est avec vous, mais plus qu'avec moi; vous êtes en plus grande communication avec lui que moi; Dieu avec moi est comme un seigneur, avec vous comme un fils; il est avec moi seulement par sa grâce, il est avec vous parce qu'il habite corporellement en vous. » (Voyez plus haut l'explication de ces paroles.)

[1] *Cantiques*, VIII, 5. — [2] Sermon III *sur l'Annonciation*. — [3] Discours XXXe. — [4] Homélie *sur l'Annonciation*.

En outre, non-seulement la sainte Vierge reçut Dieu, mais encore elle le porta. En effet, s'il est dit aux justes[1] : « Glorifiez Dieu et portez-le dans votre corps, » combien plus cela convient-il à la Vierge, qui reçut une grâce beaucoup plus abondante que tous les autres, qui porta neuf mois dans son sein Dieu conçu de son sang par une faveur toute particulière, qui le transporta dans les montagnes de la Judée pour la sanctification de Jean Baptiste, le précurseur du Seigneur !

Les prêtres de la nouvelle Loi sont appelés par les Polonais *piastonbozi*, c'est-à-dire qui porte Dieu, parce que, dans le sacrement de l'Eucharistie, ils forment, touchent et portent le très-saint corps du Seigneur. Ce nom convient tout particulièrement à la sainte Vierge, qui, par ces paroles : « Je suis la servante du Seigneur, » revêtit le Verbe du Père de chair humaine dans son sein, et le porta pendant neuf mois dans son sein sacré comme dans le plus beau et le plus sacré des ciboires ; puis, lorsqu'il fut né, elle le toucha de ses mains et le présenta aux autres pour le voir, l'adorer, le caresser et le tenir. C'est à dessein que je ne parle pas des soins assidus et de la sollicitude incomparable que la Vierge, Mère de Dieu, montra pour servir le Christ pendant tout le cours de sa vie. Dans sa naissance même, ce fut elle qui le mit au jour, qui le nourrit, l'enveloppa de langes, le coucha dans une crèche ; c'est elle qui tenait l'enfant dans ses bras, l'allaitait de ses mamelles, veillait sur son sommeil ; réchauffait, en le pressant dans ses bras, l'enfant que le froid saisissait ; c'est elle qui soigna la blessure que la circoncision avait faite sur sa chair encore si tendre, qui le délivra, en le transportant en Égypte, de la persécution d'Hérode qui cherchait à le faire mourir. Elle portait vraiment Dieu. C'est pour cela que saint Ignace, dans ses *Lettres à la sainte Vierge*, l'appelle et la salue *Christifère*. Déjà auparavant, du temps des Apôtres, on la peignait tenant son Fils entre ses bras. C'est ce que fit saint Luc, et par conséquent ce que firent d'autres dans des images que l'Église a conservées religieusement jusqu'à cette époque, et qui sont un témoignage évident de ce que j'avance.

[1] Ire *Aux Corinthiens*, VI, 20.

Elle est cette nuée légère sur laquelle le Seigneur monta pour entrer en Égypte lorsqu'à son aspect les idoles d'Égypte furent ébranlées selon la prophétie d'Isaïe [1]. Véritablement nuée qui revêtit de sa chair le soleil de justice, le Fils de Dieu. Nuée légère qui, toute céleste, séparée totalement de la terre et emportée au-dessus de tout, ne fut chargée ni du poids des concupiscences, ni de celui du mariage. Le Seigneur monta sur cette nuée et entra en Égypte lorsque, après avoir été incarné et avoir reçu un corps de la Vierge, il fut transporté en Égypte dans ses bras, comme dans un char angélique. Voilà pourquoi André de Crète[2], faisant allusion à ces paroles du Psalmiste[3] : « Le char de Dieu est plus fort que dix mille chariots, » la salue en ces termes : « Vous êtes ce char de Dieu, dix millions de fois plus fort que dix millions de chariots, vous qui avez apporté des millions de riches vers Celui que cachait votre chair. »

Ensuite la sainte Vierge Marie fut très-proche du Christ.

Premièrement, dans l'Incarnation, par l'identité de la chair, parce que la chair de la Vierge-Mère devint la chair du Fils de Dieu.

Secondement, dans la vie, parce qu'elle le nourrit, le vêtit, eut pour lui, pendant toute son enfance, l'amour d'une mère ; vécut familièrement avec lui dans la même maison pendant tant d'années ; eut avec lui, à la même table, de si suaves et de si fréquents entretiens, qui s'attacha à ses côtés, entendit sa prédication aux paroles de miel, le vit faire des miracles.

Troisièmement, dans la passion, parce qu'elle ne s'éloigna pas de lui quoique les disciples se fussent retirés : « La Mère de Jésus se tenait debout près de sa croix [4]. »

Quatrièmement, dans la gloire céleste, parce que, élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges, elle a été placée à la droite de Dieu. Aussi saint Ildefonse[5] s'écrie : « O la plus sainte de toutes les femmes, qui a eu sur terre de tels rapports avec Dieu, et voilà qu'aujourd'hui elle est exaltée auprès de Celui qu'elle a porté pour demeurer sans fin glorieuse dans le Ciel. » Et saint Bernard[6] : « Comme tu es en rapport avec lui, ô Reine, combien tu as mérité d'être près de

[1] Chap. XX. — [2] Discours II *sur le Sommeil*. — [3] Ps. LXVII, 18. — [4] St. Jean, XIX, 25. — [5] Sermon I *sur l'Assomption*. — [6] Sermon *sur Signum magnum*.

lui, que dis-je! d'être dans son intimité! combien tu as trouvé grâce devant Dieu! Il demeure en toi et tu demeures en lui; tu le revêts et il te revêt; tu le revêts d'une substance charnelle, et il te revêt de la gloire de sa majesté; tu revêts le soleil de nuées, et toi-même tu es revêtue du soleil. »

La quatrième propriété des demeures matérielles est d'avoir une forme propre à recevoir celui qui les habite. D'après saint Thomas, cette propriété se trouve dans les Trônes angéliques, qui, par leur promptitude, sont aptes à recevoir Dieu et à le servir. Personne ne doute que cette qualité ne se trouve à un degré parfait dans la très-sainte Vierge, qui est le trône le plus élevé de Dieu.

Le corps et l'âme de la sainte Vierge, pour mériter de devenir une habitation digne du Fils de Dieu, ont été préparés par le Père éternel, de telle sorte qu'elle a contenu dans son sein Celui que les cieux des cieux ne pouvaient contenir. Aussi, saint Jacques, dans la *Liturgie*, parlant avec la Vierge, dit: « Notre Dieu a rendu ton sein plus grand et plus vaste que les cieux. » Saint Épiphane, réfléchissant à cette pensée[1], s'écrie : O sein non souillé, aussi spacieux que le ciel, qui as porté en toi le Dieu que rien ne peut contenir! O sein plus vaste que le ciel, qui n'as pas resserré Dieu en toi! » Et saint Bernardin[2], ravi d'admiration à cette même pensée, s'écrie: « O sein plus vaste que les cieux, plus étendu que les terres, plus ample que les éléments, qui a pu contenir Celui que le monde entier ne peut pas contenir et qui tient la terre sur trois doigts. » Saint Bonaventure[3] parle en ces termes à la sainte Vierge : « Vous, Marie, vous êtes plus vaste que le ciel, parce que vous avez renfermé dans votre sein Celui que les cieux ne pouvaient contenir; vous êtes plus vaste que le monde, parce que Celui que le monde tout entier ne peut contenir s'est fait homme en vous, et s'est renfermé dans vos entrailles. Si donc le sein de Marie fut si infiniment vaste, combien plus le fut son âme! Qui peut mesurer l'immensité de Marie? » Et Pierre Damien[4] : « Qu'y a-t-il de plus grand que la Vierge Marie, qui a contenu, caché dans son sein, la grandeur infinie de la souveraine divinité? »

[1] Sermon *sur les Mérites de la Vierge.* — [2] *Du très-glorieux Nom de Marie.* — [3] *Miroir*, chap. V. — [4] Sermon *sur la Nativité.*

VII. — Si l'âme du juste est le siége de la sagesse, à combien plus juste titre la très-sainte Mère de Dieu, qui tient le premier rang parmi les justes, doit-elle être appelée siége de la sagesse ? Saint Bernard[1] dit : « Et qui est juste, si Marie n'est pas juste, elle d'où s'est levé pour nous le Soleil de justice ? »

Si l'Église met ces paroles dans la bouche du Christ au sujet des vierges saintes : « Venez, ma bien-aimée, et je placerai en vous mon trône, » à combien plus forte raison doit-on le dire de la Mère de Dieu, qui est la Vierge des vierges, et la primicière de la virginité, comme nous l'avons montré dans un volume précédent, en expliquant la qualification de *sainte Vierge des vierges*. Car, comme nous l'avons prouvé plus haut, elle contient à elle seule, à un degré plus éminent que tous les justes, les grâces, les faveurs, les prérogatives, les dignités qui ne répugnent pas à son sexe.

L'âme du juste est le siége de la sagesse, parce que, outre la manière ordinaire dont Dieu est en toutes choses, par son essence, sa présence, sa puissance, il est dans l'âme du juste d'une manière toute spéciale par sa grâce. Et Dieu habite en elle plutôt que dans toute autre créature raisonnable, d'une manière d'autant plus parfaite que son intention de procurer le bienfait de la grâce est plus grande, sans qu'il y ait de raison pour que cette créature soit par nature essentiellement plus parfaite, comme les Anges par rapport aux hommes; cette explication est tirée de notre saint Docteur[2]. Or, il est certain que la grâce dans la sainte Vierge fut infinie, puisqu'elle l'éleva incomparablement au-dessus de toutes les créatures, soit inférieures, soit supérieures, comme nous l'avons prouvé dans un volume précédent[3]. C'est donc avec raison qu'on doit l'appeler par antonomase *Siége de la sagesse.*

VIII. — Si l'Église est la demeure de Dieu, la sainte Vierge l'est encore à juste titre, puisqu'elle est plus élevée que toutes les pures créatures, et que, soit dans l'Église militante pendant sa vie, soit maintenant après sa mort dans l'Église triomphante, elle tient le premier rang en dignité après Jésus-Christ. Aussi est-elle le membre le plus

[1] Sermon *de Aquæductu.* — [2] Ire Part., quest. XII, art. 6. — [3] Conférences 133 et 134.

précieux de l'Église. C'est pourquoi André de Crète [1] enseigne que les éloges si magnifiques que contient le *Cantique des cantiques* sur l'Épouse du Christ, c'est-à-dire sur l'Église, conviennent aussi à la très-sainte Vierge, comme à l'Épouse préférée par le Christ à toutes les autres, non-seulement par interprétation, mais encore parce que c'est un sens que l'Esprit-Saint avait en vue : « C'est toi, dit-il, qu'a désignée le *Livre des Cantiques*, en faisant d'avance ta description. » Et l'Église, dans la prose de la Nativité de la sainte Vierge, s'adresse à elle en ces termes : « C'est toi qu'ont désignée les bouches des prophètes ; c'est toi que Salomon a chantée dans le *Cantique des cantiques.* » C'est aussi ce qu'enseignent tous ceux qui ont expliqué le *Cantique des cantiques*. Apponius, qui vivait vers l'an 800, voue au malheur celui qui ne croit pas cette doctrine [2].

Puis donc que la Vierge-Mère de Dieu est la demeure de Dieu, qui ne regardera pas comme un immense bienfait d'être admis et reçu dans une telle demeure, c'est-à-dire de jouir du patronage d'une si grande Vierge? Ils étaient heureux ceux qui, comme Lazare, étaient reçus dans le sein d'Abraham ; mais combien il y a plus de gloire et de bonheur à être reçu dans le sein de Marie, dans laquelle le Roi de gloire a placé son trône! Courons donc à ce trône ; prions pour que nous y soyons reçus, pour que nous puissions y être placés et y contempler, avec le secours de notre Dieu et Seigneur, le Fils de Marie, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Sermon II *sur le Sommeil de la Vierge*. — [2] Liv. Ier *sur les Cantiques*.

XXIX

CAUSA NOSTRÆ LÆTITIÆ

CAUSE DE NOTRE JOIE

Après avoir appelé la sainte Vierge siége de la sagesse, il est juste que nous l'appelions cause de notre joie; car son cœur fut inondé d'une joie si abondante de ce que la sagesse du Père résidait en elle, que cette joie découla sur tout le genre humain, remplit d'allégresse le cœur des hommes, chassa toute tristesse et tout chagrin, et les remplit d'un bonheur inexprimable. Car alors la Vierge ne fut pas seule à ressentir la joie, mais elle fut encore pour les autres une cause de joie, et, remplie d'allégresse, elle inonda le genre humain d'une allégresse toute céleste. Elle fut vraiment un vase, un réservoir de joie, d'où les autres mortels pourraient tirer la joie et l'allégresse. Citons les paroles suivantes de saint Grégoire le Thaumaturge[1] : « Je vous salue, dit-il, pleine de grâce; vous êtes un vase et un réservoir de joie toute céleste. » Or, elle fut un vase qui contint la joie non pour elle seule, mais aussi pour les autres. Aussi le même Docteur poursuit-il : « Je vous salue, pleine de grâces, car par vous toute créature goûte la joie, et le genre humain recouvre son ancienne dignité. » Et saint Methodius[2], s'adressant à la Vierge, dit : « Salut à jamais, vous qui ne cessez pas d'être notre joie, Vierge, Mère de Dieu ! » Et saint Amédée[3] dit : « Qui s'est jamais retiré de Marie, malade, ou triste, ou ignorant les mystères célestes ? » Montrons plus au long la vérité de tout cela.

[1] Sermon II *sur l'Annonciation.* — [2] Sermon *sur la Purification de Marie.* — [3] Homélie VII.

290e CONFÉRENCE

Comment la Vierge, Mère de Dieu, est la cause de notre joie.

Sommaire. — 1. Notre joie consiste dans notre salut et notre rédemption. — 2. Marie est cause de notre joie, parce qu'elle a coopéré à notre rédemption. — 3. Marie a coopéré à l'incarnation et à la mort du Christ. — 4. Consentement de Marie à l'incarnation du Christ. — 5 Marie médiatrice auprès de son Fils entre Dieu et les hommes.

I. — Notre joie c'est notre salut et notre rédemption : Abraham, la prévoyant, se réjouit en esprit, selon le témoignage de Jésus-Christ [1] : « Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour : il l'a vu et en a été comblé de joie. » Bien plus, Jésus-Christ lui-même est l'auteur principal de cette joie à cause de la joie qu'il ressentit en pensant qu'il devait revêtir notre nature : « Il se leva comme un géant pour accomplir sa route; » et [2] : « Il vient sautant sur les montagnes, passant par-dessus les collines. »

II. — C'est avec raison qu'on appelle aussi la sainte Vierge cause de cette joie, car elle a coopéré d'une manière toute particulière au salut des hommes, non pas qu'elle nous ait rachetés ou qu'elle ait mérité pour nous quelque chose de digne, car cela convient à Jésus-Christ seul, mais parce qu'elle a mis au monde Jésus-Christ, notre véritable salut, notre véritable joie. Sara, après avoir mis au monde Isaac, rit : « Dieu, dit-elle, m'a donné un sujet de ris et de joie [3]. » Or, Isaac veut dire ris. Donc, Sara rit et enfanta le ris. De la même manière, Marie, la véritable Sara, lorsqu'elle enfanta le Christ, fut inondée elle-même d'une grande joie et nous donna à nous un grand sujet de joie, lorsqu'elle mit au monde Celui qui est devenu notre joie, après avoir fait disparaître tout chagrin et toute tristesse. Donc, Marie, qui a enfanté Jésus comme le fut Isaac, a enfanté au monde la joie. Voilà pourquoi l'Ange disait [4] : « Je vous annonce une nouvelle qui sera un grand sujet de joie pour tout le peuple. » Et aussitôt il donne la cause de cette joie : « Parce qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. » C'est la source de la véritable joie, l'auteur

[1] St. Jean, VIII, 56. — [2] *Cantique des cantiques*, II, 8. — [3] *Genèse*, XXI, 6. — [4] St. Luc, II, 10.

de la véritable allégresse, notre Isaac, notre ris, que nous a donné la Vierge, et par conséquent elle a aussi communiqué aux autres, par son Fils, la joie dont elle a été inondée elle-même.

III. — Elle est la cause de notre joie parce qu'elle a coopéré à sa manière à l'incarnation et à la mort de Jésus-Christ, qui sont pour nous les sources de la véritable joie. Quant à ce qui regarde l'incarnation, il est certain que les désirs et les prières des Pères de l'Ancien Testament ont beaucoup contribué à hâter l'incarnation du Fils de Dieu, comme l'ont enseigné tous les théologiens après le Docteur angélique. Mais c'est principalement à cause de l'intercession de Marie, qui était la gloire du monde, et à cause de sa pureté qui n'est dépassée que par celle de Dieu, que Dieu ne différa plus pour envoyer son Christ. Car de même que Joseph, voyant son frère Juda plein d'inquiétude au sujet de son frère Benjamin, plus jeune que lui, et ses autres frères remplis de chagrin et de trouble, ne put plus s'empêcher de se faire connaître à ses frères[1]; ainsi, Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit, pour ainsi dire, ne purent plus différer l'incarnation, lorsqu'ils virent née la Vierge Marie, si beau complément de leur œuvre. La sainteté de la sainte Vierge criait : « Que mon bien-aimé vienne dans son jardin[2]. » L'amour répondait : « Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse; vous avez blessé mon cœur par un de vos yeux et par un cheveu de votre cou[3]. » Le Fils, dans son empressement, répétait : « Vos yeux m'ont obligé de me retirer promptement[4]. » L'Esprit-Saint poursuivait : « L'odeur de vos parfums surpasse celle de tous les aromates[5]. » Les trois personnes disaient ensemble : « Nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums[6]. » L'odeur de la panthère n'attire pas autant les bêtes féroces; la licorne, qui est un animal d'ailleurs si cruel, et qui ne se laisse pas prendre, n'accourt pas avec tant d'empressement sur le sein d'une bête vierge; le soleil, qui brûle dans le signe du Lion, ne tempère pas autant ses ardeurs dans le signe de la Vierge; l'invincible Samson ne se laissa pas enchaîner avec plus de plaisir par son épouse

[1] *Genèse*, XLV, 1. — [2] *Cantique des cantiques*, V, 1. — [3] *Ibid.*, IV, 9. — [4] *Ibid.*, VI, 4. — [5] *Ibid.*, IV, 10. — [6] *Ibid.*, I, 3.

Dalilah, l'aimant n'attire pas autant le fer; le vent ne pousse pas autant les voiles déployées que la ferveur et la grâce de la sainte Vierge ne poussèrent la très-sainte Trinité et le Fils de Dieu à hâter le temps désigné pour l'incarnation. La Vierge, Mère de Dieu, fit avancer le soleil de justice de dix lignes, comme autrefois Josué fit arrêter le soleil matériel, et comme Isaïe le fit reculer de dix lignes. La sainte Vierge ravit le cœur de Dieu, de manière à presser sa marche au Fils de Dieu, s'il ne devait s'avancer que lentement et à petits pas. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? En effet, si, à cause de quelques prédestinés, les jours de l'Antechrist seront abrégés, comme l'a dit Jésus-Christ [1]; si, à cause de la trop grande perversité de quelques-uns, le déluge a été devancé de vingt ans, comme le pensent saint Jérôme et saint Jean Chrysostome, car on croyait généralement qu'il devait arriver après cent-vingt ans si l'on ne faisait pénitence, pourquoi ce miracle de sainteté, le comble des œuvres divines, la bienheureuse Vierge bénie entre toutes les femmes, n'a-t-elle pas pu hâter le temps de l'incarnation du Fils de Dieu?

Quant à la mort de Jésus-Christ, il est certain que la Vierge Marie est la cause de notre joie, à cause de la mort de son Fils qu'elle sacrifia volontairement pour la rédemption du genre humain, et qu'elle excita en quelque sorte et poussa à subir la mort. On doit, en effet, penser que, de même que la première Ève excita par ses exhortations l'ancien Adam à pécher, ainsi la seconde Ève excita par ses exhortations et ses encouragements le nouvel Adam a apporter le remède. C'est, si je ne me trompe, ce qu'a voulu indiquer saint Bernard aux paroles de miel, dans son Sermon *sur l'Apocalypse*, lorsqu'il dit : « La fidèle Marie, qui présente aux hommes et aux femmes le remède du salut; car celle-là, c'est-à-dire Ève, fut ministre de séduction ; celle-ci le fut de propitiation ; la première suggéra le péché, la seconde apporta la rédemption, » et par conséquent la joie.

IV. — La sainte Vierge est la cause de notre joie, parce qu'elle a donné son consentement à l'incarnation du Christ. Lorsque Dieu unit à sa personne la nature humaine, il se la joignit comme une

[1] St. Matth., xxiv, 22.

épouse. Voilà pourquoi saint Paul dit[1] : « Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et dans l'Église. » C'est-à-dire le sacrement de mariage est grand, non pas en ce qu'il est l'union de deux personnes, mais en tant qu'il signifie et qu'il représente le Christ et l'Église, les époux et leur union. Le mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ était donc un certain mariage entre Dieu et la nature humaine ; par suite, l'accord ne pouvait pas être plus grand qu'en provenant du consentement des deux parties. En effet, les hommes nobles et les princes illustres ne contractent de mariage avec une jeune fille qu'en ayant son consentement. Voilà pourquoi les parents de Rébecca disaient : « Appelons la jeune fille et demandons-lui sa volonté[2]. » Lors donc que Dieu eut envoyé à la Vierge Marie l'Archange Gabriel pour lui annoncer le consentement du Verbe du côté de Dieu, et pour demander le consentement de Marie du côté de la nature humaine, qui devait être tout entière élevée et ennoblie par le bienfait de ce mystère, Marie consentit, au nom de toute la nature humaine, lorsqu'elle répondit à l'Ange messager : « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Et par ce consentement qu'elle donna, elle devint la cause de notre joie. Ce n'est pas de moi-même que j'émets cette doctrine : je la puise dans le prince des théologiens, saint Thomas d'Aquin, qui dit[3] : « Par l'annonciation de l'Ange, on attendait le consentement de la Vierge, au nom de toute la nature humaine, pour ce mariage spirituel entre le Fils de Dieu et la nature humaine. » Saint Ildephonse[4] dit : « C'est la Vierge dans le sein de laquelle toute l'Église était promise, et fut jointe à Dieu par une alliance éternelle. » Aussi, c'est de cet admirable mystère qu'on entend ce passage de l'Écriture[5] : « Sortez, filles de Sion, et venez voir le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné le jour de ses noces, le jour où son cœur a été comblé de joie. » Ce passage, nous l'avons expliqué plus haut, d'après les saints Pères, en faveur de la proposition qui nous occupe maintenant.

C'est pourquoi les Docteurs font un si grand cas de ce *Fiat!* de la Vierge, qu'ils n'hésitent pas à le préférer à ce *Fiat!* par lequel Dieu

[1] *Aux Éphésiens*, v, 33. — [2] *Genèse*, xxiv, 57. — [3] IIIe Part., quest. xxx, art. 3. — [4] Sermon ii *sur l'Assomption*. — [5] *Cantique des cantiques*, iii. 11.

créa le monde : *Fiat lux!* etc.; *Fiat firmamentum!* etc. Et ils ont raison, car, au premier *Fiat!* le monde fut créé; au second, le Verbe fut fait chair : ce qui surpasse infiniment toutes les créatures ensemble. Aussi, tous désiraient le consentement de la Vierge de leurs vœux les plus ardents ; c'est dans leur bouche que l'Église catholique, dans un répons, place ces paroles : « Acceptez, Vierge Marie, ce que le Seigneur vous a transmis par son Ange ; vous concevrez et vous enfanterez un homme qui sera Dieu en même temps, afin que vous soyez appelée bénie entre toutes les femmes. » Les saints Pères Augustin et Bernard contemplent le monde entier comme prosterné aux genoux de la Vierge, pour la prier avec supplication de donner son consentemet au message de l'Ange. Je citerai leurs paroles. Saint Augustin[1] s'adresse en ces termes à la sainte Vierge pendant son entretien avec l'Ange : « Répondez, Vierge sainte, l'Ange attend votre consentement. Pourquoi le messager attend-il? Vous l'avez entendu : l'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, afin que vous deveniez Mère sans perdre votre virginité. La porte du Ciel, jadis fermée par Adam, s'est ouverte; c'est par elle que ce messager est sorti. Dieu est sur la porte : l'Ange que vous mettez en retard attend. O Marie, le monde, tout entier captif, vous prie de donner votre consentement; le monde vous fait auprès de Dieu le gage de sa foi : il vous prie de laver les injures de vos parents. L'entrée du Ciel nous est permise, si vous donnez votre consentement; vous serez utile à vous et à nous, car pour nous vous ferez cesser les peines, et pour vous Dieu le Père préparera dans votre lit des noces avec son Fils. » Il s'adresse ensuite au messager : « O vous, Ange, messager d'un si grand Roi, porteur d'un secret divin, prenez parti en faveur du monde, vous qui connaissez les secrets du Ciel; vos compagnons se réjouiront si vous aidez le monde. Pour nous, le glaive de l'impiété nous a séparés de votre société; faites que, par vous, nous soyons de nouveau réunis. Regardez la misère aride de notre prison et hâtez-vous de dire à Marie : « Jusques à quand, Vierge, ferez-vous attendre « un messager pressé? Voyez Dieu qui me soutient dans le vestibule du

[1] Sermon XVII *sur la Nativité du Seigneur*.

« Ciel; répondez un mot et recevez son Fils. Donnez votre parole et « ressentez les effets de la vertu de Dieu. Ouvrez votre sein de rose, « Vierge perpétuelle. Votre parole en ce moment ouvre le Ciel ou le « ferme.—Je suis, dit-elle, la servante du Seigneur; que le Roi entre dans « son appartement, qu'il me soit fait selon votre parole.» Point de retard : le messager retourne, et le Christ entre dans sa demeure nuptiale. Il reçoit le vêtement de chair dans le sein de la Vierge. Un peu de chair fut transporté dans le trésor de la majesté; l'homme épouse la divinité, la chair reçoit sa récompense. »

Saint Bernard aux paroles de miel[1] s'adresse dans le même sens à la Mère de Dieu : « L'Ange attend la réponse; nous l'attendons aussi, ô Reine, ce mot de commisération. Nous avons tous été créés par le Verbe éternel de Dieu, et voilà que nous mourons. Une réponse bien courte de votre bouche peut nous rétablir et nous rappeler à la vie. C'est ce que vous demande avec prières, ô pieuse Vierge, l'infortuné Adam, exilé du Paradis avec ses malheureux enfants; c'est ce que vous demande Abraham, David, et les autres saints patriarches, c'est-à-dire vos pères, qui habitent, eux aussi, dans les régions de l'ombre de la mort; c'est ce que vous demande le monde entier prosterné à vos genoux. Et ce n'est pas en vain; car à votre bouche sont suspendus la consolation des malheureux, la rédemption des captifs, la délivrance de ceux qui sont dans les Enfers, enfin le salut de tous les enfants d'Adam et de toute votre race. Vierge, hâtez-vous de répondre. O Reine, répondez un mot qu'attendent la terre, les enfers et les cieux. » Telles sont les paroles de saint Bernard.

Saint Fulgence fait aussi dépendre de ce consentement de la Vierge l'affaire de notre salut; suivant quelques-uns, on trouve un sermon de ce Saint parmi ceux de saint Augustin[2]. Il y est dit : « O bienheureuse Marie, qui peut dignement vous rendre des actions de grâces et célébrer vos louanges, vous qui, par votre consentement spécial, avez secouru le monde qui était perdu? Quelles louanges pourra vous chanter la faiblesse du genre humain, qui par vous seule a trouvé le moyen de se relever de sa chute? »

[1] Homélie IV *sur Missus est.* — [2] Sermon XVIII *sur les Saints.*

Saint Laurent Justinien est du même avis[1] lorsqu'il commente ces mots : « Je suis la servante du Seigneur. » Par cette seule réponse, dit-il, elle a rempli de joie le Ciel, elle a donné à tous les Anges un grand sujet d'allégresse ; elle a rendu l'espoir au monde captif ; elle a épouvanté tous les démons ; elle a rendu joyeux le messager debout devant elle ; elle a promis la grâce de la liberté aux Pères retenus dans l'Enfer ; car ils attendaient cette réponse avec un désir immense, les mains tendues vers le ciel, les oreilles du cœur attentives. A cause de leur amour pour la liberté qu'ils attendaient depuis si longtemps, ils observaient la Vierge avec une sorte d'effroi, craignant que son humilité ne la poussât à résister et à refuser son consentement. Dès qu'ils connurent que la réponse de Marie était favorable, ils éclatèrent tous en actions de grâces et chantèrent les louanges du Seigneur, en disant : « Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, qui nous a visités et qui a apporté la rédemption à son peuple ! » C'est ce que les saints Pères ont pensé, écrit, enseigné sur la très-sainte Vierge, afin de nous engager par de si belles paroles à l'admirer, l'honorer et la vénérer. Et vraiment c'est une chose digne d'admiration de voir qu'un si grand mystère et le salut du monde entier étaient confiés à la volonté d'une jeune fille. O jeune fille admirable et digne de tout honneur ! O femme digne d'une vénération particulière, femme bénie entre toutes les femmes !

V.—Marie est la cause de notre joie, parce qu'elle était médiatrice entre les hommes et son Fils, qui était lui-même médiateur entre les hommes et Dieu. Car la Vierge exposait à son Fils les vœux et les désirs qu'elle avait formés pour le salut des hommes ; et le Fils à son tour offrait à son Père soit les désirs de sa Mère, soit les siens propres au sujet de la rédemption des hommes. Et le Père acceptait d'abord ceux du Fils, ensuite ceux de la Mère. Cet ordre est indiqué en ces termes par Arnold, abbé de Chartres, dans un passage déjà cité : « Lorsque, pour apaiser Dieu, le Christ offrait à son Père tant ses propres vœux que ceux de sa Mère, le Père accordait ce qui était demandé par la Mère et approuvé par le Fils. » Il est donc évident

[1] Sermon *sur l'Annonciation.*

que la cause de notre salut fut et est encore non-seulement le Christ, mais aussi la Vierge. De manière cependant que notre rédemption a été opérée par le Fils comme cause première, et par la Vierge comme cause seconde. Ce n'est pas que le Christ eût besoin de l'aide ou du secours de sa Mère, mais son autorité et sa dignité de Mère demandaient que ses mérites, ses prières et ses vœux fussent joints aux mérites et aux vœux de Jésus-Christ. Voilà pourquoi, de même que l'enfant, au témoignage d'Aristote [1], suivant la loi de nature, reçoit de l'homme sa force, et de la femme sa forme et sa beauté; ainsi, notre rédemption, qui a été comme enfantée par le Christ et par Marie, a reçu de Jésus-Christ son efficacité, sa force et sa constance, et de Marie sa beauté et sa forme. Ainsi s'expliquent ces éloges si glorieux et si fréquents des saints Pères, dont ils honorent la Vierge lorsqu'ils l'appellent rédemptrice, réparatrice du monde. celle qui a renouvelé le genre humain, qui a aidé à notre rédemption. Nous avons expliqué plus longuement ces éloges à l'invocation de *Mère du Sauveur*. Poursuivons maintenant l'explication à l'invocation qui nous occupe.

291e CONFÉRENCE

Par quel genre de cause la glorieuse Mère de Dieu est la cause de notre joie.

Sommaire. — 1. Quatre genres de causes. — 2. Marie cause matérielle de notre joie. — 3. Marie cause formelle de notre joie. — 4. Marie cause efficiente de notre joie. — 5. Marie cause finale de notre joie.

I. — Les philosophes assignent quatre genres de causes, savoir: la cause matérielle, la cause formelle, la cause efficiente et la cause finale. Prouvons que la Vierge, Mère de Dieu, est la cause de notre joie par ces quatre genres de causes.

II. — Elle a été cause de notre joie, comme cause matérielle, parce qu'elle reçut dans son sein sacré le Christ qui est notre joie, lorsqu'elle donna sa parole à l'Ange messager. De même, en effet, que la première femme, Ève, fut cause de notre tristesse lorsqu'elle prêta

[1] *Des Enfantements des animaux*, liv. IV.

l'oreille aux paroles du serpent; ainsi, la sainte Vierge Marie fut cause de notre joie lorsqu'elle accepta le joyeux message de l'Archange Gabriel. « Un serpent tortueux, dit saint Bernard [1], fut envoyé par le démon pour verser le poison par les oreilles de la femme sur son âme et sur toute sa postérité. L'Ange fut envoyé de Dieu pour que le Verbe du Père entrât par les oreilles de la Vierge, dans son sein et dans son âme, afin qu'il passât comme remède par le chemin qui avait livré passage au venin. »

Ève, après avoir reçu le venin, reçut du serpent la tristesse qu'elle transmit aux pécheurs; Marie, après avoir reçu le remède, apporta à tout le genre humain la joie et l'allégresse, et mit en fuite la malédiction que le remède devait détruire.

Ève, après avoir écouté la parole du serpent, enfanta la désobéissance et la mort; la Vierge Marie, après avoir accepté le joyeux message de Gabriel, enseigna la foi et l'obéissance à Dieu, lorsqu'elle dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Aussi notre perdition, consommée par le serpent et par Ève, commença par le chagrin; alors, en effet, Ève entendit pour la première fois ces paroles : « Tu enfanteras tes fils dans la douleur. » L'Ange, chargé auprès de Marie de l'affaire de notre salut, commença par une parole de joie, lorsqu'il dit : « Je vous salue; » c'est-à-dire réjouissez-vous, comme il a été expliqué plus haut.

III. —Marie est cause de notre joie comme cause formelle, parce que, dans sa vie toute céleste, elle est le miroir et le modèle de ceux qui veulent se tourner vers Dieu, qui est la joie de tous, l'allégresse éternelle. Nous avons traité longuement ce sujet à l'invocation *Miroir de justice*. Aussi les saints Pères l'honorent souvent de ce titre. Saint Éphrem [2] la salue ainsi : « Je vous salue, lumière très-brillante, qui éclairez le monde. » Il l'appelle encore : « Flambeau très-éclatant. » Saint Cyrille d'Alexandrie [3] donne à la sainte Vierge le nom de « Lucifer. » Saint Methodius [4] la nomme : « Flambeau des fidèles. » Elle est vraiment un flambeau, parce que non-seulement elle brûle en elle-même des ardeurs de l'amour, mais encore elle éclaire les autres

[1] Sermon II *sur la Pentecôte*. — [2] Discours *sur la Mère de Dieu*. — [3] *De la Vraie foi, aux reines*. — [4] *Sur l'Hypapante.*

par l'éclat de ses vertus et de sa science. Aussi est-elle appelée Étoile de la mer, non-seulement parce qu'elle dirige ceux qui naviguent sur cette mer immense, mais encore parce qu'elle brille de l'éclat de ses beaux exemples, qu'elle nous éclaire tous et nous invite à l'imiter. Saint Bernard [1], parlant de la Vierge, dit : « Elle est l'étoile remarquable et magnifique, nécessairement élevée au-dessus de cette mer immense et sans bornes, étincelant par ses mérites, éclairant par se exemples. » Voilà pourquoi l'Église chante d'elle : « Sa vie remarquable illumine toutes les églises ; » et dans un autre endroit : « Sa vie glorieuse a apporté la lumière au monde. »

IV. — Elle est la cause de notre joie comme cause efficiente, non pas cause première, mais cause seconde, c'est-à-dire après Dieu, sous l'action de Dieu et avec Dieu ; parce qu'elle a coopéré à notre rédemption d'où s'est répandue sur le monde la véritable joie, la véritable allégresse.

Premièrement, parce qu'elle s'est disposée dignement, et qu'elle a mérité d'une manière convenable d'être la Mère de Dieu, et d'enfanter pour nous la joie. Nous l'avons parfaitement expliqué dans un volume précédent [2].

Secondement, parce qu'elle a formé le corps de Jésus-Christ de son sang très-pur, dont il est sorti comme un guerrier armé, pour entrer en lutte contre l'ennemi du genre humain qu'il a vaincu, terrassé et écrasé. Voilà pourquoi la sainte Vierge est appelée « Tabernacle » de Dieu [3] : « Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle. » Un tabernacle est une demeure faite à la hâte, dans laquelle d'ordinaire les soldats s'arment pour marcher à l'ennemi, et d'où ils sortent armés pour aller au combat. Le Christ, qui devait combattre contre les puissances d'airain, entra d'abord dans le sein de la Vierge, et après y avoir pris ses armes, c'est-à-dire la chair humaine formée dans les entrailles très-chastes de Marie, il sortit ainsi armé pour marcher contre le démon qu'il vainquit et dont il anéantit la puissance. C'est ce que prévoyait le prophète-roi, inspiré par l'Esprit-Saint, lorsqu'il chantait [4] : « Le Seigneur a régné ; il s'est couvert de gloire ; il s'est revêtu de force ; il est sorti de

[1] Homélie II, *sur Missus est.* — [2] 130e Conférence. — [3] Ps. XLV, 5. — [4] Ps. XCII, 1.

son repos. » C'est-à-dire, il a revêtu l'humanité comme une cuirasse glorieuse, belle et en même temps très-puissante ; il s'est revêtu de ses armes pour combattre les ennemis. Or, c'est la sainte Vierge qui a formé à Jésus-Christ, de son sang très-pur, cette cuirasse au moyen de laquelle il a vaincu le démon. C'est donc à juste titre qu'on doit l'appeler la meurtrière du démon. De même, en effet, que celui qui fournit le glaive ou les armes pour tuer quelqu'un participe à sa mort; ainsi, la sainte Vierge, qui fournit les armes à Jésus-Christ dans son combat contre les démons, est appelée avec raison la meurtrière du démon. Ève, pour avoir présenté la pomme à Adam, est appelée la meurtrière de tout le genre humain; et, de même, la sainte Vierge, qui a fourni les armes à Jésus-Christ, doit être appelée Sauveur de tout le genre humain.

Cette doctrine est confirmée par la sainte Vierge elle-même, qui adresse ces paroles à sainte Brigitte : « De même qu'Adam et Ève ont vendu le monde pour une seule pomme, ainsi mon Fils et moi avons racheté le monde, comme par un seul cœur. Voyez les *Révélations* de sainte Brigitte [1]. Et cette parole est très-exacte. Marie, en effet, était tellement jointe au Christ-Rédempteur, par son affection maternelle et par les liens de son immense amour, qu'elle considérait comme siennes les douleurs de son Fils; aussi appelait-elle le cœur de son Fils son cœur, comme on le voit au même endroit des *Révélations* de sainte Brigitte. Il n'est donc pas étonnant si elle dit qu'elle a racheté le monde avec son Fils, comme par un seul cœur.

C'est dans ce sens que Lanspergius [2] et une foule d'autres Docteurs que nous avons nommés à l'invocation de *Mère du Sauveur*, ont enseigné que Marie a coopéré à notre rédemption. On peut leur joindre saint Grégoire le Thaumaturge [3], qui enseigne que non-seulement Marie a coopéré à notre rédemption, mais encore qu'elle est le principe de notre réhabilitation : « Vous êtes devenue, dit-il, le principe de notre réhabilitation. Vous nous avez donné la confiance que nous entrerions dans le Paradis. Vous avez mis en fuite la douleur et la tristesse qui régnaient avant vous. »

[1] Liv. Ier, chap. XXXV. — [2] Homélie XLVIII *sur la Passion du Seigneur*. — [3] Sermon II *sur l'Annonciation*.

Plaçons ici un exemple bien adapté aux circonstances et tiré de l'Écriture sainte. Le patriarche Jacob, sur le point de mourir et faisant le partage de ses biens, dit, en séparant une part pour Joseph : « Je te donnerai de plus qu'à tes frères la part de mon héritage que j'ai acquise par mon glaive et par mon arc de la main des Amorrhéens. » Il veut parler de la ville et du territoire de Sichem. Car les Septante l'ont ainsi traduit de l'hébreu : « Je te donne le beau pays de Sichem de plus qu'à tes frères. » Or, nous savons que la ville et le territoire de Sichem appartinrent par droit de conquête à Siméon et à Lévi, fils de Jacob, qui, à cause du déshonneur de leur sœur Dina, fondirent sur la ville et égorgèrent le roi et son fils [1]. Non-seulement Jacob ne prit point part à ce combat, mais encore il adressa de vifs reproches à ses fils qui étaient allés combattre. Bien plus, en mourant, il les maudit [2]: « Siméon et Lévi, frères dans le crime, instruments de violence inique. Que mon âme n'entre point dans leur conseil.... Maudite soit leur colère! » etc. Puis donc qu'il ne posséda point par la force de son propre glaive ce pays de Sichem, comment osa-t-il s'en dire le maître? Je réponds : Ce que les fils ont fait, le père est censé l'avoir fait, selon cette parole de l'*Ecclésiastique* [3] : « On connaît un homme à ses enfants. » Par conséquent, ce que les fils ont fait même à l'insu de leur père et malgré lui, le père n'hésite pas à se l'attribuer; combien avons-nous plus de raison d'attribuer à la Vierge les actions du Christ, puisque non-seulement elle les connaissait, mais encore elle y coopérait! Le Christ a vaincu et terrassé le démon, donc la sainte Vierge Marie l'a aussi vaincu et terrassé. Le Christ, par sa victoire, nous a causé une grande joie, donc la sainte Vierge a aussi été pour nous une cause de joie. « Tout ce qui est cause de la cause est aussi cause de l'effet, » suivant les philosophes. Marie fut cause de Jésus-Christ, puisqu'elle fut sa mère; donc elle fut aussi cause de la joie dont Jésus-Christ fut l'auteur.

Qu'il me soit permis de me servir d'auteurs profanes pour montrer la puissance de ce raisonnement. Achille se cachait sous des vêtements étrangers. Ulysse, par son habileté, découvrit la ruse et le reconnut,

[1] *Genèse*, XXXIV, 26. — [2] *Ibid.*, XLIX, 5. — [3] II, 30.

puis il le décida à prendre les armes et à partir pour la guerre de Troie. A cause de cela, il n'hésita pas à s'attribuer les exploits de ce même Achille sous les murs de Troie, et même la mort d'Hector. Ainsi, dans cette célèbre assemblée des chefs de la Grèce, lorsqu'il revendiquait pour lui-même contre Ajax les armes d'Achille, il dit de ce héros, suivant Ovide[1] : « Je mis la main sur ce guerrier invincible et l'envoyai à cette guerre si fertile en exploits. » D'où il conclut : « Donc ses œuvres sont les miennes. » Si donc Ulysse, qui décida seulement Achille à prendre ses armes et à se préparer pour la guerre de Troie, croit qu'on doive lui attribuer les hauts faits de ce héros, à combien plus forte raison la victoire que le Christ a remportée sur Satan et la joie qui en est résultée doivent-elles être attribuées à la sainte Vierge, qui fut présente au combat dans lequel Satan fut vaincu non-seulement par la pensée, mais encore réellement ; que dis-je ! qui combattit en quelque sorte avec Jésus-Christ, elle qui non-seulement se tint debout auprès de son Fils mourant sur la croix, mais encore souffrit avec lui ! Le Christ souffrait selon la chair, elle souffrait selon l'esprit ; le Christ immolait la chair, Marie immolait l'esprit ; le Christ répandait des flots de sang, Marie versait des torrents de larmes. Et quoique le Christ n'eut pas besoin que Marie l'aidât à souffrir, comme il l'avait prédit par la bouche d'Isaïe[2] : « J'étais seul à fouler le vin ; aucun homme d'entre les peuples n'est venu à moi. » Il convenait cependant que Marie rachetât le genre humain avec lui. Car un homme et une femme, Adam et Ève, concoururent à la perdition du genre humain ; un homme et une femme, c'est-à-dire le Christ et Marie, devaient aussi concourir à son rétablissement. Quoique Adam seul ait transmis le péché à ses descendants, cependant il eut Ève pour compagne dans son péché. Ainsi, quoique le Christ seul ait apporté le salut au monde, cependant il voulut avoir Marie pour compagne dans la rédemption, afin que la vie entrât dans le monde par les mêmes voies qui avaient livré passage à la mort.

Expliquons encore cette doctrine par des passages tirés de l'Écriture sainte. Quoique Barac, chef du peuple de Dieu, eût reçu de Dieu

[1] *Métamorphoses*, liv. XIII. — [2] LXIII, 3.

l'ordre d'attaquer Sisara, il ne voulut cependant prendre les armes qu'à la condition que Déborah, cette femme si célèbre, viendrait combattre avec lui. C'est pour cela qu'il lui dit[1] : « Si vous venez avec moi, j'irai; si vous ne voulez pas venir avec moi, je n'irai pas, » quoique, du reste, ce guerrier si vaillant n'eût pas besoin de son secours. Il en est de même du Christ, notre invincible chef; quoique envoyé seul du Ciel avec ordre de son Père de combattre le Sisara infernal, il ne voulut pas cependant l'attaquer, à moins que la très-puissante Déborah, Marie, sa Mère, ne vînt avec lui; ce n'est pas qu'il eût besoin de son secours, mais pour conserver cette méthode favorable dont nous avons déjà parlé pour vaincre l'ennemi.

C'est ce que veut exprimer l'Esprit-Saint lorsqu'il dit par la bouche du Sage[2] : « Le Seigneur m'a possédée dans le commencement de ses voies, avant qu'il commençât à faire quelque chose. » Les soixante-dix interprètes remplacent ces paroles par celles-ci : « Le Seigneur m'a créée, moi, le commencement de ses voies, pour ses œuvres. » Et quoique les Pères, soit de l'Église grecque, soit de l'Église latine, aient appliqué ces paroles, les uns à la Sagesse et au Verbe incréé de Dieu, les autres à la Sagesse et à ce même Verbe incarné, cependant l'Église les applique à la sainte Vierge. C'est donc la Vierge qui dit dans la personne de la Sagesse : « Le Seigneur m'a créée, moi, le commencement de ses voies, pour ses œuvres. » Par voies de Dieu, saint Cyrille, saint Ambroise et plusieurs autres entendent les raisons de notre rédemption et les desseins formés par Dieu, de manière que le sens est celui-ci : « Dieu, formant le dessein de racheter le genre humain, m'a créée la première, sa principale créature. » Et dans quel but? « Pour ses œuvres ; » c'est-à-dire pour rétablir et relever ce qu'il avait créé. Si donc la Mère du Seigneur a été formée et créée pour rétablir les œuvres de Dieu, c'est à juste titre qu'on lui attribue notre salut et notre rédemption, non pas comme cause première, mais comme cause seconde, nous l'avons déjà dit, c'est-à-dire par rapport à Jésus-Christ.

De plus, en déroulant et examinant les mystères de notre rédemption, nous trouvons qu'ils se sont accomplis ou en Marie, ou par

[1] *Juges*, IV, 8. — [2] *Proverbes*, VIII, 22.

Marie, ou avec Marie. Un décret éternel de Dieu avait arrêté que Dieu se ferait homme, mais pour être le Fils de Marie. Le Verbe se fit chair, mais de la chair de Marie; il naquit, mais de Marie; il fut placé dans une crèche, mais par Marie; il fut annoncé par une étoile et salué par les mages, mais sur le sein de Maie; il s'enfuit en Égypte, mais avec Marie; il s'assied parmi les Docteurs, il est cherché et trouvé par Marie; il instruit les foules, il est écouté par Marie; il commence ses miracles, mais à la prière de Marie; il est suspendu à la croix, Marie est debout à ses côtés; il ressuscite d'entre les morts, il apparaît à Marie avant tous les autres; il monte au Ciel, il y emmène aussi Marie; il envoie le Paraclet, Marie en est aussi remplie.

V. — Marie fut cause de notre joie, comme cause finale, parce que l'œuvre entière de notre rédemption, notre salut tout entier, et même tous les bienfaits qui descendent du Ciel sur nous, lui sont attribués et rapportés à elle après Dieu et le Christ : « Dieu, dit saint Bernard, a placé en Marie la plénitude de tout bien, afin que si nous avons quelque espérance et quelque salut, nous sachions que tout vient d'elle. »

La fin est ce à cause de quoi quelque chose se fait. Tout ce que nous avons, nous l'avons reçu de Dieu, à cause de la sainte Vierge. Saint Bernard[1] dit : « C'est avec raison que les yeux de toute créature se tournent vers vous, parce que la main généreuse du Tout-Puissant a créé de nouveau en vous, par vous et de vous tout ce qu'il a créé. » Et[2] il s'adresse à la sainte Vierge en ces termes : « Par vous, le Ciel a été rempli, l'Enfer évacué, les ruines de la céleste Jérusalem relevées, la vie qui était perdue rendue aux malheureux qui l'attendaient. » Saint Cyrille[3] parle ainsi à Marie : « Par vous, la Trinité est sanctifiée; par vous, la précieuse Croix est célébrée et adorée sur toute la terre; par vous, les cieux, les Anges et les Archanges sont dans l'allégresse, les démons prennent la fuite et l'homme lui-même est rappelé au Ciel. » Et il ajoute : « Par vous, le Fils unique de Dieu, la vraie lumière, a brillé pour ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. » Nous avons montré dans le

[1] Sermon II *sur la Pentecôte*. — [2] Sermon XIV *sur l'Assomption*. — [3] Homélie VI *contre Nestorius*.

volume précédent quels sont les biens que Dieu a accordés à l'homme pour l'amour de Marie [1].

Il est donc juste de donner à cette Vierge toute notre vénération, tout notre respect, tout notre amour. Il est juste de vénérer dignement la Maîtresse du monde, la Reine des cieux et des Anges, la réparatrice des hommes. Il est juste de nous réjouir de son honneur, de sa gloire, de sa magnificence, et d'être dans l'allégresse, puisqu'elle a été pour nous la cause de si grandes joies. Si le père de famille se livra à la joie pour avoir retrouvé la centième brebis qu'il avait perdue, si la femme dont parle l'Évangile invite ses voisines à venir se réjouir, parce qu'elle avait retrouvé sa dixième drachme, combien plus devons-nous nous réjouir, nous qui avons trouvé une telle et si grande Vierge, par laquelle tout ce que nous avions perdu nous a été rendu ! L'Évangile rapporte que celui qui avait trouvé un trésor caché dans son champ se réjouit, et, transporté de joie, vendit tout ce qu'il avait et acheta ce champ. Pour nous, nous avons beaucoup plus de raison d'être de tout notre cœur dans la joie et la jubilation, parce que nous avons trouvé un champ, c'est-à-dire cette terre bénie dont le roi-prophète dit : « La Vérité est sortie de la terre, » et dans laquelle a été caché le salut de tous les hommes, Jésus-Christ. Il est juste de servir avec toute la ferveur de notre âme une si grande Vierge, une si grande Mère, afin qu'elle soit notre défense auprès de son Fils, Jésus-Christ, qu'elle plaide toujours notre cause, et qu'elle nous fasse enfin participer à cette joie éternelle, à cette allégresse, qui ne finira point, avec le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] 201e Conférence, nº 15.

292e CONFÉRENCE

POUR QUI PRINCIPALEMENT LA SAINTE VIERGE EST-ELLE UN SUJET DE JOIE, ET POUR QUEL MOTIF?

SOMMAIRE. — 1. Marie cause de joie pour Dieu. — 2. Marie cause de joie pour le Christ. — 3. Marie cause de joie pour le Saint-Esprit. — 4. Marie cause de joie pour les Anges. — 5. Marie cause de joie pour les Saints. — 6. Marie cause de joie pour le monde entier. — 7. Marie cause de joie pour le genre humain.

I. — La sainte Vierge semble être principalement pour nous une cause de joie, car nous chantons : « Cause de notre joie. » Mais, si l'on considère la chose de plus haut, on verra que cette joie est beaucoup plus étendue, surtout si l'on réfléchit aux paroles des saints Pères citées plus haut, et surtout à celles de saint Cyrille : « Par vous, la Trinité est sanctifiée ; par vous, le Ciel est dans la joie, les Anges et les Archanges dans l'allégresse, et l'homme lui-même est rappelé au Ciel. » On voit par là que la glorieuse Mère de Dieu fut une cause de joie pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour le Saint-Esprit, pour les Anges, pour les Saints et les bienheureux, pour le monde entier et pour le genre humain. Expliquons chaque chose en particulier.

La glorieuse Vierge Marie est pour Dieu une cause de joie. Je n'oserais affirmer une chose pareille, et je ne pourrais croire que la source de toute joie pût tirer sa joie de sa créature, si Jésus-Christ lui-même ne l'avait assuré en termes remarquables à sainte Brigitte, dans ses *Révélations*. La sainte Vierge apparut à sainte Brigitte qui entendit sortir ces paroles de la bouche du Fils, pendant que la Vierge tâchait de le fléchir et de le calmer dans son violent courroux contre le genre humain : « Vous êtes la gloire et la Reine des Anges et de tous les Saints ; parce que la Divinité a été consolée par vous. » Voyez comme il appelle d'une manière remarquable la sainte Vierge, consolation de la Divinité ; or, la joie suit la consolation. Et d'où vient que Dieu a reçu sa consolation de la Vierge ? La consolation de Dieu est la pureté de l'âme, la paix de la conscience, la sainteté de la vie. Aussi Dieu a dit qu'il faisait ses délices d'être avec les hommes justes :

« Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes[1]. » Il dit : « avec les enfants des hommes, » et non pas avec les hommes, parce que par « hommes, » on entend le vieil homme, et par « enfants des hommes, » on désigne ceux qui ont établi un nouveau genre de vie plus parfaite. C'est ainsi que saint Damien, qui commente et explique ces paroles du Psalmiste[2] : « Qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous vous souveniez de lui? et le fils de l'homme, pour que vous le visitiez? » établit cette différence entre l'homme et le fils de l'homme : « Je pense, dit-il, que par « homme, » on entend le vieil homme, et que « par enfant des hommes, » on désigne le Fils de l'homme, c'est-à-dire Jésus-Christ. » Si donc Dieu trouve ses délices à être avec les enfants des hommes, c'est-à-dire avec les justes, pourquoi ne les trouverait-il pas davantage à être avec sa très-sainte Mère, la merveille de tous les enfants des hommes? Elle fut donc une cause de joie pour Dieu, parce que Dieu fit ses délices d'être en elle et avec elle.

II. — Elle fut une cause de joie pour Jésus-Christ, lorsqu'elle le revêtit de chair humaine dans son sein sacré; alors, en effet, elle le couronna comme d'un diadème royal, selon ce que Salomon avait chanté longtemps auparavant[3] : « Filles de Sion, sortez et regardez le roi Salomon sous le diadème dont sa mère le couronna au jour de son mariage, au jour où son cœur fut inondé de joie. » Salomon ne voulut pas parler de lui-même dans ces paroles, car on ne voit nulle part qu'il ait été couronné d'un diadème par sa mère Bethsabée.

Car ce que les Hébreux racontent de ce diadème si beau, si riche, et orné de pierres précieuses, que Bethsabée donna à Salomon et qu'elle plaça sur sa tête lorsqu'il épousa la fille de Pharaon, roi d'Égypte, n'est qu'une figure. On ne trouve rien, en effet, sur ce sujet dans les Livres sacrés ou dans les auteurs dignes de foi. Il parla donc de ce Salomon dont il fut la représentation ou figure, et qu'il chante dans le *Cantique des cantiques*, c'est-à-dire du Christ, que sa Mère, la Vierge Marie, couronna d'un diadème royal lorsqu'elle le revêtit dans son sein, comme dans une couche nuptiale, de la substance de notre chair. C'est ainsi que ce passage est expliqué par les saints

[1] *Proverbes*, XVIII, 31. — [2] Ps. VIII, 5. — [3] *Cantique des cantiques*, III, 11.

Pères Augustin, Grégoire le Grand, Grégoire de Nysse, Bernard, Thomas, et une foule d'autres. Et ce n'est point sans raison, car la Divinité est la tête de Jésus-Christ, selon le témoignage de saint Paul [1]: « Jésus-Christ est la tête de tout homme, et Dieu est la tête de Jésus-Christ. » C'est donc sur cette tête, c'est-à-dire sur la Divinité, que la sainte Vierge plaça le diadème royal, lorsqu'elle le revêtit et l'orna de sa chair royale, bien royale, en effet, puisqu'elle était issue de tant de rois. Or, le jour où toutes ces choses se passèrent fut le jour de l'Incarnation, qui est appelé avec raison le jour du mariage. « Alors, en effet, Dieu le Père fit les noces de son Fils lorsqu'il l'unit à la nature humaine dans le sein de la Vierge, » dit saint Grégoire [2]. En outre, ce jour est appelé « jour de joie, » parce qu'alors le Christ fut inondé d'une merveilleuse allégresse, lorsqu'il vit arriver le temps si désiré où il pourrait, revêtu de chair humaine, combler les hommes des plus grands bienfaits; il désirait, en effet, vivement ce temps lorsqu'il disait : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes [3]. » Aussi le Psalmiste chantait de lui : « Il est semblable à un nouvel époux qui sort de son lit nuptial. » Le Christ sortit comme un époux magnifiquement orné de son lit nuptial, c'est-à-dire du sein de la Vierge, et, en sortant, il fut transporté d'allégresse, parce que, comblé d'une joie immense dans le sein de la Vierge, il entra en ce monde par la Nativité. Or, la cause de cette joie fut la glorieuse Vierge qui, de ses chastes entrailles, le mit au monde ainsi inondé de joie.

III. — Elle fut une cause de joie pour l'Esprit-Saint, parce que la sainteté immense et toute particulière de l'Esprit-Saint se fit connaître par elle et en elle. Feuilletez les pages de l'Ancien Testament, vous ne trouverez pas d'endroit où la troisième personne de la très-sainte Trinité soit nommée aussi clairement que lorsqu'il féconda la sainte Vierge pour la rendre Mère de Dieu. Auparavant, on l'appelait : « l'Esprit de Dieu, l'Esprit du Seigneur; » mais, dès qu'il eut fécondé la sainte Vierge, il commença à être appelé clairement et absolument « l'Esprit-Saint [4] : « Il se trouva qu'elle avait conçu du Saint-Esprit; »

[1] Ire *Aux Corinthiens*, II, 3. — [2] Homélie XXXVIII *sur les Évangiles*. — [3] *Proverbes*, VIII, 31. — [4] St. Matthieu, IV, 18.

et [1]: « Ce qui est né en elle est du Saint-Esprit [2]. — Le Saint-Esprit surviendra en vous. » L'on ne trouverait pas facilement, dans tout l'Ancien Testament, cette désignation remarquable de « Saint-Esprit; » car, quoique David [3] ait nommé l'Esprit-Saint : « Et ne me retirez pas votre Saint-Esprit, » cependant il ne prononce pas ce nom absolument, mais il ajoute « votre; » de même, dans les autres passages de l'Écriture qui concernent la loi ou les prophètes, nulle part l'Esprit-Saint n'est nommé d'une manière absolue, mais toujours d'une manière relative, c'est-à-dire « Esprit de Dieu, » ou « Esprit du Seigneur. » Il n'est nommé absolument que lorsqu'il a daigné opérer en Marie, comme nous l'avons dit. Car, quoique dans l'Ancien Testament, il eût sanctifié plusieurs autres justes, comme Abraham, Isaac, Jacob, David, Isaïe, Jérémie, etc., il est cependant nommé absolument Esprit-Saint seulement lorsqu'il accomplit son œuvre en Marie, parce que si l'on compare la sainteté de Marie à la sainteté de ces justes, c'est à peine si l'on doit les regarder comme Saints; de sorte que, seulement alors, il est appelé Esprit-Saint à cause de la sainteté si éminente de Marie. On voit donc quelle gloire, quelle joie la sainte Vierge a causées à la très-sainte Trinité, car, quoique Dieu soit par lui-même infiniment élevé et glorieux, et qu'il ait par lui-même toute gloire, toute joie, toute allégresse, de manière que personne ne puisse être au-dessus de lui, cependant la sainte Vierge fit briller d'une manière plus distincte et plus claire son élévation, sa grandeur, sa perfection, surtout son amour, sa bonté, sa générosité et ses autres attributs, si nous les jugeons par leurs effets. Voilà pourquoi Richard [4] l'appelle à juste titre la magnificence de Dieu, lorsqu'il dit : « Marie est appelée la magnificence de Dieu, parce qu'elle a glorifié Dieu. » Il faut comprendre qu'elle l'a glorifié non en lui-même, mais dans ses œuvres.

IV. — Elle fut une cause de joie pour les Anges :

Premièrement, parce qu'elle a relevé leurs ruines. Par la chute de Lucifer, des demeures d'Anges restèrent vides, mais elles furent réta-

[1] 20. — [2] St. Luc, IV, 35. — [3] Ps. L, 13. — [4] Liv. IV *des Gloires de Marie.*

blies par Marie, au témoignage de saints Docteurs. Saint Anselme, s'adressant à Marie [1], dit : « Par vous les éléments sont renouvelés, les hommes sauvés et les Anges réintégrés. » Saint Vincent Ferrier [2] : « Marie, dit-il, est un bienfait pour les Anges, parce que c'est par elle que leurs siéges sont réparés. » Richard [3] : « Marie, dit-il, a été donnée aux Anges pour leur rétablissement. »

Secondement, parce qu'à sa vue ils se sont réjouis dans les cieux, parce qu'ils se nourrissent, se rassasient de sa présence et en sont pour ainsi dire ravis. Richard [4] dit : « Tant les Anges que les hommes ont continuellement les yeux tournés vers Marie. » Saint Bernard confirme ces paroles [5] : « Cette Vierge royale a attiré sur elle, par sa beauté sans pareille, les regards de tous les habitants des cieux. » Saint Pierre Damien est aussi de cet avis [6] : « Heureux les Esprits angéliques qui jouissent de la présence de la sainte Vierge ! »

V. — Elle est une cause de joie pour les Saints et les bienheureux, parce que tous les Saints sont rendus heureux par elle. Il n'est et il ne sera personne dans le Ciel dont la gloire ne soit enfantée par la sainte Vierge. C'est à la sainte Vierge, après Dieu, que les Saints doivent de jouir de leur Dieu. C'est pour cela que la sainte Vierge est appelée la Mère des Saints. Albert le Grand lui donne ce titre [7] lorsqu'il dit : « La Vierge est appelée la Mère de tous les Saints que Dieu a régénérés par la grâce spirituelle au moyen de cette même Vierge ; bien plus, elle est appelée la Mère des Anges, parce que c'est par sa médiation que leurs ruines ont été relevées. » D'autres la nomment « Couronne des Saints, » parce qu'elle a enfanté aux Saints leurs couronnes.

Ce serait un crime de passer sous silence la belle pensée de Richard [8] : « Dans la Salutation de Marie, dit-il, Marie est bénie par l'Ange, elle est bénie aussi par Élisabeth ; car soit l'Ange, soit Élisabeth, lui ont dit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Elle est donc bénie par l'Ange, parce qu'elle a rétabli l'Église triomphante ; elle est bénie par Élisabeth, parce qu'elle a ressuscité l'Église militante, déjà presque morte. » Telles sont ses paroles. Donc l'Église militante

[1] *Livre des Sermons.* — [2] Sermon *sur la Nativité de Marie.* — [3] Liv. X *des Gloires de Marie.* — [4] Liv. I, chap. III. — [5] Homélie II *sur Missus est.* — [6] Sermon XLV. — [7] Sermon *sur Missus est.* — [8] *Des Gloires de Marie,* liv. II, chap. II.

et l'Église triomphante doivent à la Vierge, après Dieu : l'une, tout ce qu'elle a reçu de Dieu; l'autre, tout ce qu'elle a de gloire.

C'est avec raison que le prêtre Chysippe[1] la salue en ces termes : « Je vous salue, source de tous les biens; » et que saint Épiphane l'appelle » Racine de la gloire. » De même, en effet, que la racine fournit au tronc entier la séve et la vie; ainsi, la sainte Vierge, par le moyen de son Fils, a fourni à tous les Saints la séve et la vie, pour accomplir les bonnes œuvres par lesquelles ils peuvent mériter et obtenir le royaume des cieux.

VI. — Elle est une cause de joie pour le monde entier, parce que c'est par amour pour la Vierge que le monde entier a été créé de Dieu. Elle fut le but et le modèle du monde. En effet, lorsque Dieu devait créer le monde, il le fit d'autant plus volontiers qu'il prévit que Jésus et Marie devaient voir le jour dans ce monde. Galatin[2] le prouve d'après le prophète Jérémie, qui dit, selon notre édition de la *Vulgate*[3] : « Si mon alliance avec le jour et mon alliance avec la nuit peuvent devenir inutiles, de sorte que le jour et la nuit ne paraissent plus en leur temps. » Les Cabalistes changent ces paroles par celles-ci : « Si je n'avais pas fait une alliance, je n'aurais pas établi le jour et la nuit pour servir de règles à la terre et au ciel. » Voici l'explication de ce passage, selon la remarque du même Galatin : « Si, poussé par mon amour pour Jésus et Marie, je n'avais pas établi le jour et la nuit pour servir de règles au ciel et à la terre, c'est-à-dire si je n'avais pas créé le monde. » C'est ce qu'enseigne aussi, suivant le même Galatin, d'une manière plus claire, le docteur Anchelos, qui, commentant en langue chaldéenne ce passage de la *Genèse*[4] : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, » dit : « Dieu créa le ciel et la terre pour sa sagesse, c'est-à-dire Dieu créa le ciel et la terre par amour pour la Vierge sans tache, qui est la sagesse du monde. »

Saint Bernard, le Docteur aux paroles de miel, confirme cette doctrine[5] : « Toute l'Écriture, dit-il, a été faite sur elle, c'est-à-dire sur Marie, et pour elle et à cause d'elle : pour elle, le monde entier a été fait; elle est remplie de la grâce de Dieu; par elle, l'homme a été

[1] Sermon *sur les Gloires de Marie*. — [2] *Des Mystères*, liv. VII, chap. I. — [3] XXXIII, 20. — [4] I. — [5] Sermon I *sur Salve, Regina*.

racheté et le Verbe s'est fait chair. Dieu s'est abaissé et l'homme s'est élevé. » Opinion admirable et digne d'être acceptée, si elle était solidement fondée sur la théologie, c'est-à-dire sur le sens littéral de l'Écriture sainte et sur le consentement général des saints Pères.

Elle est encore appelée une cause de joie pour le monde entier, parce que ses prières soutiennent le monde qui, à cause de nos péchés, ne pourrait en aucune manière se maintenir, si la glorieuse sainte Vierge, par sa miséricorde et sa clémence, ne le soutenait en priant pour nous. Cette opinion a été expressément enseignée avant moi par saint Fulgence[1] : « Le ciel et la terre, dit-il, auraient déjà croûlé depuis longtemps, si Marie, par ses prières, ne les avait soutenus. »

Les justes sont les Atlas du monde, puisque, par leurs prières comme au moyen d'épaules, ils soutiennent le ciel pour qu'il ne tombe pas sur les pécheurs et les écrase. Ruffin[2] dit des justes : « On ne doit pas douter que si le monde existe encore, c'est à cause de leurs mérites. » Jadis, dans les palais, on voyait des statues qui supportaient les colonnes de l'édifice; les Grecs les appelaient Atlas, parce qu'en les sculptant ils leur donnaient la forme d'Atlas, dont les Païens racontaient des choses fabuleuses, pour avoir soutenu le ciel sur ses épaules. Mais c'est en vérité, et sans aucune fable ni fiction, que les Saints sont les Atlas du monde. Car, par la gloire de leurs mérites, ils sont devenus grands et puissants auprès de Dieu; courbés en sa présence par l'humilité de leur cœur, afin d'intervenir pour les pécheurs, semblables à des colonnes, ils soutiennent le ciel et portent le monde qu'ils empêchent, par la force de leurs prières, de crouler et de périr. Voilà pourquoi il a dit des justes[3] : « Sous lui échissent ceux qui soutiennent l'univers. » Mais ce nom convient beaucoup mieux à la glorieuse Vierge; car non-seulement elle soutient le ciel et le monde, mais encore elle est elle-même la colonne du ciel. L'abbé Guerric lui a donné ce titre lorsqu'il a dit[4] : « La colonne du ciel, la gloire du genre humain, la merveille du monde. »

VII. — Elle fut une cause de joie pour le genre humain, parce

[1] *Mythologie,* liv. IV. — [2] Préface du liv. II *sur la Vie des Pères.* — [3] *Job,* IX, 13. — [4] Sermon IV *sur la Nativité de la Vierge.*

qu'elle le délivra de misères sans nombre, du deuil et de la tristesse. Dès le premier instant où le monde commença d'exister jusqu'à la venue du Sauveur, partout n'étaient que chagrins, deuil et gémissements ; toute la terre, le ciel tout entier, frappés d'une douleur étonnante et inouïe, étaient plongés dans l'angoisse et dans une vive affliction. La Trinité tout entière se désolait en voyant son ouvrage, l'œuvre de ses mains, chassé par la ruse de l'antique serpent de ce magnifique jardin des délices, et exclu du royaume céleste qui lui avait été préparé. La troupe des Anges, les cohortes des Principautés, des Puissances et des Dominations gémissaient de voir enveloppée dans les piéges de l'ennemi notre nature qu'on leur avait dit créée pour remplir le nombre de leurs frères et pour relever les ruines de ceux qui étaient tombés. La terre gémissait de ce que, coupable d'une offense à la majesté divine, elle était accablée sous le poids des iniquités; de ce qu'elle était soumise au glaive de la justice et de la colère divines ; de ce que, enveloppée dans l'épaisse obscurité des erreurs, elle était assise dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ; de ce qu'elle était destinée à toujours pleurer, à toujours se lamenter. Voilà pourquoi le Psalmiste disait : « Je rugissais par les gémissements de mon cœur. » Enfin, elle mit au jour la très-sainte Vierge Marie qui apporta au monde entier la joie et le salut. Par elle, en effet, toutes les créatures qui sont sur la terre, qui sont cachées dans des lieux souterrains, qui demeurent dans les cieux, trouvèrent la vraie, la solide joie, et reçurent l'allégresse. C'est ce qu'explique très-pieusement saint Épiphane[1] : « Par vous, ô Vierge sainte, le mur de séparation a détruit les inimitiés ; par vous, la paix céleste a été accordée au monde; par vous, les hommes ont été appelés les amis, les serviteurs et les enfants de Dieu ; par vous, les hommes ont mérité de servir Dieu avec les Anges, et de vivre en communication avec eux ; par vous, la connaissance céleste est transmise de la terre dans les cieux ; par vous, les hommes ont confiance dans le Ciel et à l'égard du Très-Haut; par vous, la Croix a resplendi par toute la terre, cette Croix sur laquelle a été suspendu votre Fils Jésus-Christ,

[1] Sermon III *sur les Gloires de la Mère de Dieu.*

Notre-Seigneur et Notre Dieu ; par vous, la mort est foulée aux pieds ; par vous, l'Enfer est dépouillé ; par vous, les idoles sont tombées, la connaissance du Ciel s'est répandue ; par vous, nous avons connu le Fils unique de Dieu, Celui que vous avez enfanté, ô Vierge très-sainte ! Jesus-Christ, Notre-Seigneur. » Telles sont ses paroles.

Ce fut la pensée des saints Pères lorsqu'ils ont célébré la Vierge par divers éloges, et qu'ils l'ont honorée de titres magnifiques. Saint Methodius[1] l'a appelée : « Notre joie ineffable ; » saint Grégoire de Nazianze[2] : « Joie des mortels ; » et saint Éphrem[3] : « Joie des Saints et le plus bel ornement de la hiérarchie céleste ; » André de Crète[4] : « Instrument de joie. » Et ce n'est pas sans raison, car, outre les bienfaits dont nous avons déjà parlé, elle est continuellement pour le genre humain devant le tribunal de Dieu ; elle se fait notre avocate et notre médiatrice ; elle accomplit pour nous des œuvres grandes et admirables ; elle prie et intercède sans cesse pour nous, elle fait des miracles et opère des choses dignes d'admiration et d'étonnement. Elle est cette Vierge pleine de courage qui, osant entreprendre le plus beau des exploits, perça d'un clou le chef des Allophilores, l'ennemi commun du genre humain. Elle est cette Judith digne d'être célébrée par tous les siècles, qui, égorgeant seule ce tyran infernal qui répandait au loin la terreur, procura à son peuple, au lieu d'un désespoir certain, le salut et le triomphe.

Elle est la belle Esther, les délices du Roi céleste qui anéantit un funeste décret de mort et fit retomber les glaives, déjà préparés pour égorger ceux de sa nation, sur la tête de celui qui avait tramé leur perte. Elle a des mamelles semblables à la tour la plus puissante, que les traits de l'ennemi le plus cruel ne peuvent non-seulement emporter d'assaut, mais encore attaquer. Elle est l'appui inébranlable de ceux qui chancèlent dans le combat ; elle est l'ancre sûre, assurée et sacrée de ceux que la tempête ballotte ; elle est le secours contre les calomniateurs, l'espoir de ceux qui désespèrent, la consolation des affligés, l'auxiliaire préparée à tout événement, la défense spéciale de notre salut, le port à l'abri de tout naufrage, la lumière de ceux qui

[1] *Hypapante.* — [2] Tragédie *sur la Passion du Christ.* — [3] Discours *sur les Gloires de Marie.* — [4] *Salutation angélique.*

étudient, la libératrice des prisonniers, la protectrice des orphelins, l'appui des délaissés, le secours des opprimés, la rédemption des captifs, l'unique soulagement des inquiétudes, le remède à toutes les douleurs du cœur, la joie des malades, la consolation des infirmes, le remède contre les démons; elle est celle qui fait les miracles. Elle est la déesse déifiée qui rétablit ses pères, qui purifie sa postérité. Elle est, pour terminer, notre joie ineffable, Celle par qui notre faute a été expiée, Celle qui nous a amplement dédommagés en nous donnant la véritable allégresse. Elle est vraiment la cause de notre joie.

Réfléchissons à tout ce que le genre humain doit à cette Vierge. On raconte que le philosophe Carnéas fut si reconnaissant envers Chrysippe, son précepteur, qu'il n'oubliait jamais d'avouer : « Si Chrysippe n'avait pas existé, moi je n'existerais pas. » Eschine faisait un si grand cas de son maître Socrate, il l'honorait d'une manière si particulière que Socrate disait : « Eschine est le seul qui sache m'honorer. » Aristote estimait tellement Platon qu'il fit élever dans le temple un autel à son nom, et qu'il lui consacra une statue sur laquelle était écrit : « Voilà celui que tous les gens de bien doivent chérir. » Xénocrate aimait si ardemment ce même Platon que Denys disant un jour à ce dernier : « Quelqu'un te tranchera la tête, » Xénocrate, qui était alors auprès de son précepteur, répondit : « Pas avant celle-ci, » et en même temps il montrait sa propre tête. Puissions-nous montrer que de tels sentiments nous animent envers la Mère de Dieu, notre Souveraine, notre patronne, notre médiatrice! Puissions-nous l'estimer et l'honorer de la même manière, comme il convient à des fils, à des clients, à des fidèles serviteurs! Elle ne nous demande, je crois, pas d'autre reconnaissance que d'aimer son Fils de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, de le contempler dans de pieuses méditations, de lui soumettre notre âme et notre corps, de le glorifier, de l'honorer et de le révérer. Ensuite, de ne pas l'offenser par nos péchés et de ne pas lui livrer contre nous un glaive vengeur. Qu'il en soit ainsi, afin que Celui qui s'est fait participant de notre nature mortelle pour notre salut nous fasse participer à sa divinité dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

293e CONFÉRENCE

A QUI PRINCIPALEMENT, DANS LE GENRE HUMAIN, LA GLORIEUSE VIERGE FUT-ELLE UN SUJET DE JOIE?

SOMMAIRE. — 1. Marie réjouit surtout nos premiers parents : Adam et Ève. — 2. Les Pères de l'Ancien Testament. — 3. Les Femmes.

I. — Quoique la glorieuse Vierge soit un sujet de joie pour le genre humain tout entier, comme nous l'avons vu, elle a cependant apporté à quelques-uns une joie toute particulière, et les a comblés d'une allégresse plus abondante, comme nous le comprenons d'après l'Écriture sainte et les Docteurs. Parmi ceux-là se trouvent : 1° nos premiers parents, Adam et Ève; 2° les patriarches de l'Ancien Testament; 3° les femmes; 4° saint Joseph, époux de la Vierge; 5° Jean Baptiste, Zacharie et Élisabeth; 6° saint Jean l'Évangéliste, les Apôtres et les fidèles de la primitive Église; 7° les parents de la Mère de Dieu, Joachim et Anne. Parlons de chacun en particulier.

Nos premiers parents. Adam et Ève, dépouillés après leur chute de la grâce divine et chassés du Paradis, traînaient leur vie dans le deuil, le chagrin et les gémissements, pour s'être perdus eux-mêmes par leur prévarication, et avoir perdu tous leurs descendants. Dans ce triste état, leur seule consolation fut cette femme qui leur avait été promise dans le Paradis, et dont il est dit[1] : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne; elle te brisera la tête. » Nous avons montré plus haut qu'on doit entendre ces paroles, même dans leur sens littéral, de Jésus-Christ et de Marie combattant contre le démon. Donc, cette femme, c'est-à-dire Marie, quoiqu'elle n'existât pas encore, fut la seule consolation de nos premiers parents dans leur chagrin et leur tristesse. C'est ce que prouve saint Vincent Ferrier[2] : « Dieu a révélé à nos premiers parents que Dieu devait sortir d'une Vierge très-sainte, qui leur procurerait un plus grand bien que celui qu'ils avaient perdu; c'est pour cela qu'ils conçurent la Vierge Marie en la désirant. » C'est-à-dire, ils ne la conçurent pas selon la chair,

[1] *Genèse*, III, 15. — [2] Sermon *sur la Conception de la Vierge.*

mais par leurs vœux, leurs désirs et la conception mentale, elle qui devait naître, après tant de siècles, de Joachim et d'Anne, et qui devait ennoblir le monde entier par sa présence. Saint Bernard et d'autres Docteurs disent qu'Adam et Ève auraient été anéantis après leur péché, si la Vierge n'avait pas été cachée en eux. Ève, notre première Mère, ne fut point punie plus sévèrement de son péché par égard pour la Vierge qui devait venir si longtemps après. En effet, comme elle avait poussé Adam au péché, elle aurait dû être punie plus sévèrement qu'Adam ; cependant Dieu fut moins rigoureux avec elle qu'avec Adam ; car il l'accusa, lui, comme on le lit dans l'Écriture[1] ; quant à elle il lui demanda : « Pourquoi avez-vous fait cela? » Quelle est la cause de cette conduite? Dieu agit ainsi par faveur pour sa Mère qui devait venir si longtemps après, afin qu'Ève dut à la Vierge la grâce de n'avoir pas été punie plus sévèrement, ou de n'avoir pas été anéantie complétement. C'est ce que pensait et écrivait avant moi Louis Novarin[2]; il puisait cette doctrine dans saint Ambroise[3]. Le même auteur[4] enseigne qu'Ève fut transportée dans la gloire céleste. C'est ce qu'établit aussi l'autorité de saint Fulgence, qui dit[5]: « Ève avait été maudite, et maintenant nous croyons que, par Marie, elle est revenue à la bénédiction de Marie. »

Voilà pourquoi saint Bernard[6] console de cette manière Adam et Ève dans leur affliction, et les félicite en ces termes : « Réjouissez-vous, Adam, notre père; mais vous surtout, ô Ève, notre mère, réjouissez-vous, parce que vous avez été comme nos meurtriers à tous, que dis-je ! bien plutôt nos meurtriers que nos parents; consolez-vous tous les deux par votre Fille, et par une telle Fille. Si l'homme est tombé par la femme, maintenant il n'est élevé que par la femme. » C'est pourquoi ce que l'Apôtre dit de Jésus-Christ[7] : « De même que tous meurent par Adam, ainsi tous revivront par Jésus-Christ, » nous pouvons aussi le dire en quelque sorte de Marie par rapport à Ève. C'est ce qu'a fait saint Amédée[8] : « De même que tous meurent par Ève, ainsi tous revivront par Marie. »

[1] *Genèse*, III, 17. — [2] *Ombre de la Vierge*, LXVI, n° 645. — [3] *Des Institutions de la Vierge*, IV. — [4] Même chapitre, n° 647. — [5] Sermon *sur les Gloires de Marie*. — [6] Homélie II *sur Missus est*. — [7] Ire *Aux Corinthiens*, XV, 22. — [8] Homélie VII.

II. — Elle fut une cause de joie pour les saints patriarches de l'Ancien Testament, car, par Marie, l'huile de la miséricorde, c'est-à-dire celui qui est nommé « huile répandue, » fut versée sur eux. Les saints patriarches demandaient qu'une goutte, même bien petite, de ce baume précieux tombât du ciel, en disant : « Faites tomber la rosée du ciel. » Ils regardaient comme le plus grand bienfait qu'une goutte de cette huile de miséricorde tombât du ciel, si elle ne tombait pas tout entière. La sainte Vierge répandit sur ces patriarches, que dis-je! sur le monde entier, non pas une goutte, mais l'huile tout entière, son Fils, le Dieu des miséricordes.

Marie fut, pour ces anciens patriarches, la cause non-seulement de leur salut éternel, mais encore de leur salut temporel. « Dieu, dit saint Bernardin, dans le passage déjà cité, préserva, par amour pour Marie, Noé du déluge, Abraham du glaive des rois, Isaac d'Ismaël, Jacob d'Ésaü, le peuple juif des mains de Pharaon et de la captivité de Babylone, David du lion, de Goliath et des mains de Saül. Et pourquoi pas? Lorsque la colère de Dieu sévissait jadis sur les peuples infidèles, quoique les Moabites ne fussent pas moins criminels que les autres, car il est dit d'eux [1] : « Le peuple se rendit coupable avec les filles de Moab, » cependant Dieu usa avec eux de moins de rigueur, car lorsqu'il ordonna de frapper les Madianites en disant : « Que les Madianites sentent que vous êtes leurs ennemis, et frappez-les, » il excepta de cette vengeance et de ce fléau les Moabites qui avaient été en grande partie la cause du crime et du carnage, et il voulut qu'ils fussent conservés. Lyranus, cherchant la cause de cette conduite, dit : « C'est parce que Ruth, cette sainte femme, devait sortir de Moab. » Dieu pardonna à ce peuple, d'ailleurs souillé de crimes, à cause d'une seule femme; que n'aurait-il pas fait par égard pour Marie, sa Mère, qui fut infiniment plus sainte et plus pure que Ruth? Ruth, avant de naître, détourna de son peuple la colère de Dieu et apaisa le courroux du Juge par sa sainteté future; Marie, avant de naître, secourut ses pères, les arracha à divers dangers, et les remplit de joie et d'allégresse.

[1] *Nombres*, xxv, 1.

III. — Elle fut pour les femmes une cause de joie. Les femmes étaient mal considérées à cause de la première femme. La faute d'une seule femme avait rejailli sur toutes les autres, les avait entachées et vouées à l'opprobre. Les livres sont pleins des injures que quelques auteurs ont écrites sur l'opprobre des femmes; nous en avons parlé dans le volume précédent [1]. Marie, qui enfanta Dieu, fit disparaître cet opprobre, anéantit les erreurs dont elles étaient l'objet, lava leurs taches, les purifia de toute souillure et de toute offense. « La femme a été défendue par la femme, » dit saint Grégoire de Nysse [2]. Saint Épiphane [3] l'appelle « Celle qui a relevé les femmes. » Saint Bonaventure, dans son *Psautier*, la nomme la fleur et la perle des femmes. C'est avec raison qu'elle est appelée celle qui relève les femmes, parce que c'est par elle que les ruines de la malédiction de la première femme ont été relevées. Elle est vraiment la fleur et la perle des femmes, parce que ses parfums ont fait disparaître l'odeur infecte que la première femme avait répandue sur toutes les autres, et qu'elle a changé l'ignominie des femmes en honneur et en gloire. Saint Épiphane, dans le passage déjà cité, dit : « Les Anges accusaient Ève, mais maintenant ils glorifient Marie, parce qu'elle a rendu glorieuse la faiblesse des femmes, parce qu'elle a relevé Ève de sa chute. » Les femmes dépouillèrent leur opprobre dès qu'arriva la Vierge, leur honneur et leur gloire. Aussi, le prêtre Hésychius [4] dit : « Voici la Vierge. Quelle est-elle ? C'est l'honneur des femmes choisi entre les Vierges, le plus bel ornement de notre nature, la gloire de notre chair qui a délivré Ève de la honte et Adam des menaces. » Elle est vraiment la cause de notre joie parce qu'elle fut le salut, la protectrice et le remède des deux sexes. « Elle présenta aux hommes et aux femmes le remède du salut, » dit saint Bernard aux paroles de miel [5]. Mais elle fut surtout une cause de joie pour les femmes, parce qu'elle les délivra de l'opprobre et qu'elle leur rendit leur honneur et leur gloire.

En outre, elle fut spécialement une cause de joie pour les femmes, parce que Dieu leur accorda des faveurs particulières par amour pour la Vierge. Pour ne pas rappeler ce que j'ai prouvé plus haut, à savoir :

[1] 107e Conférence. — [2] Discours II *sur la Nativité*. — [3] Sermon *sur les Gloires de la Vierge* — [4] *Ibid.* — [5] Sermon VII *sur la Sainte Vierge*.

qu'au commencement du monde Dieu, par faveur pour Marie, n'anéantit pas Ève à cause de sa prévarication, mais la conserva, Jésus-Christ, par faveur pour sa Mère, ne réprimanda jamais les femmes dans l'Évangile, quoique Madeleine la pécheresse et cette femme surprise dans l'adultère lui en eussent fourni l'occasion. Il fit souvent des reproches aux rois, aux docteurs, aux scribes, aux pharisiens et même à ses disciples; il n'en fit jamais aux femmes, même le plus léger, bien plus, il les loua et prit leur défense tant par ses paroles que par ses actes. D'abord par ses paroles, lorsque le pharisien Simon murmure contre Madeleine, le Christ le reprend aussitôt, et préfère Madeleine à son hôte [1]. Judas murmure aussi contre elle de ce qu'elle a répandu sur la tête du Seigneur un parfum précieux; le Christ prend aussitôt sa défense : « Laissez-la, dit-il, pourquoi lui faire de la peine? Ce qu'elle a fait pour moi est bon [2]. » On lui amène l'adultère pour être lapidée; le Christ repousse ses accusateurs par une réponse adroite et la délivre : « Allez, et ne péchez plus [3]! » Ensuite par ses actes : « La belle-mère de Simon était retenue par une forte fièvre; Jésus-Christ la rendit à la santé. La femme qui souffrait d'une perte de sang fut guérie par Jésus-Christ [4]. La fille de la Chananéenne est délivrée du démon [5]. Le fils unique de la veuve de Naïm est ressuscité [6]. La Samaritaine reçut les enseignements de Jésus-Christ [7]. Pourquoi tous ces actes? Jésus-Christ fit tout cela par amour pour sa Mère, afin que les femmes éprouvassent réellement et apprissent combien elles doivent à la Vierge, sa sainte Mère. »

Ensuite, le sexe fit toujours paraître envers le Christ le plus grand respect, la plus admirable affection. Elles nourrissaient Jésus-Christ dans sa vie, le servant selon leur pouvoir [8]; elles lui accordaient l'hospitalité [9]. Tandis que les Juifs blasphémaient contre lui et l'appelaient démoniaque et magicien, « une femme du peuple éleva la voix et lui dit : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles « qui vous ont allaité [10] ! » Tandis que tous, conjurés pour sa mort, criaient : « Crucifiez-le, crucifiez-le! » que personne n'avait pitié de

[1] St. Luc, VII. — [2] St. Marc, XIV, 16. — [3] St. Jean, VIII, 11. — [4] St. Matth., V, 29. — [5] *Id.* V, 28. — [6] St. Luc, VII, 15. — [7] St. Jean, IV. — [8] St. Luc, VIII. — [9] *Id.*, II. — [10] *Id.*, II, 17.

lui, la femme de Pilate seule, nommée Procula, envoya un serviteur à son mari pour le prier instamment de le délivrer. Pendant qu'il allait sur le Calvaire, chargé de sa croix, qui compatit à sa douleur? Ne sont-ce pas les femmes qui pleuraient sur lui? Qui est-ce qui essuya avec un mouchoir sa face souillée de sang, de poussière, de larmes et de crachats? N'est-ce pas une femme nommée Véronique? Qui est-ce qui était près de lui pendant qu'il mourait sur la croix? N'est-ce pas sa Mère en pleurs et les femmes qui avaient suivi Jésus de la Galilée pour le servir, parmi lesquelles était Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joseph, et Salomé, mère des fils de Zébédée? Qui est-ce qui donna à ces femmes tant de respect, d'affection et de force pour ne pas prendre la fuite, tandis que les disciples fuyaient, et pour ne pas abandonner leur Seigneur mourant sur la croix? Je crois que Marie mérita cette gloire aux femmes, afin que, de même qu'elle fut toujours attachée à Jésus-Christ, qu'elle ne l'abandonna jamais dans le cours de sa passion et qu'elle vainquit en cela le sexe viril, c'est-à-dire les Apôtres, ainsi les femmes eussent en partage le même respect, la même affection et la même force, par faveur pour la Vierge, dont le secours et les prières les ont arrachées et les arrachent tous les jours à la malédiction. Voilà pourquoi aussi maintenant les femmes sont plus dévotes que les hommes, compatissent davantage aux souffrances de Jésus-Christ, s'attachent plus que les hommes, en esprit, à Jésus crucifié. Je croirais volontiers que c'est par la Vierge que les femmes ont obtenu cette grâce. Voilà pourquoi l'Église, dans ses prières à la Vierge, lui recommande spécialement les femmes : « Intercédez pour le sexe des femmes qui vous est dévoué. »

Il en est qui pensent, et je suis volontiers de leur opinion, qu'il monte au Ciel beaucoup plus de femmes que d'hommes. Nous voyons, en effet, que les femmes sont beaucoup plus pieuses, plus adonnées aux bonnes œuvres, plus dévouées à la religion et au culte divin que les hommes. Les femmes, en général, sont plus scrupuleuses; et « il appartient aux bonnes âmes de trouver une faute là où il n'y en a pas, » dit saint Grégoire. Parmi les femmes, on ne trouve pas généralement ces énormes fautes, comme les piéges, les brigandages, les

homicides, les duels, les trahisons, les rapines, les violences, les simonies. Lorsqu'elles pèchent, elles pèchent presque toujours par fragilité, ou poussées par une violence étrangère ou entraînement; c'est lorsqu'elles sont importunées. Saint Ambroise[1] dit d'Ève : « Elle avait péché plutôt par légèreté que par malice. »

Les femmes, après leur péché, sont beaucoup plus vivement attristées que les hommes au cœur dur. Elles se confessent et communient plus souvent que les hommes ; et elles se confessent avec beaucoup plus de tristesse et une plus grande abondance de larmes que les hommes. Pour la plupart des hommes, lorsqu'ils se confessent, on croirait qu'ils racontent au prêtre de belles histoires, tant ils ont peu de douleur et de honte d'avoir offensé Dieu ! Quant aux femmes, elles confessent leurs péchés, même les plus petits, avec une si grande douleur qu'on les croirait coupables des plus grands crimes. Toutes ces grâces, je croirais facilement que les femmes les ont obtenues par la sainte Vierge, la gloire et l'ornement de son sexe. Aussi la Vierge, Mère de Dieu, par un privilége spécial, s'attribue la dévotion, l'amour et l'affection des femmes, de telle sorte que tous les couvents de sœurs presque toutes les sociétés et les assemblées religieuses de femmes sont érigés surtout en l'honneur de la sainte Vierge. Les femmes ont donc raison de se réjouir d'une si grande femme, d'une si grande Vierge, qui fut et est tous les jours pour elles la cause de si grandes joies.

L'ordre que nous suivons nous mène à saint Joseph et à saint Jean Baptiste, et exige que nous expliquions comment la sainte Vierge est cause de leur joie. Nous allons le faire dans la Conférence suivante. Ce sujet, traité en particulier, le sera plus complétement.

[1] Liv. V *sur Saint Luc.*

294e CONFÉRENCE

De quelle joie la glorieuse Mère de Dieu fut la cause pour saint Joseph, son époux ?

Sommaire. — 1. Marie cause de joie pour Joseph, son époux. — 2. Joseph signifie augmentation. — 3. Saint Joseph devient par Marie semblable à un Ange. — 4. Joie et bonheur de saint Joseph. — 5. Saint Joseph semblable à Dieu le Père. — 6. Joseph bouclier du Christ et de Marie. — 7. Joseph sauveur du monde et modèle des prédicateurs.

I. — Nous avons parlé longuement de saint Joseph dans le volume précédent[1]. Maintenant, à l'occasion de cette joie qu'il ressentit en habitant avec la Vierge, il nous semble bon d'ajouter quelque chose à ce que nous avons déjà dit plus haut. Saint Joseph fut inondé surabondamment d'une sainte allégresse, pour avoir mérité d'être l'époux de la Vierge Marie.

II. — Appelé Joseph, il se montra réellement Joseph en ce qu'il fut l'époux de la Vierge et le père du Christ. Joseph signifie addition et augmentation. Uni au Christ et à Marie, il augmenta toujours, il devint toujours plus saint, il aima toujours à croître en vertus; autrement il ne serait pas regardé comme juste celui que désigne de ce nom l'Évangéliste saint Matthieu, disant : « Or, comme Joseph, son époux, était un homme juste ; » s'il n'avait toujours augmenté, s'il n'était toujours devenu meilleur : « Car la voie du juste est comme de soleil levant, qui s'avance et croît jusqu'au milieu du jour[2]. » Mais l'où vient que Joseph crût toujours, profita toujours, de manière qu'il recommençait lorsqu'il avait fini ? Marie prit pour époux Joseph, et comme elle crût toujours elle-même en vertus, qu'elle ajouta les biens aux biens, les mérites aux mérites, c'est pour cela que saint Joseph tendit toujours à une plus grande perfection et fit toujours de plus grands progrès dans les vertus.

La Vierge avançait en âge, elle avançait aussi en vertus, de sorte qu'à la fin de sa vie, comme il lui semblait qu'elle n'avait rien fait, brûlant du désir d'avancer toujours, elle finit sa vie par la violence de son amour, comme l'enseignent généralement les auteurs contempla-

[1] Conférences 117e et suiv. — [2] *Proverbes*, IV, 18.

tifs. Voilà pourquoi le prophète-roi chante d'elle[1] : « La Reine, votre épouse, est restée debout à votre droite, revêtue d'un habit doré et parée de ses divers ornements. » Et plus bas[2] il la décrit : « couverte de franges d'or. » Pourquoi est-il dit que notre Reine se tenait debout, revêtue d'un habit doré avec des franges d'or? L'habit doré signifie la vie du juste, et les franges d'or désignent la fin de sa vie. Il est donc dit que l'habit doré a des franges d'or, parce que la fin de la vie doit être toujours plus parfaite et plus précieuse que le commencement; car, à la fin de la vie, on demande la perfection entière, selon cette parole de l'Écriture : « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. » C'est ainsi que saint Paschase explique ce psaume.

Donc, quoique l'habit de Marie, c'est-à-dire sa vie, eût été toujours doré, c'est-à-dire parfait, cependant il eut des franges d'or, parce que, progressant continuellement en vertus, elle fut, à la fin, très-précieuse, c'est-à-dire très-parfaite. C'est aussi ce qu'on doit penser de saint Joseph, qui, à l'exemple de la Vierge, son épouse, progressa toujours en vertus et devint toujours plus parfait et plus saint, comme nous l'avons prouvé. Aussi on peut dire de lui avec raison ce qui est dit de ce grand patriarche vendu en Égypte : « Mon fils Joseph grandit et va toujours croissant[3]. »

III. — Saint Joseph augmenta tellement en vertus par son mariage avec Marie, qu'il devint presque un ange, que dis-je! qu'il devint semblable à Dieu. C'est ce que prouve élégamment et solidement Isidore Isolain dans son Livre *sur Saint Joseph* : « La vie de Joseph dit-il, fut une vie angélique. » Je donne le sens et non les paroles textuelles :

1° Il est dit que quelques Anges sont toujours debout auprès de Dieu, comme dans ces paroles de saint Raphaël à Tobie[4] : « Je suis l'Ange Raphaël, l'un des sept qui sont toujours devant le Seigneur. » Joseph, semblable à un Ange, et des plus privilégiés, était toujours près de son Seigneur, et n'avait d'autre compagne que la sainte Vierge ; de sorte qu'en cela il fut privilégié d'une manière plus particulière que les Anges.

[1] Ps. XLIV, 10. — [2] 14. — [3] *Genèse*, XLIX, 22. — [4] XII, 15.

2° Le chœur des Anges est toujours près de Dieu, et quoique quelques-uns soient envoyés pour servir ceux qui prennent l'héritage du salut, cependant ils jouissent toujours de Dieu en esprit. Joseph était toujours attaché à Jésus-Christ, jamais il ne détournait ses regards de Jésus-Christ : « Pensez-vous, dit Isolain, que Joseph ait quitté volontairement la présence de Jésus-Christ, soit dans son âge le plus tendre, soit dans son enfance, soit dans son adolescence, soit dans sa jeunesse? » Et quoique quelquefois il fût obligé de quitter Jésus pour diverses nécessités réclamées par les affaires domestiques (car il servait le Christ à cause de ceux qui prennent l'héritage du salut, c'est-à-dire à cause de nous), cependant il était toujours auprès de lui par son cœur et son esprit, et jouissait mentalement de sa présence.

3° Le Christ racontait des Anges [1] : « Ils voient toujours la face de mon Père qui est dans les cieux. » Quelques-uns ont pensé que Joseph a vu quelquefois clairement, dans cette vie mortelle, l'essence de Dieu, de la même manière que saint Augustin et notre Docteur angélique [2] l'affirment de saint Paul et de Moïse, et que nous l'avons nous-même enseigné plus haut de la glorieuse Vierge, avec une foule d'auteurs pieux et savants. Mais nous n'osons l'affirmer de saint Joseph, n'ayant pour cela aucune autorité que nous puissions suivre et ayant toujours eu et ayant encore en horreur les innovations. Peut-être y a-t-il plus de vraisemblance dans la pieuse opinion de Bernardin des Bustes [3], à savoir : que Jésus, transfiguré en corps glorieux, se montra non pas une seule fois, mais souvent à saint Joseph. « En effet, dit-il, s'il accorda cette grâce à Pierre et à deux autres disciples sur le mont Thabor, pourquoi ne l'aurait-il pas accordée à Marie et à Joseph? » Mais, cela encore, je n'ose pas l'affirmer, car l'Écriture ne l'enseigne pas, l'Église ne l'assure pas, les Docteurs en général n'en parlent pas, et la raison ne le démontre pas.

IV. — Saint Joseph eut assez de joie et de bonheur dans cette vie mortelle, lorsqu'il regardait Jésus-Christ continuellement, et que non-seulement il le regardait, mais encore qu'il le touchait, le portait

[1] St. Matth., XVIII, 10. — [2] 2e de la 2e, question CLXXV, art. 1. — [3] Sermon XII *sur le Mariage de Marie.*

et l'embrassait. Quels durent être sa joie, son bonheur, son allégresse, de voir Dieu dans un corps humain, et, ce qui est bien plus, de lui donner l'hospitalité, de le porter dans ses bras, d'être près de lui à chaque instant, de le servir! Que celui qui le peut l'explique; pour moi, je ne le puis pas. Qui expliquera, en effet, la dignité, la sainteté, la pureté de ce patriarche? Saint Jean Baptiste, pour être accouru au-devant du Christ, pour avoir vu le Christ et l'avoir montré du doigt, fut si grand et si saint qu'on le prenait pour le Christ, et qu'il se prépara, par trente années d'une vie angélique, à la grâce de pouvoir montrer Jésus-Christ en étendant le doigt. Quelles durent être, à votre avis, la sainteté et la pureté de Joseph qui non-seulement montra le Christ du doigt, mais le toucha de ses mains, lui donna l'hospitalité, le réchauffa sur son sein, le nourrit, le vêtit et lui fournit toutes les choses nécessaires! Quel bonheur, quel contentement, quelle joie ne dut-il pas en ressentir! Abraham devint grand et digne d'être célébré en toutes langues, pour avoir reçu les Anges dans sa maison. Joseph ne reçut pas les Anges, mais le Seigneur des Anges, non pas pendant quelques heures, mais pendant de longues années; il eut auprès de lui la Mère de Dieu et fut son fidèle gardien, son protecteur et son époux. « Abraham, votre père, a tressailli de joie dans l'espérance de voir mon jour; il l'a vu, et s'en est réjoui, » dit le Sauveur[1]. Il le vit seulement dans une figure; il vit le jour du Seigneur, c'est-à-dire le temps de l'arrivée du Seigneur; il le vit non des yeux du corps, mais des yeux de l'âme; il a tressailli et s'est réjoui non de la chose elle-même, mais de l'espérance. Joseph a vu non en figure, mais réellement présent, non-seulement le jour du Seigneur, mais le Seigneur lui-même; il l'a vu non-seulement des yeux de l'âme, mais encore des yeux du corps; il a tressailli et s'est réjoui non de l'espérance, mais de la chose même. Aussi la joie de Joseph surpasse autant la joie d'Abraham que le corps surpasse l'ombre.

V. — La sainte Vierge Marie augmenta la joie de Joseph; car, par son mariage avec lui, elle le rendit comme semblable à Dieu. Dans son union avec Marie, saint Joseph tenait la place du Père créateur

[1] St. Jean, VIII, 56.

de toutes choses, puisqu'il était regardé comme le Père de ce Fils incarné, dont le Dieu créateur est à jamais le Père véritable et naturel. Dieu tient sur son sein et réchauffe son Fils. « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a manifesté lui-même[1]. » Joseph aussi le tient sur son sein et le réchauffe. Le Père éternel défend son Fils contre les Anges rebelles, qui, enflés d'orgueil, ne voulaient pas l'adorer, selon l'opinion d'Ambroise Cat et d'autres auteurs, et aussitôt ils sont chassés du Ciel et précipités dans les flammes de l'Enfer. Joseph, tenant sur la terre la place du Père éternel, protége le Fils de Dieu revêtu de chair humaine, contre les ruses et les piéges du démon, en le soustrayant à la tyrannie d'Hérode et à la mort qu'il lui préparait. Le Père éternel a tout créé par le Verbe, « et rien n'a été fait sans lui, » c'est-à-dire sans le Verbe. Joseph a, pour ainsi dire, tout rétabli par le même Verbe, lorsqu'il le nourrit dans son humanité, le réchauffa, le préserva des ruses et des piéges du démon, le protégea et le conserva fidèlement pour le salut du genre humain. On voit donc quels durent être la dignité, la félicité, et par conséquent le bonheur et la joie de saint Joseph, d'être égalé au Père éternel, par rapport à son Fils.

En outre, dans son union avec Marie, saint Joseph tint sur la terre la place de l'Esprit-Saint, car le Christ et Marie se reposèrent sous son ombre. L'Église chante de l'Esprit-Saint : « Repos dans le travail, rafraîchissement dans la chaleur, consolation dans la tristesse. » Oh! que de fois le Christ reposa sur le sein de Joseph, que de fois il entoura son cou de ses tendres bras, appuyé sur sa poitrine et sur ses épaules! que de fois Joseph l'ombrageait dans la chaleur! que de fois il essuyait les petites larmes qui tombaient de ses yeux d'enfant! Voyez ce que nous avons dit plus haut.

VI. — Dieu a coutume de s'appeler le bouclier et le protecteur des siens. « Ne crains pas, dit-il, Abraham, je suis ton protecteur, » en hébreu « ton bouclier[2]. » Elle fut grande la dignité de Joseph qui mérita d'être le bouclier de son Dieu et de la Mère de son Dieu. Il fut vraiment le bouclier du Christ, car il le protégea lorsqu'il sortit légi-

[1] St. Jean, I, 18. — [2] *Genèse*, XV, 1.

timement du sein de sa Mère. Si, en effet, il n'avait pas été l'époux légitime de Marie, le Christ aurait été regardé par les Juifs comme un enfant illégitime. Aussi le Fils de Dieu doit-il à Joseph de n'avoir pas été rejeté comme le fruit d'un adultère; car il est hors de doute que telle aurait été l'opinion des hommes, si Joseph ne s'était opposé comme un bouclier aux traits du soupçon; il fut encore le bouclier de Jésus-Christ, parce qu'il le protégea contre la cruauté d'Hérode.

Il fut aussi le bouclier de Marie, la Mère de Jésus, car il défendit sa pudeur avec tant de foi et de sagesse qu'il obscurcit même l'intelligence angélique du démon, au point qu'il ne reconnut pas que cette Vierge avait enfanté le Christ. Voyez, examinez, considérez quelle doit être l'autorité de Joseph auprès de Dieu et des Anges, lui qui fut le bouclier inexpugnable du plus profond mystère, et mérita d'être le bouclier et le protecteur de Celui qui est le bouclier et le protecteur de tous.

Il fut, en outre, le bouclier de la Vierge, parce qu'il la protégea comme en la revêtant d'un bouclier, lorsqu'il la prit pour épouse; car, par cette sainte union, il l'empêcha d'être lapidée par les Juifs comme adultère. Origène dit[1] : « La Vierge fut mariée à Joseph, parce que, si elle n'eût pas été unie à lui, les Juifs, incrédules et ennemis de tous les biens, l'eussent lapidée. » Considérez combien la Vierge doit au seul Joseph, combien lui doit Jésus-Christ. La Vierge lui doit son existence pour n'avoir pas été réputée adultère et punie comme telle. Jésus-Christ lui doit de n'avoir pas été rejeté comme un enfant illégitime et né d'un commerce illégitime.

Saint Joseph puisa une grande joie dans son union avec Marie, car, par elle, il fut non-seulement le protecteur et le gardien, mais encore le père nourricier du Fils de Dieu fait homme; il fut celui auquel le Christ était soumis et obéissait comme à son père. L'histoire des catholiques de l'Orient, dont la traduction de l'hébreu en latin est citée par Isidore Isolain[2], met les paroles suivantes dans la bouche de Jésus: « J'agissais avec Joseph en toutes choses comme si j'eusse été son

[1] Homélie XXXIX *sur divers Sujets.* — [2] IVe Part., chap. IX.

fils, et j'étais en toutes choses comme lui-même; je lui obéissais en tout, et jamais je n'ai transgressé un de ses ordres; je leur étais soumis comme à mes parents, et j'aimais Joseph comme la prunelle de mon œil. » O dignité ineffable! o admirable autorité! être obéi par Celui que servent toutes les créatures. Peut-être ne voulez-vous pas croire à l'histoire citée? Écoutez l'Évangile : « Et il leur était soumis. » Qui était soumis? à qui? Dieu aux hommes, Jésus à Joseph et à Marie, ses parents.

Quelle joie, quelle allégresse pensez-vous avoir inondé Joseph, lorsqu'il entendait le Fils du Très-Haut l'appeler son père; lorsqu'il se voyait, à table et partout ailleurs, servir par Celui qui gouverne toutes choses! Aucune langue ne peut le dire, aucune plume ne peut l'exprimer.

Le patriarche Joseph dit qu'il avait vu le soleil et la lune l'adorer. Notre Joseph vit le soleil de justice, le Christ, et la lune resplendissante, Marie, le servir, et, qui plus est, lui être soumis. C'était une grande dignité que celle du premier Joseph aux ordres duquel tout le peuple d'Égypte obéissait : « Tout le peuple obéira à l'ordre de ta bouche, » lui dit Pharaon [1]. Celle de notre Joseph fut encore plus grande; car, à l'ordre de sa bouche, le Créateur du monde lui-même obéit. Joseph eût réellement été capable de gouverner le monde entier, puisqu'il dirigea Celui qui gouverne toutes choses.

VII. — Le premier Joseph fut appelé par Pharaon le sauveur du monde : « Il l'appela en langue égyptienne le sauveur du monde [2]. » Mais ce titre convient mieux à notre Joseph, qui sauva des mains d'Hérode le Sauveur du monde, qui le garda fidèlement, le nourrit et le vêtit pour notre salut, et qui le protégea et le servit d'autant plus volontiers qu'il savait par là nous être utile. L'Évangile appelle sauveurs ceux qui prêchent aux peuples l'Évangile du Christ. Saint Paul, exhortant son disciple Timothée à observer la doctrine [3], lui dit : « Car, agissant de la sorte, vous vous sauverez vous-même et ceux qui vous écoutent.» A combien plus forte raison Joseph doit être appelé sauveur, lui qui transporta le Christ tantôt en Égypte, tantôt en Judée,

[1] *Genèse*, XLI, 40. — [2] *Ibid.*, XLI, 45. — I[re] *Épître à Timothée*, IV, 16.

et qui fit seul, par ses actions, ce que tous les prédicateurs devaient faire plus tard par leurs paroles! C'était, je crois, la pensée de saint Hilaire écrivant sur le Chapitre II[e] de saint Matthieu : « Joseph, dit-il, l'époux de la Vierge, portant le Christ tantôt en Égypte, tantôt en Judée, désigne les Apôtres prêchant le Christ aux Juifs et aux Gentils. » Saint Joseph fut donc le modèle et l'exemple de tous les prédicateurs, car il fit par ses actions ce qu'ils firent par leurs paroles, et montra à tous le moyen de convertir le monde et de faire connaître le vrai Dieu incarné pour nous.

On voit donc quelle source abondante de joie fut pour saint Joseph, son époux, la glorieuse Vierge, qui l'ennoblit tellement en s'unissant à lui, et qui l'accrut, l'orna, l'enrichit de tant de dons de la grâce divine et de prérogatives toutes particulières. O bienheureux Joseph, qui, par votre union avec la Vierge, êtes devenu vraiment Joseph, c'est-à-dire croissant en vertus, semblable à un Ange, heureux à l'aspect du Christ, votre Fils, vous qui, semblable à Dieu le Père et à l'Esprit-Saint et devenu comme leur vicaire, avez été inondé d'une joie ineffable, obtenez que nous puissions aussi participer à ces joies éternelles avec le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre intercession et celle de la bienheureuse et glorieuse Marie, Mère de Dieu, votre épouse. Ainsi soit-il.

295[e] CONFÉRENCE

De quelle joie la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, fut cause pour sa cousine Élisabeth, pour Zacharie et saint Jean Baptiste.

Sommaire. — 1. Marie visite Élisabeth. — 2. Elle la réjouit en la visitant et la félicitant. — 3. Elle la vénère et l'honore. — 4. Elle la sert. — 5. Elle lui fait des présents. — 6. Marie cause de joie pour Zacharie et Jean Baptiste. — 7. Jean Baptiste prophétise dans le sein de sa mère.

I. — La glorieuse Vierge apporta principalement à ces trois personnes la joie et l'allégresse, lorsqu'elle passa les montagnes, entra dans la demeure de Zacharie et salua Élisabeth, comme le raconte le texte sacré de l'Évangile[1].

[1] St. Luc, I, 39.

Elle fournit un sujet de joie à sa cousine Élisabeth, lorsqu'elle la visita et la salua, lorsqu'elle la visita et la félicita, lorsqu'elle la vénéra et l'honora, lorsqu'elle la servit, lorsqu'elle lui fit des présents.

II. — Lorsqu'elle la visita et la félicita. Elle vint à la demeure de Zacharie, non pas pour se rendre plus assurée au sujet des paroles de l'Ange qui lui avait annoncé la conception d'un fils, c'est-à-dire de Jean Baptiste, comme le pensait Théophylacte; mais pour féliciter Élisabeth du bienfait qu'elle avait reçu du Ciel. C'est l'opinion de saint Ambroise[1] : « Elle se hâte de visiter Élisabeth, non pas qu'elle n'ajoute pas foi à la parole céleste, ou qu'elle soit incertaine au sujet du message, ou qu'elle doute de l'exemple, mais parce qu'elle était joyeuse par désir, charitable pour rendre service, empressée à cause de sa joie. » Il dit encore[2] : « Elle se dirigea à travers les montagnes vers sa cousine, non pour s'assurer du fait, elle qui avait déjà cru à la parole de l'Ange. » Ainsi Jéthro alla visiter son gendre Moïse dans le désert avec son épouse et ses fils[3], lorsqu'il apprit qu'il avait fait sortir de l'Égypte les enfants d'Israël. Ainsi les frères et les sœurs de Job vinrent le voir pour le féliciter lorsque, délivré du grand fléau qui l'avait éprouvé, il eut recouvré richesses et honneurs[4]. Ainsi le grand prêtre Joachim vint de Jérusalem à Bethulie pour voir Judith et la féliciter de sa victoire sur Holopherne. Ainsi, enfin, les parents de Tobie le félicitèrent d'avoir recouvré la vue et revu son fils. Ainsi, dès que la sainte Vierge eut appris de l'Ange Gabriel que sa cousine Élisabeth avait conçu un fils dans sa vieillesse, elle se dirigea vers sa demeure pour la féliciter de son fils. Saint Augustin[5] écrit à ses frères dans le désert que la très-sainte Vierge et sainte Élisabeth étaient cousines-germaines; car la mère de sainte Élisabeth fut sainte Ismora, sœur germaine de sainte Anne, mère de la Vierge Marie. Lors donc que Marie visita Élisabeth, elle lui occasionna une grande joie; car ces visites de félicitation, lorsqu'elles sont sincères, causent ordinairement de la joie aux amis; puisque féliciter quelqu'un n'est autre que lui montrer sa joie et se réjouir avec lui.

III. — Lorsqu'elle la vénéra et l'honora. C'est une personne plus

[1] Liv. I, chap. v. — [2] *Des Vierges*, liv. II. — [3] *Exode*, XVIII. — [4] *Job*, XLII. — [5] Sermon XXV.

jeune qui vint vers une plus âgée, et non-seulement elle vint, mais encore elle la salua la première, se souvenant de cette parole : « Levez-vous devant celui qui a les cheveux blancs et honorez la personne du vieillard[1]. » « En effet, dit saint Ambroise, il convient que la Vierge soit d'autant plus humble qu'elle est plus chaste ; qu'elle sache avoir de la déférence pour les vieillards ; qu'elle donne l'exemple de l'humilité, la compagne inséparable de la chasteté. » Or, ce respect, cet honneur rendus par la Vierge ne causèrent pas peu de joie à Élisabeth. En effet, en respectant les vieillards, on rend, pour ainsi dire, témoignage de la dignité, de l'excellence de la vertu qu'on reconnaît en eux, comme l'a enseigné saint Thomas[2] : « On doit honorer les vieillards, dit-il, à cause de leur vieillesse, qui est un signe de vertu, quoique ce signe soit quelquefois faux. » Voilà pourquoi Origène pense[3] que Joseph a été honoré par l'Enfant Jésus comme son père, à cause de son âge. Donc, lorsque Marie montra son respect pour Élisabeth, par le fait même elle reconnut sa dignité, son excellence et sa vertu, et en rendit témoignage, et, par conséquent, elle fut pour elle un sujet de joie et d'allégresse.

IV. — Lorsqu'elle la servit. Les femmes enceintes sont sujettes ordinairement à beaucoup d'incommodités, de dégoûts, de désirs extraordinaires, de lourdeurs de tête, de douleurs aux approches de l'enfantement et dans l'enfantement ; aussi ont-elles souvent besoin du secours et du soulagement des autres. La Vierge, bénie entre toutes les femmes, voulant remédier à ces maux, se hâta de se diriger vers sa cousine Élisabeth, qui était enceinte, et non-seulement elle la visita, mais encore elle resta trois mois avec elle et la servit fidèlement dans son enfantement. Bède, en commentant saint Luc, affirme que la sainte Vierge resta dans la maison d'Élisabeth jusqu'à ce qu'elle eût vu naître le précurseur de son Seigneur, à cause duquel elle était venue, et qu'ainsi elle retourna dans sa maison, c'est-à-dire auprès de son époux, à Nazareth. C'est ce qu'assurent aussi les Pères saint Ambroise et saint Bernard. Saint Pierre Damien ajoute que la très-sainte Vierge souleva de terre saint Jean dès qu'il fut né, et qu'elle servit en tout sa parente pendant l'enfantement.

[1] *Lévitique*, XIX, 32. — [2] 2e de la 2e, quest. LXIII, art. 3. — [3] Homélie XX *sur Saint Luc*.

Un auteur moderne, et qui n'est pas à mépriser[1], pense que la sainte Vierge non-seulement rendit plus facile par sa présence l'enfantement d'Élisabeth, mais encore qu'elle la délivra de toutes les douleurs qu'on souffre en pareille circonstance. Car elle avait demandé, dit-il, de délivrer sa cousine de cette antique malédiction. Et comme, suivant la parole de l'Ange, la naissance de Jean devait être pour beaucoup un sujet de joie, sa mère, pour pouvoir participer plus que les autres à cette joie, devait l'enfanter non dans la douleur, mais dans la joie.

Quand une femme est en travail d'enfant, on lui porte les saintes reliques, afin que la naissance de l'enfant soit facile et heureuse. Ainsi Marie, voulant rendre facile et heureux l'enfantement de sa cousine, lui porta, enfermée dans son sein, la plus précieuse des reliques, le très-saint corps de Jésus-Christ, qui la réjouit et la remplit d'allégresse d'une manière merveilleuse, et qui éloigna d'elle toutes les douleurs de l'enfantement, si nous voulons ajouter foi à la doctrine de Carthagène.

On loue Élisabeth, fille du roi de Hongrie, à cause des services qu'elle rendait aux femmes enceintes et malades; mais c'est de la Vierge, Mère de Dieu, qu'elle a appris à les rendre. Aussi saint Ambroise exhorte les femmes à se rendre utiles de la même manière[2] : « Apprenez aussi, vous, saintes femmes, les soins que vous devez avoir pour les femmes enceintes, car, puisque vous devez être prêtes à secourir tout le monde, combien ne devez-vous pas l'être davantage pour les besoins auxquels la condition de votre sexe vous invite! »

V. — Lorsqu'elle lui fit des présents. La Vierge, Mère de Dieu, apporta une foule de dons à sainte Élisabeth lorsqu'elle vint la visiter.

Premièrement, elle la rendit prophétesse : « Les mères prophétisent sur l'esprit de leurs enfants. » Or, Élisabeth prophétisa de plusieurs manières :

1° Parce qu'elle reconnut que la Vierge Marie était enceinte; or, Marie n'avait pas encore dit le moindre mot sur ce sujet ni à elle ni à d'autres. Et on ne voit pas comment elle aurait pu le savoir; car le sein de la Vierge n'était pas encore enflé, la pâleur de son visage

[1] Carthagène, liv. VI, homélie VI. — [2] *Chapitre* I *sur Saint Luc.*

n'indiquait pas qu'elle eût conçu. En effet, il n'en fut pas pour la Vierge comme pour les autres femmes enceintes.

2° Parce qu'elle reconnut le sexe, à savoir qu'elle portait un enfant mâle; car elle l'appela l'Enfant du Seigneur.

3° Parce qu'elle reconnut que l'enfant était Dieu : « La Mère, dit-elle, de mon Seigneur. »

4° Parce qu'elle connut la foi de Marie : « Vous êtes heureuse parce que vous avez cru. »

5° Parce qu'elle prophétisa des choses futures : « Les choses qui vous ont été dites par le Seigneur s'accompliront en vous. »

Secondement, la Mère de Dieu apporta un don à Élisabeth, en la remplissant de l'Esprit-Saint. Et pourquoi pas? Jean, qui est dans le sein de sa mère, la remplit de l'Esprit-Saint, comme l'enseigne saint Ambroise en commentant saint Luc : « Comme le fils était rempli de l'Esprit-Saint, il en remplit aussi sa mère. » Et Marie, la Mère de Dieu, n'aurait pas pu le faire? Elle le fit sans doute. Écoutons saint Bernard[1] : « Dès que la Vierge eut conçu Dieu dans son sein, elle eut, *pour ainsi dire, une certaine juridiction ou autorité* sur toute la mission temporelle de l'Esprit-Saint; car l'Esprit-Saint ne veut être communiqué que par elle, de même que le Fils, dont le Saint-Esprit procède, nous a été donné par elle. » Si donc l'Esprit-Saint ne veut être communiqué que par Marie, il est évident qu'Élisabeth ne fut remplie de l'Esprit-Saint que par Marie.

Troisièmement, elle lui apporta un don en sanctifiant dans son sein son enfant, dont nous allons bientôt parler.

Quatrièmement, elle éloigna d'Élisabeth toutes les douleurs de l'enfantement, comme nous l'avons exposé déjà, d'après Carthagène.

VI. — Elle fut une cause de joie pour Zacharie, parce qu'elle le combla de bénédictions ainsi que toute sa maison, et que ce fut par elle que la parole lui fut rendue. Oh ! mille fois heureuse, cette maison que le Christ visita avec Marie ! Jadis, le Seigneur bénit la maison d'Obédédom, parce que, dans cette maison, l'Arche du Seigneur était

[1] Tom. I, sermon LII, art. 1, chap. II.

restée trois mois; quelle bénédiction ne dut-il pas accorder à la maison de Zacharie, qui contint l'Arche véritable, la très-sainte Vierge!

Saint Jean Baptiste fut tellement inondé de joie que, devançant l'ordre de la nature, il tressaillit dans le sein de sa mère en présence de la sainte Vierge, et, comme David, dansa devant l'Arche du Seigneur : « Mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. » Chez les autres enfants, les pleurs tiennent la première place; chez celui-ci, ce fut la joie. Pline[1] raconte comme une chose merveilleuse que Zoroastre, roi des Bactriens, rit le jour même de sa naissance; mais Jean Baptiste fit bien plus, lui qui rit et tressaillit dans le sein de sa mère et causa sans doute aussi de la joie à sa mère, de sorte qu'elle aurait pu dire avec Sara, mère d'Isaac : « Dieu m'a donné un sujet de ris. » Il est dit de saint Nicolas qu'il se tint debout dès qu'il fut né, et de saint Dominique, notre Père, que, sortant de ses langes, il se couchait sur la terre. C'étaient là des dons spéciaux de l'Esprit-Saint; mais la Vierge en apporta à saint Jean de bien plus grands et le remplit d'une joie bien plus abondante.

Premièrement, elle lui apporta la grâce justifiante et gratuite et la grâce sanctifiante qui le délivrèrent des morsures du serpent venimeux. Jean, vivant dans le sein de sa mère, était grièvement blessé par le serpent mortel du péché originel; Marie, dès son entrée dans la maison de Zacharie, lança les premiers traits qui donnèrent la mort à ce serpent et guérit Jean de ses morsures par sa miraculeuse salutation : « Car la voix de votre salutation n'est pas plutôt parvenue à mon oreille, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein[2]. » La voix de la salutation de Marie fut le trait qui transperça l'infernal serpent, lui donna la mort et rejeta de l'âme de Jean le venin du péché originel. De même qu'à la voix de celui qui baptise en ces termes : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » le démon s'enfuit de l'âme de celui qu'on baptise et le péché originel est détruit; ainsi, à la voix de Marie saluant Élisabeth, l'infernal démon fut chassé de l'âme de Jean et le péché originel fut détruit. Je crois que la sainte Vierge eut par cette abondance de grâces la puis-

[1] Liv. VII, chap. v. — [2] St. Luc, I, 44.

sance de sanctifier les hommes, et qu'elle exerça cette puissance lorsqu'elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Je n'affirme pas cela témérairement ; j'ai, pour me soutenir dans cette opinion, le très-savant et très-éloquent Pierre de Ravenne, qui dit : « Dès le premier mot de la Vierge, le Précurseur fut sanctifié. » Je crois que la sainte Vierge baptisa alors Jean Baptiste d'un baptême de souffle, et qu'elle l'eut pour son premier fils spirituel, elle qui fut établie la mère de tous les Saints. Je n'oserais pas l'affirmer si j'étais le premier et le seul à le faire, mais Bernardin de Bustes l'a enseigné avant moi d'après saint Jean Chrysostome : « Jean Baptiste fut le fils de la Vierge par la régénération spirituelle du baptême; car elle le baptisa, non d'un baptême d'eau, mais d'un baptême de souffle, » comme dit saint Chrysostome. En effet, lorsque la Vierge salua Élisabeth, la voix de sa salutation, entrant par ses oreilles, descendit jusqu'à son enfant; et, en vertu de cette salutation, l'enfant reçut l'Esprit-Saint, comme l'avait prédit l'Ange[1] : « Il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. » Aussi saint Ildephonse[2] appelle la Vierge « Arche des sacrements. » Car, de même que les paroles des sacrements, dès qu'elles sont prononcées, confèrent la grâce ; ainsi, dès que Marie eut parlé, Jean fut aussitôt sanctifié et tressaillit dans le sein de sa mère. Il nous semble bon d'expliquer ce fait par des comparaisons tirées de l'Écriture :

De même qu'au son des trompettes des prêtres, les murs de Jéricho jadis s'écroulèrent, ainsi, à un seul mot de Marie, toute la puissance de Satan s'écroula. De même que David, en jouant de la harpe, chassa de Saül l'esprit malin[3], ainsi notre David, Jésus-Christ, par un mot de la Vierge, chassa de Jean le péché. Lorsque l'Arche de Dieu entra dans le Temple, l'idole Dagon tomba deux fois par terre[4]; ainsi, devant l'Arche vivante, la Vierge, Mère de Dieu, le démon tomba dès qu'il entendit sa voix, et le péché originel qui infectait Jean fut brisé comme Dagon. De même que le soleil, entrant dans une maison, chasse les ténèbres et apporte la lumière, ainsi le Christ,

[1] St. Luc, XIV, 15.—[2] Sermon *sur l'Assomption.* —[3] Ier *Livre des Rois*, chap. XVI. — [4] *Ibid.*, chap. V.

entrant dans l'âme de Jean, en chassa le péché et lui accorda la grâce *et la joie*.

En outre, la Vierge, Mère de Dieu, fut un grand sujet de joie pour saint Jean ; car lorsqu'il était dans le sein de sa mère, elle le fit jouir de sa raison bien plus tôt que d'ordinaire. C'est ce qu'enseignent des Pères dignes de foi, appuyés sur ces paroles de l'Évangile [1] : « Mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. » Castalion : « L'enfant a tressailli d'allégresse. » Une version lyonnaise : « L'enfant a tressailli tout joyeux. » Vatable : « L'enfant a tressailli en sautant de joie. » Cette masse de chair, à peine encore bien animée, tressaillit semblable à un oiseau ou à un jet de flamme, et, comme si Dieu lui eût tendu la main, l'enfant se leva en présence de son Seigneur et se montra tout disposé à le servir en toutes choses. Voilà pourquoi, dis-je, des Docteurs enseignent que Jean fit usage de sa raison dans le sein de sa mère. Mais écoutons-les eux-mêmes.

Saint Ambroise [2] dit : « Il avait l'usage de son intelligence, celui qui avait le pouvoir de tressaillir. » Il dit encore : « Placé dans le sein de sa mère, il commença par la mesure de l'âge de la plénitude du Christ. » Théophylacte pense que Jean comprit le cantique de son père Zacharie. C'est pourquoi Zacharie lui dit : « Et toi, enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut, » etc. Bède [3] dit : « Jean comprit que celui que la Vierge portait dans son sein était le Seigneur. » C'est aussi ce qu'enseigne le Concile de Bâle [4]. Et l'Église chante dans son office : « Vous avez compris que le Roi était dans sa couche; » et plus loin : « Par les mérites de leurs fils, deux mères alors révèlent les divins secrets. » Donc Jean avait alors des mérites et usait de sa raison ; car, si l'on ne fait pas usage de sa raison, on ne peut pas avoir de mérites.

Je sais que saint Thomas, le Docteur céleste et le maître de l'Église catholique, a écrit [5] que le privilége d'user de sa raison dans le sein de sa mère appartient au Christ seul, et ne peut convenir à un autre qu'à lui. Cependant il faut ajouter foi aux Docteurs cités plus haut, car ils ne sont pas du tout contraires au saint Docteur. Car ce

[1] Commentaire *sur Saint Luc*. — [2] St. Luc, I, 44. — [3] Homélie *sur la Visitation*. — [4] Session XLIII. — [5] IIIe Part., quest. XXVII, art. 3.

qu'ils affirment de l'usage de sa raison pour le temps où Marie visita Élisabeth, le Docteur angélique le nie de la permanence de cet usage de la raison, comme l'a expliqué son fidèle interprète, le cardinal Cajetan.

VII. — Enfin, Jean puisa une grande joie dans la présence de Marie, car il obtint le don de prophétie dans le sein de sa mère, suivant l'opinion de Pères très-savants et très-dignes de foi. Origène[1] : « Alors, dit-il, Jésus rendit prophète son Précurseur. » Saint Léon dit[2] : « Il reçut l'esprit de prophétie dans les entrailles de sa mère. » Euthymius dit : « Jean, connaissant son Seigneur d'une manière surnaturelle, et gratifié du don de prophétie, le prêcha par son tressaillement. » Maxime[3] : « Il prévit, par une révélation de l'esprit de prophétie, que le Christ devait naître, et il le montra à sa naissance par un privilége de grâce toute particulière. » Saint Jean fut l'objet d'une si grande faveur spirituelle qu'il mérita d'annoncer le Seigneur avant d'avoir reçu l'usage de la parole par laquelle il pût l'annoncer. Cet enfant fut vraiment le plus heureux de tous les enfants, lui qui, encore enfermé dans les entrailles de sa mère, révéla par une joie prophétique, ne pouvant encore le faire par la parole, que le Sauveur du monde était présent. De même que le coq, qui annonce le jour, pressent la lumière avant qu'elle frappe ses yeux, ainsi Jean reconnut le Christ caché et enfermé comme entre les parois de deux seins maternels ; comme l'ami de l'Époux, il tressaillit dans le sein de sa mère, et, semblable à David, il dansa devant l'Arche de Dieu.

Quelques-uns pensent que saint Jean Baptiste obtint par la Vierge, Mère de Dieu, la grâce de vivre chaste, de mener dans le désert une vie non humaine, mais presque angélique, et de devenir un prédicateur si remarquable et le modèle des prédicateurs. Il doit à la Vierge d'avoir été instruit, même dans le sein de sa mère, par sa présence, ses paroles et l'odeur de sa sainteté. C'est de lui que saint Pierre Damien a écrit[4] : « Marie demeure pendant tant de temps avec Élisabeth, et tantôt par de doux entretiens, tantôt par de délicieux em-

[1] Homélie VII *sur Saint Luc.* — [2] Sermon *sur la Nativité du Précurseur.* — [3] Sermon *sur Saint Jean Baptiste.* — [4] Sermon XXIII.

brassements, elle consacre Jean Baptiste et le rend célèbre. » C'est-à-dire qu'elle le fait devenir un remarquable prédicateur.

296e CONFÉRENCE

De quelle joie la Mère de Dieu fut cause pour saint Jean l'Évangéliste, les Apôtres et les autres fidèles de la primitive Église.

Sommaire. — 1. Priviléges de saint Jean l'Évangéliste. — 2. Son amour pour la Vierge. — 3. Virginité de saint Jean. — 4. Il repose sur la poitrine du Seigneur. — 5. Sa force dans les souffrances.— 6. Son amour de la paix.— 7. Sa science. — 8. Marie cause de joie pour les Apôtres. — 9. Marie cause de joie pour les fidèles de la primitive Église.

I. — Saint Jean, Évangeliste et Apôtre, mérita, par un privilége d'amour tout particulier, d'être honoré plus que les autres par le Seigneur; car il fut choisi vierge par le Seigneur; il reposa, dans la dernière cène, sur la poitrine du Seigneur, il puisa les secrets de l'Évangile à la source sacrée de la poitrine du Seigneur; il fut plein de zèle, de courage, d'ardeur pour remplir les charges de l'apostolat; sa vie s'écoula dans la paix, la réserve et la modestie; plus que les autres il découvrit les divins mystères. Tout cela il l'eut à cause de l'amour de la Vierge, Mère de Dieu, dont il fut fait et déclaré par Jésus-Christ l'économe, le tuteur, le protecteur et le fils.

Le Christ, s'oubliant sur la croix, oubliant les supplices qu'il souffrait, se souvient de sa Mère, lorsque, comme pour dernières paroles de son testament, il confia sa Mère à Jean, son disciple le plus intime et le plus cher, en ces termes : « Femme, voilà votre Fils ! » et à Jean[1]: « Voilà votre Mère ! » « Alors, dit saint Bernardin[2], la sainte Vierge devint par amour la Mère de tous les élus dans la personne de saint Jean.

II. — C'est pour cela que saint Jean eut tant de sagesse, tant de grâce et tant d'amour, car il devait recevoir dans sa maison le réservoir de la sagesse, de la grâce, de l'amour et de toutes les richesses spirituelles, c'est-à-dire la Vierge, Mère de Dieu. Voilà pourquoi saint Jean[3] dit de lui-même, d'une manière très-claire : « Et le disciple la

[1] St. Jean, XIX, 26. — [2] Tom. I, sermon LV, chap. III. — [3] XIX, 27.

reçut chez lui. » Pourquoi a-t-il dit, « chez lui, » lui qui n'avait rien qui lui appartînt et qui avait tout laissé par amour pour Jésus-Christ? Il n'avait rien, il avait abandonné tous les biens terrestres, il avait méprisé toutes les choses du monde; mais, comme il était possesseur de la grâce, il put dire qu'il recevait la Mère de Dieu « chez lui. » « En effet, dit saint Ambroise [1], la Mère de Dieu ne serait allée que chez le possesseur de la grâce. » Heureux Jean, d'avoir reçu en don une si grande Mère dont la présence le rendit digne de tant de grâces et de tant d'amour de Dieu!

III. — C'est par amour pour la Vierge que Jean fut choisi vierge par le Seigneur. Comment, en effet, l'Époux des vierges aurait-il confié la Vierge, sa Mère, à quelqu'un qui ne fût pas vierge? Saint Épiphane [2] dit : « Il est évident que le Seigneur confia sa Mère à Jean à cause de sa virginité. » Saint Ambroise [3] dit : « Marie fut confiée à Jean parce qu'il était vierge. » La Vierge se livre volontiers aux hommes vierges et chastes, elle se fait volontiers leur Mère. Aussi, celui qui veut avoir la Vierge pour Mère et la recevoir chez lui, doit aimer vivement la chasteté, repousser loin de lui toute souillure de passion, il doit être un autre Jean, et envier la pureté et la chasteté de Jean.

IV. — C'est par amour pour la Vierge que Jean *reposa sur la poitrine du Seigneur* pendant la dernière cène. En effet, il convenait que le futur fils adoptif de la Vierge, la plus pure et la plus sainte, ne puisât pas ailleurs l'amour et l'esprit d'un fils par nature, que dans la poitrine du Christ lui-même, Fils par nature de Marie.

V. — C'est par amour pour la Vierge que Jean eut tant de zèle, de courage et d'ardeur pour les fonctions de l'apostolat, comme sa vie le prouve. Quelles furent les souffrances des Apôtres, quels affronts eurent-ils à endurer, à quels outrages furent-ils exposés, et cependant combien tous ces supplices leur paraissaient peu de chose! « Ils s'en allaient pleins de joie hors du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus-Christ [4]. » Que n'eut pas à souffrir Jean? Que n'eut-il pas à endurer? Cependant, il

[1] *Exhortations aux vierges.* — [2] Hérésie LXXVIII[e]. — [3] *De l'Institution des vierges*, chap. VII. — [4] *Actes des Apôtres*, v, 41.

ne défaillit pas, il ne fut pas découragé. D'où tirait-il tant de courage et de force? De Marie dont l'exemple réchauffait sa foi, nourrissait son espérance, allumait son amour, fortifiait son courage. Nous avons assez parlé plus haut du courage de Marie.

VI. — C'est par Marie que Jean obtint d'être pacifique, plein de retenue et de réserve. Jean fut pacifique, car on ne lui confia aucune affaire tumultueuse. C'est à Pierre que fut confiée l'Église, et avec elle toutes les affaires ardues, difficiles, tumultueuses, quoique sacrées. Mais à Jean fut confiée la Vierge pacifique, la Vierge tranquille, comme à un homme pacifique et tranquille. Car la Vierge, douce, bonne, modeste, paisible, n'aurait jamais été confiée à un homme travaillé par des passions désordonnées et plein des affections des choses terrestres.

C'est aussi de la Vierge que Jean apprit la retenue et la modestie, de sorte qu'il devint si modeste et si réservé que jamais il n'osa regarder le visage de Marie, ni fixer ses regards sur sa figure, comme nous l'avons rapporté plus haut, d'après saint Amédée et sainte Mecthilde, qui disait l'avoir reçu d'une révélation divine.

VII. — Enfin, Jean s'instruisit tellement à l'école de Marie qu'il était regardé par la plupart des Docteurs comme plus qu'un homme. Origène parle de lui en ces termes : « Jean n'était pas un homme, mais plus qu'un homme qui se surpassa lui-même et toutes les créatures, lorsqu'il nous découvrit la génération éternelle du Verbe en disant : « Au commencement du monde était le Verbe, » etc. C'est la Vierge qui répandit sur Jean ces trésors de science, selon le témoignage de saint Ambroise [1]. « Je ne m'étonne pas que Jean ait parlé mieux que les autres des divins mystères, car il avait sous la main le réservoir des sacrements célestes. » Saint Paul, ravi au troisième ciel, affirme que là il a appris beaucoup de choses : « Il a entendu des paroles mystérieuses, qu'il n'est pas permis à l'homme de prononcer [2]. » Mais Jean profita beaucoup plus à l'école de Marie, car ce qu'il y apprit, il le divulgua au monde entier et le changea en utilité pour nous. On voit par là de combien de dons, et par conséquent de joie, Marie fut cause pour saint Jean.

[1] *Institution des vierges*, chap. VII. — [2] IIe *Aux Corinthiens*, XII, 4.

VIII. — Elle fut une cause de joie pour les Apôtres, dont elle fut la Maîtresse, la consolation, la protectrice. Richard[1] dit : « Marie fut la Maîtresse des Apôtres qui devinrent plus tard nos maîtres. Et à l'Ascension du Seigneur, elle enseigna aux Apôtres le Nouveau Testament, que ces mêmes Apôtres ont écrit pour nous l'enseigner à nous-mêmes. » Car quoique les Apôtres, Docteurs du monde, eussent été pleinement instruits par l'Esprit-Saint, cependant l'Esprit-Saint voulut que ces Apôtres fussent renseignés par la Vierge sur une foule de mystères, principalement sur ceux qui ont rapport à la Conception et à la Nativité de Jésus-Christ.

Lucius Dieter, auteur très-ancien, dans sa *Chronique sur l'an* 34, écrit que la sainte Vierge eut tant d'autorité sur les Apôtres, qu'ils ne faisaient rien d'important sans être conseillés et dirigés par elle. Je citerai ses paroles : « La sainte Vierge préside le Collége apostolique par ses conseils, les lumières de sa science et les admirables exemples de sa vie; les Apôtres ne font rien d'important sans être conseillés et dirigés par elle. »

Dans sainte Brigitte[2] nous lisons : « Lorsque son Fils béni fut monté vers son royaume de gloire, Marie fut laissée sur la terre pour fortifier les bons et corriger les méchants. Elle était en effet la Maîtresse des Apôtres ; car les Apôtres venant à elle, elle leur révélait et leur expliquait par la raison, tout ce qu'ils n'avaient pas appris parfaitement de son Fils. » Nous nous étendrons davantage sur ce sujet à l'invocation de *Reine des Apôtres*.

IX. — Elle fut une cause de joie pour les fidèles de la primitive Église, car ce fut pour les consoler, pour fortifier leur foi, les aider et les conseiller, qu'elle vécut dans ce monde pendant quinze ans, selon l'opinion générale, après que son Fils fut monté au Ciel.

Le Christ monta au Ciel, mais il nous laissa sa Mère pour nous prêter secours, nous réchauffer et nous réjouir. C'est ce que le Christ lui dit par la bouche de Salomon[3] : « Détourne tes regards de moi, parce qu'ils m'enlèvent à moi-même. » Pourquoi désire-t-il et ordonne-t-il que sa Mère détourne de lui ses yeux, qui auparavant

[1] Liv. II, IIe part. — [2] Chap. XIX *sur les Paroles de l'Ange*. — [3] *Cantique des cantiques*, V, 2.

l'avaient enchaîné et blessé : « Vous avez blessé mon cœur, ô ma sœur, mon épouse, vous avez blessé mon cœur par un seul de vos regards[1] ? » Il ne le dit pas parce qu'il dédaigne les regards de sa Mère, mais parce qu'il désire qu'elle tourne vers nous ses regards qu'elle ne peut plus fixer sur lui, car il s'y est déjà dérobé en montant au Ciel. C'est comme s'il disait : « Ne me regardez plus, ô pieuse Mère, comme vous me regardiez pendant que je vivais avec les mortels; je suis monté vers mon Père que vos yeux ne peuvent pas atteindre. Cependant, pour que vos regards aient un but, détournez-les de moi, et tournez-les vers mes frères et mes enfants. Ne fermez pas vos yeux, mais seulement détournez-les de moi et portez-les sur les miens. Détournez-les de moi, dis-je, parce que, monté vers mon Père, je ne dois plus être tendrement chéri par ma Mère; transportez-les sur les miens, car, comme je me suis séparé d'eux, il faut que vous les aimiez avec la tendresse de votre amour maternel. Vos yeux « m'ont enlevé, » c'est-à-dire à cause de vos yeux je me suis envolé de vous et suis monté au Ciel, afin que vous détourniez vos regards maternels de moi, et que vous les transportiez sur les miens, qui ont besoin que vous les aimiez avec la tendresse de votre amour maternel. » C'est ainsi que Guillaume explique le passage en commentant le *Cantique des cantiques.*

Marie fit et accomplit de la manière la plus parfaite ce que le Christ lui avait ordonné. Le Christ monta au Ciel; Marie resta sur la terre, tourna ses regards vers les enfants que son Fils lui avait confiés, les réchauffa, les instruisit, les consola dans leurs afflictions, les fortifia dans les persécutions. Les Chrétiens se réfugiaient auprès d'elle pour recevoir conseil, consolation, secours; elle intercédait efficacement auprès de Dieu pour eux; elle les animait, les aidait, les fortifiait par son exemple. Lorsque saint Étienne, premier martyr, était lapidé par les Juifs pour la confession de la foi, la Vierge priait Dieu pour lui pendant tout le temps de son supplice. C'est ce qu'affirme Jérôme Gratien[2]. Ceux qui font la description des Lieux saints, comme Brocard Chrétien, Adricome, Jean Luvolard, Jean Cevère de Vèze, Noé Brances, Michel Ausingue, font mention de la pierre sur laquelle la

[1] *Cantique des cantiques*, IV, 9.— [2] Liv. Ier *sur Saint Étienne*, chap. IV.

sainte Vierge pria Dieu pour Étienne avec saint Jean l'Évangéliste, tant que dura le supplice de ce martyr. Voici comment ils racontent brièvement le fait : « Lorsque, après avoir pieusement visité les Lieux saints de Jérusalem, sainte Marie eut appris, par une révélation céleste, qu'Étienne était traîné à mort par la multitude soulevée, elle s'avança de ce côté et pria Dieu pour lui non loin de la ville nommée Éphraïm. Sans doute, quoique saint Étienne fût plein de foi et de force, ces prières ne lui furent point inutiles. Aussi devons-nous Étienne à la Mère de Dieu, comme nous devons Paul à Étienne. Il en est de même d'une foule d'autres fidèles qui furent persécutés en ce temps-là par les Juifs et dont parle saint Luc[1]. Dans cette persécution, la Vierge, Mère de Dieu, fortifiait les nouveaux Chrétiens, les consolait et demandait pour eux, par sa puissante prière, la force, la constance et la patience.

Voilà pourquoi sainte Brigitte[2] félicite la sainte Vierge en ces termes : « Réjouissez-vous, Vierge Marie, et que le monde entier se réjouisse de votre joie, de ce que, après son Ascension, votre Fils vous a laissé demeurer de longues années encore sur la terre, pour consoler ses amis, fortifier leur foi, aider ceux qui avaient besoin de secours, et donner aux Apôtres des conseils utiles. » Mais assez sur ce sujet pour le moment, nous en dirons davantage à l'invocation de *Reine des Apôtres*. Poursuivons.

297e CONFÉRENCE

Quelle joie abondante la glorieuse Vierge a causée a ses parents, Joachim et Anne.

Sommaire. — 1. Marie cause de joie pour ses parents. — 2. Adam et Ève conçoivent mentalement Marie. — 3. Prière d'Adam et Ève à Marie. — 4. Les enfants consolation de leurs parents.

I.—Nous avons remis à maintenant de parler des parents de Marie, parce qu'avec l'aide de Dieu, nous allons traiter plus longuement non-seulement de leur joie, mais encore de leurs vertus, de leurs mérites

[1] *Actes des Apôtres*, VIII, 1. — [2] 1re Prière, *Révélations*.

et de leur sainteté. Car une pieuse affection envers les parents d'une si grande Vierge, et leur sainteté, nous engagent à employer à les louer notre esprit, notre langue et notre plume. En effet, tout ce qu'on peut dire pour louer les parents de Marie retombe tout entier sur la gloire et l'honneur de celle qui est sortie de leur sang. Et nous n'aurions pas complétement loué Marie, que nous célébrons dans tout cet ouvrage autant que le permet notre faiblesse, si nous nous abstenions de célébrer les louanges de ses saints parents. Nous aurions beaucoup de choses à dire sur ce sujet; mais comme nous ne le traitons ici que d'une manière incidente, nous résumerons beaucoup de choses en peu de mots. Commençons donc par parler de la joie des saints parents de Marie.

Quelle fut la joie dont furent comblés les parents de Marie, pour avoir reçu du Ciel une telle Fille, il est si difficile de l'expliquer que la Vierge elle-même, quoique comblée par Dieu d'une inénarrable sagesse, affirme qu'on ne peut l'expliquer. C'est, en effet, ce qu'elle dit à sainte Brigitte[1] : « Lorsque mon âme était sanctifiée et unie à mon corps, ma mère fut tellement inondée de joie qu'il est impossible de le dire. »

Lorsque Jean était dans le sein de sa Mère, la présence de Marie lui causa tant de joie qu'il ne put s'empêcher de tressaillir dans le sein qui était sa prison[2]. Pourquoi n'auraient-ils pas été remplis d'une joie plus abondante, les parents de Marie qui l'avaient plus près d'eux, plus unie à eux, puisqu'elle était leur fille?

II. — Nos premiers parents, lorsqu'ils furent déchus de leur état heureux d'innocence, voyant tous les maux qu'ils avaient par leur prévarication fait tomber sur le genre humain, souffraient dans leur esprit des douleurs incroyables; pour adoucir, en quelque manière, cette douleur, ils concevaient par leurs vœux et leurs désirs la Vierge qui, après tant de siècles, devait sortir de leur sang et ennoblir le monde par sa présence. Cette pensée, ce désir relevaient leur esprit; ce vœu au milieu de tant de calamités et de misères les réjouissait, eux et leurs descendants, car ils concevaient en esprit la Vierge qui

[1] *Révélations*, chap. IX, liv. I. — [2] St. Luc, I.

devait réparer en quelque sorte cette perte de l'innocence et des vertus. « Les premiers parents des hommes, ô Vierge sans tache, se réjouissent en vous, » chantent les Grecs dans une hymne.

III. — Saint Jean Damascène[1] fait parler en ces termes nos premiers parents à la Vierge : « Vous, notre sang, ô fille bienheureuse, vous avez réparé notre crime. Vous, qui avez reçu de nous un corps fragile et mortel, vous avez enfanté pour nous un remède immortel; vous avez enchaîné les lois de la mort et les enchaînements des diverses douleurs. Vous nous avez rendu notre premier repos. Nous avons fermé les portes du Ciel, vous les avez ouvertes. Par nous, les malheurs sont tombés sur le monde. Par vous, au contraire, aux malheurs ont succédé pour le monde des siècles d'or. » Telles sont leurs paroles. Si donc Marie, n'étant pas encore née, mais seulement conçue par la pensée, put remplir de tant de joie nos premiers parents, combien dut-elle réjouir d'une manière plus complète et plus parfaite ses propres parents, qui la virent non pas étant loin, mais les plus rapprochés de tous; qui la conçurent et l'engendrèrent non-seulement par la pensée, mais par la chair et en réalité! Pour la joie que causa la Vierge à nos premiers parents, voyez ce que nous avons dit plus haut[2].

Les saints patriarches de l'Ancien Testament, comme nous l'avons dit plus haut, élevaient leur esprit en pensant à la Vierge, et se réjouissaient par cette pensée au milieu de leurs calamités et de leurs misères. La Vierge à laquelle ils pensaient, qu'ils regardaient comme présente à leur esprit, adoucissait leur amertume, chassait leur chagrin et leur tristesse. Abraham se réjouit, Jacob se réjouit, Moïse se réjouit, David se réjouit; tous les patriarches, tous les prophètes, se réjouirent en voyant de loin le jour de Marie. Mais, plus que tous les autres, les parents de Marie se réjouirent et furent inondés de joie, car ils furent plus près d'elle et plus unis à elle, puisque c'était leur fille.

IV. — Nous savons que généralement les fils et les filles sont la consolation de leurs parents. Aussi, la mère de Tobie, pleurant son

[1] Sermon II *sur le Sommeil de la Vierge*. — [2] 293e Conférence, Ire part.

fils, disait[1] : « Hélas! mon fils, mon fils, pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, toi, la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie, l'espérance de notre postérité? » Aucun fils, excepté le Christ, aucune fille, excepté la sainte Vierge, ne causa à ses parents tant de consolation que Marie.

Voulez-vous mesurer combien fut grande la joie des parents de Marie? Mesurez la grandeur, c'est-à-dire la dignité, la sainteté, la perfection de Marie elle-même; par elle seule, vous trouverez la mesure de cette joie; en effet, plus un enfant est digne, saint et parfait, plus il cause de joie à ses parents. Mais la dignité de la Mère de Dieu est si élevée et si admirable que nulle intelligence créée ne peut la concevoir, comme nous l'avons prouvé plus haut[2]; donc, la joie des parents de Marie est aussi inexplicable.

Les parents se réjouissent d'ordinaire à la naissance de leurs fils ou de leurs filles, cependant cette joie est mêlée de tristesse et de chagrin, surtout à la naissance d'une fille. A peine la fille est-elle sortie du sein de sa mère que ses parents sont dans le souci et la sollicitude pour former sa dot, pour l'élever, la garder, l'orner. Aussi Tertullien[3] appelle les enfants « une volupté bien amère. » Saint Paul parlant des époux[4] dit : « Ces personnes-là souffriront des tribulations dans leur chair. » Par tribulations de la chair, saint Thomas, dans son *Commentaire*, entend les afflictions pour les choses nécessaires qu'ils doivent procurer et à eux-mêmes et à leurs enfants. A la naissance de Marie, il en fut autrement, car dès qu'elle vit la lumière, non-seulement elle éloigna de ses parents toute tribulation de la chair, mais encore elle remplit leurs cœurs d'une indicible allégresse.

Aussi saint Fulbert[5] s'adresse à sainte Anne en ces termes : « Soyez dans la joie et l'allégresse, ô vous, heureuse d'une telle fille, parce que vous avez été gratifiée d'une telle dot, qui n'a pas eu de pareille et n'en aura jamais. » Remarquez ce mot : « Parce que vous avez été gratifiée d'une telle dot. » Les parents de Marie n'avaient tellement pas à s'inquiéter pour préparer la dot de leur fille, que cette fille était plutôt une dot pour ses parents, car elle les combla

[1] *Tobie*, x, 4. — [2] 105e Conférence. — [3] *A une Épouse*, liv. I, chap. v. — [4] Ire *Aux Corinthiens*, vii, 28. — [5] Sermon *sur la Naissance de Marie*.

abondamment des dons supérieurs et d'une sainteté incomparable, comme nous le montrerons dans la Conférence suivante.

André de Jérusalem appelle Marie « Organe de joie, » et saint Éphrem [1] la salue ainsi : « Je vous salue, paix, joie, consolation et salut du monde! Je vous salue, allégresse du genre humain! » Jean Lanspergius [2] appelle Marie « Mère de miséricorde et de toute consolation. » Pouvaient-ils donc n'avoir ni consolation, ni joie, ni allégresse, ceux qui étaient les parents de la consolation et de la joie? Pouvaient-ils ne pas être inondés d'une allégresse divine ceux qui avaient procuré au monde son allégresse? Ils furent certainement comblés d'une joie inénarrable et remplis d'une inexplicable allégresse lorsqu'ils reçurent du Ciel une telle fille.

Les Anges ont conçu la Vierge, Mère de Dieu, et cette conception spirituelle les a inondés de joie et d'allégresse, et en signe de cette joie ils célèbrent la fête de la Conception et de la Nativité de la sainte Vierge, selon le témoignage de saint Vincent Ferrier [3] : « Les saints Anges, dit-il, ont conçu la Vierge dans leur pensée, Celle qui devait relever leurs ruines, et ils se sont mis à danser et à faire une grande fête. » Si donc les Anges ont été si joyeux pour avoir conçu la sainte Vierge seulement en esprit, quelle dut être la joie des parents de cette Vierge, qui l'ont conçue et engendrée non-seulement en esprit, mais par la chair! Mais scrutons plus profondément et découvrons les causes d'une si grande joie.

298e CONFÉRENCE

On découvre et on indique les sources d'ou tant de joie a découlé sur les parents de Marie, Mère de Dieu.

Sommaire. — 1. Stérilité de Joachim et d'Anne. — 2. Leur joie à la naissance de Marie. — 3. Véritable noblesse. — 4. Gloire qui rejaillit sur Joachim et Anne de l'excellence de Marie. — 5. Dignité des parents du Christ.

I. — Les parents de Marie, gratifiés par Dieu d'une telle fille, eurent une foule de sujets de joie. Premièrement, ils avaient attendu longtemps, ils avaient demandé longtemps un enfant, Dieu

[1] Sermon *sur les Gloires de la Vierge*. — [2] Sermon *sur la Fête de sainte Anne*. — [3] Sermon *sur la Conception de la sainte Vierge*.

les avait longtemps éprouvés. Ils étaient vieux tous les deux, tous les deux stériles. Saint Grégoire de Nysse [1] dit de Joachim : « Joachim vieillissait sans connaître de postérité. » Et un peu plus loin : « Il était parvenu à la vieillesse sans avoir d'enfants. » Saint Ildephonse [2] dit d'Anne : « Marie, née d'Anne, qui était stérile. » Nicéphore [3] : « Anne était inféconde et stérile pour avoir des enfants. » Saint Vincent Ferrier [4] dit : « Joachim et Anne furent vingt ans sans enfants. » C'est ce qu'avait remarqué avant lui saint Jérôme [5] : « Ces deux époux, pieux, chers aux hommes, avaient passé environ vingt ans d'un chaste mariage sans avoir d'enfants. » D'autres pensaient que ces époux avaient passé non-seulement vingt ans dans le mariage sans avoir d'enfants, mais environ cinquante ans, afin que la conception et la naissance de Marie fussent plus merveilleuses. Nous lisons, en effet, que beaucoup de parents, après avoir passé ce nombre d'années, reçurent aussi de Dieu la grâce d'avoir des enfants, comme les parents de saint Modeste, patriarche de Jérusalem, qui, après avoir passé quarante ans dans le mariage, furent gratifiés par Dieu de cet enfant. Les parents de saint Georges, évêque, de saint Remi, de saint Libert, de sainte Euphrosine, eurent la même grâce. Aussi, pour qu'on ne croie pas que les parents de la Vierge leur furent inférieurs, on leur attribue une plus longue stérilité. S'il en est ainsi, c'est bien; car, plus ils ont supporté longtemps l'opprobre de la stérilité, plus ils ont été comblés de joie; en effet, ce que pendant longtemps on cherche et l'on demande fait éprouver plus de plaisir, et après avoir désiré longtemps, si ces désirs sont satisfaits, l'âme est remplie d'une plus grande joie. Car ce qu'Euripide dit à Stobée [6] est vrai : « Rien n'est si remarquable et si beau à voir que des parents sans enfants et désirant vivement en avoir, lorsqu'ils contemplent la lumière de leurs fils qui viennent de naître. » C'est ce qui a eu lieu surtout chez les parents de Marie, qui apporta la vraie lumière non-seulement à leur maison, mais encore au monde entier.

[1] Sermon *sur la Nativité du Christ.* — [2] Sermon *sur Nativité de Marie.* — [3] *Histoire,* liv. I, chap. VII. — [4] Sermon II *sur la Nativité de la Vierge.* — [5] Sermon *sur la Nativité de Marie.* — [6] Discours LXXIII[e].

La grandeur de la joie répondit à la grandeur du bienfait, et plus la divine clémence se fit attendre, plus grande fut la joie qui inonda l'âme des saints époux. L'allégresse répondit au chagrin, la joie à la tristesse, et plus le chagrin d'être sans postérité avait envahi l'âme des saints époux, plus fut grande la joie qui les inonda; et la naissance de Marie les rendit si heureux qu'ils oublièrent leur tristesse passée. Ils éprouvèrent ce que dit Cassiodore[1] : « La tristesse passée rend plus douce la joie qui la suit. »

II. — La joie de ces saints époux fut d'autant plus grande qu'ils savaient que Marie serait la joie du monde entier. C'est ainsi que saint Éphrem s'exprime[2] : « Vous êtes la joie du monde. » La sainte Vierge fut la joie de tous, mais surtout celle de ses parents auxquels elle fournit un plus grand sujet de joie; car cette joie ne se contint pas renfermée dans ses propres bornes, mais elle se répandit sur tous de la manière la plus abondante.

III. — A cause de Marie, ils furent comblés de dons supérieurs et d'une remarquable sainteté. Les parents de Marie étaient connus, illustres, nobles et riches, comme l'enseigne Nicéphore[3]. Mais Marie les ennoblit encore davantage, lorsqu'elle leur procura l'honnêteté et la sainteté de la vie. La noblesse d'âme est supérieure à la splendeur de la naissance; bien plus, souvent la célébrité du sang obscurcit et attaque la véritable noblesse. « Un sang illustre, dit Jean de Salisbury[4], engendre l'orgueil, affecte la puissance, foule aux pieds les inférieurs, méprise les égaux, dédaigne d'avoir des supérieurs, ne parle que de grandes choses, s'enfle tout entier d'être un sang élevé et illustre. » Les parents de Marie furent nobles selon la chair, Marie le fut aussi par eux; mais elle communiqua à ses parents une noblesse plus grande que celle qu'elle reçut d'eux. Rodolphe Agricola[5] adresse à Anne ces belles paroles : « Les illustrations des parents rendent les enfants célèbres; vous, au contraire, vous brillez de la noblesse de votre fille. »

Marie fut très-noble, mais elle se montra vraiment noble en ce

[1] *Variétés*, liv. VIII, n° 20. — [2] Sermon *sur les Gloires de Marie.* — [3] *Histoire ecclésiastique*, liv. I, chap. VII. — [4] Liv. VIII, chap. XV. — [5] *Prière à sainte Anne.*

qu'elle compta pour rien la noblesse de ses aïeux et de ses parents. Aussi Dieu ne regarda-t-il pas sa noblesse, mais son humilité, comme elle l'avoue dans son cantique : « Il a regardé l'humilité de sa servante. » Elle ne dit pas « la noblesse, » quoiqu'elle fût d'origine sacerdotale et de la famille royale, mais « l'humilité. » Cette humilité, et par conséquent cette sainteté, la sainte Vierge les communiqua à ses parents, de sorte que tout ce qu'ils faisaient, tout ce qu'ils respiraient, sentait la Vierge Marie, exhalait l'odeur de Marie, se rapportait à Marie. Quelle joie ne devait donc pas les transporter lorsqu'ils voyaient dans leurs corps de vieillards fleurir la jeunesse des vertus, et dans la stérilité de leur chair germer la fleur de toute sainteté! Leurs membres, désormais incapables de leur créer une postérité, s'étaient flétris; mais avec leur corps flétri fleurissaient dans leur âme les vertus pleines de vie.

IV. — Ils se réjouissaient, parce que leurs vertus et leurs mérites sont devenus plus élevés, plus illustres, plus remarquables et plus splendides. Je ne doute pas que ces saints époux n'eussent d'autres égaux en sainteté, en religion, en pureté, en humilité et dans les autres vertus ; cependant, par cela même qu'ils furent les parents de Marie, toutes ces vertus devinrent encore plus singulières, plus élevées, plus illustres et plus remarquables, et cela par rapport à Marie.

Ordinairement, les enfants resplendissent de la gloire des vertus paternelles. Voilà pourquoi saint Luc[1], devant louer Jean Baptiste, rapporte d'abord la justice, la sainteté et la piété de ses parents : « Tous deux, dit-il, étaient justes devant Dieu, marchant sans reproche dans tous les commandements du Seigneur ; » sachant que la sainteté des parents rejaillit sur leurs enfants. Mais pour Marie il en fut autrement : c'est elle qui procura de la gloire à ses parents, qui rendit leur lumière plus resplendissante, qui illustra, perfectionna, embellit leurs vertus et leur sainteté. C'est pour cela, selon moi, que la gloire de saint Joachim et de sainte Anne fut si longtemps cachée et ne fut pas célébrée pendant tant de siècles; aucun jour pendant l'année ne leur

[1] I, 6.

était dédié, aucun temple, aucun autel ne leur était érigé, l'office ecclésiastique n'en faisait aucune mention. Enfin, on commença par célébrer la fête de sainte Anne, puis, tout récemment, celle de saint Joachim. Pourquoi cela ? D'abord on dut prêcher la sainteté et l'excellence de la sainte Vierge ; on dut d'abord manifester au monde entier sa dignité et sa gloire, pour qu'on ne crût pas que la dignité, l'excellence et la sainteté de Marie lui venaient de ses parents, lorsque, au contraire, Marie avait été plutôt la lumière, l'honneur et la gloire de ses parents.

Souvent je me suis demandé pourquoi l'Écriture sainte n'a pas rappelé les noms des parents de Marie. Feuilletez et refeuilletez l'Évangile, nulle part vous ne trouverez quel fut le père de Marie, quelle fut sa mère. Pourquoi cela? Il ne faut pas croire que le hasard en soit la cause. A mon avis, c'est pour qu'on ne pensât pas que Marie tenait de ses parents sa noblesse, sa dignité, son excellence. Saint Luc, comme je l'ai dit, fit mention des parents de Jean Baptiste, parce qu'il savait que leur sainteté était très-importante pour la gloire de Jean ; mais il ne parle pas des parents de Marie, voulant indiquer par là que Marie n'a pas tiré d'eux sa sainteté, sa célébrité, sa gloire, mais du Fils qui naquit d'elle. Aussi, de même que toute la dignité de Marie est contenue dans ces paroles[1] : « De laquelle est né Jésus, » ainsi toute celle de Joachim et d'Anne est contenue dans celles-ci : « Desquels est née Marie. » Aussi, toute la dignité, la gloire, la majesté de ces époux leur vinrent de ce qu'ils avaient donné le jour à Celle qui enfanta Dieu. Voilà pourquoi Joachim et Anne doivent à Marie, après Dieu, d'être connus du monde, de recevoir maintenant de tous un culte obligé, et d'être honorés par des jours de fêtes. Car Marie marcha devant ses parents ; c'est elle qui les inonda de lumière ; c'est elle qui fit paraître au monde entier leurs vertus, leurs mérites et leur sainteté.

Qu'y a-t-il d'étonnant ? La Vierge apporta aux premiers patriarches et aux prophètes la gloire, la splendeur et l'ornement. Saint Paul[2] raconte de Moïse que, revenant de s'entretenir avec le Seigneur, une

[1] St. Matth., IV, 16. — [2] IIe *Aux Corinthiens*, III, 7.

si grande splendeur embellit son visage que les enfants d'Israël ne pouvaient fixer les yeux sur lui, à cause de la gloire dont il brillait. Et quel était cet entretien avec le Seigneur? Il voyait en figure Marie, il pensait à Marie, il entendait parler de Marie. Écoutons saint Methodius[1] s'adressant à la Vierge: « Est-ce que le grand Moïse, à cause de figures difficiles à comprendre qui vous concernaient, ô Vierge! n'est pas resté plus longtemps sur la montagne pour apprendre les mystères sacrés qui vous regardaient, ô Vierge très-chaste? » Et saint Éphrem le Syrien appelle Marie[2]: « Dieu d'Aaron, splendeur de Moïse. » Si Moïse retira tant de fruit d'avoir vu Marie en figure, d'avoir entendu parler de Marie, d'avoir appris les louanges et les mystères de Marie, combien durent en retirer les parents de la Vierge, qui non-seulement l'eurent présente, mais encore l'engendrèrent? qui non-seulement s'entretinrent avec elle et entendirent ses louanges, mais encore la portèrent, la nourrirent, la vêtirent, l'embrassèrent, la caressèrent, l'élevèrent et restèrent avec elle à la maison pendant tant d'années? Il en est qui croient que quelquefois le visage de ces saints époux s'illumina d'une splendeur toute particulière à cause de leur communauté de vie avec Marie. En effet, si le visage de Moïse regardant Marie de loin devint resplendissant, comment n'aurait pas resplendi le visage des parents de cette Vierge, qui regardaient cette Vierge même de si près, qui l'embrassaient, qui la caressaient? Je n'oserais pas l'affirmer pour leur visage, mais pour leur âme, je n'en doute pas; car elle fut illuminée et embellie par Marie de l'éclat incomparable des plus belles vertus.

V. — Enfin, ils se réjouissaient, parce qu'ils voyaient découler de Marie toute leur dignité, toute leur excellence. Il est certain qu'après le titre de Mère de Dieu, dont nous avons parlé plus haut, il n'est pas sur la terre de titre plus sublime et plus élevé en dignité que d'être les parents de la Mère du Fils unique de Dieu, du Créateur de toutes choses.

Nous connaissons un arbre à ses fruits; plus le fruit est noble, plus aussi est noble l'arbre qui l'a produit. La glorieuse Mère de Dieu fut

[1] Homélie *sur la Purification de la Vierge*. — [2] Sermon *sur les Gloires de la Vierge*.

comme le fruit de sainte Anne; donc, de même que la dignité de la Mère de Dieu ne peut être pleinement et parfaitement comprise par personne, comme nous l'avons prouvé plus haut, ainsi personne ne peut comprendre pleinement et parfaitement la dignité de sainte Anne. Il en est de même pour saint Joachim.

Sainte Anne fut la racine qui produisit la verge, c'est-à-dire la Vierge, d'où le Christ, par la suite, germa comme une fleur; et plus cette fleur fut élevée en sainteté au-dessus des enfants des autres mères, plus furent grandes la sainteté, la dignité, la pureté qu'il procura à la Vierge, c'est-à-dire à sa Mère, et, de sa Mère, à la racine, c'est-à-dire aux parents de sa Mère. La dignité de Jésus-Christ rejaillit donc sur Marie et, par Marie, sur les parents de Marie, puisqu'ils regardaient le Fils de Dieu comme leur petit-fils.

Bien plus, c'est d'une manière toute particulière que les parents de Marie regardent le Fils de Dieu comme leur petit-fils. Car les autres femmes, les autres hommes regardent leurs petits-fils non-seulement comme les fils de leurs filles, mais aussi comme les fils des pères qui les ont engendrés. Mais Joachim et Anne regardent le Christ, leur petit-fils, comme le fils seulement de leur fille Marie. Le Christ, en effet, en tant que homme, est le fils de Marie seule; car, comme homme, il n'a pas de père. Ainsi, Joachim et Anne sont les aïeux de Jésus-Christ d'une manière plus parfaite que les autres aïeux et aïeules ne le sont de leurs petits-fils et de leurs petites-filles, et, par conséquent, ils sont plus unis à Jésus-Christ que les autres aïeux ne le sont à leurs petits-fils.

Le Docteur angélique [1] prouve que la plénitude des grâces fut plus grande en Marie que chez les autres Saints, parce que « elle fut la plus rapprochée du Christ selon l'humanité, puisque c'est d'elle que le Christ reçut la nature humaine. » La même raison peut servir pour Joachim et Anne, qui, après Marie, furent les plus rapprochés de Jésus-Christ. Donc, de même que Marie, pour avoir été la plus rapprochée du Christ selon la chair, fut comblée de plus de grâces que les autres pures créatures, ainsi Joachim et Anne, pour avoir été,

[1] IIIe Part., quest. XXVII, art. 5.

après Marie, les plus rapprochés du Christ, ont dû recevoir, ce semble, après la Vierge, les plus grandes grâces, les plus grandes faveurs.

Le même Docteur angélique[1] assure que la sainte Vierge, par cela même qu'elle est Mère de Dieu, a une certaine dignité infinie par le bien infini, qui est Dieu. D'où les théologiens font remarquer que Dieu, quoique tout-puissant, ne peut pas faire une Mère supérieure à la Vierge Marie. Si, en effet, il faisait une Mère supérieure, il devrait lui donner un fils supérieur au Fils de Marie. Or, non-seulement il ne peut pas donner un fils supérieur au Fils de Marie, mais encore il est impossible de l'imaginer. Car on ne peut rien imaginer qui soit au-dessus de Dieu; donc il est impossible aussi de donner et d'imaginer une mère supérieure à la Mère du Christ. On peut fort bien appliquer ce raisonnement à saint Joachim et à sainte Anne; car Joachim étant l'aïeul et Anne l'aïeule de Dieu, ils ont une dignité comme infinie, qu'ils tiennent du bien infini, qui est Dieu. Et Dieu, quoique tout-puissant, ne peut pas leur donner de petit-fils plus grand et meilleur; et, à ce point de vue, il n'a pas pu les élever plus haut ni les rendre plus heureux.

Enfin, la dignité de ces saints époux découle de ce qu'ils ont concouru d'une certaine manière à l'union hypostatique du Fils de Dieu avec la nature humaine. La chair du Christ est la chair de Marie; or, la chair de Marie est la chair de ses parents, Joachim et Anne; donc la chair de Joachim et d'Anne est d'une certaine manière la chair du Christ unie hypostatiquement au Verbe de Dieu. Or, on ne peut rien imaginer de plus grand et de plus excellent que cette dignité. On voit donc quelle dignité, quelle excellence a découlé du Christ sur Marie, et de Marie a rejailli sur ses parents. Ils avaient donc raison de se réjouir d'une telle fille et d'un tel petit-fils. Mais pour faire ressortir encore davantage la dignité de ces saints époux, leur excellence, leur sainteté, il reste à approfondir une question; c'est ce que nous allons faire dans la Conférence suivante.

[1] Ire Part., quest. xxv, art. 6 à 4.

299e CONFÉRENCE

Par quels actes de vertu Joachim et Anne ont mérité de recevoir du Ciel une telle fille.

Sommaire. — 1. Joachim et Anne conçoivent la Vierge dans leur vieillesse. — 2. Leur foi. — 3. Leur espérance. — 4. Leur amour envers Dieu et le prochain. — 5. Leur religion et leur piété envers Dieu. — 6. Leurs vœux. — 7. Leurs prières et leurs oraisons. — 8. Leurs larmes. — 9. Leurs aumônes. — 10. Leurs jeûnes. — 11. Leur hospitalité. — 12. Leurs pèlerinages aux Lieux saints. — 13. Leur patience.

I. — Il ne faut pas douter que ces pieux époux se soient préparés à la conception et à l'enfantement de la Vierge; et ils lui ont donné le jour moins par nature que par grâce. Voilà pourquoi, avant d'être gratifiés d'une telle enfant, ils furent ornés de la couronne de la vieillesse, afin qu'ils se préparassent plus longtemps à recevoir un si remarquable bienfait. Ce n'est pas sans raison qu'on leur donna les noms de Joachim et d'Anne. Joachim, en effet, selon la remarque du vénérable Bède, signifie : « Préparation, ou Préparé au Seigneur, » afin que son nom même signifiât qu'il devait se préparer longtemps par les actes de toutes les vertus, avant de recevoir le bienfait d'une si remarquable enfant. Quant au nom d'Anne, il signifie : « Grâce. » Saint Épiphane dit[1]: « Anne signifie grâce; aussi Joachim et Anne reçurent la grâce, avec le secours de leurs prières, de faire germer un fruit tel que la sainte Vierge. » Il est donc hors de doute que Marie ait été la fille de la grâce et des vertus de ses parents. Et ce n'est pas étonnant; car si, parlant en général de la formation de l'homme, saint Boèce dit[2] : « Les vertus ont formé le corps de l'homme saint; » combien à plus juste titre doit-on et peut-on le dire de la sainte Vierge? Jean Gerson[3] dit : « Les vertus ont fait et formé le corps et l'âme de cette sainte personne. » Et le Géomètre, s'adressant à la Vierge, lui dit : « Réjouissez-vous, Vierge, exemple vivant et incomparable de toutes les vertus, né des vertus. » Or, les vertus par lesquelles ils ont engen-

[1] Sermon *sur les Gloires de Marie.* — [2] *Des Consolations,* liv. IV, prose VI. — [3] Sermon *sur la Conception de la Vierge.*

dré la sainte Vierge, et par lesquelles ils se sont préparés à sa conception et à son enfantement, sont innombrables. J'en citerai quelques-unes en les expliquant. Ils se sont donc préparés à recevoir une fille si heureuse, et l'ont méritée :

II. — Par leur foi. Réjouis par la parole de l'Ange et avertis par lui qu'ils auraient un enfant, ces saints époux n'en doutèrent nullement, mais, à l'exemple d'Abraham, ils espérèrent contre toute espérance, ne considérant pas que leurs corps étaient déjà desséchés par la vieillesse, et presque morts, et par conséquent tout à fait impropres à la génération. Bien plus, la foi de ces époux fut plus complète que dans la conception d'Abraham. Là, Abraham seul crut, mais Sara se mit à rire, comme dans le doute ; ici, les deux époux croient que les paroles de l'Ange se vérifieront complétement : aucun ne rit, aucun ne doute. Là, Sara vit son sein fécondé par la seule foi de son époux ; ici, Anne conçoit non-seulement par la foi de Joachim, mais aussi par la sienne, et Joachim ne fut pas gratifié d'une enfant par la foi seule de son épouse, mais aussi par sa propre foi.

Elle fut remarquable la foi de ces époux qui enfantèrent au monde Celle qui devait apporter la foi à tous. Ce n'est donc pas sans raison que quelqu'un a appelé Marie : « Fille de la foi. »

III. — Par leur espérance et leur confiance en Dieu. Longtemps les parents de Marie soutinrent l'épreuve du Seigneur ; jamais ils ne perdirent l'espoir d'avoir une postérité. Tous les deux étaient avancés en âge, tous les deux stériles ; tous les deux crurent et espérèrent qu'enfin Dieu mettrait un terme à leur stérilité. Dieu ne méprisa point la foi, l'espérance de ces saints époux, il ne rendit pas vain leur saint désir : il leur envoya un Ange pour les consoler tous les deux par l'espoir d'avoir un enfant. Voici ce que saint Jérôme dit sur ce sujet, dans son *Histoire de Marie* : « Lorsque l'Ange du Seigneur apparut à Joachim dans une lumière éblouissante, voyant qu'il était troublé par cette vision, il mit fin à sa frayeur. Après lui avoir parlé, il apparut à Anne, son épouse. » Eustache le raconte plus longuement et plus clairement, dans son *Hexaméron* : « Vers la neuvième heure, Anne, assise sous un arbre dans son verger, adressait à Dieu cette prière : « Dieu de nos pères, bénissez-moi et exaucez ma prière, comme vous

« avez béni Sara en lui donnant son fils Isaac. » Après ces paroles, portant ses regards vers l'arbre voisin, elle vit un oiseau couché sur ses petits; alors, recommençant à soupirer et se plaignant amèrement, elle dit : « Hélas! Seigneur, pourquoi ne suis-je pas semblable à ces « oiseaux féconds? » Pendant qu'elle parlait, l'Ange du Seigneur lui apparut et lui annonça qu'elle deviendrait Mère. Cette révélation fut aussi faite par le même Ange à Joachim, sur la montagne. » Telles sont les paroles d'Eustache, ancien auteur grec, traduit tout récemment en latin, et digne de foi, ne serait-ce que pour son antiquité.

Elle fut donc parfaite l'expérience de ces époux qui ne se laissèrent rebuter par aucune difficulté ni par aucune longueur de temps; leur confiance croissait avec leur âge, et plus ils approchaient de la vieillesse, plus leur espérance devenait jeune. Rejetés par le pontife Isachar avec les présents qu'ils offraient, suivant ce que rapporte saint Jérôme dans le passage déjà cité, ils ne désespèrent pas; quoiqu'ils se voient stériles et avancés en âge, ils ne considèrent pas que leur corps est comme mort, mais ils croient et espèrent contre l'espérance, comme autrefois Abraham, et même plus que lui; car quoique Sara, son épouse, fût stérile et vieille, Abraham cependant ne fut pas stérile, mais seulement vieux; on voit donc que les parents de Marie eurent une espérance beaucoup plus grande qu'Abraham, et surtout que Sara; car en Sara, l'espérance vacille, puisqu'elle rit, tandis que dans Anne elle fut toujours ferme et inébranlable, de sorte que saint Vincent Ferrier put dire d'elle avec raison [1] : « Anne eut son enfant dans la sanctification, en espérant d'une manière certaine. »

IV. — Par leur amour envers Dieu et envers le prochain. Ces deux saints époux brûlaient d'amour envers Dieu, de telle sorte qu'ils conçurent la très-glorieuse Vierge Marie par l'amour divin et non par la concupiscence charnelle. C'est ce que la Vierge a assuré elle-même en termes remarquables à sainte Brigitte [2] : « C'est par amour pour Dieu, et d'après les paroles de l'Ange, que Joachim et Anne s'unirent par la chair, poussés non par une concupiscence charnelle, mais par

[1] Sermon *sur la Fête de sainte Anne*. — [2] *Révélations*, liv. I, chap. IX.

l'amour de Dieu, contrairement à leur volupté. Ainsi, par l'amour de Dieu, ma chair a été formée de leur semence. »

Pierre Galatin, auteur assez célèbre, pense[1] que, dans la génération de la Vierge, toute matière de péché pour ses parents fut entièrement éteinte. Voici ses propres paroles : « A cause de l'ardente dévotion et de la vive contemplation qui les occupaient tous les deux, attentifs à la génération de la très-sainte Vierge, la concupiscence fut entièrement éteinte dans cet acte. » Et on doit le concéder facilement, si l'on croit fermement que l'âme de ces saints époux fut alors ravie en Dieu et absorbée par une contemplation céleste. Car l'amour divin ne peut pas exister avec un acte de concupiscence charnelle.

Quelques-uns s'efforcent de déduire cette faveur de la signification même du nom. Joachim, en effet, disent-ils, signifie « Dieu élèvera. » Le nom d'Anne veut dire « Grâce de Dieu. » En effet, par l'amour de Dieu, qui découle de la grâce de Dieu, leur âme fut tellement élevée qu'ils conçurent la Vierge par amour et non par volupté charnelle. Et comment auraient-ils brûlé d'une volupté charnelle ceux qui devaient enfanter la Mère du bel amour? Comment n'auraient-ils pas brûlé des flammes de l'amour de Dieu ceux que Dieu avait destinés à apporter le salut au monde entier par le moyen de l'enfant qu'ils devaient concevoir?

Et là se produit leur amour envers le prochain. Car l'amour de Dieu n'est jamais détruit par l'amour du prochain; au contraire, il l'enfante et lui est toujours uni, comme je l'ai dit plus haut. Aussi ce désir d'une postérité, si vif, si ardent, qui animait ces époux, comme nous l'avons déjà dit, ne provenait pas seulement de leur volonté de repousser d'eux l'opprobre de la stérilité, mais surtout de leur amour envers le genre humain. Car, quoiqu'ils ignorassent peut-être que leur enfant dût être immédiatement la Mère de Dieu, ils pouvaient néanmoins savoir que la Mère de Dieu devait sortir de leur postérité; en outre, ils savaient par les divines Écritures que le temps était proche où naîtrait cette Vierge qui, selon la prophétie d'Isaïe, devait concevoir et enfanter l'Emmanuel, et, par une secrète impulsion divine, ils

[1] Liv. VII, chap. VIII.

voyaient la réparation du monde, pensaient à elle, la cherchaient. Aussi demandaient-ils instamment une postérité, non-seulement par amour pour eux-mêmes, mais aussi par amour pour les leurs, et même, en secret, par amour pour le monde entier. Richard de Saint-Laurent [1] a enseigné savamment que toutes les femmes, tant dans la loi de nature que dans la mosaïque, qui désiraient des enfants avec tant d'ardeur, voyaient Marie, poussés par une certaine force secrète. Si donc Marie, considérée de loin par les yeux de la foi, put faire naître en elle cette pensée, pourquoi n'aurait-elle pas plutôt fait naître cette pensée, ce désir dans le cœur de ses parents, dans le sang desquels elle était contenue d'une manière si rapprochée? Ces saints époux ne désiraient donc pas pour eux seuls une postérité, et ils ne voulaient pas renfermer un si grand bien dans l'enceinte de leur demeure, mais, brûlant d'amour pour Dieu et pour le prochain, ils avaient soif du salut du monde entier.

Voilà pourquoi saint Vincent Ferrier [2], appliquant à Joachim et à Anne ces premiers mots de la *Genèse* : « Au commencement Dieu *créa le ciel et la terre,* » dit : « Ce rapprochement du ciel et de la terre figurait le rapprochement de Joachim et d'Anne dans le mariage. » Joachim est appelé le ciel, et Anne la terre. Le ciel, par son influence, féconde la terre, la terre donne ses fruits, et tous les deux non-seulement se servent eux-mêmes, mais encore ils servent le monde entier, tous les deux obéissent à Dieu, tous les deux remplissent les vues de la divine Providence, tous les deux travaillent pour l'utilité des hommes. Ainsi, Joachim et Anne enfantèrent Marie non-seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour le monde entier; ils procurèrent au monde entier le fruit de vie; tous les deux accomplirent l'œuvre nuptiale par une inspiration divine; tous les deux se conformèrent à la volonté de Dieu; tous les deux travaillèrent pour le salut et la liberté des hommes.

V. — Par leur religion et leur piété envers Dieu. La religion et la piété envers Dieu brillèrent dans ces saints époux de plusieurs manières. Premièrement, par les sacrifices que Joachim offrait volon-

[1] *Des Gloires de la Vierge,* liv. I. — [2] Sermon II *sur la Nativité de Marie.*

tairement et avec largesse. Saint Eustache dit de lui dans son *Hexaméron* : « Joachim, les jours de fête, offrait à Dieu des présents deux fois plus considérables que les autres, pour apaiser ainsi la Divinité et la rendre propice à lui-même et à tout le peuple. » Ces paroles ont fait penser à quelques-uns que Joachim était prêtre. Mais saint Augustin [1] ne le croit pas; bien plus, il regrette cette opinion comme n'étant ni authentique ni canonique. Il ne fut pas prêtre, cependant il offrait chaque jour à Dieu les sacrifices mystiques de ses louanges, de ses prières et de ses bonnes œuvres. Si donc quelqu'un voulait discuter sur ce sujet, on pourrait lui concéder que Joachim et Anne ne furent que des prêtres mystiques, comme on pourrait appeler prêtre un fidèle quelconque, même laïque, soit homme, soit femme, dans le sens de l'Apôtre saint Pierre [2] : « Vous êtes la race choisie, le sacerdoce royal. »

Or, les sacrifices de ces saints époux furent les vœux, les prières, les supplications avec larmes, les aumônes, l'abstinence ou jeûne, l'hospitalité, les pèlerinages aux Lieux saints, les autres pieuses et saintes œuvres, et surtout la patience.

VI. — Par leurs vœux. Parmi les autres sacrifices remarquables et choisis et les vœux que ces époux offrirent à Dieu, le plus beau de tous fut Marie elle-même que ses parents vouèrent à Dieu, même avant sa conception. Parmi ceux qui ont fait mention de ce vœu, on remarque Nicéphore [3], saint Germain [4], saint Vincent Ferrier [5]. Et il convenait, en effet, de consacrer Marie à Dieu avant sa naissance, parce qu'elle naissait pour Dieu seul. Aussi ses parents agirent non-seulement pieusement et religieusement, mais encore très-sagement, lorsqu'ils la consacrèrent à Dieu avant sa naissance, afin de montrer par là qu'elle appartenait à Dieu avant de voir le jour.

Et c'est une chose assez mystérieuse que les parents de Marie, pour obtenir une enfant, n'offrent ni or, ni argent, ni trésor, ni chose terrestre, mais offrent seulement l'enfant qu'ils devaient avoir, afin de montrer par là que, parmi toutes les pures créatures, il n'y avait rien

[1] Liv. XXIII *contre Faustus le Manichéen*, chap. IX. — [2] Ire Épitre, II, 9. — [3] *Histoire ecclésiastique*, liv. III, chap. VII. — [4] Sermon *sur la Présentation de Marie*. — [5] Sermon I *sur la Nativité de la Vierge*.

de si digne, de si remarquable, que l'enfant qu'ils attendaient. L'éminente religion de ces époux paraît aussi en ce qu'ils accomplirent sans hésitation le vœu qu'ils avaient formé, dès qu'ils virent arriver le temps opportun où la Vierge consacrée à Dieu pouvait être offerte dans le Temple. L'opinion générale est que la Vierge était âgée de trois ans lorsqu'elle fut consacrée dans le Temple.

Quel fut l'auteur de ce vœu, et quel fut l'époux qui suggéra à l'autre de l'accomplir: les auteurs ne sont pas tous d'accord pour l'indiquer. Ils sont néanmoins unanimes à dire que tous les deux furent poussés par Dieu à consacrer au Seigneur l'enfant qu'ils demandaient; mais ils diffèrent d'opinion pour indiquer quel fut l'époux qui suggéra à l'autre d'offrir cette fille à Dieu. Saint Vincent Ferrier [1] enseigne que ce fut Anne qui avertit Joachim d'accomplir leur vœu : « Lorsque sainte Anne, dit-il, eut sevré Marie, elle dit à son époux : « Seigneur, ne vous souvenez-vous plus de notre vœu? » Et Joachim répondit : « Oui, accomplissons notre vœu. » Cette opinion paraît la plus raisonnable; car nous voyons que les femmes sont, en général, plus pieuses et plus zélées pour ce qui concerne la piété et la religion. D'après saint Eustache, Jacques raconte que ce fut Joachim qui suggéra cette idée : « Lorsque Marie, dit-il, eut atteint l'âge de deux ans, Joachim dit à Anne, son épouse : « Introduisons-la dans le Temple du Seigneur, afin d'accomplir la promesse que nous avons faite par vœu, de crainte que Dieu ne nous l'enlève et ne s'irrite contre nous. » Anne répondit : « Attendons. » On ne sait pas quel fut l'auteur de ce saint conseil; il est certain cependant que tous les deux accomplirent leur vœu lorsqu'ils eurent connu, par une inspiration divine, que le temps opportun était arrivé.

Quelles furent leur religion et leur piété, combien elles furent sublimes, magnifiques et agréables aux yeux de Dieu? on ne peut l'expliquer. Il en est qui comparent ces époux, dans leur offrande, à Abraham qui voulut immoler à Dieu son fils unique. Mais, en réalité, ces époux furent en cela supérieurs à Abraham, parce que celui-ci voulut immoler son fils Isaac par l'ordre de Dieu, tandis que les

[1] Sermon *sur Sainte Anne*.

premiers la consacrèrent au service de Dieu avant d'en avoir reçu l'ordre, et sans connaître la joie, l'allégresse et le bonheur qu'ils puisaient dans la vue et les embrassements de Marie. Aussi, pour avoir prévenu la demande et l'ordre de Dieu, ils semblent avoir eu plus de mérites dans cette offrande. C'est aussi ce que remarque saint Jean Chrysostome [1] au sujet d'Anne, mère de Samuel, qu'il compare à Abraham et à laquelle il attribue plus de mérites, parce que « celui-ci, c'est-à-dire Abraham, donna son fils après qu'il lui eut été demandé; tandis que sainte Anne le donna avant qu'on le lui eût demandé. »

VII. — Par leurs prières et leurs supplications. Il n'est pas douteux que ces saints époux aient prié pour obtenir un terme à leur stérilité; c'est, en effet, ce que témoignent plusieurs Pères anciens et très-dignes de foi. Saint Eustache, dans l'*Hexaméron*, dit de saint Joachim : « Il priait et suppliait Dieu de lui accorder, comme à Abraham, une postérité légitime, car il reconnaissait qu'il était le seul en Israël à manquer de ce don. » André de Crète [2] dit : « Ils priaient, conjuraient, suppliaient Dieu de délier les liens de leur stérilité. » Saint Épiphane [3] : « Marie fut accordée à son père et à sa mère à cause de leurs prières. » Saint Antiochus [4] dit : « Lorsque Anne eut obtenu ce qu'elle demandait, elle mérita de recevoir la sainte Vierge. » Saint-Vincent Ferrier [5] dit : « Ils faisaient des prières ardentes. »

Dieu ne méprisa point les désirs de ces saints époux, et il ne rejeta point leurs prières. Il leur envoya un Ange pour les consoler par l'espoir d'une postérité. Voici ce que saint Jérôme [6] met dans la bouche de l'Ange parlant à Joachim : « Ne craignez pas, Joachim, car je suis l'Ange du Seigneur envoyé par lui auprès de vous, pour vous annoncer que vos prières ont été exaucées. »

La prière de ces époux fut très-agréable à Dieu, et par conséquent très-efficace. Comment n'aurait-elle pas été agréable et efficace lorsqu'elle exhalait l'odeur de Marie? Pierre de Natalis écrit [7] de

[1] Homélie XXIX *sur l'Épître aux Éphésiens*. — [2] Discours I *sur le Sommeil de la Vierge*. — [3] Hérésie LXXIX. — [4] Homélie CVII *sur la Componction*. — [5] Sermon II *sur la Nativité de la Vierge*. — [6] Sermon *sur la Nativité de la Vierge*. — [7] Liv. IX, chap. CXVII.

saint Pharaon, évêque, que, par la puissance de ses prières, il fit aborder au rivage d'un fleuve un vaisseau qui ne pouvait y parvenir. Si saint Pharaon eut cette puissance pour ce navire, pourquoi Joachim et Anne ne l'auraient-ils pas eue pour Marie dont Salomon a dit[1] : « Elle est semblable au navire qui va chercher au loin les choses nécessaires à la vie? »

Jadis une superstition était en vigueur, c'est qu'on croyait que les prières seraient exaucées si elles étaient faites sur la mer. Saint Augustin[2] condamne cette superstition en ces termes : « Ne pensez pas que vous serez exaucé lorsque vous prierez sur la mer; bien plus, détestez de telles prières. » Joachim et Anne ne prièrent pas sur une mer matérielle, mais sur une mer spirituelle, c'est-à-dire Marie, qui signifie mer amère, comme nous l'avons longuement montré plus haut. C'est pour cela que leur prière fut très-agréable à Dieu et très-efficace.

Et c'est une chose assez mystérieuse que Joachim et Ann obtiennent Marie, en priant l'un dans la solitude, l'autre dans son ardin. Saint Eustache dit de saint Joachim, dans le passage déjà cité : « Accablé de chagrin, il cherchait les lieux déserts, et là, s'étant construit une tente, il adressait à Dieu des prières et des supplications. » Saint Épiphane[3] dit de sainte Anne : « Anne priait dans son jardin. » Pourquoi Joachim et Anne voient-ils leurs vœux exaucés en priant, l'un dans la solitude, l'autre dans son jardin? C'est pour faire remarquer que ces saints époux obtinrent de Dieu, par leurs prières, Celle qui devait réparer les fautes de nos premiers parents. Adam et Ève, placés dans la solitude, dans le jardin de délices, c'est-à-dire le Paradis, ne prièrent pas. Feuilletez et refeuilletez les pages sacrées, nulle part vous ne trouverez qu'Adam et Ève aient prié dans le Paradis. C'est aussi ce que remarque Simon de Cassie[4], orsqu'il dit : « Jésus pria au milieu des arbres, parce que ce fut au milieu des arbres qu'Adam pécha et ne pria pas. » C'est donc pour montrer, par l'indication même du lieu, que Joachim et Anne avaient obtenu par leurs prières Celle qui devait réparer les malheurs

[1] *Proverbes*, XXXI, 14. — [2] Traité X *sur Saint Jean*, chap. II. — [3] Sermon *sur les Gloires de la Vierge*. — [4] *De la Passion de Jésus-Christ*, liv. XIII, chap. III.

qu'Adam et Ève, pour avoir négligé de prier, avaient entraînés sur le monde entier, qu'ils prièrent tous les deux dans la solitude, dans un jardin, au milieu des arbres. Adam et Ève péchèrent au milieu des arbres, parce qu'ils ne prièrent pas; car, s'ils s'étaient armés de la prière, ils n'auraient pas péché si facilement. Joachim et Anne furent relevés et virent leurs désirs exaucés, parce qu'ils prièrent; car ils n'auraient pas obtenu si facilement la Vierge, s'ils n'avaient pas fatigué Dieu de leurs supplications.

VIII. — Par leurs larmes. « Anne pleura, Joachim pleura aussi, dit saint Vincent Ferrier dans son sermon déjà cité. Et par ces larmes, ils arrosèrent non-seulement leur stérilité, mais encore leur âme; aussi ils devinrent si féconds que non-seulement ils engendrèrent la Vierge désirée, mais encore ils comblèrent leurs âmes d'une foule de bonnes œuvres. De même qu'un jardin, après avoir reçu une pluie bienfaisante, fait germer et croître les semences; ainsi les larmes arrosèrent l'esprit et la chair de ces saints époux. » De sorte qu'aidés par les rayons de la grâce divine, ils portèrent les fruits des bonnes œuvres et produisirent Marie, l'arbre de vie.

Les Païens racontent que leur impudique Vénus, la mère de l'impudicité, était sortie des eaux. Nous, nous disons que notre Vierge, la Mère de la pudeur, est sortie des eaux des larmes. C'est donc avec raison que quelqu'un a appelé Marie « Fille de larmes. »

Au commencement du monde, « l'Esprit du Seigneur était porté sur les eaux. » Ces eaux désignaient les larmes de ces époux; car, lorsque Joachim et Anne pleuraient, l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire l'Ange, était porté sur ces eaux de larmes. « Vous qui faites des orages vos messagers [1]. » Saint Jean Damascène compare avec raison ces époux à des tourterelles plaintives, lorsqu'il dit : « O Joachim et Anne, chaste couple de tourterelles douées de raison. » Un fleuve sortait du jardin de délices pour arroser le Paradis [2].

Des yeux de Joachim et d'Anne sortit une source très-abondante de larmes qui les arrosa et les féconda tellement eux-mêmes que de stériles qu'ils étaient ils devinrent fertiles, et qu'ils fécondèrent le monde entier en donnant naissance à Marie.

[1] Ps. CIII, 4. — [2] *Genèse*, II, 10.

IX. — Par leurs aumônes. « Ils faisaient des aumônes considérables, » dit saint Vincent Ferrier dans le passage déjà cité. Le Sage enseigne ouvertement[1] que les aumônes sont un sacrifice : « Celui qui fait miséricorde offre un sacrifice. » Ce sacrifice fut très-agréable à Dieu, car il fut inspiré par une immense charité. Aussi l'Ange, apparaissant à Joachim, lui adresse ces paroles : « Ne craignez pas, Joachim, car je suis l'Ange du Seigneur envoyé par lui auprès de vous pour vous annoncer que vos aumônes sont montées en sa présence[2]. »

Et, en effet, ces époux devaient surabonder de miséricorde pour qu'on reconnût même par là qu'ils devaient enfanter la Mère de la Miséricorde. Aussi n'est-ce pas sans raison que quelqu'un a appelé Marie « Fille de l'aumône. »

X. — Par leur abstinence et leurs jeûnes. Ces saints époux, qui priaient en pleurant et en faisant des aumônes, animaient leurs prières par leur abstinence et leur jeûne. Saint Eustache, dans le passage déjà cité, dit de saint Joachim : « Il priait Dieu par un jeûne de quarante jours. » Anne jeûna aussi. Jean Lanspergius dit d'elle dans un sermon sur sa fête : « Anne obtint par ses jeûnes et ses prières que son sein fût fécondé. » Nous avons dit plus haut que la Vierge fut semée par la prière dans la terre de ces saints époux, arrosée et fécondée par les larmes; mais cette terre dut être sillonnée et labourée par le jeûne, afin de pouvoir faire germer la Vierge. Les agriculteurs spirituels savent que le jeûne est la charrue qui laboure notre corps. Saint Ambroise[3] présente cette métaphore de la manière suivante : « Cette terre est sillonnée par les charrues, afin qu'elle soit propre à produire les fruits du monde; ma terre est labourée par les jeûnes, afin qu'elle puisse recevoir les semences célestes. De même, en effet, que celui qui laboure son champ plus fréquemment en retire des fruits en plus grande quantité, ainsi celui qui travaille par des jeûnes fréquents le champ de son corps reçoit une plus grande abondance de grâce. » Saint Chrysologue[4] appelle le jeûne « la charrue particulière de la sainteté »; plus la terre de notre corps est cultivée, plus l'âme porte des

[1] *Ecclésiastique*, xxxv, 4. — [2] St. Jérôme, Sermon *sur la Nativité de la Vierge*. — [3] Sermon xxxvi. — [4] Sermon xxxi.

fruits abondants de sainteté, et plus est grande la moisson d'innocence que l'homme recueille. Car, de même que la terre qui n'est pas cultivée ni travaillée par la charrue ne produit que des épines, des orties et des ronces, ainsi l'âme de celui qui ne laboure pas son corps par l'abstinence ne porte que des fruits nuisibles et ne fait germer que de mauvaises pensées, des paroles déshonnêtes, des actions honteuses.

La terre de ces saints époux, des parents de Marie, dut donc être d'abord cultivée et labourée, pour que leur âme fût plus propre à recevoir les semences célestes et que leur corps ne produisît plus des épines et des chardons, mais celle dont il est dit[1] : « Comme le lis s'élève au milieu des épines, ainsi ma bien-aimée s'élève au-dessus des jeunes filles. » Secondement, les parents de Marie durent jeûner, pour que leur abstinence fît germer la Vierge et que leur jeûne produisît Marie, l'amie des jeûnes. Saint Basile[2] assure que Samson et Samuel furent produits par le jeûne, furent le fruit du jeûne. Il est dit de Samson : « Conçu par le jeûne dans le sein de sa mère, élevé dans le jeûne, il devint homme par le jeûne. » A combien plus juste titre peut-on et doit-on le dire de la Vierge, qui devait faire disparaître toutes les calamités et tous les malheurs qu'Adam et Ève avaient fait tomber sur le monde par leur intempérance! C'est ici que se rapporte très-bien la parole de saint Jean Chrysostome[3] : « La nourriture vous a chassé du Paradis, le jeûne vous y a ramené. » La Vierge dut donc être le fruit du jeûne, elle qui fut la Mère de Celui qui devait faire rentrer dans le Paradis, par le jeûne, l'homme que la gourmandise avait chassé du Paradis. « Dieu a été offensé par la nourriture, il sera apaisé par le jeûne, » dit saint Zénon[4]. Et moi je dis : « Par la nourriture, le monde est tombé; par le jeûne, il sera relevé; du jeûne sortira Celle qui, en enfantant Dieu, sauvera le monde perdu. »

En outre, Joachim et Anne durent jeûner, à cause de la Vierge qui devait naître. Saint Basile[5] appelle le jeûne, « la nourrice de la virginité, » parce que la virginité n'aime pas les voluptés et méprise les

[1] *Cantiques*, II, 2. — [2] Homélie I *sur le Jeûne*. — [3] Préface *sur les Psaumes*. — [4] Sermon *sur le Jeûne*. — [5] Homélie II *sur le Jeûne*.

délices de la chair, mais c'est le jeûne qui la nourrit, la soutient, la garde et la conserve. La Vierge dut donc naître du jeûne et de l'abstinence pour qu'on ne crût pas qu'elle aimait les voluptés et les délices, elle qui n'aima jamais que le jeûne et l'abstinence, qui fut conçue avec le jeûne dans le sein de sa mère, qui fut élevée avec le jeûne, qui grandit avec le jeûne.

Saint Germain[1] et saint Eustache assurent que Joachim jeûna pendant quarante jours avant de demander la Vierge. Ce jeûne de quarante jours n'est pas exempt de mystère. Moïse, devant aller sur la montagne et parler avec Dieu, jeûna pendant quarante jours; or, il s'entretint avec Dieu des mystères qui concernaient la Vierge, comme nous l'avons dit un plus haut, d'après saint Methodius. Donc Moïse, avant de concevoir la Vierge par la pensée, jeûna pendant quarante jours; et Joachim et Anne, qui devaient concevoir cette même Vierge non-seulement par la pensée, mais encore selon la chair, n'ont-ils pas dû jeûner pendant le même nombre de jours? Ils durent le faire sans doute pour demander la Vierge, pour recevoir la Vierge, car Moïse, devant l'apercevoir de loin, jeûna pendant quarante jours.

Le Christ, devant vaincre le démon, jeûna pendant quarante jours[2]. Joachim jeûna aussi pendant quarante jours pour recevoir la Vierge, qui écrasa la tête du démon, selon ce qui était prédit[3] : « Elle t'écrasera la tête. »

Après quarante jours de déluge, on raconte que Noé ouvrit les fenêtres de l'Arche[4]. « Le nombre quarante, dit Alcuin[5], montre la tribulation de la pénitence. L'action par laquelle Noé ouvrit les fenêtres de l'Arche après quarante jours, indique que le Ciel est ouvert par le jeûne. » Par conséquent, Joachim, en jeûnant pendant quarante jours, voulut montrer qu'il demandait à Dieu une Fille qui ouvrît à tous l'entrée du Ciel. Et, en effet, telle fut la sainte Vierge, comme nous le prouverons plus bas, en l'appelant : *Porte du Ciel*.

Moïse, Élie et le Christ lui-même ont consacré les jeûnes de quarante jours; afin de montrer qu'il n'est pas de temps qui n'ait besoin de jeûne, mais que tous les temps, et ceux qui furent avant la loi, et

[1] *Éloge de la très-sainte Vierge*. — [2] St. Matt., IV. — [3] *Genèse*, III, 15. — [4] *Ibid.*, VIII, 16.— [5] Commentaire *sur la Genèse*, quest. CXXVI.

ceux qui furent sous la loi, et ceux qui sont sous la grâce, sont consacrés par le jeûne, comme l'enseigne Alcuin dans le passage déjà cité. Joachim jeûna donc pendant quarante jours, parce qu'il voulait obtenir la Vierge qui consacra et illustra tous les siècles et tous les temps, et ceux qui furent avant la loi et sous la loi, et ceux qui sont sous le règne de la grâce.

La manne tomba du ciel pour le peuple, mais seulement pendant qu'il jeûnait. Saint Ambroise[1] dit : « Pendant qu'ils jeûnaient, la manne descendit du ciel ; pendant qu'ils se rassasiaient de vivres, la faute de leur prévarication monta au Ciel. » Pendant que ces saints époux jeûnaient, la manne céleste qui figurait Marie leur fut accordée par Dieu.

Daniel, devant voir en esprit le mystère de l'incarnation et de la passion du Christ, s'y prépara par le jeûne. Ampigolle[2] dit : « Lorsque Daniel eut jeûné, le mystère de l'incarnation et de la passion de Jésus lui fut révélé. » C'est ce que l'on comprend d'après les paroles de Daniel[3]. Et les parents de la Vierge ne se seraient pas préparés par le jeûne, eux qui furent les plus rapprochés de la Vierge et du Christ !

Anne servait le Seigneur nuit et jour par le jeûne et la prière, aussi mérita-t-elle du Seigneur la grâce de prophétiser de Jésus-Christ[4]. Ainsi, Joachim et Anne, parce qu'ils prièrent et animèrent leur prière par le jeûne, méritèrent de recevoir la Vierge, que saint Vincent Ferrier[5] appelle la Fille de l'abstinence.

XI. — Par leur hospitalité envers les pèlerins. Les parents de Marie étaient stériles et avancés en âge, comme il a été dit plus haut; ils exercèrent donc l'hospitalité pour obtenir de Dieu la Vierge. Saint Jérôme, dans son Sermon souvent cité *sur la Nativité de Marie*, dit : « Ils donnaient aux pauvres et aux pèlerins une partie de leurs biens. » C'est ce que dit aussi saint Vincent Ferrier dans son Sermon *sur la Nativité de la Vierge*.

Cette hospitalité fit, pour ainsi dire, revivre les membres déjà

[1] *Sur Élie et sur le Jeûne*, chap. XIII. — [2] *Bible d'or*, chap. I. — [3] IX, 3 et 26. — [4] St. Luc, II, 37.— [5] Sermon *sur Sainte Anne*.

morts de Joachim et d'Anne, pour qu'ils pussent concevoir la Vierge et l'engendrer au monde. Nous avons un exemple bien appliqué à ce fait dans Jean, abbé, homme d'une sainteté éminente. Lorsqu'il fut arrivé de Syrie en Italie, il reçut l'hospitalité chez une pieuse dame; puis, averti par un Ange, il alla se mettre sous un arbre; tandis qu'un tel hôte se reposait à son ombre, il reçut tant de puissance de la présence de cet hôte qu'à l'instant même, par un miracle remarquable, il se couvrit de fleurs dans une saison tout à fait contraire à la floraison, car on était alors au mois de décembre. C'est Pierre de Natalis qui raconte ce fait[1]. Ainsi, tandis que ces saints époux, déjà presque morts, donnent l'hospitalité aux pèlerins, ces pèlerins les rendent à la vie; car, parvenus à l'hiver de la vieillesse et étant en outre stériles, ils produisent miraculeusement des fleurs et des fruits en dehors de l'ordre de la nature, ils conçoivent la Vierge, ils donnent le jour à la Vierge, et cela au mois de décembre, pendant lequel la Conception de la Vierge immaculée est célébrée par l'Église tout entière.

Et il n'y a là rien d'étonnant, car cette récompense est due à l'hospitalité. Abraham, pour avoir reçu ses hôtes, reçut un fils de Sara, vieille et stérile. Saint Ambroise[2] dit : « Abraham, en récompense de son hospitalité, reçoit le fruit de la postérité. » L'hospitalité de la Sunamite lui donna un fils, et, lorsqu'il fut mort, le ressuscita par les prières d'Élisée. L'hospitalité rendit vivant à Marthe son frère Lazare, mort depuis quatre jours et ressuscité par les ordres du Christ[3]. C'est aussi l'hospitalité qui prépara ces deux époux, Joachim et Anne, à recevoir la Vierge.

XII. — Par leurs pèlerinages aux Lieux saints. Joachim et Anne recevaient les pèlerins; mais c'était trop peu, ils voulurent encore être pèlerins eux-mêmes. « Ils firent souvent, dit saint Vincent Ferrier[4], et pieds nus, le pèlerinage de Nazareth à Jérusalem. » On voit clairement par là leur humilité et leur ardent désir d'obtenir la Vierge, Oh! combien leur furent douces et agréables les fatigues qu'ils éprouvèrent pour obtenir la Vierge! Ce pasteur dont parle l'Évangile, cher-

[1] Liv. III, chap. CCVII. — [2] *Devoirs*, liv. II, chap. XXI. — [3] St. Jean, II. — [4] IIe Sermon *sur la Nativité de la sainte Vierge.*

chant sa brebis perdue, pensait qu'il n'était rien de pénible et de difficile qu'il ne fît, pourvu qu'il la trouvât; aussi, joyeux de l'avoir trouvée, il la prend sur ses épaules et la porte au troupeau. Ainsi Joachim et Anne, cherchant Marie, leur brebis désirée, traversaient montagnes et forêts, entreprenaient de difficiles pèlerinages, et cependant à peine ressentaient-ils quelque fatigue et quelque lassitude, animés par la confiance d'obtenir une postérité qu'ils savaient devoir être la joie du monde entier. Aussi retournaient-ils chez, eux oubliant toute lassitude et toute fatigue.

Oh! combien leur fut utile ce saint pèlerinage! Quelle joie leur procura cette humilité! L'empereur Théodose était allé aux Lieux saints vêtu d'habits modestes; lorsqu'il eut franchi le seuil du Temple, toutes les lampes s'éteignirent subitement et furent aussitôt rallumées par la main divine. Alors Jean, Pontife de Jérusalem, dit à l'empereur : « Vous êtes vraiment heureux, vous qui, quoique empereur, êtes venu aux Lieux saints avec de si humbles vêtements [1]. » Il en fut de même, à mon avis, pour les très-saints et en même temps très-nobles *époux*, les *parents* de Marie, Joachim et Anne. Ils vont souvent à Jérusalem, pauvrement vêtus et sans chaussures. Qu'arriva-t-il? Leur lampe éteinte fut subitement rallumée par Dieu. La stérilité et la vieillesse avaient éteint la lampe dans ces parents, c'est-à-dire les avaient rendus impropres à avoir une postérité. Car la postérité est appelée lampe par le Psalmiste [2] : « J'ai préparé une lampe à mon Christ. » Agellius dit : « Lampe signifie fils et héritier. » Mais comme ils entreprennent nu-pieds leurs pèlerinages à Jérusalem, la lampe qui a été éteinte en eux revit, est rallumée et ils reçoivent de la main de Dieu une si grande fille.

XIII. — Par leur patience. Ces saints époux firent une foule de pieuses œuvres pour obtenir de Dieu une postérité. Mais ce qui engagea surtout Dieu à exaucer leurs prières, ce fut qu'ils supportèrent avec courage et égalité d'âme l'outrage que leur fit le grand-prêtre, lorsqu'il les repoussa avec leurs présents. Voici comment Eustache, auteur ancien, raconte le fait dans son *Hexaméron* : « Déjà le jour si

[1] Cedrenus *sur Théodose*. — [2] Ps. CXXXI. 17.

célèbre de la fête approchait, et tous, selon l'usage, apportaient des présents magnifiques. Joachim accourut le premier pour offrir ses présents; mais un prêtre, nommé Ruben, l'arrêta en lui disant qu'il ne lui était pas permis d'offrir le premier ses présents, puisqu'il était encore sans enfants dans Israël. »

Le même fait est raconté plus clairement par saint Jérôme[1] qui indique le nom du Pontife : « Isachar était alors Pontife; voyant au milieu de ses concitoyens Joachim avec son offrande, il le méprisa et dédaigna ses présents, lui demandant pourquoi il osait rester, lui stérile, au milieu de ceux qui avaient des enfants. » Joachim supporta ce refus avec égalité d'âme et ne repoussa pas ces dures paroles par des paroles dures et méchantes; il s'éloigna aussitôt et se retira dans la solitude, comme le rapporte saint Eustache, que nous avons si souvent cité.

C'est aussi ce qu'assure saint Vincent Ferrier[2]; ses paroles, qui méritent d'être lues, nous ont semblé devoir être rapportées ici : « Joachim fut chassé du Temple par le Pontife, parce qu'il était stérile et sans enfants, quoique des plus notables d'Israël. Nous trouvons là une leçon de patience. Joachim et Anne furent vingt ans sans postérité; ils faisaient des aumônes, priaient, etc., et n'obtinrent rien. Mais, parce qu'ils furent patients dans l'outrage que leur infligea le Pontife, aussitôt ils eurent la promesse et obtinrent d'être fécondés. Il est donc évident que celui qui veut obtenir quelque chose de Dieu est plus puissant auprès de lui par sa patience que de toute autre manière. Car Joachim pouvait se venger du Pontife; mais il ne le voulut pas, et c'est ainsi que vous devez faire. » Telles sont ses paroles.

Donc, quiconque veut recevoir spirituellement et concevoir par la pensée la Vierge, Mère de Dieu, doit imiter ces pieux époux, Joachim et Anne; revêtir leur foi, leur espérance, leur amour, leur religion; être plein de miséricorde pour le prochain; labourer sa chair comme avec une charrue par les jeûnes et l'abstinence, pour préparer son âme à recevoir la grâce divine; donner l'hospitalité, entreprendre de pieux pèlerinages; déposer tout faste; se revêtir d'habits modestes; porter

[1] Sermon *sur la Naissance de la Vierge*. — [2] II[e] Sermon *sur la Nativité de Marie*.

l'humilité dans son âme ; éclairer tout le monde par les bons exemples; répandre sur tous les rayons de sa sainteté; être patient dans l'adversité. De cette manière, on se rendra spirituellement semblable à Joachim et à Anne, on concevra et l'on enfantera spirituellement la Vierge, Mère de Dieu, et l'on participera aux joies dont la Vierge les a comblés, avec l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Marie. Ainsi soit-il.

XXX

VAS SPIRITUALE

VASE SPIRITUEL

L'Église chante maintenant la dignité et les mérites de Marie, Mère de Dieu, sous la figure d'un vase. En effet, les hommes saints et sages sont d'ordinaire désignés par cette métaphore, et sont appelés du nom de vase, tant chez les auteurs sacrés que chez les profanes. Saint Paul [1] a été appelé par Jésus-Christ : « Vase d'élection, » c'est-à-dire vase choisi, parce qu'il conservait et portait en lui-même, comme dans un saint vase, la sagesse, la sainteté, la science et les autres vertus. Voyez la belle explication que donne de cette métaphore notre saint Docteur dans sa préface *sur l'Épître aux Romains*. On rapporte qu'Alexandre le Grand, ayant aperçu Diogène le Cynique couché dans un tonneau, s'écria : « O Vase plein de sagesse ! » parce que de son tonneau, semblable à un astre qui y aurait été enfermé, il lançait, pour ainsi dire, des étincelles de sagesse. De la même manière, l'Église désigne la glorieuse Mère de Dieu par la figure de vase, et lui donne ce nom. D'abord, « Vase spirituel ; » ensuite « Vase honorable ; enfin, « Vase insigne de dévotion. » Nous allons voir combien ces qualifications sont vraies et conviennent à la Mère de Dieu.

[1] *Actes des Apôtres*, IX, 15.

300e CONFÉRENCE

Comment la Vierge, Mère de Dieu, est un vase spirituel.

Sommaire. — 1. Double signification du mot vase. — 2. Marie est l'instrument de l'Esprit-Saint. — 3. Marie est l'instrument dont Dieu se sert pour faire le bien. — 4. Marie est un vase spirituel dans le sens de réservoir.

I. — Le mot *vas*, dans l'Écriture-Sainte, a une double signification.

Premièrement. Il signifie un instrument quelconque; par exemple, les flèches sont appelées « *vasa mortis*, instruments de mort [1]. » Siméon et Lévi, fils de Jacob, sont appelés [2] « *vasa iniquitatis bellantia*, instruments d'une guerre inique; » c'est-à-dire instrument d'un carnage injuste et du meurtre des habitants de Sichem. « *Vasa interfectionis in manu sua*, instruments de mort dans sa main [3]; » c'est-à-dire une épée ou une hache. « *Vasa quæ fortior diripit*, instruments arrachés par le plus fort [4]; » ce sont les démons inférieurs dont Beelzébuth se sert comme de ministres et d'instruments; ce sont les hommes qu'il a pour auxiliaires ou qu'il tient sous sa domination. *Vasa psalmi* [5] et *vasa cantici* [6], désignent des instruments de musique. *Vasa transmigrationis* [7]; ce sont les instruments nécessaires pour faire un voyage, comme le bâton, le char, la chaussure, les sacs, la valise, les plumes et autres objets que les voyageurs portent ordinairement avec eux. *Vasa ministerii* [8], ce sont tous les objets dont les prêtres se servaient dans le ministère du tabernacle, même les vêtements. C'est ainsi que saint Paul est appelé *vas electionis* [9], c'est-à-dire instrument choisi par Dieu pour convertir les nations. Ainsi, le corps humain est souvent appelé *vas*. David [10] vint demander au Pontife de lui donner, pour lui et pour les siens, les pains de proposition, parce qu'ils en avaient besoin; celui-ci lui demanda si ses serviteurs étaient purs, surtout par rapport aux femmes; David répondit : « Nous nous sommes abstenus depuis

[1] Ps. vii, 14. — [2] *Genèse*, xlix, 5. — [3] *Ézéchiel*, ix, 1. — [4] St. Matth., xii, 29. — [5] Ps. lxx, 22. — [6] *Amos*, vi, 5. — [7] *Ézéchiel*, ii, 3. — [8] *Aux Hébreux*, ix, 21. — [9] *Actes des Apôtres*, ix, 15. — [10] *Livre* Ier *des Rois*.

hier et avant-hier... et les corps de nos serviteurs sont purs. Saint Paul[1] appelle une épouse *vas* : « Que chacun de vous sache posséder le vase de son corps dans la sanctification et l'honnêteté. » Et saint Pierre[2] appelle la femme « *muliebre vasculum infirmius*, le sexe le plus faible. » Les femmes, en effet, sont d'un sexe plus faible, d'une complexion plus délicate. Platon a dit : « *Corpus est vas animæ*, le corps est le vase de l'âme; » c'est-à-dire l'instrument de l'âme. De même, en effet, que l'ouvrier se sert pour son travail de sa règle ou de sa truelle comme d'un instrument, ainsi l'âme se sert du corps comme d'un instrument et d'une machine pour toutes ses actions, de telle sorte qu'elle ne peut même pas comprendre sans les sens et la conversion en images. Ainsi, les théologiens appellent les sacrements causes instrumentales de la grâce, parce que la grâce qui justifie l'homme est contenue en eux comme dans des vases, comme l'effet dans sa cause instrumentale.

Secondement. Le mot *vas* signifie réceptacle. Ainsi, le soleil[3] est appelé vase admirable, œuvre du Très-Haut, parce que le soleil, semblable à un vase, contient la lumière dont Dieu éclaire le monde entier. Ainsi[4], la nappe qui était envoyée du Ciel à Pierre était appelée vase, parce qu'elle contenait des mets de toute espèce et qu'elle les offrait à Pierre dans sa faim. Ainsi, les bons et les prédestinés sont appelés « vases de miséricorde[5] » et « vases d'or[6] » propres à conserver éternellement la grâce de Dieu. Les méchants, au contraire, et les réprouvés, sont appelés « vases de colère, » et ailleurs « vases de bois et d'argile » propres à recevoir la colère de Dieu et la mort éternelle. Ainsi, saint Paul[7] est appelé « vase d'élection, » c'est-à-dire vase choisi, parce qu'il conserva toujours sa virginité et son âme virginale dans un corps sans souillure, comme dans un saint vase, comme on le voit dans la Ire Épitre *Aux Corinthiens*[8]. Ainsi, le Souverain-Pontife Grégoire IX appelait saint Antoine de Padoue « Arche du Testament, » parce qu'il conservait en lui-même, comme

[1] Ire *Aux Thessaloniciens*, IV, 4. — [2] Ire Épitre, III, 7. — [3] *Ecclésiastique*, XLIII, 5. — [4] *Actes des Apôtres*, X, 2. — [5] *Aux Romains*, IX, 23. — [6] IIe *A Timothée*, II, 20. — [7] *Actes des Apôtres*, IX, 15. — [8] Chap. VII.

dans un vase d'or ou d'argent, la sagesse, l'éloquence, la connaissance des Écritures.

II. — C'est dans ces deux sens que la Vierge est appelée par l'Église « vase spirituel. »

Premièrement, pour instrument; car l'Esprit-Saint s'est servi d'elle comme d'un moyen ou instrument pour faire notre salut et nous procurer tous les biens; c'est du plus pur de son sang qu'il a formé la chair du Fils de Dieu. Par elle, il a réuni la nature divine et la nature humaine dans l'unité de la personne divine. Aussi saint Bernard [1] a comparé Marie à cette femme de l'Évangile dont parle le Christ dans saint Matthieu [2]; de même que cette femme mêla trois mesures de farine, ou trois sortes de semences, ainsi Marie réunit le Verbe divin, son âme et sa chair, comme trois sortes de grains dans l'unité de la personne divine. C'est aussi ce qu'enseigne saint Ambroise [3] : « Par la femme, dit-il, la chair a été chassée du Paradis; par la Vierge, elle a été unie à Dieu. » Aussi est-ce à juste titre que Marie est appelée union; car elle a uni et attaché à jamais à elle-même, à sa chair, et, par conséquent, à tout le genre humain, le Fils de Dieu, et avec lui la très-sainte Trinité tout entière. Voilà pourquoi Hesychius [4] l'appelle « instrument de l'incarnation. » Car par Marie, comme par un instrument, Dieu a accompli l'œuvre de notre rédemption et de notre salut; non pas qu'elle eût pu, par elle-même, payer notre rançon, mais parce que c'est de sa chair très-pure qu'elle a conçu et enfanté le Christ qui est le prix de notre salut; et parce que, dans son amour sans bornes, se tenant debout auprès de la croix de son Fils, elle a offert à Dieu sa vie, ses douleurs et sa mort si cruelle en holocauste pour les péchés du monde entier, comme jadis Abraham offrit à Dieu son fils Isaac en holocauste. Voilà pourquoi saint Épiphane [5] l'appelle prêtre et autel : « Le nom de la Vierge, dit-il, a pour moi la signification de prêtre et d'autel. » Nous avons traité ce sujet plus au long en expliquant l'invocation précédente. L'Esprit-Saint a donc opéré l'œuvre de l'incarnation, et le Christ celle de la rédemption, comme

[1] Liv. V, *au Pape Eugène*. — [2] Chap. XIII. — [3] LXXXIIe Lettre. — [4] IIe Homélie *sur la Sainte Vierge*. — [5] Sermon *sur les Gloires de Marie*.

causes principales, et la Vierge les a opérées comme cause instrumentale. C'est ce que signifient ces paroles de l'Écriture [1] rapportées à la sainte Vierge : « J'étais avec lui, formant toutes choses. » Et, en effet, avant la naissance de Marie, tout était dans le désordre, tout était détruit par le péché; mais elle rétablit tout, puisque seule elle aida l'Auteur de la nature entière à la réformer. Voilà pourquoi saint Bernard lui dit : « C'est avec raison, ô Reine, que toutes les créatures tournent vers vous leurs regards, puisque c'est en vous et par vous que la main bienfaisante de Dieu a rétabli tout ce qu'il avait créé. »

III. — Secondement. Marie est un vase spirituel ou un instrument, car Dieu se sert d'elle comme d'un instrument, pour nous procurer tous les biens; par elle, comme par un instrument, il nous accorde toute grâce, tout don, toute vertu.

Par Marie, Dieu a planté la primitive Église et l'a rendue si fertile qu'elle porta des fleurs de toute sainteté et produisit des hommes apostoliques, des vierges et des martyrs. Bien plus, par Marie, il fit que tous les fidèles vivaient non-seulement chrétiennement, mais encore d'une vie religieuse; dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, comme firent les Esséens sous saint Marc d'Alexandrie, et les Chrétiens de Jérusalem sous saint Pierre [2].

Par Marie, Dieu a planté son Église dans tous les temps et dans tous les peuples; il l'a arrosée et l'a répandue dans tout l'univers; car, par elle, il a fait surgir des évêques, des Docteurs, des prédicateurs, des fondateurs d'Ordres, des vierges, des martyrs, des Confesseurs, suivant les besoins de l'Église, soit pour l'établir, soit pour l'accroître; c'est ainsi que, le Christ voulant perdre le monde criminel, elle suscita, pour le renouveler, saint Dominique et saint François, comme leur vie le prouve.

Par Marie, il a suscité et établi de saints Ordres religieux, des congrégations, des sociétés, etc. L'histoire enseigne que presque tous les Ordres religieux ont été fondés par son inspiration et son secours, comme nous l'avons montré longuement lorsque nous parlions des Ordres religieux, en expliquant l'invocation de *Vierge vénérable.*

[1] *Proverbes*, VIII, 30. — [2] *Actes des Apôtres* II

Nous avons prouvé plus haut [1] que la sainte Vierge a embrassé la première la vie religieuse, dans l'obéissance, la pauvreté et la chasteté, et qu'elle en a donné l'exemple aux siècles à venir. Et aujourd'hui nous voyons que tous ceux qui quittent la vanité du monde pour embrasser la vie religieuse, le font par son secours, son inspiration et comme à sa voix. Aussi, tous les religieux l'honorent, la vénèrent et l'invoquent comme leur mère et leur patronne particulière. Et, de son côté, elle prend un soin spécial de tous les Ordres et de tous les religieux, et leur accorde un amour sans limites et des faveurs sans égales. Nous l'avons déjà prouvé en citant un passage tiré des annales des religieux. Aussi, c'est à la sainte Vierge, après Dieu, qu'on doit attribuer tout ce qu'il y a de sainteté, de sagesse, de mérites, par exemple, dans l'Ordre des Dominicains, qu'elle a elle-même spécialement établi, favorisé, protégé, instruit, étendu, développé, comme nous l'avons dit plus haut. Le zèle de saint Dominique, la science de saint Thomas d'Aquin, la force de saint Pierre, martyr, l'efficacité des prédications de saint Vincent Ferrier, la science et la sainteté de saint Antonin de Florence, les miracles de saint Hyacinthe, la vie admirable de sainte Catherine de Sienne, les vertus et les mérites de tous les autres Saints qui ont vécu, vivent et vivront religieusement et saintement d'après les institutions et les règles de saint Dominique, notre fondateur, tout doit être attribué, après Dieu, à la très-sainte Vierge. Aussi, dans l'Ordre des Frères prêcheurs, les louanges et la gloire de Marie croissent et croîtront toujours jusqu'au jour du Jugement. Tous nous l'honorons, la louons, l'aimons, la célébrons et la célèbrerons pendant toute l'éternité, malgré les cris des méchants, comme notre Mère, notre Reine, notre guide, notre protectrice, la cause de notre accroissement.

Par Marie, Dieu instruit les Docteurs de l'Église et les arme contre les hérétiques. C'est elle qui enseigna la sagesse à saint Grégoire le Thaumaturge, et qui, pour l'empêcher de tomber dans les erreurs d'Origène, son maître, lui assigna pour docteur saint Jean l'Évangéliste, par lequel il remit entre ses mains le symbole de la foi orthodoxe,

[1] 111e Conférence.

comme le rapporte saint Grégoire de Nysse dans sa vie. Lorsque Nestorius enseignait que la sainte Vierge était Mère du Christ, mais non pas Mère de Dieu, c'est elle qui non-seulement instruisit, mais encore arma contre lui saint Cyrille, et qui fit que la langue blasphématrice de Nestor tomba en pourriture et qu'il mourut lui-même d'une manière misérable. C'est elle qui donna pour maître à Jean d'Antioche saint Jean l'Évangéliste, lequel, en lui donnant le livre de la sainte Écriture, en fit un grand interprète de l'Évangile. C'est elle qui instruisit et aida saint Jean Damascène dans sa lutte contre Copronyme, Léon l'Isaurien et les autres Iconoclastes. C'est elle qui donna à l'abbé Rupert une telle connaissance des choses divines qu'à cette époque personne ne pouvait lui être comparé. C'est elle qui accorda à Hermann Contractus le don des langues et la science de toutes choses. C'est elle qui accorda à Albert le Grand, homme auparavant peu instruit, une telle pénétration d'esprit qu'il fut le prodige et le maître des philosophes de son siècle. C'est elle, enfin, qui instruisit et arma contre les Albigeois notre fondateur, saint Dominique, de sorte qu'il anéantit en peu de temps cette hérésie par lui et par les siens, et qu'il en triompha. Aussi l'Église chante dans l'office de la Vierge cet éloge célèbre : « Réjouissez-vous, Vierge Marie, vous qui seule avez anéanti toutes les hérésies dans le monde entier. »

Par Marie, Dieu suscita et établit de pieuses congrégations et sociétés d'hommes séculiers, et surtout celles qui ont pris son nom. Ces congrégations produisent des fruits admirables dans toute l'Église. L'expérience elle-même enseigne que, par ces assemblées d'hommes, *en beaucoup d'endroits la foi orthodoxe a été rétablie, l'antique piété* rappelée, le goût et le zèle des bonnes œuvres rallumé. C'est ce qu'on voit surtout dans la Confrérie du très-saint Rosaire, érigée et fondée par saint Dominique, notre fondateur ; dans cette société, la Vierge elle-même fait par toutes sortes d'hommes des choses merveilleuses pour la gloire de Dieu, et continue de les faire encore aujourd'hui par les enfants de saint Dominique, comme nous l'avons dit plus haut.

Par Marie, Dieu a suggéré à une foule d'hommes de saintes pensées, de pieux désirs, de bons desseins. Nous voyons quelles sont la piété, la dévotion et la fréquentation des sacrements chez les hommes

et les femmes dévoués à la Vierge, et surtout chez les membres de la Confrérie du Saint-Rosaire. Principalement chez les hommes religieux qui propagent parmi le peuple la dévotion du saint Rosaire, nous voyons combien ils sont animés du zèle des âmes; quelles grandes et merveilleuses choses ils opèrent dans toutes les provinces; quel nombre d'infidèles et d'hérétiques ils convertissent à la foi du Christ; à combien de villes ils rendent leur piété et leur vertu primitives; combien de personnes des deux sexes ils arrachent aux vanités et aux appâts du siècle, pour leur faire embrasser une vie non-seulement religieuse, mais angélique.

Par Marie, Dieu accorda aux rois et aux généraux qui lui sont attachés, la gloire de vaincre et de triompher dans les combats, comme à Narsès contre les Goths; à l'empereur Héraclius contre Chosroès, roi de Perse; à Pélage I[er], roi d'Espagne, à l'empereur Basile, à l'armée chrétienne sous Godefroy de Bouillon contre les Sarrasins; à Alphonse VIII, roi de Castille, contre les Maures; à Pie V contre les Turcs, et à une foule d'autres que nous énumèrerons à l'invocation de *Secours des Chrétiens*.

Par Marie, Dieu sauve tous ceux qu'il sauve. Par sa pureté et son humilité, Marie a fait descendre le Christ du Ciel sur la terre, comme nous l'avons prouvé plus haut; de même, elle est la première qui, par ses paroles et ses exemples, ait ouvert à tous les hommes le chemin du Ciel. Aussi le Christ l'a-t-il mise à la tête de tous les élus, et a-t-il voulu que personne ne fût sauvé et ne montât au Ciel sans son consentement, que dis-je! sans son aide et sa direction. Nous nous étendrons plus longuement sur ce sujet à l'invocation de *Porte du Ciel*. Celui donc qui veut être sauvé et qui désire assurer son salut doit honorer la Vierge, croître et avancer chaque jour dans son amour et sa dévotion.

C'est donc avec raison que saint Bernard a dit : « Dieu a placé en Marie la plénitude de tout bien, afin que si nous avons quelque espoir, quelque grâce, si nous sommes sauvés, nous sachions que tout découle d'elle. » Et saint Bonaventure[1] dit : « Tout ce qu'il y a après Dieu dans

[1] *Miroir de la sainte Vierge*, chap. VI.

la gloire de plus beau, de plus doux, de plus agréable, c'est Marie, c'est en Marie, c'est par Marie. »

IV. — Troisièmement, dans le sens de réceptacle, la Vierge est un vase spirituel ; car de même qu'un vase matériel reçoit ou contient le vin, ainsi la sainte Vierge reçoit et contient en elle tout bien céleste. Dans ce vase fut conservée, pendant neuf mois, la manne si douce de l'humanité du Christ, pour servir de nourriture à nos âmes. Aussi, André de Crète[1] la salue : « Je vous salue, urne d'or qui portez Celui qui rend la manne douce ! » Dans ce vase sont contenus les préceptes précieux des commandements du Christ. Dans ce vase sont conservées les pluies des dons célestes et les immensités de la grâce, comme dans le vase le plus profond et le plus vaste. Dans ce vase sont réunies toutes les grâces des Saints, des Anges et des hommes. Là sont contenus la foi des patriarches, l'espérance des prophètes, le zèle des Apôtres, la constance des martyrs, la sobriété des Confesseurs, la science des Docteurs, la chasteté des vierges. Là se trouvent la prompte obéissance des Anges, le brillant éclat des Archanges, la stabilité des Trônes, la grandeur des Dominations, l'excellence des Principautés, la sévérité des Puissances, le pouvoir des Vertus, la science des Chérubins, l'amour des Séraphins.

Quatrièmement, la sainte Vierge est vraiment un vase spirituel, contenant mystiquement ces vases dont parle l'Écriture. La Vierge est ce vase dans lequel fut conservée la manne céleste, c'est-à-dire le Christ[2]. Elle est ce vase nouveau présenté à Dieu, dans lequel fut placé le sel de la Sagesse divine, pour assainir les eaux de la génération humaine, afin qu'elles fussent délivrées de la mort et de la stérilité spirituelles[3]. Elle est ce vase d'or et d'argent formé des trésors du Temple du Seigneur, c'est-à-dire des mérites propres et si précieux de Jésus-Christ[4]. Elle est ce vase si pur, fait d'argent, qui fut préservé de toute attaque de rouille[5]. Elle est ce vase purifié, ayant le couvercle de la protection divine, attaché par l'intervention de l'Esprit-Saint et par la vertu du Très-Haut qui l'environnait. « Tout vase sur

[1] Sermon *sur l'Annonciation de la Vierge*. — [2] *Exode*, xv, 30. — [3] IVe *Livre des Rois*, II, 20. — [4] IVe *Livre des Rois*, XII, 4. — [5] *Proverbes*, XXV, 4.

lequel il n'y a point de couvercle attaché, sera souillé[1]. » Elle est ce vase du camp, luisant dans le firmament et resplendissant avec éclat dans le Ciel[2]. Elle est ce vase d'or, solide et orné de toutes sortes de pierres précieuses[3]. Elle est ce vase suspendu très-haut sur le trône d'honneur de la maison de son Père[4]. Elle est ce vase formé par le forgeron, qui excite la flamme pour former les instruments de son art, c'est-à-dire l'humanité du Christ et la Rédemption humaine[5]. Elle est ce second vase fait par Dieu comme il le désirait, après que le premier, fait de boue, se fut brisé[6]. Elle est ce vase utile en la maison de Dieu, dans lequel se glorifie Dieu qui le possède[7]. Elle est ce vase unique dans lequel le froment de l'humanité du Christ a été déposé, et d'où l'orge, la fève, le sénevé, le millet et les plantes de ses souffrances, de sa passion et de sa mort, sont sortis pour former le pain qui devait sauver le genre humain[8].

Enfin, Marie est un vase spirituel. Car de même que le vase matériel, c'est-à-dire la coupe, est rempli du vin que doivent boire les convives, ainsi la sainte Vierge n'est pas pleine de grâce pour elle seule, mais encore elle la donne à boire aux autres et la leur communique.

Par Marie, le monde a la faveur de recevoir tout ce qu'elle désire; elle donne à tous avec abondance; elle ne refuse à personne l'huile de ses grâces, et elle ne craint pas de ne pas suffire ni à elle ni à nous, comme le disaient les vierges sages[9]. C'est en pensant à cela que Richard de Saint-Laurent[10] s'adressa à la Vierge en ces termes : « C'est avec raison qu'on vous appelle pleine de grâce, car vous en êtes si pleine que de votre surabondance le monde entier en est comblé. Car si les vierges sages ont pris de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes[11], vous, Vierge très-sage et la Vierge des vierges, ce n'est pas un seul vase que vous avez rempli de l'huile de la grâce pour nourrir votre lampe qui brûle sans jamais s'éteindre, mais vous avez porté un autre vase toujours plein avec surabondance, d'où découle l'huile de la miséricorde; vous en éclairez les lampes de tous; vous en remplissez jusqu'au sommet les vases de tous, et ce vase ne diminue jamais. Vous

[1] *Nombres*, XIX, 15. — [2] *Ecclésiastique*, LIII, 9. — [3] *Ibid.*, L, 10. — [4] *Isaïe*, XXII, 24. — [5] *Id.*, LIV, 16. — [6] *Jérémie*, XVIII, 4. — [7] *Baruch*, VI, 58. — [8] *Ézéchiel*, IV, 9. — [9] St. Matth., XV. — [10] Livre I, chap. IV. — [11] St. Matth., XXV.

avez donc été sage de faire votre provision pour vous-même; vous n'avez pas été timide en subvenant aux besoins des autres. Et vous n'avez pas dit : « De peur que je n'en aie pas assez pour moi et « pour vous; » mais, sachant qu'il y en avait assez et pour vous et pour nous, vous en avez gardé suffisamment, et vous nous en avez suffisamment donné. »

Aussi saint Éphrem appelle la Vierge « Rédemption des captifs, consolation de tous. » Sergius de Jérusalem [1] la nomme « Celle qui chasse les ténèbres, qui a rétabli Adam, renouvelé Ève, source de l'immortalité, mort de la corruption. » Et ce n'est pas étonnant; car tous puisent dans elle, comme dans un vase plein et surabondant, toutes leurs grâces spirituelles : les affligés, la consolation; les tristes, la joie; les ignorants, la science; les aveugles, la lumière; les captifs, la liberté; les justes, la grâce; les pécheurs, le pardon; ceux qui n'ont ni secours ni espérance, la confiance et l'espoir. Accourons donc vers ce vase spirituel avec des esprits avides et des âmes joyeuses; puisons dans ce vase des sources de grâce, car il est rempli de tous les biens qu'a voulu nous accorder Dieu qui est béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Discours *sur la Nativité de la Vierge.*

XXXI

VAS HONORABILE

VASE D'HONNEUR

Comme saint Paul parle de deux sortes de vases [1]: les vases d'honneur et les vases d'opprobre; il n'aurait pas suffi d'appeler la très-sainte Vierge « Vase spirituel, » sans l'appeler encore « Vase honorable, » c'est-à-dire qui procure de l'honneur.

301° CONFÉRENCE

COMMENT LA VIERGE, MÈRE DE DIEU, EST UN VASE D'HONNEUR.

SOMMAIRE. — 1. Double espèce de vases. — 2. Marie est un Vase honorable. — 3. Solide. — 4. Précieux. — 5. Admirable. — 6. Immense. — 7. Très-beau. — 8. Choisi. — 9. Jamais déformé. — 10. Orné de pierres précieuses. — 11. Non vide. — 12. Très-pur.

I. — Saint Paul, le vase d'élection, choisi pour porter le nom trois fois saint de Notre-Seigneur Jésus-Christ, écrivant aux Romains, parle, comme nous venons de le dire, de deux sortes de vases [2]. Les uns sont des vases d'honneur, les autres des vases d'opprobre. « Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de tirer de la même masse d'argile un vase de gloire et un autre destiné à l'opprobre? » Les vases en honneur dans une maison sont les plats, les bassins, les coupes, les gobelets; les vases destinés à l'opprobre sont les marmites, les bassins à laver, les vases de nuit. Les vases en honneur dans l'Église sont les élus et

[1] *Aux Romains*, IX, 21. — [2] IX, 21.

les prédestinés, soit Juifs, soit Gentils, que Dieu forme par les tribulations, éprouve par les tentations, orne par la grâce et les vertus, garde et conserve dans son trésor par le don de la gloire. Les vases destinés à l'opprobre sont les méchants, les endurcis et les réprouvés, qui deviennent des vases de ce genre par leur faute et dont Dieu se sert non pas pour conserver le baume de sa grâce, mais pour recevoir l'infamie de sa colère. Cette différence des vases ne vient pas de ce que l'un est fait d'une matière noble, l'autre d'une matière moins précieuse, car ils sont formés d'une seule et même matière; mais elle provient de l'usage qu'on en fait. Il en est de même pour les hommes; ce n'est pas la nature qui destine ceux-ci à la souffrance et au supplice, ceux-là à la gloire et la vie éternelle; mais la mauvaise volonté les damne, et la bonne volonté les rend dignes de la béatitude. Voyez Théophylacte dans l'explication de ce passage. Dieu est donc la source et l'origine de l'honneur, car il est écrit [1] : « Il m'a sauvé, par un effet de sa bonne volonté pour moi. » Au contraire, la source de l'opprobre, c'est l'homme même: « Ta perte vient de toi, Israël [2]. »

II. — La Vierge, qui est le sujet de cette conférence, est le vase le plus honorable de tous, c'est-à-dire le plus digne d'honneur. Tous les vases humains sont tombés, sont devenus corrompus et abominables. « Je suis devenu comme un vase de perdition », dit un des justes [3]. Et le prophète Osée [4] : « Israël est maintenant comme un vase souillé au milieu des nations. » C'était le sujet des lamentations d'Œdipe, dans *Sophocle;* car il avait été élevé dans la honte : « Vous m'avez élevé, dit-il, beau comme un vase rempli d'ordures, » c'est-à-dire de pensées abjectes, de paroles obscènes, d'actions infâmes. Oh! vase de perdition et de honte, vase abominable et digne de mépris!

Seule entre toutes les pures créatures, Marie est un vase solide qui ne se brise jamais, un vase précieux, un vase admirable, un vase immense, le plus beau des vases, un vase choisi, un vase qui ne se déforme jamais, un vase orné, un vase qui n'est pas vide, mais qui est bien scellé; un vase plus brillant et plus pur que les Séraphins et les Chérubins. Car Dieu a trouvé des méchants même parmi ses Anges.

[1] Ps. XVII, 21. — [2] *Osée*, XIII, 9. — [3] Ps. XXX, 13. — [4] VIII, 8.

Elle est donc un vase honorable. Expliquons chaque qualité en particulier.

III. — Marie est un vase solide qui ne se brise jamais ; car il n'est sujet ni à la fragilité ni à l'instabilité ; il ne peut être rompu ni par la violence des suggestions du démon ni par le choc du péché. En outre, il est solide et ne se brise pas, parce que la virginité disparaît chez les autres femmes dès qu'elles conçoivent, et que, dans leur enfantement, elles sont comme brisées par une douleur excessive ; tandis que la Mère de Dieu, semblable au vase le plus solide, fut douée d'une telle fermeté et d'une telle solidité que sa virginité resta intacte dans sa conception, qu'elle ne fut pas brisée dans son enfantement, et qu'elle demeura toujours vierge, sans disjonction ni rupture.

IV. — Marie est un vase précieux, parce qu'il est d'or : « Vase d'or solide[1]. » Elle est vraiment un vase d'or, car elle brille de l'éclat royal comme de l'or le plus précieux, et que son ardent amour lui donne la splendeur de l'or. Elle est un vase d'or, parce qu'elle contenait en elle l'or de la divinité mêlé à la terre de notre humanité. Aussi Hésychius de Jérusalem a appelé le sein de la Vierge : « Mine d'or, » parce que l'or de la divinité, mêlé à la terre de notre humanité, a été tiré et arraché de ce sein.

V. — Marie est un vase admirable : « C'est un vase admirable, l'œuvre du Très-Haut[2]. » Certes, « c'est un vase admirable, » car nulle part on n'en trouve de semblable. Avant lui, il n'y en a point eu de pareil, il n'y en aura pas après lui : « L'œuvre du Très-Haut. » Quoique Dieu ait opéré de grandes choses dans les créatures du monde, cependant ses doigts n'ont pas fait d'œuvre plus sublime, plus excellente, plus magnifique que la Vierge Marie, Mère de Dieu. « Il n'a pas été fait d'œuvre semblable dans tous les royaumes du monde. » Ni dans les cieux, ni sur la terre, ni dans les Enfers ; rien ne fait plus l'étonnement de la nature, l'admiration des hommes, l'effroi des démons, la vénération des Anges.

VI. — Marie est un vase immense. Elle fut immense, la grâce dont la Vierge fut remplie. Car un vase immense ne peut être plein,

[1] *Ecclésiastique*, L, 10. — [2] *Ibid.*, XLIII, 2.

si ce qui le remplit n'est pas immense. Or, Marie fut un vase d'une immensité infinie ; car elle put contenir Celui qui est plus grand que le Ciel. Voilà pourquoi saint Bonaventure [1] s'adresse à la Vierge en ces termes : « O immense Marie, vous êtes plus vaste que le ciel, parce que Celui que les cieux ne pouvaient contenir, vous l'avez porté dans votre sein. Vous êtes plus vaste que le monde, parce que Celui que le monde entier ne peut renfermer dans ses bornes s'est fait homme dans vos entrailles. » Si donc Marie eut un sein immense, quelle dut être l'immensité de son âme !

VII. — Marie est le plus beau des vases. De même que les vases, c'est-à-dire les calices dans lesquels les prêtres célèbrent, ou les verres, ou les coupes dans lesquelles les riches boivent le vin, sont d'ordinaire artistement travaillés, ingénieusement ornés d'or à l'intérieur et à l'extérieur, embellis par des pierres précieuses; ainsi Dieu orna Marie au dedans et au dehors : au dedans, par l'abondance incomparable de toutes les grâces, par l'éclat et la splendeur de toutes les vertus ; au dehors, par un corps distingué, agréable et parfait, et par une beauté qui n'avait rien de féminin et de séducteur, mais grave, digne, vénérable et auguste, telle que nous la représentent les portraits peints par saint Luc, que nous avons énumérés plus haut, en indiquant les lieux où ils sont conservés et honorés; et par cette remarquable perfection des membres que nous avons décrite plus haut d'après le prêtre Épiphane et Nicéphore [2]. Aussi l'Époux la en ces termes [3] : « Que vous êtes belle, ma bien-aimée, que vous êtes belle ! » Nous avons parlé longuement plus haut de la beauté de Marie.

VIII. — Marie est un vase choisi. Si saint Paul a été surnommé « vase d'élection [4], » parce qu'il portait et proclamait par toute la terre le nom vénérable du Christ, quel vase doit être la Vierge, Mère de Dieu, qui reçut dans son sein et porta pendant neuf mois le Christ ui-même, le Fils de Dieu ! Le monde aurait dû recevoir avec le plus grand respect, avec les transports du plus ardent amour, le Fils de Dieu, qui descendait du Ciel sur la terre pour prendre la nature

[1] *Miroir*, chap. v. — [2] Liv. II, chap. XXIII et XLIV. — [3] *Cantiques*, IV, 1. — [4] *Actes des Apôtres*, IX, 15.

humaine; il aurait dû lui préparer un trône orné de toutes les vertus; mais aveugle, mais ingrat, mais indigne, il le méprisa, il le rejeta: « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont point reçu [1]. » Seule entre tous, la Vierge le reçut et le cacha dans le vase immaculé de son sein, et, par le parfum de ses vertus et de ses mérites, elle chassa tellement l'odeur infecte du péché qui rendait la terre odieuse au Fils de Dieu, que par sa bonne odeur elle fit descendre le Christ et l'attira en elle, et remplit le devoir des autres hommes en fournissant à leur place ses entrailles pour recevoir le Messie, ses bras pour l'embrasser, sa langue pour le louer et le saluer, son cœur pour l'aimer, toute sa personne enfin pour le servir.

IX. — Marie est un vase qui ne se déforme jamais. Les Hébreux avaient le soin le plus religieux pour que le parchemin sur lequel ils écrivaient le Thephilem, c'est-à-dire les paroles de Dieu, fût sans aucune tache ni souillure, et tiré d'un animal propre, comme le rapporte Oleaster, d'après les usages des Hébreux [2]. Si donc les simples paroles de Dieu devaient être écrites sur un parchemin si pur et si propre, comment le Verbe de Dieu lui-même, qui devait être écrit non par la main des hommes, mais par celle de Dieu dans le sein de la Vierge, comme sur une page, n'aurait-il pas exigé un vase très-pur, très-propre, afin d'y être reçu et caché pour le salut des hommes? Mais nous avons parlé plus longuement de la pureté de la sainte Vierge à l'invocation de *Vierge très-pure*.

X. — Marie est « un vase orné de toutes sortes de pierres précieuses [3] ». Les diamants et les pierres précieuses étaient chez les anciens les signes mystérieux des choses célestes et divines. Aussi sainte Agnès et les autres bienheureuses vierges ont apparu vêtues de robes d'or et de pierres précieuses, comme le rapporte saint Ambroise [4]; ce qui indique que leur âme était ornée des splendeurs des vertus célestes. Les pierres précieuses sont donc des sortes de vertus qui ornent le vase de Marie et le font briller d'un éclat merveilleux. Jamais l'Inde n'a produit de telles hyacinthes, la Phénicie de tels béryls, la mer Rouge de telles émeraudes, Carthage de telles escarboucles, la

[1] St. Jean, IV, 11. — [2] Commentaire *sur le Chapitre* XIII *de l'Exode*. — [3] *Ecclésiastique*, L, 10. — [4] XLIe Sermon.

Scithie de telles améthystes, l'Arabie de tels diamants, Scio de telles topazes, Marseille de telles escarboucles, le Gange des pierres si précieuses, que celles dont le vase de Marie fut orné par son Créateur. Nous donnerons les qualités de chaque pierre précieuse, et nous les appliquerons à la sainte Vierge en expliquant l'invocation suivante.

XI. — Marie n'est pas un vase vide, mais un vase bien scellé. Il n'est pas vide, parce qu'il est plein de grâce : « Je vous salue, pleine de grâce. » Saint Bernard dit : « Elle est pleine de grâces pour elle, elle en surabonde pour nous; tous nous en avons reçu de sa surabondance. » Aussi saint Grégoire le Thaumaturge [1] l'appelle : « Trésor de grâce. » Saint Bernard, dans le passage cité, la nomme : « Véhicule de grâce. » Richard de Saint-Laurent [2] l'appelle « trésor de la munificence et de la libéralité divines. » Elle est un vase bien scellé, car l'amant de la chasteté lui-même, Jésus-Christ, l'a non-seulement remplie, mais encore scellée.

Le sein de Marie fut muni d'un sceau; c'est ce qu'affirment le prêtre Chrysippe [3], saint Ildephonse [4] et Proclus [5], s'appuyant sur ce que la Vierge enfanta sans perdre sa virginité ou son intégrité, et qu'elle conserva le sceau de la chasteté tout en devenant mère. Nous avons traité longuement ce sujet plus haut, à l'invocation de *Mère toujours vierge*.

XII. — Marie est un vase plus brillant et plus pur que les Chérubins et les Séraphins. Saint Épiphane [6] s'adresse à elle en ces termes : « Vous êtes plus belle que les Chérubins, les Séraphins et toute l'armée angélique. » André de Crète [7] la loue ainsi : « Beauté incomparable formée par Dieu, statue artistement sculptée, image vivante du premier modèle. » Grégoire de Nicomède [8] parle ainsi à la Mère de Dieu : « O la plus belle beauté de toutes les beautés ! O Mère de Dieu, l'ornement inimitable de toutes les belles choses ! » Nous traiterons plus longuement ce sujet lorsque nous expliquerons l'invocation

[1] Sermon *sur l'Annonciation.* — [2] *Gloires de la Vierge,* liv. X. — [3] Homélie *sur les Gloires de la Vierge.* — [4] v[e] Sermon *sur l'Assomption de Marie.* — [5] Sermon *sur la Naissance de Jésus-Christ.* — [6] Sermon *sur les Gloires de la Vierge.* — [7] Sermon *sur le Sommeil de Marie.* — [8] Sermon *sur l'Offrande.*

de *Reine des Anges*. Disons encore quelque chose de l'honneur de ce vase trois fois saint, pour prouver qu'il est toujours de plus en plus honorable.

302e CONFÉRENCE

ON DÉMONTRE QUE LA VIERGE, MÈRE DE DIEU, EST UN VASE HONORABLE, PAR LE CHOIX DIVIN, PAR SON USAGE OU L'EMPLOI AUQUEL ELLE A ÉTÉ ÉLEVÉE.

SOMMAIRE. — 1. D'où dépend l'honneur d'un vase. — 2. Sublime prédestination de la Vierge. — 3. Figures de Marie dans l'Ancien Testament. — 4. Dignité de la Mère de Dieu. — 5. Culte d'hyperdulie. — 6. Marie plus honorée que la reine de Saba, qu'Esther, que David, que Salomon, Élie, saint Paul, les bergers, les Mages.

I. — Nous avons dit un peu plus haut que l'honneur d'un vase ne dépend pas de la masse ou de la matière dont il est formé, mais de la volonté ou de l'intention de celui qui l'a fait. En effet, un vase noble et honorable sera celui que l'ouvrier destine à un usage noble et honorable; au contraire, celui qu'on destine à un usage honteux, dégoûtant et malpropre, sera un vase ignoble ou méprisable. « Le potier, écrit l'Apôtre aux Romains[1], n'a-t-il pas le pouvoir de tirer de la même masse d'argile un vase de gloire et un autre destiné à l'opprobre? » Il en est de même pour les hommes; leur honneur ne dépend pas de leur nature, qui est la même pour tous, mais du choix divin; car Dieu confère plus de grâces, plus de vertus et de bienfaits à celui qu'il veut élever à un honneur plus sublime, et il le rend plus honorable. Au contraire, il retire sa grâce, ses vertus et ses dons à celui qu'il méprise, et, par conséquent, il le rend vil, abject et méprisable. « Nul ne peut corriger celui que Dieu méprise, » dit Salomon[2].

II. — Entre toutes les pures créatures, Dieu a aimé spécialement la glorieuse Vierge, l'a préélue et prédestinée, d'une manière tout à fait particulière, à la dignité de devenir sa Mère. Et c'est ce qu'elle a dit elle-même[3] : « Semblable à un canal, je suis sortie du Paradis; » car, par une destination et une disposition éternelles de Dieu, j'ai été destinée et disposée pour faire couler dans le monde entier cette

[1] IX, 21. — [2] *Ecclésiastique*, VII, 14. — [3] *Ibid.*, XXIV, 41.

source du Paradis qui est vraiment une source et qui procède de toute éternité de la source de la substance paternelle.

C'est aussi ce que signifient ces paroles de l'Écriture[1] : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; j'étais avant qu'il commençât à faire quelque chose. » Quoique ces paroles s'entendent principalement du Christ, car le Seigneur l'a possédé, selon la divinité, au commencement de ses voies, c'est-à-dire de ses actions, parce qu'il a été de toute éternité dans le sein du Père, avant toute créature; selon l'humanité, parce qu'il a été prédestiné de toute éternité dans les desseins de Dieu, pour que le commencement et la fin de toutes les œuvres divines se fissent sous Dieu même, c'est-à-dire pour que les Anges et les hommes se fissent à cause du Christ. Cependant, d'une manière secondaire et par comparaison, l'Église applique ces paroles à la sainte Vierge, lorsqu'elle les chante dans la messe de sa Conception et de sa Nativité.

Luther, dans une note de son récit *sur la Fête de la Nativité de la sainte Vierge*, blâme l'Église d'appliquer témérairement à la Vierge les paroles que Salomon a écrites sur la sagesse, et l'accuse de blasphème et de mensonge avec une violence incroyable; voici ses paroles : « Ils ont appliqué littéralement à Marie ces paroles qui ne conviennent qu'à la divine Sagesse, c'est-à-dire au Christ; car c'est lui qui fut avant les siècles, lui par qui toutes choses ont été créées. L'attribuer à Marie, Mère de Dieu, c'est un pur mensonge, un blasphème contre Dieu. » Telles sont les paroles de ce fanatique. D'autres hérétiques soutiennent cette doctrine, et, pour ce motif, accablent l'Église de reproches sans nombre. Mais ils sont aveuglés et leurs esprits sont plongés dans les plus épaisses ténèbres. Jamais l'Église n'a voulu entendre ces paroles à la lettre de la Vierge Marie, car elle croit fermement et confesse que la personne divine est infiniment au-dessus de toute créature, quelque excellente qu'elle soit; mais elle a usé d'une certaine liberté de comparaison, selon la coutume des saints Pères, qui attribuent souvent ce qui est de Dieu à la Vierge, sa Mère, et le restituent aussitôt à Dieu comme une chose empruntée. Car

[1] *Proverbes*, VIII, 22.

tout ce que l'on dit de sa très-sainte et illustre Mère revient tout entier à la gloire de Dieu, quoique Galatin[1], donnant trop d'importance à cette comparaison, assure que plusieurs passages, parmi ceux de ce chapitre, peuvent beaucoup mieux s'entendre de la sainte Vierge que de la Sagesse.

C'est donc la Vierge « que le Seigneur a possédée au commencement de ses voies, » c'est-à-dire de ses œuvres, non pas qu'il l'ait créée avant les siècles, comme l'assurait un ermite nommé Théoctiste, dont Baronius fait mention en l'an 823; mais qu'il l'a prédestinée de toute éternité, afin qu'elle fût en même temps que le Christ la première, la principale et la reine de toutes les œuvres de Dieu, c'est-à-dire de toutes les pures créatures. Voilà pourquoi les rabbins, au témoignage de Galatin[2], appellent la Mère du Messie « la première des créatures humaines, » c'est-à-dire la première non par la création et le temps, mais par sa *dignité, sa fin, son but, la prédestination* et les décrets de Dieu. Le Christ, il est vrai, est le premier prédestiné, que dis-je! le chef de tous les prédestinés; mais la Mère ne fut pas séparée du Fils dans la prédestination divine, car les choses qui ont des rapports entre elles sont connues en même temps. Aussi est-il dit de la Vierge[3], « brillante comme le soleil, » parce que dans sa prédestination et le choix que Dieu fit d'elle elle ne fut point séparée de son Fils, qui est appelé « Soleil de justice[4]. »

Secondement. Dieu a prédestiné la sainte Vierge pour qu'elle fût l'idéal de sainteté, d'après lequel il forma les saints Anges, les patriarches, les prophètes, les Apôtres, les martyrs, les Confesseurs, les vierges, les religieux. Lors donc que Dieu conçut par la pensée la Vierge, il prédestina tous ces Saints, et par cela même tous les fidèles. Aussi elle ajoute: « J'étais engendrée avant les collines[5], » c'est-à-dire avec une priorité de dignité sur les Anges (qui sont comme des collines très-élevées à cause de la sublimité de leur nature et de leur grâce); j'étais engendrée dans la prédestination divine, c'est-à-dire j'ai été engendrée et formée dans la pensée et la prédes-

[1] *Des Mystères,* liv. VII. — [2] Liv. VII, chap. I. — [3] *Cantique des cantiques,* VI. — [4] *Malachie,* IV. — [5] *Proverbes,* VIII, 25.

tination de Dieu. Saint Augustin [1] dit : « Il m'a engendrée avant toutes les collines, c'est-à-dire avant toutes les hauteurs des créatures. » Il m'a conçue, dis-je, dans sa pensée de toute éternité, et de toute éternité il m'a enfantée, comme brûlant du désir de m'enfanter et de me donner le jour, afin qu'il m'enfantât, pour ainsi dire, et me donnât le jour dans le temps qu'il avait décrété. La sainte Vierge fut de toute éternité prédestinée par Dieu en même temps que le Christ, non-seulement pour être sainte, mais encore pour être la Mère des Saints; de même que le Christ est le père, le prince, le chef, le guide de tous les Saints, soit des Anges, soit des hommes, que dis-je! l'idéal de la sainteté, de manière que Dieu dessinât et formât sur le modèle du Christ et de Marie tous les autres Saints. Et, de même que Dieu décerna au Christ de toute éternité la principauté de la grâce et de la gloire, et qu'il le destina à être le roi, le prince, le chef et le Seigneur de toute créature; ainsi, de toute éternité, il décerna aussi cette principauté à la sainte Vierge, sa Mère, afin qu'elle fût la princesse, la Reine et la maîtresse de toute pure créature. De même que Dieu voulut créer les Anges, Adam, les autres hommes et toutes les créatures pour le Christ (car l'incarnation du Christ fut la fin, l'honneur, la beauté et le complément de la création des Anges, des hommes et de l'univers entier), qu'il donna en outre au Christ la primauté et la principauté de toutes ses œuvres, même surnaturelles, et qu'il en fit le chef de tous ses décrets, de ses prédestinations, des prédestinés, de ses effets, de ses dons, de ses grâces, de ses vertus, de sa gloire, qu'il fait découler de lui et par lui sur les autres Saints, comme par l'influence de la tête sur les membres; ainsi, d'une certaine manière, il a voulu créer les Anges, les hommes et toutes les créatures pour Marie. Écoutez saint Bernard [2] : « C'est pour elle, dit-il, que le monde entier a été fait. » De même que Dieu a accordé au Christ la primauté et la principauté sur toutes ses œuvres, soit naturelles, soit surnaturelles, et qu'il a voulu que par lui, comme étant la tête, toutes les grâces découlassent dans les membres; ainsi, d'une certaine façon, il a donné à Marie la primauté et la principauté sur toutes ses œuvres.

[1] *De la Trinité*, liv. I, chap. XII. — [2] IIe Sermon *sur le Salve, Regina*.

Rupert[1] dit : « Elle est dans les cieux la Reine des Anges, et sur la terre la Reine des royaumes; puisqu'elle est la Mère du Roi couronné, que le Seigneur a établi au-dessus des œuvres de ses mains, elle est par conséquent Reine et possède de droit tout le royaume de son Fils. » De même que par le Christ, comme étant la tête, toutes les grâces divines découlent dans les membres, ainsi par Marie, comme par le cou, ces mêmes grâces découlent dans nous. Voyez ce que nous avons dit plus haut[2].

Cette parole de l'Écriture[3] : « J'ai été créée dès le commencement et avant les siècles, » s'applique également très-bien à la sainte Vierge, à cause de l'excellence de sa prédestination. Car quoique ces paroles conviennent littéralement à la Sagesse divine, cependant l'Église les applique mystiquement à la sainte Vierge. Elle dit donc : « J'ai été créée dès le commencement et avant les siècles, » c'est-à-dire : « J'ai été établie princesse et reine de toute éternité, car Dieu, dans sa prédestination, m'a accordé la primauté et la principauté sur toutes ses œuvres. » Ainsi, en effet, on dit que les rois, les évêques, les préfets, les magistrats sont créés, lorsqu'on leur confère la dignité de roi, d'évêque, de préfet et de magistrat.

C'est pour le même motif qu'on applique également très-bien à la Vierge cette parole du *Cantique des cantiques*[4] : « Brillante comme le soleil. » De même, en effet, que le soleil n'a pas d'égal parmi les astres, ainsi la très-sainte Vierge n'en a point parmi les Saints et les prédestinés. C'était la pensée de saint Bernard lorsque, dans la prière qui se trouve dans le tome II de ses œuvres, il s'adressait à la Vierge en ces termes : « Vous êtes brillante comme le soleil : je parle de ce soleil, créateur du soleil. Car il a été choisi au milieu d'hommes innombrables; vous avez été choisie au milieu de femmes innombrables. Il a été choisi au milieu des choses qui sont : vous avez été choisie au milieu des choses qui sont par lui. »

Voilà pourquoi la Mère de Dieu, en raison de cette dignité qui l'élève bien au-dessus de toutes les créatures, peut à juste titre s'appliquer cette parole de l'Écriture[5] : « J'ai eu l'empire sur tous les peu-

[1] Commentaire *sur les Cantiques*, chap. IV. — [2] Conférences 134 et 189. — [3] *Ecclésiastique*, XXIV, 14. — [4] Chap. VI. — [5] *Ecclésiastique*, XXIV, 10.

ples et toutes les nations, » parce que de toute éternité, dans la prédestination de Dieu, elle a été constituée par Dieu princesse et reine du ciel et de la terre, des Anges et des hommes, et de l'univers entier, comme je l'ai déjà dit.

III. — De plus, ce vase de Marie est un vase honorable, non-seulement parce que Dieu l'a destiné à l'honneur de toute éternité, mais encore parce que dès le commencement du monde il l'a montré dans tous les siècles sous des figures, des modèles et des exemples divers. Ainsi il a montré et fait briller sa virginité dans les Anges, son amour dans les Séraphins, sa sagesse dans les Chérubins, son pouvoir dans les Vertus, son autorité dans les Puissances, son excellence dans les Principautés, sa grandeur dans les Dominations, sa stabilité ou sa constance dans les Trônes, sa clarté dans les Archanges, son intégrité dans les cieux, sa splendeur dans les étoiles, notre nécessité dans les éléments, le bonheur dans les prés, le fruit dans les arbres, le pouvoir de respirer et d'agir dans les animaux, et, ce qui est bien plus, les vertus de tous les justes ne furent pas autre chose que des préludes figuratifs des grâces, des vertus et des dons de la Vierge. Aussi saint Bernard[1] a appelé la sainte Vierge *l'affaire de tous les siècles*, parce que c'est vers elle que tendent tous les siècles. C'est pour l'orner et la couronner que tous les siècles agissent; car tous les fidèles de tous les siècles ont aimé et glorifié Marie, comme nous l'avons montré plus longuement à l'invocation de *Vierge digne de louanges*. Aujourd'hui il n'est presque pas de ville qui n'ait un temple érigé en l'honneur de la Vierge; il n'est pas de temple qui n'ait une chapelle, ou un autel, ou une image de la sainte Vierge; il n'est pas d'église qui ne chante en son honneur le *Salve, Regina*, ou d'autres antiennes, ou hymnes semblables; bien plus, l'Église tout entière la salue assidûment : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, » etc.

Aussi, avant que la Vierge naquît, tous les ordres, toutes les générations et tous les états de tous les siècles ont désiré sa vue, sa conception et sa naissance, selon le témoignage de saint Jean Damascène[2] :

[1] IIe Sermon *sur la Pentecôte*. — [2] Ier Sermon *sur la Nativité de la Vierge*.

« Les siècles, dit-il, se disputaient l'honneur de votre naissance, mais leur discussion fut surpassée par le dessein déterminé de Dieu, par qui sont faits tous les siècles, et les derniers devinrent les premiers, en voyant le jour trois fois heureux de votre Nativité. »

IV. — En outre, la sainte Vierge est un vase honorable parce qu'il a été choisi par Dieu pour que le plus précieux des parfums, le Christ, notre Dieu, fût renfermé en lui, comme il y a été renfermé en effet. Par cet honneur, par cette dignité, la sainte Vierge surpasse tous les Anges et les hommes; car sa maternité est une dignité incomparable et incompréhensibie. Par elle, en effet, la Vierge a contracté une parenté avec Dieu, parenté très-proche, très-élevée et très-étroite. Elle est comme entrée dans l'ordre divin, ayant pour Fils consubstantiel à elle dans l'humanité celui-là même que le Père a pour Fils consubstantiel à lui dans la Divinité. Aussi, de même que Dieu le Père dit : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui, » ainsi la très-sainte Vierge peut dire les mêmes paroles.

Cette maternité la rendit en outre l'épouse du Saint-Esprit, parce que c'est par son secours et son œuvre, sans avoir de commerce avec un homme et en demeurant vierge, qu'elle conçut et enfanta le Christ. Aussi un poëte a dit : « Je vous salue, Vierge, fille, épouse, Mère de Dieu. » Elle fut en effet la Fille de Dieu le Père, l'Épouse de l'Esprit-Saint, la Mère du Fils de Dieu.

Peut-être ne savez-vous pas, ou n'examinez-vous pas ce que c'est que d'être la Mère de Dieu? Combien est grand cet honneur, combien cette dignité est sublime et admirable! Je vais vous le dire en peu de mots.

Être Mère de Dieu, c'est être en quelque sorte supérieure à Dieu par la maternité; c'est avoir l'autorité maternelle sur Dieu comme sur son Enfant, le fruit de son sein; c'est commander à Dieu comme à son Fils. Le fils, en effet, est par nature soumis à ses parents. C'est ravi d'admiration et d'étonnement à cette pensée, que saint Bernard s'écrie[1] : « Dieu auquel sont soumis les Anges, les Principautés et les Puissances, était soumis à Marie et à Joseph, à cause de Marie.

[1] IIe Sermon *sur Missus est.*

Admirez donc ces deux choses et choisissez celle que vous admirez le plus, ou la condescendance si douce du Fils de Dieu, ou la dignité si excellente de sa Mère. Des deux côtés, je suis stupéfait; des deux côtés, il y a miracle: et que Dieu obéisse à une femme, humilité sans exemple; et qu'une femme commande à Dieu, sublimité sans égale. »

Être Mère de Dieu, c'est enfanter Dieu et lui donner le jour. C'est donner à Dieu sa substance, son essence, son corps, sa chair, son sang; dignité immense et qui surpasse infiniment toutes les excellences et les dignités réunies ensemble de toutes les créatures. Car, de même que l'humanité du Christ, parce qu'elle est unie hypostatiquement à Dieu, est en quelque façon d'une dignité infinie; ainsi la sainte Vierge, parce qu'elle est Mère de Dieu, a pour ainsi dire une dignité infinie, à cause du bien infini qui est Dieu. Et, à ce point de vue, il ne peut être rien de meilleur, de même que rien ne peut être meilleur que Dieu. C'est la doctrine de saint Thomas[1].

Être Mère de Dieu, c'est avoir comme dans la racine, la source et e fondement de toutes les grâces divines, les dons, les prérogatives et les priviléges que les Saints ont ou doivent avoir. C'est surpasser par la grâce et la gloire tous les Anges et tous les hommes justes, non-seulement pris à part, mais encore réunis et rassemblés en un seul. Car, par le fait même que Dieu appelle Marie sa Mère, il l'honore comme sa Mère, il l'aime comme sa Mère, lui obéit comme à sa Mère, et par conséquent l'enrichit de grâces et de bienfaits, comme étant une Mère digne d'un tel Fils. Aussi, de même que dans un royaume terrestre, l'honneur et la dignité de la reine surpassent toutes les dignités des princes, des ducs, des marquis, des comtes, des barons, des sujets même réunis ensemble, parce que cette dignité est transcendante, d'un ordre plus élevé et égale à la majesté royale; ainsi, la dignité de Marie, Reine du ciel et de la terre, surpasse dans le royaume des cieux les dignités de tous les Anges et de tous les hommes, car il sont ses sujets, leurs dignités seraient-elles réunies et rassemblées en une seule. Saint Épiphane[2] dit : « En exceptant Dieu seul, vous êtes supérieure à tous. »

[1] Ire Part., quest. xxv, art. 64. — [2] Ier Sermon *sur les Gloires de la Vierge.*

Il en est qui font Marie presque égale au Christ par la plénitude de la grâce, quoique la grâce de la Vierge soit, sous beaucoup de rapports, inférieure à la grâce du Christ. Cependant, elle semble lui être presque égale en ce que, de même que nulle pure créature ne fut plus rapprochée du Christ que sa Mère, ainsi, même pour la plénitude de la grâce, personne ne fut plus voisin du Christ que ne l'est Marie, sa Mère; de sorte que les autres Saints sont pour cela à une distance infinie de la Vierge, suivant l'opinion de saint Jean Damascène[1] : « Il y a, dit-il, entre la Mère de Dieu et les serviteurs de Dieu une distance infinie, » savoir : en dignité, en privilége, en vertus, en dons, en grâce et en gloire. En effet, quelque extension, quelque augmentation, quelque accroissement que prennent ces bienfaits dans une pure créature, jamais ils n'arriveront à la dignité de la Mère de Dieu, qui est d'un ordre supérieur.

V. — Aussi l'Église accorde aux Anges et aux Saints le culte de dulie, et à la sainte Vierge le culte d'hyperdulie, qui s'approche le plus du culte de latrie, qui n'appartient qu'à Dieu. Joignez ensemble tous les honneurs qui sont dus et accordés aux Anges et aux hommes, ils seront tous du culte de dulie, et jamais, quels que soient leurs accroissements, ils n'arriveront au culte d'hyperdulie qui est dû à la sainte Vierge, parce que ce culte est d'un ordre supérieur. On voit donc combien ce vase est honorable. Aussi, tous les honneurs des autres ne sont presque rien en comparaison de celui de Marie. Car, quoique les Anges, les patriarches, les prophètes, les Apôtres, les martyrs, les Confesseurs, les vierges soient des vases honorables dont l'Esprit-Saint s'est servi comme d'instruments pour une foule de bonnes œuvres, cependant si leur honneur est comparé à l'honneur de Marie, à peine doivent-ils être regardés comme des vases honorables; de sorte que la sainte Vierge seule est appelée vase honorable, à cause de l'honneur si éminent qui lui est rendu.

VI. — La reine de Saba se regarda comme très-honorée d'être admise en présence de Salomon[2]. Mais Marie eut un bien plus grand honneur, car non-seulement elle fut admise en présence du vrai Salo-

[1] Ier Sermon *sur le Sommeil de la Vierge*. — [2] IIIe *Livre des Rois*, chap. x.

mon, mais encore elle l'enfanta, lui donna le jour, le nourrit, le pressa contre son sein, écouta les délicieuses paroles de sa prédication, vit d'une manière plus particulière ses œuvres remarquables, les connut d'une manière plus certaine, les retint avec plus d'amour, et les livra aux Apôtres et aux autres fidèles.

Esther eut un grand honneur d'être choisie pour l'époux de très-puissant roi Assuérus [1]. Il en fut de même pour Ruth, servante de Booz, qui devint l'épouse de son maître [2]; pour Rébecca, qui fut demandée en mariage par Isaac [3]; enfin, pour Roxane et Compaspa qu'Alexandre le Grand unit à son sort. Mais que sont tous ces honneurs auprès de celui de Marie, qui devint la Mère et l'Épouse du souverain Roi des rois, du Créateur de l'univers entier?

Ce fut pour David le comble de l'honneur d'être enlevé à la garde de ses troupeaux, placé sur le trône et couronné du diadème royal. Ce fut pour Marie un bien plus grand honneur d'être tirée de l'humble condition des créatures, de devenir la Mère de Dieu, la Reine des Anges et de tout l'univers.

Salomon se regarda comme très-honoré, lorsque, après avoir construit son temple si magnifique et si merveilleux au milieu des autres merveilles du monde, le Seigneur daigna manifester sa gloire à ceux qui priaient dans ce temple, leur accorder sa bénédiction, exaucer leurs prières et leur promettre d'y rendre ses oracles. Mais bien plus grand fut l'honneur de la Vierge qui fut élevée jusqu'à être le trône de Dieu, et mérita de le porter non en figure, mais en vérité.

Que Daniel ne dise plus qu'il fut grandement honoré dans la fosse aux lions, de ce qu'un prophète, porté par un Ange, vint le nourrir [4]. Qu'Élie cesse de se croire comblé d'honneur pour avoir été nourri par un Ange dans le désert [5]. Que Marie seule se glorifie d'être digne d'un assez grand honneur pour mériter de recevoir dans son sein le Roi des Anges, de l'enfanter, de le nourrir, de le vêtir.

Ne nous étonnons plus que saint Paul ait été ravi jusqu'au troisième ciel; étonnons-nous de ce que Marie soit devenue le Temple de

[1] *Esther*, II. — [2] *Ruth*, IV. — [3] *Genèse*, XXIV. — [4] *Daniel*, XIV. — [5] III[e] *Livre des Rois*, chap. XIX.

de Dieu, le Tabernacle du Très-Haut. Grand fut l'honneur des bergers qui gardaient leurs troupeaux, d'être invités par un Ange à visiter l'enfant nouveau-né et d'être admis en personne à sa sainte présence [1]. Grand fut aussi l'honneur des Mages pour avoir trouvé l'Enfant avec Marie, sa Mère, l'avoir adoré, lui avoir offert des présents et lui avoir apporté leurs sceptres et leurs diadèmes, comme pour rendre hommage à sa souveraineté [2]. Mais combien plus grand fut l'honneur de Marie, qui mérita non-seulement de l'adorer, mais encore de le recevoir dans son sein, de le porter dans ses mains, de l'étreindre souvent entre ses bras!

Si la croix qui fut arrosée du sang du Christ, si le sépulcre dans lequel son corps fut enseveli, si l'étable dans lequel il naquit, si le cénacle où il institua l'Eucharistie, si le Jardin des olives qui, semblable à un instrument de supplice, fit couler le sang de Jésus-Christ, si le Calvaire sur lequel il est mort, si enfin toute la terre sur laquelle il est demeuré est appelée sainte, parce qu'elle a été foulée par ses pieds vénérables, si tous les lieux que sa présence sacrée a sanctifiés, sont pieusement honorés et vénérés par tous les Chrétiens, combien plus doit-on honorer la sainte Vierge, qui a conçu le corps sacré du Christ, de son sang très-pur par la coopération du Saint-Esprit, qui l'a porté dans son sein pendant neuf mois, l'a réchauffé, l'a nourri et l'a mis au jour pour le salut du monde! On ne peut exprimer l'honneur qui s'est attaché à ce vase sacré pour avoir été élevé à la dignité sublime de Mère de Dieu. Nous avons traité plus longuement ce sujet en expliquant la qualification de *sainte Mère de Dieu*, dans toute la 106e Conférence.

[1] St. Luc, II. — [2] St. Matth., II.

XXXI

VAS INSIGNE DEVOTIONIS

VASE INSIGNE DE DÉVOTION

Parmi les vases honorables, les uns sont vils, ou de peu de prix, comme les bassins, les plats, les marmites, les amphores, faits de terre, de bois, de fer, d'airain, d'étain, de verre; d'autres sont remarquables et précieux, comme les bassins, les plats, les verres ou coupes, faits d'or ou d'argent et ornés de diamants et de pierres précieuses. Il ne suffisait pas donc pas d'appeler la très-sainte Vierge Vase honorable, mais il était nécessaire d'ajouter Vase insigne, c'est-à-dire non pas un vase quelconque, quoique honorable, mais un vase de grand prix, remarquable, noble et incomparable.

303e CONFÉRENCE

COMBIEN LA GLORIEUSE VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU, EST UN VASE INSIGNE.

SOMMAIRE. — 1. Éloge de Caton Porcius. — 2. Humilité et virginité de Marie. — 3. Ce qu'on appelle insigne. — 4. Portrait d'Hélène par Zeuxis. — 5. Perfection des vertus de la Vierge. — 6. Combien Marie est un vase insigne.

1. — Un auteur a fait de Caton Porcius cet éloge magnifique : « C'était le premier général, le premier orateur, le premier jurisconsulte [1]. » Cet éloge si glorieux est outré, quel que soit son auteur,

[1] *Claudius Minor*, Emblema LXXXIII.

car Caton fut de beaucoup inférieur à Aquilius Gallus, s'il lui est comparé pour la science en droit; dans l'art oratoire, il ne surpassa ni Lucius Crassus, ni Marc Antoine, ni Hortensius, ni Cicéron; et dans l'art militaire, il ne peut être comparé ni à Alexandre le Grand, ni à Caius César, ni à une foule d'autres qui se rendirent jadis très-célèbres dans la république romaine. La Vierge, Mère de Dieu, a cette prérogative que, quel que soit le point de vue sous lequel on la considère, elle est en tout la première, la plus distinguée et la plus remarquable. Elle est comme le phénix, seule et unique entre toutes les créatures : « Ma colombe est unique, elle est parfaite, » dit l'Époux [1].

II. — Sa foi fut sans égale, car elle crut la première ce qui n'avait pas encore été révélé complétement au monde : « Bienheureuse, vous qui avez cru [2]! » Son espérance fut sans égale, car non-seulement elle fut élevée à Dieu par la plus ferme espérance et la confiance la plus assurée, mais encore elle devint notre propre espérance; car, après le Seigneur, c'est surtout dans l'intercession de Marie que nous nous confions. Aussi, non-seulement est-elle appelée « Mère de la sainte espérance; » mais encore elle est nommée « espérance même » par l'Église : « Notre vie, notre douceur et notre espérance. » Son amour fut sans égal [3] : « Il a réglé en moi mon amour. » D'autres disent : « Son amour est un drapeau au-dessus de moi. » Car, de même que dans une armée le drapeau est élevé au-dessus de tout, ainsi l'amour de la Vierge surpasse l'amour des autres Saints. Son humilité fut sans égale; car, lorsque l'Ange l'honora du titre de Mère de Dieu, elle s'attribua la condition de servante, en disant : « Je suis la servante du Seigneur. »

Examinez son ineffable humilité. Rien ne répugne plus à la condition de servante que la dignité de mère; car, comme le dit Aristote dans sa *Morale* : « Un père et une mère, seraient-ils faits prisonniers dans un combat, ne peuvent être les esclaves de leurs enfants. » Le pouvoir paternel est en effet si fort, qu'il est absolument contraire à toute servitude, de quelque part qu'elle vienne. J'ose avancer que la

[1] *Cantique des cantiques*, VI, 8. — [3] St. Luc, I. — [2] *Cantique des cantiques*, II, 4.

qualité de maître ne répugne pas autant à la servitude que ce pouvoir paternel, car il peut se faire, et même il arrive souvent que le maître, par un revirement de fortune, devient l'esclave de ses serviteurs; mais il n'arrive jamais que le père ou la mère deviennent les esclaves de leurs enfants. Elle fut donc admirable, l'humilité de la très-sainte Mère de Dieu qui, élevée à la dignité de mère, s'attribua, par un abaissement sans exemple, la condition de servante qu'exclue absolument la maternité : « Je suis la servante du Seigneur. » Sa virginité fut sans exemple, car elle fut toujours très-pure, sans être stérile et étrangère à toute corruption. Chez les autres vierges, on trouve la virginité, mais jointe à la stérilité; chez Marie, la plus complète virginité est unie à la plus admirable fécondité; aussi un poëte a dit : « L'enfantement et la virginité, pendant longtemps contraire, ont fait une alliance de paix dans le sein de la Vierge. »

Saint Germain dit : « Tout ce qui vous appartient est admirable, ô Mère de Dieu, tout est grand, tout surpasse les forces des autres. » On dirait avec raison que Marie est plutôt la merveille des hommes qu'une créature humaine. Saint Chrysostome [1] dit : « Marie, mes très-chers frères, fut toujours réellement une grande merveille. Car qu'a-t-on jamais trouvé, ou que peut-on jamais trouver de plus grand ou de plus illustre? » Aussi saint Ignace, martyr [2], appelle la sainte Vierge : « Prodige céleste, spectacle très-sacré. » Voyez le verset de *Mère admirable*, que nous avons expliqué plus haut. C'est donc à juste titre que la très-sainte Vierge est appelée *Vase insigne*.

III. — On appelle insigne, remarquable, éminent, ce qui se distingue du reste par quelque signe ou marque particulière. Ainsi ceux qui s'élèvent au-dessus des autres par leur noblesse, par quelque vertu, ou même par leurs vices, sont appelés remarquables. Car nous disons qu'une action est remarquable lorsqu'elle n'est pas vulgaire, mais rare, qu'elle n'a rien de médiocre, mais qu'elle est d'une manière remarquable ou bonne ou mauvaise. En un mot, tout ce qui excelle est appelé remarquable. Il est hors de doute que la sainte Vierge

[1] Sermon *sur la Fête de la Nativité de Marie.* — [2] Ire *Lettre à Saint Jean l'Évangéliste.*

excella en toutes choses, soit au point de vue de la nature, soit à celui de la grâce. Contemplez les perfections dans toutes les créatures, la stabilité dans la terre, la vertu de purifier dans l'eau, la subtilité dans l'air, la force de pénétration dans le feu, l'incorruptibilité dans les cieux, l'éclat dans la lune, la clarté dans le soleil, enfin dans les Anges la pureté et l'intelligence si nette de leur Créateur et des créatures. Considérez encore les perfections gratuites. La pureté première des Anges, dans lesquels Dieu formait en même temps la nature et répandait la grâce; dans les patriarches, la foi; dans les prophètes, l'espérance; dans les Apôtres, le zèle; la force dans les martyrs; la justice dans les Confesseurs; la sagesse dans les Docteurs; l'intégrité dans les vierges; vous verrez que Marie excelle en toutes choses. Le savant Idiot[1] dit : « Les privilèges de tous les Saints, ô Vierge, vous les avez réunis en vous; nul n'est égal à vous, nul n'est plus grand que vous, si ce n'est Dieu. »

IV. — Cicéron[2] raconte de Zeuxis, peintre très-célèbre d'Héraclée, que les Crotoniates vinrent le prier avec instances de leur faire un portrait d'Hélène qui la représentât dans sa plus grande beauté de femme; ils devaient placer ce portrait dans leur temple de Junon, au milieu d'une foule d'autres peintures remarquables. Zeuxis s'en chargea avec plaisir, mais avant tout il leur demanda quelles étaient les belles jeunes filles qu'ils avaient. Aussitôt ils le conduisirent dans le gymnase, et lui montrèrent une foule d'enfants d'une dignité remarquable. Lors donc qu'il eut vivement admiré la beauté de ces enfants : « Fournissez-moi, dit-il, je vous prie, les plus belles parmi ces jeunes filles, et, transportant sur un tableau inanimé la véritable beauté tirée de modèles vivants, je ferai le travail que vous m'avez demandé. » Les habitants de Crotone consentirent. Après une délibération publique, ils conduisirent au même endroit toutes les jeunes filles et donnèrent au peintre le pouvoir de choisir celles qu'il voudrait. Zeuxis en choisit cinq, dont beaucoup de poëtes nous ont transmis les noms, à cause de l'assentiment que le peintre donna à leur beauté. Il pensait que toutes les conditions requises pour une beauté parfaite ne peuvent pas se

[1] *Bibliothèque sacrée*, IIIe vol. — [2] *De l'Invention*, liv. II.

trouver dans un seul corps; parce que la nature n'a rien fait de parfait en tous points. Lors donc qu'il eut examiné avec soin la perfection et la beauté de ces cinq jeunes filles, il fit le magnifique portrait d'Hélène que les habitants de Crotone ont placé dans le temple de Junon. De la même manière, le Dieu tout-puissant, après avoir comme fait l'inspection des qualités qui se trouvaient dans les Anges, dans les hommes, dans telle ou telle créature, ou des exemples les plus remarquables de grâces et de vertus, d'une main prodigue et dans un degré plus élevé, les réunit avec la plus grande profusion dans la Vierge Marie qui devait être bientôt la Mère de Dieu. « Il lui donna la bénédiction de toutes les nations » et de toutes les créatures; il la rendit plus stable que la terre, plus pure que l'eau, plus subtile que l'air, plus pénétrante que le feu, plus incorruptible que les cieux, plus lumineuse que le soleil, plus splendide que la lune, plus pure que les Anges, plus sage que les Chérubins, plus ardente que les Séraphins. Il fit en sorte qu'elle surpassât la foi des patriarches, l'espérance des prophètes, le zèle des Apôtres, la force des martyrs, la justice des Confesseurs, la sagesse des Docteurs, l'intégrité des vierges, la continence des veuves, la fécondité des époux. Car tous ces bienfaits, le Créateur de toutes choses les a réunis avec prodigalité dans sa Mère future au degré le plus élevé et le plus éminent.

V. — Aussi l'Ange Gabriel, saluant la Vierge, dit : « Je vous salue, pleine de grâce. » Il ne dit pas pleine de grâces, comme Esther à Assuérus[1] : « Votre visage est plein de grâces; » mais il dit « pleine de grâce, » voulant indiquer par là que la Vierge fut remplie non-seulement de beaucoup de grâces prises collectivement, mais encore de chaque grâce en particulier; par exemple, qu'elle fut tellement remplie de foi que le doute ne trouva plus de place en elle. Les autres Saints, en effet, quoique pleins de foi, furent cependant quelquefois tentés par l'infidélité, au moins eurent-ils quelques mouvements de légère incrédulité. Mais la sainte Vierge fut si remplie de foi que jamais elle ne ressentit même le plus léger mouvement d'incrédulité. De même, elle fut si pleine d'amour qu'elle ne donna jamais la moin-

[1] *Esther*, xv, 17.

dre prise à la colère, à l'envie, à la haine, ou à un autre vice semblable, opposé à l'amour. Elle fut tellement remplie d'humilité qu'il ne se manifesta jamais en elle le moindre mouvement d'orgueil. Les autres Saints, quoique remplis d'humilité, n'eurent jamais cependant une plénitude telle qu'une pensée d'orgueil, au moins vénielle, ne se soit quelquefois emparée de leur esprit. La sainte Vierge, au contraire, eut le privilége spécial de ne ressentir jamais l'aiguillon de l'orgueil aux traits empoisonnés. Elle fut tellement remplie d'amour qu'elle ne sentit pas même les premiers mouvements de la concupiscence charnelle ; et il en est de même des autres grâces et des autres vertus. On voit donc combien est insigne ce vase, combien il est distingué, remarquable, noble, combien il surpasse et domine par son excellence les autres vases de ce genre.

VI. — Saint Paul fut un vase d'élection ; les patriarches, les prophètes, les Apôtres, les Évangélistes, les martyrs, les Confesseurs, les Docteurs, les vierges furent des vases beaux et précieux ; mais la sainte Vierge est un vase excellent, un vase insigne ; car sa virginité est plus pure que celle des autres vierges ; sa science est plus grande que celle des Docteurs ; sa sainteté plus parfaite que celle des confesseurs ; sa patience plus forte que celle des martyrs ; sa connaissance des divins secrets est plus profonde que celle des Évangélistes ; son zèle est plus ardent que celui des Apôtres ; sa lumière prophétique est plus brillante que celle des prophètes ; la joie que lui causa la venue du Messie est plus grande que celle des patriarches ; enfin, elle a toutes sortes de grâces en plus grande abondance qu'aucun Saint, qu'aucun Ange, qu'aucun homme. Vous avez autant de grâces, ô Vierge, qu'il y a d'astres au ciel.

« La grâce, dit saint Jérôme, n'est accordée aux autres que partiellement ; Marie, au contraire, fut inondée de toute la plénitude de la grâce. »

Vase insigne, œuvre magnifique sortie des mains de la Sagesse, vase dans lequel s'est accompli et célébré un grand mystère de piété, l'Incarnation du Verbe. « C'est un grand ouvrage du Dieu tout-puissant. »

Vase noble et très-beau, plus beau que tous les Anges, même que

les Séraphins; l'idéal et le modèle de toute perfection, de toute vertu, de toute sainteté, de tout honneur et de toute grâce, soit des Anges, soit des hommes, et même de toutes les créatures.

Vase immense, le principe de tout ce que Dieu a fait pour la rédemption des hommes. « J'ai été créée de toute éternité. » C'est vraiment « de toute éternité, » car un ouvrage si magnifique, un vase si immense et si remarquable, ne pouvait pas être l'œuvre d'une heure, d'un mois, d'un an ou d'un siècle, mais de tous les siècles.

Vase artistement travaillé et richement orné, dans lequel Dieu a exprimé et présenté au monde, plus que dans les autres pures créatures, sa sagesse, sa puissance, sa bonté et ses autres perfections, autant qu'il lui était possible de le faire.

Vase très-beau, que dis-je! océan de beauté, source du Paradis, temple et sanctuaire de Dieu, « abîme d'humilité, de grâce et de sagesse, » comme l'appelle saint Ildephonse. « Abîme de miracles, » dit saint Jean Damascène [1]. Mais expliquons la beauté et les splendides ornements de ce vase, afin de prouver plus clairement combien il est insigne et précieux.

304e CONFÉRENCE

On démontre que la Mère de Dieu est un vase insigne et précieux, d'après ce passage de l'Ecclésiastique [2] : « C'est un vase solide d'or, orné de toute sorte de pierres précieuses. »

Sommaire. — 1. Marie est un vase d'or solide. — 2. Marie est comparée au ciel. — 3. Douze pierres précieuses qui désignent les vertus de Marie.

I. — Tout le monde sait que ces paroles ont été dites de Simon, fils d'Onias; cependant on peut très-bien les appliquer mystiquement à la Vierge Marie.

Elle est un vase d'or. Car c'est d'elle, comme d'une mine d'or, qu'a été tiré l'or de la Divinité joint à la terre de notre humanité.

[1] Sermon v *sur la Nativité de la Vierge*. — [2] v, 10.

Richard[1] dit : « Son corps, » c'est-à-dire celui de Marie, « est la terre de Hévilath, d'où a été tiré l'or le plus pur, » c'est-à-dire la chair du Christ, « dont le prix inestimable a enrichi et racheté tous les justes. » Jamais il ne sera pauvre, celui qu'a enrichi cet or.

Elle est un vase d'or, c'est-à-dire fait d'or, car la sainte Vierge fut tout entière d'or, c'est-à-dire étincelante d'amour et brillante comme l'or. De même, en effet, que l'or tient le premier rang parmi les métaux, ainsi l'amour tient le premier rang parmi les vertus. Et la sainte Vierge, en effet, dut être tout entière d'or. Jadis, le nom ineffable de Dieu était écrit sur l'or, et il n'était pas permis de l'écrire sur un autre métal plus vil, comme le rapporte saint Augustin[2]; si donc il était défendu d'écrire le simple nom de Dieu ailleurs que sur de l'or, comment le Verbe de Dieu lui-même, le vrai Dieu, pouvait-il être reçu en personne dans la Vierge, si elle n'avait pas été toute d'or? Elle fut vraiment resplendissante de l'éclat royal, et brillante comme l'or par son ardent amour.

Solide. La sainte Vierge fut toujours solide, c'est-à-dire ferme, stable et inébranlable dans le bien ; ni le vent de la tentation, ni le souffle de la paresse et de l'indolence ne purent l'ébranler dans ses bonnes résolutions ; mais elle fut toujours comme une pierre solide et ferme, attachée à Dieu, et persévérant dans toutes sortes de grâces et de vertus.

II. — C'est pour cela qu'on compare ordinairement Marie au Ciel, comme nous l'avons dit. C'est avec raison qu'elle est appelée Ciel; car sa nature ne fut pas mobile, mais constante, incorruptible, ferme, solide comme celle des cieux, dont il est dit[3] : « Ils sont aussi solides que s'ils étaient d'airain. » La sainte Vierge Marie fut vraiment très-solide, car, frappée par l'adversité à coups redoublés et terribles, elle ne put jamais être brisée ni abattue, comme nous l'avons montré en l'appelant *Miroir de justice*, lorsque nous parlions de sa patience. Aussi est-ce avec raison qu'elle dit d'elle-même[4] : « Je suis comme

[1] *Gloires de Marie*, liv. II. — [2] Question cxx[e] *sur l'Exode*. — [3] *Job*, xxxvii, 18. — [4] *Cantique des cantiques*, viii, 10.

une muraille, et mon sein est comme une tour; c'est pourquoi devant mon époux j'ai été comme celle qui trouve la paix. » De même, en effet, que les murailles et les tours sont solides et fermes; ainsi la sainte Vierge fut toujours solide dans ses bonnes résolutions, toujours ferme, toujours inébranlable, jamais chancelante, jamais inconstante; elle fut une muraille par son amour de la virginité, une tour par la possession de l'amour et de toutes les vertus, possession par laquelle elle eut toujours la paix. Car celui qui a de la constance en lui-même, a toujours le bonheur d'être en paix avec Dieu et avec son âme.

Voilà pourquoi il est dit, dans l'*Apocalypse*[1], qu'elle a la lune sous ses pieds, pour nous faire entendre qu'elle fut exempte de toute inconstance. Car si la lune est sous ses pieds, c'est qu'elle est supérieure à l'inconstance, dont la lune est le symbole. Elle foule la lune à ses pieds, mais elle est revêtue du soleil, parce que le Soleil de justice, Jésus-Christ, l'a rendue tellement solide qu'elle est devenue comme la pierre la plus inébranlable. Le soleil, d'ordinaire, durcit la boue, lorsqu'il la couvre de ses rayons; ainsi le Soleil de justice, Jésus-Christ, consolide et affermit le cœur de ceux qu'il regarde des yeux de la miséricorde. Il regarda Simon, et aussitôt il lui donna le nom de Pierre[2] : « Jésus l'ayant vu, lui dit : « Tu es Simon, le fils de « Jona; tu seras appelé Céphas, ce qui veut dire Pierre. » Voilà que par un regard du Christ, Simon devient Pierre. Il n'est donc pas étonnant que Marie, que Dieu regarda : « Il a regardé l'humilité de sa servante, » fût affermie dans le bien, qu'elle devînt un vase solide.

III. — Orné de toutes sortes de pierres précieuses, c'est-à-dire orné des vertus, des bienfaits et des mérites dont ce vase de Marie brille d'une manière merveilleuse, comme je l'ai dit plus haut. Lorsque saint Jean décrivait les fondements de la ville de Jérusalem, qui descendait du Ciel, il les montra ornés de douze diamants distincts[3] : le premier était de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardonyx, le sixième

[1] XII, 1. — [2] St. Jean, I, 42. — [3] *Apocalypse*, XXI, 19 et 20.

de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysopase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste. Le vase de Marie est orné de ces douze pierres brillantes.

Le jaspe est la foi inébranlable de la Vierge. On dit que le jaspe est vert, quoiqu'on en trouve de bleu, de blanc et de rouge ; c'est le vert qui est le meilleur. Marie est verte, car sa foi est toujours vivante, et sa chasteté n'a jamais perdu la fleur de sa virginité. Les germes des autres vertus dont elle fleurit dès le commencement, ne se sont jamais fanés, au contraire, ils ont poussé de jour en jour avec plus de vigueur et d'abondance. Voilà pourquoi son Époux l'appelle un jardin toujours cultivé, toujours vert, toujours fécond et rempli de fleurs : « Vous êtes un jardin fermé, ma sœur, mon épouse, vous êtes un jardin fermé[1]. »

Le jaspe chasse les fantômes ; Marie met en fuite les fantômes de tous les dieux, de toutes les idoles et de toutes les hérésies. Saint Cyrille[2] s'adresse à la Vierge en ces termes : « Par vous toutes les créatures que retenaient les erreurs de l'idolâtrie se sont converties à la connaissance de la vérité. » Et l'Église chante : « Réjouissez-vous, Vierge Marie, seule vous avez anéanti toutes les hérésies dans l'univers entier. »

Le jaspe modère les pensées impures et les appétits charnels, purifie les yeux, arrête les écoulements de sang, suivant le vénérable Bède, Ruveus et d'autres dignes de foi. Marie chasse les pensées et les désirs impurs et charnels, et procure toute vertu. Saint Ambroise[3] dit : « Telle était la grâce de la Vierge que non-seulement elle conservait en elle la grâce de la virginité, mais encore qu'elle procurait le bienfait de la virginité à ceux qu'elle visitait. » Elle visita Jean Baptiste, et il tressaillit dans le sein de sa mère, et ce n'est pas sans raison qu'il fut pur de corps, c'est-à-dire vierge. Nous avons traité ce sujet plus longuement ailleurs.

Le saphir est l'esprit de la Vierge. Le saphir est bleu, de couleur céleste, brille de points d'or, et, frappé par les rayons du soleil,

[1] *Cantique des cantiques*, IV, 12.— [2] Homélie VI *contre Nestorius*.— [3] *De l'Institution de la Vierge*, chap. VII.

devient éblouissant. Marie est toute céleste; car lorsque son corps était sur la terre, son âme et sa vie étaient dans les cieux; elle brillait toujours de points d'or, c'est-à-dire par ses actes d'amour; frappée par les rayons du Soleil de justice, elle brûlait d'un amour sans égal.

«Le saphir est le diamant des diamants,» dit Tostat. Marie est la Vierge des vierges, la plus grande ou la première des vierges, comme je l'ai prouvé longuement en son lieu.

« Le saphir, dit Pierius[1], fut toujours en grande vénération parmi les anciens, car il est évident qu'il signifiait l'empire et le suprême pontificat. » Aussi Élien[2] enseigne que chez les Égyptiens le grand prêtre, qui était le juge suprême, avait l'habitude de porter suspendue à son cou une image de saphir qu'on appelait « vérité. » Et, même encore aujourd'hui, le saphir est un privilége des pontifes et des cardinaux, et le pontife envoie le saphir au cardinal nouvellement créé. Dans toutes les générations, la sainte Vierge fut, est et sera en grande vénération, comme nous l'avons montré en l'appelant : « Vierge digne de louanges. » Car c'est elle qui a enfanté Jésus-Christ, le souverain Roi, le souverain *Pontife*, le *souverain* Juge *des* vivants et des morts. « Car voilà que désormais tous les siècles m'appelleront bienheureuse. »

Le saphir (comme le pensent quelques auteurs dignes de foi) incline les hommes à la piété, à la constance, à la paix et à la modération des passions. C'est ce que fait avec plus de vérité la sainte Vierge Marie; car tous ceux qui la regardaient quittaient aussitôt toute immodestie, toute fougue, toute légèreté et revêtaient des mœurs saintes. Son seul aspect et sa seule présence conféraient d'ordinaire une virginité remarquable à ceux qu'elle visitait, comme nous l'avons dit plus haut, d'après saint Ambroise, et comme nous l'avons montré plus longuement ailleurs.

Moïse, Aaron, Nadab, Abiu et les soixante-dix des anciens d'Israël, montant sur la montagne pour recevoir de Dieu les tables de la loi, virent le Dieu d'Israël, et, sous ses pieds, comme un ouvrage de

[1] Hiéroglyphe XLI. — [2] Liv. XIV, chap. XXIV.

saphir et comme le ciel lorsqu'il est serein[1]. Cet ouvrage de saphir sur lequel étaient les pieds de Dieu signifiait la lumineuse pureté ou la très-pure clarté de la sainte Vierge, sur laquelle Dieu daigna s'asseoir comme sur un marchepied. C'est ainsi que les Docteurs, Moïse et Hacados, expliquent ce passage[2].

Si le saphir est de qualité supérieure, il forme ordinairement une très-belle étoile, selon le témoignage de Pline[3]. Ainsi la sainte Vierge est un saphir portant l'étoile la plus belle, c'est-à-dire le Christ, qui est appelé étoile[4] : « Celui qui sera victorieux... je lui donnerai l'étoile du matin, » c'est-à-dire moi-même, suivant l'interprétation de quelques auteurs.

Si le saphir est poli, il rend les images comme un miroir. La sainte Vierge, sanctifiée dans le sein de sa Mère, c'est-à-dire brillante de la plénitude de la grâce, devint un miroir sans tache, digne de représenter celui qui est l'image de la bonté divine, la figure et le caractère de sa substance.

Le saphir, poli comme un miroir, envoie des rayons qui colorent de sa propre couleur l'air environnant. De même, la sainte Vierge, polie par la plénitude des grâces et des vertus, répand le rayon de la clarté éternelle, c'est-à-dire le Fils de Dieu. Aussi l'Église chante dans la prose de la Nativité du Seigneur : « De même que l'étoile produit un rayon, la Vierge enfante un Fils; l'étoile n'est pas corrompue par le rayon, la Vierge ne l'est pas par son Fils. »

Suivant Dioscore, le saphir a une vertu médicale; il est salutaire aux épileptiques, aux lépreux, à ceux qui souffrent des yeux, et guérit même d'autres maladies. Les remèdes fournis par la Mère de Dieu sont plus certains et d'un effet plus rapide. Le saphir guérit quelques maladies du corps : Marie guérit aussi les maladies de l'âme par ses miracles, son exemple, sa doctrine, sa protection, ses prières. Je serais beaucoup trop long si je voulais donner le nombre de ceux qu'elle a guéris, qu'elle a tournés vers de meilleures pensées, qu'elle a délivrés des chaînes du démon, qu'elle a gagnés à Jésus-Christ et rendus illus-

[1] *Exode*, XXIV, 10.— [2] Dans *Galatin*, liv. VII, dernier chapitre.— [3] Liv. XXXVII, IX. — [4] *Apocalypse*, II, 28.

tres par sa virginité, son humilité, sa mansuétude, son amour et ses autres vertus.

La Vierge est tellement ce saphir, c'est-à-dire céleste, qu'elle est dite fondée sur des saphirs [1] : « Je placerai toutes les pierres dans leurs rangs, tes fondements seront de saphir. » Je sais que quelques-uns appliquent ces paroles à l'Église que le Christ doit fonder, et dont il met en ordre les pierres, c'est-à-dire les Apôtres, les prophètes, les Docteurs; cependant on peut les appliquer avec raison à la sainte Vierge, dont Dieu a rangé les vertus et les grâces de toutes sortes, comme des pierres précieuses, c'est-à-dire qu'elle l'en a ornée. La sainte Vierge est dite avec raison fondée sur des saphirs, qui sont de couleur céleste; parce que toutes ses grâces et ses vertus furent entièrement célestes et divines. Et ce n'est pas sans une signification cachée, qu'elle n'est pas dite «bâtie» sur des saphirs, mais «fondée,» car même ce qui semblait inférieur dans la Vierge, et comme les fondements de tout son édifice, fut tout à fait céleste, et principalement son humilité; car, fondée sur cette vertu comme le saphir le plus précieux, elle représenta, pour ainsi dire, un ciel d'une éblouissante splendeur.

La calcédoine, ou escarboucle, est l'ardent amour de la Vierge. L'escarboucle luit dans les ténèbres. Cornélius a Lapide [2] rapporte qu'il entendit raconter de Portugais dignes de foi que le roi de Portugal porte, le jour de la Fête-Dieu, sur le front de son cheval, une escarboucle si grosse et si brillante qu'elle semble éclairer la place. Ainsi la sainte Vierge éclaire le monde entier de la splendeur de ses vertus, et l'illumine de ses mérites et de ses exemples, comme de rayons célestes. Aussi saint Éphrem [3] la salue en ces termes : « Je vous salue, flambeau étincelant qui éclaire le monde. »

L'émeraude est la virginité de Marie. « L'émeraude, dit Pierius [4], conserve toujours sa magnifique couleur verte; elle est le symbole de la virginité; car elle est si contraire à l'impureté que si quelqu'un, faisant une action impure, vient à toucher cette pierre, elle se brise à

[1] *Isaïe*, LIV, 2. — [2] Chap. IX *sur l'Apocalypse*. — [3] Sermon *sur la Mère de Dieu*. — [4] Hiéroglyphe XLI.

l'instant même. » C'est ce qu'ont enseigné Pierius, Albert le Grand, Bercorius, Tostat et une foule d'autres. Albert le Grand rapporte qu'un roi de Hongrie, après une nuit d'orgie, trouva le matin l'émeraude qu'il portait à l'anneau de son doigt brisée en plusieurs morceaux. La sainte Vierge Marie fut toujours verdoyante par sa virginité; elle demeura Vierge avant, pendant et après l'enfantement, et devint pour tous le miroir de la chasteté, de la sainteté et de l'amour. « Sa vie remarquable éclaire toutes les Églises. »

La sardoine est le mépris de Marie pour les choses terrestres. Le sardonyx est composé de trois couleurs : la plus basse est le noir, au milieu est le blanc, au-dessus est le rose. Telle fut la sainte Vierge Marie. Vivant dans son corps, elle était attachée à son corps, sans en contracter la moindre souillure terrestre, mais conservant toujours son esprit pur et céleste; sous ses pieds elle avait les choses humaines; au milieu, c'est-à-dire dans son cœur, elle brillait de l'éclatante blancheur des vertus; au sommet, elle était de couleur rose, c'est-à-dire ayant déjà reçu les premiers rayons de la gloire future : les feux de son amour lui donnaient l'éclat de la pourpre. Elle avait en même temps les couleurs blanche et rouge, parce que, semblable à son Époux, elle unissait la candeur à l'amour [1] : « Mon bien-aimé est blanc et vermeil. »

La sardoine est la piété de la Vierge. La sardoine est un remède contre les tumeurs et les blessures faites par le fer. La sainte Vierge guérit les plaies de nos péchés, anéantit les vapeurs de l'ambition par ses magnifiques exemples d'humilité, rend à leur santé première les têtes malades d'orgueil. Aussi l'Église lui chante : « Salut, étoile du matin, remède des péchés. »

« La sardoine arrête toutes les pertes de sang, » dit Boèce. La très-sainte Vierge chasse le péché. Car le sang est le symbole du péché [2]: « Le sang s'est mêlé au sang. » Saint Grégoire [3] dit : « Le sang s'est mêlé au sang, lorsque le péché a été joint au péché, afin que l'âme soit ensanglantée par les iniquités réunies devant les yeux du pécheur. »

[1] *Cantique des cantiques*, V, 10. — [2] *Osée*, IV, 2. — [3] Commentaire *sur Ézéchiel*.

La sardoine répand la terreur parmi les bêtes féroces[1]. La sainte Vierge est terrible aux féroces démons de l'Enfer et leur rend terribles ceux qui lui sont dévoués : « Terribles comme une armée rangée en bataille. »

La chrysolithe est la miséricorde de la Vierge. La chrysolithe est puissante contre l'asthme, c'est-à-dire l'oppression de poitrine, contre la peur, la mélancolie, la tristesse et la crainte nocturne, comme dit l'avoir éprouvé Rueus Cardanus, et d'après lui Anselme Boëce. La sainte Vierge est le secours des pécheurs et de ceux dont la conscience est oppressée par les crimes ; en outre, elle accorde aux timides et aux scrupuleux l'espoir, la force, le pardon et la grâce. Aussi l'Église chante : « Sainte Marie, secourez les malheureux, aidez les pusillanimes, » etc.

Le béryl est la patience et l'âme forte et héroïque de la Vierge. Le béryl ne brille que lorsqu'il est taillé et poli à six faces ; car son éclat vient du reflet des angles. Plus la sainte Vierge était accablée de peines, d'afflictions, d'angoisses, plus elle paraissait splendide, belle et éclatante, au témoignage de saint Ignace, martyr, qui dit de Marie[2] : « Marie, dit-on, est gaie dans les persécutions et les afflictions ; elle ne se plaint pas dans ses peines, elle est reconnaissante et modeste envers ceux qui l'aident ; elle compatit aux misères et aux afflictions, et se hâte de les secourir. »

La topaze est la sagesse de la Vierge. La topaze, disent Tostat, Berchorius, Vincent et Alcazar, comprime les passions de l'âme, et surtout la folie, la frénésie, la colère, la tristesse, la luxure. La sainte Vierge était formée de manière à n'être jamais troublée par les passions, les affections désordonnées, les distractions, la fragilité ; mais elle fut toujours joyeuse, tranquille, modeste, pacifique. Car en tout et partout elle obéit aux ordres de Dieu. Aussi elle peut dire avec le Psalmiste : « Je suis prête, sans être troublée, à obéir à vos commandements. »

La chrysoprase est la science de la Vierge. La chrysoprase guérit la faiblesse des yeux, de sorte qu'ils peuvent se fixer sur un objet. La

[1] Oretas, *sur le Chapitre* IV *de l'Apocalypse*. — [2] *Lettre à Saint Jean.*

sainte Vierge, par sa sagesse, anéantit les erreurs des Païens et des hérétiques et les amène à la connaissance de Dieu. Aussi Gabriel[1] fait de la Vierge ce magnifique éloge : « La sainte Vierge fut couronnée de l'auréole des Docteurs, mais la sienne fut bien plus brillante que celle des autres, parce qu'elle instruisit non-seulement les hommes vulgaires, mais encore les Apôtres et les grands théologiens, et qu'elle éclaira de sa science les Docteurs, les Pères et les maîtres de l'Église. »

L'hyacinthe est l'amour de la Vierge pour les choses célestes. L'hyacinthe est une pierre violette et de couleur céleste, et elle signifie l'âme et la vie célestes. Aussi l'Église et toutes les saintes âmes sont chaussées d'hyacinthe, selon cette parole d'Ézéchiel[2] : « Je t'ai chaussée d'hyacinthe, » ou, selon les Septante, d'une chaussure de couleur violette et céleste; car l'Église et tous les justes méprisent et foulent aux pieds toutes les choses terrestres. Aussi la lune est-elle sous les pieds de l'Église et des Saints[3]. La sainte Vierge Marie est toute d'hyacinthe, car elle méprisait et foulait aux pieds toutes les choses temporelles et toute l'inconstance des créatures. Aussi la lune est-elle placée sous ses pieds. Saint Bernard dit[4] : « Marie n'avait pas d'appétits charnels; elle ne demandait rien après Dieu, elle ne désirait rien de terrestre. »

L'améthyste est l'humilité et la sobriété de la Vierge. Elle est appelée améthyste, de μεθύσχειν, c'est-à-dire s'enivrer, et ἀ privatif, parce qu'elle ne s'enivre pas, c'est-à-dire qu'elle ne reçoit pas tout entière la couleur du vin, ou bien parce qu'elle passe pour être opposée à l'ivresse. C'est l'opinion d'Isidore et de Ruveus, qui cite aussi Aristote. La sainte Vierge, très-humble à ses yeux, ne s'enivra jamais d'une pensée d'orgueil. Aussi disait-elle : « Il a regardé la bassesse de sa servante. » Vous voyez donc combien est insigne, remarquable, précieux et richement orné, ce vase de Marie. Soyez donc dans l'admiration et l'étonnement, et écriez-vous : « O vase admirable ! ô instrument remarquable ! ô réservoir étonnant ! ce vase,

[1] IV, dist. XLIX, art. 3, doute 2. — [2] XVI, 10. — [3] *Apocalypse*, XII, 1. — [4] *Des Bienfaits*, chap. XXVI.

frères bien-aimés, cachons-le avec soin dans nos cœurs, pour mériter que sa liqueur salutaire se répande en nous.» Au moindre mouvement, un vase plein est renversé facilement et répand ce qu'il contient. La sainte Vierge est un vase plein de la grâce divine; si donc il est ébranlé par nos prières, il versera en nous la grâce pour la vie présente et la gloire pour la vie future. Que Jésus-Christ, Notre-Seigneur, daigne nous l'accorder, lui qui vit et règne avec le Père et l'Esprit-Saint, Dieu béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

DE LA DÉVOTION

Si la vertu de dévotion seule est mentionnée, louée et exaltée dans le vase si remarquable de Marie, c'est que la dévotion, prise dans un sens un peu plus large, embrasse toutes les vertus par lesquelles nous rendons à Dieu le culte qui lui est dû. Voyez notre saint Docteur [1]. Lorsqu'on célèbre la dévotion dans la sainte Vierge, on célèbre aussi toutes les autres vertus qui se rapportent à celle-là comme à leur principe, ou à leur cause, ou à leur effet, ou à leur signe, ou à leur motif, ou de toute autre manière. Comment la dévotion embrasse-t-elle toute sorte de vertus, on peut le voir dans saint Thomas, au passage déjà cité, et dans ses commentateurs Cajetan, Valentia, Bannès et surtout Lessius; il faut donc démontrer quelle fut la dévotion de la Vierge.

305e CONFÉRENCE

QUELLE FUT LA DÉVOTION DE LA SAINTE VIERGE AVANT LA CONCEPTION ET LA NAISSANCE DU CHRIST, DIEU ET HOMME.

SOMMAIRE. — 1. Double sens du mot dévotion. — 2. Marie dans le Temple. — 3. Marie travaille de ses mains. — 4. Marie reçoit la visite de l'Ange. — 5. Marie donne son consentement.

I. — La dévotion a deux significations :

Premièrement, elle désigne un acte spécial de religion, et, en ce sens, la dévotion n'est pas autre chose qu'une offrande intérieure de

[1] 2e de la 2e, *question* LXXXII, art. 1, à 1 et 2.

soi-même au culte divin. Car, de même qu'on appelle dévoué à un prince, celui qui se livre et se dévoue tout entier au service de ce prince ; ainsi, celui qui, par amour pour le culte et l'honneur divins, se dévoue tout entier à Dieu, fait un acte particulier de religion qui est appelé dévotion, du mot se dévouer. Voilà pourquoi on appelle dévots ceux qui, d'une certaine manière, se dévouent à Dieu, c'est-à-dire se livrent, se donnent et se consacrent à lui. Voilà pourquoi aussi jadis, chez les Païens, on appelait dévots ceux qui, par amour pour leurs idoles, se dévouaient à la mort afin de sauver leur armée, comme Tite Live le rapporte des deux Décius[1]. La dévotion n'est donc pas autre chose qu'une « volonté de se livrer de soi-même à ce qui regarde le service de Dieu. » C'est la définition de saint Thomas[2].

Secondement, la dévotion signifie une condition particulière d'un acte intérieur. Dans ce sens, la dévotion n'est autre chose qu'une détermination volontaire et une ferveur naturelle pour le culte divin, c'est-à-dire pour la prière, la louange, le sacrifice, l'adoration, l'accomplissement des vœux, etc. Aussi appelle-t-on dévots ceux qui font ces actes de piété promptement et avec ferveur. Promptement, dis-je, parce que la promptitude est nécessaire pour surmonter toutes les difficultés, les craintes et les troubles qui rendent l'homme lent au service de Dieu. Or, cette promptitude consiste dans une volonté absolue et déterminée qui surpasse toute crainte, tout désir de fuite, toute tergiversation, de sorte que l'on ne soit pas retardé dans l'exécution, dès que l'occasion se présente. La ferveur, au contraire, consiste dans l'intensité et la véhémence de la détermination. Voilà pourquoi nous appelons généralement dévots ceux que nous voyons empressés, vifs, fervents pour les choses qui regardent le service de Dieu ; personne, au contraire, n'appellera dévots ceux qui sont tièdes dans la prière ou dans le culte divin. La sainte Vierge fut dévote de ces deux manières.

II. — Dès sa troisième année, elle fut arrachée du sein de ses parents, présentées au Temple et consacrée au service divin ; là, elle passa onze ans de son enfance et de sa jeunesse, suivant Nicéphore[3],

[1] Liv. X, décade I.— [2] 2e de la 2e, question LXXXII, art. 1.— [3] Liv. II, chap. III.

s'occupant de choses spirituelles dans le Saint des saints, et elle n'en sortit que lorsque Joseph, après avoir imploré les lumières de Dieu, l'eut reçue pour épouse des mains des prêtres, pour être gardien de sa virginité.

Que faisait-elle dans le Temple? Sainte Brigitte l'a appris d'une révélation divine, et nous le raconte[1] : « Pendant tout le temps que Marie resta dans le Temple, elle fuyait, autant qu'elle pouvait le faire, les visites de ses amis et même de ses propres parents. Jamais, ni le jour ni la nuit, son cœur ne se séparait de Dieu. Même lorsqu'elle était occupée à des travaux manuels, elle ne cessait de prier; elle vivait continuellement devant les yeux de Dieu, le seul objet de son amour. Jamais elle ne désira le sommeil avant d'en ressentir le besoin. Et si son corps dormait, son âme veillait. » C'est aussi ce qu'avait remarqué saint Ambroise[2].

Saint Bonaventure, Docteur de l'Église, très-savant, très-saint et très-dévoué en toutes choses à la sainte Vierge, dans son ouvrage des *Méditations sur la vie du Christ*[3], parle au nom de la Vierge, et raconte en ces termes ce qu'elle fit dans le Temple pendant les onze années qu'elle y passa : « Lorsque mon père et ma mère m'eurent envoyée dans le Temple, je résolus : premièrement, dans mon cœur, d'avoir Dieu pour Père, et je pensais souvent à ce que je pourrais faire d'agréable à Dieu, afin qu'il daignât m'accorder sa grâce; secondement, je me levais toujours au milieu de la nuit, et j'allais devant l'autel du Temple; je demandais avec instances au Dieu tout-puissant l'humilité, la patience, la douceur, la mansuétude et toutes les vertus qui devaient me rendre agréable à ses yeux; troisièmement, je lui demandais de me faire voir le temps où devait naître cette Vierge trois fois fortunée qui devait enfanter le Fils de Dieu; je lui demandais de conserver mes yeux pour que je pusse la voir, ma langue pour que je pusse la louer, mes mains pour que je pusse lui être utile, mes pieds pour que je pusse aller à son service, mes genoux pour que je pusse adorer le Fils de Dieu sur son sein. » Voilà ce qu'a écrit saint Bonaventure et ce qui a été, dit-il, révélé à sainte

[1] *Révélations*, liv. I, chap. x, et liv. III, cap. VIII. — [2] *Des Vierges*, liv. II. — [3] T. II, chap. XLIII.

Élisabeth; car, Élisabeth demandant instamment à Marie ce qu'elle faisait dans le Temple du Seigneur, lorsqu'elle y eut été présentée par ses parents dès l'âge de trois ans, la *sainte Vierge lui donna la réponse que je viens de rapporter*. Et comme Élisabeth lui demandait encore : « O très-douce Maîtresse, n'étiez-vous pas pleine de grâces et de vertus? » La sainte Vierge répondit : « Soyez certaine que je me regardais, ainsi que vous, comme coupable, très-vile et indigne de la grâce de Dieu; voilà pourquoi je demandais la grâce et les vertus. »

Or, voici quels furent ses exercices dans le Temple. Tout entière appliquée aux choses divines et spirituelles, elle restait le matin en prières jusqu'à la troisième heure; de trois heures à neuf, elle s'occupait à tisser; à neuf heures, elle recommençait à prier jusqu'à ce *qu'elle reçût sa nourriture* des mains d'un Ange. C'est ce que rapporte saint Bonaventure dans le passage cité plus haut.

En outre, cette Vierge très-sainte réfléchissait souvent au mystère de l'incarnation qu'elle avait appris dans les Écritures. Souvent elle se demandait comment ce Dieu immense et infiniment bon prendrait la nature humaine; souvent elle songeait à cette prophétie d'Isaïe : « Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils, » et un ardent désir la portait vers cette Mère qui devait concevoir et enfanter le Messie promis, et elle demandait de tout son cœur la grâce de pouvoir servir une telle Mère.

Oh! comme elle se croyait heureuse de pouvoir regarder le Messie de ses yeux, le louer de sa langue, le servir de ses mains, toucher le bord de ses vêtements, fléchir ses genoux devant lui et l'adorer comme son Dieu! Cependant elle tournait souvent ses yeux vers sa petitesse et son indignité, et plus sa contemplation l'élevait, plus son humilité la faisait descendre. C'est ainsi, en effet, que naît la vraie dévotion.

Premièrement. Lorsque nous considérons l'excellence divine et que nous songeons à ses bienfaits qui découlent sans cesse sur nous comme d'une source éternelle, nous voyons que Dieu est digne de tout culte et de tout service, et nous sommes excités à un acte particulier de religion qui s'appelle dévotion.

Secondement. Lorsque nous considérons notre pauvreté et la misère que nous avons de nous-mêmes, nous voyons qu'il nous est très-utile et très-avantageux de le servir, car personne autre que lui ne peut nous aider et nous rendre heureux. Voyez saint Thomas [1].

III. — On peut aussi rapporter d'une certaine manière à la dévotion le travail que la sainte Vierge faisait alors sur la laine. Épiphane, prêtre de Constantinople, dit dans la *Vie de Marie* : « Elle était docile et aimait la science, et elle travaillait non-seulement sur les Livres sacrés, mais encore sur la laine, le lin, la soie. » Elle ne faisait pas de choses frivoles et curieuses ou dangereuses et nuisibles, comme sont les robes et les voiles tellement légers qu'ils laissent apercevoir les formes et la nudité du corps, comme en font d'ordinaire les femmes luxueuses et mondaines, mais « elle faisait ce qui servait dans le Temple aux prêtres, » dit Épiphane, ce qui marque sa dévotion. Car un ouvrage quelconque, même manuel, destiné à orner l'église et à servir au culte de Dieu, fait partie de la dévotion, bien plus, il augmente et excite la dévotion intérieure. Voilà pourquoi les vierges qui s'appliquent à l'oraison et à la contemplation sont engagées, par de sages confesseurs, à travailler la laine, soit pour qu'elles évitent l'oisiveté, soit pour qu'elles deviennent par la suite plus propres à l'oraison et à la contemplation ; car les personnes qui s'occupent sans cesse d'oraison, de lecture ou de méditation, affaiblissent et attaquent leur cerveau, qui dans les femmes est débile, et deviennent fantasques, inquiètes, scrupuleuses, maniaques, orgueilleuses et folles, comme l'expérience nous l'enseigne.

IV. — En outre, la dévotion de la Vierge se manifesta lorsqu'elle reçut dans sa maison l'Ange Gabriel. « Nous croyons, dit Albert le Grand, qu'à l'arrivée de l'Ange, la Vierge Marie était à genoux, les mains levées et les yeux tournés vers le ciel, priant ardemment et avec larmes le Père des miséricordes, au sujet de l'incarnation de son Fils, et que, lorsque l'Ange entra, elle se leva respectueusement et demeura la tête humblement inclinée, troublée par une salutation nouvelle pour elle. »

[1] 2e de la 2e, quest. LXXII, art. 3.

La dévotion de la Vierge brilla encore lorsqu'elle prononça le vœu de virginité qu'elle indiqua elle-même lorsqu'elle dit : « Comment cela pourra-t-il se faire, puisque je ne connais point d'homme? » Le mot « Je ne connais point, » embrasse tous les temps; car c'est comme si elle disait : « Je n'en ai point connu, et j'ai résolu de n'en point connaître; » comme nous l'avons longuement prouvé plus haut.

Quelques-uns pensent que la Vierge fut si prompte et si dévouée dans l'émission de ce vœu, qu'elle le prononça dès le sein de sa mère, de sorte qu'elle consacra à Dieu sa virginité avant de naître, et qui plus est, dans l'instant même de sa conception. C'est ce qu'enseignent Barrodius, Placide, Nigidius, Salazar et d'autres auteurs modernes, qui ont l'habitude d'embrasser toutes les opinions nouvelles, pourvu qu'elles se rapportent à la dévotion. Pour nous qui suivons la théologie la plus pure, solidement fondée sur les Livres saints, sur les anciens Pères et sur la raison, nous ne pouvons souscrire à cette opinion. Nons savons, il est vrai, que cette assertion est pieuse et possible à Dieu. Nous croyons que Dieu a accordé à la sainte Vierge beaucoup de priviléges extraordinaires et qui nous sont inconnus, mais qui convenaient à la Mère de Dieu; mais jusqu'ici il n'a été révélé à personne d'une manière précise, quels ont été ces priviléges. Aussi nous pouvons pieusement penser et supposer que la sainte Vierge eut l'usage de sa raison dès le sein de sa mère, dans l'instant de sa conception, et qu'elle prononça dès lors le vœu de virginité perpétuelle; mais nous ne devons pas l'enseigner comme certain, puisqu'on ne le trouve ni dans les saintes Écritures, ni dans la tradition, ni dans les anciens Pères, et que l'Église ne l'a pas défini. La sainte Vierge fit briller assez de dévotion lorsque, après avoir pris un époux, comme l'exigeaient les usages de cette époque, elle prononça avec lui le vœu de virginité[1].

V. — Enfin la dévotion de Marie se manifesta lorsque, choisie pour être la Mère de Dieu, elle se donna le nom de servante, et tombant à genoux, s'écria : « Je suis la servante du Seigneur. » A l'arrivée de l'Ange, la Vierge, très-sage et rès-polie, se leva pour lui faire

[1] St. Thomas, IIIe part., quest. XXXI, art. 4.

honneur, soit à cause de Celui qui l'avait envoyé, soit par coutume, soit aussi à cause de son mérite. C'est ainsi qu'étant tous les deux debout, le message divin s'accomplit, comme le remarque le cardinal Marc Wiguier[1]. Dès que la Vierge dut donner son consentement, elle tomba à genoux, leva les yeux et les mains au ciel, et pleurant de joie, s'écria du plus profond de son cœur : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole, » et en même temps elle conçut le Christ Dieu et homme. C'est l'opinion d'Albert le Grand. Il ajoute : « Cette position fut celle de ceux qui reçoivent à l'autel le corps du Seigneur, des mains d'un Ange et d'un prêtre. » Saint Ambroise, admirant cette dévotion, s'écrie : » Voyez cette humilité, voyez cette dévotion ; elle s'appelle la servante du Seigneur, elle qui est choisie pour être sa Mère. » Nous avons souvent parlé ailleurs de cette dévote humilité ou humble dévotion. Dieu fasse que nous l'imitions. Poursuivons, et parlons de la dévotion de la très-sainte Vierge, après la conception et la naissance de notre Sauveur.

306e CONFÉRENCE

Quelle fut la dévotion de la sainte Vierge après la conception et la naissance du Sauveur du monde.

Sommaire. — 1. Dévotion de Marie après l'enfantement. — 2. Marie médite les mystères. — 3. Marie s'acquitte envers Jésus des sept œuvres de miséricorde. — 4. Marie observe la loi de Dieu.

I. — Après la conception et la naissance du Sauveur du monde, la dévotion de la sainte Vierge ne fut pas moins remarquable ; mais elle augmenta d'une foule de manières, et s'accrut toujours en elle.

La dévotion de la Vierge brilla dès qu'elle enfanta de ses chastes entrailles le Messie désiré par toutes les nations. Lorsqu'elle eut enfanté et qu'elle vit son fils né, aussitôt, courbant la tête et joignant les mains, elle adora l'enfant avec le plus grand respect et la plus grande humilité, et le salua très-dévotement : « Soyez le bienvenu, mon Dieu, mon Créateur, mon Sauveur, mon Fils. » Elle le prit

[1] *Décachorde,* Ire part.

ensuite dans ses mains, lui fit les plus tendres caresses, imprima sur sa tête d'enfant les plus suaves baisers, le pressa contre son cœur avec la plus vive allégresse, l'embrassa et le réchauffa avec l'amour maternel le plus tendre. Là il n'y eut ni sage-femme, ni bonne d'enfants; elle-même entoura son enfant de langes, le coucha dans la crèche; elle fut et sa mère et sa sage-femme, comme l'a écrit saint Jérôme[1], et comme l'a connu après lui sainte Brigitte par révélation.

II. — Elle fit briller une admirable dévotion dans la méditation continuelle de ces mystères qu'elle voyait non-seulement des yeux du corps, mais encore et surtout des yeux de l'âme. Cette Vierge très-sage réunissait dans son cœur tous les mystères du Verbe incarné et les comparait aux figures et aux prophéties de l'ancienne loi, comme le rapporte saint Luc[2] : « Marie gardait toutes ces choses, les méditant en son cœur. » Elle considérait la profondeur de ces mystères, elle admirait le Verbe enfant fait homme, lui par qui toutes choses ont été faites et sans lequel rien de ce qui a été fait n'a été fait. Elle était étonnée de voir que Celui qui dirige les astres suçait ses mamelles; de voir le pain avoir faim, la source avoir soif, la lumière dormir, la science s'instruire, la force être soutenue, la joie pleurer, la confiance avoir peur, le salut souffrir. Elle considérait la sublimité, la majesté, la bonté de ces mystères, ainsi que la sagesse et l'amour infini de Dieu; et plus elle était comblée de foi et de de sagesse, plus son admiration était profonde; car si elle était étonnée, ce n'était point par ignorance, mais à cause de la grandeur de la chose. Ainsi le Christ admira la foi du centurion[3], c'est-à-dire la regarda comme grande; et cette admiration faisait naître dans son âme une merveilleuse dévotion.

Saint Basile, évêque de Séleucie[4], met dans la bouche de Marie ces paroles qu'elle adresse à son Fils, Dieu et homme en même temps : « O mon Fils, me disputerai-je avec vous? Faudra-t-il vous nourrir de lait, ou vous honorer comme Dieu? vous soigner comme Mère, ou vous adorer comme servante? étreindre mon Fils dans

[1] Livre *contre Helvidius*. — [2] II, 19. — [3] St. Matth., VIII. — [4] Sermon *sur l'Annonciation de Marie*.

mes embrassements, ou invoquer Dieu en suppliant? vous fournir le lait, ou vous offrir des parfums? » Quelle dévotion dut alors enflammer son cœur? De quelles joies dut-elle tressaillir! quelle allégresse dut l'inonder! quelle douceur embaumer son âme, tandis qu'elle pensait à tous ces mystères et qu'elle les examinait dans son cœur!

III. — La dévotion de la Vierge brilla dans sa sollicitude pour élever le Christ et les hommages qu'elle lui rendait fidèlement. Une grande preuve de sa dévotion indicible, c'est qu'elle fit soigneusement toutes les œuvres corporelles de miséricorde envers Jésus-Christ, vivant dans cette chair mortelle. Ces œuvres sont énumérées au nombre de sept dans l'Évangile [1] : donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, visiter les malades. recevoir les voyageurs, racheter les captifs, ensevelir les morts; elles sont contenues dans ce vers latin :

Visito, poto, cibo, redimo, tego, colligo, condo.

Or, quoique ces œuvres soient des actes de charité ou de miséricorde, elles partent cependant de la vraie religion et de la dévotion et sont la marque de la vraie religion; car personne ne fait ces œuvres s'il n'est pénétré de la vraie religion. Aussi saint Jacques dit [2] : « La piété pure et sans tache aux yeux de Dieu, notre Père, est celle-ci : visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions. » Toutes ces œuvres, la Vierge très-glorieuse les exerça envers le Christ avec non moins de sollicitude que de dévotion.

Elle lui donna à manger dans sa faim, lorsqu'elle le nourrit dans sa jeunesse du travail de ses mains; bien plus, pendant son âge adulte jusqu'à sa troisième année où il commença à se manifester au monde et à prêcher son Évangile, la Vierge le nourrit des aumônes des gens pieux. Plusieurs disent que sa sainte Mère lui préparait la nourriture que les Anges lui apportaient. Ainsi, en effet, saint Matthieu raconte [3] : « Les Anges s'approchèrent et le servaient. » C'est ce que signifient ces paroles du *Cantique des cantiques* [4] :

[1] St. Matth. XXVII., — [2] *Épîtres*, IV, 27. — [3] IV, 11. — [4] II, 16.

« Celui qui se nourrit au milieu des lis. » Le Christ se nourrissait au milieu des lis, lorsque, vivant dans son enfance au milieu des plus chastes lis, Marie et Joseph, il recevait de leurs mains sa nourriture, comme l'explique saint Bernard[1].

Elle le désaltéra dans sa soif, lorsque, dans son enfance, elle lui fournit le lait de son sein trois fois béni. Elle ne lui donna point de nourrice comme ces mères délicates qui, sans juste motif et sans nécessité, dédaignent de nourrir leurs enfants et les livrent à des nourrices. La très-sainte Vierge nourrit son Fils de son propre lait, l'allaita, le nourrit, le désaltéra. Aussi l'Église chante : « La Vierge seule l'allaitait de son sein. »

Elle couvrit sa nudité, lorsqu'elle le recouvrit de sa chair comme d'un vêtement. Avant l'incarnation, le Christ étant Dieu, fut pour ainsi dire nu, car il n'avait aucun vêtement humain. Mais dès qu'il daigna s'incarner, il revêtit l'habit de notre mortalité[2] : « Reconnu pour homme par ses vêtements. » Cet habit, la sainte Vierge le forma de la propre substance de sa chair, et l'en revêtit dans son sein comme d'un vêtement de pourpre. Aussi le Christ peut dire avec raison à la sainte Vierge cette parole de Job[3] : « Vous avez revêtu mon corps de chair et de peau, vous l'avez fortifié d'os et de nerfs. » Elle couvrit encore sa nudité lorsque, à peine né dans l'étable de Bethléem, elle le revêtit de langes et le coucha dans une crèche. Enfin, elle couvrit sa nudité lorqu'elle préparait les vêtements dont il se servait. Euthymius pense que cette tunique sans coutures, que les soldats tirèrent au sort et qui est encore religieusement conservée à Rome, dans l'église de Saint-Jean de Latran, fut l'ouvrage des mains de la sainte Vierge.

Elle le visita dans sa faiblesse. Comme Jésus-Christ était de la même nature que les autres hommes, il fut aussi sujet à leurs infirmités et à leurs misères. Sans doute il ne souffrit pas les infirmités qui viennent d'un défaut de nature, c'est-à-dire d'un corps imparfaitement formé, soit par vice de naissance, soit par intempérance, comme la cécité, la surdité, la fièvre, les maladies d'épilepsie, la gra-

[1] Sermon *sur la Nativité de Marie*. — [2] *Aux Philippiens*, II, 7. — [3] X, 11.

velle, la goutte et autres semblables ; car son corps fut toujours très-bien constitué, puisqu'il fut formé par l'Esprit-Saint ; il était aussi lui-même très-modéré, très-savant dans l'art médical et beaucoup plus habile qu'Adam qui, dans son état d'innocence, ne fut sujet à aucune maladie. Cependant le Christ souffrit des infirmités, c'est-à-dire des faiblesses de la chair et de l'âme, telles que la faim, la soif, la fatigue, les horreurs naturelles de la mort, les ignominies, les moqueries, les coups, les injures, les dépouillements, enfin, la mort même. Dans ces infirmités, la sainte Vierge le visita, le servit avec soin, compatit à ses douleurs, le consola. Le Christ souffrit beaucoup, lorsqu'il était couché sur le lit de la Croix, blessé depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, « et qu'il n'était plus en lui d'endroit intact, » selon la parole d'Isaïe. Dans ces souffrances, la sainte Vierge le visita, lorsqu'elle se tint debout auprès de la croix jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. « La Mère de Jésus se tenait debout auprès de sa croix [1]. »

Elle le reçut voyageur, lorsqu'elle donna à Jésus-Christ venant au monde l'hospitalité dans son sein. Lorsque le Fils de Dieu daigna venir au monde, il ne trouva pas où reposer ses pieds. « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont point reçu [2]. » La sainte Vierge le reçut dans sa maison, c'est-à-dire dans son sein et dans son cœur. Là, elle le revêtit de chair humaine comme de la pourpre royale, et lui donna son vêtement, pour le salut du monde.

Elle le racheta captif, lorsqu'elle le reçut dans ses bras à sa descente de croix. Cette croix cruelle fut semblable à une prison dans laquelle le Christ était retenu, attaché par les chaînes des clous. La sainte Vierge le racheta de cette prison, non pas réellement, mais par sa volonté empressée ; car, si elle l'avait pu et si elle avait pensé que ce fût agréable à Dieu, elle aurait exposé sa vie pour son Fils, afin de le délivrer d'un si grand supplice. Et Dieu accepta cette volonté comme si elle l'avait accomplie. « Dans ses amis, on ne demande pas l'acte, mais la volonté, » dit saint Jérôme [3]. Et saint Ambroise [4] dit : « La volonté parfaite de faire un acte sera regardée

[1] St. Jean, XIX, 25. — [2] *Id.*, I, 11. — [3] XXXIII[e] Lettre *à Castrel.* — [4] XXVI[e] Sermon.

comme l'accomplissement de cet acte. » Voilà pourquoi il a été dit à Abraham : « Vous n'avez pas épargné votre fils unique pour moi, [1] » quoique cependant il n'eût pas égorgé son fils, un Ange ayant retenu sa main; mais il avait l'intention et la volonté bien arrêtées de ne pas l'épargner. Il doit en être de même pour la sainte Vierge.

Lorsqu'il fut mort, elle l'ensevelit aidée par Nicodème et Joseph d'Arimathie, qui descendirent de la croix le corps inanimé de Jésus-Christ, l'enveloppèrent d'un linceul très-propre et le déposèrent dans un sépulcre où personne n'avait jamais été enseveli.

IV. — La dévotion de la Vierge se manifesta dans l'observance des ordres divins, car elle fut toujours très-zélée pour observer la loi de Dieu, et subit volontairement la loi de la purification à laquelle elle n'était pas tenue. Chaque année, au temps marqué par la loi, elle partait de Nazareth avec son Fils et allait au Temple, non sans souffrir beaucoup de la longueur de la route, quoique la loi n'y obligeât pas les femmes, mais seulement les hommes. Car il est ordonné dans l'*Exode* [2] : « Trois fois dans l'année, tous les mâles apparaîtront en la présence du Seigneur, votre Dieu. »

Si la dévotion brille dans la consécration, la dédicace des temples et dans les offrandes, quelle fut la dévotion de Marie qui dédia à l'Esprit-Saint pour temple son âme et son corps, que le Fils de Dieu a consacré par son habitation, elle qui, le jour de sa purification, présenta à Dieu le Père la plus agréable offrande, son propre Fils! Telle fut la dévotion de la très-sainte Vierge après la conception et la naissance du Sauveur du monde.

307e CONFÉRENCE

Quelle fut la dévotion de la sainte Vierge après l'ascension de Jésus-Christ.

Sommaire. — 1. En quoi consiste la dévotion. — 2. Marie meurt d'amour. — 3. Marie visite les Lieux saints. — 4. Lettres de Marie.

I. — Jésus-Christ, montant au Ciel, laissa dans cette vallée de larmes sa Mère bien-aimée, pour consoler les disciples et les autres

[1] *Genèse,* XXII, 12. — [2] XXIII, 17.

fidèles, fortifier leur foi, les aider, les conseiller, les instruire, les diriger. Sa très-pieuse Mère le fit, et s'acquitta avec non moins de sollicitude que de dévouement de toutes les charges que le Christ lui avait imposées, comme nous l'avons longuement démontré ailleurs.

La dévotion consiste à observer les commandements de Dieu, à obéir en toutes choses à sa volonté, à penser à lui, à le désirer, à tout faire pour lui. C'est ce que fit Marie, non-seulement après l'ascension du Christ, mais encore pendant tout le temps de sa vie, s'attachant à plaire en toutes choses à Dieu seul, et à le servir avec une conscience pure dans la sainteté et la justice, tous les jours de sa vie. La volonté de la Vierge était l'arche de la volonté de Dieu. Dans l'arche de l'Ancien Testament, la loi divine était observée; il en fut de même dans le cœur de la Vierge, de sorte qu'on peut lui appliquer cette parole du Psalmiste [1] : « Sa volonté est de faire la loi du Seigneur, et il médite cette loi le jour et la nuit. » Ces paroles du Sauveur [2] : « Jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, un seul iota ou un seul point de la loi du Seigneur ne passera pas, » s'appliquent très-bien à la sainte Vierge. Car elle ne laissa passer ni un seul iota, ni un seul point de la loi du Seigneur. Elle observa de la manière la plus parfaite tous les commandements de Dieu, les plus grands et les plus petits, et elle ne commit jamais même le moindre péché véniel. Il n'est pas de soldat, il n'est pas d'armée qui observe l'ordre qui leur est prescrit, comme les vertus de la Vierge conservèrent leurs rangs dans leur combat contre le démon. Aussi est-elle appelée [3] « belle comme une armée rangée en bataille. »

La dévotion consiste à méditer assidûment les mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ. C'est ce que fit Marie. Elle méditait sans cesse dans son esprit tous les mystères de la vie et de la passion du Christ. Toutes ses paroles retentissaient du nom du Christ, toutes ses pensées et tous ses soupirs demandaient le Christ. Lorsqu'elle marchait, le Christ marchait avec elle. Si elle pleurait, c'était toujours sur les douleurs de Jésus-Christ, ou, à coup sûr, à cause de Jésus-Christ. Si elle se réjouissait, elle se réjouissait du Christ, ou à cause

[1] Ps. I, 2. — [2] St. Matth., V, 8.— [3] *Cantique des cantiques*, VI, 3.

du Christ; enfin il n'était rien en elle qui ne rappelât et ne représentât Jésus-Christ. Elle était tout entière unie à Dieu, tout entière dévouée au Christ. Aussi de pieux Docteurs pensent-ils que la mort de Marie ne fut causée ni par la maladie, ni par la douleur, mais par la violence de son amour. Et ce n'est pas étonnant, car toujours elle brûla de l'amour de son Dieu, toujours elle fut brûlée des flammes de l'amour, toujours les flammes de l'amour sortaient de sa bouche, elle lançait de tous côtés les feux de l'amour.

II. — Cette dévotion de la Vierge fut utile aux Apôtres et aux autres fidèles de la primitive Église; car voyant dans la Mère du Christ tant de dévotion, tant d'amour envers Dieu, ils s'animaient au martyre par son exemple, son secours, ses conseils, ses prières; ils étaient forts, constants et patients dans les persécutions des Juifs, les calomnies, les prisons, les tourments, comme nous l'avons prouvé plus haut par l'exemple de saint Étienne, premier martyr. La Vierge fut donc comme l'Atlas de la primitive Église, comme elle l'est de l'Église moderne.

III. — La dévotion consiste à visiter souvent les Lieux saints, surtout ceux où le Christ a daigné opérer notre salut. C'est ce que fit Marie après que le Christ fut monté au Ciel. Elle visitait souvent cette grotte de Bethléem où elle avait enfanté le Verbe incarné, l'avait enveloppé de langes, l'avait couché dans une crèche, l'avait vu adoré par les bergers et les mages. Elle allait à Nazareth, où elle l'avait élevé avec tant de joie. Elle revoyait le fleuve du Jourdain où il avait été baptisé par Jean, et où son Père céleste l'avait manifesté. Elle montait sur la colline du Calvaire, que le Christ avait arrosée de son précieux sang, et là, répandait des torrents de larmes; puis, elle allait au sépulcre où avait été enseveli son corps sacré; elle y entrait, et adorait la gloire de son Fils ressuscité. Sur la colline des Oliviers, d'où le Christ était monté au Ciel, elle baisait les traces de ses pieds. C'est ce qu'assurent des auteurs très-dignes de foi, comme saint Antonin, saint Vincent, Denis le Chartreux, l'abbé Guerric, saint Ildephonse et d'autres, rapportés par Canisius [1].

[1] *De la Mère de Dieu*, liv. V, chap. I.

Quels étaient alors les sentiments de la très-sainte Vierge? Quels étaient ses soupirs, ses gémissements? Qui pourra raconter les torrents de larmes qui coulaient de ses yeux?

Une illustre veuve romaine, nommée Paula, après avoir souvent visité les Lieux saints, comme le rapporte saint Jérôme dans son épitaphe, et être parvenue à Jérusalem, se prosternait devant la croix comme si elle y voyait le Seigneur suspendu, et adorait; entrant dans le sépulcre, elle baisait la pierre de la résurrection, qu'un Ange avait enlevée de l'entrée du tombeau, et appliquait ses lèvres à l'endroit même où le corps du Seigneur avait été déposé, comme altérée des eaux bienfaisantes de la foi. « De là elle se rendait à Bethléem, et, entrant dans la grotte du Sauveur, après avoir vu l'hôtellerie de la sainte Vierge, l'étable où le bœuf reconnut son Maître, et l'âne, la crèche de son Seigneur, elle jurait devant moi, dit saint Jérôme, qu'elle voyait des yeux de la foi l'enfant enveloppé de langes, couché dans la crèche, les mages qui l'adoraient, l'étoile qui brillait sur la grotte, la Mère Vierge, nourrice diligente, les pasteurs venant de nuit pour se convaincre de ce qu'on leur avait dit. »

D'après les sentiments de piété de cette religieuse femme, on peut voir quelles devaient être les pensées de la Mère de Dieu, lorsqu'elle revoyait ces Lieux sacrés, lorsqu'elle réfléchissait aux mystères qui s'y étaient accomplis et dont elle avait pris une si grande part; et, sans doute, son attention était d'autant plus vive que le souvenir en était plus récent. Il lui fut très-certainement impossible, un seul moment de sa vie, d'oublier la passion de son Fils, puisque son cœur si pur était le miroir de la vie, de la passion et de la mort de Jésus-Christ.

Et nous sommes étonnés que dès le commencement un si grand concours de peuple se soit porté vers le tombeau du Seigneur, et s'y porte encore aujourd'hui, selon cette prophétie d'Isaïe [1] : « Et son sépulcre sera glorieux. » C'est Marie qui en a donné l'exemple. Marie a commencé cet acte de piété; Marie a élevé au milieu des nations ce signe de dévotion pour que tous courussent à lui.

[1] II, 10.

La dévotion consiste à s'occuper d'oraison et de méditation. C'est ce que fit Marie; car, après l'ascension du Christ, elle persévérait dans l'oraison avec les Apôtres et les autres saints hommes et femmes, selon le témoignage de saint Luc [1]. On peut croire que Marie, par l'efficacité de ses prières, hâta la venue du Saint-Esprit. Ainsi, lorsque tous les disciples étaient réunis en prière avec Marie, Mère de Jésus, le Saint-Esprit descendit tout à coup sur eux et remplit leurs cœurs de la clarté de sa grâce.

La dévotion consiste à recevoir souvent la très-sainte Eucharistie. C'est ce que fit Marie, car, comme c'était une pieuse habitude à cette époque de recevoir tous les jours la sainte Eucharistie, obéissant à cette coutume, elle s'approchait tous les jours de la table sainte; souvent elle portait dans ses entrailles le corps de son Fils qu'elle avait porté auparavant dans son sein, et elle n'avait pas moins de foi et de plaisir à recevoir Dieu, son Fils, caché sous des apparences sacrées, qu'elle n'en avait eu à recevoir la première fois le Verbe éternel dans son sein virginal et à le revêtir de notre chair humaine.

Le Seigneur avait institué l'Eucharistie pour consoler tous les fidèles, afin qu'ils supportassent plus facilement le regret de son absence: «Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles [2].» Mais il l'établit surtout à cause de sa très-sainte Mère, afin qu'elle fût consolée avant tous les autres et que, fortifiée par cette nourriture divine, elle supportât avec moins de peine son long pèlerinage et le retard qu'il mettait à son bonheur. Le Seigneur ayant éprouvé pendant neuf mois la sainteté de cette demeure si pure, y rentrait avec le plus grand plaisir, et se cachait volontiers dans ces entrailles virginales qui lui avaient été si agréables, afin de nous procurer dans l'Eucharistie une ressemblance de sa conception divine et de sa réception dans le sein de la Vierge, et de nous en renouveler le souvenir. Damien [3] dit avec raison: «Ce fut, il est vrai, une chose admirable que le Christ ait été conçu dans un sein charnel; mais c'est une chose non moins admirable qu'il soit enfermé dans une poitrine.» Or, qui peut concevoir quelles ardeurs, quelles flammes, quels feux d'amour

[1] *Actes des Apôtres*, I, 14.—[2] St. Matth., XXVIII, 20.—[3] Sermon *sur la Nativité*.

divins durent être allumés dans la Mère sans tache, lorsqu'elle recevait au-dedans d'elle-même, comme couverte du voile du sacrement, cette sainte humanité jointe au Verbe, née et formée pour la première fois dans son sein virginal, nourrie par elle, l'objet de tous ses soins, elle qui dans ses bras avait étreint Dieu, son Fils, pour que sa divinité la pénétrât tout entière, l'environnât et se répandît autour d'elle?

Une preuve de dévotion est d'exciter les autres à la piété et à la religion, de les instruire au service de Dieu, de les fortifier, les diriger, les aider, les conseiller. C'est ce que fit Marie. Lorsque le Christ fut monté au Ciel, Marie, outre les Apôtres et les Évangélistes dont nous avons déjà parlé si souvent, instruisait aussi des mystères de notre foi les autres fidèles chrétiens de la primitive Église, les consolait dans les persécutions, les excitait au martyre, et arrosait de ses conseils et de ses exemples, comme avec de l'eau, cette plante encore tendre de l'Église. Voici, en effet, d'après le cardinal Marc Wiguier[1], les paroles que le Christ, sur le point de monter au Ciel, adressa à Marie : « Notre séparation selon la chair, ô Mère, ne durera pas longtemps. Instruisez, fortifiez, dirigez mes disciples. Et de même que dans ma mort, vous avez été un flambeau toujours brillant, une colonne inébranlable d'espérance, la demeure continuelle de l'amour; ainsi, après mon ascension, à cause de la plénitude de vos grâces et de la surabondance de vos bienfaits, vous serez, pour tous ceux que la foi rend mes sujets, un fleuve de grâces qui, au commencement de mon Église naissante, nourrira, comme de petites plantes, les âmes des justes. Lorsque vous aurez accompli votre mission, lorsque nos plantations seront affermies, lorsque vous aurez arrosé ce que j'ai planté, je viendrai à vous et je vous conduirai de la même manière que vous me voyez monter maintenant. Réjouissez-vous, Mère bien-aimée, et jouissez du bonheur que vous voyez en moi et que bientôt vous sentirez en vous. » La Mère se réjouit du bonheur de son Fils et attendit celui qu'il lui avait promis. Puis, jusqu'à ce que le temps fût venu, elle accomplit de la manière la plus parfaite ce dont le Christ l'avait chargée. Elle était la Mère, la nourrice et la

[1] *Décachorde*, 9e corde.

gardienne assurée de tous les néophytes qu'elle avait rachetés par le sang si précieux de son divin Fils; elle relevait ceux qui étaient tombés, soutenait ceux qui restaient fidèles, excitait encore davantage ceux que le zèle animait, consolait les tristes, exhortait les pusillanimes, portait à tous des secours selon leurs besoins, et ne laissait passer aucune occasion de montrer ses soins et sa piété maternels; elle se rendait utile à tous, d'abord par les exemples de sa sainte vie, ensuite par ses ardentes prières à Dieu, et par ses paroles opportunes et salutaires.

IV.—Tandis qu'elle était encore sur la terre, elle écrivit, à plusieurs villes de l'Italie, comme à Florence en Toscane, à Messine en Sicile, des lettres où elle les exhorte vivement à la foi, à la religion et à la piété envers son Fils. Nous avons inséré plus haut des copies de ces lettres; quant aux autographes, les villes que nous avons nommées se glorifient de les posséder.

Enfin, elle a manifesté sa dévotion d'une manière remarquable lorsque, sur le point de quitter l'exil de cette vie pour rejoindre son Fils dans la patrie céleste, elle chargea saint Jean, le disciple bien-aimé, de donner à des femmes pauvres, qui vivaient dans le voisinage, un vêtement dont cette Reine bénie se servait elle-même, comme le rapporte Nicéphore[1] : « La piété pure et sans tache aux yeux de Dieu, notre Père, est celle ci : visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions[2]. »

Imitons donc cette dévotion de la sainte Vierge, si nous désirons être pénétrés de la vraie piété envers Dieu, des mœurs chrétiennes et d'une sainte vie; car, de cette manière, nous mériterons de parvenir à la sainteté, à l'innocence et enfin à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

308e CONFÉRENCE

Combien fut insigne et remarquable la dévotion de la sainte Vierge.

Sommaire. — 1. A quoi l'on mesure la dévotion. — 2. Charité de Marie.

I. — Nous avons dit plus haut, d'après Germain, patriarche de Constantinople, et nous avons longuement prouvé que tout dans la

[1] *Histoire*, liv. II, chap. XII. — [2] St. Jacques, I, 27.

sainte Vierge était élevé, insigne, remarquable, admirable et au-dessus des forces des autres. Prouvons maintenant qu'il en était de même pour sa dévotion.

La dévotion brille surtout dans les choses qui regardent le culte de Dieu, comme dans l'oraison, la contemplation ou méditation, et plus on met dans ces exercices de ferveur, de bonne volonté et d'empressement, plus cette ferveur, dans une bonne œuvre quelconque, peut être grande et remarquable dans l'une que dans l'autre, et cela à quatre points de vue.

Premièrement, si cette ferveur part d'un plus grand amour, car l'amour détermine l'état de toutes les autres vertus et leur donne leur dignité, leur efficacité et leur puissance de mériter. Aussi, plus l'amour est grand, plus l'œuvre est grande, digne et agréable à Dieu. Voilà pourquoi le Seigneur regarda Abel et ses dons; mais il ne regarda ni Caïn ni ses dons[1]; parce que Abel offrit à Dieu son holocauste avec une volonté ferme et un amour intense. Voyez saint Thomas[2].

Secondement, si cette ferveur s'exerce dans une œuvre qui a pour but un pauvre qui en est plus digne. Voilà pourquoi, d'après saint Thomas[3], on doit plutôt faire l'aumône aux pauvres bons qu'aux pécheurs. C'est ce que prouve longuement saint Jérôme[4].

Troisièmement, si cette ferveur est si grande qu'elle pousse l'homme à faire une bonne action, comme une aumône, non pas tout de ce qui est superflu, selon l'ordre qui en est donné[5], mais encore de ce qui est nécessaire. Voilà pourquoi[6], voyant une pauvre veuve mettre deux petites pièces de monnaie dans le trésor, Notre-Seigneur affirma qu'elle avait mis plus que les autres.

Quatrièmement, si cette œuvre, avec une égale ferveur de dévotion, s'exerce envers quelqu'un qui en a plus grand besoin. Or, la dévotion de la sainte Vierge est insigne et remarquable à ces quatre points de vue.

II. — Par l'amour qui était dans le cœur de la Vierge, non-seule-

[1] *Genèse*, IV, 4. — [2] Ire Part., quest. XCV, art. 4, dist. XLIX, quest. IV, art. 4. — [3] IVe Part., dist. XV, quest. II, art. 6, sect. 3. — [4] Livre *contre Vigilantius*, et lettre Le *à Helvidius*, quest. I. — [5] St. Luc, II. — [6] *Id.*, XXI.

ment dans la dévotion, mais encore dans tous les actes de vertus, de sorte que tout ce qu'elle faisait, elle le faisait par le plus ardent amour. Car elle était élevée au-dessus de toutes les autres pures créatures, par une abondance infinie de grâce et d'amour. De pieux et savants théologiens affirment que le premier acte d'amour divin dans la sainte Vierge fut si intense qu'il surpassa tous les actes d'amour divin qu'ont pu produire les Anges, même les Chérubins et les Séraphins, au terme de leur route. Or, la grâce et l'amour augmentent par des actes plus fervents et plus intenses que dans l'état précédent; de sorte que si, avec l'aide actuel de Dieu, ayant de l'amour comme cinq, on produise un acte fervent comme dix, l'état précédent augmente jusqu'à dix. Ensuite, si de cet état d'amour désigné par dix, on produit, avec le même secours de Dieu, un acte fervent comme vingt, l'état d'amour précédent augmente jusqu'à vingt, et ainsi de suite, par progression arithmétique, en doublant toujours les actes; car l'amour augmente à tout acte d'amour (pourvu qu'il soit plus fervent que l'état précédent) : c'est l'opinion de saint Thomas [1]. Or, il est certain que la sainte Vierge produisit sans cesse des actes plus intenses d'amour, de religion et d'autres vertus, et par conséquent qu'elle doubla au moins les états d'amour précédents. Comment ne les aurait-elle pas doublés, elle qui agissait toujours, autant qu'elle le pouvait, avec le secours actuel de Dieu? elle qui n'était empêchée ni par les distractions, ni par les tentations, ni par la concupiscence, ni par les fatigues corporelles qui contrarient tant en nous les actes de cette sorte? Supposons donc que la sainte Vierge, dès qu'elle fit usage de sa raison, ait eu un état de grâce et d'amour égal à cent (car sa grâce infuse fut plus grande que celle du premier Séraphin), et qu'elle ait produit un acte d'amour égal à cent, comme cet acte était très-fervent, elle augmenta l'état précédent d'amour, le rendit au moins double du premier et lui donna une intensité de deux cent. D'un état aussi intense, elle produisit un nouvel acte d'amour d'une intensité égale à deux cent; elle en mérita donc autant, c'est-à-dire qu'elle ajouta deux cents degrés à l'état précédent d'amour, de sorte qu'il devint d'une intensité égale à

[1] 2e de la 2e, quest. XXIV, art 6.

quatre cent. Elle produisit en troisième lieu un acte de la valeur de quatre cent, et mérita encore une augmentation de quatre cents autres degrés, de sorte que cet acte devint égal à huit cent. Et produisant ainsi continuellement un acte égal à l'état précédent, elle le doubla toujours. Ce redoublement, appliqué par progression arithmétique à tous les actes en particulier que la sainte Vierge Marie produisit pendant tout le cours de sa vie, c'est-à-dire pendant soixante ans, ou, selon d'autres, pendant soixante-dix ans, on trouve dans la sainte Vierge une somme immense et ineffable de grâce, d'amour, de vertus et de mérites. Il ne s'est donc pas trompé celui qui a dit que la sainte Vierge, par cet accroissement si long, si fréquent et si continuel, est parvenue à la fin de sa vie, c'est-à-dire à l'âge de soixante-trois ou de soixante-douze ans, à un tel accroissement, que dis-je! à un tel embrasement d'amour et à une telle élévation de mérites, que si, dans le plateau d'une balance, on plaçait toutes les œuvres et tous les mérites de tous les Saints, soit des hommes, soit des Anges et même des Séraphins, et que, dans l'autre plateau, on plaçât les mérites de la seule Vierge Marie, ce dernier plateau l'emporterait. Voyez ce que nous avons dit plus haut sur ce sujet[1].

Il en est suivant lesquels la dévotion de la sainte Vierge fut si grande et si continuelle que sa contemplation n'était pas même suspendue pendant son sommeil. Saint Ambroise semble partager cette opinion, car il dit en parlant de Marie[2] : « Elle ne désirait pas dormir avant d'en sentir la nécessité ; et cependant, lorsque son corps reposait, son âme veillait ; souvent dans son sommeil elle répétait qu'elle avait lu, continuait ce que le sommeil interrompait, faisait ce qu'elle avait résolu de faire, ou décidait ce qu'elle devait faire. » C'est le propre d'une foule de saintes âmes, non-seulement de dormir d'un sommeil saint, c'est-à-dire d'être libre de toute sollicitude terrestre, et de veiller spirituellement par la contemplation des choses célestes, mais encore de dormir selon le corps et de voir pendant le sommeil les choses célestes selon l'âme, comme il arriva à Jacob qui, en dormant, vit cette échelle mystérieuse dont le sommet touchait les cieux[3].

[1] Conférences 135 et 136. — [2] *Des Vierges,* liv. II. — [3] *Genèse,* XXVIII, 12.

Salomon eut aussi le privilége de veiller par l'esprit, tandis qu'il dormait par le corps, comme l'enseignent Lyranus et Denis le Chartreux[4]; car on rapporte que Salomon demanda à Dieu la sagesse; or, la demande est un acte de l'âme et du libre arbitre. Il est aussi beaucoup de saints personnages, et surtout de prophètes, qui, par un don spécial de Dieu, ont eu pendant leur sommeil l'intelligence des divins mystères, comme en témoignent ces paroles de Job[1] : « Durant le sommeil, dans les visions de la nuit, quand l'engourdissement s'empare des hommes et qu'ils dorment sur leur lit, alors il leur ouvre les oreilles et grave en eux ses leçons. » Aussi le Docteur angélique[2], ajoutant cette parole des *Nombres*[3] : « Si quelqu'un parmi vous est prophète du Seigneur, je lui apparaîtrai dans une vision ou je lui parlerai dans le sommeil, » dit que dans un cas semblable on conserve l'usage de son libre arbitre. Combien donc il est plus vraisemblable de penser que la sainte Vierge ait obtenu, par une faveur surnaturelle de Dieu, la grâce de ne jamais suspendre sa contemplation, non-seulement pendant qu'elle veillait, mais encore pendant son sommeil, puisque cette parole de saint Bernard[4] est pleine de vérité : « Ce qui fut accordé à un très-petit nombre d'autres ne fut pas refusé à la Vierge. »

Saint Grégoire de Nysse[5] raconte que le cinnamome a cette vertu spéciale que, s'il est placé sur la bouche de quelqu'un qui dort, rien ne peut empêcher cette personne de répondre à ceux qui l'interrogent. C'est pour cela que la sainte Vierge est comparée au cinnamome, car, quoique endormie, cependant elle s'entretenait familièrement avec Dieu. Son cœur, en effet, même pendant son sommeil corporel, fut tellement éveillé qu'il était uni intimement à Dieu par la contemplation des choses célestes.

Citons ici, pour corroborer cette opinion, les paroles de saint Bernardin[6] : « Le sommeil, dit-il, qui suspend et ensevelit en nous les actes du libre arbitre, et par conséquent l'acte méritoire, n'eut pas, à mon avis, un effet semblable dans la Vierge, mais, même alors, son

[1] XXXIII, 15 et 16.—[2] 2e de la 2e, quest. CXIII, art. 3 à 2.—[3] XII, 6.—[4] CLXXIVe Lettre. —[5] Commentaire *sur le* IVe *Chapitre du Cantique des cantiques*. —[6] T. II, Sermon LI, art. 1, II.

âme tendait vers Dieu par un acte libre et méritoire. Aussi, pendant son sommeil, sa contemplation était-elle plus parfaite que celle d'aucune autre personne éveillée. » Voilà pourquoi elle dit elle-même[1] : « Je dors, mais mon cœur veille. » Albert le Grand[2] et saint Antonin[3] partagent aussi la même opinion. Ils disent que la sainte Vierge ne pécha jamais, qu'elle ne fut jamais oisive, mais qu'elle agit toujours avec le plus ardent amour, qu'elle mérita dans tous ses actes, et ainsi que toutes les actions de Marie furent toujours dirigées vers Dieu.

Lorsqu'une roue tourne sur la terre, elle ne touche le sol que par un point bien petit, tout le reste est plus haut; ainsi Marie, dans sa course, ne se livrait au sommeil que lorsque c'était nécessaire pour soulager son corps; la plus grande et la meilleure partie d'elle-même était élevée vers le Ciel.

Lorsque les hommes étaient dans l'état d'innocence, « le sommeil était aussi agréable que la veille, » au témoignage de saint Augustin[4]. Nous pouvons le dire beaucoup plus justement de la sainte Vierge. Voyez Suarez[5]. On peut aussi très-bien lui appliquer ces paroles des *Proverbes*[6] : « Sa lampe ne s'éteindra pas durant la nuit; » car la sainte Vierge se livrait à la prière, à l'amour divin et aux bonnes œuvres autant pendant la nuit que pendant le jour.

Dans cet antique tabernacle que Moïse construisit, dans le désert, de matières précieuses et diverses, une lampe brûlait sans cesse, suivant l'ordre de Dieu[7]; de la même manière, dans ce célèbre tabernacle de la Vierge, le feu de l'amour divin était toujours allumé, car toujours son cœur était embrasé par des actes flamboyants d'amour.. Car, de même que le feu allumé une fois à la pierre alberte ne s'éteint plus, comme le raconte saint Augustin[8], ainsi le feu de l'amour, allumé par la grâce de l'Esprit-Saint dans l'âme de la Vierge dès l'instant de l'infusion de la grâce, ne cessa plus de brûler, mais continua sans interruption, selon le témoignage de saint Jérôme[9] : « L'amour divin

[1] *Cantique des cantiques*, v, 2. — [2] Chap. CLXXVI et CLXXVII. — [3] IVe Part., tit. XV, chap. XX, § 2. — [4] Livre V *contre Julien*, chap. IX. — [5] *Sur la IIIe Partie de saint Thomas*, disp. XVIII, sect. 2. — [6] XXXI, 18. — [7] *Exode*, XXVII, 20. — [8] *Cité de Dieu*, liv. XXI, chap. V et VI. — [9] Sermon *sur l'Assomption de la Vierge*.

l'avait embrasée tout entière, de sorte qu'il n'était plus rien en elle qui fût occupé par une affection mondaine; mais c'était une ardeur continuelle, une ivresse d'amour. » Et saint Anselme[1] dit : « La grandeur de l'amour de la Vierge pour son Fils, et l'immensité de la douceur dont son âme était transportée pour le Seigneur, son Dieu, surpassent tous les amours et toutes les douceurs de toutes les créatures. » Aussi son Époux céleste[2] compare son amour au feu : « Ses lampes sont des lampes de feu et de flammes. » Symmaque traduit : « La violence de son amour est une violence de feu. »

De même, en effet, que le feu allumé aux tours et aux citadelles les plus fortes les renverse et les anéantit par sa violence, ainsi le feu de l'amour de la Vierge, dont elle brûlait sans cesse dès l'instant où elle reçut la grâce, renversa, dispersa, consuma et anéantit dans son cœur tout désir terrestre. C'est avec raison qu'un Docteur dévot envers la Vierge Marie l'a appelée « l'Etna de l'amour, » parce qu'elle brûlait toujours de l'amour de Dieu, qu'elle était enflammée d'amour, qu'elle respirait et vomissait toujours de tous côtés les feux de l'amour. Écoutons saint Bonaventure traitant ce sujet[3] : « Qui peut douter que les entrailles de Marie ne soient devenues un foyer d'amour, ces entrailles dans lesquelles l'amour lui-même, qui est Dieu, reposa corporellement pendant neuf mois? » Saint Jean Damascène[4], énumérant toutes les actions des cinq sens de Marie, dit de la sainte Vierge : « Ses yeux sont toujours tournés vers le Seigneur, la lumière éternelle et inaccessible; ses oreilles écoutent les paroles divines et se réjouissent aux accords de la guitare, etc.; son cœur pur et sans tache voit Dieu, l'ennemi de toute souillure, et brûle du désir de le posséder. » Par ces paroles, ces saints Pères semblent entendre que la sainte Vierge ne fut pas autant pénétrée d'amour que formée d'amour et animée par l'amour, et que, par conséquent, elle fut l'amour même, de même que le fer embrasé semble être moins du fer que du feu.

La dévotion de la Vierge fut insigne et remarquable, parce qu'elle ne

[1] Livre *sur l'Excellence de la Vierge*, chap. IV. — [2] *Cantiques*, VIII, 6. — [3] *Miroir*, chap. IV. — [4] Sermon *sur la Nativité*.

rendit pas à une personne quelconque ses hommages religieux et dévoués, mais à Dieu lui-même en personne. Saint Anselme, pénétré de cette pensée dans son Homélie sur ces paroles : « Une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison, » dit : « Les autres donnent à qui que ce soit l'hospitalité dans leur maison, la sainte Vierge reçut le propre Fils de Dieu qui ne trouva pas où reposer sa tête, et elle le reçut non dans sa maison, mais dans son sein. Les autres couvrent la nudité d'une personne quelconque d'un vêtement changeant et corruptible, fait d'une matière quelconque; la sainte Vierge couvrit comme d'un vêtement le Verbe de Dieu de sa chair virginale, que Dieu unit à sa personne divine, et qui demeure éternellement immuable et incorruptible. Les autres donnent au premier venu à manger s'il a faim, à boire s'il a soif; la sainte Vierge nourrit l'Homme-Dieu dans son humanité, non-seulement de nourritures extérieures, mais même de son lait intérieur. Et pour parcourir brièvement ces sept œuvres de miséricorde que Dieu regarde comme faites à lui-même, lorsqu'elles s'adressent aux plus petits des siens, la sainte Vierge ne donna pas l'hospitalité aux plus petits, mais au souverain Fils de Dieu lui-même; elle le couvrit non-seulement de chair, mais encore de langes; elle le nourrit dans sa faim, lui fit boire du lait quand il avait soif; non-seulement le visita pendant son enfance, faible et couché, mais encore elle fut avec lui, le baignant, le réchauffant, le soulageant, le portant, de sorte qu'on peut dire d'elle avec raison : « Marthe était occupée à le servir en toutes choses. Lorsqu'il eut été pris et crucifié, elle fut auprès de lui comme s'il eût été mis en prison. »

L'incomparable dévotion de la Vierge brilla en ce qu'elle rendit ces services à Jésus-Christ non pas de son superflu, mais de ce qui lui était nécessaire. Les autres revêtent les pauvres de laine de brebis : Marie revêtit son Fils du plus pur de son sang. Les autres nourrissent les pauvres de pain, aliment extérieur : Marie nourrit Dieu fait homme, de son propre lait. Les autres reçoivent les pauvres sous un toit : Marie reçut l'immensité de Dieu dans son cœur et dans son corps. Les autres soignent les malades à cause de Dieu : Marie soigna Dieu lui-même dans son pauvre et faible corps. Les autres sont zélés

pour secourir les besoins des malheureux : Marie fut zélée et travailla de ses mains pour subvenir aux besoins de l'Homme-Dieu. Les autres visitent les prisonniers et les blessés, compatissent à leurs peines pendant leur vie et les ensevelissent après leur mort : Marie souffrit tellement de voir son Fils arrêté pour nous, attaché à la croix et déchiré par les coups, qu'une bouche angélique même ne saurait l'exprimer. « En un mot, dit saint Bernardin[1], de même que jamais personne ne contempla comme la Vierge, ainsi jamais personne ne vit comme elle. »

La dévotion de la Vierge se manifeste d'une manière remarquable ; car elle fit ces œuvres de miséricorde envers Celui qui en avait le plus grand besoin. Aucun voyageur, en effet, ne fut plus pauvre que le Christ ; c'est lui-même qui l'assure[2] : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Nous avons plus haut rapporté en détail cette dévotion de la Vierge.

La haute et tout admirable dévotion de la Vierge brilla en ce que jamais elle ne pécha. « La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu, son Père, consiste... et à se conserver pur du siècle présent[3]. » La bienheureuse Vierge fut vraiment, en cela, d'une rare piété ; car elle se garda si soigneusement du siècle présent que jamais elle ne commit aucun péché, même le plus petit véniel; jamais aucune pensée, aucune tentation, ne se glissa dans son esprit pour le souiller, ainsi que le croit toute l'Église au témoignage du Concile de Trente.

Il y eut de cela deux causes :

La première fut la protection et l'incessante assistance du Saint-Esprit qui réglait si bien ses sens et son esprit qu'il réprimait tout mouvement illicite de concupiscence, même involontaire, et *primo primus*, comme les appellent les théologiens, auxquels Adam pouvait être encore exposé dans l'état d'innocence ; car l'Esprit-Saint possédait la demeure qu'il s'était consacrée ; il ornait le lit où reposait pendant neuf mois le Fils de Dieu ; il gardait son sanctuaire au dehors, en éloignant les occasions du péché ; au dedans, en suggérant sans cesse

[1] LI[e] Sermon, art. 3, chap. III. — [2] St. Matth., VIII, 20. — [3] St. Jacques, *Épître* I[re], 27.

à son esprit des pensées et des désirs pieux, saints, divins, en mettant continuellement dans son intelligence tant de lumière, dans sa volonté tant de saintes affections, qu'elle avait en horreur le péché à l'égal du démon. Aussi, cette loi de la chair, que les théologiens appellent foyer, n'affligeait jamais la loi de son esprit, nulle rebellion ne troublait le repos de son âme.

La seconde cause était son ardente charité, son continuel amour de Dieu, qui chassait loin d'elle tout le poids du péché; car, de même qu'un feu continuel est en opposition avec le froid et l'exclut; de même, l'amour continuel de Dieu est en opposition avec le péché et l'exclut. J'ai dit *continuel*, car s'il y a intermittence pour le feu ou l'amour, la chaleur et l'amour diminuent, la tiédeur se produit, puis le froid. Il arrive même fréquemment que, si quelqu'un très-ardent, tout brûlant de zèle pour la religion et toutes les vertus, vient à se relâcher de cette ferveur, il devient tiède et bientôt indifférent, tout à fait froid, glacé, semblable à ceux qui, s'étant chauffés auprès d'une fournaise, passeraient dans un lieu froid. Le froid pénétrant dans les pores dilatés par la chaleur, ils deviennent glacés et tombent dans les plus graves maladies, comme la paralysie et autres. De même ceux qui avaient été très-ardents, puis deviennent très-froids, tombent dans les plus grands crimes. Ainsi Lucifer, de très-ardent Séraphin, est devenu le pire des démons; Judas, d'Apôtre, est devenu le traître qui livra Jésus; Luther, de moine, de Docteur, de prédicateur, est devenu hérésiarque. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin « qu'il n'avait trouvé personne d'aussi bon que ceux qui progressent dans les monastères, personne d'aussi mauvais que ceux qui ont failli dans les monastères. » Or, comme la bienheureuse Vierge brûlait continuellement des jeux séraphiques de l'amour, elle ne donnait lieu à aucun refroidissement, à aucune tiédeur; mais elle était toujours sollicitée à toutes les vertus, surtout à l'amour de Dieu, comme les eaux sont entraînées par un courant rapide. Ni sa tête, ni son cœur ne se lassaient ni ne se relâchaient de cette ardeur; mais, au contraire, cette ardeur s'augmentait, s'attisait sans cesse par l'opération du Saint-Esprit qui, comme nous l'avons dit, la gouvernait assidûment au dedans comme au dehors.

Que le Seigneur nous donne de sentir quelquefois dans nos cœurs une étincelle de cette grande charité, de cette grande piété et dévotion. Invoquons cette Reine si puissante des cieux, cette si glorieuse Mère de Dieu, qui se plaît, non-seulement quand on l'invoque, mais encore d'elle-même, à accorder des faveurs et des grâces à ses dévots serviteurs et à ouvrir ses bras maternels aux malheureux. Cette très-bienveillante Avocate, cette très-douce Mère, fera, pourvu que nos efforts s'y joignent, que nous mortifierons en nous toute affection sensuelle, que nous arracherons les racines du péché et que nous nous conduirons de telle sorte que, morts au monde, nous vivions pour le Christ seul et que nous nous donnions tout à lui. Je prie et supplie avec les plus vives instances notre Maîtresse de daigner le faire suivant son habitude en nous. Ainsi soit-il!

XXXII

ROSA MYSTICA

ROSE MYSTIQUE

Il n'est personne qui ne convienne que l'Église de Dieu est un jardin délicieux, planté de fleurs de toute espèce. Nous le trouvons, en effet, attesté à chaque page des saintes Écritures : « Ma sœur, mon épouse, c'est un jardin fermé, oui, un jardin fermé [1]. » Fermé sans doute parce qu'il est clos de tous côtés par l'amour comme par un rempart, afin qu'aucun réprouvé n'entre au nombre des élus. Dans ce jardin est toujours présent le jardinier céleste qui plante les diverses semences des grâces et des vertus, puis cueille les fleurs printanières de toute beauté, et transplante, dans la réserve du royaume des cieux, ces lis éclatants de blancheur et de pureté, ces violettes colorées par leur ardeur céleste, ces roses empourprées par le martyre, parmi lesquelles est la plus belle des roses, la Vierge Marie, Mère de Dieu, que nous glorifions en l'invoquant sous ce titre, en lui chantant : *Rose mystique*. Nous avons donc à voir :

[1] *Cantique des cantiques*, IV, 12.

309e CONFÉRENCE

Combien a juste titre la Vierge, Mère de Dieu, est appelée Rose.

Sommaire. — 1. La sainte Vierge est désignée dans l'Écriture sous divers noms de plantes et de fleurs, mais surtout sous celui de Rose. — 2. Marie rose sans. épines. — 3. Marie rose blanche et rouge. — 4. Marie rose très-illustre. — 5. Marie rose très-belle et gracieuse. — 6. Marie rose très-parfumée. — 7. Marie rose médicinale. — 8 Marie rose de Jéricho.

I. — Le médecin Dalechamp [1] a écrit avec non moins d'ignorance que d'impiété que les moines seuls et quelques petites femmes ont appelé et appellent Rose la bienheureuse Vierge. Cette conférence va montrer que c'est là une assertion téméraire et fausse.

Le Saint-Esprit a figuré, dans la sainte Écriture, la dignité et la supériorité de la Mère de Dieu sous divers noms de fleurs et d'arbres : sous le nom de lis : « Comme le lis entre les épines [2]; » sous celui de baume et de canelle : « J'ai répandu une senteur de parfum comme la canelle et le baume le plus précieux [3]; » de myrrhe excellente : « J'ai répandu une odeur comme celle de la myrrhe excellente [4]; » de nard : « Le nard dont j'étais parfumée a répandu son odeur [5]; » d'un buisson ardent que la flamme ne dévore point : « Le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson, et il voyait brûler le buisson sans que la flamme le consumât [6]; » d'un cèdre : « Je me suis élevée comme le cèdre du Liban [7]; » d'un cyprès : « Comme le cyprès de la montagne de Sion [8]; » d'un palmier : « J'ai poussé mes branches en haut comme les palmiers de Cadès [9]; » d'un platane : « Je me suis élevé comme le platane sur le bord des eaux [10]. » Mais la bienheureuse Vierge Marie n'est comparée à aucune fleur mieux qu'à la rose : « Comme les plants de rosiers de Jéricho [11]. — Comme des rosiers plantés sur le bord des eaux [12]. — Comme les rosiers qui poussent leurs fleurs au prin-

[1] Au liv. XVIII, chap. xxxv, *de l'Histoire des Plantes*. — [2] *Cantique des cantiques*, II 2. — [3] *Ecclésiastique*, XXIV, 20. — [4] *Ibid.* — [5] *Cantiques*, II. — [6] *Exode*, III, 2. — [7] *Ecclésiastique*, XXIV, 17. — [8] *Ibid.* — [9] *Ibid.*, 18. — [10] *Ibid.*, 19. — [11] *Ibid.*, 18. — [12] *Ecclésiastique*, XXXIX, 17.

temps [1]. » Les propriétés de ces arbres et de ces fleurs représentent comme une vertu déterminée de la Vierge, Mère de Dieu. Le lis désigne la candeur et la pureté de sa vie; le baume, l'admirable parfum de ses vertus; la canelle, sa profonde contemplation des mystères divins; la myrrhe, sa mortification; le nard, son humilité; le buissson ardent qui ne se consume point, sa virginité; le cèdre, l'incorruptibilité de son âme; le cyprès, l'élévation de ses mérites; le palmier, sa victoire sur toutes tentations, souffrances et adversités; l'olivier, sa miséricorde; le platane le long des eaux, le refuge qu'elle offre à ceux qui ont recours à elle; quant à la rose, elle exprime exactement toute sa vie.

C'est là cette rose très-noble qui est issue des branches d'illustres rois, qui s'est élevée au-dessus même des cieux et s'est étendue sur tout l'univers. C'est là cette rose très-odorante vers laquelle a volé l'abeille céleste qui se nourrit au milieu des lis et habite la patrie fleurie des Anges; elle s'est reposée sur elle, elle s'y est attachée et a cueilli sur elle la douce fleur de l'humanité. C'est là cette rose dont le soleil et la lune admirent la beauté, dont l'odeur guérit les infirmes, dissipe les maladies, ressuscite les morts. C'est là cette rose dont le parfum saint réjouit les habitants des cieux, attriste ceux des Enfers et réchauffe par sa grâce l'univers entier. Traitons plus longuement et éclaircissons davantage cette comparaison.

MARIE ROSE SANS ÉPINES.

II. — Il y a des auteurs qui disent qu'avant le péché la rose fleurissait sans épines et qu'elle ne se hérissa d'épines qu'après le péché. Ainsi l'ont cru saint Basile [2] et saint Ambroise [3]. La Vierge Marie, notre rose, a fleuri non point avant, mais après le péché, et cependant elle n'a emprunté aucun aiguillon aux buissons des pécheurs. Voyez les quatorze générations, depuis Abraham qui engendra Isaac jusqu'à « Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus, » vous trouverez parmi ses ancêtres, plus d'un chargé d'épines, que produisait cet

[1] *Ecclésiastique*, L, 8. — [2] V[e] Homélie *sur l'Hexaméron*. — [3] *Hexaméron*, liv. III, chap. XI.

antique jardin. Considérons les femmes de qui la bienheureuse Vierge Marie tirait son origine, et qui pour ce motif sont énumérées dans sa généalogie, toutes ne furent-elles pas pêcheresses? N'est-ce pas comme autant d'épines? Hamar, incestueuse; Rahab, courtisane; Ruth, idolâtre; Bethsabée, adultère. Examinons les hommes : David, adultère et homicide; Salomon, Roboam, Joram, Achaz, Amon et d'autres encore idolâtres. La bienheureuse Vierge Marie a, sur ce buisson d'épines, poussé comme une rose très-belle.

Rose issue du milieu des épines, elle ne leur a pris rien de dur, ni de piquant, ni d'aigu; mais elle fut douce, suave, délicieuse. La Mère de Dieu, Marie, sortie d'une racine très-dure, n'a reçu d'elle aucune dureté, aucune aspérité, mais elle est demeurée toute flexible, toute suave, toute gracieuse. C'est ce qu'exprime en beaux vers Sedulius[1].

« Comme au milieu d'épines aiguës surgit la rose délicieuse qui n'a rien pour blesser et qui efface la beauté de l'arbuste qui lui donne la vie; ainsi de la tige d'Ève a surgi Marie, et la Vierge des temps nouveaux a expié le forfait de la vierge antique. Comme l'épine produit la rose, ainsi la Judée a produit Marie. »

Et Adam de Saint-Victor, s'adressant à la bienheureuse Vierge :

« Salut, Mère sacrée du Verbe, fleur née de l'épine, mais sans épine, fleur gloire du buisson! Nous, nous sommes le buisson; nous, nous sommes percés par les épines du péché; mais vous, vous ne connaissez point d'épines. »

L'éloquent saint Bernard, méditant pieusement sur ce sujet, dit : « Ève fut l'épine qui piqua son mari jusqu'à causer sa mort, et légua à sa postérité l'aiguillon du péché : Marie est la rose. Ève est l'épine qui blesse : Marie, la rose qui adoucit tout. Ève est l'épine qui cause la mort de tous : Marie la rose qui rend à tous une condition qui peut conduire au salut. »

La rose que l'on a fait infuser et que l'on applique sur la blessure adoucit et guérit la douleur qui résulte de la piqûre des épines, comme le rapporte Pline[2]; de même, la Vierge Marie, par son innocence, a

[1] Livre II. — [2] Liv. XI, chap. VI.

effacé et guéri la douleur des péchés qu'Ève a fait éprouver par l'aiguillon de sa prévarication. « Ce que la malheureuse Ève nous a fait perdre, vous nous le rendez par votre Fils béni. »

MARIE ROSE BLANCHE ET ROUGE.

III. — Les poëtes racontent dans leurs fictions que la rose naquit jadis de la sueur d'une femme, nommée Joue, qui par un singulier phénomène paraissait blanche au point du jour et rouge à midi. Or, ce qui n'était que fiction pour la rose chez les poëtes, se trouve vérifié en la bienheureuse Vierge; car, au point du jour de sa naissance[1], elle fut une rose brillante de blancheur et de grâce; mais, au moment de l'Annonciation, comme au midi de sa vie, le feu de la Divinité s'incorporant en son sein, la chair humaine, elle devint comme une flamme brûlante d'amour et toute rouge.

Elle est encore blanche et rouge. Blanche par sa virginité, rouge par sa charité; blanche par la chair, rouge par le cœur; blanche par la vertu qu'elle pratique, rouge par les vices qu'elle foule aux pieds; blanche par les sentiments qu'elle purifie, rouge par les passions qu'elle mortifie; blanche par l'amour qu'elle a pour Dieu, rouge par la compassion qu'elle éprouve pour le prochain. Je suis porté à croire que la blancheur et la rougeur de la Vierge sont parfaitement semblables à celles du Christ, dont il est dit : « Mon bien-aimé éclate par sa blancheur et sa rougeur[2]. » Il est blanc par sa pureté, rouge par sa charité; la Vierge est blanche et rouge pour les mêmes motifs, car elle possède aussi parfaitement que possible les vertus de son Fils.

Mais je la vois surtout blanche et rouge dans sa perpétuelle virginité. La rose est blanche ou rouge, la virginité est tout à la fois blanche et rouge : blanche par la pureté, rouge par la mortification de la chair.

Par là, la rose est par son parfum et sa couleur rosée le symbole de la virginité. C'est pour cela que l'on voit les jeunes vierges tant aimer les roses, les couronnes et les bouquets de roses, les placer sur leurs têtes ou sur leurs coiffures ou les y suspendre. Dans les habitudes

[1] L'auteur aurait dû dire : « de sa conception. » (*Note du Traducteur.*) — [2] *Cantique des cantiques*, v, 10.

chrétiennes, on couronne même de roses les cercueils de ceux qui ont eu le bonheur de mourir encore vierges. Nous lisons que Dieu lui-même a honoré des vierges par des roses données miraculeusement ou par le parfum des roses.

Julien, martyr d'Antioche, et Basilissa, vierge, ayant été unis par le mariage, quoique Julien eût fait vœu de continence, sentirent tous les deux, en entrant dans leur lit, quoiqu'on fût en hiver, le parfum des roses et des lis. La jeune fille s'étonne et son mari lui dit que ce parfum est l'ornement des vierges. Sa compagne, séduite par sa suavité, a bientôt pris la résolution de persévérer avec lui dans la virginité. Ils virent leur dessein confirmé par le Christ qui leur apparut avec la Vierge, sa Mère, et leur donna à tous deux la couronne de la pudeur[1].

Un Ange offrant à sainte Cécile et à Valérien, son époux, deux couronnes de roses et de lis, les invita à la virginité et au martyre, comme l'attestent leurs actes.

Dorothée, vierge souffrant le martyre au cœur de l'hiver, le 6 février, envoya à Théophile, aide de son défenseur, comme marque de sa virginité, trois pommes et trois roses magnifiques du jardin de son époux, par l'intermédiaire d'un enfant, qui était sans doute un Ange sous la forme humaine[2].

Saint Louis, fils aîné de Charles II, roi de Sicile et neveu de saint Louis, roi de France, avait renoncé au trône et était entré dans l'Ordre de Saint-François. Il fut fait plus tard évêque de Toulouse, par Boniface VIII. Lorsqu'il mourut on vit une rose sortir de sa bouche, à cause de sa virginité, qui avait été telle chez lui qu'il ne voulut jamais ni embrasser sa mère ni regarder en face aucune femme. C'est ainsi raconté dans sa vie, 19 août, par Ribadeneira.

Saint Josbert, moine de Saint-Bertin, mourut, l'an 1161 du Seigneur, en laissant sortir de sa bouche cinq roses sur lesquelles était inscrit le nom de la bienheureuse Marie, parce que pendant sa vie il récita tous les jours un rosaire de cinq psaumes commençant par les lettres du mot *Maria*, en l'honneur de la bienheureuse Vierge[3].

[1] Surius, t. I, dans leur vie. — [2] *Vie de sainte Dorothée*. — [3] Jean Molanus, *Saints de Belgique*, 30 novembre.

Il fut donné, par une permission divine, au bâton desséché de Joseph qui devait être l'époux de la Vierge Mère, de produire des feuilles, des fleurs et des fruits, à cause de sa grande pureté qui lui valut d'être seul déclaré digne, parmi un grand nombre de vivants, de se voir confier comme épouse la Vierge Marie qui devait être la Mère de Dieu[1].

La rose a donc toujours été le symbole de la virginité, et c'est avec raison que la bienheureuse Vierge Marie est appelée, à cause de sa virginité, rose blanche et rouge.

MARIE ROSE TRÈS-ILLUSTRE.

IV. — La rose est la fleur des fleurs. La rose a été célébrée par Sapho, la femme poëte : « Si Jupiter voulait donner un roi aux fleurs, la rose règnerait sur elles; car elle est l'ornement de la terre, la gloire des plantes, l'œil des fleurs, l'éclat des prairies, brillante de beauté, enivrée d'amour. » On connaît ce vers d'Anacréon : « Rose, honneur et gloire des fleurs. » Aussi, si quelqu'un est comblé de louanges, on l'appelle rose. Sainte Rose, vierge de l'Ordre de Saint-François, fut ainsi appelée parce qu'elle brilla comme une rose au milieu des épines par sa virginité, ses vertus et ses miracles. De même, saint Pierre, martyr, de l'Ordre des Frères prêcheurs, est appelé *rose délectable*, parce que, né de parents infidèles, il remplit et réjouit l'Église d'un admirable parfum de vertus, comme une belle rose. Telle fut en tout la bienheureuse Vierge Marie, Reine des fleurs, c'est-à-dire des vierges, faîte de tous les Saints, ornement de l'Église, œil de l'univers. Les saints Pères la célèbrent comme l'ornement de tout le genre humain. Saint Cyrille d'Alexandrie l'appelle « perle précieuse de toute la terre[2]; » saint Chrysostome : « Honneur, gloire et firmament de notre Église[3]; » saint Damascène : « Beauté de la nature humaine, ornement des femmes, gloire précieuse du genre humain, honneur du sacerdoce, espérance du chrétien[4]. » Nous avons donné et nous donnerons encore, dans maints passages de cet ouvrage, les plus ma-

[1] Glycas, IIIe Part., *des Annales*. — [2] Homélie *contre Nestorius*. — [3] Sermon *sur la Mère de Dieu*. — [4] 1er Discours *sur le Sommeil de la Vierge*.

gnifiques invocations et de nombreux et glorieux titres de cette nature.

Bien que la reine des fleurs, la rose est une plante très-humble. La Mère de Dieu, bien que Reine des fleurs, c'est-à-dire des vierges et de tous les Saints, fut très-humble pendant toute sa vie. Les âmes humbles présentent ce caractère particulier que plus elles sont élevées, plus elles sont humbles. Le vent emporte la paille dans les airs ; il n'entraîne pas le froment. L'arbre chargé de fruits abaisse vers la terre ses branches que l'arbre stérile tient élevées. Les vaisseaux vides sont ballottés au sommet des ondes ; ceux qui sont chargés naviguent plus heureusement. Ainsi, plus on est élevé par la sagesse et la vertu, plus l'humilité, la modestie, la douceur abaissent. Telle fut la bienheureuse Vierge Marie. Personne ne fut après Dieu plus élevée qu'elle, personne ne fut plus humble. Elle est choisie entre toutes et elle se dit servante ; elle est proclamée Reine de l'univers et Mère du Très-Haut, et elle s'appelle la dernière des femmes : « Voici la servante du Seigneur. » Oui, elle est bien rose, Reine des fleurs et la plus humble des plantes.

MARIE ROSE TRÈS-BELLE ET GRACIEUSE.

V. — La rose est la plus belle des fleurs. Un orateur illustre en a fait cet éloge : « La rose est la fleur des fleurs, le pyrope et la pompe des jardins, le saphir des parfums, l'œil d'avril, le phénix du printemps, la décoration de la nature. » La bienheureuse Marie fut très-belle, que vous considériez son âme ou son corps. Elle fut belle de corps, elle qui conçut dans ses très-chastes entrailles le plus beau des enfants des hommes. Or, comme le Christ fut le plus beau des enfants des hommes, la Vierge fut aussi la plus belle des filles des hommes ; car la beauté du corps dérive, chez le fils, de la beauté des parents, et surtout de la mère, suivant ce mot : « Vous tirerez une grande beauté de votre père et plus encore de votre mère. » Nous avons traité de cela dans la 132e Conférence.

Marie fut plus belle encore par son âme, car elle fut la couche où reposa Dieu ; elle fut le Trône du Verbe incarné en prenant d'elle sa chair, et, par suite, le Trône de la très-sainte Trinité. Or, quoi de

plus beau que le Trône de Dieu? Rien, assurément, sauf Dieu lui-même. Saint Épiphane, s'adressant à la Vierge, lui dit : « Dieu seul excepté, vous êtes supérieure à tous les êtres, plus belle que les Chérubins, les Séraphins et toute l'armée des Anges[1]. » Plus belle, sans doute, car la beauté de l'âme consiste dans la splendeur de toutes les vertus et dans l'excellence de la grâce divine. Puis donc que la bienheureuse Vierge Marie l'emporta de beaucoup sur tous les Anges en grâce et en vertus, elle est nécessairement plus belle, plus gracieuse, plus distinguée qu'eux tous. Voyez ce que nous avons dit un peu plus haut dans les Conférences sur l'invocation *Vase spirituel*.

On rapporte communément à ce sujet la lettre de saint Denis l'Aréopagite à saint Paul, Apôtre, que nous n'avons pas oublié de citer nous-même ailleurs, d'après Christophe de Castres. Dans cette lettre, saint Denis déclare éloquemment : « Quand je fus conduit en présence de cette Vierge éminente, à la forme divine, un éclat divin si immense brilla autour de moi et me pénétra intérieurement avec tant de plénitude, une telle senteur de parfums arriva jusqu'à moi en telle abondance que ni mon malheureux corps, ni mon esprit ne purent soutenir les marques d'un si grand et si complet bonheur : le cœur me faillit, mon esprit succomba devant la gloire d'une telle majesté! J'en prends à témoin Dieu qui était présent dans la Vierge, si vos divins enseignements ne m'avaient instruit, j'aurais cru que cette Vierge était le vrai Dieu.»

Un Chartreux, homonyme de saint Denis, écrit[2] : « Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y eut absolument rien en la Vierge, ni en son corps, ni en son cœur, d'inconvenant, de répréhensible, de contraire à la beauté : tout, au contraire, fut fait au compas par la divine Sagesse, taillé dans la perfection, ouvragé de la manière la plus complétement belle. » Ce qui n'est pas étonnant, puisque la sainte Vierge fut, comme nous l'avons montré plus haut, conçue par miracle, par ses parents âgés et stériles, et que ce fut moins l'œuvre de ses parents que de Dieu et de l'Esprit-Saint. Voyez Denis le Chartreux[3].

[1] Discours *sur les Louanges de la Vierge*. — [2] Livre Ier *des Louanges de la Vierge*, art. 35. — [3] Livre cité, art. 3.

Le même auteur[1] dit que « le visage de la très-sainte Vierge fut environné d'un certain éclat, » opinion que notre saint Docteur rapporte aussi, sans la réprouver[2]. Si grande était la majesté de la bienheureuse Vierge, si grandes la grâce, la distinction, la beauté de ses traits, qu'elles lui attiraient l'amour de tous ceux qui la voyaient et que la physionomie même de la Mère de Dieu annonçait sa dignité.

C'est donc à juste titre que la beauté de la Vierge Marie est assimilée à celle de la rose. La beauté des autres femmes n'est pas semblable à la rose, mais bien plutôt à l'épine; car elles piquent les yeux des hommes qui les regardent, déchirent leur cœur, et quand elles les amènent à leurs fins, elles percent leur âme en leur faisant une blessure. Seule, la beauté de notre Vierge fut comme une rose sans épine; car elle ne piquait et ne déchirait aucun cœur, elle n'offensait ou ne blessait les yeux ni le cœur de personne. Mais elle attirait à elle les yeux de tous ceux qui la regardaient, elle pénétrait tous les cœurs de son inexprimable chasteté, à tel point que tout désir charnel tombait sur l'heure. C'est ce que j'ai déjà exposé d'après saint Ambroise, saint Thomas, saint Bonaventure et d'autres, en expliquant l'invocation *Mère très-chaste*. J'ai cité les paroles et les passages de ces saints Docteurs.

En outre, notre rose est si belle, si gracieuse, que le Christ lui-même admire et loue sa beauté, en répétant à deux reprises : « Oh! que vous êtes belle, ma bien-aimée! oh! que vous êtes belle! » A quoi elle répond elle-même : « Que vous êtes beau, mon bien-aimé! que vous avez de grâces[3]! » « Oh! quelle société! s'écrie Hugues de Saint-Victor, Celui qui est tout à fait beau se joint Celle qui est toute belle. Je suis tout à fait beau et vous êtes toute belle. Je le suis par nature, vous l'êtes par la grâce. Je suis beau, parce que tout ce qui est beau est en moi : vous êtes belle, parce qu'il n'y a rien en vous qui soit honteux; vous êtes belle de corps et d'âme. »

Dans sainte Brigitte[4], après une nouvelle question, le Christ loue les membres de sa Mère l'un après l'autre, et fait connaître, en termes mystiques, leur beauté; et au livre Ier, chapitre LXI, il est

[1] Art. 36.—[2] IIIe Part., quest. XXVII, art. 3.—[3] *Cantique des Cantiques*, I, 14, 15. — [4] Liv. V.

écrit qu'il dit à sa Mère : « Les Anges considèrent la beauté l'un de l'autre, et admirent la beauté de toutes les âmes et de tous les corps; mais ils voient que la beauté de votre âme surpasse tout ce qui est créé, et que la distinction de votre corps l'emporte sur tous les hommes qui ont été créés; et ainsi votre beauté est au-dessus de celle de tous les Anges et de tout ce qui a été créé. »

Cette rose est si belle, si distinguée, que Sophronius n'a pas hésité à dire d'elle[1] : « Il n'est pas de vertu, ni de beauté, ni d'éclat, ni de gloire, qui ne lui doive sa splendeur; c'est donc bien avec raison qu'on l'entoure de roses et de lis, afin que les vertus s'appuient sur les vertus, et que sa beauté soit augmentée par les ornements de la chasteté. »

L'Église chante avec bonheur au jour de l'Assomption de Marie : « Et comme les jours du printemps l'entouraient des fleurs des rosiers et des lis des vallées. » Les jours du printemps sont plus agréables que ceux de tout le reste de l'année, parce qu'après les rigueurs de l'hiver ils sont très-tempérés et ne sont presque jamais troublés par les ouragans et les tempêtes. Les vertus et les mérites de la bienheureuse Vierge sont très-agréable à Dieu et aux hommes, parce qu'ils n'ont été altérés par aucune tentation intérieure ou extérieure. Les petites fleurs des autres Saints ont été secouées par de nombreuses tempêtes de tentations. « Car la vie de l'homme sur la terre est un combat[2]. » Mais les mérites de la bienheureuse Vierge Marie n'ont jamais été troublés par aucune lutte : elle jouissait toujours de la paix, de la tranquillité la plus grande, « faisant disparaître les guerres d'un bout du monde à l'autre. » C'est avec autant de vérité que d'érudition que Richard de Saint-Victor a dit[3] : « Pour les autres Saints, il est beau de n'avoir pas été vaincu par les vices; pour la Vierge, il est beau de n'avoir pas même été tant soit peu attaquée. » Sous-entendez, par la chair et le monde; car elle pouvait être tentée par le démon, pour ne pas paraître supérieure à son fils.

[1] Sermon *sur l'Assomption de la Vierge.* — [2] *Job,* VII, 1. — [3] Liv. II *de l'Emmanuel,* chap. XXVIII.

MARIE ROSE TRÈS-PARFUMÉE.

VI. — Bien que le rosier n'élève pas bien haut ses branches et ses feuilles, il répand au loin son parfum. La bienheureuse Vierge répandait un suave parfum, une senteur admirable; elle était en effet le temple de la chasteté, plein d'aromates. Autrefois, dans le Temple, il devait y avoir un parfum formé de divers aromates selon l'art des parfumeurs, afin que tout exhalât une odeur suave [1]. De même en fut-il dans ce temple animé de Dieu, temple de pudeur, de vertu et de pureté. Jamais la Vierge ne manqua de ces aromates; elle exhala toujours l'odeur suave de la continence; elle avait constamment en elle la fleur très-odorante de la chasteté, de la pureté et des autres vertus. Toujours pure, toujours sans tache, elle conservait en elle la rose toute parfumée de l'innocence. Elle répandait sans cesse l'odeur toute suave de la virginité par laquelle elle réjouit tellement le Ciel tout entier et le Fils de Dieu lui-même qu'elle l'attira sur la terre.

On rapporte qu'Alexandre le Grand, roi de Macédoine, exhalait des membres de son corps une odeur si suave, que ses vêtements de dessous en contractaient un parfum délicieux. C'est ce qu'attestent Plutarque, dans la *Vie d'Alexandre*, et Théophraste. Mais peut-être chez ce roi était-ce un soin exagéré de son corps qui produisait cet effet. Or, la bienheureuse Vierge méprisait les odeurs recherchées; le tempérament de son corps pouvait seul lui communiquer cette senteur agréable, car la constitution même de son corps, d'où la divine Sagesse se préparait à tirer la chair du Fils de Dieu, était excellente.

Mais nous aimons mieux chercher dans l'âme de la bienheureuse Vierge cette propriété de la rose, j'entends son parfum. C'est l'amour de la chasteté qui rendit la chair de la bienheureuse Vierge si bien odorante; car la pudeur a un admirable parfum : elle exhale l'agréable odeur de la chasteté. Voilà pourquoi saint Pierre Damien [2] l'a appelée « très-odorante, » et le bienheureux Jean Climaque [3] : « odo-

[1] *Exode*, xxx. — [2] Liv. *de Omnibus*, chap. III. — [3] *Gradu* 15.

riférante. » Comment la charité ne sentirait-elle pas bon, puisqu'elle chasse au loin la mauvaise odeur de la luxure et répand si haut son suave parfum qu'il remplit le Ciel même? De même, en effet, que la luxure envoie sa puanteur jusqu'au Ciel (car c'est pour cela que Dieu punit les crimes de Sodome et de Gomorrhe par une pluie de soufre et de feu, afin que la mauvaise odeur du péché fût détruite par l'odeur du supplice, comme le remarque Rupert); ainsi, la chasteté exhale si loin et si haut son parfum qu'il remplit le Ciel même et en chasse toutes les mauvaises odeurs de crimes qui y montent du monde.

Ce n'est pas sans mystère que Dieu, voulant que Joseph, jeune homme très-chaste, allât en Égypte, l'y fit conduire par des Ismaélites, non pas par les premiers venus, mais par ceux qui y portaient des aromates. L'Écriture l'indique clairement[1] : « Ils (les frères de Joseph) virent des Ismaélites qui passaient et qui, venant de Galaad, portaient sur leurs chameaux des parfums, de la résine et de la myrrhe, et s'en allaient en Égypte.... Ils le vendirent vingt pièces d'argent aux Ismaélites qui le menèrent en Égypte. » Quel mystère y a-t-il ici? En quoi importerait-il que Joseph fût conduit en Égypte, non par quelque occasion que ce fût, mais au milieu d'aromates? L'Égypte exhalait la puanteur de l'impureté et des plaisirs charnels; il fallait donc que le très-chaste Joseph, modèle de pudeur et de continence, y fût conduit pour détruire ou du moins modérer par son parfum suave ces abominables odeurs; car le parfum de la chasteté est si grand qu'il chasse la mauvaise odeur. Or, puisque la bienheureuse Vierge aima tant la chasteté, il n'est pas étonnant que sa chair virginale ait été douée d'un parfum si suave.

J'ai dit que cette suave odeur provenait de son âme, car toutes les qualités de la chair de la Vierge avaient leur origine dans la beauté de son âme, en sorte que cette pureté, cette sainteté, cette suave odeur, apparaissaient en son corps. Or, si le parfum corporel de la Vierge fut si grand, combien plus grand pensez-vous que fut le parfum spirituel qui réjouissait merveilleusement les âmes saintes,

[1] *Genèse*, XXXVII, 25.

les Anges et Dieu lui-même! Aussi est-il dit dans le *Cantique des cantiques*[1] : « Nous courrons à l'odeur de vos parfums; » c'est-à-dire de vos vertus, de vos dons, de vos mérites.

En outre, pourquoi n'exhalerait-elle pas une odeur la chair virginale qui reçut en elle si abondamment la grâce, la vertu et les autres dons du Saint-Eprit? On rapporte que la terre sur laquelle l'arc-en-ciel abaisse ses extrémités, après qu'il a baigné des eaux de la pluie la sécheresse, répand un parfum délicieux. C'est ce que dit Pline[2]. La terre virginale, je veux dire la chair de Marie, répandit un parfum bien plus suave, bien plus délicieux, lorsque non point l'arc-en-ciel, mais le Fils même de Dieu s'abaissa sur elle; cette rose exhala une très-suave odeur lorsque sur elle tomba l'abondante pluie de la grâce divine.

Cette rose mystique répand si loin son parfum qu'elle charme tout le monde, non-seulement ceux qui le respirent mentalement, mais même ceux qui prononcent dévotement son nom vénérable. Hermann, religieux prémontré d'une grande sainteté, en fit l'épreuve. Toutes les fois qu'il entendait le nom de Marie, il se prosternait en toute hâte contre terre et, demeurant dans cette posture aussi longtemps qu'il le pouvait sans causer de scandale ou provoquer l'admiration. Et comme ce n'était pas dans l'usage de son Ordre, un de ses amis le pria instamment de lui dire pourquoi il agissait ainsi; il répondit : « Toutes les fois qu'au nom de la sainte Vierge je me prosterne à terre, le parfum de toutes les fleurs et de tous les aromates monte de la terre à mon odorat en telle abondance et avec une si grande suavité, que je voudrais demeurer toujours prosterné ainsi, s'il m'étais permis de le faire. Dans l'espérance de goûter ce charme, je suis prompt à me prosterner; mais comme c'est à regret que je m'en prive, je suis lent à me relever. » C'est ce qui fit que le moine Hermann avait continué d'appeler Marie du nom de Rose[3].

Il est de notre devoir de désirer ce parfum, de courir aux odeurs si suaves de cette Rose mystique, d'admirer et d'imiter ses mœurs, sa vie, ses mérites et ses exemples. Les hérétiques haïssent, détestent,

[1] I, 3. — [2] XVII, 5. — [3] Surius, t. II, 7e jour d'avril.

fuient l'odeur de cette rose mystique. Mais qu'y a-t-il d'étonnant? le porc hait tellement la senteur de toutes les odeurs qu'il foule aux pieds, dit-on, les roses, et il a tant d'horreur des parfums et des aromates qu'ils peuvent lui donner la mort comme le poison aux autres animaux. Aussi la race porcine ne peut-elle vivre dans l'Arabie, à ce que raconte Pierius[1] : ce pays, étant la patrie des parfums, est évité à bon droit par l'ennemi de toute bonne odeur. Les hérétiques sont des porcs immondes chargés d'horribles souillures, plongés dans la boue des passions; ils n'observent ni jeûnes, ni veilles; ils n'entreprennent jamais de pèlerinages par dévotion; jamais ils ne macèrent leur chair; ils n'ont pas moins d'horreur que les porcs pour le parfum de la continence et de la chasteté; ils ne peuvent la supporter ni en eux, ni même chez les autres. Ils ne souffrent ni les moines, ni les nonnes, ni les autres hommes ou femmes adonnés à la vie religieuse, qui exhalent le parfum de la chasteté; ils accueillent et entretiennent les lascifs, les impudiques, les incontinents, les apostats. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils détestent et fuient le parfum de la rose de Marie?

Le scarabée volant meurt de l'odeur des roses, au rapport d'Aristote[2]. « S'il est oint du parfum des roses, il meurt aussi, » dit Clément d'Alexandrie[3]; et c'est justice, car il fait du fumier ses délices; il recherche la puanteur comme l'odeur la plus suave; par conséquent, il a tant de répugnance pour l'odeur de la rose dont les autres font leurs délices, qu'il en meurt. Tels sont les hérétiques : ils aiment leurs erreurs fétides; ils recherchent les honteuses délices de la chair; ils les tiennent pour l'honneur et pour l'odeur le plus désirables; ils fuient, au contraire, ils détestent et haïssent ce qui est vraiment odoriférant. Mais périssent ces scarabées d'Enfer! Pour nous, faisons nos délices de notre Rose mystique, Marie.

MARIE ROSE MÉDICINALE.

VII. — La rose purifie et détruit les mauvaises humeurs; elle calme les palpitations, elle guérit ou adoucit les douleurs des yeux et

[1] Liv. IV *des Hiérogly hes.* — [2] *De Admiratione*, chap. CXL. — [3] *Pédagogie*, liv. II. chap. VIII.

des oreilles, comme l'affirme Dioscoride[1]. Pline assure aussi[2] que si l'on met sur la tête une couronne de roses, même desséchées, elle chasse ou diminue le mal de tête. Élien[3] confirme cette assertion par l'exemple d'Aspasie, fille d'Hermotime le Phocéen. Rendue difforme par une grosse tumeur au menton même, elle mit sur cette grosseur des roses broyées, et non-seulement elle recouvra sa santé, mais devint même si belle qu'elle épousa d'abord Cyrus, roi de Perse, et, après sa mort, Artaxerxès.

La rose est encore utile aux morts jusque dans la sépulture, car elle est un préservatif contre la pourriture et repousse la putréfaction et la mauvaise odeur. C'est ce qu'a voulu exprimer Homère lorsqu'il a feint que le cadavre d'Hector avait été oint d'huile de roses par Vénus et préservé ainsi des chiens et des oiseaux de proie auxquels il avait été jeté. Nous voyons encore dans Homère qu'Ulysse, tout souillé des flots de la mer, fut oint par Pallas d'huile de roses et recouvra sa beauté première.

La rose mystique, Marie, produit tous ces effets chez les hommes atteints de la maladie du péché. Combien, en effet, n'en a-t-elle pas relevé qui avaient des palpitations, c'est-à-dire qui désespéraient de leur salut? Que d'humeurs mauvaises des péchés n'a-t-elle pas guéries? Que de tumeurs d'ambition n'a-t-elle pas fait disparaître? Que de têtes atteintes des maux de l'orgueil n'a-t-elle pas rendues à la santé? Que de morts dans le péché, qui sentaient déjà bien mauvais, n'a-t-elle pas rappelés à la vie! Ils le savent ceux qui ont si souvent imploré le secours de Marie et éprouvé sa puissance et sa force merveilleuses. Quel nombre infini pourrirait aujourd'hui dans les souillures du péché, si la puissance et l'odeur de cette rose ne les réconfortait et ne les fortifiait! Voyez plus loin l'invocation *Salut des infirmes*.

MARIE ROSE DE JÉRICHO.

VIII. — Marie n'est pas comparée à une rose quelle qu'elle soit, mais aux roses de Jéricho : « Comme les plants des rosiers de Jéricho[4].»

[1] Chap. LXXI. — [2] Liv. XX de l'*Histoire naturelle*. — [3] Liv. XII *des Histoires*. — [4] *Ecclésiastique*, XXIV, 18.

Non point de ce Jéricho maudit par Josué, amer, stérile, insalubre; mais de ce Jéricho béni par Élysée, salubre, fécond, sacré.

Saligniac[1] atteste qu'à Jéricho, près de la fontaine d'Élysée, il pousse des roses qui, pendant la nuit où le Sauveur daigna naître de la Vierge, toutes sèches qu'elles sont, s'ouvrent peu à peu d'elles-mêmes, et après cette nuit se contractent de nouveau et se reforment en boule. Martin del Rio, illustre auteur de la Compagnie de Jésus, dans le petit livre intitulé *Florida Mariana*[2], affirme avoir vu quelques-unes de ces roses.

La rose doit son nom, dit-on, à ce qu'elle est, pour ainsi dire, la fille de la rosée, car, selon Galien, elle s'ouvre à l'aurore et boit la rosée du ciel et la splendeur du soleil, puis, quand cet astre s'éloigne, elle se referme, symbole éclatant et ardent du miracle de l'incorruptibilité de Marie. En recevant la nouvelle que lui apportait Gabriel, cette Rose mystique s'ouvrit, elle aussi, à l'aurore; elle reçut la salutation angélique comme la rosée, et ce ne fut pas seulement la clarté du soleil, mais le Soleil même de justice qu'elle s'incorpora en donnant son consentement par ces paroles : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Puis elle se referma. Car, bien qu'elle ouvrît l'antre de son cœur par la foi et la dévotion au Fils de Dieu, elle conserva toujours fermée, incorruptible et intacte, la barrière de la pudeur, non-seulement avant la venue du Sauveur, mais aussi pendant qu'il était en son sein et après qu'il en fut sorti. Ézéchiel l'avait prophétisé[3] : « Cette porte demeurera fermée; elle ne sera point ouverte et nul homme n'y passera, parce que le Seigneur, le Dieu d'Israël, est entré par cette porte et elle demeurera fermée. »

Jéricho produit des roses parfumées plus grosses, plus jolies, remarquables par leur blancheur ou leur rougeur : la bienheureuse Vierge est entre tous les autres Saints plus grande, plus belle, plus pure, plus éclatante. Rien de plus ardent que la charité de la Mère de Dieu, rien de plus pur que sa chasteté, comme nous l'avons ci-devant surabondamment prouvé.

Disons donc à cette rose mystique, blanche et rouge tout à la fois,

[1] T. IX, chap. VI, de la *Description de la Terre-Sainte*. — [2] *Panégyrique* IV. — [3] XLIV, 2.

la plus illustre, la plus odorante, la plus belle; à cette rose médicinale, à cette rose de Jéricho : « Je vous salue, Rose brillante, Rose douce et belle, Rose rare et qui seule méritez ce nom de Rose; inspirez notre cœur! O belle, ô pure, ô candide Vierge! telle qu'il n'en fut, qu'il n'en pourra jamais être! vous l'emportez en beauté sur les roses, en pureté sur les lis; vous l'emportez en éclat sur les astres mêmes; vous éclipsez les feux de la lune et les rayons de soleil. La splendeur de Lucifer ne peut égaler la vôtre. O visage à jamais louable! les heureux habitants des cieux ne cessent de vous contempler. Vos yeux sont doux, votre front serein, vos joues éclatantes de beauté, votre bouche est de rose; toute grâce nous vient de vous. Soyez-nous favorable, Vierge très-sainte, fleur sans épine qui ne blessez personne. Gloire des fleurs, changez-nous en fleurs, nous qui sommes de vrais buissons; charmez-nous de votre beauté, nous qu'ensanglantent les épines; guérissez-nous par votre vertu; réjouissez-nous par le parfum de vos exemples, afin que, trouvés comme des roses parfumées sur le buisson de ce monde, nous méritions enfin d'être transférés dans la colonie du Paradis céleste! » Ainsi soit-il.

DU ROSAIRE MYSTIQUE.

Nous avons traité jusqu'ici de la Rose mystique ; il nous reste à dire quelque chose, autant que le comporte notre faiblesse, du Rosaire mystique, c'est-à-dire de ce lieu planté de rosiers, où naissent en abondance les roses spirituelles. Quoique beaucoup d'auteurs très-illustres, soit de notre Ordre, soit des autres, aient longuement écrit là-dessus, il me sera permis encore de glaner derrière ces moissonneurs quelques épis, de recueillir quelque peu de ces grandes richesses et de l'exposer ici, afin que tous comprennent et voient clairement que les motifs de louer le Rosaire ne sont ni maigres, ni stériles, ni humbles, ni exigus ; et, en même temps, afin que, s'ils ne sont pas entraînés jusqu'à l'amour d'une si auguste confrérie, ils le soient du moins jusqu'à une juste admiration. Ce qui m'y détermine surtout, c'est que j'appartiens à l'Ordre des Frères prêcheurs, dont le principal rôle est de prêcher, de louer et de propager parmi le peuple l'archiconfrérie du très-saint Rosaire.

Or, entre tous ceux qui de nos jours ont écrit sur le très-saint Rosaire, la palme me semble devoir revenir au Frère Valérien, de Lithuanie, né à Cracovie, Docteur émérite de notre Ordre, homme pieux, doux, j'allais dire saint, d'une vie régulière, promoteur très-ardent du culte de la Vierge, Mère de Dieu, par le Rosaire et, pour ce motif, cher à tous les gens de bien, mais surtout au très-révérend Nicolas Rodolphe, général de tout notre Ordre, dont il fut d'abord le commissaire, puis prieur à Cracovie, et par lequel il a été, cette année, salué prieur provincial de la Pologne. Il est digne que la gloire de ses vertus subsiste pendant de longs siècles,

Mais au moment où j'écris, j'apprends sa mort. Cet excellent Père est mort à Vilna, le 24 octobre 1655, après avoir gouverné la province de Pologne pendant six mois.

Ce savant Père a donc écrit dans sa langue maternelle un livre sur le très-saint Rosaire; il l'a appelé un jardin planté de roses et l'a dédié à la très-auguste souveraine Marie, Vierge, Mère de Dieu. Personne, à mon avis, n'a traité cette matière avec plus de clarté, de distinction, de plénitude, d'abondance. Il a, comme il dit lui-même, mis dans son jardin mystique, deux plants de rosiers de Jéricho : l'un, de la bienheureuse Vierge Marie; l'autre, du très-saint nom de Jésus, et il a divisé tout l'ouvrage en douze parties.

Pour nous, qui ne traitons pas ici ce sujet *ex professo*, mais incidemment, nous ne nous attarderons pas longtemps et nous diviserons tout ce *Traité du Rosaire mystique* en deux chapitres. Dans l'un, nous dirons en quoi consiste la confrérie du Rosaire; dans le second, quelle est la formule de prières de ce même rosaire.

EN QUOI CONSISTE LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE

CHAPITRE Ier

Ce qu'est le Rosaire et pourquoi l'assemblée des hommes, réunie sous l'invocation de la Bienheureuse Vierge Marie, est appelée la Confrérie du Rosaire.

Un Rosaire, à considérer la force du mot, est la même chose qu'un rosier ou qu'un verger de rosiers où s'épanouissent de nombreuses roses. Or, notre Père saint Dominique, dévoué à la Vierge, Mère de Dieu, à un point incroyable, ayant remarqué que cette bienheureuse Vierge était comme une très-belle rose ornée de toutes les grâces, de toutes les ver-

tus, de tous les dons et de tous les mérites, ainsi que nous l'avons déjà dit, il pensa que rien ne lui serait plus agréable que de lui offrir une moisson de roses ou une guirlande formée de fleurs mystiques, composées de paroles de l'Évangile, d'Oraisons dominicales et de Salutations angéliques, comme de petites fleurs mystiques. Car ces prières divines sont comme des parfums d'une extrême suavité, qui embaument l'odorat de la Mère de Dieu, et comme des fleurs choisies avec le plus grand soin qui charment ses yeux virginaux par le plus agréable des spectacles. Les Salutations angéliques sont comme des violettes empourprées, des lis éclatants de blancheur, des roses de feu qui charment la vue de la Vierge et affectent très-agréablement son âme par leur parfum et leur suavité. Il compta les Oraisons dominicales et les Salutations angéliques comme autant de roses mystiques offertes à la bienheureuse Vierge, et l'en para comme d'une couronne de roses. Par suite, cette société d'hommes assemblés sous le patronage de la Mère de Dieu, formant fréquemment ces roses mystiques et les offrant à la bienheureuse Vierge, fut appelée Rosaire, c'est-à-dire lieu où s'épanouissent plusieurs roses mystiques.

Il faut savoir cependant que cette confrérie fut, dans le principe, appelée simplement Confrérie de Marie ; mais comme avant l'époque de saint Dominique, il existait déjà sous ce titre de nombreuses confréries, elle fut bientôt nommée le Psautier de la bienheureuse Vierge Marie. Elle porta ce nom jusqu'en 1350 où elle tomba. Puis, à partir de 1470, année où elle recommença à fleurir, elle fut appelée Confrérie du Rosaire, et aujourd'hui encore on la connaît dans le monde entier sous ce nom. J'en donnerai les motifs plus loin lorsque je traiterai de la formule de prières du Rosaire.

310e CONFÉRENCE

PAR QUI ET A QUELLE OCCASION FUT INSTITUÉE LA CONFRÉRIE DU TRÈS-SAINT ROSAIRE.

SOMMAIRE.—1. Par qui fut instituée la Confrérie du très-saint Rosaire? — 2. Objections et réfutations de diverses erreurs. — 3. A quelle occasion fut instituée la Confrérie?

1. — Tous les Catholiques ont toujours cru fermement, comme il est vrai, que la confrérie du Rosaire a été instituée pour la première fois, propagée et répandue dans les diverses parties du monde, non sans de grands et remarquables miracles, par notre Père très-saint, Dominique, l'illustre fondateur de l'Ordre des Frères prêcheurs, en l'honneur de la glorieuse Vierge, Mère de Dieu, à laquelle il était très-dévot, et qu'il reçut pour cela des avertissements particuliers qui le soutinrent dans son œuvre. Les Souverains-Pontifes l'attestent hautement dans leurs diplômes.

Et d'abord Léon X, dans la bulle qui commence par ces mots : *Pastoris æterni*, le rapporte ainsi : « Autrefois, ainsi qu'on le lit dans l'histoire, une confrérie de fidèles de l'un et l'autre sexe, connue sous le nom de confrérie du Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, fut instituée en l'honneur de la Salutation angélique par saint Dominique ; sa prédication dans les différentes contrées de la terre fut accompagnée de miracles ; mais comme cette confrérie, dans le cours des siècles, avait été presque négligée et était tombée dans l'oubli, » etc.

Puis Sixte-Quint, dans sa lettre apostolique qui commence ainsi : *Dum ineffabilia*, s'exprime en ces termes : « Réfléchissant combien avait été utile à notre religion l'institution de ce très-saint psautier appelé Rosaire de la glorieuse et toujours Vierge Marie, la Mère bénie de Dieu, institution qui a eu pour auteur le bienheureux Dominique, fondateur des Frères prêcheurs, qui fut, croit-on, inspiré du Saint-Esprit; quels nombreux biens elle avait produits et produit encore de jour en jour pour le monde; et qu'en outre des confréries

de fidèles du Christ de l'un et l'autre sexe avaient été instituées canoniquement, sous l'invocation de Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, dans diverses églises, chapelles et autels de l'univers, et que les confrères et les sœurs qui en faisaient partie ont mérité d'obtenir non-seulement la confirmation et l'accroissement de leur confrérie, mais encore des indulgences, des priviléges et des indults d'un grand nombre de Pontifes romains, nos prédécesseurs, et particulièrement des Pontifes d'heureuse mémoire Jean XXII, Urbain IV, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Jules II, Léon X, Adrien VI, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV, Pie IV, Pie V et enfin Grégoire XIII, ainsi que de quelques nonces du Siége apostolique, revêtus du pouvoir de légats *a latere*.... »

Les monuments des anciennes histoires le proclament aussi et surtout ceux de l'*Histoire universelle* que composèrent Jean de Monte et Thomas Du Temple, tous les deux compagnons inséparables de prédication de notre Père saint Dominique, dont nous rapporterons plus au long les témoignages lorsque nous traiterons de l'état et des progrès de l'archiconfrérie du très-saint Rosaire, de l'an 1221 à l'an 1350.

A cela s'ajoutent les témoignages d'hommes éminents par leur grande érudition et leur connaissance des anciennes histoires. Le premier est celui de la congrégation de Liége[1], qui écrit : « L'illustre confrérie du Rosaire, instituée en premier lieu aux environs de Toulouse par le bienheureux Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères prêcheurs, l'emporte par sa dignité et les fruits qu'elle a produits sur toutes les autres confréries. »

Le second est de Pierre Canisius, de la Compagnie de Jésus[2], dans un passage où, pressant vivement les hérétiques, il s'exprime ainsi : « Soit qu'il s'emporte contre ceux qui instituent quelque sainte confrérie pour que l'on se réunisse dans le but de célébrer plus souvent les gloires de Marie, et qui imitent Dominique, auteur et guide de semblables projets, ou d'autres saints personnages qui se sont distingués dans des offices de ce genre !.... »

[1] Part. I, chap. II. — [2] Livre V *de la Mère de Dieu*, chap. XXVI, § *Jam vero*.

Le troisième est de François Cortez, de la même société, qui dit[1] : « Le bienheureux Dominique, premier fondateur de Frères prêcheurs, institua de son temps, en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, une confrérie confirmée par différents Souverains-Pontifes et gratifiée de diverses indulgences et priviléges. Elle consistait surtout à honorer la bienheureuse Vierge Marie par la fréquente répétition de la Salutation angélique, chaque membre récitant trois fois par semaine le rosaire. »

A cela vient se joindre le témoignage d'un adversaire : Pierre Des Vignes, chancelier de l'empereur Frédéric II, ennemi capital des Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François. Il a écrit, au nom du clergé, une lettre[2] très-hostile à nos Frères et aux Frères mineurs; elle a pour titre : *le Sacerdoce se plaint des Frères prêcheurs et des Frères mineurs et demande que leur action soit comprimée.* Dans le corps de la lettre, on lit : « Or, maintenant, pour affaiblir plus puissamment nos droits et détourner de nous la dévotion de chacun, ils ont fondé deux nouvelles confréries dans lesquelles ils ont si universellement reçu hommes et femmes que c'est à peine s'il en est resté un ou une dont le nom ne soit inscrit dans l'une ou dans l'autre. Par suite, tous se réunissant dans les églises de ces deux Ordres, nous ne pouvons avoir nos paroissiens pour les offices divins, surtout aux jours de fête, et, ce qui est pire, ils regardent comme un crime qu'on aille apprendre la parole de Dieu auprès d'autres prédicateurs qu'eux-mêmes. »

Or, ce Pierre Des Vignes vivait en 1239, et l'empereur Frédéric l'envoya au Concile général de Lyon, comme le premier orateur et jurisconsulte du temps. Plus tard, il fut accusé de perfidie, comme s'il eût manqué à son devoir et eût été de connivence avec le Souverain-Pontife, ou l'eût excité contre lui; il lui fit perdre la vue au moyen d'une plaque de cuivre chauffée à blanc, qu'on plaça sous ses yeux, et enfin le fit jeter chargé de chaînes dans la Pouille, au fond d'un affreux cachot où il mourut de faim et de malpropreté. Dieu châtia ainsi l'intempérance de cette langue qui, quelques années aupa-

[1] *Institution chrétienne*, liv. I, chap. XX.— [2] Liv. I, chap. XXXVII, de ses *Lettres*.

ravant, devant le Concile de Padoue, avait attaqué et outragé le Pontife, vicaire du Christ, et les religieux qui lui sont attachés[1].

Donc, lorsque Pierre Des Vignes fait mention de deux nouvelles confréries et se plaint d'elles au nom du clergé, il faut entendre la confrérie du Gonfalon, qu'avait instituée saint Bonaventure, et celle du Rosaire, fondée par saint Dominique. Par conséquent, il est évident que Martin de Navarre, auteur très-savant, du reste, et très-pieux, s'est gravement trompé lorsque, dans ses *Mélanges*[2], il écrit : « L'an 1476, un éminent docteur de l'Ordre des Frères prêcheurs, nommé Jacques Sprenger, institua, pour tous les Chrétiens de l'un et de l'autre sexe, la confrérie auguste et générale du Rosaire, quoique les Souverains-Pontifes disent que ce fut saint Dominique qui fut l'auteur de cette sainte institution. Mais

Parfois on voit Homère au sommeil succomber.

II. — Mais ici nous rencontrons beaucoup de contradicteurs qui nous objectent : « Il est bien étonnant qu'aucun écrivain ancien n'ait légué à la postérité le plus petit vestige de la fondation de cette confrérie par le bienheureux Dominique. Plusieurs auteurs du temps de saint Dominique, ou de l'âge suivant, où sa mémoire florissait encore, ont écrit le récit de ses actions; tels sont : le bienheureux Jourdain, le Saxon, premier général de l'Ordre, immédiatement après saint Dominique; Humbert, qui occupa cette même place, le troisième après Jourdain; Gérard, de Limoges, Étienne Salanach, Constantin, qui fut peu après évêque de Viterbe, et qui composa même l'office du bienheureux Dominique, en usage jusqu'à ce jour dans l'Ordre; Théodoric d'Apoldia, qui écrivit longuement les faits illustres de ce très-saint patriarche. Et aucun n'a parlé de cette institution extraordinaire et excellente, alors qu'aucun motif ne pouvait engager à la passer sous silence, et qu'au contraire la gloire de Marie réclamait qu'on la divulguât. De plus, les écrivains étrangers à l'Ordre ou membres d'autres Ordres, et entre eux Césaire d'Heisterbach, qui a écrit du temps même de saint Dominique, ne nous ont transmis aucun

[1] Voyez notre Bzowski, t. XIII des *Annales ecclésiastiques*, ann. 1246, n° 7. — [2] Liv. IV *du Rosaire*, n° 4.

souvenir d'un fait si important. Ce qui prouve qu'ils l'ont ignoré et, par conséquent, que la confrérie du Rosaire n'a pas été instituée par saint Dominique. »

Et cependant la vérité bien certaine est que notre saint Père Dominique est l'auteur du Rosaire, et, outre les témoignages que nous avons déjà apportés, nous citerons encore plus bas, lorsque nous traiterons de l'état et du progrès du Rosaire, de 1221 à 1350, Jean de Monte et Thomas Du Temple, comme compagnons de notre bienheureux Père Dominique, ainsi que d'autres hommes illustres. C'est là que vous verrez de grandes et nombreuses explications de ce fait.

Mais, pour que personne ne soit ébranlé par l'autorité de Martin de Navarre, qui affirme que Jacques Sprenger institua le Rosaire, écoutons Jacques raconter de lui-même la vérité en faisant entendre ses propres paroles. Dans les constitutions de la confrérie restaurée, il dit dès le début : « Moi, frère Jacques Sprenger, docteur de la théologie sacrée, prieur du couvent de Cologne, province d'Allemagne, de l'Ordre des Frères prêcheurs, l'an 1475 de la réparation de notre salut, en la fête de la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie, avec l'autorisation du très-révérend Père et seigneur Alexandre, évêque de Foligno, nonce apostolique avec pouvoir de légat *a latere* pour l'Allemagne, j'ai mis en ordre les constitutions suivantes, approuvées par l'examen, le conseil et le jugement d'un grand nombre de docteurs S. T., touchant l'antique et très-pieuse confrérie du Rosaire de la bienheureuse Mère de Dieu, et je les ai fait publier. » Ainsi le rapporte notre Ferdinand de Pineda[1]. Il est évident par là que la confrérie du Rosaire avait été instituée bien avant Sprenger et même avant l'époque d'Alain; car, puisque Sprenger appelle cette confrérie antique, il donne clairement à entendre qu'elle avait été instituée plus de deux siècles auparavant. Le très-saint Siége apostolique donne à cette opinion le plus grand poids, ainsi que nous l'avons vu. Surtout Sixte-Quint, Souverain-Pontife, qui non-seulement dit que le bienheureux Père Dominique fut l'auteur de cette institution, mais encore,

[1] Liv. II, chap. VII, art. 1er de son ouvrage *sur le Rosaire*.

en énumérant les Pontifes qui confirmèrent ce saint Rosaire, place parmi eux Urbain.

Or, ce Pontife vivait en 1621, c'est-à-dire quarante ans après l'heureux passage de cette vie à une meilleure, de notre bienheureux Père Dominique. André Copperstein[1] compte au nombre des Pontifes qui enrichirent de priviléges l'institution du Rosaire, Alexandre IV, qui géra le pontificat en 1254, et Clément IV, qui gouverna l'Église en 1265. Il est évident par là que la confrérie du Rosaire précéda Jacques Sprenger de plus de deux siècles. Aussi a-t-il eu raison de l'appeler antique.

Par là aussi on voit l'erreur de Jean Boniface qui, au commencement du chapitre xv du II[e] livre de l'*Histoire de la Vierge*, rappelant les Pontifes romains qui ont enrichi d'indulgences la confrérie du Rosaire, cite en tête, comme le premier d'entre eux, Boniface VIII. Cette erreur est manifeste, elle est opposée à la bulle de Sixte-Quint, déjà citée, car Boniface fut postérieur de plus de trente ans à Urbain IV. Il fut, en effet, élu pape en 1294, et Urbain IV en 1261.

Sedulius est également convaincu d'erreur, lui qui affirme[2], d'après Thomas Boze, que saint Bonaventure a fondé la première de toutes les confréries, celle du Gonfalon, parmi les gens du monde. Il en résulterait que le bienheureux Dominique ne serait pas le premier auteur de la confrérie du Rosaire; car, qui dit la première de toutes, exclut évidemment toute confrérie antérieure. Or, saint Bonaventure fut plus de quarante ans postérieur à saint Dominique; car Thomas Boze, que cite Sedulius, dit clairement que notre Père saint Dominique institua la confrérie du très-saint Rosaire. Après avoir dit ce que nous avons rapporté d'après Sedulius, il ajoute aussitôt : « Avant saint Bonaventure, saint Dominique avait formé la confrérie du Rosaire, mais il ne lui avait pas imposé d'autres lois que de méditer, de prier et de recevoir la sainte Eucharistie. » Il est donc évident que saint Bonaventure fonda la confrérie du Gonfalon, non pas simplement la première, mais la première seulement de celles qui sont instituées

[1] Liv. II, chap. xii, *de la Confrérie du Rosaire*. — [2] Commentaire *sur le Chapitre* ii *de la Vie de sainte Claire*.

pour faire l'aumône et remplir, à l'égard des pauvres, toutes les œuvres pies de charité. La confrérie du Rosaire n'est pas de cette sorte, nous l'avons déjà dit.

Maintenant, il faut voir à quelle occasion fut intitulée la sainte archiconfrérie du Rosaire.

III. — Le bienheureux Alain de La Roche, de l'Ordre des Frères prêcheurs, qui florissait en 1741, homme versé dans les saintes Écritures, prédicateur très-instruit de la parole de Dieu, profondément dévoué à Dieu, admirateur et serviteur éminent de la bienheureuse Vierge Marie, décrit, dans le Livre *sur la Dignité du Psautier de Marie*, l'origine de cette sainte institution. Lorsque le très-glorieux Père des Frères prêcheurs, Dominique, voyageait en Espagne (c'était vers l'an 1200 avant la fondation de l'Ordre des Frères prêcheurs), il fut pris par des pirates près de Saint-Jacques, avec son compagnon Bernard. Tous deux furent employés à ramer sur les galères; mais une grande tempête s'étant levée sur la mer et la vie de tous courant le plus grand danger, le bienheureux Père Dominique se mit à invoquer par les plus grandes prières Dieu et sa très-glorieuse Mère. La bienheureuse Vierge Marie lui apparaît entourée d'une immense lumière, et lui fait espérer la vie pour lui et ses compagnons si tous s'engageaient à réciter tous les jours le Psautier de la bienheureuse Vierge Marie, et à former une confrérie nouvelle qui serait dite de Jésus-Christ et de la Vierge Marie. Tous y consentent et ont hâte de voir instituer cette confrérie à laquelle ils se vouent tout entiers. Cependant les flots frémissants s'apaisent et il se fait un grand calme sur la mer. La Vierge, Mère de Dieu, ayant ainsi instruit elle-même saint Dominique, la confrérie fut instituée sous l'invocation de Jésus-Christ et de la Vierge Marie. Le bienheureux Alain affirme qu'il a appris ce trait de la bouche même de la bienheureuse Vierge Marie, qui lui apparut dans une vision. Quant à la sainteté, à la vertu et à la foi de ce bienheureux, vous en avez la preuve d'après les meilleurs auteurs, dans de nombreux passages de cet ouvrage. (Voyez à la table le nom : Bienheureux Alain.)

Ce bienheureux Alain raconte [1] encore une autre occasion de cette

[1] Commentaire *sur la Vie de sainte Claire*, chap. III.

confrérie, qui n'est pas bien différente de la première, mais qui fut donnée par d'autres circonstances. Son assertion est confirmée par plusieurs autres : celles de Bernard de Lutsemberg [1], d'Antoine de Sens [2], de Ferdinand Castellan [3] et du bréviaire des Frères prêcheurs pour la fête du Rosaire. Lorsque la funeste hérésie des Albigeois [4], opposée surtout à la dignité de la Mère de Dieu, s'étendait dans le pays de Toulouse et en Italie, et, entre autres erreurs très-honteuses qu'elle vomissait de sa bouche blasphématrice, déchirait d'une manière horrible la pureté et l'intégrité de la très-sainte Vierge, notre Père, saint Dominique, qui, après Dieu, n'avait rien plus à cœur que l'amour et l'honneur de la Mère de Dieu, avait l'âme déchirée par la plus violente douleur en voyant l'insolence des hérétiques et l'extrême dévergondage de leur langage. Aussi, notre bienheureux Père Dominique adressait des prières continuelles à la très-sainte Vierge, pour qu'elle prît la défense de son propre honneur et de sa propre dignité contre la fureur de ces blasphémateurs, qu'elle opposât une digue efficace à cette immense inondation de maux qui détruisait tout, et qu'elle ne permît pas que tant d'âmes rachetées par le sang très-précieux de son Fils allassent ainsi à leur perdition. La Reine de miséricorde entendit les prières de son serviteur, et, un jour qu'il était dans toute la ferveur de l'oraison, elle se montra à lui dans une vision, et, environnée d'une grande splendeur et d'une grande joie, elle lui parla ainsi : « Aie bon courage, Dominique, tu sais que c'est au prix de son sang et de sa vie que le Fils unique et bien-aimé du Père, et mon Fils aussi, a racheté le salut des hommes ; il ne veut pas que ceux qu'il a sauvés et rachetés périssent maintenant. Il y aura donc à tant de maux un grand remède. Institue le Rosaire, transmets aux hommes la formule de prières que je vais t'apprendre, et enseigne à tous qu'elle est très-agréable et à mon Fils et à moi. Ce sera le moyen unique de renverser les hérésies, d'extirper les vices, d'exciter les vertus ; ce sera le grand et extraordinaire instrument dans l'Église pour implorer la miséricorde de Dieu. Or, je veux et j'ordonne que toi et tes successeurs dans l'Ordre des Frères prê-

[1] Sermons XV et XXVII *sur le Rosaire*. — [2] Dans sa *Chronique*. — [3] *Vie de notre Père saint Dominique*, liv. I, chap. II. — [4] Cette ville s'appelle Cab.-Albigo.

cheurs soyez les perpétuels hérauts et prédicateurs de cette pratique céleste que j'ai moi-même instituée et d'où découleront de grands biens dans les âmes des fidèles. Ni mon aide ni mon secours ne feront jamais défaut et seront attestés par des miracles qui se succèderont de temps à autre. J'assure pour l'éternité, par un pacte irrévocable, ce don rare et précieux à toi et à l'Ordre qui va bientôt s'élever. » Dominique fut d'abord effrayé de cette majesté céleste, puis affermi par cette charge considérable et précieuse que lui donnait la Vierge; il serait impossible de dépeindre la joie qui remplit son âme. Ensuite, après avoir rendu à la sainte Mère de Dieu les plus grandes actions de grâces et lui avoir témoigné la plus profonde vénération, ce saint homme se mit à prêcher aux peuples avec une ardeur incroyable la dévotion du très-saint Rosaire, et ceux qui l'entendaient en retiraient tant de fruits que la plupart, abandonnant leurs erreurs, revenaient à la foi catholique. Une multitude innombrable qui était plongée dans les abîmes du péché, rentrèrent en eux-mêmes, par une grâce insigne de Dieu, et donnèrent des preuves d'une éclatante vertu [1].

Afin que cette formule de prières instituées par la très-glorieuse Vierge elle-même comptât un plus grand nombre d'adhérents et fût plus efficace auprès de Dieu, le bienheureux patriarche Dominique fonda une confrérie dans laquelle il fit revivre la fraternité universelle, la piété, la chasteté et la sainteté antiques de la primitive Église. Les *Actes des Apôtres* [2] nous disent à propos de cette fraternité : « Toute la multitude de ceux qui croyaient n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. » Il voulut qu'on se servît, dans cette confrérie, de la formule de prières indiquée; car, dans les premiers siècles, c'était une coutume très-fréquente de réciter le psautier de David, comme le rappellent saint Jérôme, saint Augustin, saint Basile et d'autres dans l'introduction aux psaumes. Et la dévotion de quelques Saints dans la méditation des psaumes était si grande qu'ils se frappaient la chair jusqu'à effusion de sang, un nombre de fois égal à celui des psaumes, joignant aussi le sang aux larmes pour obtenir miséricorde de Dieu.

[1] Bzowski, t. XIII des *Annales*, année 1213, n° 11. — [2] IV, 32.

D'autres, qui n'avaient pas autant de temps à conserver à la lecture, récitaient autant d'oraisons dominicales qu'il y a d'hymnes et de chants dans le psautier de David; ils donnaient à cette pratique de piété le nom de psautier, et les anachorètes le récitaient plusieurs fois. Afin donc que ce mode de prier fût plus général, ainsi que je l'ai dit, et plus efficace auprès de Dieu, le bienheureux Père Dominique institua une confrérie dans laquelle il voulut qu'une formule de prière fût fréquemment répétée en l'honneur de la Vierge, Mère de Dieu, à laquelle il était tout dévoué, et il la composa de cent cinquante Salutations angéliques. Il est impossible que les prières d'un grand nombre d'associés ne soient pas exaucées. Nous en parlerons plus longuement lorsque nous traiterons plus bas de la formule de prières du Rosaire.

Maintenant, poursuivons.

311e CONFÉRENCE

A qui est confiée l'Archiconfrérie du très-saint Rosaire.

Sommaire. — 1. L'Archiconfrérie du Saint-Rosaire n'est confiée qu'aux Frères prêcheurs. — 2. Conditions auxquelles il est permis d'ériger cette archiconfrérie en dehors de l'Ordre des Frères prêcheurs.

I. — Depuis que le très-saint patriarche Dominique, l'illustre fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, a établi cette institution si sainte, l'Archiconfrérie a été unie à cet Ordre par des liens si étroits qu'on l'appelle communément soit le *Patrimoine de saint Dominique*, soit l'*Héritage des Frères prêcheurs*. Et lorsque quelques-uns, par une audace téméraire contre les décrets et sans la permission de l'Ordre des Frères prêcheurs, formaient par eux-mêmes des confréries du Rosaire, le Saint-Siége apostolique réprima leur témérité, afin qu'il ne fût permis à personne, quels que fussent son état, son ordre, son grade, sa dignité, son pouvoir ou son autorité, d'instituer ou de diriger une confrérie du Rosaire, sauf un Frère de Saint-Dominique, ou à ceux à qui ils donneront eux-mêmes pouvoir *ad hoc*. C'est ainsi, en effet, que le décrète Pie V, dans la bulle *Inter desiderabilia*, donnée le 29 juin 1569 : « En vertu de l'autorité apostolique, nous décrétons par les présentes

qu'il n'est permis à personne d'ériger une chapelle du très-saint Rosaire, en quelque église ou en quelque lieu que ce soit, sauf au général ou à ses envoyés. » Et il ajoûte plus loin : « Tous ceux qui contreviendront aux prescriptions ci-dessus énoncées, nous les privons et nous les déclarons privés et indignes des indulgences et de la rémission des péchés. » On trouve les mêmes défenses dans la bulle *Consueverunt*, donnée la même année, le 7 septembre ; et elles furent confirmées par les successeurs de ce pape, Sixte-Quint, Clément VIII, Paul V.

II. — L'Ordre des Frères prêcheurs permet d'établir cette confrérie là où elle n'a point de maison, mais à certaines conditions :

La première est que la communauté qui désire avoir une confrérie du Rosaire en fasse la demande à l'Ordre, avec l'instance due; particulièrement, que le pasteur ou le vicaire de cette église le demande au provincial ou au prieur conventuel qui est le plus voisin de cette église. Car cette faculté a été accordée aux prieurs aussi bien qu'aux provinciaux dans le chapitre tenu à Rome en 1589, et à Venise en 1592.

La seconde est que cette demande soit faite par écrit, pour que le fait soit certain et que la postérité en garde souvenir.

La troisième, que la commune, la ville ou le domaine dans lesquels cette confrérie doit être érigée soient distants de deux milles ou au moins un environ, d'un autre lieu où ladite confrérie sera déjà légitimement établie.

La quatrième, que, si, tôt ou tard, il arrive que cette commune, cette ville ou ce domaine qui étaient à un ou deux milles de distance, voient s'établir dans leur sein un couvent de Frères prêcheurs, cette confrérie, *ipso facto* et sans aucune autre déclaration, retourne sur-le-champ sous la direction des Frères prêcheurs comme à sa source, avec tous ses avantages spirituels et temporels.

La cinquième, que ces confréries se régissent et se gouvernent suivant les chapitres, les ordonnances et les statuts de l'Archiconfrérie de la bienheureuse Vierge Marie, érigée à Rome, dans notre église de Sainte-Marie *super Minervam*.

La sixième, qu'autant qu'on le pourra, on demande la confirmation

au très-révérend Père général de l'Ordre des Frères prêcheurs, ou au Père provincial (surtout en Pologne, d'après la concession du chapitre romain, en 1608).

La septième, que la communauté, ou le pasteur de l'église où la confrérie doit être érigée, obtienne d'abord l'autorisation de l'ordinaire du lieu, avec des lettres de recommandation par lesquelles cette sainte archiconfrérie et les devoirs de la piété chrétienne qu'on a coutume d'y remplir, soient recommandés au peuple fidèle. Sans cela, l'institution et l'érection de l'archiconfrérie seront nulles, et celui qui aura pris sur lui de l'instituer et de l'ériger sans ladite autorisation, sera suspendu de ses pouvoirs, comme l'a déclaré Clément VIII dans la bulle qu'il a publiée pour l'érection des confréries en 1604.

La huitième, que le prêtre qui érige cette confrérie soit de l'Ordre des Frères prêcheurs et qu'il ne l'institue pas autrement qu'au moyen de la prédication, et qu'il soit envoyé *ad hoc* par le provincial ou le prieur conventuel, d'après le conseil des Pères du couvent, avec la permission obtenue par écrit.

312e CONFÉRENCE

L'Archiconfrérie du très-saint Rosaire a-t-elle cessé d'appartenir à l'Ordre des Frères prêcheurs.

Sommaire. — 1. Fausse opinion de quelques écrivains, au sujet de l'Archiconfrérie du Rosaire. — 2. L'Association de Marie-Annonciade, issue de l'Archiconfrérie, ne doit pas être confondue avec elle. — 3. Zèle que doivent avoir les Frères prêcheurs à conserver dans leur Ordre et à propager l'Archiconfrérie.

I. — Quelques audacieux et téméraires ont osé envier cet héritage accordé par la faveur divine à l'Ordre des Frères prêcheurs et, sous prétexte de propager la piété, ils ont essayé de le ravir à cet Ordre célèbre. D'autres ont nié que notre Père saint Dominique fût le fondateur du très-saint Rosaire. D'autres enseignent qu'il commença, il est vrai, dans l'Ordre des Frères prêcheurs et qu'il y fleurit longtemps, mais qu'ensuite il passa aux Jésuites. Parmi ces derniers, se trouve Évrard Winemer, le Chartreux qui, dans un ouvrage sur les églises remarquables de Cologne, où il parle de celle des Frères prêcheurs,

n'hésite pas à affirmer que la confrérie du Rosaire a passé des Frères prêcheurs de Cologne, où elle était tombée en décadence, et a recommencé à fleurir aux Pères Jésuites, et que c'est elle que prêche maintenant la Compagnie de Jésus, et qu'elle s'appelle d'un autre nom : confrérie de Marie-Annonciade.

Il est arrivé à ces téméraires ce qui arriva aux généraux Joseph et Azarias qui, apprenant le succès et les victoires de Juda et de Jonathas, dirent : «Rendons aussi nous-mêmes notre nom célèbre et allons combattre contre les nations qui nous environnent. » Joseph donna donc ses ordres à ses troupes, et elles marchèrent contre Jamnia. Gorgias sortit de la ville avec ses gens et alla au-devant d'eux pour les combattre, et Joseph et Azarias furent battus et s'enfuirent jusqu'à la frontière de Judée. Il demeura sur la place environ deux mille hommes des Israélites, et la déroute du peuple fut grande, parce qu'ils n'avaient pas suivi les ordres de Juda et de ses frères[1]. » Ainsi ceux-ci, apprenant les grandes nouvelles que Dieu a opérées par le moyen des Frères prêcheurs, à l'aide du Rosaire, voulaient se l'approprier en disant : « Rendons aussi nous-mêmes notre nom célèbre, » etc. Mais ils furent mis en fuite par les Souverains-Pontifes ; leur témérité fut terrassée par le Saint-Siége apostolique, comme nous l'avons vu plus haut. Ou bien encore il leur arriva ce qui arriva à David qui, apprenant que le Seigneur avait béni Obédédom et tout ce qui lui appartenait, à cause de l'Arche de Dieu, la fit apporter dans sa ville[2]; de même ceux-ci, en apprenant que l'Ordre des Frères prêcheurs était comblé par Dieu de nombreuses bénédictions à cause de l'Arche sacrée du Rosaire, voulurent l'enlever à cet Ordre pour se l'approprier, mais ce fut en vain.

La première opinion contient une erreur intolérable, et ne peut se défendre du reproche d'une insigne témérité après les témoignages si clairs que nous venons de rapporter des Souverains-Pontifes, qui ont attesté dans leurs diplômes que saint Dominique fut le fondateur du Rosaire.

II. — La seconde atteste la simplicité de l'auteur qui a confondu

[1] *Machabées*, liv. I, v, 56-61. — [2] IIe *Livre des Rois*, VI, 12.

l'association sous le titre de Marie-Annonciade avec l'archiconfrérie du Rosaire. Je ne nie pas, j'avoue même franchement la grande affinité qui existe entre l'une et l'autre, celle-là tirant son origine de celle-ci, comme les branches de la vigne sortent de la souche et les fleurs de l'arbre. Et de même que la vigne, en produisant ses branches, et l'arbre la fleur, loin de perdre quelque chose de leur grâce et de leur beauté, deviennent au contraire plus beaux et plus gracieux, de même la confrérie du Rosaire, loin de perdre quelque chose de sa beauté et de son intégrité en donnant naissance à l'association de Marie-Annonciade a été au contraire rendue plus forte, plus belle, plus illustre, plus éclatante. Or, Groppée, légat apostolique, déclare ouvertement que l'archiconfrérie du très-saint Rosaire est la mère de l'association sous ce titre de Marie-Annonciade, dans l'approbation de cette association en 1576, où il dit : « Personne n'est admis dans cette association s'il ne fait auparavant la profession de foi du Concile de Trente et ne donne son nom à la confrérie du Rosaire chez les Frères prêcheurs dont nous voulons que cette association soit comme un membre. » Grégoire XIII a rendu universelle cette approbation de Groppée, qui n'était que provinciale; il l'a approuvée et enrichie de nombreuses indulgences, pour les écoliers seulement, en 1577, 1581 et 1582. Puis Sixte-Quint, en 1585, a étendu cette même association à tous les hommes.

Néanmoins, l'association de Marie-Annonciade diffère de l'archiconfrérie du Rosaire comme la fleur et le fruit diffèrent de l'arbre sur lequel ils ont été cueillis. Cela ressort de ce qu'elle est instituée, administrée, propagée par les Pères de la Société de Jésus, sans qu'il y ait besoin du consentement des Frères prêcheurs, ce qui ne serait certainement pas si c'était tout à fait la même chose que l'archiconfrérie du Rosaire; car alors elle n'aurait ni indulgences, ni rémissions de péchés par cela même qu'elle n'aurait pas été instituée par les Frères prêcheurs d'après le décret de Pie V cité plus haut. Il demeure donc comme vérité ferme et constante que l'archiconfrérie du Rosaire n'a jamais cessé d'appartenir à l'Ordre de notre Père saint Dominique, et qu'elle lui est attachée jusqu'à ce jour comme elle l'était en principe. Aujourd'hui elle n'est que plus illustre et plus célèbre par les nom-

breuses associations auxquelles elle a donné naissance comme une mère féconde, ainsi que nous le dirons plus bas.

III. — A Dieu ne plaise que l'archiconfrérie du très-saint Rosaire se détache de nous; car nous perdrions en même temps la plus grande patronne de notre Ordre et de l'archiconfrérie, la bienheureuse Vierge Marie; nous perdrions cette sœur germaine née du saint patriarche Dominique et nourrie sur son sein. Nous aimons à rappeler ce fait et cette parole remarquables de l'épouse du roi Itapherne, que Plutarque rapporte ainsi dans son *Traité de l'Amitié* : « Cette princesse étant tombée au pouvoir de Darius vainqueur, elle conserva dans son attitude et sur sa physionomie tant de grandeur d'âme, tant de dignité royale, que le roi, touché de son sort, lui accorda la vie et lui permit même de désigner parmi les nombreux prisonniers qu'il avait faits, celui auquel elle préférait voir rendre la liberté. Sans hésiter un instant, elle demanda qu'on lui rendît son frère; Darius étonné lui demanda pourquoi elle ne pensait point à son époux, le roi Itapherne? « Si Dieu veut, répondit-elle, je puis avoir un autre mari et d'autres « enfants, mais je ne puis espérer d'autre frère, mes parents étant « déjà morts. » Telles sont les dispositions que doivent avoir pour leur archiconfrérie les Frères prêcheurs. Ils n'en peuvent considérer la perte comme peu de chose, car elle a le même père qu'eux-mêmes, et ce père étant depuis longtemps ravi à l'humanité et placé dans le séjour des bienheureux, ils ne peuvent plus espérer de sœur semblable; car ce que dit Plutarque en ce même endroit est parfaitement vrai : « Il n'y a aucun moyen de recouvrer un frère perdu pas plus qu'une main coupée. » Ainsi, Frères très-chers, attachons-nous fermement à notre héritage : combattons pour lui en vaillants athlètes, ne nous le laissons pas enlever, implantons-le dans le cœur des fidèles et propageons-le par nos pieux entretiens, par nos exercices, par nos prédications. Ayons le zèle de notre Père saint Dominique, si nous voulons être regardés comme et être effectivement les fils d'un père si grand.

313e CONFÉRENCE

État et progrès de l'Archiconfrérie du très-saint Rosaire

(De 1221 à 1350).

Sommaire. — 1. Dévotion des premiers Dominicains pour le Rosaire. — 2. Rapide extension qu'elle leur procure. — 3. Ferveur des premiers Confrères du Rosaire. — 4. Antiquité de la Confrérie du Rosaire.

I. — On ne saurait dire combien, après la mort de notre Père saint Dominique, heureusement reçu dans le Ciel en 1221, la Mère de Dieu elle-même, la Vierge Marie, propagea cette dévotion du Rosaire parmi les Frères prêcheurs; combien elle les aima eux-mêmes, et combien elle les aida à prêcher cette même dévotion dans tout l'univers. Je citerai les paroles mêmes de la Vierge, Mère de Dieu, qu'elle fit entendre à son serviteur fidèle, le bienheureux Alain, en lui apparaissant dans une vision, et qu'il a reproduites au chapitre XVI de son Traité *sur la Dignité du Psautier de la bienheureuse Vierge Marie* : « Grâce aux exhortations du Père Dominique, tous les Frères et toutes les Sœurs de son Ordre nous servaient, mon Fils et moi, en ce psautier de la Trinité, avec la plus grande dévotion, sans cesse et sans manquer jamais, même le moindre Frère, de réciter tous les jours ce psautier en entier. Et si quelqu'un venait à l'oublier un jour, il regardait cette journée comme complétement perdue pour lui. La dévotion pour ce psautier était si grande qu'on voyait les Frères de Saint-Dominique arriver plus vite à l'église et au chœur pour y réciter ce psautier, qu'au dortoir ou à l'étude, et l'idée qu'on se faisait de l'importance de ce psautier était telle, dans l'Ordre des Frères prêcheurs, que si l'on en voyait quelqu'un se négliger en quelque chose, on lui disait confidentiellement : « Mon Frère, à coup sûr, vous ne dites pas le Psautier de « la Vierge Marie, ou du moins vous le dites sans dévotion. » Tant que ce psautier demeura en honneur dans tout l'Ordre, la science, la sagesse, l'observance de la vie régulière, le retentissement des miracles et la gloire auprès de Dieu et des hommes, fleurirent à merveille. Grâce aussi à ce psautier, notre Ordre sacré fut illustré par des pro-

diges et des miracles admirables. Grâce enfin à ce psautier, l'Ordre de Saint-Dominique grandit tellement en peu de temps, qu'en l'espace de six ans il se répandit sur presque toute la terre. »

II. — Nous avons sur ce fait le grave témoignage de Vincent Bandellius, maître général de l'Ordre des Frères prêcheurs, témoignage inséré dans les déclarations de nos constitutions[1] : « Le bienheureux Dominique, notre Père, répandant sur ses Frères comme des rayons, ou mieux les transformant en flambeaux, sur toute la face de la terre, les hommes commencèrent à soumettre leurs cœurs et leurs corps au joug très-sacré du Christ, et l'on vit revêtir l'habit de notre Ordre des prélats, des doyens, des préfets, des archidiacres, des abbés, des prieurs, des moines, des chanoines réguliers, des docteurs des diverses Facultés et d'autres hommes illustres, des princes éminents par leur savoir et leur conduite, qui, croissant comme les fils d'Israël, grandirent en nombre, se multiplièrent et se fortifièrent extraordinairement, et, se répandant en très-peu de temps dans le monde entier, remplirent des Frères de notre Ordre toutes les provinces en deçà et au delà de la mer, où ils dotèrent de colléges et de couvents les bourgs, les villes et les États. »

Sabellicus[2], parlant de l'Ordre des Frères prêcheurs, de son étendue et du nombre infini des Frères, écrit : « On comptait, quand nous écrivions ces commentaires, vingt-et-une provinces de Frères prêcheurs, quatre mille cent quarante-trois couvents ou monastères, renfermant vingt-six mille quatre cent-soixante initiés, dont environ quinze cents étaient professeurs de théologie. »

Que dire des Saints enfantés à l'Église par cet Ordre illustre, sous le patronage du Rosaire? Au premier siècle de son institution, il compte deux cent soixante-cinq martyrs, parmi lesquels les six, qui décapités à Toulouse pour le nom du Christ, ramassèrent à terre leurs têtes séparées de leurs épaules et les portèrent de leurs propres mains dans l'église de leur Ordre. Nous comptons aussi dans ce siècle soixante-dix Confesseurs réputés bienheureux à cause de la sainteté de leurs œuvres, et illustres par la gloire de leurs mirscles. Qu'on se persuade,

[1] Distinction I, chap. XV. — [2] VIe *Ennéade*, liv. XI.

si l'on peut, que de tels hommes n'eurent pas à cœur l'héritage que leur avait légué leur Père saint Dominique : j'entends l'archiconfrérie du très-saint Rosaire! Comment auraient-ils marché sur les traces de leurs prédécesseurs, s'ils avaient abandonné une si salutaire institution, recommandée par la Mère de Dieu, établie par leur Père saint Dominique, si ardemment propagée par leurs Pères? Comment auraient-ils travaillé au salut des âmes? Comment auraient-ils fait vivre ou ressusciter parmi tant de nations le nom du Christ? Comment auraient-ils corrigé les mœurs dépravées des hommes, s'ils avaient négligé cet unique et puissant moyen de renverser les hérésies et de triompher des vices?

En outre, Nicolas IV, Souverain-Pontife, donna le 3 septembre 1299 des lettres pour les Frères prêcheurs qui évangélisaient alors dans les vastes contrées de l'Orient les nations barbares, les Sarrasins, les Grecs, les Bulgares, les Cumans, les Valaques, les Éthiopiens, les Syriens, les Ibères, les Alains, les Avares, les Goths, les Zires, les Ruthènes, les Jacobites, les Nubiens, les Nestoriens, les Géorgiens, les Arméniens, les Indiens, les Tartares, les Hongrois de la grande Hongrie, etc. — Une copie de ces lettres se trouve dans Baptiste Confetti à Nicolas IV. Pensez-vous qu'ils ne leur prêchèrent pas la confrérie du Rosaire? Est-il croyable que des hommes animés d'un tel zèle pour Dieu et le salut des âmes n'aient pas employé ce remède unique pour opérer des conversions, et que, doués de l'esprit de leur Père saint Dominique, ils aient été moins adonnés à la piété pour le saint Rosaire?

Ajoutons que l'Ordre des Frères prêcheurs et les confrères du très-saint Rosaire couraient d'un pas et d'un zèle égal, comme si Dieu avait donné à notre Père saint Dominique, deux mains pour agir et deux pieds pour courir : l'Ordre et les confrères. Comment donc ses Frères auraient-ils pu d'un seul pied parcourir un si vaste espace, comment d'une seule main recueillir les fruits de tant d'âmes? Ils faisaient entrer la foi et la piété dans les âmes à l'aide de la dévotion, comme on fait entrer le fil dans l'étoffe à l'aide de l'aiguille. Voici le plus grand des témoins, le Souverain-Pontife Léon X, qui parle en ces termes du premier siècle de l'institution de la confrérie : « La

confrérie du Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie *fut* instituée, pour l'un et l'autre sexe, par saint Dominique et prêchée par ses disciples dans les diverses parties du monde, non sans être accompagnée de miracles. »

III. — Le bienheureux Alain, dans le livre déjà cité, chapitre XVII, nous fait connaître, d'après le rapport de la Vierge, Mère de Dieu, ellemême, quelle était la ferveur et quelle était la dévotion du peuple en ce siècle : « Grâce à lui (au saint Rosaire), les pécheurs et les femmes coupables se convertissaient à la vie, gémissaient et pleuraient abondamment leurs fautes. D'incroyables pénitences étaient accomplies, grâce à lui-même, par les jeunes enfants et les jeunes filles. L'ardeur de la dévotion envers mon Fils et moi florissait tellement, grâce au Rosaire, qu'on aurait cru presque que c'étaient des Anges qui vivaient sur la terre. La foi était aussi tellement fortifiée que la plupart désiraient vivement mourir pour elle et combattre les hérétiques. »

Il raconte les admirables victoires de Simon, comte de Montfort, puis il ajoute : « Ainsi, par la prière de mon bien cher Dominique et la vertu de ce psautier, les terres des hérétiques furent soumises à l'Église. Grâce à ce psautier, il se faisait de nombreuses aumônes, on fondait des églises, des hôpitaux étaient construits, on menait une vie honnête et chaste, on accomplissait de nombreuses merveilles. La sainteté et le mépris du monde, l'honneur de l'Église, la justice de la part des princes, l'honnêteté des communautés et des familles étaient en pleine vigueur. Bien plus, les artisans ne se mettaient jamais à l'ouvrage avant de m'avoir saluée dans mon psautier ; ils ne se couchaient point avant de me l'avoir dévotement offert à genoux. Si, par hasard, se réveillant au milieu de leur sommeil, ils se souvenaient n'avoir pas récité mon psautier, sautant aussitôt hors du lit, ils me saluaient avec plus de dévotion encore en me témoignant leur repentir. Telle était la réputation de ce psautier, que si l'on voyait quelqu'un dévot, on soupçonnait aussitôt que c'était un confrère de mon psautier. Si l'on reconnaissait en quelqu'un un pécheur ou un blasphémateur, on disait proverbialement de lui : « Ce n'est pas là un des frères de saint « Dominique. » Je ne tairai pas tous les miracles, tous les prodiges que j'ai accomplis par ce psautier dans tous les climats de l'univers. J'ai

calmé par lui des pertes universelles; j'ai mis fin à des guerres horribles; j'ai chassé des fièvres, des flux de sang et d'autres maladies de ce genre. Le monde alors se réjouissait de mes dons, les Anges des cieux étaient comblés de joie par vos psautiers, toute la sainte Trinité était satisfaite, et mon Fils était heureux d'un si grand éloge. Quant à moi, ma jubilation dépassait tout ce que vous pouvez imaginer. » Et plus loin : « Ce psautier est pour moi ce qu'il y a de plus agréable par-dessus tout, après les messes qui se disent dans l'Église. » Voilà ce que la Vierge, Mère de Dieu, disait elle-même dans une apparition à son très-dévot Alain; voilà ce qu'il rapporte avec autant de piété que de vérité dans le livre qu'il a écrit sur la dignité de ce psautier.

En outre, on peut l'induire des nombreux sermons, des divers ouvrages, des proses, des hymnes, des antiphonaires, qui furent composés en ce siècle en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, par des hommes savants et chantés par tous; des jeûnes du samedi qui étaient alors plus dévotement observés; de la génuflexion au son de la cloche, qui commença alors à avertir de la récitation de l'angelus le matin à midi, et le soir. Tout cela est un clair indice que la dévotion au saint Rosaire était alors surtout en vigueur.

IV. — Mais, dira-t-on, il n'est fait alors aucune mention du Rosaire. — Ce n'est qu'une preuve de plus qu'il était en vigueur; car si les autres formules de prières en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie étaient alors si en honneur, si elles florissaient si bien, à plus forte raison le Rosaire, qui depuis longtemps était en vogue, qui avait été confirmé par tant de miracles et de prodiges et enrichi de tant d'indulgences.

Jean XXII, nommé pape en ce siècle, l'an 1316, avait accordé une indulgence de vingt-quatre ans trente-six semaines et deux jours à ceux qui récitaient le Rosaire, alors appelé le Psautier de la bienheureuse Vierge. Le bienheureux Alain affirme avoir vu cette bulle et il dit que l'autographe existe dans le couvent d'Avignon.

De même, le Concile d'Avignon accorda des indulgences de cinquante jours à tous ceux qui réciteraient une seule Salutation angélique; en sorte qu'en récitant le Psautier entier de la bienheureuse

Vierge on obtient une indulgence de sept mille cinq cents jours, ce qui fait six ans quatre semaines et deux jours.

Environ vingt ans auparavant, le Pape Boniface VIII, qui fut élevé au souverain-pontificat en 1294, prodigua tellement les trésors de l'Église en faveur de la confrérie du Psautier de la bienheureuse Vierge Marie que Jean Boniface, écrivain de la Compagnie de Jésus, dit dans son *Jardin de la Vierge*[1] : « C'est le guide et le chef de ces pontifes qui enrichissent la confrérie du Rosaire des indulgences tirées du trésor inépuisable de l'Église. » Ce ne sont pas là de petits ou d'obscurs témoignages de la vigueur et de la splendeur de la confrérie.

Quelque contradicteur plus entêté murmurera encore : « Mais de tout cela les écrivains n'ont rien dit. » Mais quel besoin de mentionner par écrit ce que tant de monuments portaient à la postérité d'une manière bien plus sûre ? Mais puisque vous me demandez avec tant d'instance des écrivains, je vais vous en citer :

Jean de Monte et Thomas Du Temple, tous les deux compagnons inséparables de la prédication de notre Père saint Dominique, ont consigné par écrit ses paroles et ses actions qu'ils avaient vues et entendues. L'un, Jean de Monte, a laissé un exemple de sa prédication et de son zèle, en laissant un livre intitulé *Mariale*. Il survécut quatre ans à notre Père saint Dominique, car il mourut en 1225, comme l'écrit Antoine de Sens dans la chronique de l'Ordre des Frères prêcheurs. L'autre, Jean Du Temple, homme versé dans les divines Écritures, d'une grande piété et d'une réputation sans tache, a écrit un ouvrage sur les miracles du Psautier de la Vierge et sur la prédication qu'en fit notre bienheureux Père Dominique. Il est dit qu'il vécut très-longtemps, jusqu'en 1280[2].

Ensuite, Césaire de Hersterbach a écrit douze livres de dialogues sur ce qui s'était passé de son temps. Dans cet ouvrage il cite une foule de traits admirables ou miraculeux sur l'usage fréquent de la Salutation angélique, arrivés en partie à Cologne, en partie dans les lieux environnants et qu'il tenait de personnes dignes de foi. Il est

[1] I, 2, 15. — [2] Antoine de Sens, *loco quo supra.*

vrai que cet auteur ne prononce nulle part le nom de psautier ou de rosaire, mais parle seulement de nombreuses Salutations angéliques fréquemment répétées, ce que Michel Des Iles rapporte constamment au Rosaire dans un opuscule sur le Rosaire.

Cornélius Snehis, prédicateur général du Rosaire[1], raconte qu'il trouva dans l'église de Saint-Pierre d'une ville des îles et qu'il eut en mains un livre écrit sur parchemin sur l'institution d'une confrérie en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, appelée *de Traillia*, institution qui fut fondée comme il est indiqué dans le livre cité, l'an 1237. « J'y ai trouvé, dit-il, divers noms de diverses et nombreuses vierges religieuses, reçues dans cette confrérie, qui, au lieu de contributions temporelles pour l'entretien du luminaire de la confrérie et pour les autres besoins, offrirent des dons spirituels, qui consistaient en psautiers de David et psautiers de Marie, ou de la Reine. »

Ce même Cornélius écrit en ce même ouvrage, au sujet de la confrérie de Halberstadt : « J'ai trouvé dans le couvent de Frères prêcheurs d'Halberstadt un livre qui ne traite que du Psautier de la bienheureuse Vierge Marie, et on peut le voir encore aujourd'hui. On croit qu'il a été écrit immédiatement après notre Père saint Dominique. » Voyez les détails dans Cornélius.

Mais le témoignage le plus fort est celui du bienheureux Humbert, cinquième maître de l'Ordre des Frères prêcheurs, qui fleurit l'an 1254. Dans le Livre des *Sermons sur la Confrérie*[2], il écrit : « On doit croire que les confréries commencèrent à l'exemple de la première Église, car de même qu'alors : 1° ils étaient réunis ; 2° ils n'avaient qu'un cœur ; 3° ils vaquaient aux œuvres pies ; 4° ils mettaient en commun leurs biens, ainsi en est-il maintenant dans les confréries de la bienheureuse Vierge, surtout en Italie. » Ailleurs[3], énumérant les fruits de cette confrérie, il dit : « Car : 1° ils se rassemblent en un lieu religieux pour la messe ; 2° on y fait un sermon et une instruction pour les confrères ; 3° ils font de leurs biens des aumônes et contribuent au luminaire ; 4° ils font la commémoration de leurs confrères dé-

[1] VIIIe Sermon *sur le Rosaire de Marie*. — [2] IIe Sermon, 59. — [3] Sermon IX.

funts; 5° on reprend ceux qui se conduisent mal; 6° on fait tour à tour des prières et des aumônes; 7° tout confrère participe à tous les biens énumérés ci-dessus. Car c'est là la différence des Pères selon la chair et des Frères selon l'esprit, que ceux-là divisent les biens communs, ceux-ci mettent en commun les biens particuliers; il est donc juste qu'à ceux qui communiquent leurs biens soit communiqué le Saint-Esprit qui est donné à ceux qui foulent aux pieds la terre et qui n'ont qu'un même esprit. » Voilà ce que dit Humbert.

Il n'y a pas de moins éclatants témoignages de l'antiquité du très-saint Rosaire dans Thomas Cantimpré, Brabant de nation, disciple du bienheureux Albert le Grand, évêque suffragant de Cambrai, qui florissait vers 1260. Dans l'ouvrage qu'il intitula *Apum*, il énuméra divers miracles qui se firent par la récitation du Psautier de Marie[1].

C'est encore un témoignage assez évident de l'antiquité du Rosaire que Blanche, reine de France, femme d'une grande sainteté, n'ayant pas eu encore d'enfants après plusieurs années de mariage, ce qui lui faisait éprouver une vive peine, pria notre Père saint Dominique, qui vivait alors en France, de lui obtenir de Dieu un enfant. Le Saint conseilla à la reine, si elle voulait avoir un enfant, de réciter elle-même, avec la plus grande attention et la plus grande ardeur, le Psautier de la Mère de Dieu et de le faire réciter à tous ceux par qui elle pourrait, en leur indiquant le mode et le motif de cette récitation. Dès que la reine connut la manière de dire le psautier et qu'elle l'eût avec beaucoup de zèle rapidement propagé dans tout le royaume de France, elle vit ses vœux exaucés et mit au monde Louis qui, plus tard roi de France, fameux par sa sainteté et illustre par ses miracles, fut inscrit dans le catalogue des Saints[2].

Le bienheureux Alain de La Roche nous a laissé des indices bien clairs de l'antiquité du Rosaire. Dans son *Apologie*[3], il dit: « A Gand, il y a un béguinage où, depuis deux cents ans environ, les femmes récitent ce psautier à la place des Heures. » Or, il y a cent soixante-six ans que le bienheureux Alain a écrit ces lignes, car il vivait en 1470.

[1] Voyez liv. II, chap. XXIX, part. VI et VIII. — [2] Ferdinand de Castille, *Chronique de l'Ordre des Frères prêcheurs*, part. III, liv. I, chap. VII. — [3] Chap. VIII.

Il ajoute : « De plus, des livres anciens attestent de la manière la plus formelle et la plus évidente, par des exemples et des rapports, que cela est vrai, comme cela peut-être prouvé aussi dans le couvent de notre Ordre à Gand et dans beaucoup d'autres lieux. » Puis, dans le chapitre XVI de son Livre *sur le Psautier de la bienheureuse Vierge Marie*, il invoque comme témoins de cette antiquité les peintures, les statues, les pierres, les épitaphes qui se trouvent dans les églises et les édifices en Espagne, en Italie et en Angleterre. Qui donc douterait de l'antiquité de cette institution après tant d'indices et de vestiges si clairs?

314e CONFÉRENCE

Décadence et restauration de l'Archiconfrérie du très-saint Rosaire.

Sommaire. — 1. Double perte au milieu du XIVe siècle. — 2. Chute de l'Archiconfrérie du très-saint Rosaire. — 3. Sa restauration.

I. — C'est une excellente sentence, qui semble venir du ciel plutôt que du monde, que celle de Tite Live dans le livre X de la 3e décade : « La fortune se plaît à renverser en une heure des honneurs longuement acquis. » L'archiconfrérie du très-saint Rosaire a éprouvé pour elle-même la vérité de cette parole. Née en même temps que l'Ordre des Frères prêcheurs, fondée comme lui par notre bienheureux Père Dominique, elle grandit avec lui pendant cent-cinquante ans et tomba avec lui dans cette calamiteuse année de 1349, où une double et très-funeste peste s'abattit dans toute l'Europe sur les corps et sur les âmes. La peste des corps sévit pendant trois ans dans l'univers presque entier, au point qu'il ne survécut que dix hommes sur mille, et qu'en plusieurs lieux il demeura à peine le tiers des habitants. Des provinces, des villes, des villages furent complétement abandonnés et se changèrent en déserts. En Italie, la justice fut quelque temps suspendue à cause de la peste, les troupeaux de grand et de petit bétail erraient dans les plaines sans possesseur. Voyez Albert Krantz, *in Metro* [1], Nauclère [2] et la chronique sans figures [3] où il ajoute que,

[1] Liv. IX. — [2] *Gener.* 145. — [3] 6e Age.

dans Lubeck, il mourut un été neuf cent mille hommes. Car, depuis les premières vêpres de Saint-Laurent, jusqu'aux secondes, il y mourut quinze cents personnes. Notre Pologne fut tellement dépeuplée que son roi, Casimir le Grand, fut forcé de faire venir de Saxe des gens et de leur donner des champs à cultiver et des villes à habiter[1].

La perte des âmes fut encore plus funeste, et elle fut même double: peste hérétique et peste schismatique. La peste hérétique était la secte des Flagellants qui, partie de l'Italie, se répandit au loin en Germanie et en Gaule. Les hérétiques, parcourant en foule les villages, avec des croix sur leurs vêtements et des fouets noueux au bout desquels étaient des pointes, se flagellaient eux-mêmes, disant que cette flagellation était préférable pour effacer les péchés à quelque confession que ce fût. Ils la comparaient et la préféraient même au martyre, car, disaient-ils, ils répandaient d'eux-mêmes leur propre sang, tandis que les martyrs le faisaient par force. Ils étaient reçus avec tant d'enthousiasme que, dans les villes et les bourgs, on les recevait au son des cloches et qu'on avait plus de confiance en eux que dans les prêtres[2]. Cette peste était terrible et rapide, mais elle dura peu.

Une autre, plus dangereuse et beaucoup plus considérable, la suivit: le schisme de 1376. Après que le Souverain-Pontife Grégoire XI fut revenu d'Avignon, où le siége apostolique était demeuré soixante-quatorze ans, les cardinaux italiens élurent à sa mort un pontife italien, Urbain VI; les Français, un Français, Clément VII. Il y eut alors un grand schisme lorsque deux papes gouvernèrent en même temps l'Église et s'excommunièrent l'un l'autre. Les peuples fidèles étaient aussi divisés, car l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne, le Danemark, la Pologne, la Bohème, la Hongrie obéissaient à Urbain; la France et l'Aragon à Clément. Ce schisme dura quarante ans.

II. — Pendant que cette double peste sévissait, les couvents ou les les monastères de l'Ordre des Frères prêcheurs, comme aussi des autres Ordres qui se vouent au soulagement des mourants, à lès instruire, à les préparer à la mort, à leur donner les sacrements, en

[1] Cromerus, liv. XLII de l'*Histoire de Pologne*. — [2] Albert Krantz, liv. VIII, chap. XXVIII; Nauclère, *Gener.* 145; Alphonse de Castres, au mot *Aqua*, Hérésie II.

partie épuisés par l'hérésie, en partie déchirés par le schisme, demeurèrent vides. De là suivirent nécessairement la ruine de l'Ordre et la cessation de ses fonctions; et comme la principale de ces fonctions était la prédication du Rosaire, elle fut nécessairement entraînée dans la chute et sombra comme lui, surtout lorsque l'Ordre des Frères prêcheurs, comme les autres Ordres, fut durant le schisme divisé entre deux généraux, ainsi que disent les chroniques. Le maître Élie demeura attaché à Clément VII et vécut général trente-deux ans, et le maître Raynaud s'attacha à Urbain VI et ses successeurs. Le bréviaire des Frères prêcheurs attribue cette ruine du très-saint Rosaire en partie à la négligence des hommes, en partie aux artifices du démon.

Mais comment a-t-il pu se faire, dira-t-on, qu'une confrérie si admirable et si glorieuse tombât dans l'oubli, au point qu'il n'en demeura plus trace dans le souvenir des hommes? Cette question fut autrefois posée au bienheureux Alain, qui y fit à peu près cette réponse : « Au témoignage de saint Augustin, Dieu, au commencement du monde et nombre d'années à la suite, fut parfaitement connu de tous les hommes. Et cependant, au temps d'Abraham, il était inconnu de presque tous les hommes, si bien qu'ils adoraient des idoles. Maintenant aussi, la loi de Moïse, si renommée jadis, est, suivant saint Jérôme, ensevelie dans l'oubli, en ce qui regarde le cérémonial et la justice. Bien plus, les règles de l'Église, qui furent autrefois si parfaitement observées, sont déjà en grande partie négligées et abandonnées pour des usages contraires. Ajoutez à cela les lois des empereurs, les statuts civils, les exploits fameux des guerres, les monarchies des Chaldéens, des Perses, des Grecs et des Romains : tout cela a péri. De nombreux Ordres religieux se sont tellement éloignés de l'antique discipline qu'ils ont eu besoin de nouvelles observances et d'une réformation. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la décadence du psautier. Jésus-Christ a dit en effet : « Pensez-« vous que le Fils de l'Homme, lorsqu'il viendra, trouve de la foi sur la « terre[1]? » C'est en effet, d'après Platon et Aristote, la condition de

[1] St. Luc, XVIII, 8.

tout ce qui est sous le soleil, qu'après la naissance et le progrès vienne la décadence et que, peu après, en suivant un autre cours, se font la résurrection et la restauration non dans le nombre, mais dans l'espèce. »

III. — Or, de même que lorsque le monde fut détruit par le déluge, Dieu sauva Noé, qui le conserva et le renouvela; de même, lorsque la confrérie du Rosaire fut tombée, Dieu suscita le Breton Alain, homme saint et instruit, prédicateur remarquable, vrai disciple de saint Dominique, qui, en 1471, rappela à la vie cette pieuse institution presque oubliée et ensevelie depuis plus de cent ans dans la paresseuse mémoire des hommes, sur les avis de la Vierge Mère de Dieu, qui lui apparut, lui prédit que des maux terribles menaçaient l'univers entier, et le chargea en même temps de former de nouvelles confréries du Rosaire. Pour qu'il fût mieux disposé et plus propre à cette charge, la Vierge lui promit de l'aider dans ses prédications. En signe de ce patronage, elle lui mit au cou un rosaire et passa à son doigt un anneau fait de cheveux de sa très-sainte tête, qu'elle retira de son doigt virginal.

Boniface, dans *le Jardin de la Vierge*[1], et Louis Beyselins, disent que le bienheureux Alain était aussi familier avec la Vierge que les hommes le sont entre eux.

Michel Des Iles, dans l'opuscule sur le Rosaire, écrit sur lui : « Il fut très-fervent dans l'amour de la sainte Vierge ; il avait toujours sur les lèvres, en marchant et en prêchant, la Salutation angélique. » Et à la fin de son résumé : « Toutes les fois qu'il devait prononcer ou dicter quoi que ce soit, avant de commencer, il se mettait à genoux et demandait par un *Ave, Maria*, le secours divin. »

Jésus Christ, notre Sauveur, apparut lui-même à ce même Alain pendant qu'il offrait le saint sacrifice, dans une hostie, après la transsubstantiation, et lui ordonna, sous peine d'une mort imminente, de propager le Rosaire.

Le patriarche Dominique lui apparut aussi pendant qu'il veillait et lui enjoignit d'inviter et d'attirer tous les peuples, au moyen du Psau-

[1] Liv. II, chap. xv, Exempl. 2.

tier de Marie qu'il avait lui-même fondé, à l'amour de Dieu et de la Vierge Marie, en même temps qu'à la pratique des vertus. Le bienheureux Alain racontait tout cela et plusieurs autres faits encore, en supprimant son nom, dans son ouvrage *sur la Dignité du Psautier de Marie*. André Copperstein les a longuement cités[1].

En partie effrayé, en partie encouragé par tant d'apparitions, il se mit avec une grande ferveur à prêcher, parmi les peuples, le psautier appelé aujourd'hui le Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, à rappeler et même à écrire un grand nombre de traits d'après les paroles, les écrits et les actes des autres. Pendant quinze ans il répandit, dans les diverses parties du monde, les divines fleurs du Rosaire qui exhalèrent des cœurs des hommes le très-suave parfum des vertus et du divin amour. D'innombrables prédicateurs, dans notre Ordre, l'accueillirent, et, parmi eux, Jacques Sprenger, prieur de Cologne, puis archevêque de Saltzbourg, à qui la bienheureuse Vierge apparaissait aussi, recommanda de s'adonner avec plus d'ardeur à la prédication du Rosaire, ce qu'il fit incontinent, et il excita, accrut et propagea d'une manière admirable cette dévotion, d'abord dans les murs de la ville de Cologne. Cette très-salutaire institution du Rosaire fut ensuite propagée et répandue dans tout notre Ordre et dans l'univers chrétien, à tel point que rien, dans les chaires et sur les livres des hommes, des femmes, des jeunes gens, des vieillards et des enfants, rien n'était entendu plus fréquemment que le Rosaire. Il n'y a presque pas d'État, de ville, de bourg ou de village où ne soit le culte du Rosaire ou du moins le souvenir de ce culte.

Dieu avait alors inspiré le sérénissime empereur Frédéric III, le très-illustre duc de Bretagne, François Ier, son épouse, Marguerite, et d'autres fidèles non moins remarquables par leur noblesse que par leur dévotion, qui tous implorèrent en suppliant la protection et l'autorité du Saint-Siége apostolique, pour qu'il daignât approuver et confirmer cette pieuse institution, tombée depuis longtemps, mais alors ressuscitée et renouvelée, afin de fermer la bouche à quelques détracteurs. Leur vœu ne fut pas inutile, ni leur demande vaine, car

[1] Liv. I du *Rosaire*, chap. XVII.

le Souverain-Pontife Sixte IV, touché de leur supplication et de leur dévotion, approuva en 1749 cette archiconfrérie renouvelée qui florissait de nouveau. D'autres Souverains-Pontifes l'imitèrent : Innocent VIII, Alexandre VI, Jules II, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV, Pie V, Grégoire XIII, Sixte-Quint, Paul V, Urbain VIII, confirmèrent et recommandèrent cette archiconfrérie sous le titre de Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, et l'enrichirent d'innombrables grâces, faveurs, priviléges et indulgences, dont André Copperstein a longuement parlé[1], et dont nous-même nous dirons, si Dieu veut, quelque chose plus loin. Passons à ce qui peut provoquer davantage l'amour pour le Rosaire.

315ᵉ CONFÉRENCE

Nécessité et utilité de l'Archiconfrérie du très-saint Rosaire.

Sommaire. — 1. Histoire des développements de cette Confrérie.

I. — Les *innombrables œuvres* pies accomplies d'ordinaire dans cette pieuse institution et les fruits excellents produits par elle disent assez haut combien elle a été et est encore nécessaire. Ces fruits consistent en ce que le peuple chrétien est, *dans cette confrérie, porté à* louer Dieu, à aimer Jésus-Christ, à vénérer la bienheureuse Vierge avec beaucoup plus d'attraits; en ce qu'il est amené, par le lien de la confraternité, à une affection mutuelle, à la pureté et à toute justice; il est rappelé du vice et des péchés et il est enflammé d'amour et de désir pour la félicité suprême. Cette confraternité forme, en effet, la foi par les œuvres, suscite l'espérance, attise la charité, enflamme la dévotion. Par elle, la torpeur est chassée des âmes des fidèles et la ferveur d'un saint renouvellement leur est inspirée.

Je ne parle pas de toutes les messes, de toutes les prières, de toutes les aumônes, de toutes les autres saintes et pieuses actions qui se font dans cette confrérie et qui sans elle ne se feraient pas. Je ne pense pas qu'il existe dans l'Église catholique de congrégation dans laquelle

[1] Liv. III, chap. vi, vii, viii.

le culte divin de l'oraison soit plus fréquemment et plus ineffablement en vigueur que dans celle-ci. Dieu, parlant, par la bouche de Malachie, du sacrifice du corps et du sang du Christ, dit : « On me sacrifie en tous lieux, et l'on offre à mon nom une oblation toute pure. » J'en dirai autant de cette confrérie par laquelle, dans tous les lieux où s'étend l'Ordre des Frères prêcheurs, des sacrifices mystiques de prières sont offerts perpétuellement et sans interruption nuit et jour. Je ne pense pas qu'il y ait une seule minute pendant laquelle quelques prières ne soient offertes à Dieu dans le Rosaire, et cela surtout parce qu'il y a plus de personnes qui récitent le Rosaire qu'il n'y a de prêtres, et parce qu'il est plus facile de réciter souvent le Rosaire que d'offrir le sacrifice de la messe.

Comment ces prières ne seraient-elles pas très-efficaces pour obtenir les grâces qu'on demande ? « Il est impossible que les prières d'un grand nombre ne soient pas exaucées, » dit saint Ambroise, commentant l'*Épître aux Romains*. Et l'Apôtre saint Jacques[1] : « La prière assidue du juste peut beaucoup. » Quelle multitude d'hommes pensez-vous que renferme cette confrérie ? Parmi eux il en est certainement qui craignent Dieu et gardent ses commandements. Il en est beaucoup d'innocents, sans péché au moins mortel, qui s'acquittent chaque jour de la prière du Rosaire; beaucoup qui mènent une vie sainte et austère. Que n'obtiendra donc pas pour l'Église, auprès de Dieu, une multitude si nombreuse et ainsi composée ? Élie fut un homme semblable à nous, paisible comme nous; or, il demanda par ses prières que la pluie ne tombât plus sur la terre, et pendant trois ans et six mois il ne plut pas ; puis il pria encore, et le ciel s'ouvrit à la pluie et la terre porta ses fruits[2]. Ainsi, la prière d'un seul juste fut assez efficace pour mériter d'être exaucée de Dieu : combien plus le sera la prière d'un grand nombre ! Lorsque Saül voulut faire périr Jonathas parce que contre son ordre il avait mangé un rayon de miel avant le le coucher du soleil, tout le peuple fit tant par ses prières auprès de ce père qu'il pardonna au coupable et lui laissa la vie. Que ne sera pas auprès de Dieu un peuple si nombreux inscrit dans cette sainte

[1] v, 16. — [2] IIIe *Livre des Rois*, chap. XVII.

confrérie? Est-ce que leur dévotion n'apaisera pas la colère de Dieu? Ne fera-t-elle pas tomber de ses mains, pour ainsi dire, le fouet que nous méritons pour nos péchés? Je n'en doute pas, d'après le témoignage même de Jésus-Christ: « Si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux[1]. » Combien plus, si d'innombrables âmes s'unissent pour obtenir quoi que ce soit du Père céleste?

« Le frère qui est aidé par le frère est comme une ville forte, » dit le Sage[2], car ils s'enflamment mutuellement pour la piété par des conseils, des services, des exemples et des prières. Et, de même que nous avons appris du philosophe Aristote: « La mutuelle nécessité que les hommes ont l'un de l'autre a obligé le genre humain à construire des villes; » par une raison semblable, on se réunit plusieurs en une confrérie, à cause des services chrétiens qu'on se rend réciproquement, afin que ce qui manque à l'un il le reçoive d'un autre, tant en cette vie qu'après la mort, s'il lui arrive d'avoir à subir les peines du Purgatoire.

En outre, cette sainte archiconfrérie a une grande influence pour éteindre les discordes et les hérésies et établir la concorde parmi les fidèles. C'est pour ce motif que Dieu a voulu qu'elle fût instituée lorsque le monde chrétien était en proie aux guerres, aux discordes et aux hérésies. Nous avons énuméré plus haut, lorsque nous parlions de l'Ordre des Frères prêcheurs, toutes ces calamités de l'univers; nous allons maintenant les signaler plus en détail. Qu'y avait-il de saint dans l'état ecclésiastique, lorsque le Rosaire fut institué? C'est ce qu'attestent les dix-sept conciles provinciaux et les quatre généraux tenus à cette époque: le premier, de Latran, sous Calixte II, en 1133; le deuxième, de Latran, en 1139, sous Innocent II; le troisième, de Latran, sous Alexandre III, en 1180; mais surtout le Concile d'York, sous Célestin III, en 1196; de Lyon, sous Innocent III, en 1200; le Concile général de Latran, sous ce même Pontife, auquel assistaient huit cents évêques, en 1215; celui d'Oxford, en Angle-

[1] Matth., XVIII, 19. — [2] *Proverbes*, XVIII, 19.

terre, en 1222; de Rimini, en 1225; de Lyon, sous Grégoire IX, en 1237; de Vienne, sous Clément V, en 1272; de Ravennes, sous Grégoire XI, en 1286. Tous ces conciles, dis-je, avaient nommément pour but de veiller surtout à la vie régulière et à la bonne renommée du clergé.

Dans l'ordre politique, quelle était la partie où il y avait division et convulsion? Quelle était celle où il n'y avait ni division ni discorde? Dans l'Église et dans l'empire, une partie des institutions s'étaient écroulées; après avoir longtemps menacé ruine, une autre partie s'écroulait encore en ce moment, et une autre partie était sur le point de disparaître aussi. Dans l'Orient, la tyrannie barbare des infidèles s'était déjà emparée de l'Asie et de l'Afrique, les deux plus grandes parties du monde chrétien. L'aspect des choses était si déplorable qu'on ne voyait presque partout que hérétiques, schismatiques, ou du moins des hérétiques et des schismatiques mêlés avec les catholiques. On voyait aussi des apostats et des Païens, et par conséquent, de purs athées : le Perse cruel, le Turc féroce, le Scythe barbare ou l'hérétique impie dominait dans ces parties. Dans ces ténèbres si épaisses de l'erreur, on voyait à peine briller une étincelle de christianisme.

La Palestine même, terre sainte, patrie de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus, mère de la religion chrétienne, étant occupée par les Sarrasins et écrasée sous le poids de la tyrannie, était souillée par leurs infamies. Il est vrai que Jérusalem avait été arrachée des mains des Sarrasins par Godefroy, duc de Bouillon, homme d'un grand cœur, d'une grande foi et d'un grand courage, l'an de Notre-Seigneur 1099, un vendredi, à l'heure où le Christ était mort; mais soixante-dix ans après, tandis que le sacré pontificat et l'empire, en conflit depuis longtemps à cause des investitures, combattaient entre eux avec acharnement, le Turc Saladin, vainqueur de toute l'Asie, occupe Jérusalem, soumise de nouveau à sa tyrannie [1].

Quel était l'état des choses en Europe à cette époque?

En Orient, l'empire de Constantinople, divisé par les hérésies et séparé de l'Église par le schisme renfermé dans les étroites limites de

[1] Guillaume de Tyr, liv. I, *Belli sancti*, cap. XVII; Charles Sigonius, *de Regno Italiæ*; Blondus, décad. 2, lib. V; Omélius, lib. V et autres.

la Thrace, achetant des Sarrasins la paix par un tribut, servait plutôt qu'il ne dominait; lorsque enfin les Français et les Vénitiens réunis s'emparèrent de cette vieille Byzance, la nouvelle Rome, et lui imposèrent pour empereur Henri de Flandre, l'an du Seigneur 1203[1].

Dans l'Occident, hélas! quels troubles, quelles fureurs, quelles tragédies n'occasionnèrent pas, dans l'Église, Henri IV, Henri V, Othon IV, Frédéric II, et quelques autres en divers temps? Lisez Sigonius[2], Nauclère et autres.

Dans le même temps, les Sarrasins, ennemis du nom chrétien, écrasent et subjuguent entièrement l'Espagne.

A une si grande suite[3] de maux, le démon ajouta l'hérésie qui commença à pulluler et à croître si fortement dans le comté de Toulouse que tout le froment de la foi paraissait être changé en ivraie d'erreur dans cette nation, et cette erreur se fortifia tellement que, dans peu de temps, elle infecta presque mille villes; de sorte que, si elle n'avait pas été réprimée par le glaive des fidèles, bientôt elle aurait corrompu toute l'Europe.

Dieu, offensé par tant de crimes, se préparait déjà à perdre le monde qui était perdu moralement.

Le saint Père Dominique, priant une fois dans une église pour l'affermissement de son Ordre, au milieu du silence de la nuit, vit le Christ, notre Seigneur, vivement irrité contre les crimes des hommes, faisant vibrer trois lances avec lesquelles il voulait détruire le monde; mais sa très-sainte Mère accourut et, ayant embrassé ses pieds, le pria de pardonner à ceux qu'il avait rachetés de son propre sang. Elle lui dit qu'elle avait un serviteur fidèle qui rappellerait les esprits des hommes perdus par les crimes à de meilleurs fruits de pénitence, et auquel il adjoindrait un compagnon et un aide qui se consacrerait à la même œuvre. Comme le Christ lui ordonnait de lui montrer ces athlètes et réparateurs du monde, la Vierge lui montra Dominique et François. Le Christ, apaisé à cette vue, se retira. Le lendemain, l'homme de Dieu, Dominique, ayant rencontré saint François, qu'il n'avait jamais connu de vue, le reconnut d'abord aux traits qu'il avait aperçus dans

[1] Blondus, décad., II[e] liv. VI. — [2] *De Regno Italiæ*; Albert Krantz, *de Saxonia*, lib. VII, cap. VI; St. Antonin, III[e] part., tit. XIX. — [3] *Iliade*.

sa vision nocturne. Il se jeta à son cou et le baisa en lui disant : « Tu es mon compagnon, nous courrons ensemble dans le stade, et aucun ennemi ne prévaudra sur nous[1]. » Dieu montra, dans une vision, Dominique au Souverain-Pontife Innocent III. Ce vicaire du Christ vit en songe l'église de Latran s'écroulant et soutenue par ce saint homme, qui avait ses épaules sous ses murs ébranlés et les supporta avec une grande force. Il comprit que cette vision signifiait que l'Église était alors dans un tel état qu'elle serait déjà tombée si le Christ, qui en est le soutien, n'avait pourvu à sa conservation au moyen de deux prédicateurs propres à ce but, saint Dominique et saint François[2].

Quel remède à appliquer à de si grands maux? Quel médecin, quel Esculape, pour une maladie si grave? La Confrérie du Rosaire; car on tâche avec raison de guérir les contraires par les contraires. Les maux si grands que nous venons d'indiquer avaient été produits par la division qui régnait parmi les hommes; il fallait donc les guérir par l'union des âmes. Il fallait vaincre la discorde par la concorde, les guerres par la paix, les haines par l'amour, l'impiété par la piété, l'inimitié par la charité. La fraternité avait été bannie de l'âme des hommes, la fraternité devait y être élue de nouveau, plantée, érigée. Comment donc? Dieu et sa Mère envoient le saint Père Dominique. Celui-ci prêche la confrérie du Rosaire, soit par lui-même, soit par ses compagnons dispersés dans les diverses parties du monde. Et voilà qu'en peu de temps la tranquillité est rendue à l'Église et au monde entier. Ce n'est pas étonnant, car ce moyen, inspiré par la miséricorde de Dieu à saint Dominique et employé heureusement par celui-ci, fut très-profitable à l'Église, comme on peut le conclure par le fait seul que nous allons raconter.

Vers ce temps s'éleva une stupide et infâme hérésie au comté de Toulouse, dans la ville d'Albi, d'où les sectateurs furent nommés Albigeois. Ils attaquaient le cœur et l'âme de l'Église. Quelques professeurs de théologie de Paris les encourageaient. Innocent III, alors souverain Pasteur de l'Église du Christ, voulant de bonne heure s'opposer à un si grand mal, envoya douze abbés de l'Ordre de Cîteaux,

[1] Extrait de Théodoric, saint Antonin et autres. — [2] Théodoric, dans la *Vie de saint Dominique.*

pour prêcher parmi les hérétiques. Il confia la même province à Foulques, évêque de Toulouse, et à Didace, évêque d'Osma. Didace avait pris, pour compagnons de sa légation et de son voyage, saint Dominique qui était alors chanoine de l'église d'Osma. Ils adressent de ferventes prières à Dieu, tâchant de convertir le peuple par de pieuses conversations et des sermons, mais ils avancent peu ; l'hydre hérétique se fortifie et s'étend. A qui demander des secours? à qui demander des conseils dans une affaire aussi importante? Le Pontife fait prêcher la dévotion à la croix. Il ordonne à Philippe, roi de France, de prendre les armes. Celui-ci tailla en pièces plusieurs milliers d'hérétiques; mais il déposa les armes sans avoir détruit l'hérésie. Les abbés cessent de prêcher et le pieux évêque Didace meurt. Seul, Simon, comte de Montfort, capitaine volontaire, persiste à combattre avec des soldats volontaires aussi, et Dominique seul continue à prêcher. Lui fonde la confrérie des Frères prêcheurs, et l'autre réunit des croisés. Tous les deux combattent vaillamment avec des armes différentes, mais ils n'avancent rien. Alors le saint Père Dominique, au moyen de ses prédications et de ses miracles, enrôle tous les soldats de Montfort dans une confrérie, où il fait aussi entrer le peuple, non soldat, des bourgs et des villes. L'Ordre des Prédicateurs compte peu de membres pour le moment, mais la confrérie du Psautier ou Rosaire en compte un grand nombre. Alors, la foi se fortifie tellement que la plupart désirent s'exposer à la mort en combattant contre les hérétiques ; car, lorsque saint Dominique eut appris à Simon de Montfort et à son armée à réciter le Rosaire, le comte remporta des victoires incroyables. Quelquefois, cinq cents des siens mettaient en fuite dix mille hérétiques sur la terre des Albigeois. Bien plus, trente croisés faisaient fuir quelquefois trois mille des autres, et trois mille battirent vingt mille soldats du puissant roi d'Aragon, qui fut tué dans la bataille. Les Fidèles étaient alors souvent sans armes, et cependant ils étaient inexpugnables et invincibles[1].

Ce qu'il y eut surtout de digne de mémoire, c'est que le saint Père Dominique, dans les guerres que Simon de Montfort faisait contre

[1] Alain, *Livre de la dignité du Psautier.*

les impies Albigeois, au lieu de drapeau militaire, portait l'image du Christ crucifié, ce qui fut cause d'un miracle éclatant. Car quoique le bâton et le bois de la croix fussent percés en beaucoup d'endroits par les flèches des ennemis, l'image du Christ demeura toujours entière, sans souillure et sans aucune lésion. On peut admirer en cela un double miracle : l'image du Sauveur ne fut point endommagée, et saint Dominique, qui la portait sans aucun moyen de défense au milieu d'une pluie de flèches et de traits, ne reçut aucune blessure, aucun dommage. Cette sainte image existe encore à Toulouse dans la maison de la sacrée Inquisition. On la voit entière et sans lésion, et tous ont pour elle une grande vénération[1]. Dans la bataille que Simon livra aux Albigeois devant Toulouse, un chevalier breton nommé Alain, ayant combattu avec une poignée d'hommes contre de grands corps d'ennemis, couvert de blessures et entouré de toutes parts, vit tout à coup venir à lui la très-sainte Mère de Dieu qui lança cent-cinquante pierres sur les hérétiques et les terrassa. Un autre soldat nommé Antoine, noble toulousain qui, ayant abjuré l'hérésie des Albigeois, avait saisi avec empressement la dévotion du *Psautier de la bienheureuse Vierge Marie*, portait pour insignes ou drapeau un bouquet de roses pour inspirer la terreur aux ennemis. Par ce signe, il remporta souvent sur les hérétiques des victoires éclatantes et érigea un rosaire comme un noble trophée[2]. Quelquefois les ennemis innombrables qui combattaient contre lui étaient percés par des traits qui tombaient d'en haut. Souvent une légion inconnue vint au secours d'Antoine en danger. Une victoire fut remportée moins par les forces humaines que par les forces d'en haut; car Simon de Montfort, qui ne comptait dans son armée pas plus de huit cents cavaliers et mille fantassins, battit cent mille hérétiques, dont une partie fut taillée en pièces et l'autre mise en fuite par la vertu du Rosaire. C'est là un fait dont la renommée est venue jusqu'à nous[3].

Alors l'hérésie des Albigeois commença à déchoir, la perversité hérétique à décroître, la vérité de la foi catholique à être mieux

[1] Bzowski, en l'année 1215, n° 11. — [2] Flaminius, dans la *Vie de notre saint Père Dominique*. — [3] Bzowski, d'après la *Vie de saint Dominique*, Flaminius Théoric et saint Antonin, en l'année 1213, n° 9.

connue, la piété chrétienne à briller d'un plus vif éclat. Le glaive d'Hercule coupait moins de têtes à l'hydre que la dévotion du saint Rosaire ne moissonnait d'hérétiques en un seul coup. Et c'est ainsi que l'hérésie des Albigeois fut vaincue et terrassée en grande partie par les armes des croisés, mais surtout par les prières du Rosaire.

La dévotion du Rosaire peut donc se glorifier d'avoir vaincu l'hérésie des Albigeois; nous en avons pour garants non pas seulement quelques témoins vulgaires, mais les Souverains-Pontifes romains eux-mêmes, dont nous allons entendre pieusement les témoignages.

Grégoire IX, dans la bulle de canonisation de saint Dominique, s'exprime ainsi : « Tandis que Dominique perçait de traits les délices de la chair, foudroyant les âmes de pierre, toute la secte des impies hérétiques trembla, toute l'Église des fidèles tressaillit de joie. » Dans le procès de canonisation de saint Dominique, on a abondamment prouvé que ce bienheureux Père convertit dans la Lombardie seule plus de cent mille hérétiques. C'est ce que rapportent Antoine de Sienne[1] et Léandre dans la *Vie de saint Dominique*. Ainsi fut accomplie la prophétie suivante faite par un prêtre catholique : « La mère de saint Dominique, nommée Jeanne, ayant porté son enfant, au temps ordinaire des relevailles, dans une église du bienheureux Dominique d'Exilles, Bénédictin, dont il prit le nom, le prêtre qui devait dire la messe pour lui répéta trois fois les mots suivants, contrairement à la prescription du missel, à sa propre intention et aux règles de la lecture, mais poussé par l'inspiration d'en haut : *Voilà le Réformateur de l'Église*[2]*!* »

Pie V, dans la bulle qui commence par *Consueverunt*, parlant des méditations et des prières du Rosaire, dit : « Les fidèles du Christ, excités par ces méditations, enflammés par ces prières, furent tout à coup changés en d'autres hommes. Les ténèbres de l'hérésie furent dissipées et la lumière de la foi catholique brilla d'un vif éclat. »

Pie IV, dans la bulle qui commence par *Cum præclara*, dit : « Nous savons que la confrérie du Rosaire, qui est érigée depuis longtemps, a contribué beaucoup à augmenter la foi et la dévotion. »

[1] *In Cron. præd.*, dec. I. — [2] Choquet, cap. IV, *Viscerum Mariæ.*

Nous avons pour garant de cette vérité toute l'Église qui, dans le temps que la confrérie du Rosaire se réjouissait de la destruction de l'impiété, régla, sous les auspices de la bienheureuse Vierge Marie, qu'on chanterait solennellement l'antienne suivante, composée à ce qu'on croit par Sophrone, évêque de Jérusalem : « Réjouissez-vous, Vierge Marie; seule vous avez détruit toutes les hérésies dans l'univers entier. »

Le très-digne abbé Trithemius, dans son Livre de la *Confrérie de sainte Anne*[1], nous fait connaître quels grands bienfaits les hommes ont obtenus et obtiennent tous les jours par le Rosaire : « Qui pourrait raconter, dit-il, combien de personnes ont été délivrées de la pernicieuse tristesse de l'esprit et de la mélancolie par le secours de notre très-compatissante Mère? Combien ont été en sûreté au milieu des dangers, intrépides au milieu des ennemis et des brigands! combien ont été sauvés des périls de la mer! Marie, notre sainte Mère, a arraché souvent ses dévots à diverses tentations, les a préservés des maladies contagieuses, les a délivrés de diverses infirmités. Qui pourrait dire combien, par son intercession, ont passé d'un criminel désespoir à l'espérance de la miséricorde? combien elle en a ramené d'une longue habitude du péché dans les sentiers de la pénitence? combien qui vivaient tièdement soit dans la religion, soit en dehors, ont été embrasés du feu de l'amour divin? Par ses mérites et ses suffrages, des femmes, sur le point de mourir à cause d'un enfantement douloureux, ont été sauvées de la mort. Nous lisons même que plusieurs ont été soustraits à une sentence de damnation éternelle. Enfin, on dit qu'elle a préservé quelques-uns de ses serviteurs de l'opprobre et de l'infamie. D'autres ont été délivrés d'une maladie désespérée, d'autres des fers et des prisons, d'autres d'un danger imminent de mort. Nous lisons même que, par ses mérites, quelques-uns ont été rappelés de la mort et ont été certains d'avoir le Ciel avant de quitter la terre. Souvent aussi, des intelligences obtuses ont été éclairées, de sorte que des hommes méprisés pour leur ignorance ont ensuite excité l'admiration de plusieurs. Souvent aussi,

[1] Chap. IV.

des orateurs à qui la mémoire faisait défaut, ayant invoqué Marie, non-seulement ont retrouvé le fil de leurs idées, mais ont eu plus de facilité qu'à l'ordinaire. Enfin, nous lisons que des choses perdues ont été trouvées miraculeusement par son intercession. » Je n'ajoute rien à ces histoires qui se lisent partout. Vous voyez quelle est la nécessité de l'archiconfrérie du Saint-Rosaire dans l'Église ; combien elle est utile aux fidèles, salutaire aux faibles, profitable aux dévots.

Il n'y a aucune autre confrérie dont le titre seul soit une profession certaine de foi orthodoxe, mais *celle-ci a un avantage : vous demeurez* parmi les hérétiques, portez un rosaire, montrez un rosaire ou dites que vous appartenez à la confrérie du Rosaire, on vous appellera bientôt romanien et papicole, avec des éclats de rire et des injures. Vous serez confesseur de la foi catholique devant les hommes, et vous aurez part à la promesse faite par le Christ, auteur de la foi et qui a dit[1] : « Celui qui me confesse devant les hommes, je le confesserai devant mon Père. » Vous demeurez parmi les Catholiques, montrez un rosaire, récitez-le, louez-le, ou joignez-vous à ceux qui font partie de cette association, aussitôt ceux qui seront présents auront sans rien dire une toute autre opinion de vous : ils sauront que vous êtes pieux et dévot serviteur du Christ et de la bienheureuse Vierge Marie, sa Mère.

Il ne doit paraître étonnant à personne que l'archiconfrérie du Rosaire soit un antidote si salutaire, si efficace contre les hérésies et les vices ; car la prière et la saine doctrine sont de très-puissants secours, de très-forts remparts contre toutes les hérésies. Qu'un prédicateur soit aussi éloquent que le grand Paul et même plus, s'il n'est pas aidé par les prières des fidèles, il ne fera aucun bien. C'est pour cela que cet Apôtre lui-même disait aux fidèles[2] : « Priez aussi pour nous, afin que Dieu nous rende éloquents pour prêcher les mystères du Christ. » Et ailleurs[3] : « Au reste, mes frères, priez pour nous afin que la parole de Dieu se propage et soit glorifiée comme chez nous: » Mais la prière et la doctrine ont toujours été en grand honneur dans l'archiconfrérie du Rosaire ; il n'est donc pas étonnant que,

[1] Matth. x, 32. — [2] *Aux Colossiens*, iv, 3. — [3] *Aux Thessaloniciens*, iii, 1.

par sa vertu, les monstres des hérésies et des vices aient été domptés.

Que le Dieu tout-puissant attire les cœurs de tous les Chrétiens à cette confrérie et les enflamme de dévotion pour le Rosaire! Quelle paix ne verrions-nous pas alors dans l'Église catholique! quelle concorde entre les princes chrétiens! comme les hérésies et les vices seraient bientôt extirpés! Car cette confrérie augmente l'amour pour le prochain, entretient la paix et la concorde, pousse aux œuvres de miséricorde, puisque dans elle il y a plus de fraternité et d'union qu'entre les amis et les parents selon la chair, à cause de la communication de biens plus excellents, je veux dire des messes, des prières, des suffrages, des mérites et des autres œuvres pies. On voit donc combien l'archiconfrérie du Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie est nécessaire à l'Église de Dieu. Mais tout n'est pas dit.

316e CONFÉRENCE

OU ON MONTRE L'UTILITÉ DE L'ARCHICONFRÉRIE DU SAINT-ROSAIRE, PAR L'ORDRE DES PRÊCHEURS QU'ELLE A DONNÉ A L'ÉGLISE.

SOMMAIRE. — 1. Lutte contre les ténèbres et les vices. — 2. Éloge des Dominicains.

I. — L'événement a prouvé combien l'archiconfrérie du Saint-Rosaire, sous le titre de Marie, Mère de Dieu, a été utile à l'Église. Lorsque, dans les xe, xie, xiie siècles et dans la suite, l'iniquité abondait et la charité de plusieurs se refroidissait, soit à cause des guerres qui embrasaient presque tout le monde, soit à cause des crimes par lesquels plusieurs, oublieux de leur salut, provoquaient la colère divine, soit à cause des abus et des mœurs très-corrompues qui s'étaient glissées, d'une manière étonnante, dans la plupart des États de la société, soit à cause de ténèbres épaisses de l'ignorance et de l'indigne paresse et nonchalance de ceux à qui était confié le soin des âmes, soit à cause des funestes hérésies répandues par les Albigeois, les Manichéens, les Sacramentaires; lorsque, aussi, la barque de Pierre était agitée par tant d'erreurs et d'hérésies et ballottée surtout par tant d'orages de guerres, Notre-Seigneur Jésus-Christ, quoique offensé par

les crimes nombreux des hommes, fléchi par les prières de sa sainte Mère, comme nous l'avons vu, inventa ce remède salutaire et unique pour renverser les hérésies et extirper les vices; il établit et fit connaître au monde, par le bienheureux patriarche Dominique, l'archiconfrérie du Saint-Rosaire.

Parmi ces innombrables vertus, effets et utilités, que nous avons énumérés plus haut, il y a une utilité principale et presque inexplicable, c'est qu'elle a donné à l'Église l'Ordre des Frères prêcheurs. Alexandre IV, dans sa bulle qui commence par ces mots : *Cœlestis ille agricola*, nous fait connaître clairement quels sont les mérites de cet Ordre. Après les titres magnifiques et les belles épithètes qu'il lui donne, il le célèbre et l'exalte de la manière suivante : « C'est là cette plante vigoureuse qui, étendant partout ses rameaux, produit tant de fleurs de gloire et d'honnêteté, tant de fruits de doctrine et de vertu et répand au loin, de tous côtés, l'odeur d'une sainte et louable conversation; c'est ce saint Ordre des prêcheurs florissant d'honnêteté, remarquable par sa science, fécond en vertu, approuvé avec raison par le Saint-Siége. On le reconnaît particulièrement parmi les autres plantations du Seigneur, par la pureté de la vie, par le don de la sagesse et le mérite de la vertu. Les Frères de cet Ordre saint, illustre, remarquable et approuvé, s'adonnent constamment à l'étude des saintes Écritures, au perfectionnement des armes, aux offices divins et à la prière, et, s'occupant ardemment de la prédication de l'Évangile, ils répandent dans tout le monde la lumière de la doctrine divine. Ce sont des hommes remarquables par leur science, qui s'adonnent avec ferveur à la contemplation des choses célestes et, sans relâche, à l'étude de la vie pieuse. Ce sont là ces hommes éprouvés, très-savants dans les lois de Dieu, efficaces en œuvres, puissants en prédication, dont les lèvres ont été instruites par la grâce céleste à abreuver les autres de la doctrine salutaire, à exposer aux fidèles du Christ l'avantage et le perfectionnement des âmes. Aussi, dans tout le monde, leurs bouches résonnent comme des trompettes, le son de leur prédication s'est répandu dans toute la terre et leur parole salutaire retentit jusqu'aux extrémités du monde. Ce sont là ces hommes remarquables, brillants par une piété particulière et qui, comme des astres éclatants dans le

sein de l'Église, enseignent aux mortels, par leurs lumineux enseignements, le chemin de la vie céleste. Ce sont là ces fioles d'or pleines de parfums répandant une odeur suave par leur sainte conversation. Par elle ils exhortent les autres et les décident à quitter promptement le sommeil de la négligence, à secouer entièrement l'inertie et à se porter avec hâte aux œuvres de lumière et de bonté; ils sont aimés de Dieu et des hommes ces Frères prêcheurs, remarquables par l'honnêteté de leurs mœurs, par les titres que donne la science. La bonté du Père éternel les a choisis spécialement entre plusieurs autres consacrés, comme eux, au culte divin; il les a députés pour élever la gloire de son nom et le salut des fidèles, et pour que, dirigeant toujours leur affection vers les choses célestes, ils publient partout la vertu de son nom et travaillent avec une attention vigilante à augmenter la pratique de la religion chrétienne. Ce sont eux qui, contemplant la vie et les mérites du bienheureux Paul, Apôtre, se glorifient dans la croix seule de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui, méprisant les pompes et les consolations du monde, soupirent seulement vers la céleste patrie et les délices du Paradis. Ce sont eux qui, pour Dieu, renonçant salutairement à eux-mêmes, ont préféré servir Dieu dans la plus grande pauvreté, *comme n'ayant rien et possédant tout*. Ce sont eux, enfin, qui, ayant laissé toutes les choses terrestres pour l'amour des biens célestes, vivant sobrement, pieusement et chastement, et mendiant le modique soutien de leur vie, imitent la pauvreté de Jésus-Christ, en embrassant la pauvreté évangélique, par où l'on voit clairement qu'ils sont dans l'état de perfection et que, par l'obéissance de leur règle qui est basée sur la perfection évangélique elle-même, ils méritent une gloire particulière dans la céleste patrie. » Telles sont les paroles d'Alexandre IV.

Honorius III, prédécesseur d'Alexandre IV, dans ses lettres de confirmation de l'Ordre des Prêcheurs, données à saint Dominique, appelle ses Frères *les futurs athlètes de la foi, les vraies lumières du monde.* Ces mots sont devenus célèbres.

Sixte IV, dans la bulle qu'on appelle *Mare magnum*, célèbre par des éloges le saint Ordre des Prêcheurs et fait voir éloquemment quelle est son utilité dans l'Église. Voici ses paroles : « Nous désirons de

tout notre cœur la prospérité et tranquillité de l'Ordre des Frères prêcheurs et de leurs personnes, à cause des fruits abondants que cet Ordre, brillant par la gloire éclatante de ces mérites et par la grâce de la sainteté, a produits, jusqu'à présent, dans le champ de l'Église militante, pour la propagation de la foi orthodoxe, produit encore et produira à l'avenir, nous l'espérons fermement, car il étendra ses branches d'une mer à l'autre et jusqu'aux nations barbares. »

Ces nations auxquelles s'étend l'Ordre des Prêcheurs sont énumérées exactement dans la bulle de Nicolas IV, que nous avons nommée plus haut.

Mais peut-être quelque mauvais plaisant nous appliquera ces mots souvent répétés : *Nous avons été Troyens*. Voici un témoignage du contraire que Clément VIII, sans y être engagé par personne, mais de son propre mouvement, nous a donné dans sa bulle qui commence par ces mots : *Injuncti nobis*, du 23 mars 1595 : « L'Ordre des Prêcheurs, dit-il, a toujours produit depuis sa fondation, et produit de jour en jour, des fruits très-abondants dans l'Église, pour la gloire de Dieu tout-puissant et pour l'utilité et l'avantage spirituel de la république chétienne. »

Je ne rappelle pas les fruits anciens, mais ceux qui ont été produits dans les cent dernières années par l'Ordre des Prêcheurs, fondé sur le Rosaire. J'en choisis quelques-uns entre plusieurs. Lorsque les Indes Occidentales, qu'on appelle le nouveau monde, eurent été découvertes par le travail et l'industrie de Christophe Colomb, sous Ferdinand et Isabelle, rois de Portugal, et, lorsque, en 1497, les immenses royaumes situés vers le couchant eurent été découverts par Améric Vespuce, qui donna son nom à toutes ces contrées, douze Frères prêcheurs, semblables aux douze Apôtres, s'y rendirent pour combattre l'idolâtrie. Là, ayant mis en fuite les légions infernales, ayant détruit les autels des démons, renversé leurs temples, anéanti les superstitions, fait disparaître entièrement le règne de Satan, ils prêchèrent l'Évangile à ces nations qui n'avaient jamais connu la foi du Christ et amenèrent à l'unité de cette foi les peuples divers parlant diverses langues, telles que la mexicaine, la mixtèque, la zapotèque, l'otamique, la kokuenne, la mixaine, la chontale, la quatrimacaire, la

caucatéique, et, dans d'autres provinces, l'ooxacane et la guatimalaise.

Le premier évêque créé pour l'Amérique fut Vincent de Vallonvert, de l'Ordre des Prêcheurs et illustre martyr. Après lui, plusieurs hommes remarquables, soit de cet Ordre, soit des autres Ordres mendiants, furent sacrés évêques. Ils construisirent plusieurs monastères et, se dispersant dans les lieux circonvoisins, donnèrent beaucoup d'enfants à Jésus-Christ. Leurs noms, écrits dans le *Livre de vie*, ont été tirés de plusieurs auteurs dignes de foi par Dominique Gravina, et consignés dans le petit livre qui a pour titre : *Vox turturis* [1].

Dans la province de Guatémala, l'an 1530, par le ministère des Frères prêcheurs, le Christ fut annoncé aux peuples idolâtres.

Dans le Mexique, par le travail des Frères prêcheurs (je n'exclus pas les Religieux des autres Ordres), des peuples innombrables furent soumis au joug suave de Jésus-Christ.

Dans les Indes-Orientales, découvertes sous le règne d'Emmanuel, roi de Portugal, et celui de Jean, son fils, les Frères prêcheurs gagnèrent au Christ des peuples innombrables. Si vous allez dans la presqu'île de Malacca, qu'on appelait autrefois Chersonèse-d'Or, dans les îles Philippines, dans les empires du Japon, et si vous avancez jusqu'à la Chine, vous trouverez les Frères prêcheurs, avec les religieux des autres Ordres, plantant, arrosant et cultivant la foi catholique.

Maintenant, si vous parcourez les régions anciennement connues, non-seulement en Occident, comme l'Italie, la France, l'Espagne, avec les royaumes et les provinces adjacentes, mais aussi au nord, comme la Pologne, l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse, et en Orient, comme la Valachie, la Turquie, la Perse, l'Arménie, l'Égypte et les autres vastes royaumes soumis à l'empire des Turcs, vous verrez que des hommes de l'Ordre des Prêcheurs ont illustré le dernier siècle par leur martyre, leur savoir, leur sainteté et leurs miracles.

En ce même temps, dans l'Inde, où il y a une Église naissante, dans

[1] Part. I, chap. VI, et part. II, chap. XXIII.

l'Allemagne, la France, la Hollande et l'Angleterre, où se glisse l'hérésie, combien de Frères prêcheurs ont illustré l'Église en mourant martyrs pour la foi du Christ? Depuis l'an de grâce 1515 jusqu'à l'an 1622, on compte plus de cent-cinquante martyrs de notre Ordre, sans compter les monastères entiers renversés par les Barbares et les hérétiques, et les Frères tués par divers genres de supplices. On trouve les noms des principaux martyrs du siècle dernier dans Dominique Gravina, au livre cité plus haut [1].

Placide Filinger, clerc régulier, dans le discours qu'il fit à Rome dans l'église de Sainte-Marie sur Minerve, à l'époque de la béatification du bienheureux Jacques Salomon, de l'Ordre des Prêcheurs, en 1623, devant les éminentissimes et révérendissimes cardinaux et le peuple romain, énuméra les Dominicains béatifiés et en trouva plus de deux mille huit cents. Je rapporterai ses paroles dignes d'être gravées sur l'or et le cèdre : « Je n'entreprends pas, dit-il, d'énumérer les Bienheureux de cet Ordre, de peur que vous ne croyiez la supputation finie lorsque je ne ferais que de la commencer ou que j'ai eu tort de la commencer, ne pouvant la finir. Qui nommerai-je? les Dominique, les Alain, les Pierre, les Antonin, les Hyacinthe, les Raymond, les Bertrand, les Ferrier, les Agnès, les Catherine, les Benoît, les Nicolas, les Jean, les Barthélemy, les Jacques, les Matthieu, les André, apôtres par le nom et par l'esprit? Arrêtons-nous. Combien sont-ils? Combien y a-t-il de fils de Dominique le bienheureux? Imaginez-en un grand nombre, dites-en un au hasard : « Cent? » C'est étonnant! un Ordre religieux est suffisamment décoré par l'éclat et le nom d'un Bienheureux, et celui-ci en a cent. Cependant vous n'avez pas assez dit, dites-en davantage : « Deux cents? » Ajoutez encore : « Trois cents? quatre cents? cinq cents, peut-être? » Plus. Et combien? « Six cents? neuf cents? » Plus. « Mille? » Plus encore. « Ils sont donc innombrables? » C'est le mot. Il a été dit des étoiles : « Comptez-les si vous pouvez. » Ils sont mille vingt-deux; les Dominicains sont plus nombreux que les étoiles du ciel. Il y en a qui disent qu'ils sont plus de deux mille huit cents. Il y en a plusieurs

[1] IIe Part., chap. XXIII.

qui l'emportent sur les étoiles par leur éclat. De ce nombre, sept sont comme les sept planètes, et sont canonisés. Ce sont : Dominique, Pierre, Antonin, Thomas, Vincent, Hyacinthe, Raymond. O assemblée des Dominicains, tu es plus brillante que le ciel même! » Ainsi parle ce Père pieux et dévot.

Voyez de plus combien il y en a, soit en ce siècle, soit au siècle dernier, qui sont devenus prélats, cardinaux, archevêques, évêques, et qui, à cause de l'excellence de leur vertu, étant chéris de Dieu et des hommes, et ayant été élevés à ces dignités, ont illustré l'Église. Parmi eux se distingue, soit par la dignité, soit par la sainteté, Pie V, dont tout le monde attend avidement la canonisation.

Voyez les inquisiteurs répandus dans toute l'Italie, et principalement le maître du Sacré-Palais apostolique, l'œil du Siége romain; celui-ci lit tout et s'informe de tout. Ce qu'il approuve est inoffensif, ce qu'il réprouve est suspect. De plus, le commissaire général de l'inquisition romaine est un Dominicain. C'est lui qui, dans les conciles, dans les congrégations, dans les décisions, aide l'Église catholique, avec un courage invincible, pour la confirmation de la foi, l'extirpation des hérésies, la discipline des mœurs.

Voyez les prédicateurs et les confesseurs des rois et des princes chrétiens, surtout en France et en Pologne, et maintenant celui du très-puissant Wladislas IV, roi de ce dernier pays, et de tous les invincibles rois des Espagnes, tous, dans ce siècle et dans les autres, ont choisi parmi les Dominicains leurs confesseurs, leurs professeurs, leurs précepteurs.

Voyez les plus célèbres universités, presque du monde entier, confiées à l'Ordre des Prêcheurs. Il est inutile de parler de celle de Salamanque qui, depuis l'an 1416, a eu des recteurs très-sages de l'Ordre des Prêcheurs, et qui maintenant est confiée à notre Ordre, à perpétuité, par Philippe III, roi des Espagnes. Mais il y en a d'autres : de Complute, de Coïmbre, d'Osuna, de Compostelle, de Tolède, d'Oviédo, de Grenade, de Séville, de Baïes, de Valence, de Barcelonne, de Saragosse, de Lérida, d'Osca, de Tarragone, du Mexique, de Lima, de Cologne, de Naples, de Vienne, et d'autres presque en nombre infini, tant publiques que privées, qui sont diri-

gées par le zèle et le travail des Frères prêcheurs, et dans lesquelles on enseigne la doctrine solide et pure de saint Thomas, on réfute les hérésies et on éclaire l'esprit des disciples par la lumière de la vérité.

Voyez la grande foule de Docteurs, de théologiens, de prédicateurs qui font des sermons, des homélies, des discours, des explications de l'Écriture sainte et divers commentaires de la théologie scolastique, tant spéculative que morale, avec autant de solidité que d'élégance. Pour démontrer les dogmes de la foi et réformer les mœurs des hommes, ils font imprimer leurs ouvrages et les publient. Le temps me manquerait si je voulais les énumérer en détail. Sabellinus[1] comptait de son temps, c'est-à-dire en 1490, quatre mille cent-quarante-trois couvents de Dominicains, dans lesquels se trouvaient vingt-six mille Frères, dont quinze cents maîtres en théologie. Alphonse Fernandez compte mille trente écrivains très-célèbres appartenant au même Ordre.

II. — De notre temps, où, par la grâce de Dieu, l'Ordre est encore plus florissant, les universités se multiplient et les études se fortifient, je suis porté à croire que les théologiens, les Docteurs et les prédicateurs sont beaucoup plus nombreux aujourd'hui. Placide Filinger, dans le discours dont nous avons parlé, a dit quelques mots remarquables à ce sujet : « Dans la famille de saint Dominique, dit-il, les siècles se comptent par les pontificats, les lustres par les cardinalats, les années par les saints canonisés, les jours par les prédicateurs, les heures par les confessions, les moments par les miracles, les villes par les inquisiteurs, les têtes par les docteurs, les couvents par les paradis. » Et peu après : « Dans cette famille, on n'a pas à chercher les hommes avec la lanterne de Diogène; autant de frères autant d'hommes et d'hommes d'un caractère viril. »

Si les temps produisent un jour quelque chose en dehors des règles, ce sera l'excès de littérature et de science dans l'Ordre des Dominicains.

Ce serait une faute de passer sous silence l'éloge que fit de l'Ordre

[1] *Ennéade*, lib. IX.

des Prêcheurs un savant théologien de la Société de Jésus, le voici : « De cet Ordre comme du cheval de Troie, ou plutôt comme d'une citadelle très-forte, sont sortis pour la destruction des munitions ennemies, comme parle saint Paul, de courageux défenseurs de la foi qu'ils ont propagée par leurs livres. Il est inutile d'en faire le catalogue, car on voit par les monuments de leur Ordre combien il en est sorti de grands prélats, des maîtres du Sacré-Palais, des confesseurs, des monarques d'Espagne; combien de professeurs de premier rang dans les plus célèbres universités, de sorte qu'on pourrait croire que tout cela leur arrive par une espèce de droit héréditaire. Pendant plusieurs années, on a rarement trouvé dans la république des lettres un homme de quelque renom dans la science sacrée, qui ne fût élève de la famille de saint Dominique[1]. »

Après tant et de si grands témoignages, la chose parle d'elle-même. Il est certain que le Concile de Trente, que l'empereur Ferdinand appelait l'école de l'univers, fut écrit surtout par les soins des Prêcheurs. Dans ce concile, on voit les dogmes de la foi expliqués par les paroles de saint Thomas d'Aquin; beaucoup de théologiens, Dominicains, consultés les uns par le Souverain-Pontife, les autres par les rois et les princes envoyés; d'autres par les évêques qui les avaient amenés. Il faut observer que, de la seule famille de saint Dominique, il y eut plus de théologiens dans ce concile que de tous les autres Ordres réunis ensemble. Les savants ont remarqué que, dans les matières qui ont rapport aux sacrements, à la justification, etc., non-seulement les décrets ont été faits d'après la doctrine du Docteur angélique, mais que, comme les Pères du concile avaient la *Somme* de saint Thomas dans les réunions publiques, les conclusions de ce Docteur sont regardées comme les définitions du concile.

De plus, la nouvelle édition du missel et du bréviaire décrétée par le concile, et ensuite la composition du *Catéchisme romain* ordonnée par Pie V, à qui fut-elle confiée? N'est-ce pas aux Dominicains? Le Frère Gille Foscaiari, évêque de Modène, le Frère Marini, archevêque de Lanciano et le Frère Foreiros, tous deux de l'Ordre des

[1] François Suarez, t. IV, *de Religione*, tract. IX, lib. II, cap. VI, n° 12.

Prêcheurs, réformèrent les missels, les bréviaires romains et firent l'index des livres prohibés.

Voyez les hérésies éteintes par les Dominicains. Qui nommerai-je parmi ces courageux athlètes de la foi chrétienne, ces vengeurs de la vérité catholiqne, ces fouets des hérétiques, qui, dans les saints conciles, défendirent courageusement la foi catholique contre les ennemis? A peine a-t-il paru une hérésie depuis quatre cents ans que les Docteurs dominicains n'aient pas attaquée, discutée, confondue.

Notre chef et porte-drapeau, le bienheureux Père Dominique, Docteur en théologie, premier maître du Sacré-Palais apostolique dans le quatrième Concile de Latran, célébré à Rome sous Innocent III, l'an de grâce 1215, montra un grand zèle pour réfuter les œuvres de l'abbé Joachim et pour pulvériser les folies d'Alméric. Il fit preuve d'une grande érudition dans les réunions publiques des Pères. Il passa sept ans à détruire l'hérésie des Albigeois et en convertit cent mille par sa science et ses miracles, comme on le prouva légitimement au temps de sa canonisation, devant Grégoire IX.

La première année après sa mort bienheureuse, la grâce obtenue par ses prières se répandit tellement sur ses fils que, dans la Lombardie seule, cent mille hérétiques retournèrent sous les drapeaux de la vraie foi, à la voix de ses disciples. Plusieurs autres, endurcis dans leurs erreurs, furent brûlés par un feu intérieur, de sorte qu'on put dire avec raison de cet invincible athlète ce que l'Esprit-Saint a dit de Samson : « Il en tua beaucoup plus en mourant qu'il n'en avait tué durant sa vie[1]. » En effet, l'année même que ce chef courageux s'envola aux demeures des bienheureux, à Milan et à Brescia, douze mille hérétiqnes périrent par un tremblement de terre, pendant qu'ils étaient assis à un festin, le jour de la Nativité de Notre-Seigneur. On croit que ce fait arriva à cause des prières et des mérites de notre illustre chef, comme le rapporte Césaire[2]. Que dirai-je de la multitude d'Arabes ramenés à la lumière de la foi catholique dans l'Espagne, la Catalogne, l'Afrique, la Syrie, Mayorque, dans le royaume de Valence, de Grenade, et dans les religions voisines, par saint Ray-

[1] *Livre des Juges*, XVI, 30. — [2] Liv. I, chap. XLIX.

mond, le Père Guido et autres Fères prêcheurs? Que dirai-je de la conversion des Sarrasins, des Tartares, de Cumaniens, des Hongrois, des Indiens et d'autres nations infidèles de l'Orient, opérée par les Dominicains? Nous avons rapporté ces faits d'après des historiens dignes de foi. Maintenant, parlons, d'après les chroniques, des hérésies terrassées par les Frères prêcheurs.

L'an du Seigneur 1245, Innocent IV convoqua le premier Concile général de Lyon, dans lequel Frère Hugues de Saint-Théodoric, de l'Ordre des Prêcheurs, ayant été élevé au cardinalat, réfuta par de savantes discussions plusieurs erreurs émises par un certain Pierre Des Vignes, de Capoue, relativement à l'autorité du Souverain-Pontife.

L'an du Seigneur 1274, sous le pontificat de Grégoire X, on célébra, pour l'union des Grecs avec l'Église latine, le second Concile de Lyon, auquel fut appelé le bienheureux Thomas d'Aquin, afin qu'il discutât avec sa sagesse incomparable contre les Docteurs grecs sur la procession du Saint-Esprit et les autres mystères de la foi. Mais s'étant mis en route, il s'envola dans la céleste patrie. Cependant trois cardinaux, pris dans l'Ordre des Dominicains, assistèrent à ce concile : Frère Pierre de Tarentaise, qui dans la suite devint Pape sous le nom d'Innocent V; Frère Robert, archevêque de Cantorbéry et cardinal de Porto, et Frère Hugues François, archevêque de Lyon et cardinal d'Ostie. Il y eut aussi trente évêques dominicains illustrés par la sainteté de leur vie et par leurs connaissances littéraires. Dans ce concile, Pierre de Tarentaise et le bienheureux Albert le Grand eurent une longue conférence avec les Grecs, qui furent convaincus de leurs erreurs et ramenés à l'Église romaine. Il y avait aussi une foule de Frères très-savants avec le général de l'Ordre, Frère Jean de Verceil, qui tint un chapitre général de l'Ordre, à Lyon, à la même époque. C'est par leur moyen que tous les décrets et décisions du concile furent discutés et mis en ordre. Le cardinal Pierre de Tarentaise, dans la cinquième session, baptisa l'orateur d'Abagha, roi des Tartares, avec deux de ses compagnons.

L'an du Seigneur 1311, sous Clément V, on célébra le Concile de Vienne, dans lequel Frère Éméric de Plaisance, Frère Bérenger de Toulouse, qui devint ensuite archevêque de Compostelle, et d'autres

théologiens, convainquirent d'erreur les Béguards et les Béguines. Frère François-Guillaume Durand, évêque de Mina, par l'ordre du Pape, fit un livre très-savant sur les matières qu'on devait traiter dans le concile, et c'est d'après ce livre que presque tout fut ordonné.

L'an du Seigneur 1372, on célébra à Londres, dans un couvent des Prêcheurs, un synode provincial dans lequel treize évêques et trente théologiens dominicains condamnèrent les erreurs de Wiclef et les réfutèrent très-savamment.

L'an de grâce 1414, on commença le Concile général de Constance pour éteindre le schisme des trois Papes, Jean XXIII, Grégoire XII et Benoît XIII. Frère Jean Dominici, archevêque de Raguse, qui, à cause de la sainteté de sa vie et de sa grande science, fut créé cardinal de Saint-Sixte, par Grégoire XII, travailla beaucoup dans cette affaire. Cet homme éminent, ayant contribué puissamment à détruire le schisme et à faire nommer Martin V, fut envoyé par ce Pontife dans la Bohême et la Hongrie pour détruire l'hérésie des Hussites et mourut très-saintement à Bude, en Hongrie.

L'an 1431, on convoqua un Concile général à Bâle. Dans ce concile se distinguèrent, par leurs travaux en faveur de la vérité et contre les erreurs des Hussites, Frère Barthélemy Hetzel, général de l'Ordre des Prêcheurs, Frère Jean Nider et Frère Jean de Torrecremata, alors maître du Sacré-Palais, qui réfuta les erreurs des Bohémiens par des écrits pleins d'érudition. Ce dernier, créé cardinal de Saint-Sixte par Eugène IV, reçut de ce Pontife, à cause de son zèle très-ardent et de la sublimité de sa science, le titre insigne de défenseur universel et protecteur de la foi.

L'an 1439, sous le pontificat d'Eugène IV, on convoqua un Concile à Florence. Dans ce concile, pour vaincre et réfuter les Docteurs grecs, on choisit dans l'Ordre des Prêcheurs deux théologiens très-éminents, Frère Barthélemy Lapacci, évêque de Corbie, très-savant en grec et controversiste très-habile, et Frère Jean de Montenegro, provincial de Lombardie, théologien très-profond. On désigna pour disputer contre eux, Bessarion, évêque de Nicée, et Marc, évêque d'Éphèse, en présence du Pape Eugène et de l'empereur des Grecs. Les Grecs, convaincus par les raisons de tels théologiens se soumirent à la

vérité et se réunirent à l'Église romaine, comme l'atteste saint Antonin, archevêque de Florence, qui assista à cette discussion. Seul l'évêque d'Éphèse, disputeur très-subtil, demeura dans son erreur. Mais Barthélemy Lapacci, étant allé à Constantinople avec le cardinal de Venise, légat du Pape, et sa réputation se répandant dans cette ville, l'empereur et les grands de la cour voulurent qu'il y eût une dispute publique entre l'évêque d'Éphèse et Lapacci. Dans cette dispute, l'évêque d'Éphèse fut tellement vaincu et confus que, consumé de chagrin et de tristesse, il mourut misérablement dans son opiniâtreté quelques jours après.

L'an 1513, sous le pontificat de Jules II, on célébra le cinquième Concile de Latran, dans lequel Thomas de Vio Cajetan, homme très-profond, ayant fait dissoudre le conciliabule de Pise par ses soins et ceux de ses Frères, déploya beaucoup d'activité et défendit non-seulement par des conférences, mais encore par des discours fréquents et par des livres imprimés, l'autorité du Pontife et du concile. Et, pour ce motif, Léon X, sous lequel le concile fut achevé, l'éleva à la dignité de cardinal.

L'an du Seigneur 1516, Martin Luther, le plus funeste des hérésiarques, publia quatre-vingt-quinze propositions erronées, scandaleuses, hérétiques, relativement aux indulgences. Qui le premier s'opposa à ce novateur? qui se leva le premier contre lui et combattit ses ennemis? les Dominicains. Bientôt Jean Hetzel, inquisiteur de la méchanceté, hérétique dans le monastère de Francfort, tira de la sainte Écriture et des Pères cent-six conclusions contraires aux propositions de Luther et les promulgua dans les universités d'Allemagne. Conrad Koelim, théologien très-profond, Frère Silvestre de Priorio, maître du Sacré-Palais, le cardinal Cajetan, Ambroise Catharinus, Jacques Horstranus, réfutèrent aussi dans de très-savants écrits les erreurs de Luther et furent suivis d'une foule d'autres. Le maître du Sacré-Palais apostolique, ayant fait citer cet homme pétulant, qui ne parut point, condamna sa fausse doctrine à Rome, sur la place Navone, l'an du Seigneur 1521, le 12 juin, avec Jérôme de Génules, évêque d'Ascalon, la sentence ayant été promulguée par Frère Cyprien, de l'Ordre des Prêcheurs, premier professeur dans l'université de

Rome. Luther fut brûlé en effigie et ses livres aussi livrés aux flammes.

L'an 1545 commença le Concile de Trente, pour combattre les hérésies des Luthériens. Il dura dix-huit ans, sous Paul III, Jules III et Pie IV, Papes; Charles-Quint et Ferdinand, empereurs. Dans ce concile, plusieurs savants et saints hommes des Frères prêcheurs, s'opposèrent très-fortement aux efforts des hérétiques, et, par des discussions dans des réunions publiques, ils défendirent vivement la foi orthodoxe. J'ai dit plus haut combien ils étaient et quels sont ceux qui écrivirent les décrets du concile. Or, parmi les controversistes était le savant Docteur Pierre Soto, qui, ayant laissé la cour de l'empereur Charles, dont il fut le confesseur pendant plusieurs années, se transporta en Angleterre pour s'opposer aux efforts récents des fureurs hérétiques. Il le fit, car dans l'Université d'Oxford il réfuta et rendit muets les défenseurs de l'hérésie qui triomphaient par le mensonge, et y lut avec fruit la sacrée théologie du divin Thomas. Enfin, envoyé par Pie IV au concile général, il réfuta avec tant de gloire, dans une congrégation publique des Pères, les Docteurs hérétiques envoyés par le duc de Wittemberg, dont le principal était l'hérésiarque Brentz, que, de l'avis de tous les Pères, il fut nommé chef des théologiens du concile. Là, consumé par les études continuelles, les veilles et les travaux, il expira, au grand regret de tous. Un autre qui avait le même surnom et la même érudition, Frère Dominique Soto, premier professeur à l'université de Salamanque, ancien confesseur de Charles-Quint, donna dans ce concile une si grande preuve de son érudition dans les discussions publiques qu'à cause de son zèle ardent à propager la foi et de ses glorieux triomphes remportés sur les hérétiques, les Pères du concile lui firent don d'une figure où il y avait deux mains jointes d'où sortaient des flammes avec cette inscription : « *Fides quæ per dilectionem operatur* : La foi qui opère par l'amour. »

L'année 1554, les Catholiques ayant un peu respiré en Angleterre, sous le règne de Marie, bientôt, par les soins de Frère Barthélemy Caranza, de l'Ordre des Prêcheurs, des chaires de théologie furent érigées, les hérésiarques enlevés de la terre sainte, trente mille hérétiques furent exposés aux flammes, punis de l'exil ou réconciliés à l'Église romaine.

Dans ce même temps, par les soins du Frère Pierre Soto dont j'ai parlé et d'autres Dominicains, la théologie scolastique fut expliquée et la foi exposée à la jeunesse anglaise, de sorte que Sander dit avec raison, en parlant du schisme anglican[1] : « Sous ces maîtres si sages, l'Angleterre profita tellement que cette semence de foi catholique, que Dieu nous laissa dans un schisme si long qui vint après et dans la cruelle persécution, semblait ne venir que d'eux. »

Dans notre Pologne, presque toute la noblesse ayant été infectée de la contagion de presque toute les hérésies, fut ramenée en grande partie à la santé spirituelle par le zèle et les travaux des Frères prêcheurs. Frère Melchior, provincial de Pologne, convertit à la foi catholique des myriades de fidèles réduits. Ce religieux osa faire tomber des mains de Sigismond Auguste, roi de Pologne, le décret de confédération, les pages blasphématoires et la plume que les hérétiques avaient mis dans ses mains. Il chassa Fritz, ministre hérétique, qui par sa parole d'erreur avait profané les églises de Vehanscius, archevêque de Gnesne. Frère Cyprien, suffragant de Wilna, maintint presque seul la foi catholique à Wilna. Dans la Lithuanie, Frère Michel de Mostica, ramena les Ruthènes à la foi catholique et leur fit abjurer le schisme.

Il y eut encore d'autres hommes très-savants et très-religieux par lesquels la foi catholique a été conservée et défendue jusqu'à nos jours. Nous avons de ce fait un témoin non vulgaire, c'est Stanislas Karnkovich, archevêque de Gnesne, primat du royaume de Pologne et premier prince, qui, parlant un jour de la conservation de la foi en Pologne, répéta souvent : « C'est par les Frères prêcheurs que la semence de la foi catholique a été conservée en Pologne. » Il pensait à ces temps malheureux qu'il avait vus lui-même dans sa jeunesse, pendant lesquels l'hérésie avait tellement prévalu qu'on trouvait à peine dans tout le royaume de Pologne une famille noble qui n'en fût pas infectée, si vous en exceptez le patalinat de Masovie, qui tenait fortement à la foi catholique. Pendant l'interrègne qui suivit la mort du roi Sigismond Auguste, seul le palatinat de Masovie s'opposa à la

[1] Liv. II.

confédération des hérétiques et protesta contre elle. Il n'y eut presque que le bas peuple qui, ne pouvant sitôt s'accoutumer aux nouveautés, conserva la foi catholique. Aussi la secte des Luthériens s'appelait proverbialement la foi des nobles et la religion catholique foi du bon peuple, comme nous l'avons appris de nos ancêtres par une tradition certaine. Il fallut des ouvriers laborieux pour détruire une contagion si funeste. Outre ceux que nous avons nommés, nous pouvons citer encore Luc de Léopolis qu'Orzechowz, appelé dans le *Quinconce* orateur très-grave et très-abondant, compare à Périclès et à Démosthène, Frère Séverin Roxolan, procureur de la canonisation de saint Hyacinthe, ennemi acharné des hérétiques, et plusieurs autres. Frère Antoine de Rémysl, réformateur de la vie régulière en Russie, expulsa par son habileté la funeste hérésie de l'illustre famille des Zazloviech. Voyez Abraham Bzowski dans le petit livre intitulé *Propago santi Hyacinti.*

Après tant de preuves si fortes qne les hérésies ont été attaquées et vaincues par les Dominicains, il est certain que l'office de la sainte inquisition, qui est la noble gloire de l'Ordre et le plus solide rempart de l'Église, a été confié par plusieurs Souverains-Pontifes au bienheureux Dominique et à ses fils, et que les Dominicains, pendant quatre cents ans et plus, combattant contre la perversité de l'hérésie, ont coupé avec le glaive de la parole de Dieu les têtes toujours renaissantes de cette hydre multiple, et ont remporté sur les hérétiques les plus beaux triomphes.

Parlons maintenant de l'office si noble et si digne de maître du Sacré-Palais, dont l'institution est due aux exhortations et aux conseils de saint Dominique et que ses fils exercent avec bonheur depuis quatre cents ans. Celui qui est élevé à ce grade est, pour ainsi dire, le théologien des théologiens; il les précède par le sang, par le conseil, par la définition. A Rome, il enseigne publiquement dans le palais, lorsque le Souverain-Pontife délibère avec les cardinaux sur les affaires de l'Église. Dans la congrégation du Saint-Office, où il n'y a que des cardinaux, il a sa place et le droit de suffrage avec le général de l'Ordre des Prêcheurs et le commissaire de la cour appartenant au même Ordre. En marche, il précède le Souverain-Pontife à côté de la

croix. Dans la chapelle papale, il s'assied aux pieds du Souverain, mais dans un lieu honorable; sans sa permission, aucun livre ne peut être imprimé. A Rome, aucun discours ne peut être prononcé devant le Pontife sans qu'il l'ait vu. Il en tient un exemplaire à la main lorsqu'on le lit, et si le lecteur change quelque chose, il peut lui imposer silence. Son avis est tellement estimé que, dans toute discussion, lorsqu'il parle, les autres se taisent et personne ne peut plus agiter la même question.

Cette illustre fonction est confiée par les Souverains-Pontifes aux seuls théologiens dominicains, parce qu'ils suivent une doctrine plus pure et plus exacte que les autres, je veux dire la doctrine thomistique. Telle est la gravité de jugement des théologiens thomistes, qu'ils n'avancent rien qui n'ait son fondement ou dans l'Écriture, ou dans une décision de l'Église, ou dans la doctrine des anciens Pères. Ils détestent les nouveautés profanes plus que le chien et le serpent, et combattent contre elles toujours très-vaillamment. Ils ont beaucoup de défiance pour l'ancienne érudition. Ce qu'ils ont trouvé dans l'Église, ils le conservent et l'enseignent. C'est donc avec raison que le Saint-Siége confie à de tels hommes la censure des autres doctrines, les établit maîtres du Sacré-Palais et défenseurs de la foi catholique. Il croit qu'ils ne souffriront pas facilement que dans la ville de Rome et dans le monde on propage une opinion fausse, suspecte, dangereuse ou scandaleuse. C'est ce que disent les Souverains-Pontifes dans les diplômes publics de l'Église, en louant la doctrine de saint Thomas.

Pie V, dans la bulle qui commence par ces mots : *Mirabilis Deus*, donnée à Rome l'an 1567, le second de son pontificat, dit : « La vérité de la doctrine du Docteur angélique a illustré l'Église apostolique en servant à réfuter une infinité d'erreurs, depuis le temps qu'il a été inscrit au nombre des citoyens célestes. Il s'est élevé beaucoup d'hérésies qui ont été confondues et convaincues d'erreur par cette doctrine. Il y a de cela plusieurs preuves, et une de ces preuves a été consignée dernièrement dans les sacrés décrets du Concile de Trente. »

Paul V, dans la bulle adressée aux Napolitains en 1607, parle des

très-illustres athlètes de la foi catholique, disciples du bienheureux Thomas d'Aquin, dont les écrits, comme un bouclier, arrêtent les traits que les hérétiques lancent contre l'Église militante. Et par qui est tenu ce bouclier? certainement par les Dominicains. Car, depuis le temps que saint Thomas a été inscrit au nombre des citoyens célestes, ils ont toujours conservé et défendu sa doctrine, et c'est dans elle qu'ils trouvent les traits décochés avec une heureuse dextérité sur es hérétiques; c'est par elle qu'ils ont confondu, convaincu, dissipé es hérétiques.

Ce n'est pas seulement en réfutant les hérétiques que la sagesse et e zèle des Dominicains ont brillé, c'est encore et surtout dans la conversion des Gentils à la foi, comme nous le disions tantôt en énumérant les nations pour la conversion desquelles ils avaient travaillé. En Perse, ils annoncèrent l'Évangile dans les royaumes cachés de la Cathaye, vers 1200, comme l'attestent Paul de Venise[1] et les antiques monuments. Aussi, lorsque les Portugais se furent ouvert la route des Indes, Antoine Sosa trouva parmi les idoles de ces pays, près du Gange, une statue avec le costume de Frère prêcheur. Ces faits sont anciens, mais nous allons rappeler ceux qui se sont passés du temps de nos pères, de notre temps et ceux d'aujourd'hui.

Vous voyez aujourd'hui les Dominicains, dans le royaume de Cambodge, dans celui de Subzama, chez les Japonais et dans les îles Philippines, travailler avec soin à la conversion des infidèles et faire fructifier merveilleusement dans ces derniers temps cette vigne du Seigneur que leurs prédécesseurs y avaient plantée en 1491.

Je passe sous silence les antiques expéditions en Afrique, en Égypte, en Abyssinie et chez les habitants lointains des bords du Nil. Je ne dis rien du royaume de Congo, que d'autres appellent Manicongo, dans lequel le roi, la reine et leur fils aîné furent baptisés par les nôtres.

Vous voyez aujourd'hui les Dominicains répandre la semence de l'Évangile au loin dans les très-vastes royaumes de l'Amérique. Le

[1] Décade 4, liv. I.

premier des évêques qui arriva dans le royaume du Mexique fut Frère Julien Garcès, évêque de Tlaxcala, Dominicain. Dans la Nouvelle-Espagne, à l'île de Verapaz, les Dominicains engendrèrent des enfants à Jésus et à l'Église au moyen de l'Évangile, vers l'an 1589. A cause de l'avarice inouïe et de la cruauté de nos soldats, les Gentils voulurent que l'Évangile leur fût annoncé par les Dominicains seuls et sans aucun soldat. La condition fut acceptée par les nôtres, et ils produisirent des fruits si abondants que Charles-Quint, plein d'admiration, défendit par un diplôme impérial qu'aucun soldat chrétien entrât dans cette province; il voulut qu'elle fût ouverte aux Dominicains seuls, et c'est avec raison qu'on l'appela Province de la vraie paix.

De plus, les nôtres entrèrent les premiers dans l'empire très-vaste et très-riche du Pérou, où ils donnèrent diverses preuves de leur sainteté et de leur science.

Les Ordres religieux discutent pour savoir quel est le premier d'entre eux qui est entré dans l'empire de la Chine; chacun s'arroge la palme et croit la mériter d'autant plus belle qu'elle est plus ancienne. C'est une dispute inutile, car ce n'est pas aux premiers venus, mais à ceux qui ont travaillé avec plus de charité qu'est due la plus grande récompense. « Les premiers deviennent les derniers, et les derniers les premiers, » comme il est dit en saint Matthieu[1]. Il est certain que notre Gaspar de La Croix pénétra avant tous les autres dans le royaume de Chine, comme l'atteste Pierre Gonzalès de Mendoze[2], Augustinien, et Frère Jérôme Gratien, Carme, dans le livre qui a pour titre *Stimulus propagationis fidei*.

Les peuples arméniens, convertis à la foi, l'an 1319, par Frère Barthélemy Le Petit, de l'Ordre des Prêcheurs, ont été conservés depuis dans la vraie foi par des évêques dominicains. Chose admirable! ces peuples chrétiens, entourés de Turcs et de Perses mahométans, et étant en si grand nombre (vingt mille environ), suivent le rit latin et sont gouvernés par les Prêcheurs, sous la dépendance du Pontife romain.

[1] Chap. xx. — [2] Liv. II, chap. III.

Le Souverain-Pontife Clément VIII en fut émerveillé lorsqu'il l'apprit de Azarias, archevêque de Naxiva, qui était allé à Rome, en 1604. Aujourd'hui, l'archevêque d'Arménie est notre Frère Augustin, Perse, du couvent de Cracovie. Dernièrement, Frère Jacques d'Ambrosio, provincial d'Arménie, par le secours de la bienheureuse Vierge du saint Rosaire, a ramené un grand nombre d'infidèles au giron de l'Église. Il travaille aujourd'hui dans ce lot avec un grand fruit, comme on le voit par ses lettres adressées au très-révérend Père maître général, Nicolas-Rodolphe, le 15 avril 1630.

On sait qu'il y a plusieurs Dominicains dans les îles et les royaumes d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, qui, cachés, mais connus de Dieu, administrent les sacrements aux Catholiques, fortifient les tièdes dans la foi et poussent les courageux au martyre. Voici le témoignage que donne de l'Ordre le très-révérend général Séraphin Sicco ; il est inséré au commencement des actes du chapitre général de Lisbonne : « Sans aucun doute notre sainte institution, dit-il, se maintient, par la grâce de Dieu, dans sa ferveur primitive; car, en parcourant les diverses provinces pour remplir les devoirs de notre charge, nous avons vu souvent de près un grand nombre de religieux qui parcourent à grands pas et sans relâche les voies qu'ont tracées les premiers saints Pères.

Par le conseil et le secours des Prêcheurs, des hôpitaux et autres maisons pies ont été élevées. A Rome, la maison de sainte Catherine, destinée à protéger la pureté des jeunes filles, fut établie par Frère Jean de Torrecremata, cardinal de la sainte Église romaine. A Naples, l'église du Saint-Esprit avec le couvent des Filles dispersées, a été construit par Ambroise Salvius, évêque de Nérite. Dans cette ville, avec l'aide de Marie-Françoise Longa, un prédicateur Dominicain de Monopoli fit jeter aussi les fondements d'un hôpital.

On voit des associations du Rosaire établies dans les villes, dans les forteresses, dans les places fortes, dans les campagnes, dans tout l'univers par les Prêcheurs. Il y a un concours innombrable de fidèles. On se réunit pour la gloire de Dieu et l'honneur de la bienheureuse Vierge avec un fruit incroyable pour les âmes et un grand profit pour l'Église.

On voit des femmes et des hommes, non-seulement des religieux,

mais des rentiers et même des enfants, porter des chapelets pour faire une profession publique de foi catholique, confondre l'hérésie et consoler les fidèles, et ils se glorifient de les avoir reçus de notre Père saint Dominique.

L'Église catholique doit tout cela au saint Rosaire, car c'est par lui que l'Ordre des Prêcheurs a commencé, a cru, s'est propagé. La Vierge, Mère de Dieu, l'a attesté elle-même, comme le rapporte le bienheureux Alain : « Tant qu'a duré la dévotion du Rosaire, tout l'Ordre, dit-elle, la science, la sagesse, l'observance des règles, les miracles et la gloire, ont fleuri immensément devant Dieu et devant les hommes. » Disons et démontrons encore plus de choses sur l'utilité du Rosaire.

317e CONFÉRENCE

ON MONTRE COMBIEN EST UTILE A L'ÉGLISE DE DIEU L'ARCHICONFRÉRIE DU SAINT-ROSAIRE, PAR LES NOMBREUSES FAMILLES DE RELIGIEUX NOUVELLEMENT ÉTABLIES OU RENOUVELÉES ET PAR D'AUTRES AVANTAGES QU'ELLE PROCURE.

SOMMAIRE. — Énumération des divers Ordres.

Depuis que ce salutaire Psautier ou Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie a été propagé dans le monde, outre les fruits provenant de l'Ordre des Prêcheurs dont nous avons parlé, il en est résulté d'autres bienfaits grands et innombrables pour l'Église. D'abord, du Rosaire, comme de leur noble souche, sont sortis d'innombrables Ordres religieux, illustrés par leur sainteté et leur science dans tout le monde, et qui ont donné un nouvel éclat à l'Église catholique. Je commence par le célèbre Ordre des Mineurs.

L'Ordre des Mineurs et celui des Prêcheurs sont deux frères jumeaux, engendrés en même temps dans le sein de notre mère l'Église. L'abbé Joachim les prédit en même temps, par un esprit prophétique. La bienheureuse Vierge les destina en même temps à la conversion du monde. Ils sont unis par les mêmes vœux et par la communion de toutes les bonnes œuvres. Ils n'ont qu'un désir, une résolution, une âme, une fin, un but : le salut des âmes. C'est pourquoi si l'un de ces Ordres, celui des Prêcheurs, est né, a grandi et s'est

dilaté dans tout le monde, grâce aux prières du Rosaire, il doit en être de même du second.

Quoique l'Ordre des Carmes n'ait pas été enfanté par le Rosaire, puisqu'il est plus ancien, il a été cependant attiré en Europe par son odeur, à l'époque où saint Dominique le plantait dans les diverses parties du monde; aussi, il s'unit aux Dominicains par un lien solide de parenté, lorsqu'il vit dans cet Ordre le délicieux jardin du Rosaire. Les Dominicains, de leur côté, aidèrent l'Ordre des Carmes, le favorisèrent, le propagèrent et lui donnèrent à peu près la règle qu'il suit encore maintenant. Je vais raconter la chose d'après nos chroniques : « Il y avait dans les premiers temps de l'Église, en Terre-Sainte et surtout sur le Carmel, beaucoup d'ermites, comme on le voit dans les chroniques et dans plusieurs vies de Saints. Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, voyant leur manière de vivre, les aidait beaucoup spirituellement, au nom du Seigneur. Il rédigea leurs règles, et tandis qu'auparavant ils habitaient dans des cellules séparément, sur tout le mont Carmel, il les réunit sous la conduite de l'un d'entre eux, les lia par le lien des vœux, et fit confirmer leur institut par le Siége apostolique. Après plusieurs années, ils se rendirent auprès du Pape Innocent IV, qui était alors à Lyon. Il trouva que leur règle était trop sévère, parce qu'elle défendait d'habiter dans les villes et dans les villages. Ils obtinrent que toute leur affaire fût confiée aux vénérables Pères, le seigneur Hugues de saint Théodoric, cardinal-prêtre, et Frère Guillaume, évêque d'Auvergne, qui étaient tous deux de l'Ordre des Prêcheurs. Ils leur rédigèrent une règle spéciale qu'ils suivent et conservent depuis. Cette règle fut approuvée par une bulle et confirmée par Innocent IV[1]. »

L'Ordre de la bienheureuse Marie de la Merci, pour la rédemption des captifs, est sorti du Rosaire, car son auteur fut saint Raymond, de l'Ordre des Prêcheurs, aidé de Jacques, roi d'Aragon. Saint Raymond revêtit lui-même de l'habit Pierre Nolasque, premier général de cet Ordre, auquel il donna la règle de saint Augustin et quelques constitutions empruntées aux Frères prêcheurs[2].

[1] *Chronique des Prêcheurs.* — [2] Natalis Gaver, dans le *Livre de l'Ordre de la Merci.*

L'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie peut être appelé avec raison un produit du Rosaire, car c'est saint Pierre de Vérone, illustre martyr de l'Ordre des Prêcheurs, qui le favorisa merveilleusement, le propagea et le défendit contre ses calomniateurs; de plus, il prescrivit aux Servites la règle de saint Augustin et une manière de vivre plus parfaite. Si ce Saint n'est pas l'auteur de cet Ordre, il en est au moins le fauteur, le protecteur et le promoteur.

L'Ordre de la Milice de Jésus-Christ ou de la Pénitence, établi par saint Dominique, tire son origine de l'archiconfrérie du Rosaire. Car, ce saint auteur du Rosaire le fonda pour l'opposer à la puissance des Albigeois. Telles sont les belles roses qu'a produites l'archiconfrérie. L'odeur du Rosaire naissant plut merveilleusement à tous ces hommes et les détourna des vanités du siècle, pour les entraîner vers le prix de la vocation éternelle. Au moyen de tous ces Ordres, il est arrivé qu'un très-grand nombre d'hommes, reconnaissant leurs fautes, sont retournés vers Dieu; plusieurs personnes des deux sexes, renonçant au siècle, ont embrassé la vie religieuse et, étant devenues remarquables par la piété et par leur science, ont éclairé les autres comme des étoiles très-brillantes.

L'événement prouva combien le renouvellement de ferveur produit par le Rosaire fut profitable à l'Église, car ce renouvellement ayant eu lieu et étant connu dans le monde, Dieu excita bientôt le zèle des Souverains-Pontifes et des autres prélats de l'Église, pour la réformation des mœurs. Le Concile de Trente ayant été convoqué, on y expliqua les vérités de la foi, pour mieux confondre les nouveaux hérétiques, et on rétablit merveilleusement la discipline ecclésiastique qui était très-négligée.

De là naquirent divers Ordres et sociétés de clercs dans l'Église, comme l'Ordre des Minimes, la compagnie de Jésus, l'Ordre des Théatins, l'Ordre des Barnabites et autres. Les anciens parurent retourner à l'observance première de leurs règles, comme les Capucins sortis des Franciscains, et les Carmes déchaussés, qui tous ont produit et produisent des fruits abondants dans l'Église.

Les Carmes déchaussés surtout se glorifient d'avoir retiré plusieurs avantages du Rosaire fleuri de Marie, c'est-à-dire de l'Ordre des

Dominicains. La sainte Mère Thérèse, leur illustre *réformatrice*, éprouvant beaucoup de difficultés et de contradictions pour rétablir la règle primitive qu'on observait exactement quand le Carmel florissait, et ayant reçu l'ordre des Pères conventuels de ne pas aller plus loin et de choisir le monastère qu'elle voudrait pour y résider, fut aidée par les Dominicains dans ce moment difficile. D'abord, priant ardemment à Ségovie, dans la chapelle où saint Dominique avait coutume de se flageller jusqu'au sang, elle aperçut après la sainte communion le Saint à gauche de l'autel. Elle lui demande pourquoi il paraît à gauche : « C'est, dit-il, que le côté droit est dû à mon Seigneur. » Thérèse regarda et vit à droite Jésus qui se retira aussitôt, en disant : « Hâte-toi, traite avec mon ami. » Alors la bienheureuse Thérèse s'entretint environ deux heures avec saint Dominique. Après ce colloque, saint Dominique, lui tendant la main en signe d'accord, lui promit son secours pour l'avancement de la congrégation des Carmes déchaussés, en disant : « Je vous promets que je vous aiderai avec mes Frères [1]. » De là, il arriva que les Dominicains secondèrent beaucoup les efforts de sainte Thérèse, et lui ordonnèrent de s'occuper sérieusement de son œuvre. Parmi les Dominicains qui l'aidèrent, il faut compter le bienheureux Louis Bertrand qui, consulté sur cette question par la bienheureuse Thérèse, lui dit de s'armer de courage au nom de Dieu pour accomplir un si important ouvrage, et, en ce même nom, il l'assura qu'avant cinquante ans la réforme qu'elle commençait, une des plus illustres qu'il y ait eu dans l'Église, s'étendrait à tous les Ordres religieux. Un autre, qui conseilla cette réforme et y contribua beaucoup, fut le Dominicain Père Pierre Fernandez, commissaire de Sixte-Quint dans cette affaire. Il usa du pouvoir qu'il avait pour réprimer les ennemis de sainte Thérèse, lesquels voulaient détruire sa nouvelle famille, et se déclara pour elle. Le Père Gravia, Dominicain de Tolède, approuva le livre que la Sainte écrivit, d'après une révélation du Sauveur, sur sa vie et les affections divines de la Sainte. Elle en publia un autre intitulé *Chemin de la perfection*, sur l'ordre du Père Bannès, Dominicain, qui était son confesseur et

[1] Ribadeneira dans la *Vie de sainte Thérèse.*

qui avait éprouvé pendant vingt-quatre ans environ l'esprit qui l'animait. Ce même Père faisant l'oraison funèbre de la Sainte, pendant ses obsèques, la combla d'éloges et dit entre autres choses que sainte Thérèse était égale en sainteté à sainte Catherine de Sienne, mais qu'elle lui était supérieure en sagesse et en prudence. Le même Père éleva cette Sainte à un haut degré de perfection et lui persuada d'entreprendre avec courage la réunion des Carmes déchaussés, œuvre très-importante. La bienheureuse vierge Thérèse rapporte qu'en récompense de ce conseil, elle vit la Reine des Cieux le revêtant d'une robe blanche et son âme s'envoler directement vers la sainte Vierge, sans passer par les flammes du Purgatoire [1]. J'ai voulu rappeler cela, afin que tous comprissent que la nouvelle plantation du jardin des roses saintes a été très-utile aux Ordres nouvellement établis, et surtout à la réforme des Carmes. Et, en effet, quel autre a dû réformer un Ordre de la Vierge que la Vierge elle-même, qui est honorée par le Rosaire? Qui aurait pu rappeler à l'austérité primitive les Frères et les Sœurs de la Vierge, si la Maîtresse du Rosaire et la Patronne spéciale des Carmes n'eût destiné la bienheureuse vierge Thérèse à cela, et ne l'eût pas poussée à la perfection par le moyen des Dominicains dévots au Rosaire? Continuons à recueillir les fruits du Rosaire.

Depuis que l'archiconfrérie du Saint-Rosaire a été remise en honneur, il a paru des hommes remarquables par la sainteté de leurs œuvres et par la gloire de leurs miracles. Tels sont saint François de Paule, saint Casimir, saint Charles Borromée, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, saint Philippe de Neri, sainte Thérèse, et une foule innombrable d'autres qui n'ont pas encore été mis au nombre des Saints publiquement et par une canonisation solennelle. C'est surtout dans l'Ordre des Prêcheurs, où cet agréable jardin du Rosaire a été planté et répand son odeur dans tout le monde, que beaucoup d'hommes et de femmes commencèrent à briller par leur sainteté et par leurs miracles. Le Père Dominique Gravina en fait une longue énumération à l'endroit cité plus haut.

[1] Pierre Ribadeneira, dans la *Vie de sainte Thérèse*, et le Père Dominique Gravina, mot *In voce turturis*, chap. III.

De là vint la découverte du nouveau monde qui, par la ruse du démon, avait été entièrement fermé et impénétrable aux étrangers. Car, tel est le mauvais génie du Tartare que lorsqu'il a enlacé quelqu'un il le garde avec beaucoup de diligence et lui ferme tous les accès, tous les chemins du salut, de peur qu'il ne sorte de ses liens. L'ennemi du genre humain avait fermé les voies de ces vastes régions de l'Inde et de l'Amérique, afin de garder en sa puissance ces nations assises dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Mais, lorsque le Rosaire eut fleuri de nouveau, bientôt son odeur pénétra ce nuage épais et fétide de l'erreur que l'ennemi avait mis entre eux et nous. Ce furent nos Frères, au témoignage de Maffei, qui, les premiers, s'embarquèrent pour le nouveau monde, parcoururent les provinces inconnues de l'Inde, adoucirent la férocité naturelle à ces nations, les tirèrent de l'état de barbarie, corrigèrent les mœurs dissolues et éclairèrent par la lumière splendide de l'Évangile des peuples innombrables, ensevelis dans les ténèbres de l'infidélité et de la mort. Il faut voir les fruits que l'Église a recueillis du Rosaire de Marie, au moyen des Dominicains, dans ces vastes régions, dans le Brésil, le Mexique, le Pérou, le Paraguay et les îles Philippines, où on voit l'idolâtrie renversée et les mœurs de ces nations féroces façonnées sur la loi chrétienne. Témoin de cela, la province du Rosaire, qui comprend les îles Philippines, les empires du Japon et de la Chine et d'autres royaumes, et a reçu son nom des fruits que le Rosaire y a produits. Là, comme le dit le Père Gravina à l'endroit cité, nos Frères observent ponctuellement les constitutions de notre Ordre, de sorte qu'on y voit revivre dans nos Frères la ferveur primitive de saint Dominique. Excités non-seulement par leur parole, mais aussi par leur exemple, les peuples habitant dans les îles portugaises s'enrôlèrent sous l'étendard du Christ. Dans le très-vaste empire du Japon, les royaumes de Satzuma, de Figen et de Fingo, au moyen de leur prédication et de leur zèle, furent régénérés dans les eaux saintes du baptême.

Ensuite, si vous portez votre attention sur les fruits que produit le Rosaire parmi les Catholiques, vous verrez facilement que cette sainte institution a une grande force, une grande énergie pour gagner les

âmes à Jésus-Christ. Autrefois, presque tout le monde était plongé dans les ténèbres de l'ignorance; maintenant, les Ordres religieux et les universités produisent une foule de théologiens très-savants. Autrefois, le nerf de la discipline ecclésiastique était détendu, les Ordres religieux étaient méprisés; maintenant, plusieurs, reconnaissant la vanité du siècle et dédaignant ses joies, volent çà et là vers les maisons religieuses. Autrefois, au siècle malheureux de Luther, la prédication de la parole divine était négligée, l'usage des sacrements était rare, on ne se confessait qu'une fois l'an, et cela avec froideur et par pure cérémonie.

Il y avait presque chez tous une si grande langueur que de communier plus d'une fois dans l'année était regardé comme une pénitence. La religion et la piété étaient placées au dernier rang et on avait honte de ne pas faire les fous avec les fous. C'était là une voie qui conduisait directement à l'hérésie déjà répandue. Mais, depuis que la dévotion au Rosaire a refleuri, le Seigneur étant apaisé par les prières de la bienheureuse Vierge Marie, les temps deviennent meilleurs, on voit des congrégations, des sociétés se former sous le titre de la Mère de Dieu, comme celle du Rosaire. Là se propage le culte de Dieu, de la sainte Vierge, des Anges et des Saints. On inculque aux fidèles la vénération pour les images et les reliques; on pourvoit à l'ornement et à la propreté des églises; on écoute très-fréquemment la parole de Dieu; on fréquente les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, de manière que j'ose affirmer que celui qui, de nos jours, ne se confesse qu'une fois l'an, par cela seul fait croire à tous qu'il n'est qu'un Chrétien très-tiède. Tels sont les avantages que retire l'Église de l'archiconfrérie du Saint-Rosaire. Continuons à en raconter.

318e CONFÉRENCE

On démontre l'utilité de l'Archiconfrérie du Saint-Rosaire par les associations séculières qui en découlent.

Sommaire. — 1. Principe général. — 2. Énumération.

I. — Personne n'ignore que l'Église retire des fruits abondants des associations de séculiers, car, par elle, nous l'avons dit, on rend plus

de gloire à Dieu et à sa Mère, la piété des fidèles augmente, les mœurs s'épurent ou procurent le salut des âmes, les églises et les autels sont ornés et enrichis, les infidèles sont amenés doucement à la foi, les fidèles sont retirés des vices et des péchés, on est excité à la charité mutuelle et à une dévotion plus ardente. L'archiconfrérie du Saint-Rosaire fait tout cela. Si elle n'est pas la mère de toutes les associations pieuses, elle l'est au moins de plusieurs et des principales. Elle les a enfantées ou elle leur a donné l'occasion de naître; telles sont les associations ou confréries de la Sainte-Croix, du Saint-Sacrement, du Saint-Nom de Jésus, de la Miséricorde, de la Concorde, du *Salve, Regina*, de Sainte-Anne. Elles sont toutes nées comme de petites fleurs du rosier fleuri de l'Ordre des Prêcheurs.

II. — La confrérie de la Sainte-Croix a été établie pour répandre la foi catholique, grâce aux soins, aux prières, au dévouement de notre Père saint Dominique, et propagée au loin par saint Pierre de Vérone, martyr.

La confrérie du Saint-Sacrement, dont les fonctions consistent à accompagner le saint Sacrement avec des flambeaux lorsqu'on le porte aux malades, est un rameau du très-saint Rosaire et doit le jour à l'Ordre des Prêcheurs. On l'attribue notamment à saint Thomas d'Aquin, auquel Urbain IV ordonna, en l'an 1264, de composer un office ecclésiastique sur le saint Sacrement. C'est ce qu'il fit, et jusqu'à présent on le chante dans toute l'Église. Le Frère Thomas Stella, évêque de Capo-d'Istria, de l'Ordre des Prêcheurs, rétablit cette congrégation qui était tombée et la propagea d'une façon merveilleuse, en l'an 1554.

La confrérie du très-saint Nom de Jésus, contre ceux qui prennent en vain le nom de Dieu, a été instituée par les Frères de l'Ordre des Prêcheurs. C'est ce qu'attestent les diplômes des Souverains-Pontifes Pie V et Grégoire XIII, qui l'ont même concédée à cet Ordre et ont défendu, sous les peines les plus graves, à qui que ce soit, de fonder, d'ériger, de propager cette confrérie sans la permission du prieur ou du provincial de l'Ordre des Prêcheurs. Et c'est juste ; car saint Domi-

[1] Conrad Lottard, *Du Rosaire*, liv. IV.

nique et ses Frères ont toujours eu la plus grande vénération pour le nom de Marie et plus encore pour le très-saint nom de Jésus. Aussi saint Dominique a été le premier à joindre aux prières du Rosaire des méditations sur les mystères de la vie de Jésus et de Marie; et ce même saint patriarche a-t-il institué, dès les premiers temps de l'Ordre des Frères prêcheurs, une congrégation qu'il appela Milice de Jésus-Christ, milice vraiment nécessaire pour défendre par la force et par les armes le patrimoine de Saint-Pierre et le Pontife romain. De là est venu l'Ordre de la troisième règle de saint Dominique qui illustra l'Église de Dieu d'un grand nombre de vierges saintes. C'est aussi par le zèle des Frères prêcheurs que s'est établi l'usage si fréquent de la Salutation angélique et le culte qu'on lui rend, et qu'enfin on y ajoute la conclusion Jésus, que le Saint-Siége a recommandée aux fidèles par de nombreuses indulgences.

La confrérie de la Miséricorde, établie par le cardinal Jean de Torrecremata, a été propagée au loin par Léon X et d'autres Souverains-Pontifes. En Italie, elle jouissait d'une si grande considération que les cardinaux, les évêques, les princes, les prélats, les clercs, les nobles se faisaient un honneur d'en faire partie. Son but est de doter les jeunes filles nubiles et pauvres. On l'appelle communément la confrérie de l'Annonciade, parce que, grâce à elle, chaque année, le jour de l'Annonciation, le Souverain-Pontife dote les filles des Romains pauvres.

La confrérie de la Concorde refleurit et fut propagée sous la direction de saint Venturin, de notre Ordre. En effet, ce prédicateur plein de zèle et d'ardeur, par sa voix, son geste, son visage et son maintien, touchait le peuple en prononçant ces trois mots : « Pénitence, paix et miséricorde. » Aussi, la plus grande partie du peuple appelait ainsi la confrérie de la Concorde établie et rétablie par lui[1].

La confrérie du *Salve-Regina* fut établie en l'an du Seigneur 1457, par Jacques Sprenger, prieur de Salisbury, qui rétablit aussi dans cette ville la confrérie du Saint-Rosaire, et devint ensuite évêque de Salisbury, et par Michel Des Iles, de l'Ordre des Prêcheurs. Elle est

[1] Léandre, *des Hommes illustres de l'Ordre des Prêcheurs*, liv. V.

donc une fille du Rosaire. Ses fonctions sont d'assister tous les jours au chant de l'antienne *Salve, Regina*, lorsqu'on la chante au milieu de l'église des Frères prêcheurs. Paul V a accordé pour cela vingt jours d'indulgence.

La confrérie de Sainte-Anne a été établie à Salisbury en l'an du Seigneur 1476, par le moine Jacques Sprenger. Considérant dévotement que sainte Anne avait donné le jour à cette enfant généreuse, notre Souveraine, la glorieuse Vierge Marie, qui a produit le fruit de vie, a voulu, en témoignage de reconnaissance et en l'honneur de ces trois noms, Anne, Marie sa fille, et Jésus-Christ, le Fils de Marie, qu'à chaque troisième série les Frères et les Sœurs de cette confrérie récitassent entre eux trois *Pater* et trois *Ave, Maria*. C'est ce que rapporte Michel Des Iles dans un petit livre sur la confrérie du Rosaire[1]. Ainsi née et établie, cette confrérie reçut d'un grand nombre de personnes un accueil plein de dévotion. Dans notre Pologne surtout, du souvenir de nos Pères, elle fut protégée avec beaucoup de dévotion par la pieuse reine de Pologne, Anne Jagellon, fille du roi Sigismond Ier, sœur de Sigismond Auguste et épouse d'Étienne Bathori, roi de Pologne, qui la propagea d'une manière extraordinaire par l'entremise des évêques. Et comme nos Frères, auteurs et fondateurs de cette confrérie, étaient occupés à la promotion de l'archiconfrérie du Saint-Rosaire et du très-saint Nom de Jésus, les Frères de l'Ordre des Mineurs de l'Observance, vulgairement appelés Bernardins, se chargèrent de la propager. Les résultats montrent assez clairement quels fruits cette confrérie a procurés à l'Église catholique.

Quant aux autres confréries, comme celles du Scapulaire, de la bienheureuse Vierge Marie, du Mont-Carmel, de la Conception de la sainte Vierge, de sa Nativité, de l'Annonciation, de la Purification, de l'Assomption, de Lorette, de la Compassion, de Saint-Roch, de Saint-Alexis, de Saint-Michel, de Saint-Sébastien, de Saint-Pierre martyr, de Saint-Hyacinthe, du Saint-Ange-Gardien et autres (et je ne doute pas qu'il n'en existe un grand nombre d'autres dans les

[1] 2e Matière, 2e proposition.

différentes provinces et cités), bien qu'elles ne tirent pas leur origine du Rosaire, elles lui doivent cependant l'occasion de leur institution. Ainsi, si l'archiconfrérie du Saint-Rosaire n'est pas la mère de toutes ces confréries, elle en est du moins le prototype; car toutes ont été établies sur son modèle et à sa ressemblance. Or, le résultat crie assez haut et montre clairement quels fruits nombreux ces confréries portent dans l'Église. Nous voyons, en effet, que le culte divin s'y propage davantage, que la charité chrétienne et la piété s'y développent d'une manière extraordinaire, que les mœurs se conforment aux prescriptions de la loi divine, que les ennemis se réconcilient, que les ressentiments s'apaisent, que les haines s'éteignent, que les églises sont ornées. Je ne parle pas de bien d'autres résultats très-utiles qui en résultent.

319e CONFÉRENCE

Les graces et indulgences accordées par les Souverains-Pontifes a l'Archiconfrérie du Saint-Rosaire, montrent combien elle est utile au peuple chrétien.

Sommaire. — 1. Raisons et nature des indulgences. — 2. Indulgences que gagnent ceux qui se font inscrire sur la matricule de la Confrérie. — 3. Ceux qui portent le Rosaire. — 4. Ceux qui le récitent dévotement. — 5. Ceux qui se confessent et qui communient. — 6. Ceux qui visitent les églises ou chapelles de la Confrérie. — 7. Ceux qui visitent cinq autels. — 8. Ceux qui assistent aux processions du Rosaire. — 9. Remarque pour ceux qui ne peuvent pas visiter les églises et les autels. — 10. Ceux qui font une bonne œuvre quelconque. — 11. Avantages en faveur de ceux qui ont des cas réservés, des censures ou des vœux. — 12. Indulgences pour les agonisants. — 13. Pour les défunts.

I. — De même que dans toute république bien organisée il existe un trésor public au moyen duquel, dans les temps difficiles comme pendant la famine, la guerre, ou des maladies, on vient au secours des pauvres; ainsi, il y a dans l'Église, comme dans un royaume spirituel, un trésor spirituel dans lequel puisent ceux qui n'ont rien. Dieu soulage par ce moyen notre misère et notre pauvreté lorsqu'il nous admet à participer à ce trésor et qu'il nous permet d'y puiser tout ce qui nous est nécessaire pour satisfaire pour nos péchés. Ce trésor est

formé par les mérites du Christ et par les œuvres de surérogation des Saints. Les mérites du Christ sont comme un océan inépuisable, car, quoiqu'une seule petite goutte de son sang eût suffi pour la rédemption du monde entier, cependant il a voulu le répandre si abondamment qu'il suffirait pour racheter une infinité de mondes si jamais ils étaient créés. C'est donc ce sang précieux et abondant et ces mérites si nombreux qui constituent le trésor public de l'Église pour la consolation et le soulagement des pauvres qui ne peuvent pas satisfaire par leurs propres mérites.

Dans ce trésor se trouvent aussi les bonnes œuvres de surérogation des Saints. En effet, un grand nombre d'entre eux ont souffert beaucoup plus qu'ils ne méritaient. La bienheureuse Vierge Marie n'a jamais été souillée de la tache du péché, elle a pourtant beaucoup souffert dans la fuite en Égypte, dans le séjour qu'elle y fit et pendant le retour, etc., etc., et surtout pendant le temps de la Passion, en compatissant si bien aux souffrances de son Fils qu'un glaive de douleur traversa son âme. Et saint Jean Baptiste, innocent de tout péché actuel, au moins mortel, quelle vie n'a-t-il pas menée pendant longtemps dans le désert? que n'a-t-il pas souffert dans la prison? et enfin quelle mort n'a-t-il pas subie? Job, combien d'afflictions et de calamités n'a-t-il pas éprouvées? Et pourtant, si vous cherchez le péché en lui, vous l'en trouverez innocent. « Plût à Dieu que mes péchés que m'a mérités cette colère fussent pesés, et qu'on mît ensemble dans la balance la calamité que je souffre, car elle serait plus pesante que le sable de la mer[1]. » Il en est ainsi de la plupart des Apôtres, des martyrs, des Confesseurs, des anachorètes, des Docteurs, des vierges, des veuves, dont les bonnes actions et les souffrances surpassent de beaucoup les péchés. Quelques auteurs pensent aussi que ce trésor qui constitue les indulgences est aussi formé des premières bonnes actions des damnés, car un grand nombre de damnés ont vécu plusieurs années dans la grâce, ont souvent prié, jeûné et fait des aumônes, mais inutilement pour eux, car ils ont failli à la fin de la course et ont fait naufrage dans le port. Donc leurs bonnes œuvres ont été

[1] *Job*, LXII.

recueillies et placées dans le trésor de l'Église, où un autre les recevra comme il est dit de Judas [1] : « Qu'un autre reçoive son épiscopat et que les étrangers dissipent ses travaux. » C'est la doctrine de saint Thomas fondée sur l'Écriture sainte [2]. Car bien que les bonnes œuvres soient *mortifiées* par le péché mortel et ne puissent en aucune façon conduire à la vie éternelle, cependant, en tant qu'elles sont acceptées de Dieu, elles servent pour la vie éternelle même à celui qui les a faites, s'il se repent; mais s'il ne se repent pas, d'autres Saints en jouiront avec joie, selon cette parole de *l'Apocalypse* [3] : « Garde ce que tu as et personne ne recevra ta couronne. » Dieu donna aux Juifs l'argent des Égyptiens qui le possédaient injustement. Ainsi, ce même Dieu de justice transfère à ses élus mêmes les bonnes œuvres des damnés et leur en donne la propriété. Souvent les biens des criminels de haute trahison, biens adjugés au fisc, finissent par arriver à des serviteurs fidèles. C'est ainsi que les premiers mérites des damnés sont accordés aux élus. Les biens manquant, les héritiers légitimes sont considérés comme abandonnés et passent au pouvoir du prince, ou du souverain, ou de la souveraine. De même, les mérites déjà amassés par les damnés sont considérés comme abandonnés, puisqu'ils manquent d'héritiers légitimes ; ils appartiennent donc à notre souveraine maîtresse l'Église et sont placés dans son trésor. Or, le suprême économe de l'Église, le vicaire du Christ, puise abondamment dans ce trésor et répand sur nous les riches bienfaits des indulgences. Mais c'est surtout envers l'archiconfrérie du Saint-Rosaire que les Souverains-Pontifes se sont montrés libéraux et lui ont accordé avec prodigalité les indulgences, les faveurs et les grâces. C'est donc à juste titre que cette sainte archiconfrérie est comparée au champ évangélique dans lequel est caché un trésor d'une grande valeur, que peut trouver et acheter un fidèle serviteur de la bienheureuse Vierge. Comment peut-il être trouvé et acheté? Par quelques petits travaux que nous allons faire connaître en parlant des indulgences.

[1] Ps. CVIII, 8. — [2] IIIe Part., quest. XCIX, art. 5. — [3] III, 11.

POUR CEUX QUI DÉSIRENT SE FAIRE INSCRIRE SUR LA MATRICULE DES FRÈRES ET DES SŒURS DE LA CONFRÉRIE DU SAINT-ROSAIRE.

II.—Quiconque entre dans l'archiconfrérie reçoit, à son entrée même, une si grande abondance de biens spirituels les plus précieux, que je ne crois pas qu'il existe un autre Ordre (si l'on excepte toutefois la profession des vœux et la séparation du monde) où l'on puisse en obtenir d'autres plus nombreux ou les mêmes en plus grand nombre. En premier lieu, à son entrée dans l'archiconfrérie, l'on obtient la rémission complète de tous ses péchés, rémission qui, précédée de la confession sacramentelle et de la réception de l'Eucharistie, efface non-seulement la faute, mais encore la peine tout entière, comme si c'était un autre baptême. La faute est lavée par le sacrement et la faute est effacée par l'indulgence. Il faut, toutefois, après avoir fait une confession sacramentelle, recevoir le sacrement eucharistique dans quelque église ou chapelle de ladite confrérie, réciter au moins cinq dizaines du rosaire et prier pour notre mère l'Église. Pie V lui a concédé ces indulgences dans la bulle *Consueverunt*, faite à Rome en l'an du Seigneur 1569, le 17 septembre.

Le même Pontife a accordé, par la même bulle, à ceux qui se sont fait inscrire dans cette confrérie et ceux qui se trouvent à l'article de la mort, l'indulgence plénière de tous les péchés pourvu qu'ils soient munis des sacrements de la pénitence et du saint viatique. La même indulgence plénière a été accordée par Grégoire XII dans la bulle *Cum sicut accepimus* faite à Rome le 25 mai 1579. Dans une autre bulle ayant même titre et faite la même année, il a accordé l'indulgence plénière à ceux qui, à leur rentrée dans l'archiconfrérie, reçoivent le sacrement de l'Eucharistie après s'être confessés. Il leur a aussi accordé par cette bulle une indulgence semblable, une fois dans leur vie, à la condition de se confesser et de recevoir le sacrement de l'Eucharistie.

POUR CEUX QUI PORTENT AVEC EUX LE SAINT ROSAIRE.

III. — Un membre de la confrérie du Rosaire, qui portera ouvertement les grains qui servent à prier et vulgairement appelés le Rosaire,

gagnera chaque jour deux cents jours d'indulgence et autant de quarantaines, d'après la concession d'Innocent VIII dans la bulle *Splendor paternæ*, faite à Rome en l'an 1488, et d'Alexandre VI dans le bref *Illius qui perfecta*, donné à Rome en l'an du Seigneur 1494. Mais ces rosaires doivent être bénis par le Père prieur et, en son absence, par le président du Rosaire ou à celui qui en aura été chargé par le prieur du couvent ou par le Père secrétaire.

Cette réunion ou connexion et cet arrangement des grains signifient la charité qui doit exister dans la confrérie, car le Rosaire que nous portons nous rappelle la charité mutuelle et l'union chrétienne qui doivent nous unir tous.

POUR CEUX QUI RÉCITENT DÉVOTEMENT LE ROSAIRE.

IV. — Un grand nombre de Souverains-Pontifes, comme Jean XXII, Urbain IV, Sixte IV, Innocent VII, Alexandre VI, Jules II, Jean IV, Pie IV, Grégoire VIII, ont recommandé et enrichi de grandes indulgences cette pieuse méthode de prière appelée le Psautier ou le Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie. Sixte V cite tous ces Pontifes dans sa bulle *Dum ineffabilia*, faite à Rome en 1586, et il y renouvelle et confirme les priviléges, indulgences, immunités, concessions, indults accordés à l'archiconfrérie du Saint-Rosaire.

Mais la plus grande de toutes ces indulgences, c'est Innocent VIII qui l'a accordée de vive voix à ceux qui sont dans cette confrérie et qui reçurent pendant la semaine le Psautier de la bienheureuse Vierge Marie; c'est une indulgence plénière une fois pendant la vie et une fois à l'article de la mort. Elle a été confirmée et concédée de nouveau par Léon X dans la bulle *Pastoris æterni*, faite à Rome en l'an du Seigneur 1520; elle a encore été augmentée par Paul III qui a, le 13 septembre 1537, accordé l'indulgence plénière à tous ceux qui récitaient le Rosaire tout entier ou seulement cinq dizaines, et qui auront été inscrits dans l'archiconfrérie.

POUR CEUX QUI SE CONFESSENT ET QUI COMMUNIENT.

V. — Un membre de la confrérie du Rosaire, qui, le jour de l'Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie, communiera après s'être

confessé et récitera un rosaire dans l'église de la confrérie, gagnera une indulgence plénière. Paul V l'a accordée dans la bulle faite à Rome en l'an 1566. Le même jour, la même indulgence est accordée à celui qui se sera confessé et aura communié ailleurs, pourvu qu'il visite une église où se trouve le Rosaire et qu'il prie pour l'exaltation de l'Église, la concorde entre les princes et l'extirpation des hérésies. Grégoire XIII, dans la bulle *Cum sicut accepimus*, faite à Rome en l'an 1576 : chaque premier dimanche du mois, celui qui assiste à la procession, qui se sera confessé et qui aura fait la communion et prié, comme nous venons de le dire, gagnera l'indulgence plénière. Grégoire XIII, dans la bulle *Universis et singulis*, faite à Rome le 12 mars 1577, le premier dimanche d'octobre : lorsqu'on célèbre la fête du Saint-Rosaire, quiconque se confessera, fera la communion et priera de la manière indiquée dans l'église ou la chapelle du Rosaire gagnera aussi une indulgence plénière. Grégoire XIII, dans la bulle *Exponi nobis*, faite à Rome le 17 avril 1573.

POUR CEUX QUI VISITENT LES ÉGLISES OU LES CHAPELLES DU ROSAIRE.

VI. — Celui qui est inscrit dans la confrérie du Rosaire et qui, le premier dimanche de chaque mois, ainsi qu'aux fêtes de la bienheureuse Vierge Marie, visitera une chapelle ou un autel du Rosaire dans une église des Dominicains ou dans une autre église où se trouve la confrérie du Rosaire et qui priera, comme nous l'avons dit plus haut, gagnera une indulgence plénière. Grégoire XIII, dans la même bulle *Universis et singulis*. Le même Souverain-Pontife a accordé, par sa bulle *Pastoris æterni*, donnée à Rome le 5 mai 1581, une indulgence plénière à tous les membres de la confrérie de quelque sexe qu'ils soient, pourvu qu'après s'être confessés avec un vrai repentir de leurs fautes et avoir fait la communion, ils visitent dévotement la chapelle du Rosaire pendant les jours où on célèbre les mystères. Il a aussi accordé une indulgence plénière par la bulle *Cum sicut*, faite à Rome le 3 janvier 1598, à tous les fidèles du Christ, des deux sexes, qu'ils soient membres de la confrérie ou non, pourvu qu'après s'être confessés avec un vrai repentir de leurs péchés, ils visitent pieusement, chaque

année, une chapelle ou un autel du Rosaire, le troisième dimanche d'avril et le premier d'octobre, depuis les premières vêpres jusqu'au coucher du soleil de ces jours-là, et qu'ils prient comme il a été dit. Cette indulgence est accordée pour toujours aux membres de la confrérie et pour dix années aux autres.

Quiconque se trouve dans l'église pendant que le peuple y récite publiquement le saint Rosaire, gagne cent jours d'indulgences accordés par le Souverain-Pontife Urbain VIII.

POUR CEUX QUI VISITENT CINQ AUTELS.

VII.—Quiconque parmi les Frères et les Sœurs de la confrérie visite cinq autels dans une église où est établie le Rosaire, ou dans une autre église quelconque, s'il lui est impossible de se rendre dans une église du Rosaire, et même qui n'en visite qu'un seul ou deux, pendant cinq fois, s'il n'en existe pas cinq, et récite devant chaque autel cinq *Pater* et autant d'*Ave, Maria*, ou vingt-cinq, s'il n'y a qu'un seul autel, gagne absolument les mêmes indulgences que s'il parcourait toutes les stations de la Ville sainte. Clément VII leur a accordé ce privilége dans la bulle *Etsi temporalium*. C'est la plus grande de toutes ; en effet, dans un grand nombre de fêtes célébrées soit au chœur, soit au dehors, il y a à Rome une indulgence plénière, ou au moins très-considérable :

Premièrement, dans l'église de Saint-Jean de Latran, celui qui le désirerait, pourrait gagner chaque jour six indulgences plénières.

Secondement, dans une quelconque des sept églises de la Ville, on peut gagner chaque jour une indulgence plénière.

Troisièmement, il y a des indulgences très-considérables dans un grand nombre d'autres églises.

Quatrièmement, chaque quatrième fois, il y a indulgence plénière, dans l'église de Saint-Laurent *extra-muros*.

Cinquièmement, il y a chaque jour, à Sainte-Praxède, rémission des péchés. Il en est de même à Sainte-Pudentienne. Rémission de la septième partie des péchés, à Saint-Mathias. Toutes ces indulgences peuvent être gagnées par un membre quelconque de la confrérie du Rosaire, en visitant les autels, comme nous l'avons dit plus haut.

POUR CEUX QUI ASSISTENT AUX PROCESSIONS DU ROSAIRE.

VIII. — Quiconque, parmi les fidèles du Christ, pendant la fête de la Purification, de l'Annonciation, de la Visitation, de l'Assomption, de la Nativité, de la Présentation et de la Conception de la bienheureuse Vierge Marie, assistera à la procession, gagnera une indulgence plénière [1].

Pie V, dans sa bulle *Consueverunt*, en l'année 1569, a abrégé de sept ans et d'autant de quarantaines les pénitences qui leur ont été accordées, pour tous ceux qui assistent aux processions du Rosaire qui ont lieu chaque mois, et qui récitent dévotement chaque semaine le Rosaire tout entier.

Grégoire XIII, par sa bulle *Pastoris æterni*, publiée le 5 mai 1581, a accordé une indulgence plénière à chacun des membres de la confrérie, de quelque sexe qu'ils soient, pourvu qu'ils se repentent de leurs fautes, qu'ils les confesssent, qu'ils communient et assistent à la procession qui se fait le dimanche de chaque mois.

Beaucoup de personnes se demandent ici quelle est la longueur de la prière qu'elles doivent faire, et si elle est de précepte ou de conseil, parce que dans les bulles des Souverains-Pontifes il est dit : « Pourvu qu'il prie, » etc. Je réponds que de précepte il n'y a rien de fixé ; de conseil, la chose est laissée à la piété de chacun. Je pense qu'il suffit aux personnes simples de réciter cinq *Pater* et cinq *Ave, Maria*, à l'intention du Souverain-Pontife qui a établi l'indulgence.

Toutes les fois qu'il est fait mention de la communion, elle doit se se faire à l'autel du Saint-Rosaire et non ailleurs, excepté pour ceux qui, légitimement empêchés, ne peuvent pas se rendre à l'église ou à l'autel du Rosaire. Pie V l'a aussi déclaré et Grégoire XIII a confirmé cette déclaration, que doit se rappeler celui qui désire gagner l'indulgence.

[1] Pie IX, dans sa bulle *Dum præclara*.

POUR CEUX QUI NE PEUVENT PAS VISITER LES ÉGLISES OU LES AUTELS.

IX. — Un membre de la confrérie qui, les jours de fête ou les dimanches ou les jours de fête dont nous avons parlé, ne pourrait pas visiter l'église ou l'autel, et assister à la procession, soit pour cause de maladie, ou de prison, ou de voyage, ou de navigation, ou de service, ou par toute autre cause juste, gagnera cependant l'indulgence plénière, tout comme s'il était présent, pourvu que, ce jour-là, il récite un rosaire, ou, s'il est infirme ou légèrement empêché, qu'il en récite le tiers et qu'il ait le ferme propos de se confesser. Pie V, dans sa bulle *Inter desiderabilia*, en l'an du Seigneur 1569; Grégoire XIII, dans sa bulle *Cupientes*, en 1583; Sixte Quint, dans sa bulle *Dum ineffabilia*.

POUR QUELQUE BONNE ŒUVRE QUE CE SOIT.

X. — Un membre de la confrérie qui aura fait une bonne œuvre quelconque, gagnera cent jours d'indulgence, accordés par trois brefs de Grégoire XIII, donnés à Rome, en 1579. Le premier a été publié le 3 janvier, le second le 25 mai, et le troisième le 1er juin.

POUR CEUX QUI ONT DES CAS RÉSERVÉS, DES CENSURES OU DES VŒUX.

XI. — Léon X, dans sa bulle *Pastoris æterni*, a accordé sur ce point des privilgées très-grands. Ceux qui ont de pareils cas peuvent, le jour de Pâques et à toutes les fêtes de la bienheureuse Vierge, c'est-à-dire la Nativité, l'Annonciation, la Visitation, la Purification, l'Assomption, et pendant les trois jours qui précèdent ces solennités, se confesser à quelque prêtre que ce soit de l'Ordre des Prêcheurs (pourvu qu'il soit approuvé d'après le droit canon et le Concile de Trente); et ce prêtre, après avoir entendu soigneusement leurs confessions, peut les absoudre de toute excommunication et autres condamnations et censures ecclésiastiques *a jure* ou *ab homine*, quelles que soient la cause ou l'occasion qui les a fait porter et promulguer. Il peut les absoudre pareillement de tout sacrilége, inceste, adultère, omission des pénitences imposées, des offices divins, des jeûnes et

de tous leurs autres péchés omis, manquements et excès quelque graves et énormes qu'ils soient et réservés même au Siége apostolique, à l'exception toutefois des cas indiqués par la bulle *In cœna Domini*, et leur imposer une pénitence salutaire et les délier de tout serment (sans préjudice du droit d'autrui). Il peut commuer en bonnes œuvres tous les vœux, excepté celui de visiter la Terre-Sainte, le tombeau des Apôtres et de saint Jacques de Compostelle, ainsi que celui de religion et de chasteté perpétuelle, et cela sans permission ni de l'ordinaire, ni de l'archidiacre, ni du curé, ni de qui que ce soit. Cette faveur a été accordée avant le Concile de Trente ; mais, après ce concile, Sixte V l'a renouvelée et concédée de nouveau par une bulle *Dum ineffabilia* publiée à Rome le 30 janvier 1586.

Mais faites bien attention, personne ne peut absoudre, en vertu de ce privilége, les cas réservés par l'ordinaire du lieu, parce que Clément VIII l'a expressément défendu sous peine de suspense de ses fonctions encourue *ipso facto*, par sa bulle qu'il a publiée à Rome le 24 décembre 1604. Vous la trouverez dans Paul Preasecius[1]. Les confesseurs dominicains, dont nous avons parlé plus haut, peuvent cependant, en vertu de ce privilége, absoudre de tous les cas et censures réservées au Siége apostolique, à l'exception de ceux qui se trouvent indiqués dans la bulle *In cœna Domini* et ensuite de la violation de l'immunité ecclésiastique, dans les termes de la constitution de Grégoire XIV; de la violation d'une maison de religieuses cloîtrées dans un mauvais but; de ceux qui provoquent ou se battent en duel, d'après le décret du Concile de Trente et de la constitution de Grégoire XIII ; de ceux qui jettent des mains violentes sur les clercs, d'après le canon *Si quis ;* de la simonie réelle, et de la confidence bénéficiable. Ces cas seulement ont été exceptés par Clément VIII, dans la bulle citée plus haut.

POUR LES AGONISANTS.

XII. — Innocent VII a accordé une indulgence plénière à tous les membres agonisants de la Confrérie du Rosaire. Adrien VI a accordé

[1] *Praxis episcopalis*, III[e] Part., art. 5.

la même indulgence aux membres de la Confrérie qui, dans leur agonie, ont tenu un cierge bénit, pourvu que pendant leur vie ils aient récité habituellement le Rosaire, comme on le voit dans le bref *Illius qui dominicum*, en l'an 1524.

Celui qui, après s'être confessé, fait la communion avant la mort, gagne l'indulgence plénière, pourvu qu'il soit du Rosaire. (Pie V, dans dans sa bulle *Consueverunt*, en 1569.)

Celui qui, au moment de l'agonie, invoque pieusement de bouche ou de cœur les très-saints noms de Jésus ou de Marie, gagne une indulgence plénière. (Grégoire XIII.)

POUR LES DÉFUNTS.

XIII. — Un membre de l'archiconfrérie qui fait célébrer la messe du Rosaire, ou un prêtre qui la célèbre pour un défunt qui faisait partie du Rosaire, délivre son âme du Purgatoire. (Alexandre VI, dans le bref *Illius qui perfecta* (1491) et Paul III.) Cette messe du Rosaire n'a été accordée qu'aux Frères de l'Ordre des Prêcheurs. Les autres prêtres satisfont en célébrant la messe de la bienheureuse Vierge Marie, qui commence par ces mots : *Salve, sancta Parens*. Ainsi l'a décidé la Congrégation des cardinaux, en 1628.

Grégoire XIII, dans sa bulle *Cum sicut*, a abrégé de cent jours les pénitences imposées par tous ceux qui accompagnent la bannière du Saint-Rosaire lorsqu'on porte au tombeau le corps de leurs confrères défunts et qui assistent aux anniversaires que l'on célèbre pour leurs âmes, et qui prient comme on l'a dit plus haut.

Tout membre de la confrérie qui récite dans un jour le Rosaire pour les défunts délivre une âme du Purgatoire. (Paul III, dans le bref donné à Rome le 3 août 1837.)

Quinconque visitera, dans l'un des jours cités plus bas, cinq autels (de la manière dont nous avons parlé plus haut), dans une église où est établi le saint Rosaire, délivre une âme du Purgatoire.

Ces jours sont :

1° Tous les dimanches de l'année.

2° La fête de la Purification de la bienheureuse Vierge Marie et la fête de saint Blaise, évêque et martyr.

3° Le troisième jour après le premier dimanche de Carême.

4° Le samedi après le second dimanche de Carême.

5° La sixième férie avant le dimanche de la Pasion.

6° Le quatrième, le cinquième et le sixième jour de la Semaine-Sainte.

7° La fête de saint Jean devant la Porte latine, qui se célèbre le 6 mai.

8° Le quatrième jour après Pâques.

9° Le cinquième jour et le samedi après la Pentecôte.

10° Les samedis des Quatre-Temps de septembre.

11° Le vingt-septième jour de décembre et de janvier.

Cette faveur a été accordée aux membres des deux sexes de l'archiconfrérie du Rosaire par Léon X, et confirmée par d'autres Souverains-Pontifes. Et cela, en vertu des stations de la Ville sainte, dont nous avons parlé plus haut; car les stations faites à Rome aux jours précités ont le pouvoir de délivrer une âme du Purgatoire.

Élevons donc, Frères bien-aimés, nos cœurs et nos pieuses affections vers Marie, la patronne et l'avocate du Saint-Rosaire; courons à notre Mère, pleine de bienveillance; exposons-lui nos besoins, sollicitons sa protection et hâtons-nous de nous faire inscrire dans sa confrérie qui offre tant de richesses et un abri si sûr; car sans elle nous ne sommes rien, sans elle nous sommes misérables, sans elle nous marchons aux précipices éternels. Accourez ici, malheureux qui désirez vous enrichir. Car cette archiconfrérie sacrée a été établie pour remplir votre trésor et pour vous rendre très-riches sans réclamer de vous beaucoup de peine. Pourquoi, malheureux, parcourez-vous avec tant d'anxiété les mers et les terres? Pourquoi passez-vous des jours et des nuits sans dormir, pour acquérir quelques richesses dont le soin vous remplit d'anxiété? L'abondance vous rend pauvres et la perte vous désespère. Recherchez plutôt, je vous prie, ces richesses qui réclament si peu de travail : faire inscrire son nom dans le registre et le catalogue de l'archiconfrérie du Saint-Rosaire, vivre selon la règle qu'elle nous donne, réciter chaque semaine le *Psautier de Marie*, visiter les églises, entendre des messes, se confesser et communier souvent, assister aux processions mensuelles, faire des œuvres spiri-

tuelles et corporelles de miséricorde, porter sur soi le rosaire ; où que l'on aille, à ces conditions faciles à remplir, vous trouverez des trésors immenses d'indulgences, qui, si vous êtes dévots envers la sainte Vierge, vous enrichiront ici de mérites et, dans l'autre vie, vous procureront de magnifiques récompenses. Qu'il en soit ainsi ! Amen.

320e CONFÉRENCE

On montre, par un triple bien qu'elle nous procure, bien qui est a la fois utile, honnête et agréable, et par d'autres avantages qui en découlent, combien est salutaire l'Archiconfrérie du Saint-Rosaire.

Sommaire.—1. L'utile, l'honnête, l'agréable se trouvent dans le Rosaire.—2. Ceux qui récitent dévotement le Rosaire sont sûrs de n'être pas damnés.—3. Les membres de l'Archiconfrérie participent à tous les mérites de l'Ordre des Prêcheurs et autres avantages que présente cette société. — 4. Réfutation des faux prétextes et des mauvaises raisons qu'on donne pour ne pas faire partie de cette Confrérie.

I. — Les trois caractères du bien qu'explique le Docteur angélique d'après saint Ambroise[1], c'est-à-dire l'utile, l'honnête et l'agréable, se trouvent dans cette seule confrérie, bien qu'il soit rare de rencontrer ces trois genres de bien dans la même chose. En effet, le poëte Horace a dit dans son *Art poétique* :

La perfection consiste à unir l'utile à l'agréable.

Or, vous trouverez là le caractère du bien utile. Il est utile, en effet, de vivre sous la protection et le patronage spécial et tout-puissant de la Vierge et comme à l'abri de son manteau virginal, et d'offrir par son entremise toutes nos actions à Dieu. Quel danger, je vous le demande, peut craindre celui que protége la majesté de la Mère de Dieu, et que garde fidèlement la Vierge Marie, toujours prête à l'aider et à le secourir? Car, bien que cette grande Reine du Ciel entoure de sa sollicitude et de son patronage le genre humain tout entier, elle serre pourtant sur son cœur avec une bienveillance particulière ceux

[1] Ire Part., quest. v, art. 6.

qui demeurent dans sa famille et qui constituent, pour ainsi dire, son cortége de cour.

Vous y trouverez le caractère du bien honnête. Car il est honnête de former une société pour la gloire de Dieu et l'honneur de sa sainte Mère.

Vous y trouverez le caractère du bien agréable. En effet, ceux qui s'inscrivent dans cette sainte confrérie en reçoivent une grande joie. C'est ainsi qu'un grand nombre de personnes, en entrant dans la confrérie et en voyant leurs frères, leurs sœurs, sont saisies d'une joie immense et pénétrées d'un sentiment spirituel de dévotion, et sentent comme autant de flambeaux qui allument en eux l'amour, le feu de la piété. Ajoutez à cela que l'homme étant par sa nature un être sociable et n'aimant pas facilement la solitude, mais au contraire se plaisant dans la société des autres hommes, il lui est agréable de converser avec les autres, de s'entretenir avec eux de choses pieuses, des vertus, des exemples du monde et du culte de Dieu et de sa sainte Mère. Toutes ces choses charment, récréent, réjouissent admirablement une âme pieuse et la détournent et l'éloignent du commerce des méchants, des conversations mauvaises et de la contagion des mauvaises mœurs.

De plus, ceux qui vivent dans cette confrérie sous le patronage de la bienheureuse Vierge Marie et observent soigneusement ses prescriptions, éprouvent le secours spécial de la protection divine et la sollicitude toute particulière de la Mère de Dieu dans leurs infirmités, dans les tentations, dans les circonstances difficiles, dans les malheurs, dans les prisons. En un mot, dans la prospérité comme dans l'adversité, ils sentent que le secours, les consolations et les bonnes inspirations de Dieu et de sa sainte Mère les soutiennent. Que vous voyagiez sur terre ou sur mer, vous serez en sûreté : vous n'aurez à craindre ni les armes, ni la foudre, ni les embûches, ni la méchanceté de l'esprit des hommes ; car votre protectrice, la Vierge Marie, sera pour vous comme un mur impénétrable et un gardien qui ne s'endort jamais. Vos Frères eux-mêmes et vos Sœurs, au catalogue desquels vous êtes inscrit, vous protégeront de leurs prières, afin que l'ennemi

ne puisse pas vous nuire; car il est écrit : « Le frère que son frère aide et soutient est comme une ville forte[1]. »

II. — En outre, ceux qui se font inscrire dans cette sainte confrérie ne souffriront pas le feu de la damnation éternelle. C'est ce que prouve la vision d'un homme plein de dévotion envers la sainte Vierge, vision que rapporte le bienheureux Alain[2] : « Un homme très-dévot, dit-il, ravi jusqu'au ciel, entendait de tous les côtés du monde ces paroles terribles : « Vengeance, vengeance, vengeance aux habitants « de la terre ! » Après ces paroles, il vit des fleuves célestes de feu se précipiter sur la terre et une multitude innombrable d'hommes périr aussitôt. Mais voici qu'il voit descendre du ciel, orné d'astres du firmament et entouré d'un grand nombre d'ailes blanches, un vaisseau d'une telle grandeur qu'un nombre infini de personnes pouvaient y entrer. Là il voyait cinquante hommes d'un *côté* du vaisseau et cinquante de l'autre et cinquante autres hommes sur le toit, qui tous, avec des urnes, jetaient de l'eau pour éteindre cet horrible incendie. Au gouvernail du vaisseau était assise une dame éclatante de beauté et que l'arc-en-ciel environnait en même temps que le vaisseau et qui s'écriait : « Malheureux enfants des hommes ! venez à moi afin que « vous ne périssiez pas dans ce déluge, et de même qu'autrefois le « monde a été délivré du déluge des péchés par la Salutation angélique, « vous serez sauvés aujourd'hui en venant à moi par cette même salu- « tation. » Alors tous ceux qui récitaient cette prière trouvèrent du secours; car, peu après, il vit une cité d'une étendue extraordinaire ornée de cent-cinquante tours ou tous ceux qui ont une dévotion pour le Psautier de la bienheureuse Vierge Marie étaient placés et sauvés de l'incendie. Alors la bienveillante Vierge Marie s'écria : « De « même que tous ceux qui ont méprisé l'arche de Noé ont péri dans le « déluge, ainsi tous ceux qui me méprisent, ainsi que mon Psautier, « périront à la fin des temps dans ce déluge. » Si vous doutez de cette vision, écoutez saint Anselme qui parle ainsi à la bienheureuse Vierge Marie : « De même, ô Vierge Marie, que celui qui s'éloigne de vous doit périr, ainsi il est nécessaire que quiconque se tourne vers

[1] *Proverbes*, XVIII, 19. — [2] *Livre de la dignité du Psautier de la bienheureuse Vierge Marie*, chap VII.

vous soit sauvé. » Parmi cette multitude, il racontait avoir vu plusieurs ecclésiastiques et laïques qui étaient morts ce jour-là de la peste. Deux de ces ecclésiastiques mouraient en proférant des blasphèmes et cinq laïques quittaient cette vie pleins de dévotion. Le bienheureux Alain, qui raconte ces choses, interprète sa vision de cette manière : « Ce vaisseau céleste c'est la confrérie du Rosaire portée sur les ailes des plus sublimes vertus, entourée de l'arc-en-ciel de la charité fraternelle, comme signe de l'alliance que Dieu a établie entre lui et la confrérie. » La dame assise au gouvernail est la Vierge Marie, Mère de Dieu, avocate du saint Rosaire. La ville, avec ses cent-cinquante tours, représentait les églises et les couvents des Frères prêcheurs dans lesquels tous ceux qui tiennent à l'archiconfrérie et récitent dévotement cent-cinquante Salutations angéliques trouvent le salut. Quant aux adversaires de l'archiconfrérie, ils préparent leur damnation éternelle.

III. — De plus, tous ceux qui sont membres de l'archiconfrérie participent à tous les mérites de l'Ordre entier des Frères prêcheurs. Cette participation a été accordée premièrement par le Frère Bartholomée de Cornatin, de Bologne, supérieur général de l'Ordre, le 13 octobre 1480, et approuvée par Innocent VIII et Léon X; ensuite par le Frère Joachim Turianus, de Venise, par le Frère Séraphin Caballus et le Frère Sixte Faleri, supérieurs généraux de l'Ordre, qui, tous, ont accordé aux fidèles des deux sexes, appartenant à la confrérie du Rosaire, la participation à toutes les messes, prières, prédications, études, veilles, jeûnes, abstinences, pèlerinages, actes d'obéissance, travaux et autres œuvres et actions méritoires que la bonté divine opère ou a daigné opérer par les frères et les sœurs de l'Ordre des Prêcheurs. Ils les ont pareillement admis à participer pendant la vie et à la mort à tous les bienfaits et suffrages de leur Ordre. Quel plus grand bienfait peut-il être accordé à cette sainte confrérie? avoir droit aux mérites si considérables de tous les religieux! avoir part aux suffrages de tant de Saints et de bienheureux qui, dans cet Ordre, sont au nombre de dix-huit cents! Aussi nous pouvons dire avec Socrate : « Tout appartient aux dieux, mais les hommes de bien sont les amis des dieux, et parmi les amis tout est commun; donc tous les

biens appartiennent aux hommes de bien tout comme aux dieux. » Ajoutez à cela la communication mutuelle des mérites, des satisfactions, des bonnes œuvres, qui sont faites pieusement dans l'univers entier par tous les frères et les sœurs et dans tous les temps. O vraiment heureuse et très-heureuse confrérie! O concorde trois fois bénie! coffre renfermant non des richesses terrestres, mais des grâces célestes, des mérites et des vertus! Ces biens, au sens de saint Augustin, surpassent infiniment tous les biens de la terre. D'où il découle clairement qu'un homme reçoit un bien plus précieux en entrant dans cette confrérie que si on lui donnait un empire d'argent ou un monde d'or et de diamant.

De plus, quiconque vivra dévotement dans cette confrérie de la bienheureuse Vierge Marie tombera rarement dans le péché mortel, et s'il y tombe, il en sortira facilement, car cette génération céleste de frères et sœurs le gardera et l'empêchera de tomber dans l'abîme des péchés.

Les mérites ont, en effet, cet avantage précieux de pouvoir mériter, *de congruo*, la grâce à un autre qui les possède, comme l'enseigne et le prouve le prince des théologiens, saint Thomas[1], et par suite la rémission des péchés. C'est ce que dit le Sage dans l'*Ecclésiastique*[2] : « Malheur à celui qui est seul, car lorsqu'il tombe, il n'a personne pour le relever! » S'ils sont deux ensemble, ils s'aideront mutuellement; à plus forte raison s'ils sont nombreux. La très-pure Vierge Marie elle-même, qui n'a jamais commis de péchés, en qui jamais rien de souillé n'est entré, écartera de lui les souillures du péché et obtiendra par ses prières que la beauté de la grâce, qu'il a perdue par le péché, lui soit rendue. Je ne dis point cela pour donner prétexte à pécher plus facilement, mais afin que qui a péché sache qu'il a pour avocate auprès du Père céleste la Vierge très-pure, très-clémente et miséricordieuse, l'avocate des pécheurs.

Ensuite, celui qui fait partie de cette Archiconfrérie au moment difficile de la mort recevra le secours des prières de la bienheureuse Vierge, des frères et des sœurs de la société.

[1] 1re de la 2e, quest. CXLIV, art. 6. — [2] IV, 10.

Oh! qu'elle est belle la miséricorde en ce moment de nécessité où nous ne recevrons plus aucun secours ni de nos amis ni de nos richesses, lorsque tout ce que avons aimé sur la terre nous abandonnera et nous méprisera! Qu'il sera agréable et doux d'être aidé par les messes et les prières de nos confrères et de recevoir le secours si puissant de la Vierge elle-même; lorsque la conscience commencera à trembler en face de la mort, le cœur à gémir, le corps à se roidir, le démon à nous attaquer avec ardeur et le terrible Juge à paraître! O insensé! pourquoi courez-vous jour et nuit après les plaisirs de la chair, les honneurs et les délices, au lieu de penser à la mort et de vous procurer des subsides pour ce moment difficile? Pourquoi donnez-vous tant de soins à cette chair périssable et négligez-vous votre âme qui doit vivre éternellement? Joignez-vous à la communauté de ces Frères, employez le secours de la Reine du Ciel, de la Mère de miséricorde, et jamais vous ne pourrez mourir d'une mauvaise mort. Quiconque, en effet, fait partie de cette confrérie échappera à la sentence de l'éternelle damnation, comme nous l'avons prouvé un peu plus haut par un seul exemple. Peut-être hésitez-vous et doutez-vous encore? Je vous montrerai cela par un autre exemple : Dans une maison de l'Ordre de Cîteaux vivait un religieux, relâché dans l'observation de la règle, mais ayant une grande dévotion pour le Rosaire de la très-sainte Vierge. Après sa mort, entraîné au tribunal du Christ et accusé sur beaucoup de points, il allait entendre la sentence de damnation qu'il avait méritée par ses nombreux péchés, lorsque le très-sainte Vierge Marie se présente portant sur son sein une grande quantité de rosaires qu'elle fit placer dans la balance pour les opposer à la multitude des péchés du religieux. Mais comme le poids des péchés était si grand que les rosaires ne suffisaient pas pour leur faire équilibre, la très-clémente Vierge Marie se jeta aux pieds de son Fils assis sur son trône et le pria de vouloir bien lui donner une goutte du sang de ses plaies. Alors le doux Jésus, exprimant une goutte de sang de sa main droite, la donna à sa pieuse Mère; dès qu'elle l'eût placée dans la balance avec les rosaires, cette goutte souleva si haut ce grand monceau de péchés qu'ils paraissaient ne plus peser et que, soulevés en l'air comme une plume, ils disparurent. Alors Marie dit à

son serviteur : « Va-t'en et souviens-toi de notre bienfait. » Celui-ci étant retourné à son corps fit pénitence de ses négligences passées et s'appliqua à servir avec ardeur la Mère de Dieu, sa libératrice. (Tiré d'un auteur ancien, anonyme, mais très-véridique.)

Ajoutez à cela que ceux qui meurent dans cette confrérie sont promptement délivrés du Purgatoire, car ils participent dans tout l'univers chrétien à toutes les messes, prières, suffrages, indulgences de la confrérie.

On ne peut espérer et attendre sur la terre aucune grâce plus grande que celle-là. Qui pourrait se procurer tant de prières et quelles richesses y suffiraient-elles? Il n'y a ni prince, ni roi, ni empereur, qui puisse procurer à son âme le secours de suffrages plus considérables que ceux qui dans cette confrérie sont réservés et accordés aux défunts. O société fortunée! ô communauté trois fois heureuse! Ajoutez à cela que la bienheureuse Vierge Marie a un soin spécial de ceux qui sont retenus au Purgatoire. Elle aura donc un soin tout particulier de ceux qui sont inscrits dans sa confrérie. Car bien que cette Mère de miséricorde ouvre le sein de sa piété à tout le monde, elle protége cependant d'une manière spéciale et tire de tout mauvais pas ceux qu'elle connaît comme les enfants de sa confrérie.

« Je le protégerai parce qu'il a connu mon nom. » Je n'ajouterai qu'une chose : « Vers ces temps-là, près de Cologne (dit l'auteur inconnu du Rosaire), une femme apparut après sa mort à son amie, lui demandant de la faire inscrire sur le registre des Frères chez les Dominicains de Cologne. Celle-ci lui demande quelle est la cause de ce désir puisqu'elle est déjà morte. Elle répond alors : « Je dois souffrir dans les « flammes du Purgatoire pendant quinze ans pour expier les fautes que « j'ai commises, mais si je suis inscrite au nombre des membres de la « Confrérie, je serai délivrée aussitôt à cause du nombre infini de ro- « saires qui s'y disent chaque jour. Allez donc vite et faites promptement « ce que je vous demande, et payez pour moi cette dette de fraternité « jusqu'à ce que je vous apparaisse de nouveau. » Celle-ci exécute l'ordre qu'elle a reçu. Quinze jours après, la défunte revient et annonce que ses quinze années de Purgatoire ont été commuées en quinze jours, grâce au suffrage des Frères. »

Ensuite, quand quelqu'un des Frères meurt, les nombreux membres de la confrérie qui ont déjà été reçus dans le Ciel viennent au-devant de lui et conduisent en grande joie son âme au tribunal redoutable de Dieu et la présentent premièrement à la Mère du Rosaire, afin que par sa protection elle n'encoure pas la colère du Juge suprême. Tels sont les avantages et les consolations de ceux qui entrent dans cette sainte société.

IV. — Mais, pour ne pas y entrer, quelqu'un pourrait prétexter les lois, les devoirs, les obligations de cette confrérie dont il ne voudrait pas s'imposer le joug.

La raison est mauvaise, car bien que l'archiconfrérie possède des lois, ces lois ne sont pas obligatoires; c'est pourquoi je ne les appellerai pas précisément des lois, mais plutôt des règles, des coutumes ou des statuts, de sorte que leur omission ou transgression n'entraîne par elle-même aucune peine et aucune faute. O magnifique confrérie, ô louable institution, dans laquelle les hommes n'ayant pas de loi sont à eux-mêmes leur propre loi, montrant par là l'œuvre de la loi écrite dans le cœur et que leur dévoile le témoignage de leur conscience, comme dit l'Apôtre[1].

Nous voyons ici la réalisation de cette vérité proclamée par l'Apôtre[2] : « La loi n'est point imposée au juste. » Notre confrérie enfante, nourrit et élève des enfants qui suivent la loi chrétienne et dont la conscience et la pieuse volonté leur imposent une loi qui n'est pas écrite sur des tables, mais dans leurs cœurs et qui retiennent leurs mœurs. Quoi de plus louable! quoi de plus glorieux! Il est louable de se soumettre à la loi chrétienne par nécessité; il est encore plus louable de l'accepter de bon gré et de faire si bien fructifier ce talent de l'acceptation volontaire par l'abondance de la charité qu'il produise au centuple et procure de grandes richesses. Ainsi font les membres de notre confrérie qui, après être entrés dans cette société, sans y être forcés par un prétexte, par pur amour de Dieu et par dévotion envers la sainte Vierge, se procurent une grande abondance de mérites.

Personne ne peut nier que ce statut de notre archiconfrérie ne soit

[1] *Aux Romains*, II, 15. — [2] Ire *A Timothée*, I, 9.

très-prudent. Au lieu de jeter un filet sur la conscience des hommes, elle repousse loin d'elle la rigueur de toute obligation, « car là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas de prévarication. »

Enfin, cette archiconfrérie offre gratuitement une entrée à tous ceux qui la désirent, et lorsqu'ils y sont, elle leur laisse toute leur liberté. Elle récompense par des avantages extraordinaires ceux qui observent ses pieuses règles, et celui qui ne les observe pas ne commet aucun péché, même véniel, et ne reçoit pas même le plus léger reproche. Elle ne force personne; elle invite tout le monde, non par un motif d'intérêt, mais pour favoriser la dévotion, car pour l'inscription ou la réception, on n'exige rien de temporel, elle ne peut pas même recevoir d'un de ses membres, soit homme ou femme, un don gratuit, et cela d'après le décret de Jean X, *Pastoris æterni*, et de Pie V, *Uter desiderabilia*. Mais si, après sa réception, quelqu'un désire donner pour l'honneur de Dieu ou des Saints, c'est-à-dire pour le luminaire, pour des aumônes envers les pauvres, ou pour la décoration des autels, ou autres choses semblables, la chose n'est pas défendue, elle est même louable et méritoire. De même qu'on peut, par des aumônes matérielles, engager quelqu'un à faire des œuvres spirituelles, par exemple à réciter le Rosaire, à célébrer la messe ou autres choses semblables; ainsi, les Frères du Rosaire peuvent s'engager mutuellement à donner quelque chose, secourir les pauvres et continuer les bonnes œuvres de la confrérie.

Je ne dissimulerai pourtant pas que celui qui néglige de réciter, au moins une fois par semaine, le Rosaire tout entier, sans compenser après, perd chaque fois le mérite de sa prière. Cette perte constitue la peine de son omission, ce qui confirme cette parole très-vraie de saint Augustin[1] : « Il n'y a pas de loi sans peine ». C'est pourquoi ceux qui omettent le Rosaire subissent la peine de leur omission, selon cette parole de saint Grégoire le Grand, dans son *Registre*[2] : « Si l'homme libre commet un délit, il ne doit pas être puni dans sa personne entière, mais dans ses priviléges coupables. » Mais la communion des mérites constitue les priviléges de l'Archiconfrérie. C'est donc

[1] IIIe Homélie sur les *Actes des Apôtres*. — [2] Liv. VIII.

avec raison que les membres, par cela qu'ils sont libres, sont punis de leur négligence dans leurs avantages et non dans leur personne. Mais que tous ceux qui désirent leur salut éternel ne s'imaginent pas que cette peine soit légère. Tels sont donc les avantages et priviléges attachés à l'archiconfrérie du Rosaire.

321e CONFÉRENCE

De la dignité et excellence de l'Archiconfrérie du Saint-Rosaire.

Sommaire. — 1. Dignité de cette confrérie. — 2. Elle l'emporte sur toutes les autres par son origine. — 3. Par la sainteté de son fondateur. — 4. Par son antiquité. — 5. Par sa parenté avec l'Ordre des Prêcheurs. — 6. Par son étendue. — 7. Par ses priviléges et sa célébrité. — 8. Par son influence. — 9. Par les miracles opérés en sa faveur. — 10. Exhortation et prière.

Quoique toutes les associations de laïques qui existent dans l'Église aient beaucoup de dignité, de grandeur et d'éclat, puisque chacune porte le titre de quelque Saint, à la protection duquel elle se recommande spécialement et au service duquel elle se livre, cependant l'archiconfrérie du Saint-Rosaire les surpasse toutes et leur enlève la palme, si l'on en excepte pourtant cette *confrérie commune* de la primitive Église, dont il est dit dans les *Actes des Apôtres* : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. » Je ne dis point cela de moi-même, c'est la congrégation tout entière de l'Annonciade, de Liége, qui s'exprime ainsi dans son *Manuel de la société*[1] : « Toutes les associations établies d'abord près de Toulouse par saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, et répandues ensuite d'une manière merveilleuse dans toute l'Europe... » etc. C'est pourquoi les Souverains-Pontifes ont approuvé et enrichi des plus grandes indulgences le rit du Rosaire, les mystères qu'il exprime et les associations établies sous ce nom.

Jean Trithémius, abbé, homme très-remarquable par la sainteté de sa vie et par sa science, fait, dans son Livre *sur la Confrérie de Sainte-Anne*, l'éloge suivant de notre saint Rosaire : « Autant la Mère de

[1] Ire Part., chap. II.

Dieu et Anne, sa mère, surpassent en mérite et en sainteté les autres Saints qui sont dans le Ciel, autant une confrérie dédiée à son nom l'emporte sur les autres. Aussi les fidèles, poussés par leur dévotion, afin de l'avoir pour avocate fidèle auprès de Dieu, ont établi, sous le nom du Rosaire, une confrérie qui s'est déjà tellement répandue dans les diverses parties du monde qu'on trouverait à peine une province dans laquelle n'existent pas plusieurs confréries du Rosaire. » Ces paroles ont été prononcées par des hommes remarquables par leur piété et par leur science. Mais, pour rendre la chose plus évidente, nous allons (sans blesser la dignité de chaque association et sans vaine gloire pour notre confrérie), nous allons, dis-je, comparer quelques-unes de ses prérogatives et de ses priviléges aux priviléges et prérogatives des autres.

II. — L'archiconfrérie du Saint-Rosaire est la seule de toutes les associations qui se glorifie d'être née de la glorieuse Vierge Marie. C'est, en effet, à son inspiration et sur ses ordres que saint Dominique et ses Frères l'ont établie, prêchée et propagée. C'est sur ses instructions qu'elle a été formée selon certains rites et certaines règles. C'est sous ses auspices qu'elle s'est répandue au loin avec une grande rapidité par tout l'univers chrétien, dans le cœur des fidèles, comme nous l'avons dit plus haut en parlant de son origine. Aussi n'est-il aucune confrérie qui ait éprouvé la protection si constante et si puissante de sa patronne, la bienheureuse Vierge Marie; pour laquelle la bienheureuse Vierge Marie ait manifesté, dans tant de cas et par tant de signes et de prodiges, sa puissante et constante protection; aucune aussi qui puisse le prouver par des faits si grands et si nombreux.

III. — L'archiconfrérie du très-saint Rosaire l'emporte sur les autres par la sainteté de son fondateur. En effet, elle a eu pour auteur saint Dominique, de la sainteté duquel Grégoire IX, qui l'a inscrit au nombre des Saints, a fait cet éloge magnifique dans le collége des cardinaux : « Je n'ai pas plus de doute sur la sainteté de cet homme que sur la sainteté des Apôtres Pierre et Paul. »

IV. — Elle l'emporte par son antiquité. Les choses anciennes sont toujours préférées aux nouvelles.

Ainsi l'on estime davantage les généraux depuis longtemps exercés

à la guerre que les nouveaux, les vétérans que les jeunes soldats, comme plus propres à donner des conseils. La noblesse est d'autant plus estimée qu'elle est plus ancienne. Les vins aussi sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus anciens. « Personne, après avoir bu du vin vieux ne demande du nouveau; il dit en effet : « Le vieux est meil« leur [1]. » De même, les médailles les plus anciennes, quoique rongées de tout côté par la rouille, les pyramides anciennes à demi ruinées, les discours latins des anciens Cicérons, les priviléges, les lois, les mœurs des provinces, des villes, sont d'autant plus appréciés qu'ils datent de plus longtemps. Enfin, la foi catholique, religion fondée immédiatement par Jésus-Christ, les rits, les usages, les lois et constitutions de la première Église, que la tradition a transmis des Apôtres jusqu'à nous, sont plus vénérables que les sectes et les dogmes des hérétiques plus récents. Pour le même motif, la confrérie du Rosaire est d'autant plus illustre qu'elle est moins récente. Aucune autre confrérie de laïques ne peut présenter une origine plus ancienne que celle du Rosaire dont l'établisssement remonte à l'époque de l'institution de l'Ordre des Prêcheurs.

Je sais que d'autres associations religieuses ont honoré la Mère de Dieu d'une manière toute particulière et admirable avant l'existence de l'Ordre des Prêcheurs ou de la confrérie du Rosaire. Cependant, je n'ai jamais entendu dire et je ne me rappelle pas avoir lu qu'il ait existé une association connue toujours et partout sous le nom de Frères de Marie. Je sais que la nation hongroise a été appelée autrefois la famille de notre Souveraine, à cause de sa dévotion extraordinaire et toute particulière pour la Mère de Dieu. Mais notre confrérie est bien plus excellente, puisque les membres des deux sexes sont appelés les frères et les sœurs de Marie. C'est ainsi que Paul V les nomme, dans sa bulle *Piorum dominum*, publiée à Rome le 15 avril 1608, les enfants chéris, les frères et les sœurs de Marie. Je sais aussi que les seigneurs teutoniques se sont appelés, avant saint Dominique, les Frères de Marie, mais d'une manière privée plutôt que publique, car, dans tout l'univers chrétien, on les appelait vulgairement Teutoniques. Et vous

[1] Luc, v, 37.

ne trouverez pas facilement un historien qui les désigne par un autre nom ; aussi, de nos jours, on ne les nomme vulgairement que Teutoniques au Porte-croix. Je n'ignore pas que les Frères carmélites sont très-anciens et qu'ils se sont appelés Frères de Marie; mais, avant l'existence de la confrérie du Rosaire, ils n'avaient pas encore paru en Occident, et ce n'est que peu après l'établissement de cette association qu'ils commencèrent à paraître et à être connus en Europe en l'an du Seigneur 1212. Or, les membres du Rosaire furent appelés Frères de la bienheureuse Vierge Marie en l'année 1203, comme nous l'avons montré plus haut par le témoignage de saint Antonin. Ajoutez à cela que les Carmélites n'ont pas été tout de suite appelés Frères de Marie, mais seulement Ermites du mont Carmel, comme on peut le voir par la bulle de leur confirmation dans Laerte Chérubin. Or, le Souverain-Pontife ne l'aurait certainement pas fait, il ne leur aurait pas enlevé un titre si honorifique et les Carmélites eux-mêmes ne l'eussent pas permis. A cette époque tout le monde les avait appelés Frères de Marie.

Je sais que le bienheureux Annon, archevêque de Cologne, a institué, en l'an 1600, une confrérie sous le titre de la Mère de Dieu ; mais cette plante languit et sécha avant de s'être développée, puisque, depuis longtemps, il n'en reste plus de trace.

V. — Elle l'emporte par sa parenté avec l'Ordre illustre des Frères prêcheurs dont elle est comme la sœur jumelle, née de la même mère, la Vierge Marie, Mère de Dieu, et du même père, saint Dominique. Ils ont grandi tous deux ensemble, comme nous l'avons déjà dit. La confrérie donnait de l'éclat à l'Ordre et l'Ordre propageait la confrérie. Quant à l'excellence de l'Ordre des Prêcheurs, voyez ce que nous avons dit un peu plus haut.

VI. — Elle l'emporte par l'étendue. Il n'existe aucune confrérie qui soit plus nombreuse et plus vénérable par la dignité, l'élévation et la puissance de ses membres. Il n'en existe aucune pour laquelle il y ait un concours aussi considérable de personnes de tout âge, de tout ordre, de tout état, de toute condition et de tout sexe. Jadoc Régulius, homme d'un grand poids et d'une grande sainteté, s'exprime ainsi à ce sujet dans le *Livre de la Couronne de roses* : « On doit la regarder

comme d'autant meilleure et plus divine qu'elle est accessible à un plus grand nombre de personnes. Les autres associations qui existent parmi les Chrétiens sont presque toutes établies dans de telles conditions qu'elles ne conviennent ni à tous les âges, ni à tous les sexes, ni à toutes les conditions. Celle-ci, au contraire, attire l'enfance, ne rebute point la vieillesse; elle occupe les oisifs, ne détourne point de leurs travaux les personnes laborieuses; elle attire les puissants et les riches, n'exclut pas les pauvres et les faibles; elle ne dégoûte point les tièdes et admet non-seulement les vivants, mais encore les morts. Cette société semble renfermer en elle-même les richesses de toutes les autres. » Les rois, les princes, les empereurs et les chefs de l'Église tiennent à grand honneur d'en faire partie. Les hommes mûris par la prudence et par l'âge et remarquables par leur science, leur sagesse et leur érudition, aiment à s'y faire inscrire. Il n'est personne qui s'éloigne de sa bienfaisante chaleur [1].

VII.— Elle l'emporte par les grâces, priviléges et indulgences dont les Souverains-Pontifes l'ont enrichie. Aucune confrérie ne possède tant d'indulgences, de faveurs, de grâces et si solides que celles-là.

Les indulgences de cette confrérie sont perpétuelles et si solides, si établies qu'elles ne sont jamais comprises par les suspensions, invocations, limitations quelconques faites par le Siége apostolique, mais toujours exceptées; et toutes les fois que ces actes amèneront des Souverains-Pontifes, les indulgences du Rosaire doivent être considérées comme aussitôt rétablies dans leur premier état. Ainsi l'a déclaré Pie V dans sa bulle *Injunctum nobis*, publiée à Rome le 14 juin 1566. C'est ce qui a eu lieu d'une manière évidente lors de la révocation générale de toutes les indulgences accordées aux Ordres religieux et aux confréries, révocation faite par Clément VIII et publiée par Paul V. Ce même Pontife, dans la bulle *Cum olim*, publiée à Rome le 20 septembre 1608, rendit expressément au saint Rosaire toutes ces indulgences et déclara que les lettres de révocation ne devaient, en aucune façon, les restreindre, tout comme si ses lettres n'avaient pas existé.

Elle l'emporte par sa célébrité. Il n'est aucune autre confrérie pour

[1] Ps. xviii, 7.

laquelle les Souverains-Pontifes aient publié tant de bulles et de brefs, pour laquelle tant de cardinaux, de légats apostoliques, de princes et seigneurs de l'Église aient écrit, tant de théologiens et de prédicateurs aient composé un si grand nombre de discussions, de conférences, de discours et de livres que pour l'archiconfrérie du Saint-Rosaire.

VIII. — Elle l'emporte par son influence (sa causalité). Il n'est aucune confrérie qui, comme celle du Rosaire, ait enfanté ou donné l'occasion de naître à un Ordre religieux et à d'autres confréries. Nous avons longuement démontré la chose un peu plus haut.

Elle l'emporte par sa durée. Aucune confrérie n'a eu tant d'ennemis, aucune n'a soutenu tant de persécutions et de calamités. Les passions et mauvais instincts de la science orgueilleuse et superbe se sont élevés contre elle, s'efforçant de la détruire et se sont dissipés. Les vents opposés de la calomnie sont venus pour arrêter sa marche propice, et ils se sont apaisés. Les éclairs de la diffamation, cherchant à obscurcir l'éclat de sa renommée et de son nom, ont éclaté sur elle et se sont évanouis. La foudre des accusations, des calomnies, des jalousies, de la diffamation, a éclaté sur sa tête. Mais la confrérie a non-seulement vécu depuis quatre cent-trente ans, mais elle a même grandi au milieu des persécutions. Sans parler ici des persécutions des hérétiques qui furent communes à cette confrérie et à l'Église tout entière, les pasteurs de l'Église eux-mêmes lui déclarèrent ouvertement la guerre non-seulement une fois ou deux, mais très-souvent, l'attaquant dans leurs sermons et la livrant au ridicule et à l'opprobre.

Ils objectaient faussement, poussés par l'envie, que la confrérie était nouvelle et non approuvée ; que le Rosaire faisait négliger les autres prières ; que les paroissiens abandonnaient leurs églises et se rendaient chez les Dominicains comme chez des frères ; que les ressources des paroisses, les sculptures, les offrandes, les honoraires de messe, les dons disparaîtraient au détriment de l'Église ; qu'elle est remplie de rêves et de folles imaginations ; qu'on y enseigne par le Rosaire plusieurs révélations qui ne sont pas approuvées ; que tous ne peuvent pas réciter cette prière ; aussi regardaient-ils les Frères prêcheurs comme des mercenaires et mettaient en doute leur pouvoir d'absoudre. A cela vient s'ajouter la peste cruelle qui, en 1348, dépeupla presque toute

l'Europe. Elle dévasta les royaumes, les provinces et les villes ; elle rendit déserts les monastères et les églises des Frères prêcheurs et des autres religieux, de sorte que l'Ordre des Dominicains semblait devoir périr bientôt avec sa confrérie. Et, comme si ce n'était pas assez, Satan nous suscita des envieux qui s'efforcèrent d'arracher à notre Ordre son patrimoine et les biens qu'il avait toujours possédés. Ils cherchèrent à enlever la confrérie du Rosaire à l'Ordre des Prêcheurs, sa demeure propre, son domicile paternel où elle est née, a été nourrie, exercée à la religion et à la vertu, d'en prendre sans aucun droit la direction, la transporter dans leurs églises, se l'approprier, l'établir selon leur bon plaisir et l'administrer sous l'audacieux prétexte de propager la piété. Mais bien loin d'être détruit par la tempête en ces jours malheureux, notre petit jardin fleurit, grandit et s'embellit, s'étendit, comme nous l'avons dit plus haut. Cela nous montre que ce ne sont pas par les conseils, la prudence et les forces humaines qui ont soutenu cette confrérie du Rosaire ; mais parce qu'elle a été divinement instituée, elle a été fortifiée par le Seigneur et défendue par la providence et la protection spéciale de la Mère de Dieu, afin que les portes de l'Enfer ne puissent jamais prévaloir contre elle, soit que, par ces portes, on désigne la rage des hérétiques, la fureur des calomniateurs ou l'envie des malveillants.

Elle l'emporte par ses solennités. Il n'existe, en effet, aucune autre congrégation pour laquelle une fête solennelle ait été établie dans toute l'Église par une institution apostolique ayant pour toujours force de loi, comme l'ont fait Pie V et Grégoire XIII pour l'archiconfrérie du Saint-Rosaire.

IX. — Elle l'emporte par ses miracles. Il n'est aucune confrérie même parmi les plus célèbres, que Dieu ait honorée de miracles si grands, si nombreux et si bien établis que celle du Rosaire. Il me faudrait faire un volume, comme déjà plusieurs l'on fait, si je voulais les énumérer tous. J'en donnerai un abrégé d'après l'abbé Trithémius [1] : « Personne, dit-il, ne peut comprendre et croire quels bienfaits Dieu accorde tous les jours aux serviteurs de Marie. » Nous savons, en effet,

[1] Livre précité, chap. XIV.

que, par l'invocation de Marie, un grand nombre de personnes puissantes et instruites, des nobles et des roturiers, des jeunes filles, des femmes, des jeunes gens et des vieillards, ont souvent été délivrés des tribulations les plus grandes, arrachés aux dangers et aidés admirablement dans leurs nécessités. Tout le monde sait qu'un grand nombre de personnes des deux sexes, religieuses ou séculières, ont souvent été délivrées, par les mérites de la sainte Vierge, des tentations les plus graves de la chair et de l'esprit; personne n'ignore que des gens pauvres et se trouvant dans la disette ont été, grâce à la protection de Marie, abondamment pourvus des choses dont ils manquaient; que d'autres ont été guéris d'une grave infirmité. Qui comptera ceux qui, par le secours de Marie, ont été délivrés d'une tristesse et d'une mélancolie d'esprit très-pernicieuses? Combien ne sont pas demeurés dans l'adversité calmes et sans crainte au milieu des ennemis et des brigands; sains et saufs au milieu des dangers de la mer! Notre très-sainte Mère Marie aime délivrer ceux qui lui sont dévoués des diverses tentations, de la contagion, de la peste, et les guérir de diverses infirmités. Qui énumèrera tous ceux qu'elle a arrachés au désespoir et chez lesquels elle fait renaître l'espoir de la miséricorde? ceux qu'elle a tirés de l'habitude du péché et ramenés dans le sentier de la pénitence? ceux qui, soit en religion, soit dans le monde, vivaient tièdement et qu'elle a enflammés du feu de l'amour divin? Par ses mérites et par ses suffrages, des femmes ont été délivrées, pendant leur enfantement, des dangers d'une mort certaine. Un grand nombre de personnes ont été soustraites, comme nous l'avons dit, à la sentence de la condamnation perpétuelle. Enfin, elle a protégé un grand nombre de ses serviteurs de l'opprobre de l'infamie; d'autres ont été délivrés par elle d'une maladie désespérée, des chaînes et de la prison et même des dangers d'une mort imminente. Nous lisons aussi dans les différents auteurs que, par ses mérites, plusieurs personnes ont été rappelées à la vie et que d'autres, au moment de la mort, ont reçu d'elle une visite pleine de douceur avant de quitter ce monde et l'assurance d'aller au Ciel. Souvent aussi des esprits bornés, qui, par leur ignorance, s'étaient attiré du mépris, ont été miraculeusement éclairés par elle et ont fait l'admiration d'un grand nombre de personnes. On

rapporte aussi que des prédicateurs, forcés d'abandonner la chaire pendant leur sermon, reçurent d'elle, après l'avoir invoquée, une force si grande qu'ils reconnurent en eux non-seulement plus de constance, mais encore plus de facilité à parler. Nous savons aussi que souvent des choses perdues ont été miraculeusement retrouvées par son intercession. Mais pourquoi vouloir raconter des grâces dont le nombre est infini? Aurais-je une voix de fer et cent langues, je ne pourrais pas énumérer tous les bienfaits qu'elle a coutume d'accorder à ses serviteurs.

X. —Vous avez vu l'origine, l'état, le progrès, la nécessité, l'utilité et la dignité de l'archiconfrérie du très-saint Rosaire, pensez-vous maintenant qu'il a jamais existé dans tout l'univers chrétien ou qu'il existe encore maintenant une pareille confrérie à laquelle on ait donné des témoignages d'éloges si admirables, si anciens, si nouveaux, si durables et si bien établis? Pensez-vous qu'il existe une société laïque (j'excepte toujours celle de la primitive Église dont parlent *les Actes des Apôtres* [1]), qui ait été si utile à l'Église, qui ait exercé chez le peuple chrétien une si grande dévotion, qui ait été enrichie par les Souverains-Pontifes de tant de grâces, de priviléges, d'indulgences et de faveurs?

Qu'ils sont malheureux ceux qui s'éloignent de cette pieuse institution! Qu'ils sont à plaindre ceux qui lui sont opposés! Oh! de combien de maux ils se rendent coupables ceux qui négligent cette confrérie ou lui font obstacle! Ils se montrent les ennemis du culte de Dieu et de l'honneur de sa sainte Mère qu'ils pourraient leur rendre, de l'utilité et de l'avantage qu'ils pourraient procurer à l'Église, de tant de prières aimées qu'ils pourraient faire, de la charité fraternelle qu'ils pourraient étendre, de tant de confessions et de communions qu'ils négligent et qu'ils pourraient faire, de tant d'indulgences auxquelles ils pourraient participer, de la religion catholique qu'ils pourraient honorer, des âmes du Purgatoire qu'ils pourraient délivrer, et par ce moyen ils se préparent une damnation éternelle. Écoutez ce que la Vierge, Mère de Dieu, elle-même a daigné révéler au bienheureux de La Roche :

« Je te découvre un secret de la divine Providence. Sache et crois fermement et annonce sans retard aux autres que c'est un signe pro-

[1] IV.

bable et prochain d'éternelle damnation de mépriser, de dédaigner, de négliger la Salutation angélique qui a sauvé le monde tout entier. Avoir au contraire de la dévotion pour cette prière, c'est une grande marque d'élection et de prédestination à la gloire. Que celui qui m'honore par cette salutation m'honore toujours jusqu'à ce qu'il vienne auprès de moi dans le Paradis. »

Oh! si cette sainte archiconfrérie était prêchée dans tout l'univers avec toute l'ardeur qu'elle mérite, comme la piété fleurirait et comme l'on verrait bientôt renaître l'ancienne dévotion et la charité des chrétiens! Les Chrétiens issus d'un seul père, le Christ, et d'une seule mère, l'Église, et élevés par eux, retenus ensuite par les liens et les sacrements d'un seul Dieu et d'une seule religion, seraient unis, l'ignorance tomberait, les erreurs dissipées, les haines éteintes et les membres corrompus du corps de l'Église seraient coupés. Le mahométisme, l'hérésie, le paganisme s'écrouleraient. Jérusalem, cité choisie de Dieu, sainte et glorieuse, serait arrachée des mains des Turcs. Tous les royaumes criminellement arrachés aux Chrétiens, l'Asie, la Hongrie, la Grèce, la Thrace, l'Arménie, la Galatie, le Cappadoce, l'Épire, Chypre, la Bithynie, le Pont, la Syrie, la Palestine, première acquisition et premier patrimoine de l'Église; l'Égypte, l'Afrique, l'Éthiopie et l'Orient tout entier seraient restitués aux Chrétiens. Tant de milliers, que dis-je! tant de millions de chrétiens gémissant misérablement sous le joug des Turcs nous reviendraient. Partout régneraient la paix, la concorde, la philanthropie et l'amour de la fraternité. La même foi animerait tous les esprits et la même piété dicterait toutes les actions. Plût à Dieu qu'il me fût donné de voir cela avant ma mort, alors je mourrais joyeux, je chanterais dans des transports de joie avec Siméon : « Maintenant, ô Seigneur, renvoyez votre serviteur, » etc. O Jésus-Christ, Sauveur du monde, faites que mon vœu soit exaucé! Vous aussi, ma douce patronne, fille de souverain Roi, Mère du Verbe incarné, épouse de l'Esprit-Saint, avocate du très-saint Rosaire, maîtresse des confréries, vos serviteurs, daignez vous montrer propice à mes vœux, afin que le culte du Christ, votre Fils et Notre-Seigneur, et notre propre gloire soient partout prêchés et célébrés. Amen.

DU ROSAIRE

CONSIDÉRÉ COMME FORMULE DE PRIÈRE.

CHAPITRE II

Il faut ne point connaître l'Église pour ignorer qu'après Dieu elle a pour la bienheureuse Vierge Marie un culte tout particulier. Elle récite en son honneur différentes formules de prières, dont nous avons cité les principales, les plus célèbres et les plus riches en miracles, lorsque nous avons expliqué le verset *Virgo veneranda*. Parmi elles la première place appartient au Psautier ou Rosaire de la Mère de Dieu institué par saint Dominique, répandu par les Frères de l'Ordre des Prêcheurs dans l'univers entier, au grand avantage des âmes, célèbre par un grand nombre de miracles, enrichi, par les Souverains-Pontifes, de grâces et de faveurs presque infinies. Il se compose de trois cinquantaines de Salutations angéliques, dont toutes les dizaines sont séparées par une Oraison dominicale, et pendant la récitation desquelles on propose de méditer sur certains mystères de la vie du Christ et de la Mère de Dieu, mystères que l'on nomme joyeux, douloureux et glorieux. Nous nous proposons de parler de son nom, de son institution ou de son auteur, de sa dignité, de sa nécessité, de son efficacité, de son utilité, de la manière de le réciter. Commençons donc.

322e CONFÉRENCE

CE QU'EST LE ROSAIRE ET POURQUOI ON LE NOMME AINSI.

SOMMAIRE. — 1. Définition du Rosaire. — 2. Pourquoi l'on appelle cette prière couronne ou guirlande de fleurs? — 3. Pourquoi l'appelle-t-on Psautier de Marie? — 4. Pourquoi l'appelle-t-on Cinquantaine sacrée? — 5. Pourquoi l'appelle-t-on Rosaire?

I. — Si l'on ne considère que la signification du mot, Rosaire est la même chose que rosière, c'est-à-dire un lieu rempli de roses, comme dit le poëte latin : « Les rosiers à double récolte de Pestum. »

Ainsi, de même qu'une rosière matérielle, ou un lieu couvert de roses, contient une multitude d'arbustes produisant des roses odoriférantes, de même le rosier mystique, c'est-à-dire la formule de prières qu'on continue de réciter en l'honneur de Dieu et de la bienheureuse Vierge Marie renferme une multitude d'Oraisons dominicales et de Salutations angéliques qui, souvent répétées, procurent une joie vive et suave à ceux qui prient dévotement le Père des miséricordes et la Vierge Mère. Voyez ce que nous avons dit plus haut[1]. Si, au contraire, vous considérez la chose elle-même, c'est-à-dire sa nature ou, comme disent les scolastiques, sa *quiddité*, voici en quoi elle consiste :

« Le Rosaire est une couronne spirituelle tressée avec des paroles prises dans l'Évangile, comme avec des roses, et offerte par les Catholiques à la Vierge des vierges, Mère de Dieu, pour lui rendre les honneurs de la religion. Ainsi le définit Philippe Bosquier, très-savant Récollet, dans son *Cadran évangélique*[2], d'après les bulles des Souverains-Pontifes Léon X, Jules III et Paul V, et d'après le bréviaire de l'Ordre des Prêcheurs. On peut le définir d'une manière complète ainsi qu'il suit :

Le Rosaire est une formule sacrée de prier Dieu en l'honneur de Marie, dans laquelle on récite cent-cinquante Salutations angéliques comme un psaume de David, en intercalant après chaque dizaine une

[1] Conférence 308. — [2] VIIe Discours, VIIe Partie.

Oraison dominicale et en méditant pieusement pendant la récitation de chaque dizaine sur l'un des quinze principaux mystères de la rédemption des hommes.

Voyons maintenant

QUELS SONT LES NOMS QUE L'ON DONNE A CETTE FORMULE SACRÉE DE PRIÈRES.

On la désigne ordinairement et de préférence par les quatre appellations suivantes : *Couronne ou guirlande de fleurs; Psautier de la bienheureuse Vierge; Cinquantaine sacrée*, et *Rosaire*.

POURQUOI ON LA NOMME COURONNE OU GUIRLANDE DE ROSES.

II. — Elle est une vraie couronne parce qu'elle est tressée avec quinze Oraisons dominicales et cent-cinquante Salutations angéliques comme avec des roses, et elle est offerte comme un diadème royal à la Vierge Marie avec un amour ardent par ceux qui lui sont dévoués, et ils la lui mettent sur la tête, car les couronnes servent particulièrement à orner la tête des vierges.

Cette nomenclature, d'après Clément Losow[1], tire son origine d'un miracle illustre. Après la mort de saint Dominique et son entrée dans le Ciel, tandis que la dévotion du Rosaire, établie par lui, s'affaiblissait et s'éteignait presque entièrement, une peste terrible vint ravager diverses régions. Les mortels, ne sachant quel moyen prendre pour combattre le fléau, vinrent, dans ce désir, supplier un ermite qui vivait là dans une grande austérité, de vouloir bien dans ses prières les recommander à Dieu. Le saint anachorète prie instamment la Mère de Dieu de daigner les secourir en sa qualité d'Avocate des pécheurs. La Vierge lui apparaissant lui dit : « Ils ont négligé de chanter mes louanges, et c'est pour cela que ces maux sont venus les frapper; qu'ils reprennent leur ancienne dévotion et ils éprouveront ma protection : je chasserai la peste loin d'eux, je pourvoirai à leur salut pourvu qu'ils continuent à m'honorer et à me saluer en récitant cinquante Salutations angéliques et en insérant, après chaque dizaine

[1] Sermon 1er *sur le Rosaire*.

de salutations, *Pater noster*; car je suis très-sensible à cette manière de prier. » Les malheureux frappés de la peste acceptent ces ordres; avec des brins de jonc et de petites branches, ils fabriquent des grains de chapelet, et se livrent de tout leur cœur à cette manière de prier. Désirant savoir comment ils devaient appeler ce genre de prière, ils placèrent les grains qu'ils avaient faits sur l'autel de la bienheureuse Vierge, et ceux-ci fleurirent, miraculeusement transformés en couronne de roses. C'est ainsi que les grains qui servent à prier et la formule de prière elle-même ont été appelés Couronne de la bienheureuse Vierge Marie. » Ainsi parle Clément Losow.

Nous avons raconté plus haut un autre miracle semblable sur cette nomenclature, lorsque nous avons traité de la couronne de la bienheureuse Vierge Marie.

Remarquez toutefois que la couronne de roses trouvée par le Père saint Dominique, est bien différente de cette couronne, que les très-dévotes prières de l'Ordre des Frères mineurs, dits de l'Observance, prêchent et répandent dans le peuple, comme nous l'avons montré longuement plus haut, dans l'endroit précité.

POURQUOI CETTE FORMULE SACRÉE DE PRIÈRE EST APPELÉE PSAUTIER DE LA BIENHEUREUSE VIERGE ?

III. — On sait que cette manière de prier a été appelée, dès le commencement de son institution, *Psautier de la bienheureuse Vierge Marie*, parce qu'il a été composé à la manière du *Psautier de David*. En effet, de même que, dans *le Psautier de David*, il existe cent-cinquante psaumes, de même dans celui de Marie il y a cent-cinquante Salutations angéliques. Or, cette manière de louer Dieu, en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, est basée sur un fondement assez solide. En effet, les fidèles de la primitive Église qui tendaient à la perfection, célébraient assidûment les louanges de Dieu par la récitation du psautier, comme nous l'avons dit plus haut. Or, notre Père saint Dominique, poussé par l'Esprit-Saint, disposa pour les gens simples cette manière de louer Dieu, afin que ceux qui ne savent pas chanter les psaumes, et même ceux qui ne savent ni les lire ni les comprendre récitent le Psautier de Marie. De cette manière, ils remplacent

les cent-cinquante psaumes par cent-cinquante Salutations angéliques, et conservent ainsi la piété et la dévotion des anciens. Les laïques eux-mêmes se conformèrent aux préceptes de l'Église, et le peuple imita les clercs non-seulement par ses mœurs et sa science, mais encore dans le culte rendu à Dieu et dans la manière de prier. Le Frère André Copperstein, de notre Ordre[1], donne d'autres raisons morales et mystiques de cette nomenclature.

POURQUOI CETTE FORMULE DE PRIÈRE EST APPELÉE LA CINQUANTAINE SACRÉE ?

IV. — Elle est ainsi appelée parce qu'elle est divisée en trois cinquantaines : la joyeuse, la douloureuse et la glorieuse. Or, ni le nombre trois des parties, ni le nombre cinq des mystères, ni le nombre cinquante des Salutations angéliques ne manquent de mystère.

Il y a trois cinquantaines :

Premièrement, en l'honneur de la très-sainte Trinité; il y a, en effet, trois personnes en Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Secondement, à cause de la perfection du mystère et de la sainteté du nombre trois. Le nombre trois est un signe de perfection. En lui, en effet, se trouve le principe, le milieu et la fin; aussi, d'après les pythagoriciens, est-il sacré aux yeux de Dieu. Il est aussi mystique. L'âme, en effet, est composée de trois facultés : l'intelligence, la mémoire et la volonté. Abraham vit trois personnages et en adora un[2].

L'homme tombe dans le péché en passant par trois degrés : la suggestion, la délectation et le consentement. Il se relève aussi par trois moyens : la foi, l'espérance et la charité. Il y a aussi la foi des préceptes, des signes et des promesses ; l'espérance du pardon des péchés, de la grâce et de la gloire. La charité vient d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère. Le nombre trois est encore admirablement approprié à la prière. Les Séraphins chantent trois fois : « Saint, saint, saint[3] ! » Le Christ dans le jardin prie trois fois.

[1] Liv. II *du Rosaire*, chap. XIX. — [2] *Genèse*, XVIII. — [3] *Isaïe*, VI.

Saint Paul pria trois fois le Seigneur de le débarrasser de l'aiguillon de la chair. L'Église a trois nocturnes dans ses matines. Nous demandons, nous, trois choses dans nos prières : le pardon des péchés, la grâce et la gloire. C'est donc à juste titre que le Psautier de Marie contient trois cinquantaines.

Troisièmement, il y a trois cinquantaines pour l'enseignement des fidèles du Christ. En effet, de même que dans le *Psautier de David*, la première cinquantaine se termine par le psaume de la Pénitence : *Miserere mei, Deus*; la seconde, après l'accomplissement de la pénitence, nous promet la miséricorde et le jugement favorable de Dieu, par le psaume *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine;* la troisième contient les louanges de Dieu et des Saints, dans le psaume *Laudate Dominum in Sanctis ejus*. Ainsi, dans la première cinquantaine du *Psautier de Marie*, les pécheurs implorent le pardon de leurs fautes ; dans la seconde, ils proclament leur amendement de vie, qui réclame avec une certaine égalité de justice la miséricorde de Dieu ; dans la troisième, ils louent avec tous les Saints, sur le psaltérion à dix cordes, et loueront éternellement dans la future patrie, Dieu et sa sainte Mère. » Ainsi s'exprime Bernard de Lutzemburg[1]. Nous dirons plus tard, en parlant de la Salutation angélique et en exposant les mystères, ce que signifient le nombre cinq des mystères et le nombre cinquante des Salutations angéliques.

POURQUOI CETTE FORMULE SACRÉE DE PRIÈRE EST APPELÉE ROSAIRE ?

V. — Premièrement, il y a presque deux cents ans que cette manière sacrée de prier a été nommée Rosaire, et à très-juste titre, car la bienheureuse Vierge Marie a une très-grande ressemblance avec la rose, comme nous l'avons montré plus haut. Et comme ce genre de prière s'adresse, après Dieu, à la très-sainte Vierge, on l'appelle avec raison Rosaire, c'est-à dire collection de roses. La prière elle-même a une grande ressemblance avec la rose. D'abord, la rose naît d'une tige : la Salutation angélique constituant le Rosaire naît du cœur de Dieu le Père, comme d'une pépinière. Le bienheu-

[1] Sermon XV *sur le Rosaire*.

reux Albert le Grand, dans son Livre des *Louanges de la Vierge*, s'exprime ainsi : « Cette salutation a été dictée par le Père, écrite par le Fils et confirmée par l'Esprit-Saint, et portée à la Vierge par l'Archange. »

Secondement, la rose se distingue par cinq feuilles : le Rosaire est divisé en cinquantaines, comme nous l'avons déjà dit et le dirons encore.

Troisièmement, la rose paraît contenir des graines qui excitent la joie dans le cœur : le Rosaire contient en lui la charité, plus précieuse que l'or, et augmente en nous la joie spirituelle. Saint Bernard a dit : « Le Ciel sourit, les Anges se réjouissent, la terre est dans la joie, l'esprit de l'homme tressaille d'allégresse, les démons fuient, l'Enfer tremble lorsque je dis : *Ave, Maria !* »

Quatrièmement, la rose, par sa suavité, son parfum et sa beauté, l'emporte sur les autres fleurs : le Rosaire surpasse les autres formules de prière, par son antiquité, par sa dignité et son utilité. Aussi l'Esprit-Saint, excitant les personnes qui lui sont dévouées à la louange de Dieu, les compare à une rose placée près de l'eau[1] : « Écoutez-moi, fruits divins, vous qui fleurissez comme une rose plantée le long d'un ruisseau ; » et peu après : « Chantez des louanges et bénissez le Seigneur dans ses œuvres. »

Cinquièmement, la rose répand un parfum. Le Rosaire exhale l'admirable parfum de sa vertu et répand cette vertu au loin et au large. Sur la terre, il nourrit et rassasie l'esprit des personnes pieuses ; il extermine les maladies ; il écarte les péchés et chasse les pertes. Dans le ciel, il nous concilie l'affection de Dieu, réjouit la bienheureuse Vierge, appelle les Anges auprès de nous et réjouit les Saints. Dans l'Enfer, il épouvante les démons, il en ferme l'entrée, il délivre les âmes du Purgatoire. Je pourrais prouver tout cela par des exemples, mais ceux qui ont écrit spécialement sur le Rosaire l'ont très-bien fait avant moi.

Sixièmement, la rose est une plante médicinale, comme nous l'avons montré plus haut ; or, le Rosaire de Marie fournit de nombreux re-

[1] *Ecclésiastique*, XXXIV, 17.

mèdes. Ceux qui nous ont transmis, dans leurs écrits, des miracles à ce sujet sont là pour attester combien de maladies corporelles, combien de déchets, soit corporels, soit spirituels, elle a chassés et chasse encore tous les jours. Un nombre presque infini de personnes croupiraient dans la fange du péché si la force du Rosaire ne les soutenait.

Septièmement, il y a dans la rose des feuilles vertes, rouges et couleur d'or. Dans le Rosaire, il y a trois cinquantaines des mystères du Christ et des Salutations angéliques : les feuilles vertes signifient les mystères joyeux ; les rouges, les mystères douloureux, et la couleur d'or les mystères glorieux.

Huitièmement, on trouve des roses blanches, rouges et jaunes comme l'or : les roses blanches représentent les mystères joyeux ; les rouges, les mystères douloureux, et les jaunes les mystères glorieux.

Neuvièmement, sur les rosiers il y a des épines, des feuilles et des fleurs ; dans le Rosaire de Marie il y a des épines qui piquent les pénitents, des feuilles qui protégent les pécheurs, des fleurs qui servent de couronne aux personnes pieuses.

323e CONFÉRENCE

De l'institution et de l'auteur du très-saint Rosaire considéré comme prière.

Sommaire. — 1. Le Rosaire est-il plus ancien que saint Dominique? Citations d'un grand nombre d'auteurs soutenant cette opinion. — 2. Le Rosaire tel qu'il est aujourd'hui a été institué par saint Dominique et n'existait pas avant.

I. — Il en est qui font remonter l'origine du Rosaire aux premiers temps des Apôtres, alors que la glorieuse Marie, Mère de Dieu, était encore en vie. Ils concluent cela des *Actes des Apôtres* où saint Luc dit, en parlant des premiers Chrétiens : « Ils persévéraient dans la doctrine des Apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans la prière. » Il n'y avait pas, en effet, d'autres prières communes et connues de tous les Chrétiens que l'Oraison dominicale, que le Christ avait prescrite et recommandée à ses disciples et la Salutation angélique qui, d'après la liturgie de saint Jacques l'Apôtre, était déjà en usage à

cette époque, comme l'atteste le septième concile général. D'après l'ordre des Apôtres, les Syriens la récitaient dans leurs messes en ces termes : « Paix à vous, Marie, pleine de grâce ; Notre-Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus-Christ, le fruit de vos entrailles, est béni, sainte Marie, » etc. Nous lisons dans Philippe Bosquier [1] que ce saint Apôtre récitait cent fois pendant le jour et cent fois pendant la nuit le *Pater* et l'*Ave*.

Jean Rebellius, dans son *Traité sur le Rosaire* [2], affirme que les Gentils se servaient, pour le culte de leurs idoles et de leurs démons, de certains instruments faits à l'instar du Rosaire, c'est-à-dire de petits grains enfilés sur un fil et murmuraient certaines prières, et cela avant l'époque des Apôtres. Pour faire cesser ce rit ou pour le changer en mieux, les Apôtres établirent le Rosaire et le proposèrent à l'Église comme lecture ou comme prière. « Et même de nos jours, dit Rebellius, en Asie, en Laponie, en Chine, les paysans portent de petits cailloux sur lesquels ils offrent à leurs idoles différentes prières. » Paul de Venise, de son côté [3], rappelle ce rit usité chez les Indiens en ces termes : « Le roi aussi lui-même s'avance nu comme les autres, portant à son cou un collier d'or chargé de saphirs, d'émeraudes, de rubis et autres pierres précieuses. A son cou pend aussi une corde de soie à laquelle sont attachées cent-quatre pierres précieuses, consistant en perles assez grandes qui lui rappellent les cent-quatre prières qu'il récite matin et soir en l'honneur de leurs dieux. » Voilà ce que dit Paul de Venise. Tout cela montre clairement que cette manière de prier est très-ancienne puisque, depuis si longtemps, le démon, jaloux de ce culte rendu à Marie, avait persuadé à ses adorateurs de lui en rendre un semblable.

De plus, ils concluent de diverses histoires que cette dévotion du Rosaire est très-ancienne. Sozomène [4] et Nicéphore [5] racontent que Paul Libycus, habitant sur le mont Pherni avec cinq cents moines dont il était abbé, pratiquait la dévotion du Rosaire. En effet, cet abbé, qui offrait chaque jour trois cents prières au Seigneur, afin de n'en oublier aucune, se mit à user de petits cailloux et à marquer chaque

[1] Sermon *sur Saint Barthélemy*. — [2] Liv. I, chap. VI, art. 1. — [3] Liv. III, chap. XXIII. — [4] Liv. VI, chap. XIX. — [5] Liv. II, chap. XXVI.

prière par une de ces petites pierres. Il n'est pas douteux que ces prières ne fussent des Oraisons dominicales et des Salutations angéliques, qui constituent la matière du Rosaire.

Polydore Virgile[1] pense que l'inventeur du Psautier laïque a été un ermite d'Espagne, nommé Paul, qui, vers l'an du Seigneur 1093, travailla avec Urbain II à faire déclarer la guerre aux Sarrasins pour la conquête de la Terre-Sainte. Lorsque le Souverain-Pontife eut ordonné, dans le Concile de Clermont, à tous les clercs, de réciter l'office de la bienheureuse Vierge Marie, comme font les moines en sus des heures canoniques, Paul, de son côté, se mit à prêcher aux laïques, à leur recommander avec ardeur les prières du Rosaire, afin d'obtenir plus facilement le secours de Dieu par l'intercession de Marie. Il avait appris cette manière de prier des ermites de la Palestine, chez lesquels existait l'usage de réciter le Psautier laïque. La même chose est attestée par Jean de Pineda[2]; Arnold Uvion[3]; Guillaume de Tyr[4]; Molanus[5].

Le bienheureux Alain de La Roche, dans son *Traité du Rosaire*, raconte, d'après l'opinion de quelques auteurs, que c'est le vénérable Bède, moine célèbre du XIIIe siècle qui a été l'inventeur du Rosaire en Angleterre et que depuis ce temps l'on a fabriqué un grand nombre d'images de la bienheureuse Vierge tenant le Rosaire à sa main.

Le bienheureux Albert, moine d'un couvent austère, qui fleurit vers l'an du Seigneur 1140, non content de réciter chaque jour le *Psautier de David*, fléchissait cent fois le genoux et à chaque génuflexion pendant cinquante fois, le corps courbé, mais appuyé sur les pieds et les doigts, il récitait la Salutation angélique[6].

Villegas[7] et Pierre Hamerie de la Société de Jésus, parle, d'après les légendes de la Flandre, dans son vingt-troisième sermon *de l'Avent*, d'un Rosaire très-ancien de cinquante Salutations angéliques dont on peut à peine découvrir l'origine. C'est grâce à sa vertu qu'en l'année 854 les Sarrasins, qui étaient entrés en Italie avec de nombreuses troupes par la porte d'Ostie, furent mis en fuite, battus et

[1] Liv. V *de l'Invention des choses*, chap. IX. — [2] Liv. II *de la Monarchie de l'Église*, chap. II, § 4. — [3] Liv. V *du Bois de Vie*, chap. CIV. — [4] Liv. III *de la Guerre sacrée*, chap. XI et XII. — [5] *De la Naissance des Saints de la Belgique*, 15e jour de juillet.— [6] Surius, dans sa vie, 7e jour d'avril.— [7] 14e Jour de décembre.

chassés du pays tout entier. En effet, le Souverain-Pontife Léon IV, sous la direction et les auspices duquel a été faite cette guerre, ordonna à tous les soldats de prendre les armes et de partir pour la guerre, portant d'une main le Rosaire de la bienheureuse Vierge et de l'autre leur épée, et la victoire ne se fit pas longtemps attendre.

On rapporte qu'au commencement de son existence la congrégation des Camaldules récitait en chœur le Rosaire à la place des Heures canoniques. Cette congrégation prit naissance vers l'an 1030.

Le saint et célèbre Ordre des Chartreux qui, en l'an du Seigneur 1101, prescrivit à nos Frères convers la récitation du Rosaire à la place des Heures canoniques, comme le rapporte Madreaga, de cet Ordre, dans l'*Histoire de saint Bruno et de l'origine des Chartreux*.

Jean Lopez, Jean Rebellius, Jean Boniface et Lagastizaval ajoutent que, avant la fondation de l'Ordre des Prêcheurs et peut-être avant la naissance de Dominique, fondateur de cet Ordre, la peste étant venue à sévir dans la Germanie intérieure, au delà de toute mesure, un homme vénérable des Chartreux, nommé Éloym, se mit à prier avec ardeur la Mère de miséricorde d'ouvrir, en faveur des malheureux affligés de la peste, les entrailles de sa bienveillance. La Reine du Ciel lui apparaît et lui ordonne, comme remède dans une telle calamité, d'établir et de constituer la confrérie du très-saint Rosaire, ajoutant que c'était pour ces malheureux le seul moyen d'obtenir le secours du Ciel.

Enfin, on conserve religieusement à Nivelle, ville du Brabant, en France, et l'on y montre de temps en temps quelques grains rattachés par un fil, sur lequel on raconte que sainte Gertrude priait. Aussi quelques auteurs pensent-ils que ces grains faisaient partie du Rosaire de sainte Gertrude. Or, cette Sainte est morte plus de cinq cents ans avant saint Dominique, c'est-à-dire en l'année du Christ 664.

Ajoutez à cela que, lorsqu'on trouva à Magdebourg le corps de saint Norbert, fondateur de l'Ordre des Prémontrés, on trouva pareillement des grains de cristal reliés par un fil déjà complétement réduit en poussière. Jean Bellus, dans un de ses livres, pense que ces grains servaient à saint Norbert pour réciter ses prières. Or, saint Norbert

vécut presque cent ans avant l'institution de l'Ordre des Prêcheurs.

Ada, femme du célèbre Théodoric, qui vécut en l'an 1080, récitait chaque jours soixante Salutations angéliques.

De tout cela il résulte clairement que le Rosaire de Marie a été institué et adopté par les Apôtres ou qu'il est au moins beaucoup plus ancien que saint Dominique.

Enfin, le bienheureux Alain, dont l'autorité est grande en cette matière, car il appartenait à l'Ordre des Prêcheurs, et c'est lui qui après la mort de saint Dominique renouvela et propagea avec ardeur le très-saint Rosaire, déclare en gémissant, dans son apologie[1], que la confrérie du Rosaire avait été depuis longtemps entretenue par les saints Pères, et que saint Dominique n'avait fait que le renouveler et lui donner des règles. Voici les paroles du bienheureux Alain : « Notre Père saint Dominique, prédicateur illustre par son éloquence, son nom et sa profession, confiant dans le secours de Dieu, a été envoyé en ce monde pour le salut des âmes, comme le prouvent les signes admirables qui l'ont accompagné et les prodiges qu'il a opérés. Il a renouvelé cette confrérie qui avait commencé bien avant lui. »

De tous ces documents, les auteurs concluent que la dévotion du Rosaire avait été établie par les Apôtres, pratiquée par les fidèles d'une manière continue pendant une longue série de temps, qu'elle a duré depuis le berceau de l'Église naissante jusqu'à nos jours et a été renouvelée par saint Dominique, après avoir été entourée pendant longtemps d'épaisses ténèbres par la méchanteté du démon.

II. — Quant à nous, nous n'ajoutons aucune foi à toutes ces histoires, mais nous soutenons avec ardeur et constance, nous enseignons et proclamons que cette manière de prier Dieu en l'honneur de Marie, qu'on appelle le Rosaire, n'a pas existé avant saint Dominique.

Qu'on ne vienne pas nous objecter que l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, la plus célèbre et la plus ancienne de toutes les prières, ont été transmises par les Apôtres à l'Église entière et mises

[1] Chap. XXII.

partout en usage soit par eux, soit par les autres fidèles, et récitées continuellement par tous les Saints pour satisfaire leur piété. Nous croyons bien que l'Oraison dominicale et la Salutation angélique étaient récitées, à cette époque de l'Église naissante, avec plus d'ardeur, plus de dévotion et plus souvent; mais que la Salutation angélique ait été disposée en quinze dizaines, pendant la récitation de chacune desquelles on médite sur un des mystères principaux de la vie du Christ et de Marie et que chaque dizaine soit précédée d'un *Pater noster*, avant l'époque de saint Dominique, c'est ce que nous nions absolument.

En effet, si le Rosaire avait été connu dans l'univers avant l'époque de saint Dominique, comment son existence aurait-elle été ignorée par tant d'Ordres saints animés envers Marie d'une dévotion étonnante et surtout par l'Ordre de Cîteaux? Le cardinal César Baronius, d'éternelle mémoire, qui a raconté avec soin l'histoire ecclésiastique, et un nombre infini d'autres historiographes qui ont écrit avec fidélité toutes les choses qui se sont passées dans l'Église et qui n'ont rien omis de ce qu'ils savaient être agréable à la Mère de Dieu, ne font aucune mention de cette manière de prier. Bien plus, parmi les nombreux auteurs qui de tout temps ont écrit l'histoire de l'Église et nous ont transmis les documents anciens de la piété chrétienne, aucun n'a même prononcé le mot Rosaire ou quelque mot ayant le même sens. C'est là une preuve évidente que cette manière de prier a été inconnue à l'univers chrétien pendant douze siècles.

Nous disons secondement, et nous affirmons sans hésitation, que la formule de prière appelée Rosaire, dans laquelle on récite quinze fois l'Oraison dominicale et cent-cinquante fois la Salutation angélique, et l'on médite pieusement sur quinze mystères de la vie du Christ et de la bienheureuse Vierge Marie, doit son origine et son institution à saint Dominique, illustre fondateur de l'Ordre des Prêcheurs.

Ce fait ressort encore d'une manière évidente de l'attestation des Souverains-Pontifes.

Pie V, dans sa bulle qui commence ainsi: *Consueverunt Romani pontifices*, donnée à Rome en 1567, le 17 septembre, rend de la chose le

témoignage suivant : « Inspiré par l'Esprit-Saint, saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, dans des circonstances pareilles à celles que nous traversons, lorsque l'hérésie des Albigeois s'étendait malheureusement dans diverses parties de la France et de l'Italie, et aveuglait à un tel point un si grand nombre de séculiers qu'ils se portaient avec fureur contre les prêtres et les clercs, leva ses yeux vers le Ciel et cette sainte montagne de la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, imagina et répandit ensuite dans toutes les parties de l'Église romaine une manière facile, accessible à tous et très-pieuse de prier Dieu, qu'on appelle le Rosaire ou le *Psautier de Marie*. On y vénère cette bienheureuse Vierge en récitant la Salutation angélique autant de fois qu'il y a de psaumes dans le *Psautier de David*, c'est-à-dire cent-cinquante. Avant chaque dizaine, on récite l'Oraison dominicale et l'on médite ensuite sur un des mystères de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Grégoire XIII, dans la bulle *Monet apostolus*, donnée à Rome le 1er avril 1473, la cinquième année de son pontificat, s'exprime ainsi sur le même sujet : « Nous rappelant que saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, lorsque la France et l'Italie étaient opprimées par de pernicieuses hérésies, a institué cette pieuse mémoire que l'on appelle Rosaire ou *Psautier de la bienheureuse Vierge*, afin d'apaiser la colère de Dieu et d'implorer la protection de la bienheureuse Vierge. »

Enfin, Sixte V, dans la bulle *Dum ineffabilia meritorum*, donnée à Rome le 30 janvier 1588, s'exprime ainsi : « Considérant combien a été utile à notre sainte religion le Psautier appelé Rosaire, institué en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie par saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, inspiré, comme l'on croit, par le Saint-Esprit, et quels biens précieux en ont découlé et en découlent tous les jours, » etc.

Au reste, nous avons dit plus haut, Conférence 310, dans quelle occasion et par quel instinct, c'est-à-dire sous quelle inspiration, notre Père saint Dominique a répandu chez le peuple chrétien cette pieuse manière de prier.

324e CONFÉRENCE

HISTOIRE DU ROSAIRE.

SOMMAIRE. — On montre ce qu'était le Rosaire usité dès le temps des Apôtres et le berceau de l'Église naissante, et celui qui a été institué par saint Dominique.

Dans le *Psautier de Jésus et de Marie*, vulgairement appelé le Rosaire de Marie, il faut considérer deux choses : la première, c'est la substance et le nombre des prières et même l'usage des grains ou petites sphères; la seconde, c'est la méthode et l'ordre, c'est-à-dire cette formule de prières, disposée, arrangée de façon que, pendant la récitation de quinze dizaines de Salutations angéliques, précédées chacune de l'Oraison dominicale, on parcourt dans de pieuses méditations les quinze principaux mystères de notre salut. Nous avouons que la première de ces choses a été admirablement pratiquée dès le temps des Apôtres et dès le berceau de l'Église. Quant à la seconde, nous soutenons et nous affirmons avec vérité et constance que c'est le fondateur de l'Ordre des Prêcheurs, saint Dominique, qui, sur l'inspiration et les ordres de la Vierge, Mère de Dieu, l'a introduite dans toute l'Église et publiée dans l'univers entier.

Nous reconnaissons volontiers que Paul l'Africain, Paul ermite, le vénérable Bède, le moine Albert, le Souverain-Pontife Léon IV, les Camaldules, les Chartreux, sainte Gertrude et Norbert, Ada, épouse de Théodoric, et autres dont l'histoire nous retrace et recommande la religion et qui ont vécu depuis le commencement de l'Église jusqu'à l'époque de saint Dominique, ont pratiqué la dévotion du Rosaire quant à la substance et à la fréquence des prières et ont fait usage de globules ou grains dont le nombre était déterminé et approprié à leur dévotion. Mais nous nions formellement qu'ils aient employé et connu, avant l'époque de saint Dominique, cette méthode ou formule de prière, appelée Rosaire, disposée à la manière du *Psautier de David*, dans laquelle on répète cent-cinquante fois la Salutation angélique, en faisant précéder chaque dizaine de l'Oraison dominicale, et on médite pieusement sur les quinze principaux mystères de notre Rédempteur. On ne connut pas même pendant ce temps le nom du

Psautier de Marie et moins encore celui du Rosaire, qui n'a commencé à être en usage que deux cents ans avant l'heureuse mort de saint Dominique. En effet, ce saint patriarche et ses successeurs l'appelaient communément le *Psautier de Marie.*

Ce que raconte Jean Rebellus des Païens qui, avant le temps des Apôtres, auraient fait usage de petits globules ressemblant à ceux du Rosaire, et des Apôtres qui auraient emprunté ce rit aux Païens, changé sa destination et imposé aux fidèles, n'est fondé sur aucune bonne raison et ne jouit d'aucune probabilité. Il serait, en effet, absurde et même horrible de dire que les saints Apôtres ont été les imitateurs du démon. Il est plus croyable que l'infâme habitant de l'Enfer, après avoir connu l'usage des grains à prier chez les Chrétiens, l'a imposé à ses adorateurs. Car tel est le génie du démon de s'approprier criminellement ce que les fidèles font en l'honneur de Dieu.

Personne donc, avant saint Dominique, ne connut et ne mit en pratique cette dévotion du Rosaire que nous possédons maintenant. Et quoique saint Barthélemy ait dit, chaque jour, deux cents fois et Paul le moine trois cents fois la même prière, ils n'ont cependant pas récité le Rosaire selon la méthode et la forme dont nous avons parlé. Le moine Albert, qui faisait chaque jour cent-cinquante génuflexions et récitait autant de fois la Salutation angélique, semble s'être approché du Rosaire plus que les autres, et cependant il ne l'a pas atteint en perfection. De même, en effet, qu'une masse grossière et sans ordre, de pierres et de bois, n'est pas une maison tant que l'art ne leur a pas donné une forme; de même, le Rosaire n'est pas la répétition ou l'assemblage de Salutations angéliques. Ce qui le constitue, c'est leur arrangement et leur réunion en quinze dizaines disposées très-habilement pour la méditation des principaux mystères de la vie, de la mort et de la gloire du Christ et de la Mère de Dieu.

Quant au bienheureux Alain, dont nous apprécions beaucoup l'autorité en cette matière, il doit être compris comme on va le voir, lorsqu'il appelle saint Dominique non le fondateur, mais le rénovateur de cette dévotion : « La dévotion du Rosaire a commencé bien avant saint Dominique. » Vous entendez, quant à la substance ou matière et à la répétition des Salutations angéliques, mais non quant à la méthode,

la forme, la splendeur et l'ordre qu'il possède maintenant. Cet ordre consiste en trois choses :

Premièrement, en une disposition convenable; car les cent-cinquante Salutations angéliques qu'on récitait en bloc, si quelqu'un les a récitées, saint Dominique les a divisées en trois parties. La première a été appelée joyeuse, la seconde douloureuse, la troisième glorieuse.

Secondement, dans la récitation d'une fois l'Oraison dominicale avant chaque dizaine de Salutations angéliques.

Troisièmement, dans l'ornement que chaque dizaine reçoit d'un mystère de la vie de Notre-Seigneur et Rédempteur.

Tout cela prouve certainement assez, et plus qu'il ne faut, que le saint patriarche Dominique a été l'auteur et le fondateur du saint Rosaire. Si quelque esprit entêté faisait à cette vérité quelque objection, vous la trouveriez résolue plus haut.

Il est temps maintenant de faire connaître la dignité, la nécessité, l'efficacité et l'utilité de cette prière digne de toute admiration. Nous ne répèterons pas ce que nous avons déjà raconté plus haut sur ce même sujet, lorsque nous avons parlé du Rosaire considéré comme confrérie.

325e CONFÉRENCE

De la dignité et de l'excellence du Psautier ou Rosaire de Marie.

Sommaire. — 1. Le Rosaire l'emporte sur toutes les autres prières, par la matière. Excellence de l'Oraison dominicale. — 2. Elle l'emporte par son objet. — 3. Elle l'emporte par la forme.

I. — Un grand nombre de causes élèvent cette manière de prier au-dessus des autres formes de prières. Nous les réduirons à trois chefs : la matière, l'objet et la forme. Le saint Rosaire l'emporte donc sur toutes les autres formules de prière.

La matière donne à ce psautier une telle excellence qu'il le met en juste titre à la tête de toutes les autres prières. Thomas à Kempis, cet homme si religieux, dans son *Manuel des moines*[1], fait

[1] Chap. v.

de cette matière cet éloge magnifique : « Parmi toutes les prières et louanges de Dieu, rien n'est plus saint que le *Pater noster*, rien n'est plus doux et plus agréable aux Anges que l'*Ave, Maria:* L'Oraison dominicale l'emporte sur tous les vœux et les désirs des Saints. Elle renferme pleinement et parfaitement toutes les paroles des prophètes, tous les mots si suaves des psaumes et des cantiques. Elle demande toutes les choses nécessaires et loue souverainement Dieu. Elle unit l'âme à Dieu et l'élève de la terre au Ciel ; elle pénètre les nuages et dépasse les Anges. Heureux celui qui médite attentivement toutes les paroles du Christ ! » Aussi les Apôtres ne consacraient-ils l'hostie sainte qu'après avoir récité l'Oraison dominicale, comme l'atteste saint Grégoire en écrivant à Jean, évêque de Syracuse [1]. Mais parlons avec plus de détails de l'Oraison dominicale.

L'Oraison dominicale l'emporte sur toutes les autres formes de prières par l'autorité, la brièveté, l'ordre, la suffisance des demandes, l'efficacité et la nécessité.

Elle l'emporte par son autorité.

Son auteur n'est pas un homme ni un ange, mais le suprême Docteur, le Maître céleste Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, après nous avoir donné la vie, nous a appris à prier, comme dit saint Cyprien, comme, en effet, nous ignorions ce que nous devions demander, pour que nous n'errions pas dans l'incertitude. Il nous a donné dans cette prière une formule concernant toutes les choses qui nous sont nécessaires, afin qu'en pratiquant cette dévotion nous puissions espérer avec confiance obtenir ce que nous demandons. Saint Augustin [2] nous a donné le même enseignement en ces termes : « Comme l'esprit de l'homme, borné et ignorant les choses célestes, ne pouvait connaître ni deviner de quelle manière il devait prier Dieu dignement, Notre-Seigneur et Maître nous l'a lui-même enseigné. »

Elle l'emporte par sa brièveté.

En effet, de même que le Verbe de Dieu incarné s'est abaissé et anéanti jusqu'à prendre la nature humaine, de sorte que celui que le Ciel ne pouvait pas contenir se trouvait renfermé dans

[1] Liv. VII, épître LXIV. — [2] Sermon CXXVI.

une crèche, au témoignage d'Isaïe[1]; de même aussi que la loi évangélique a été abrégée de manière à renfermer tant de promesses, tant de figures, tant de préceptes de l'ancienne loi dans ces deux commandements : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même; » ainsi, le Christ nous a donné une prière courte, convenant parfaitement à tous les sexes, à tous les âges, aux savants comme aux ignorants. La brièveté est très-profitable soit à l'intelligence, soit à la dévotion. A l'intelligence, parce que l'on comprend mieux les choses bien ordonnées que celles qui sont présentées avec diffusion et confusément. A la dévotion, parce que l'affection de celui qui prie se refroidit, s'affaiblit promptement, et que des prières trop prolongées font évanouir l'ardeur de la dévotion. Aussi saint Thomas[2] dit-il : « Il convient que la prière ne dure qu'autant qu'il est nécessaire pour exciter la ferveur du désir extérieur. Lorsqu'elle dépasse cette limite, de sorte qu'elle ne peut pas continuer sans engendrer l'ennui, il ne faut pas la prolonger davantage. » Aussi les moines, en Égypte, récitaient-ils des prières fréquentes, mais très-courtes; c'étaient presque des oraisons jaculatoires, comme l'atteste saint Augustin[3].

Elle l'emporte par l'ordre. C'est un ordre entièrement divin qui nous apprend à demander premièrement les choses qui ont rapport à la gloire de Dieu, et ensuite celles qui touchent à notre salut, et parmi ces dernières nous devons demander d'abord les choses éternelles, ensuite les temporelles, comme nous le montrerons bientôt.

Elle l'emporte par la suffisance des demandes. En effet, tout ce que nous pouvons demander à Dieu qui nous soit nécessaire y est contenu. C'est pourquoi l'Apôtre saint Barthélemy disait de la théologie mystique, d'après le témoignage de saint Denis l'Aréopagite[4] : « La théologie est courte ou longue, et l'Évangile est grand et vaste et en même temps court et concis. Je le dis avec raison de l'Oraison dominicale : elle est courte quant au nombre des paroles; elle est vaste quant aux choses, à l'esprit, aux enseignements et aux vertus de tout degré. » Aussi saint Ambroise[5] s'écrie-t-il : « Oh! que cette prière est

[1] XXIII. — [2] 2e de la 2e, quest. VIII. — [3] Épître CXXI, chap. IX. — [4] Chap. I. — [5] Liv. V *des Sacrements*.

courte et remplie cependant de toutes les vertus! » Saint Cyprien [1] s'exprime ainsi : « Qu'ils sont nombreux et grands les enseignements de l'Oraison dominicale ! Ils sont renfermés dans un petit nombre de mots, mais ils sont si abondants en vertu spirituelle que rien n'y a été oublié et que tout ce que nous demandons dans nos prières et oraisons se trouve renfermé dans cet abrégé de la doctrine céleste. » Saint Augustin [2] dit : « Si vous parcourez toutes les paroles de nos saintes prières, vous ne trouverez rien, j'en suis sûr, que ne contienne et renferme l'Oraison dominicale. »

Tout ce que nous pouvons demander, soit acquisitions de biens, soit éloignement de maux, s'y trouve renfermé. Or, un bien appartient ou à la grâce ou à la gloire, ou à la nature ou à la fortune. Nous demandons le bien de la grâce dans l'Oraison dominicale, lorsque nous disons : « Que votre nom soit sanctifié, » c'est-à-dire qu'il soit connu non-seulement des Chrétiens, mais encore des Païens, des Juifs, des Turcs, des hérétiques et autres infidèles, afin que, abandonnant leurs erreurs, leurs péchés et leurs idoles, ils croient et espèrent en vous, vous aiment, vous louent, vous vénèrent et vous exaltent. Nous demandons les biens de la gloire lorsque nous disons : « Que votre règne nous arrive, » c'est-à-dire que cette béatitude céleste que nous connaissons par la foi, que nous désirons et que nous attendons, s'accomplisse en nous. Et, pour obtenir ce bien, nous vous demandons, par ces paroles : ***Fiat voluntas tua!*** de nous donner la force d'accomplir les préceptes qui nous indiquent votre volonté et de supporter avec égalité d'âme l'adversité comme la prospérité, puisque toutes les deux dépendent de votre volonté. « Sur la terre comme au Ciel, » que nous vous obéissions aussi promptement, aussi joyeusement, aussi parfaitement sur la terre que les Anges et les Saints vous obéissent dans le Ciel. Nous demandons les biens de la nature lorsque nous disons : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, » entendant par pain toutes les choses nécessaires soit à la vie corporelle, soit à la vie spirituelle, comme le pain de l'Eucharistie, le pain de la parole de Dieu, qui sont bien souvent appelés pain, dans l'Écriture. Nous di-

[1] Sermon VI, *de l'Oraison dominicale.* — [2] Épître CXXI, chap. XII.

sons « notre, » c'est-à-dire nous appartenant en propre, que nous avons gagné par notre travail, notre industrie, notre étude ou par un autre moyen légitime, et non pas acquis par vols, rapines, fraudes ou par ruses coupables. « De chaque jour, » afin que nous ne nous inquiétions point du lendemain, mais que nous vivions en ce monde comme des hôtes et des pèlerins, ou *supersubstantiel*, comme dit un autre Évangéliste, c'est-à-dire très-substantiel; afin que nous comprenions qu'il ne faut pas désirer les choses inutiles et de pure curiosité, mais les choses simples, substantielles, nécessaires, sans lesquelles nous ne pouvons pas vivre.

« Donnez-nous. » Quoique nous ne demandions pas et nous n'attendions pas que Dieu fasse pleuvoir la manne du ciel, qu'il nous fasse administrer ses Sacrements par ses Anges, qu'il nous envoie la sagesse infuse pendant notre sommeil; mais que nous désirions manger notre pain, soit corporel, soit spirituel, à la sueur de notre front, nous pouvons cependant dire à bon droit : « Donnez-nous, » soit parce que, sans le secours et la providence de Dieu, nos efforts seraient vains, soit parce que nous désirons recevoir notre nourriture de la main de Dieu, c'est-à-dire sanctifiée, mesurée par lui, de manière qu'elle soit utile au corps et qu'elle ne nuise pas à l'âme, pour que la nourriture corporelle ne détruise point le corps et que la nourriture spirituelle nourrisse l'âme.

« Aujourd'hui, » c'est-à-dire à toute heure, à tout moment, pendant toute la durée de notre existence mortelle et de notre pèlerinage. En effet, il n'est aucun jour, aucune heure, aucun moment pendant lequel nous n'ayons besoin en quelque chose du secours de Dieu, quoique les Sacrements et la nourriture corporelle ne nous soient pas nécessaires chaque jour et à toutes les heures. Le mal est ou bien une faute ou une peine. La première est ou passée, ou présente, ou future. Nous demandons à Dieu de nous en délivrer lorsque nous disons : « Remettez-nous nos dettes. » Par dettes, nous entendons nos péchés, 1° parce que celui qui pêche fait injure à Dieu et par conséquent demeure débiteur à Dieu de la satisfaction due à l'offense; 2° parce que celui-là viole la loi de Dieu; or, la loi de Dieu a pour sanction une peine que doit subir celui qui viole la loi; 3° parce que nous sommes les ou-

vriers de Dieu; nous avons reçu de lui une vigne, c'est-à-dire notre âme à cultiver et dont il attend des fruits au temps marqué; nous avons reçu, en outre, des talents de la nature et de la grâce, afin que nous les fassions fructifier. Mais si nous travaillons avec négligence, nous devenons débiteurs du gain non acquis et de notre coopération insuffisante. C'est pourquoi nous disons : « Remettez-nous nos dettes; » et de crainte que Dieu nous réponde : « Pourquoi réclames-tu une miséricorde, toi qui hais la miséricorde, et comment oses-tu demander mon pardon, toi qui regardes comme une honte de pardonner à tes semblables? » nous avons soin d'ajouter : « Comme nous les remettons à nos débiteurs, » afin de montrer que nous imitons Dieu dans sa miséricorde et que cette vertu nous est chère. Nous demandons à Dieu de nous préserver des fautes présentes et futures quand nous disons : « Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, » afin que, vaincus par elle, nous ne violions point la loi du Seigneur, nous demandons l'éloignement de la peine lorsque nous disons : « Mais délivrez-nous du mal, » c'est-à-dire de tous les maux et particulièrement des malheurs de cette vie que nous a mérités le péché d'Adam. L'Église catholique confirme cet enseignement par son autorité, lorsque, dans le sacrifice de l'autel, après ces mots : *Sed libera nos a malo*, elle ajoute cette explication : « Délivrez-nous, Seigneur, de tous les maux, passés, présents et futurs, » etc. Le mot « passés » se rapporte à la cinquième demande que nous faisons en disant : « Remettez-nous nos dettes. » Le mot « futurs » se rapporte à la sixième demande dans laquelle nous disons : « Et ne nous laissez pas aller à la tentation. » Le mot « présents » a rapport à la septième demande dans laquelle nous disons : « Mais délivrez-nous du mal. »

Elle l'emporte par son efficacité, car rien ne peut toucher davantage Dieu le Père que les prières de son Fils. Et personne ne connaît mieux quelle est la prière la plus efficace sur le cœur de Dieu et de quels biens nous avons le plus besoin que celui que Dieu a constitué notre avocat et notre défenseur. Saint Cyprien [1] s'écrie : « Où trouverons-nous une prière plus spirituelle que celle que nous

[1] VI[e] Sermon, *sur l'Oraison dominicale*.

a donnée Jésus-Christ par qui l'Esprit-Saint nous a été envoyé? Quelle prière sera plus vraie aux yeux de Dieu que celle qui est sortie de la bouche même du Fils qui est la vérité même, de sorte que ce serait non-seulement une ignorance, mais une faute de prier autrement qu'il nous a enseigné? » Saint Jean Chrysostome, *sur saint Matthieu*[1], dit : « Celui qui ne prie pas comme le Christ nous a enseigné n'est point un disciple du Christ, et le Père n'exauce pas volontiers une prière que le Fils n'a pas dictée, car le Père reconnaît son Fils, et il n'accepte pas les paroles que la pensée humaine a imaginées, mais celles que la sagesse du Christ nous a transmises. » Qu'ils méditent ces paroles les pécheurs libellatiques qui préfèrent les mites des parchemins aux prières du Rosaire et qui n'osent pas porter le Rosaire à la main, comme s'il ne convenait qu'aux vieilles femmes et aux anachorètes. Ils pensent être plus agréables à Dieu et voir leurs demandes plus facilement exaucées en lisant qu'en priant; mais ils se trompent. Jésus-Christ, en effet, nous a enseigné à prier et non à lire; il a voulu que la prière fût l'œuvre de la bouche et non des yeux. Aussi l'oraison tire-t-elle son nom du mot *os, oris*, bouche. « Mais, disent-ils, la lecture d'une prière est plus agréable que la récitation du Rosaire; ensuite, lire est une excellente chose et le propre des hommes, des lettrés, des esprits cultivés et intelligents; tandis que réciter le Rosaire est une chose vulgaire et convient aux jeunes filles, aux femmes sans instruction, aux ignorants et aux personnes simples du peuple. » Quelle vanité! L'ennemi du genre humain sait combien la prière sacrée du Rosaire le gêne. Voilà pourquoi il trompe et éblouit les yeux d'un grand nombre de faux savants et leur fait trouver plus de plaisir à feuilleter des livres qu'à réciter le Rosaire. Il voit avec plaisir que les hommes rejettent les commandements de Dieu lorsqu'ils établissent leurs traditions.

Ils recueillent les paroles qu'imagina la pensée humaine; ils négligent celles que divulgua la sagesse éminente de Jésus-Christ. Si j'ai dit ces choses, ce n'est pas que je veuille rien ôter à l'usage des livres de prière, mais c'est que je souhaite que l'Oraison dominicale et la

[1] Chap. VI.

Salutation angélique, récitées dans le Rosaire, soient une prière de plus en plus fréquente. Je ne condamne pas les livres de prière, mais mon but est de combattre l'abus qui porte à abandonner pour eux le saint Rosaire. Il ne s'occupe jamais bien des petits ruisseaux celui qui dédaigne les fontaines; c'est être fou que de rechercher ou de boire une eau trouble et rejeter une eau limpide. L'Oraison dominicale et la Salutation angélique sont des fontaines tout à fait divines; et les livres de prière, quoique très-bons, que sont-ils sinon de petits ruisseaux, et qui sont alimentés par divers confluents? Mais revenons au point d'où l'ardeur pour l'Oraison dominicale nous a entraîné.

Elle l'emporte sur toutes les prières par l'obligation.

Il n'y a, en effet, aucune autre sorte de prière que tous les Chrétiens soient tenus de savoir et de répéter souvent dans ses termes exprès. Dans les *Constitutions apostoliques*[1], il est dit que tous les Chrétiens doivent réciter cette prière trois fois par jour. De même dans le quatrième Concile de Tolède, quatrième session, décret 9e, obligation est faite de ne jamais passer un seul jour sans dire cette prière, que saint Augustin, dans son *Enchiridion*[2], a appelée non sans raison quotidienne. Ensuite, dans le Concile de Reims[3], il est enseigné qu'un Chrétien ne peut se dispenser de savoir par cœur l'Oraison dominicale, ni de la comprendre, ni de la réciter souvent. C'est ce qui fait que plusieurs saints Pères l'ont louée, l'ont recommandée et l'ont expliquée d'une plume savante et habile.

En outre, la Salutation angélique fait le sujet du Rosaire. Nous avons assez parlé précédemment de son importance et de son excellence.

II. — Cette sainte prière excelle par son objet. Elle embrasse, en effet, la vie entière et la Passion de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ et la vie de la sainte Vierge, sa Mère. La principale efficacité du Psautier ou du Rosaire consiste en ceci : méditer sur les mystères de la vie et de la Passion de Notre-Seigneur, entretenir notre foi au sujet de ces mystères, et par là nous habituer et nous exciter à la

[1] Liv. VII, chap. XXV. — [2] Chap. LXXI. — [3] Chap. II.

pratique des vertus. Ce qui, en outre, le compose, comme les quinze *Pater noster* et les cent-cinquante *Ave*, *Maria*, qui ont donné le nom à ce psautier, n'est pas le principal, mais ce sont comme les moyens disposés en vue du but premier et principal, je veux dire la méditation de la vie de Jésus-Christ et de la bienheureuse Vierge Marie. Ce n'est donc pas faire erreur que d'appeler cette formule de prière un abrégé de l'Évangile, et même de tout l'Ancien Testament. En effet, ce qu'ont souhaité les patriarches, ce qu'ont représenté les figures, ce que les Docteurs ont expliqué, ce que les théologiens ont agité dans leurs discussions, le Rosaire le contient en entier. Là, l'esprit doit méditer sur l'Incarnation, la vie, la Passion, la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ; on y rappelle au souvenir ce que souhaitaient les vœux ardents des patriarches, ce qu'annonçaient les prophètes, ce que figuraient tant de sacrifices et de cérémonies, ce que prêchaient lès Apôtres, ce qu'expliquaient autrefois et ce qu'expliquent aujourd'hui les Docteurs et les théologiens dans leurs savants commentaires, leurs discussions et leurs gloses. Et c'est ce qu'ont fait saint Dominique et les Frères prècheurs, compagnons et témoins assidus de sa vie et de ses travaux. Quand ils prêchaient l'Évangile, ils rattachaient au Rosaire l'explication des maximes évangéliques et ils en avaient là comme tout le contenu. D'où leur a été donné le nom de prédicateurs de l'Évangile autant par les acclamations universelles que par la déclaration des papes. Et c'est à bon droit; une seule prédication du psautier est la reproduction et l'annonce de tout l'Évangile, même de tout l'Ancien Testament.

III. — Elle surpasse par la forme les autres prières. En effet, sous quelque rapport que l'on considère le Rosaire, on le trouve achevé et parfait en tout point. Si l'on cherche l'ordre et l'arrangement, qu'y a-t-il de mieux? On l'a disposé sur le modèle du *Psautier de David* dont l'Église, après le très-saint sacrifice de la messe, fait le plus grand et le plus saint usage. Le *Psautier de la Vierge* semble même l'emporter sur celui de David, comme nous le dirons bientôt. Si l'on examine la disposition des parties, qu'y a-t-il de plus beau? Viennent d'abord le signe de la croix et le prix de notre salut; ensuite le Symbole des Apôtres qui nous sert comme à proclamer

notre foi; puis l'Oraison dominicale, comme le fondement des Salutations évangéliques, qui raffermit nos prières et les rend agréables à Dieu. Si l'on veut la brièveté, quoi de plus court? Brièveté de paroles, mais grandeur de pensées; court entretien, mais puissant d'efficacité, d'entraînement, de leçons, de mystères. Il contient les deux grandes manières de prier, la prière vocale et la prière mentale; au point que, si l'on examine soit les termes des prières, soit les sujets de méditation qu'elles comportent, on ne trouvera rien à mettre au-dessus de ces deux grandeurs, rien à préférer au Rosaire. Veut-on considérer ses ornements extérieurs, ses richesses? Qu'y a-t-il de plus brillant? Qu'y a-t-il de plus riche? On croirait que l'Église y a versé tout son trésor, qu'elle l'a de plus embelli des nombreuses indulgences, des nombreux priviléges, des attestations accordées par les Souverains-Pontifes. Ajoutez tant de commentaires des auteurs, tant de pensées des orateurs, tant de discours des personnes lettrées prononcés en son honneur. Si l'on demande la facilité, quoi de plus ordinaire, de plus facile, de mieux à la portée de tous? C'est une prière facile à réciter pour les savants et les ignorants, les gens d'esprit et les personnes sans intelligence; pour les hommes et les femmes, même pour les enfants, les habitants des villes et ceux des campagnes; chez soi, dehors, en voyage, sur terre, sur mer, à la guerre, dans son lit, on peut la réciter. Si l'on désire la sainteté, quoi de plus saint, puisqu'on y passe en revue, on y rappelle dévotement la vie entière de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ et aussi de la bienheureuse Vierge Marie. Et maintenant voyons :

326ᵉ CONFÉRENCE

Quel est le psautier le plus remarquable, celui de David ou celui de Marie?

Sommaire. — 1. Qu'il va être répondu à la question d'après le bienheureux Alain. — 2. En quoi le Psautier de David l'emporte sur celui de Marie. — 3. En quoi le Psautier de Marie l'emporte sur celui de David.

1. — Cette question fut soulevée à l'époque du bienheureux Alain; il l'a lui-même suffisamment éclaircie dans son discours du Rosaire

et dans l'apologie de la Confrérie, adressée au très-vénérable Ferricus, évêque de Tournai, que je vais donner d'après ses propres paroles, mais en abrégé.

II. — Le *Psautier de David* et le *Psautier de l'Ange ou de Marie* se surpassent l'un l'autre et sous divers rapports. Le *Psautier de David* l'emporte sur celui de la Vierge :

Premièrement, par la causalité, parce qu'il a été d'une certaine manière la cause dispositive et figurative du *Psautier de l'Ange*.

Secondement, par la signification, parce que le premier annonce distinctement plus de choses que le second.

Troisièmement, par l'antiquité.

Quatrièmement, par la longueur de la prière, en ce que la récitation de ce dernier demande plus de temps que le *Psautier de l'Ange*.

Cinquièmement, par l'intelligence et la doctrine, vu qu'il se comprend plus facilement et renferme plus d'enseignement que l'autre.

Sixièmement, par l'autorité; en effet, c'est d'après ce qui est ancien que doit se prouver ce qui est nouveau et sans réciproque.

Septièmement, par le fréquent usage qu'en fait l'Église; elle l'a comme prière principale dans les Heures canoniques au moins dans ses éléments.

Huitièmement, par la grandeur et la difficulté, en ce qu'il est plus grand et plus difficile que le *Psautier de l'Ange*.

III. — Le *Psautier de Marie* surpasse celui de David :

Premièrement, par la causalité; il est en effet cause finale, c'est-à-dire sa consommation. Or, la fin est plus noble que ce qui tend à la fin, d'après la philosophie.

Secondement, par la perfection, en ce qu'il a un effet plus noble, soit le Verbe fait chair.

Troisièmement, par l'efficacité; Jésus-Christ, en effet, et la bienheureuse Vierge Marie eurent de bien plus grandes choses par le moyen du *Psautier de l'Ange* que de celui de David. Le Christ fut fait Homme-Dieu, Marie fut faite Mère de Dieu.

Quatrièmement, par l'excellence, en ce qu'il est le commencement du Nouveau Testament qui l'emporte sur l'Ancien, comme un homme

vivant l'emporte sur un homme en peinture. L'Ancien Testament ne fut en réalité que la représentation et la figure du Nouveau.

Cinquièmement, par l'auteur; le *Psautier de Marie* fut dicté par la très-sainte Trinité, prononcé par l'Archange Gabriel et présenté à la bienheureuse Vierge, et celui de David (à ne considérer que l'auteur prochain et immédiat) fut composé par un homme pécheur et offert à l'ancienne Synagogue.

Sixièmement, par la vérité : le *Psautier de l'Ange* est en quelque sorte d'une plus grande vérité que celui de David, en ce qu'il se rapporte au présent ou au passé, et que celui de David, par le moyen de la prophétie, se rapporte à l'avenir. Or, selon Aristote, les assertions sur l'avenir ne sont vraies ou fausses que par la fausseté ou la vérité de l'événement.

Septièmement, par la clarté : le *Psautier de Marie* a été fait dans la lumière, celui de David dans les ombres.

Huitièmement, on va au Ciel après le *Psautier de l'Ange ;* après celui de David, on va dans les Limbes.

Neuvièmement, c'est par le *Psautier de l'Ange* et non par celui de David que la paix universelle a été faite entre Dieu et l'homme[1].

327e CONFÉRENCE

De la nécessité et de l'efficacité des prières du très-saint Rosaire.

Sommaire. — 1. Que l'on a montré précédemment la nécessité du saint Rosaire. — 2. Citation du bienheureux Alain sur l'efficacité du saint Rosaire. — 4. Cette efficacité est prouvée par les miracles. — 4. Elle est prouvée par la délivrance de nombreuses calamités qu'elle a value aux hommes.

I. — Combien a été déjà nécessaire à l'Église de Dieu, depuis son origine, *cette sainte*, cette pieuse institution du Rosaire et son admirable et étonnante récitaton, nous l'avons longuement dit plus haut, à la 316e Conférence, où nous avons parlé en détail des fruits excellents qui en résultent, savoir : l'accroissement merveilleux de la piété chrétienne, le grand nombre de discours, de sacrifices, d'aumônes

[1] Tiré du bienheureux Alain.

qu'elle produit, l'efficacité qu'elle ajoute aux prières. Nous avons soigneusement indiqué combien ce saint Rosaire a fait cesser de discordes, combien d'hérésies il a terrassées, que de victoires il a obtenues sur les ennemis, que de malheurs il a détournés du monde.

II. — Mais nous ne pouvons mieux montrer l'efficacité des prières du très-saint Rosaire qu'en citant le bienheureux Alain, rénovateur et ardent promoteur de cette dévotion. Il s'exprime ainsi dans son Livre *sur le Psautier de la sainte Vierge* : « Que celui qui aime ton saint nom m'écoute, ô Marie. Le Ciel se réjouit, toute la terre s'étonne quand je dis : *Ave, Maria.* Le monde n'est plus rien, le cœur se fond en amour quand je dis : *Ave, Maria.* La tiédeur s'évanouit, la chair se flétrit quand je dis : *Ave, Maria.* La tristesse s'eloigne, une joie nouvelle me vient quand je dis : *Ave, Maria.* La dévotion s'accroît, la componction se forme quand je dis : *Ave, Maria.* L'espérance progresse, la consolation s'augmente quand je dis : *Ave, Maria.* Le cœur se ranime et les dispositions de l'âme tournée vers le mal reviennent au bien quand je dis : *Ave, Maria.* En vérité, elle est si grande la suavité de cette salutation bénie qu'on ne peut l'exprimer dans le langage humain, et il faudrait en parler d'une manière si élevée et si profonde qu'une simple créature ne peut y suffire. »

III. — Cette efficacité est encore prouvée par les fréquents miracles qui se sont accomplis et qui s'accomplissent chaque jour par les prières du saint Rosaire. Que de gens, en effet, par ces prières, ont été délivrés du démon et de toutes sortes de périls! combien d'autres guéris de leurs infirmités, ressuscités des morts, arrachés aux peines du Purgatoire, ainsi que l'attestent les *Livres des miracles du Rosaire!* On peut en lire quelques-uns dans les *Annales* d'Abraham Bzowski, et un bien plus grand nombre encore dans le *Jardin des Roses*, du Père Valérien, de la Lithuanie[1].

IV. — En outre, cette efficacité est constatée par de nombreuses calamités et d'immenses malheurs que les prières du Rosaire ont écartés et détournés du monde. Nous avons rappelé les malheurs

[1] VIe Partie.

d'autrefois dans le passage cité précédemment; ceux plus récents que nous avons pu voir de nos yeux, toujours éloignés de la chrétienté par les prières du Rosaire, nous allons les rapporter.

La révolte de Bohême, qui eut lieu en l'année 1617, sous l'empereur très-chrétien Ferdinand II, avait soulevé presque le monde entier contre l'empereur et contre l'auguste maison d'Autriche et contre le royaume de Pologne, allié de l'empereur. Les Bohémiens hérétiques avec le palatin du Rhin, Frédéric, qu'ils se donnèrent pour roi, après avoir chassé Ferdinand, le roi légitime, avec Gaborius, prince de Transylvanie, et les autres chefs et magnats de la faction calviniste, se réunirent en une seule armée. Vaincus par Ferdinand, l'empereur et roi légitime de la Bohême, ils excitèrent contre les orthodoxes toute la rage des hérétiques, toute la barbarie des Turcs et des Scythes, et ils portèrent le trouble dans tous les États chrétiens. Ils appelèrent les Huguenots contre le roi de France, les Anglais et les Danois et les autres princes hérétiques de la Hongrie et de l'Allemagne contre l'empereur; la puissance des Turcs et la barbarie des Scythes de l'Orient; ils firent venir du nord le faux roi de Suède, Gustave, et le très-puissant Moscovite, tous, contre les Polonais, favorables à l'empereur. Presque dans toutes ses parties, l'univers s'entrechoquait alors dans une immense guerre. L'empire romain, aussi loin qu'il s'étend, brûlait des flammes de la guerre civile. La Belgique était enflammée du même incendie allumé depuis environ soixante ans par les Hollandais; l'Angleterre était dans le trouble; la France était agitée par la guerre religieuse; l'Italie était attaquée par la France; la Hongrie tourmentée était attaquée, d'un côté par les Polonais, de l'autre par les Barbares, ailleurs par les Turcs et les Tartares; la Bohême recevait le châtiment de sa révolte; le Danemark levait les armes contre César; la Suède partait partout en guerre; la Livonie était livrée au pillage; la Transylvanie rusait de son mieux; l'Autriche était en proie de tous côtés aux invasions des Turcs, des Thraces, des Tartares.

Mais pourquoi rappeler les malheurs des pays étrangers, puisque mon pays en a éprouvé que les prières du Rosaire ont fait cesser? Osman, le tyran des Turcs, et son successeur, Émir, après avoir levé

une armée innombrable dans toute l'Asie, l'Afrique, la Grèce, la Syrie, l'Égypte, la Bulgarie, la Macédoine, la Hongrie, la Moldavie, la Valachie et dans les autres pays à lui soumis, après avoir fait alliance avec le grand khan, chef des Tartares, se jetaient sur la Pologne à la tête de sept cent mille combattants. L'an 1620 il fait un immense massacre des Polonais en Valachie, au delà du Danube ; il tue Stanislas Zolk, le généralissime de leur armée ; il fait prisonniers et emmène dans un dur esclavage les chefs, tribuns, centurions et un grand nombre d'illustres et vaillants guerriers ; l'année suivante, il avait à un tel point répandu la terreur en Pologne et dans les autres pays chrétiens que la plupart, surtout les grands et les riches, s'expatriaient et se rendaient les uns en Allemagne, les autres en Italie, emportant leur bagage et leurs objets précieux et ne se promettant plus aucune sécurité en Pologne, à la suite de cette invasion des Turcs.

Après la dispersion des Polonais par les forces turques, le chef des troupes de Gustave, faux roi de Suède, appuyé par les hérétiques, fit invasion en Livonie et la soumit tout entière à son pouvoir, moins par la violence des armes que parce qu'elle voulut bien capituler aussitôt. Ayant fait la paix avec les Turcs, les Tartares, peuple rapace et famélique, habitué, comme on dit, à tirer du sang d'une pierre, exerçaient depuis quatre ans d'horribles ravages en Russie et en Pologne, qu'ils parcoururent dans tous les sens jusqu'à la Vistule. C'était un triste spectacle de voir notre chère patrie si cruellement ravagée, nos parents bien-aimés, nos proches, nos amis, une foule immense de personnes des deux sexes dans la force de l'âge et de la beauté, liées de chaînes et menées comme un vil troupeau, les femmes accablées de toutes sortes d'outrages, les belles jeunes filles affreusement massacrées ou emmenées dans un honteux esclavage, les villes et les campagnes incendiées, les temples du Dieu très-bon et très-grand pillés et profanés, ou bien souillés par les meurtres et les sacriléges, par le sang de victimes innocentes et des prêtres, le corps du Christ, que les Anges vénèrent, foulé aux pieds des impurs Barbares. Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas être ému de la malheureuse situation dans laquelle se trouva alors la Pologne. Le faux roi de

Suède, Gustave, n'en poursuivait pas moins ses cruautés, séduit par ses succès en Livonie. L'an 1626, appelé par les hérétiques, il envahit sans hésiter la Prusse royale et soumit à sa puissance tout ce pays, principalement les cités et les villes situées soit sur les côtes de la mer Baltique, soit sur les bords de la Vistule, et cela avec l'aide et à la grande joie des habitants hérétiques de ces contrées. Comptant sur la clémence de son parent, le roi de Pologne, il ravagea en tous sens la partie de la Prusse restée fidèle à ce roi, et, sans rencontrer d'obstacle, il passa quatre ans à dévaster, par le fer et le feu, les terres, les campagnes et les villes, y faisant de fréquentes irruptions suivies de carnage et d'incendie, et il en résulta toujours la plus grande perte et un détriment inappréciable du nom polonais. Enfin, rassasié de nos malheurs, il fut appelé en Allemagne par les hérétiques et quelques princes chrétiens qui, ou enviaient à l'empereur Ferdinand tant de victoires et de triomphes, ou redoutaient sa puissance. L'histoire racontera quelles défaites il fit essuyer au saint empire romain.

Ainsi Dieu jugea bon de faire rabattre l'orgueil et l'audace des hérétiques qui, tant en Prusse qu'en Allemagne, sous le prétexte de la liberté de l'Évangile, s'élevaient contre les plus saintes lois et les institutions des ancêtres, contre le consentement très-ancien de l'univers chrétien et contre ses chefs légitimes, se donnant enfin comme leur protecteur. Tels ont été les malheurs, les désastres, les calamités du siècle où nous vivons, et nous en faisons le récit. A ces maux s'ajouta la plus cruelle peste qui s'étendit alors presque dans le monde entier, et fit périr une multitude innombrable d'hommes et d'animaux. Quelle consolation au milieu de tant de malheurs? Dans tant de troubles et de dangers, quel soulagement y avait-il? Des prières incessantes, des supplications, les larmes des fidèles qui imploraient la miséricorde de Dieu, et surtout les prières du Rosaire. En effet, dès que le peuple se mit à réciter publiquement, dans nos églises et ailleurs, cette formule de prière, la situation de la chrétienté s'améliora. Gustave ayant été tué à Francfort, le roi très-chrétien enleva aux ennemis la plupart des places fortifiées et des villes opulentes qui avaient fait défection. Wadislas IV, roi de Pologne, dans la première année de son règne, soumit les Moscovites qui, de concert avec les

hérétiques, avaient conspiré la perte de la Pologne, et il leur enleva le duché de Smolensk et de Ciernickow, que ses prédécesseurs avaient perdu. Devenu la terreur de l'empereur des Turcs, il ne le chassa pas seulement des frontières de la Pologne, mais le força à demander honteusement la paix. Il reprit la Prusse dont s'étaient emparés les Suédois, offrant la soumission des villes, des places fortes et des cités, arrêta les invasions des Tartares, comprima la fougue des Cosaques. Mais, parce qu'il reste des ennemis à disperser, que la révolte des perfides n'est pas apaisée, que les manœuvres des faux politiques ne sont ni endormies ni comprimées, que le terrible esprit du calvinisme n'est pas étouffé, les apostats qui brisent l'alliance, les déserteurs du Christ, pires que le traître Judas, les ennemis mortels de Dieu, les adversaires jurés de la Mère de Dieu, les suppôts de Satan, victimes destinées à Satan, ne s'amendent pas, ne se reposent pas, la tranquillité publique n'est pas encore rétablie; on n'a pas encore songé à indemniser les spoliés; le soldat marche encore; on pille le laboureur, on laisse souffrir le juste. Prions Notre-Seigneur pour que, grâce à l'intercession de la Vierge, Mère de Dieu, notre très-puissante patronne, apaisé par les prières du Rosaire, il ramène en calme cette tempête, il tourne contre eux-mêmes les criminelles tentatives des rebelles à Dieu et à l'empereur, nous délivre de nos maux, nous donne la paix et enfin la gloire éternelle. Ainsi soit-il!

328e CONFÉRENCE

De l'utilité ou des fruits que l'on recueille dans la pieuse récitation du Rosaire.

Sommaire. — 1. Qu'on peut ensuite recueillir du saint Rosaire des fruits spirituels. — 2. Doctrine salutaire de Grégoire VII, pour acquérir la vie bienheureuse. — 3. Le Rosaire nous montre le chemin vers la béatitude.

I. — Combien d'excellents fruits l'Église catholique a recueillis et recueille de jour en jour du Rosaire! Quels grands profits en retire le peuple chrétien quand il donne son nom à cette confrérie! Que d'indulgences, de faveurs, de grâces, de prérogatives il obtient! Que de

consolations il nous vaut dans la vie, à la mort et après la mort, pourvu que l'on observe les règles et les .instructions de cette confrérie, nous l'avons montré précédemment, dans la 320e Conférence. Il nous reste maintenant à montrer quels fruit spirituels recueillent ceux qui font un fréquent usage des prières du saint Rosaire.

Quiconque désire avancer dans la vie spirituelle et désire atteindre la limite de perfection qu'il s'est proposée ne peut trouver des moyens plus faciles, plus à sa portée, plus agréables, plus efficaces pour parvenir à son but que la méditation fréquente des mystères de l'Incarnation, de la vie, de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le culte si excellent de sa très-sainte Mère, la Vierge Marie.

II. — Le célèbre Pontife Grégoire VII, montrant à une comtesse nommée Mechtilde la voie de la perfection, lui prescrivit surtout deux choses dont la pratique devait la conduire facilement et promptement à une vie parfaite et heureuse. La première, c'était de recevoir fréquemment le corps du Seigneur; la seconde, c'était de se mettre complétement sous le patronage de la Mère de Dieu. C'est ce que fera facilement quiconque aura de la dévotion pour le Rosaire. En effet, la sainte Eucharistie est la commémoraison de l'Incarnation et de la Passion du Christ; le culte de la bienheureuse Vierge se trouve aussi dans le Rosaire au plus haut degré. Ainsi, quiconque pratique la dévotion du Rosaire se prépare une voie pour arriver à la vie heureuse et parfaite.

La dévotion du saint Rosaire nous enseigne la voie la plus courte et la plus sûre pour arriver au bonheur éternel. Les voies que le Fils de Dieu a parcourues pour le salut du genre humain, en se rendant du sein de son Père dans les entrailles de la Vierge et du sein de la Vierge à la lumière du jour, y sont renfermées. Les voies suivies par la glorieuse Marie, Mère de Dieu, pour arriver à l'heureuse et éternelle patrie, y sont pareillement indiquées. Les voies parcourues par le Christ sont l'humilité, la douceur, la patience, la charité et les autres vertus du Christ. Les voies suivies par la Vierge sont la foi, l'espérance, la charité, l'obéissance, la chasteté, tout autant de vertus qui sont proposées à notre méditation dans le Rosaire. Le Rosaire est donc bien, comme nous l'avons dit, l'abrégé de l'Évangile.

La récitation de cette prière nous rappelle ce que nous devons croire, espérer et aimer, ce que nous devons honorer et ce que nous devons faire, fuir, désirer et mépriser. Aussi peut-on appliquer ici cette maxime de Célestin dans sa *Lettre à Gallus*[1] : « La loi de la prière nous révèle les règles de notre croyance, » et nous pouvons ajouter les règles de notre conduite.

III. — Si donc vous voulez vous soustraire au vice et éviter le péché, récitez le Rosaire, et en priant méditez sur ce que le Fils de Dieu a fait et souffert pendant trente-trois ans, afin qu'il vous délivre de tous vos vices et de tous vos péchés.

Si l'orgueil vous enfle, si l'ambition vous tourmente, si la luxure vous souille, ayez souvent recours au Rosaire. Il vous apprendra qu'il n'y a pas de roses sans épine, et qu'une lourde charge accompagne toujours les honneurs et les prélatures. La rose se flétrit rapidement, et c'est ainsi que passent et s'évanouissent le temps, les plaisirs de la chair et la gloire du monde. Saint Ambroise, dans son *Hexaméron*[2], exprime cette pensée en ces termes magnifiques : « C'est en vain que vous brillez par la splendeur de votre noblesse, par la grandeur de votre puissance, par l'éclat de votre vertu, vous aurez toujours une épine près de vous; toujours les épines naîtront sous vos pas, et la grâce ne dure pas longtemps. La course rapide de notre vie nous flétrit comme des fleurs. »

Si vous désirez avoir une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, cultivez le Rosaire. Cette prière excite la foi, fortifie l'espérance, enflamme la charité en rappelant à notre souvenir les mystères de la vie, de la passion et de la mort de notre Sauveur.

Si vous aimez l'humilité, la douceur, la patience, la charité, la chasteté et les autres vertus du Christ et de sa Mère, et si vous désirez en orner votre esprit, récitez le Rosaire, vous y trouverez des exemples vivants et parfaits de toutes les vertus, le Christ et Marie, qui vous donneront les enseignements les plus clairs sur la manière de vivre et les plus beaux exemples de toutes ces vertus. Voici ce qui a été dit par saint Ambroise[3] : « Marie fut telle que sa vie doit servir

[1] Chap. xv. — [2] Liv. III, chap. xiii. — [3] Liv. I *des Vierges*.

de modèle et de règle à tous. » Elle a éclairé les mortels de tout âge, de toute condition et de tout rang. Comme vierge, elle sert de modèle et fournit une règle de vie aux vierges; comme épouse, aux personnes mariées, et comme veuve aux veuves. Les hommes qui vivent dans les honneurs comme ceux qui en sont privés, les pauvres comme les riches, doivent marcher sur ses traces.

Si vous désirez visiter les Lieux sacrés, vous n'êtes pas obligé d'affronter les difficultés d'un long voyage, de parcourir la moitié de l'univers, de franchir les hautes montagnes et la vaste étendue des mers. Récitez dévotement le Rosaire, et vous pourrez, en méditant sur les mystères qu'il nous propose, vous trouver quand vous voudrez devant le Sauveur et la Vierge sa Mère. Vous pourrez jouir presque chaque jour de leur présence, de leur conversation, de leur commerce et habiter avec eux. Vous pourrez entrer souvent dans cette demeure où la Vierge sainte, saluée par l'Archange, a conçu le Fils de Dieu dans son chaste sein. Vous pourrez pénétrer dans la maison de Zacharie, où la bienheureuse Vierge rendit visite à sa cousine Élisabeth. Vous pourrez visiter l'étable de Bethléem, dans laquelle le Christ est né, le temple de Jérusalem dans lequel il a été offert et où il a été trouvé au milieu des Docteurs. Vous pourrez entrer aussi souvent que vous voudrez dans le jardin de Gethsémani, où le Christ, répandant une sueur de sang, pria son Père. Vous pourrez voir la colonne à laquelle il a été attaché pour être cruellement flagellé, et la couronne d'épines qu'on lui a placée sur la tête. Vous pourrez assister à cette funeste procession dans laquelle le Christ, portant sa croix, se rendait sur la colline qui porte le nom de Calvaire. Il vous sera possible d'entrer chaque jour dans le prétoire de Pilate, dans la maison d'Anne et de Caïphe, dans la cour d'Hérode, de monter sur la montagne du Calvaire et y entendre les opprobres, les calomnies, les blasphèmes prodigués au Sauveur, y voir les dérisions, les moqueries, les blessures et enfin la mort ignominieuse qu'il eut à supporter. Vous pourrez chaque jour contempler le Seigneur ressuscitant et montant au Ciel. Vous pourrez parcourir cette maison, ou cénacle, dans laquelle l'Esprit-Saint, descendant visiblement sur les disciples, les remplit de sa grâce, et y voir la glorieuse Mère de Dieu assise au milieu des

Apôtres et des autres fidèles. Vous pourrez visiter chaque jour tous les autres lieux de la Palestine que le Christ, Notre-Seigneur, et la bienheureuse Vierge Marie ont ennoblis, consacrés et illustrés de leur présence et sur lesquels ils ont laissé les traces de leurs pieds. Vous pourrez même à chaque instant monter en esprit dans le Ciel empyrée et y contempler le Christ, Notre-Seigneur, et sa sainte Mère, revêtus de leurs corps glorieux, et admirer leur triomphe, leur gloire et leur exaltation. Oh! trois et quatre fois heureux celui qui peut obtenir cette grâce de la bonté et de la munificence divine!

Si vous voulez vous exciter à l'honneur de Dieu et à la reconnaissance envers lui, pratiquez la dévotion du Rosaire. Car rien n'est plus puissant, rien n'est plus efficace, rien n'est plus agréable à Dieu que de méditer fréquemment sur la vie et la personne du Christ et sur les bienfaits nombreux et immenses qu'elles nous ont procurés.

Si, enfin, vous désirez goûter la douceur d'esprit, arrêter l'impétuosité des différentes affections, recueillir votre esprit des bruits et sentir en vous le sentiment de la dévotion, récitez souvent le Rosaire, c'est le meilleur moyen et la voie la plus sûre pour retenir et charmer en même temps la faculté imaginative. Tandis que la langue récite des prières vocales, l'esprit s'arrête avec plaisir à la contemplation des mystères de la vie du Sauveur et de sa très-sainte Mère, qui correspondent à chaque dizaine. Il vous sera avantageux de lire nos exercices ou pratiques de méditation pour les prédicateurs et les promoteurs du très-saint Rosaire, pratiques que nous donnons plus bas, et la fin de l'invocation présente, où nous exhortons à répéter souvent cette prière du Rosaire.

Comme cette prière est si utile et si salutaire, il est convenable et juste, et même nécessaire, que nous la récitions souvent, que nous contemplions en elle la majesté de Dieu et la dignité de sa très-sainte Mère. De cette manière, à la place de couronnes de roses, nous recevrons un jour le diadème de la gloire éternelle et du bonheur céleste. Amen.

329e CONFÉRENCE

La manière de réciter, ou les diverses formules de prières du saint Rosaire, conviennent aux religieux comme aux séculiers.

Sommaire indiqué par le titre de la Conférence.

Pour exciter de plus en plus dans le cœur des hommes le goût des choses spirituelles et la dévotion envers Dieu, et pour opposer une barrière aux écarts de notre esprit, excessivement faible et inconstant, des hommes pieux et savants, autant séculiers que réguliers, de divers Ordres, ont imaginé, composé et nous ont transmis diverses manières de prier, grâce auxquelles les personnes même les plus ignorantes peuvent réciter le saint Rosaire aussi dignement qu'utilement et facilement.

Quelques auteurs ont attaché les quinze mystères à cinq dizaines du Rosaire. Mais cette manière de prier, bien qu'elle soit pieuse, n'est nullement conforme à la tradition et à l'enseignement du premier inventeur du Rosaire. Ce dernier, en effet, a voulu, établi et ordonné que le Rosaire consisterait en cent-cinquante Salutations angéliques, afin d'imiter le *Psautier de David*, salutations divisées en quinze dizaines avant chacune desquelles on place l'Oraison dominicale.

D'autres accompagnent la récitation de chaque salutation de la méditation d'un mystère, et attachent ainsi aux cent-cinquante Salutations angéliques cent-cinquante mystères du Christ, autant ceux qui ont rapport à sa divinité que ceux qui regardent son humanité. Cette manière de prier appartient au bienheureux Alain. Goswein, de notre Ordre, l'a prouvé dans un petit livre intitulé *Jardin fermé, cultivé et semé de fleurs par tous les serviteurs de Marie dans le saint Rosaire*. Cette manière de prier est très-pieuse et convient parfaitement aux hommes et aux femmes versés dans la contemplation ; mais comme elle est très-longue, il ne faut la proposer au peuple qu'avec prudence, de crainte que, s'imaginant que tout cela fait partie de l'essence du Rosaire, ils ne soient effrayés de sa longueur et n'abandonnent une prière si salutaire.

D'autres, après chaque Salutation angélique, lorsqu'ils ont prononcé le nom très-doux de Jésus, rappellent une des cent-cinquante prérogatives ou bienfaits particuliers, accordés par Dieu à la bienheureuse Vierge, au lieu des mystères de la vie de notre Sauveur ou de la bienheureuse Vierge. Cette manière de prier le Rosaire se trouve dans *le Verger* du Père Vincent Hensberg, de l'Ordre des Prêcheurs, et a été exposé par Goswein dans le livre précité; quoiqu'elle soit très-pieuse et doive être fortement conseillée aux hommes religieux et aux femmes livrées à la contemplation, il ne faut cependant pas en général la proposer au peuple à cause de sa longueur considérable, pour qu'il ne perde pas la dévotion et afin qu'il ne soit pas détourné de ses travaux et des occupations que réclament les intérêts de famille.

D'autres n'ajoutent rien aux Salutations angéliques, mais, après avoir choisi un mystère en mémoire duquel ils vont réciter un *Pater* et dix *Ave, Maria*, ils font suivre chaque dizaine d'une prière conforme à ce mystère. Cette manière était suivie par le révérend Père Abraham Bzowski, qui nous l'a transmise dans un petit livre écrit spécialement sur le Rosaire. Le Père Goswein en a parlé aussi dans le livre cité plus haut. Cette manière est sans doute excellente, mais elle ne convient qu'aux gens de lettres, comme celle qu'a imaginée le Frère Jacques Alvarès de la Société de Jésus, et que l'on trouve aussi dans Goswein.

D'autres divisent l'Oraison dominicale et la Salutation angélique en parties ou points, et développent chaque point en particulier, de la manière que nous avons fait plus haut pour la paraphrase de l'Oraison dominicale et de la Salutation angélique. Cette méthode a été approuvée par Jean de Bourges, de la Société de Jésus. Elle est bonne, excellente, mais ne convient qu'aux gens de lettres et à ceux qui se livrent à la contemplation.

Celui qui le désirera pourra voir plus haut notre exposition et paraphrase sur le *Pater* et l'*Ave*, *Maria*.

D'autres, à chaque Salutation angélique, méditent sur quelque vertu particulière de la sainte Vierge, comme son amour ardent envers Dieu et le prochain, son humilité, sa parfaite obéissance, sa pu-

reté sans tache, sa douceur, sa modestie, sa mortification, sa patience, sa prudence, sa sobriété, son silence. Cette manière de réciter le Rosaire a été proposée par Jean de Bourges, dans un livre *sur le Rosaire*. Elle convient très-bien aux personnes intelligentes et instruites, et exemptes d'autres travaux et occupations. Si quelqu'un désire l'employer, il trouvera une abondante matière à méditation sur les vertus de la sainte Vierge dans notre ouvrage, à l'invocation *Miroir de justice*.

D'autres, après chaque Salutation, lorsqu'ils sont arrivés au mot *Jésus*, ajoutent verbalement une des réflexions qui vont suivre. Ils disent donc : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et béni soit le fruit de vos entrailles. »

Dans la première partie : « *Jésus*, que, vierge, vous avez miraculeusement conçu, à l'annonciation de l'Archange. Que, vierge, vous avez porté dans votre sein en allant visiter Élisabeth. Que, tout en restant vierge très-pure, vous avez enfanté sans douleur et avec une joie suprême. Que, vierge, vous avez porté du Temple dans vos mains virginales et offert à Dieu le Père. Que vous avez perdu à Jérusalem, lorsqu'il avait douze ans, et que vous avez retrouvé trois jours après, au milieu des Docteurs. »

Dans la seconde partie : « *Jésus*, qui, agonisant dans le jardin, a sué du sang pour nous. Que les Juifs, après l'avoir dépouillé de ses vêtements et l'avoir attaché à une colonne, flagellèrent cruellement. Que les Juifs tournaient en dérision après l'avoir couronné d'épines, frappé de verges et revêtu d'une robe de pourpre. Qui a porté sur ses épaules sacrées le bois pesant de sa croix. Qui, crucifié entre deux voleurs, est mort ignominieusement pour nous. »

Dans la troisième partie : « *Jésus*, qui est ressuscité le troisième jour et qui a apporté la joie, à vous, sa Mère. Qui sous vos yeux et en présence des Apôtres, est monté glorieusement sur tout le Ciel. Qui a envoyé du haut des cieux son Saint-Esprit à ses disciples et à tous les fidèles. Qui vous a transportée, vous, sa Mère, et élevée au-dessus de toutes les puissances du Ciel et placée à sa droite. Qui vous a magnifiquement glorifiée en corps et en âme. »

L'illustre et pieux Docteur Martin Navarrus nous a transmis la manière suivante de réciter le Rosaire, manière qu'il a pratiquée pendant trente ans.

Premièrement, avant l'Oraison dominicale, il se mettait en la présence de Dieu; ensuite, avant la récitation de la Salutation angélique, il tâchait de se représenter, par l'imagination, la bienheureuse Vierge occupée d'après le mystère sur lequel il méditait, c'est-à-dire parlant avec l'Archange, saluant sainte Élisabeth, adorant son Fils dans la crèche. Troisièmement, à la fin de chaque décade, comme pour réjouir son esprit, les yeux de l'âme fixés sur la bienheureuse Vierge, comme si elle avait été présente et la priait en ces termes :

A LA FIN DE LA PREMIÈRE DIZAINE.

« Que les Anges, ô glorieuse Marie, Vierge et Mère, que les Archanges, les Vertus, les Puissances, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins, avec lesquels nous espérons vous voir un jour et vous honorer, vous bénissent dix mille fois ! Amen. »

A LA FIN DE LA SECONDE DIZAINE.

« O glorieuse Vierge-Mère, qu'Adam, Ève, Élie, Énoch, les Patriarches, les Prophètes, les Innocents, saint Jean Baptiste et tous les Saints de l'Ancien Testament, avec lesquels nous espérons, etc., vous bénissent vingt mille fois ! »

A LA FIN DE LA TROISIÈME DIZAINE.

« O glorieuse Vierge-Mère, que Pierre, Paul, tous les Apôtres, Jean et tous les Évangélistes, Étienne et tous les disciples du Seigneur, Sébastien et tous les glorieux martyrs, avec lesquels, etc., vous bénissent trente mille fois ! »

A LA FIN DE LA QUATRIÈME DIZAINE.

« Que tous les saints Confesseurs, Silvestre, Grégoire, Ambroise, Augustin, Jérôme, Isidore, Martin, Benoît, Bernard, Dominique, François et tous les autres évêques, Docteurs, moines et ermites,

vierges, veufs et maris, avec lesquels, etc., vous bénissent quarante mille fois! »

A LA FIN DE LA CINQUIÈME DIZAINE.

« O glorieuse Vierge-Mère, que sainte Anne, votre mère, que les deux Marie, vos sœurs, c'est-à-dire vos parentes, Magdeleine avec ses amies, Marthe et Marcelle, avec vos amies et vos servantes, Agnès, Cécile, Agathe, Lucie, Catherine, et toutes les autres saintes martyres, vierges, veuves et mariées, avec lesquelles nous espérons vous voir un jour et vous honorer dans le Ciel, vous bénissent cinquante mille fois! Amen. »

Rien ne vous empêchera d'ajouter les noms des autres Saints pour lesquels vous aurez une dévotion particulière.

Cette manière de réciter le Rosaire, qu'un grand nombre de personnes aiment et pratiquent à cause de sa brièveté, alliée à beaucoup de piété, est excellente et très-pieuse. Je l'emploie moi-même, et je conseille aux autres de l'employer, à une condition que j'indiquerai plus loin.

D'autres, après avoir prononcé dans la récitation angélique, ce mot sacré de « Jésus, » ajoutent :

Dans la première partie : « Jésus, que nous prions de mettre en nous une foi droite, une espérance ferme, une charité perpétuelle. »

Dans la seconde partie : « Jésus, que nous prions d'éclairer notre intelligence, d'enflammer notre volonté, de fortifier notre mémoire. »

Dans la troisième partie : « Jésus, que nous prions de nous inspirer de saintes pensées, de modérer notre langage, de diriger nos œuvres. »

Ils terminent chaque dizaine par cette commune glorification de la très-sainte Trinité : *Gloria Patri et Filio,* etc.[1].

Cette méthode ne déplaît point, elle est même très-approuvée, pourvu que dans chaque dizaine on médite pieusement sur le mystère indiqué par l'auteur du Rosaire.

Jérôme Xavères, supérieur général de l'Ordre des Prêcheurs et ensuite cardinal de la sainte Église romaine et premier ministre du

[1] De Bourges, endroit précité.

roi d'Espagne, aimait cette manière de réciter le Rosaire et voulait qu'on la mît en pratique dans l'église de Sainte-Marie sur Minerve, alternativement, c'est-à-dire en deux chœurs, comme l'on fait pour le *Psautier de David* et de la manière suivante :

Premièrement, lorsque le précédent avait dit : *Deus in adjutorium meum intende*, le chœur répondait : *Domine, ad adjuvandum me festina. Gloria Patri*, etc., jusqu'à la fin.

Ensuite on récitait une hymne pour la partie joyeuse, l'hymne *Quem terra, pontus, sidera;* à la seconde, c'est-à-dire la partie douloureuse, l'hymne *Stabat Mater dolorosa,* etc.; à la partie joyeuse, l'hymne *O gloriosa Domina.*

Ensuite le prêtre ou le précédent proposait les points de méditation du premier mystère, ensuite du second, et ainsi de suite.

Alors le premier chœur commençait : *Pater noster*, jusqu'à ces mots : *in cœlo et in terra*; l'autre chœur poursuivait : *Panem nostrum quotidianum* jusqu'à la fin. Ensuite le premier chœur : *Ave, Maria*, jusqu'à *ventris tui*, et l'autre reprenait : *Jesus, sancta Maria*, jusqu'à la fin.

Après la récitation d'un *Pater noster* et de dix *Ave, Maria*, on ajoutait *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto. Sicut erat*, etc. Le prêtre ou celui qui présidait récitait ensuite une antienne avec le verset et l'oraison correspondant à ce mystère. Cette méthode, pour la récitation du Rosaire, est insérée mot à mot dans le livre sur le Rosaire qui est intitulé *Jardin planté de roses*[1]. Cet ouvrage a été édité par un religieux de notre Ordre, le révérend Père Valérien, de Lithuanie, docteur en théologie. Examinez si cette méthode vous sourit. Pour moi, elle me paraît fort recommandable, et je la vois employée dans un grand nombre d'églises pour la récitation publique et solennelle du très-saint Rosaire; je ne désapprouve pas qu'on en retranche quelque chose, car, parmi les gens du peuple, il en est peu qui retiennent de mémoire ces hymnes, ces antiennes, ces versets, ces oraisons, et qui, à cause de leurs occupations domestiques ou autres empêchements, veuillent les réciter tous les jours. Aussi nos pères, qui ont mis en

[1] Part. VI, chap. XIX.

pratique cette méthode, agissent-ils sagement en se contentant de quelques prières préparatoires, qu'ils jugent essentielles pour exciter une plus grande dévotion dans le peuple ; ils rendent la récitation du Rosaire plus courte pour que le peuple ne perde pas la dévotion et qu'il puisse vaquer à ces travaux. Pour les gens lettrés et moins occupés aux travaux, je suis d'avis et je conseille l'observation de cette méthode, surtout dans la récitation publique et solennelle du Rosaire.

Valérien, de Lithuanie, dans la seconde partie du livre dont nous venons de faire mention, chapitre XIII, jugea que cette manière de réciter le Rosaire était la meilleure, et, non content de la faire connaître par ses ouvrages, il la fit écrire sur des tablettes et afficher publiquement dans les églises.

PREMIÈRE PARTIE.

MYSTÈRES JOYEUX.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

1° ANNONCIATION.

Après avoir fait cette pieuse médiation, recommandée par Navarro, et que nous avons fait connaître plus haut dans cette invocation, dites :

« L'Archange nous annonce que Jésus, mon amour, doit naître de vous, ô Marie, Vierge Mère. »

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez dix mille fois bénie, Vierge Mère, glorieuse Marie, par tous les saints Anges, les Archanges et tous les esprits de la cour céleste, avec lesquels nous espérons vous voir un jour et vous honorer dans le Ciel. Ainsi soit-il.

2° LA VISITATION.

Jésus, mon amour, renfermé dans votre sein, est venu avec vous visiter Élisabeth, votre cousine.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez vingt mille fois bénie, Vierge Mère, glorieuse Marie, par tous les saints patriarches, les prophètes, les innocents et par saint Jean Baptiste, avec lesquels nous espérons vous voir un jour et vous honorer dans le Ciel. Ainsi soit-il.

3° La Nativité de Notre-Seigneur.

Au milieu des concerts des Anges, naît de vous, Vierge Marie, joyeuse Mère, Jésus, mon amour.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez trente mille fois bénie, Vierge-Mère, glorieuse Marie, par tous les saints Apôtres, par les disciples du Seigneur, par les Évangélistes et par tous les saints martyrs, avec lesquels nous espérons vous voir un jour et vous honorer dans le Ciel. Ainsi soit-il.

4° La Présentation au Temple.

Vous offrez, Vierge Marie, joyeuse Mère, à Dieu le Père, dans le Temple, Jésus, mon amour.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez quarante mille fois bénie, Vierge-Mère, glorieuse Marie, par tous les saints Confesseurs, par les Docteurs, les évêques, les moines, les ermites, les fondateurs d'Ordres et les vierges, par les veufs et les époux, avec lesquels nous espérons vous voir un jour et vous honorer dans le Ciel. Ainsi soit-il.

5° Jésus retrouvé dans le Temple.

Vierge Marie, Mère joyeuse, vous retrouvez Jésus, mon amour, dans le Temple, au milieu des Docteurs.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez cinquante mille fois bénie, Vierge-Mère, glorieuse Marie, par sainte Anne, votre mère, par Élisabeth, Marie-Madeleine, Marthe et Marie, par toutes les saintes vierges, les veuves et les épouses, avec lesquelles nous espérons vous voir un jour et vous honorer dans le Ciel. Ainsi soit-il.

Credo in Deum, etc.

DEUXIÈME PARTIE.

MYSTÈRES DOULOUREUX.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

1° Prise de Jésus.

O Marie, Mère affligée, Jésus, mon amour, sur le point de souffrir sur la croix, prie dans le Jardin et est pris par les Juifs.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez dix mille fois bénie, etc.; comme plus haut.

2° Flagellation de Jésus.

O Vierge Marie, Mère affligée, Jésus, mon amour, est lié à la colonne et flagellé.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez vingt mille fois bénie, etc; comme plus haut.

3° Couronnement de Jésus.

O Vierge Marie, Mère affligée, Jésus, mon amour, est couronné d'épines.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez trente mille fois bénie, etc; comme plus haut.

4° Jésus porte sa croix.

O Vierge Marie, Mère affligée, Jésus, mon amour, porte sa croix sur la montagne du Calvaire.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez quarante mille fois benie, etc; comme plus haut.

5° Crucifiement de Jésus.

O Vierge Marie, Mère affligée, Jésus, mon amour, est attaché à la croix et meurt pour nous.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez cinquante mille fois bénie, etc; comme plus haut.

Credo in Deum, etc.

TROISIÈME PARTIE.

MYSTÈRES GLORIEUX.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

1° Résurrection.

O Vierge Marie, Mère joyeuse, Jésus, mon amour, est ressuscité le troisième jour d'entre les morts.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez dix mille fois bénie, etc; comme plus haut.

2° Ascension.

O Vierge Marie, Mère joyeuse, Jésus, mon amour, le quarantième jour après sa résurrection, est monté au Ciel.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez vingt mille fois bénie, etc; comme plus haut.

3° Descente du Saint-Esprit.

O Vierge Marie, Mère joyeuse, Jésus, mon amour, fit descendre le Saint-Esprit.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez trente mille fois bénie, etc.; comme plus haut.

4° Assomption de Notre-Dame.

Vierge Marie, Mère joyeuse, Jésus, mon amour, vous a transportée au Ciel.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Soyez quarante mille fois bénie; comme plus haut.

5° Couronnement de la sainte Vierge.

O Vierge Marie, Mère joyeuse, Jésus vous a établie reine de tout l'univers.

Pater noster et dix *Ave, Maria.*

Credo in Deum, etc.

Cette manière de réciter le Rosaire est courte, facile, prompte et à la portée de chacun.

Cette formule de prières est communément prêchée par nous, et les Souverains-Pontifes l'ont nommée facile, vulgaire, prompte et à la portée de tout le monde. Je crois que les gens simples surtout, ainsi que ceux qui sont retenus par la diversité et la variété de leurs affaires, n'ont pas besoin de se servir de tant de paroles dans la récitation du Rosaire; car ces sortes de personnes, voyant tant de prières, de félicitations et de louanges vocales mêlées au Rosaire, croient que cela leur est très-difficile, cessent le plus souvent de réciter le Rosaire et se refroidissent dans son amour et dans sa dévotion.

Voulant donc rendre cette formule de prière plus facile et plus utile, je vais indiquer une méthode courte, facile et à la portée de tout le monde.

D'abord, ayant fait le signe de la sainte croix : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, » vous réciterez le Symbole des Apôtres : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant.» Vous aurez plus bas les raisons qui autorisent cette manière de commencer.

Vous rappellerez ensuite dans votre mémoire, par une simple intuition, le mystère que vous allez méditer dans cette dizaine, et, plein de cette pensée, vous récitez un *Pater noster* et dix *Ave*, *Maria*. Et vous procéderez ainsi dans toutes les décades.

Pour saisir plus facilement cette méthode, retenez, en peu de mots, ces deux choses :

1° Sur le point de prier, vous repasserez brièvement et comme en passant, avant la récitation du *Paster noster*, cette vérité que Dieu est le Père et le Maître du monde; qu'il est présent en tous lieux et en tous temps, et qu'il daigne vous écouter, vous qui n'êtes que néant et indigne de paraître en sa présence. Bientôt après, vous lui direz humblement et avec un grand repect : *Pater noster*, etc.

2° Toutes les fois que vous méditerez quelque nouveau mystère, vous vous représenterez, en commençant la Salutation angélique, la Vierge-Mère occupée dans le même mystère; dans la première dizaine des mystères joyeux, par exemple, dans le premier mystère, vous tournerez vos regards vers la sainte Vierge, renfermée dans le secret de

sa demeure, elle avec l'Archange Gabriel, tenant un colloque plein d'humilité et de douceur au sujet de l'Incarnation du Fils de Dieu. Vous la représentant ainsi occupée dans ce mystère comme si elle était devant vous, vous vous approcherez d'elle et vous la saluerez comme votre Princesse et votre Reine, en lui disant dix fois avec toute la soumission, la vénération et le respect dont vous êtes capable : *Ave, Maria*. Vous observerez cette méthode dans tous les mystères. Cette manière de réciter le Rosaire est courte, prompte et facile.

Si vous avez eu le loisir et si vous désirez réjouir votre âme d'une joie toute spirituelle, et l'empêcher de se porter vers les choses extérieures, il sera très-utile, avant chaque dizaine, après avoir pensé dévotement au mystère que vous allez méditer, d'exciter en vous des affections d'amour envers Dieu, de douleur de vos péchés, de joie, de félicitation ou de compassion, selon le mystère qui va vous occuper et de dire : « Vierge Marie, Mère... Jésus, mon amour, » etc.; comme nous l'avons indiqué pour chaque mystère, d'après le Père Valérien et autres auteurs.

3° On pourra faire précéder la récitation du Rosaire de ce verset : « Seigneur, ouvrez mes lèvres, et ma bouche annoncera votre louange; » ou bien de celui-ci : « Permettez-moi de vous louer, Vierge sainte; rendez-moi fort contre vos ennemis. » C'est ainsi que l'enseignait Jean de Carthagène, de l'Ordre des Mineurs, célèbre écrivain de cette époque et panégyriste illustre de la sainte Vierge.

4° A la fin de chaque dizaine, pour rendre grâce à Dieu, on pourra ajouter cette glorification ordinaire de la très-sainte Trinité : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto. Sicut erat*, etc.

5° On pourra, il sera même très-convenable, à la fin de chaque dizaine, pour reposer l'esprit, de fixer les regards de son âme sur la sainte Vierge, comme si vous la voyiez occupée dans les mystères que vous venez de contempler; vous lui parlerez affectueusement, et, si le lieu le permet, vous ferez la génuflexion, vous élèverez vers elle vos yeux et vos mains, ou bien vous ferez quelque autre signe extérieur d'adoration, et vous lui direz : « Soyez dix mille fois bénie, » etc.; après la seconde dizaine : « Soyez vingt mille fois bénie, » etc.;

après la troisième : « Soyez trente mille fois bénie, » etc. ; après la quatrième : « Soyez quarante mile fois bénie, » etc.

Ainsi, autant de dizaines de Salutations angéliques vous offrirez à la Vierge en récitant le Rosaire, autant ce Rosaire vous servira à lui offrir de milliers de louanges, d'après l'enseignement de Navarrus et de Valérien.

Je vous présente ces douze manières de réciter le Rosaire ; je les ai recueillies de divers auteurs, afin d'aller au-devant de la satiété et de l'ennui de celui qui prie, sachant combien cette parole est vraie : « La variété fait plaisir. » S'il plaît à quelqu'un de réciter le Rosaire en louant, en félicitant, en demandant des vertus, en ajoutant à chaque décade des oraisons à la glorieuse Vierge Marie, tant en prose qu'en vers, qu'il voie Goswein, de notre Ordre ; il livre et donne de longues explications dans son *Jardin du Rosaire*.

Pour nous, venons à l'explication de ce que nous avons dit.

Il y a quatre parties qui complètent cette sainte manière de prier : la Croix, le Symbole des Apôtres, les Oraisons dominicales et les Salutations angéliques, avec les méditations sur les vies réunies du Sauveur et de la très-sainte Vierge. Du courage ! nous allons examiner toutes ces parties.

330e CONFÉRENCE

Pourquoi commençons-nous le Rosaire par la sainte croix ?

Sommaire. — 1. Avant propos. — 2. Cette coutume est enseignée par les anciens Pères. — 3. Tout ce que consacre l'Église, elle le consacre avec la croix. — 4. C'est un précepte de l'Apôtre. — 5. La récitation du Rosaire est une profession réelle de la foi chrétienne. — 6. La croix nous aide à combattre contre les puissances de l'air, contre les hérésies. — 7. Le signe de la sainte croix est l'abrégé de la foi chrétienne et du Symbole des Apôtres. — 8. La croix, par sa vertu, nous prépare à la prière. — 9. Le signe de la croix augmente dans la prière la consolation spirituelle. — 10. La croix chasse loin de nous l'esprit d'orgueil. — 11. Elle nous rappelle le souvenir de toute sorte de vertus.

I. — Nous avons déjà dit que le *Psautier du Christ et de la Vierge* tirait son origine du *Psautier de David*. Or, nous avons vu que le clergé commençait le psautier par le signe de la croix ; il est donc

juste que le peuple chrétien, qui dans sa piété imite le clergé en tout et marche sur ses traces, commence ses psaumes par le signe de la croix. En voici les raisons :

II. — La coutume des fidèles du Christ est que, suivant les enseignements des anciens Pères de l'Église, ils fassent dans toutes leurs actions et dans toutes leurs démarches le signe de la croix sur leur front. Ainsi, saint Martial[1] donnait aux fidèles cet avertissement : « Ayez toujours la croix du Seigneur dans votre cœur, sur vos lèvres et sur votre front. » Tertullien[2] : « Toutes les règles nous enseignent qu'il faut marquer notre front du signe de la croix. » Saint Cyprien[3] : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, que vous soyez debout ou assis, que vous parliez ou que vous vous promeniez, faites ce signe. » Si donc les anciens Pères nous ordonnent de faire le signe de la croix dans toutes nos actions, combien plus faut-il s'en servir dans l'acte principal de la religion, c'est-à-dire dans la prière !

III. — Nous voyons que tout ce qui a été consacré dans l'Église l'a été par le signe de la croix. Nous en avons pour preuve les sacrements très-saints de l'Église; ils ne peuvent être conférés d'après les rites voulues, ils ne peuvent être saints, ils ne peuvent être administrés saintement qu'autant qu'ils sont marqués de la sainteté et de la religion de la croix. Ceci est encore prouvé par les murailles et les toits même du temple, les places et les pierres des autels, les instruments et les vêtements qui composent le mobilier sacré de l'Église. Tout ce qui n'a pas été sanctifié par la bénédiction de la croix est profane et considéré comme nul. Si tout est consacré par la croix, il est convenable qu'elle sanctifie aussi notre prière.

IV. — C'est un précepte de l'Apôtre[4]; il dit : « Tout ce que vous faites, soit en œuvre, soit en parole, faites tout au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendant par lui grâces à Dieu et au Père. » Réciter le Rosaire est louer Dieu en œuvre et en parole; c'est le bénir et l'exalter. Nous n'obéissons pas à ce précepte avec plus de raison et de perfection que lorsque nous commençons par le signe de

[1] Épître I, chap. VIII. — [2] *De la Couronne du soldat.* — [3] *Catéchisme.* — [4] *Épître aux Colossiens,* III, 17.

la croix cette sainte manière de prier. En outre, le Rosaire est une action de grâces que nous rendons à Dieu pour le grand mystère de l'Incarnation et autres bienfaits sans nombre que nous repassons dans notre mémoire. En commençant les prières du Rosaire par le signe de la croix, nous rendons donc grâce à Dieu par Jésus-Christ, selon les préceptes de l'Apôtre.

V. — La prière du Rosaire n'est pas autre chose qu'une profession réelle de la foi chrétienne. Voilà pourquoi, parmi les hérétiques, celui qui porte le Rosaire ou qui affirme être de la confrérie du Rosaire est aussitôt traité de papiste. La croix est la marque du christianisme; aussi un Païen[1] parle-t-il ainsi à sainte Afra : « Je sais qu'ils étaient Chrétiens, car à toute heure ils marquaient leur front du signe de la croix sur laquelle leur Christ est mort[2]. » Dans les persécutions des tyrans, par cela seul que les martyrs imprimaient sur leur front le signe de la croix, ils montraient assez et affirmaient plus qu'il ne fallait qu'ils étaient Chrétiens.

Stratonique, bourreau de sainte Julienne, se convertissant sur le champ, s'écria, en faisant sur lui le signe de la croix : « Et moi aussi, je suis Chrétien[3] ! »

Sainte Suzanne, martyre sous l'empereur Dioclétien, disait, en se signant du signe de la croix : « Je désire m'offrir en sacrifice à mon Dieu[4]. »

Saint Zénon, évêque de Vérone et martyr, disait une parole semblable.

Saint Cyprien[5] dit : « Que mon front soit protégé pour conserver intact le signe du Seigneur; que mes lèvres soient protégées pour que ma langue victorieuse confesse le Christ, mon Seigneur. »

Saint Éphrem[6] appelle la croix le bouclier et l'armure des Chrétiens contre toutes les attaques de leurs ennemis. Aussi portait-il toujours la croix sur son front, ainsi que l'indique un portrait si parfait qu'Éphrem semble vivant. Gérard Wosse l'a mis en tête des œuvres de ce Saint.

Les Éthiopiens chrétiens, les Abyssiniens, par exemple, ont la

[1] D'après Surius. — [2] Surius, dans la *Vie de sainte Afra*, t. Ier. — [3] *Id.*, 17 août. — [4] *Id.*, 11 août. — [5] Épître LVI, *Exhortation au martyre*. — [6] Sermon *sur la Sainte Croix*, t. III.

pieuse coutume de porter des croix suspendues à leur cou; les moines en portent même dans leurs mains, au rapport de Damien Goes[1].

En Afrique, les descendants des Chrétiens, qui vivent dans les montagnes, séparés des Maures, portent comme signe de christianisme une croix imprimée sur leur bras. A une époque plus rapprochée de la nôtre, en l'année 1614, nous lisons qu'au Japon le tyran brûlait les martyrs chrétiens en imprimant avec un fer rouge le signe de la croix sur leur front. Corneille de La Pierre, écrivant sur les prophètes, raconte qu'il les a vus ainsi représentés sur les images qui sont gravées à Rome. Puisque par le Rosaire nous faisons profession de la foi du Christ, il est donc juste que nous le commencions par le signe de la sainte croix.

VI. — Par cette prière nous désirons combattre avec autant de force que de bonheur contre les puissances de l'air, contre les hérésies; en traçant sur notre front le signe de la croix, nous levons l'étendard, nous prenons en mains le signe du salut, nous lançons un trait : « Voici la croix du Seigneur, fuyez, factions ennemies! » Évode de Pavie chantait :

« Que la croix soit ma lance, que la croix soit mon bouclier, qu'elle soit ma couronne. Qu'elle me protége; avec elle je frapperai mes ennemis; par elle je consoliderai l'alliance de la paix. Qu'elle soit mon guide dans mes combats. »

Aussi lisons-nous que des victoires sans nombre, et souvent miraculeuses, ont été obtenues par la vertu du Rosaire. Cette couronne est cette fronde heureuse qui ne frappe jamais le moindre coup sans renverser nos ennemis tant visibles qu'invisibles.

VII.—Le signe de la sainte croix est l'abrégé de la foi chrétienne et de tout le Symbole des Apôtres; il nous enseigne le mystère de la très-sainte Trinité, l'Incarnation et la Passion du Christ et la rémission des péchés. En signant notre front, nous invoquons clairement les trois personnes de la très-sainte Trinité : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. En portant notre main du front jusqu'au bas de la poitrine, nous indiquons que le Christ est descendu de la hauteur des cieux

[1] *Sur les Éthiopiens.*

dans le sein de la Vierge, et que de ce sang très-pur de Marie il a pris notre chair. En portant la main de l'épaule gauche à l'épaule droite, nous marquons que la croix nous a transférés de gauche à droite, qu'elle nous a fait passer de la mort à la vie. En formant le signe de la croix avec la main entière, c'est-à-dire avec les cinq doigts de la main, nous rappelons pieusement les cinq plaies du Christ, notre Sauveur. Voilà les grands mystères de notre foi qu'un seul signe de croix représente et rappelle à notre souvenir, au point que, si un ignorant ne savait rien autre chose, cela seul suffirait pour son salut. Ici, la croix nous retrace, en cet endroit, l'Incarnation; là, la Passion du Christ, tantôt la cause de sa Passion, tantôt la rémission des péchés. Le Rosaire n'enseigne pas autre chose que l'abrégé de tout le Nouveau Testament et de toute la doctrine chrétienne; par une pieuse méditation, il nous fait repasser dans notre esprit tous les mystères de notre salut, et par conséquent toute la vie du Christ, notre Sauveur. La croix étant comme la somme et l'abrégé de tout le Rosaire, celui-ci ayant de si grands rapports avec la croix, c'est avec raison que la croix précède le Rosaire; nous apprenons par là que le Rosaire est cempli des mêmes mystères.

VIII. — Nous plaçons la croix en tête du Rosaire, c'est pour préparer par sa puissance notre cœur à la prière; c'est pour que nous demandions avec plus de charme pour notre cœur et plus de confiance les bienfaits que nous désirons obtenir de Dieu. Le diable n'ose pas inquiéter dans la prière ceux qui se sont fortifiés par le signe de la croix. Saint Cyrille[1] fait entendre ces paroles : « Marquez votre front de la croix, et certainement les démons fuiront au loin, remplis de terreur à la vue de l'étendard du Roi. » Saint Chrysostome[2] s'exprime ainsi : « Que croyez-vous que souffrira le diable, qui vous verra tenir en main le glaive dont le Christ s'est servi pour briser ses forces et pour rompre à grands coups la tête du dragon? » Aussi saint Éloi, évêque de Noyon, faisait-il entendre cet avertissement si salutaire : « Il est bon de nous munir souvent de la croix pour que le souvenir de Dieu nous protége pendant le jour et nous garde pendant notre sommeil. »

[1] *Catéchisme*, 4.—[2] Homélie LV *sur Saint Matthieu*.

Sainte Marie-Madeleine, apparaissant en songe à un religieux de notre Ordre, homme d'une éminente sainteté, lui révéla ceci, savoir : que tant qu'elle vécut dans le désert, dans une solitude horrible et au milieu de rochers affreux, elle joignit à la contemplation de la divinité la plus élevée la considération des mystères de la vie et de la Passion du Christ, et qu'elle mérita que saint Michel la secourût miraculeusement contre les démons. Dans une visite que lui fit ce prince de la cour céleste, il planta à l'entrée de la caverne de Marie-Madeleine une croix mystique sur laquelle on pouvait voir tous les mystères du Christ. On y voyait l'histoire d'Anne et de Joachim, l'enfantement de Jésus, les meurtrissures livides du Crucifié, son sang sacré, ses plaies affreuses, sa croix, son angoisse ; on le voyait ensuite revenant des Enfers et montant au Ciel. Ainsi le raconte Sylvestre Prierias dans sa *Rose d'or*.

IX. — Le signe de la croix augmente dans la prière la consolation spirituelle. Saint Augustin, parlant *sur le Psaume* XXX, adressait à son peuple ces paroles : « Si vous faites ce signe en présence des hommes, si ce signe ne vous fait pas rougir devant les hommes, espérez que Dieu répandra en vous un charme tel que, par ce signe sacré tracé sur votre front, la consolation spirituelle s'augmentera d'une manière merveilleuse dans votre cœur. » En effet, toutes les fois que nous faisons le signe de la croix sur notre front et sur notre cœur, ce signe sacré nous avertit d'entrer dans la méditation des souffrances d'un Dieu crucifié, méditation qui fait naître dans notre cœur une douceur merveilleuse. « Jetons les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, au lieu du bonheur dont il pouvait jouir, a souffert la croix, » dit saint Paul [1]. Cette vue excite en nous une grande espérance et une grande confiance en Dieu. Que n'espérera pas celui qui voit que le Fils de Dieu lui est donné et qu'il s'immole pour lui sur la croix. Et c'est là ce que voit celui qui forme sur son front le signe de la croix.

X. — Le signe de la croix chasse loin de nous l'esprit d'orgueil. L'âme de toute prière bien faite, c'est l'abaissement de l'esprit, ou,

[1] *Aux Hébreux*, XII, 2.

pour mieux dire, l'humilité. En marquant notre front du signe de la croix, nous éloignons tout orgueil de nous. Saint Augustin[1] parle ainsi : « Tout orgueil a l'impudence du front. » Le front, qui possède la ressemblance de la croix du Christ, est anéanti. Notre front ne doit donc pas être impudent ; il faut le couvrir du signe de la croix, selon l'avertissement que nous donne le même Saint *sur le Psaume* CXII. : « N'a-t-il pas de front? Il est impudent. Pour ne pas avoir le front nu, il faut que la croix de mon Seigneur le couvre. » Le front que couvre la croix du Seigneur est resplendissant d'humilité ; il rend la prière souverainement agréable à Dieu, car il est écrit : « La prière de celui qui s'humilie pénètrera les nuées[2]. »

XI. — Le signe de la croix nous rappelle le souvenir de toutes les vertus, comme de la charité, de la patience, de l'humilité, de la mansuétude, de la pauvreté, etc., vertus que le Christ nous montre sur la Croix. En faisant le signe de la croix, nous sommes donc amenés au souvenir de toute sorte de vertus. Périsse le Luthérien Brentz avec la question qu'il s'adresse dans ses *Prolégomènes* : « Que fait le signe de la croix à l'honnêteté de la vie et à la vraie piété ? » Et là-dessus l'impie cherche des difficultés sans nombre ; qu'il ait, lui, et tous les hérétiques qui lui ressemblent, le front couvert de la lèpre de l'hérésie ; qu'il meure avec bruit, l'hérétique ; que l'Enfer tremble ! Pour nous, nous traçons sur notre front le signe de la croix, et nous le portons imprimé sur notre cœur en adressant avec l'Épouse des cantiques cette prière : « Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre main[3]. Le sceau du Christ est sur notre front, pour que nous le confessions toujours ; il est sur notre cœur, pour que nous l'aimions toujours ; il est sur notre main, pour que nous travaillions toujours à notre salut. Ainsi soit-il.

[1] Sermon sur divers sujets. — [2] *Sur le Psaume* CXLI. — [3] *Ecclésiastique*, XXXV, 21.

331e CONFÉRENCE

Pourquoi le Psautier de Marie est-il précédé du Symbole des Apôtres?

Sommaire. — Divisions indiquées par les sous-titres.

Je n'ignore pas qu'un grand nombre ont adopté, dans la récitation du Psautier ou du Rosaire de Marie la pratique suivante : après avoir fait le signe de la croix, ils commencent par l'Oraison dominicale qu'ils font suivre de dix *Ave*, *Maria*, se réservant de réciter le Symbole des Apôtres à la fin de chaque cinquantaine. Je ne blâme personne, mais je crois qu'on doit se servir de la pratique le plus en usage, de celle qui s'appuie sur de bonnes raisons et qui est forte de l'autorité des hommes grands par leur savoir et leur piété.

André Copperstein, écrivain illustre de notre Ordre, panégyriste et propagateur très-fervent en ce siècle du très-saint Rosaire, enseigne, dans son livre *sur le Rosaire de la sainte Vierge*, qu'il fallait observer dans la récitation de cette formule sacrée la méthode suivante : à chaque chapelet, il faut, après avoir fait le signe de la croix sur son front, commencer par le Symbole des Apôtres. Cette méthode m'a toujours plu à cause des raisons que cet auteur indique; je l'approuve et je vais l'exposer après avoir expliqué auparavant la signification du mot symbole :

« En grec et en latin, le Symbole est appelé conférence; c'est parce que les Apôtres, étant encore réunis ensemble, le composèrent en conférant entre eux sur ce qu'ils prêcheraient dans toutes les nations; c'est encore parce que le Symbole contient réunie la foi de toute l'Église catholique. » Ce n'est pas sans raison qu'on le récite avant la prière du *Psautier de Marie* ou du Rosaire.

1° On récite le Symbole parce que l'ordre convenable demande qu'après avoir fait par le signe de la croix la confession et l'invocation de la très-sainte Trinité, nous ajoutions ensuite la confession et le témoignage de notre foi en la très-sainte Trinité.

2° Pour atteindre l'effet de la prière. Quiconque s'avance pour prier

doit avoir la foi, selon cette parole de l'Apôtre[1] : « Car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il y a un Dieu.» Saint Jacques[2] dit ces paroles : « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu... mais qu'il la demande avec foi, sans hésiter. » Le Sauveur lui-même[3] nous donne cet avertissement : « Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière avec foi, dit-il, vous l'obtiendrez. » Le divin Maître attribue à leur foi les nombreux bienfaits que la plupart des hommes ont obtenus de lui; ainsi il dit au Centurion : « Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru[4]. » A ceux qui portaient le paralytique, dès qu'il vit leur foi, il dit : « Hommes, vos péchés vous sont remis[5]. » Et à sainte Madeleine, il adressa ces paroles : « Votre foi vous a sauvée, allez en paix[6] ! » Cette foi, que les Apôtres jugent comme nécessaire avant la prière, cette foi que le Christ exige et récompense dans ceux qui le prient, nous la formulons avant la récitation du *Psautier de Marie*, afin d'obtenir comme eux, avec plus de facilité et de promptitude, l'effet de notre prière. Il est bon de rappeler ici ce que dit saint Jean Chrysostome dans un sermon sur la foi, l'espérance et la charité : « La foi est la source de la justice, l'origine de la sainteté, le principe de la dévotion, le fondement de la religion; c'est par elle que nous approchons de Dieu, c'est par elle que nous nous attachons aux commandements; c'est par elle que nous prions Dieu après avoir purifié notre cœur. » Saint Ambroise[7] fait entendre ces paroles : « J'appellerai le Symbole une clef qui nous dévoile les ténèbres du diable pour laisser arriver à nous la lumière du Christ; les péchés secrets de la conscience se découvrent pour laisser briller ensuite les œuvres éclatantes de la justice. » La foi étant la source, l'origine, le fondement et la clef de la prière, nous faisons donc avec raison précéder le *Psautier de Marie* du Symbole des Apôtres.

3° A cause de l'exemple que l'Église nous donne, notre psautier est, comme nous l'avons dit, une imitation du *Psautier de David*. Or, dans le *Psautier de David*, tant du jour que de la nuit, le clergé commence l'office par le Symbole des Apôtres, comme on peut le voir à Prime et à Matines. La confrérie du Rosaire observe donc avec raison

[1] *Aux Hébreux*, XI, 6.— [2] I, V.— [3] St. Matth.. XXI, 22.— [4] *Id.*, IX, 22.— [5] St. Luc, V, 20. — [6] *Id.*, VII, 50. — [7] Sermon XVIII.

la même pratique dans le *Psautier de Marie;* elle veut que le peuple règle cette manière populaire de prier sur l'imitation des prières ecclésiastiques. Le motif principal est que le Rosaire est une protestation de notre foi; il est, comme nous l'avons dit, la marque qui distingue le fidèle de l'infidèle.

La confrérie du Rosaire veut ensuite que la foi précède la prière. Car, « comment invoqueront-ils Celui en qui ils n'ont point cru? » dit l'Apôtre[1]. De là vient que plusieurs, non contents de réciter le Symbole au commencement du *Psautier de Marie*, le récitent encore à la fin; leur dévotion est louable, puisqu'elle est conforme aux prières canoniales de l'Église catholique, qui commencent et finissent aussi par le Symbole.

4° Pour la confusion des hérétiques. On croit que le très-saint Rosaire a été introduit dans l'Église pour leur extirpation. L'ennemi du genre humain n'a pas cessé et ne cesse d'attaquer jusqu'à ce jour les articles de la foi catholique.

Les premiers trois cents ans qui suivirent la fondation de l'Église furent occupés tout entiers à renverser le premier article du Symbole. Que voulaient les empereurs païens de Rome, les Néron, les Domitien, les Trajan, les Marc-Antonin Vérus, les Sévère, les Maximin, les Dèce, les Aurélien, les Dioclétien, tous ardents persécuteurs de l'Église du Christ, si ce n'est abolir par l'idolâtrie le culte d'un seul Dieu? Quel était le but des Simoniens, des Ménandiens, des Basylidiens, des Valentinistes, des Marcionistes et des Manichéens? Ces hérétiques ne voulaient pas autre chose que détruire un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. Trois cents ans après, le diable rangea de nouveau ses armées pour détruire les autres articles du Symbole, concernant la divinité du Christ, son Incarnation, sa Passion, sa Résurrection, son Ascension, et son arrivée au jour du Jugement. Pour cela, il suscita Sabellius, Paul de Samosate, Photius, Arius, Eunomius, qui ne distinguaient pas la personne du Christ de celle du Père, et par conséquent les détruisaient, comme le dit saint Hilaire, ou qui niaient sa divinité. Il suscita Nestorius, Théodore de

[1] *Aux Romains*, x, 14.

Mopsueste, Eutychès, Dioscore, Apollinaire, Manès, qui, par des artifices et des machinations hostiles, s'appliquèrent à détruire et à renverser le mystère de l'Incarnation, de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension et de l'arrivée du Christ au jour du Jugement. Mais cela ne lui réussissant pas, il s'efforça d'ébranler, par de vives attaques, le huitième article du Symbole, qui concerne le Saint-Esprit, en séparant, en l'année du Seigneur 860, les Grecs du Siége apostolique. Le fondement de ce schisme était l'erreur qui leur faisait affirmer que le Saint-Esprit ne procédait pas du Fils. Les autres années qui suivirent, Satan, dans sa ruse, s'attacha tout entier à détruire les articles qui regardent l'Église, et il s'efforça de le faire avec un grand zèle par les disciples de Bérenger, de Pierre de Bruys, par les Vaudois, par les Albigeois, par les Wiclefflites, par les Hussites, et de nos jours encore par les Luthériens, les Zwingliens, les Confessionistes, les Anabaptistes, les Calvinistes. Mais tous ces efforts furent vains. L'Église, notre sainte Mère, a toujours triomphé de ces armées d'hérésiarques, et elle triomphe encore aujourd'hui, grâce surtout aux prières du Rosaire. C'est en mémoire de ce triomphe que nous faisons précéder le *Psautier de Marie* du Symbole des Apôtres, adressant à la sainte Vierge cette félicitation : « Réjouissez-vous, Vierge Marie, vous seule avez renversé toutes les hérésies dans le monde entier. »

Pourquoi, dans la récitation des cent-cinquante Salutations angéliques, récite-t-on le *Pater noster* avant chaque dizaine ?

Corneille Snebis et Clément Losow enseignent plusieurs raisons. La première est qu'il convient que ce qui regarde l'époux passe avant ce qui appartient à l'épouse. La seconde raison est que cette manière de prier nous est méritoire, toutes nos bonnes œuvres et toutes nos prières tirant leur efficacité du Christ, qui est l'auteur de l'Oraison dominicale. La troisième raison est que, par la prière du Christ, Notre-Seigneur, nous établissions l'intention et la ferveur de notre prière, et que nous déposions ainsi les Salutations angéliques entre les mains de la Vierge qui, de plus en plus gagnée par ces prières, nous présentera à son Fils avec plus de plaisir et de joie. Saint Bernard, sur ces mots *Missus est*, dit cette belle parole : « La prière n'est pas agréable

aux yeux du Sauveur, si elle ne passe par les mains de la glorieuse Vierge. » La quatrième raison est que le Christ est la fin de notre prière; la fin étant la première dans l'intention, il est donc juste et raisonnable de placer en premier lieu la prière du Christ; pour arriver au Christ qui est la fin de notre prière, on récite ensuite la Salutation angélique. Celui qui veut atteindre un but doit nécessairement passer par les moyens. Or, le moyen d'arriver au Christ, c'est la très-sainte Vierge Marie, sa Mère.

Pourquoi ajoute-t-on la Salutation angélique à l'Oraison dominicale?

Il est prouvé par un pieux usage, très-ancien, que ceux qui récitent l'Oraison dominicale la font suivre de la Salutation angélique :

1° Parce qu'il convient qu'ayant été déclarés fils d'adoption par le moyen de Jésus-Christ, et que, après avoir prié, dans l'Oraison dominicale, notre Père céleste de nous donner le bien dont nous avons besoin et d'éloigner les maux, nous revenions ensuite au souvenir de cette Vierge très-sainte qui nous a donné, au monde et à nous, le Sauveur, et qui a ainsi jeté en quelque sorte le fondement de notre salut et de tous les biens présents et à venir.

2° Il est nécessaire que ce que nous demandons au Père céleste nous l'obtenions par le Christ, notre médiateur et notre Rédempteur. Lorsque nous récitons la Salutation angélique, nous voyons aussitôt se présenter à nous Jésus-Christ, le fruit béni du sein de Marie, il augmente la confiance que nous devons avoir tant pour prier que pour obtenir ce que nous demandons.

3° C'est pour nous montrer davantage que, de même que l'un et l'autre sexe ont concouru à la chute du genre humain, la perdition commune des hommes étant venue d'Adam et d'Ève; de même aussi, Dieu a uni pour notre salut l'homme et la femme, le Christ et Marie. Ce qu'il a uni pour exécuter l'affaire de notre salut, nous l'unissons aussi dans notre prière pour obtenir plus tôt la divine miséricorde.

4° Nous devons rendre à notre Rédempteur d'immenses et perpétuelles actions de grâces pour le bienfait de l'Incarnation; il est convenable que nous témoignions cette reconnaissance dans cette Salu-

tation où, non contents de saluer la Vierge Marie comme la coopératrice de ce mystère, nous célébrons encore l'auteur d'un si grand bienfait, Dieu lui-même, qui a comblé la très-sainte Vierge de tous les dons célestes et nous a donné, dans notre malheur, une nouvelle Ève; c'est-à-dire une nouvelle Mère de la vie.

Pourquoi dit-on dix *Ave, Maria,* à la Vierge, Mère de Dieu, et un seul *Pater noster* au Christ, notre Sauveur ?

Notre réponse sera courte :

1° C'est d'abord à cause de la fragilité des hommes et de la brièveté de ces prières; car les *Pater noster* sont plus longs que les *Ave, Maria.*

2° C'est parce que le Christ est le fondement de l'Église et de tous les biens. Le fondement sur lequel on élève plusieurs édifices est toujours un ; c'est la raison pour laquelle on n'offre au Christ qu'un *Pater noster,* sur lequel on élève, pour ainsi parler, plusieurs Salutations angéliques en l'honneur de Jésus-Christ, Notre-Seigneur et notre Dieu, et de sa très-sainte Mère.

Pourquoi dix *Ave, Maria,* ni plus ni moins?

Le nombre dix, dans l'Écriture sainte, est un nombre parfait et mystique. Ce ne fut pas sans raison que Dieu renferma toute sa Loi dans dix commandements; qu'il donna l'ordre de faire le Tabernacle avec dix rideaux et dix couvertures, placés cinq d'un côté et cinq de l'autre[1]; qu'il avait l'intention de ne pas châtier Sodome d'une manière effroyable, si dix justes s'étaient trouvés dans les murs de cette ville coupable[2]. Le serviteur d'Abraham emmena avec lui dix chameaux, pour aller chercher une épouse au fils de son maître[3]. David porta à ses frères les dix pains qu'il avait reçu l'ordre de leur donner[4]. Ils n'agirent pas de la sorte sans un desssein mystérieux de la part de Dieu. Salomon ne se comporta point en téméraire lorsqu'il fit dans l'Oracle deux Chérubins de bois d'olivier, de dix coudées de haut et dont les ailes mesuraient deux coudées[5]; lorsqu'il ordonna de placer dans le Temple dix candélabres d'or, dix tables et différents autres objets, au nombre de dix[6]. Ce ne fut pas sans un but mystérieux que

[1] *Exode* XXVI. — [2] *Genèse,* XVIII. — [3] *Ibid.,* XXIV. — [4] Ier *Livre des Rois,* chap. XVII. — [5] IIIe *Livre des Rois.* — [6] IIe *Paralipomènes,* chap. IV.

Dieu demandait aux prêtres de lui immoler des victimes par dizaine de chaque espèce[1]. Dix talents sont donnés au serviteur fidèle[2]. La santé est accordée à dix lépreux. Évidemment Notre-Seigneur n'agit pas de la sorte sans une mystérieuse raison. Celui qui se permettrait de le nier, non-seulement ne serait pas Chrétien, mais on devrait encore le regarder comme un athée. Qui donc pourrait s'imaginer que Dieu agit par hasard, sans motif, sans dessein et sans utilité? Ce que je pense du nombre dix que l'on trouve dans l'Écriture sainte, je le pense du nombre dix qui se trouve dans notre psaltérion. Le psaltérion de David avait dix cordes[3] : « O Dieu, je vous chanterai un cantique nouveau; je célèbrerai vos louanges sur l'instrument à dix cordes. » Le Psaltérion de Marie a aussi dix cordes, qui sont les dix Salutations angéliques. Saint Prosper, dans l'*Exposition du Psaume* CXLIII^e^, s'exprime de la manière suivante : « Ce cantique est le cantique de la grâce, de l'homme nouveau et du Nouveau Testament. On le chante sur l'instrument à dix cordes, c'est-à-dire il est comme l'harmonieux développement des dix préceptes de la loi. » Ce chant est vraiment parfait en charité, surtout quand il s'agit de la Salutation angélique, qui est répétée solennellement et en cadence, par dizaine, dans le Psaltérion de Marie, en mémoire du dialogue et afin qu'en vénérant de cœur et de bouche la Vierge, Mère de Dieu, par nos salutations, nous puissions l'imiter par nos œuvres. Chaque dizaine, dans le Psaltérion de Marie, est donc la représentation de l'instrument à dix cordes de David et a la même signification. Les dix Salutations angéliques que nous ajoutons à chaque Oraison dominicale nous rappellent aussi l'observance des dix préceptes de la loi.

[1] IIe *Paralipomènes*, chap. IV. — [2] St. Luc, XIX. — [3] Ps. CLXIII.

332e CONFÉRENCE

QUE SIGNIFIE LE NOMBRE CINQ DANS CHAQUE CINQUANTAINE DU ROSAIRE, LE NOMBRE QUINZE DANS TOUTES SES PARTIES, LES TROIS CINQUANTAINES OU LES CENT-CINQUANTE SALUTATIONS ANGÉLIQUES?

SOMMAIRE. — 1. Emploi mystérieux et merveilleux du nombre cinq dans nos saintes Écritures. — 2. Ce que le nombre cinq rappelle dans le Rosaire. — 3. Emploi mystérieux aussi du nombre quinze. — 4. Objection. — 5. Témoignage du bienheureux Alain.

I. — Le nombre cinq est un nombre mystérieux aussi. Personne n'est assez ignorant et assez peu instruit dans les saintes Écritures pour ne pas savoir que ce nombre, employé par elle, est regardé comme sacré. Elles nous parlent des cinq colonnes du Tabernacle [1]; des cinq sicles pour le rachat du premier-né [2]; des cinq villes de refuge [3]; des cinq princes de Madian tués, à la fois, par les Israélites [4]; des cinq rois amorrhéens qui eurent le même sort [5]; des cinq satrapes philistins laissés au milieu d'Israël avec le gouvernement de leurs provinces et le culte de leurs idoles [6]; des cinq explorateurs envoyés par la tribu de Dan [7]; des cinq pierres très-polies de David [8]; des cinq pains de proposition demandés par lui [9]; des cinq guerriers descendus du Ciel et combattant sur des coursiers éclatants de blancheur, pour le triomphe des Machabées [10]; des cinq pains avec lesquels le Seigneur put nourrir cinq mille hommes [11]; des cinq talents donnés comme gain au serviteur fidèle [12]; des cinq portiques de Bethsaïde [13]. Évidemment, ce n'est point sans une raison mystérieuse qu'elles emploient si souvent le nombre cinq.

Elles nous font part également de choses merveilleuses opérées par ce nombre. Ainsi, le mystère de l'Incarnation y est raconté avec magnificence par cinq paroles : « *Fiat mihi secundum verbum tuum* : Qu'il me soit fait selon votre parole [14]. » On y trouve que ce fut au

[1] *Exode* xxv, 27. — [2] *Lévit*, vi. 27. — [3] *Josué*, xxi. — [4] *Nombres*, xxxi. — [5] *Josué*, x, 5. — [6] *Juges*, 3. — [7] *Ibid.*, xviii. — [8] Ier *Livre des Rois*, xxvii, 40. — [9] Ier *Livre des Rois*, xxvii, 3. — [10] *Machabées*, x, 29. — [11] Matth., xiv. — [12] *Id.*, xxv. — [13] Jean, v. 2. — [14] St. Luc, i, 38.

moyen de cinq paroles que le publicain obtint de Dieu sa justification : « *Deus, propitius esto mihi peccatori* : Mon Dieu, soyez-moi propice, car je ne suis qu'un pauvre pécheur. » Que cinq paroles servirent au bon larron sur la croix comme de clef pour entrer dans le Ciel : « *Hodie mecum eris in Paradiso* : Tu seras aujourd'hui avec moi au Paradis. » Que le sacrement d'Eucharistie est produit par cinq paroles : « *Hoc est enim corpus meum* : Car ceci est mon corps. » On y trouve encore que saint Paul, converti, n'adressa que cinq paroles à Jésus : « *Domine, quid me vis faciam?* Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » et que ce même Apôtre, dans sa Lettre *aux Corinthiens*, leur disait : « J'aimerais mieux ne prononcer dans l'église que cinq paroles dont j'aurai l'intelligence pour en instruire les autres, que d'en prononcer dix mille en une langue inconnue [1]. »

Dans chaque cinquantaine du Rosaire, nous répétons cinq fois l'Oraison dominicale en pensant successivement aux cinq mystères de notre salut, pour rappeler à notre souvenir les cinq plaies de notre divin Maître. De même que, pour nous enlever la vie, la mort naturelle entre en nous comme par cinq fenêtres, c'est-à-dire par les cinq sens de notre corps ; ainsi la mort surnaturelle est chassée de notre âme par les cinq plaies de Notre-Seigneur, et nous nous trouvons guéris. Saint Bernard disait : « J'ai commis des péchés énormes, et ma conscience en est toute troublée, mais elle ne le sera point jusqu'à l'excès, car je me souviendrai des blessures de Notre-Seigneur. » Nous pouvons déjà deviner ce que le nombre quinze a de mystérieux dans le Rosaire.

Répandu çà et là dans nos saintes Écritures, ce nombre, en effet, ne manque pas de mystère. Ce ne fut pas sans motif que Dieu fit dépasser de quinze coudées le sommet des plus hautes montagnes par les eaux du déluge [2] ; qu'il fit employer, dans le Tabernacle et dans le Temple, le nombre quinze pour les coudées à donner et les colonnes à élever [3] ; qu'il exigea, de tout homme âgé de soixante ans et voulant se consacrer à lui, l'offrande de quinze sicles [4] ; et, enfin, qu'il ajouta quinze années à la vie du roi Ézéchias [5]. Celui qui nie cela n'est pas

[1] Ire *Aux Corinthiens*, XIV, 19. — [2] *Genèse*, VII, 20. — [3] *Exode*, XXVII, 14, et IIIe *Livre des Rois*, VII, 3. — [4] *Lévitique*, XXVII, 7. — [5] *Isaïe*, XXXVI.

Chrétien, il est Juif. Il ronge la seule écorce des Écritures, il la déchire, comme la chèvre ronge et déchire le bois ; il n'en saisit pas le vrai sens, le sens naturel, et il ne comprend rien à ses mystères.

Quelqu'un dira peut-être : « Ces nombres ont certainement un sens mystérieux dans nos saintes Écritures, mais ils n'en ont aucun dans le Rosaire. » Cette objection ne peut être formulée que par un esprit très-obtus. Est-ce que les mystères de notre Rosaire n'ont pas plus de valeur que les cérémonies judaïques? Or, si ces cérémonies renferment un sens mystérieux, à plus forte raison notre Rosaire doit-il en renfermer un aussi, surtout depuis que le Souverain-Pontife Pie V, dans sa bulle *Consueverunt*, nous assure que c'est le Saint-Esprit lui-même qui a inspiré cette pieuse manière de prier Dieu. Notre bienheureux Alain nous apprend[1] que le nombre quinze représente les quinze souverainetés qui ont été données à Marie, et il les énumère. Un peu plus bas[2], il rapporte les oraisons mystiques composées au moyen du nombre quinze et qu'André Copperstein a réunies, avec plusieurs autres choses, dans son ouvrage sur le Rosaire[3].

333e CONFÉRENCE

QUE SIGNIFIENT LES CENT-CINQUANTE SALUTATIONS ANGÉLIQUES DU ROSAIRE?

SOMMAIRE. — 1. Bienfaits de Marie, comparés à ceux de l'année jubilaire. — 2. Symbolisme du nombre cinquante, dans les saintes Écritures. — 3. Opinion des saints Pères. — 4. Rapports qui existent entre le *Notre Père* et les Salutations angéliques du Rosaire.

Le nombre cinquante représente l'année du jubilé, comme on peut s'en convaincre en lisant les saintes Écritures.

Cette année était celle de la rémission. — On rendait alors ce qui avait été aliéné et l'on remettait les dettes[4]. Trois choses nous sont remises par Marie et par son divin Fils : nos fautes, les peines de la vie présente, les peines de la vie future. C'est pour cette raison que nous récitons, dans le saint Rosaire, trois fois cinquante Salutations angéliques, en l'honneur de Dieu et de la sainte Vierge.

[1] *Livre de la Beauté du Psaltérion de Marie*, chap. VIII. — [2] Chap. XX. — [3] Liv. II, chap. XXIII. — [4] *Lévitique*, XXV.

Cette année était celle de la restitution. Tout ce qui avait été vendu redevenait propriété du premier maître. Adam nous avait fait perdre trois choses, Marie nous a procuré trois retours : retour du péché à la grâce, de l'exil à la patrie, de la mort à la vie. Lorsque nous répétons tant de fois dans le Rosaire la Salutation angélique, nous le faisons en mémoire de ces trois actions, certainement obtenues par l'intercession de la Vierge Marie.

Cette année était celle de l'émancipation. Le Juif qui, pressé par la misère, s'est vendu à un autre comme esclave, voyait ses engagements rompus et on ne pouvait plus le garder en servitude[1]. Nous étions tombés dans une triple servitude : servitude du démon, servitude du péché, servitude de la soumission à la loi ancienne. Marie nous a rendu la liberté en mettant au monde le Messie promis. Nous pouvons maintenant ne plus servir le démon par le péché; nous sommes délivrés du joug pesant de la loi ancienne. Tranformés par la grâce et par l'amour de Dieu, nous ne portons plus que le joug suave et léger de Jésus-Christ.

Cette année était celle du repos. Pendant sa durée, les Juifs ne semaient pas, ne moissonnaient pas, ne travaillaient d'aucune manière[2]. Le repos éternel nous est rendu par Marie, comme l'Église le chante : « La vie nous a été donnée par une Vierge. Nations de la terre, battez des mains. »

Cette année était, enfin, celle de la promulgation de la loi. La loi fut promulguée, en effet, sur le mont Sinaï, cinquante jours après la sortie d'Égypte. Et voilà pourquoi, encore, nous récitons dans le Rosaire cinquante fois la Salutation angélique.

II. — Allons plus loin : le nombre cinquante est le symbole de l'indulgence et du pardon. Si Dieu avait trouvé dans la Pentapole cinquante justes, il n'aurait pas livré à des flammes vengeresses ces villes coupables[3]. Notre divin Maître, voulant faire la parabole de la miséricorde et du pardon, met en scène les débiteurs d'un usurier dont l'un devait cinquante deniers et l'autre cinq cents. Tout cela se rapporte très-bien à la sainte Vierge. C'est par elle, en effet, que nous

[1] *Lévitique*, XXV, 40. — [2] *Ibid.*, XXV. — [3] *Genèse*, LXXVIII, 26.

avons reçu la législature divine du Nouveau Testament et que, par son intercession puissante, nous obtenons la rémission de nos péchés. C'est pour nous une nouvelle raison de lui offrir des cinquantaines d'*Ave, Maria*.

Le Saint-Esprit, comme le Nouveau Testament nous l'apprend[1], fut envoyé aux disciples cinquante jours après la Résurrection. En récitant cinquante fois la Salutation angélique, nous implorons la grâce de l'Esprit-Saint, avec l'entière confiance que nous l'obtiendrons, par l'intercession de la bienheureuse Vierge.

III. — Les Pères les plus pieux et les instruits ont, dit-on, écrit que ceux qui honorent Marie de cette manière recevront, par son intercession, la grâce de savoir positivement l'heure de leur mort, cent-cinquante jours ou au moins cent-cinquante heures avant qu'elle arrive, afin qu'il leur soit donné de se préparer pieusement et saintement à ce dernier instant de leur vie. Ils ont dit et écrit encore que cette très-douce Reine leur apparaîtrait visiblement, ou au moins leur inspirerait une véritable douleur de leurs péchés, leur fournirait les moyens de faire une bonne confession, les pousserait à des actes de pénitence, tels que jeûnes, prières et aumônes capables de purifier leur conscience, afin que tout le monde pût savoir que ceux qui la servent dévotement, dans sa pieuse confrérie du Rosaire, ne seraient jamais condamnés à la damnation éternelle. C'est aussi pour cela que nous lui offrons trois cinquantaines d'*Ave, Maria*. Nous voulons obtenir par la première cinquantaine la grâce de bien vivre, par la seconde la grâce de bien mourir, et par la troisième la grâce de son assistance au moment de la mort.

IV. — Enfin, on trouve un certain rapport entre le *Pater noster* et les cinquante *Ave, Maria*, du Rosaire. C'est Cornelius de Sneck qui en a fait le premier la remarque. Dans le Rosaire sont contenus cinquante *Ave, Maria*; dans le *Pater noster*, il y a cinquante mots, en y ajoutant le mot *Amen*. Comme toutes les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ ont un sens mystérieux, nous les honorons chacune en particulier par chacune des Salutations angéliques que nous récitons. Le nombre de ces Salutations n'est donc pas nouveau, il n'est pas non

[1] *Actes des Apôtres*, VII, 7.

plus, ce serait un blasphème de le supposer, il n'est pas non plus entaché de superstition. Nous réfuterons, à la fin de ce traité, les hérétiques qui soutiennent le contraire.

334e CONFÉRENCE

POURQUOI MÉDITE-T-ON, EN RÉCITANT LE ROSAIRE, LES MYSTÈRES DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST, ET DE QUELLE MANIÈRE DOIT-ON LES MÉDITER ?

SOMMAIRE. — 1. Nécessité de cette méditation. — 2. Différence qui existe entre la contemplation des Chrétiens et celle des philosophes païens. — 3. But de l'auteur dans les explications qu'il donne sur les mystères.

I. — La méditation de la vie et de la Passion de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ n'est pas une chose accidentelle pour le Rosaire, mais elle est attachée à ses prières comme une condition intrinsèque et essentielle. De même qu'un corps privé de nourriture et de boisson ne peut pas vivre longtemps, ainsi les prières du Rosaire sans la méditation de la vie du Sauveur ne peuvent avoir de valeur spirituelle. Ce que le cœur est à un homme vivant, la méditation des mystères de notre rédemption le fut au Rosaire. Enlevez-lui le cœur, vous lui arrachez la vie; enlevez au Rosaire cette méditation, vous le détruisez lui-même. Elle est pour lui ce que les condiments sont pour la nourriture. La nourriture sans les condiments est insipide et engendre le dégoût. Les prières du Rosaire sans la méditation paraissent languissantes et fastidieuses. Ce que la pierre précieuse est pour l'anneau, cette méditation l'est pour le Rosaire. Une pierre précieuse décore l'anneau ; cette méditation donne au Rosaire de la lumière et de la splendeur. Elle est pour lui ce que les fleurs sont pour un jardin, les fruits à un arbre, les raisins à la vigne, les eaux aux pâturages, les torrents aux vallées, le laurier au bosquet, les sources aux montages; elle l'orne, le décore, le rend utile et fructueux. Sans elle, il est comme dénudé et dépouillé de sa force. Ce que le repos est à l'homme fatigué, la joie à celui qui pleure, l'or au mendiant, la force à celui qui est épuisé, le nerf au corps, le sang et le mouvement à la vie, ces méditations le sont pour le Rosaire. Le Chrétien, en effet, qui médite avec piété les mystères de la vie de Notre-Seigneur, en récitant le Rosaire, place et

fortifie son âme dans une paix profonde et sûre; il goûte une immense joie; il jouit des richesses célestes; il vivifie son cœur faible et languissant; il l'excite, il le rend vaillant et fort; il a à sa disposition l'abondance des dons célestes; il peut en remplir, si je puis m'exprimer de la sorte, les veines de tout son être, comme d'un sang pur et généreux. Le soleil est nécessaire au jour, la clarté de la lune à l'obscurité de la nuit, les étoiles aux navigateurs; les méditations sont tout autant indispensables au Rosaire. Celui qui les fait, illumine son âme comme des clartés du soleil; s'il se trouve oppressé par les ténèbres du crime, il est comme rafraîchi par la douce lumière de la lune; s'il est ballotté par les flots des tentations, il découvre une étoile désirée avec ardeur, qui le conduit sûrement, au milieu des écueils, dans un port où il n'aura plus rien à redouter. Sans mortier, sans clous, sans cordes, sans substance agglutinante, il est impossible de réunir fortement et solidement les objets; sans cette méditation, le Rosaire ne peut faire un corps compacte et résistant. Avec elle, celui qui le récite s'unit à Dieu d'une manière intime; il est attaché, lié, soudé à lui, mieux que les clous, les cordes et le mortier attachent, lient, soudent les objets entre eux. Et voilà pourquoi le grand Apôtre, méditant la Passion de Jésus-Christ, disait dans son *Épître aux Galates*[1] : « Je suis crucifié avec Jésus-Christ. » Enlevez au Rosaire ces méditations qui savent si bien attacher l'âme à Jésus-Christ, et toute la force lui est enlevée. Les haches peuvent couper les bois les plus durs, les maillets et le feu finissent par avoir raison du fer le mieux trempé; ces méditations possèdent le don de briser et d'amollir les cœurs durs et obstinés. Aurait-on, en effet, un cœur de fer qu'on n'oserait pas, après avoir pensé à l'homme Fils de Dieu, né dans la pauvreté, racheté dans le Temple comme un esclave, soumis pour nous à d'horribles souffrances, désirer les hommes et les richesses du siècle. On n'oserait pas aussi, en le contemplant couvert de crachats, saturé d'opprobres, déchiré de verges, murmurer et se révolter contre les épreuves de la vie. En se pénétrant de ce souvenir, qu'il a rendu le bien pour le mal, qu'il n'a eu que des paroles de ten-

[1] II, 19.

dresse et des baisers affectueux pour le traître Judas, qu'il a prié pour ses bourreaux, comment oserait-on encore se montrer cruel à l'égard d'un ennemi? En se le représentant poursuivi par toutes sortes de mépris, mépris dans les paroles, mépris dans les actes, mépris dans les vêtements dont on l'a couvert, adoré avec la dérision la plus outrageante, déchiré de coups, en proie aux tourments les plus atroces, oh! pourrait-on même conserver dans son cœur la moindre rancune? Ce que le miroir fait pour le visage de l'homme, ces méditations le font dans le Rosaire. Le miroir découvre les taches; elles dénudent, elles montrent les difformités cachées dans l'âme de celui qui le récite. Il est certain que là où la pensée de la vie et de la mort de Jésus-Christ pénètrent, on découvre aisément la concupiscence, l'amour du libertinage, l'envie, les désirs de vengeance et tous les autres vices qui s'y trouvent, et on les voit fuir comme une armée mise en déroute, au seul contact de ses clartés.

Ces méditations procurent à ceux qui récitent le Rosaire les mêmes jouissances que la musique à ceux qui l'entendent. Non, les concerts les plus harmonieux, la musique la plus émouvante ne l'emportent point en douceur et en charme pour celui qui souffre et qui veut mourir, afin de se trouver avec Jésus-Christ, sur le souvenir de la vie de Notre-Seigneur et Sauveur et de celle de la glorieuse Vierge Marie. Un cellier rempli du meilleur vin est bien agréable à celui que la soif consume; il ne l'est pas davantage que ces méditations à celui qui récite le Rosaire, car il se sent comme enivré d'une douceur spirituelle et céleste. Elles lui sont comme une pharmacie pleine des parfums les plus suaves, et voilà pourquoi l'Épouse des cantiques, toute saisie comme d'une odeur suave, s'écriait : « Courons à l'odeur de tes parfums [1]. » Elles lui sont comme la rosée et la pluie à un jardin ou à une prairie; privés de l'humidité bienfaisante des eaux du ciel, ils se dessèchent et deviennent arides; privé de leur secours, il sent, cet infortuné, son cœur se dessécher, se flétrir et mourir. Ah! c'est bien avec raison qu'on les appelle : la vie luxuriante de l'âme. Un glaive à deux tranchants frappe deux fois en même temps l'ennemi qui nous

[1] *Cantiques*, I, 3.

poursuit et lui fait deux blessures; avec elles, l'homme qui récite le Rosaire est toujours prêt à repousser l'ennemi du genre humain, quelque drapeau qu'il porte, en quelque endroit qu'il le rencontre, de quelque manière qu'il veuille le combattre. Il est très-instruit de ses tactiques et très-capable de le repousser par toutes les forces de son corps et de son âme; par les forces de son corps, au moyen du *Notre Père* et des Salutations angéliques qu'il récite en aussi grand nombre; par les forces de son âme, au moyen du souvenir précieux des mystères qui ont sauvé le monde. Enfin, ces méditations possèdent, pour ceux qui récitent le Rosaire, la même efficacité que les remèdes les plus puissants par rapport aux maladies qu'ils guérissent. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin [1] : « Rien de plus salutaire pour nous que la pensée des souffrances de l'Homme-Dieu, endurées en notre faveur; » et à saint Bernard [2], que la méditation fréquente des blessures, de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur, était à ses yeux ce qu'il y avait de plus efficace pour guérir les plaies de notre âme, pour la purifier de ses souillures et pour la faire avancer dans la perfection. Je cite ses paroles : « Peut-on trouver un moyen plus efficace pour guérir les plaies de notre âme et pour la délivrer de la violence de ses passions, que la pensée approfondie de l'état affreux du corps de Jésus-Christ dans sa Passion? » C'est donc pour de pareilles raisons que l'on médite, en récitant le Rosaire, les mystères de la vie, de la Passion, de la Rédemption de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Voyons maintenant comment on doit les méditer.

II. — Il n'est pas nécessaire de faire ces méditations de manière à parcourir chaque mystère longuement, ingénieusement, savamment et avec une application trop grande; l'essentiel, c'est que la pensée des avantages ineffables attachés à ces méditations puisse exciter votre volonté, la dilater, l'enflammer, l'incendier de l'amour divin, de manière qu'il vous soit donné de dire, avec fondement, comme l'Épouse des cantiques : « Mon âme se liquéfie d'amour dès que j'entends parler mon bien-aimé [3]. » Les saints Pères, selon la judicieuse remarque de notre bienheureux Albert le Grand, établissent une

[1] Dans son Sermon xxiii[e].—[2] Sermon lxii *sur les Cantiques*.—[3] *Cantiques*, v, 6.

grande différence entre les contemplations des philosophes païens et celles des fidèles chrétiens. Les premiers les appliquent à la connaissance des choses pour le progrès de leur intelligence; les seconds, surtout lorsqu'il s'agit des matières dont nous traitons, les font non-seulement pour le progrès de l'intelligence, mais, par-dessus tout, afin d'exciter la volonté et de l'enflammer de l'amour divin. Je suis bien aise de vous communiquer les réflexions de notre Docteur angélique à cet égard : « Quoique, dit-il [1], la contemplation soit avant tout un exercice de l'intelligence, elle ne devient parfaite que si elle excite en nous les ardeurs de la charité et toutes les autres affections de la volonté, au point de nous pousser à n'avoir pour but premier et pour fin dernière que l'amour de Dieu et le zèle pour sa gloire. »

III. — Je vais m'occuper maintenant de l'exposition des méditations que l'on doit faire en récitant le Rosaire. Mon but est de les rendre accessibles à l'intelligence de tout le monde, et surtout à celle des prédicateurs qui sont spécialement chargés d'exciter le peuple à l'amour de Dieu et de l'enflammer de ses ardeurs. Je ne veux pas que les personnes ignorantes puissent les comprendre dans toute leur étendue. Je ne leur demande, je l'ai déjà dit, que le souvenir et l'idée du mystère en mémoire duquel on récite un *Pater noster* et dix *Ave, Maria*, souvenir et idée renouvelés et perçus au commencement de chaque dizaine. Les lettrés trouveront dans mon exposition tout ce qui est nécessaire pour réjouir saintement leur esprit. Procédons par ordre.

[1] 2e de la 2e, quest. CXVIII, art. 7.

TABLE DES MATIÈRES

DU IVe VOLUME

Pages

XXII. — VIRGO VENERANDA (Suite)

XXIII. — VIRGO PRÆDICANDA

XXIV. — VIRGO POTENS

XXV. — VIRGO CLEMENS

XXVI. — VIRGO FIDELIS

XXVII. — SPECULUM JUSTITIÆ

XXVIII. — SEDES SAPIENTIÆ

Pages.

XXIX. — CAUSA NOSTRÆ LÆTITIÆ

XXX. — VAS SPIRITUALE

XXXI. — VAS HONORABILE

Pages

XXXI. — VAS INSIGNE DEVOTIONIS

DE LA DÉVOTION

XXXII. — ROSA MYSTICA

DU ROSAIRE MYSTIQUE

EN QUOI CONSISTE LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE

DU ROSAIRE CONSIDÉRÉ COMME FORMULE DE PRIÈRE

FIN DE LA TABLE DU IVe VOLUME

Bourges, imprimerie de E. Pigelet, rue des Arènes, 33.